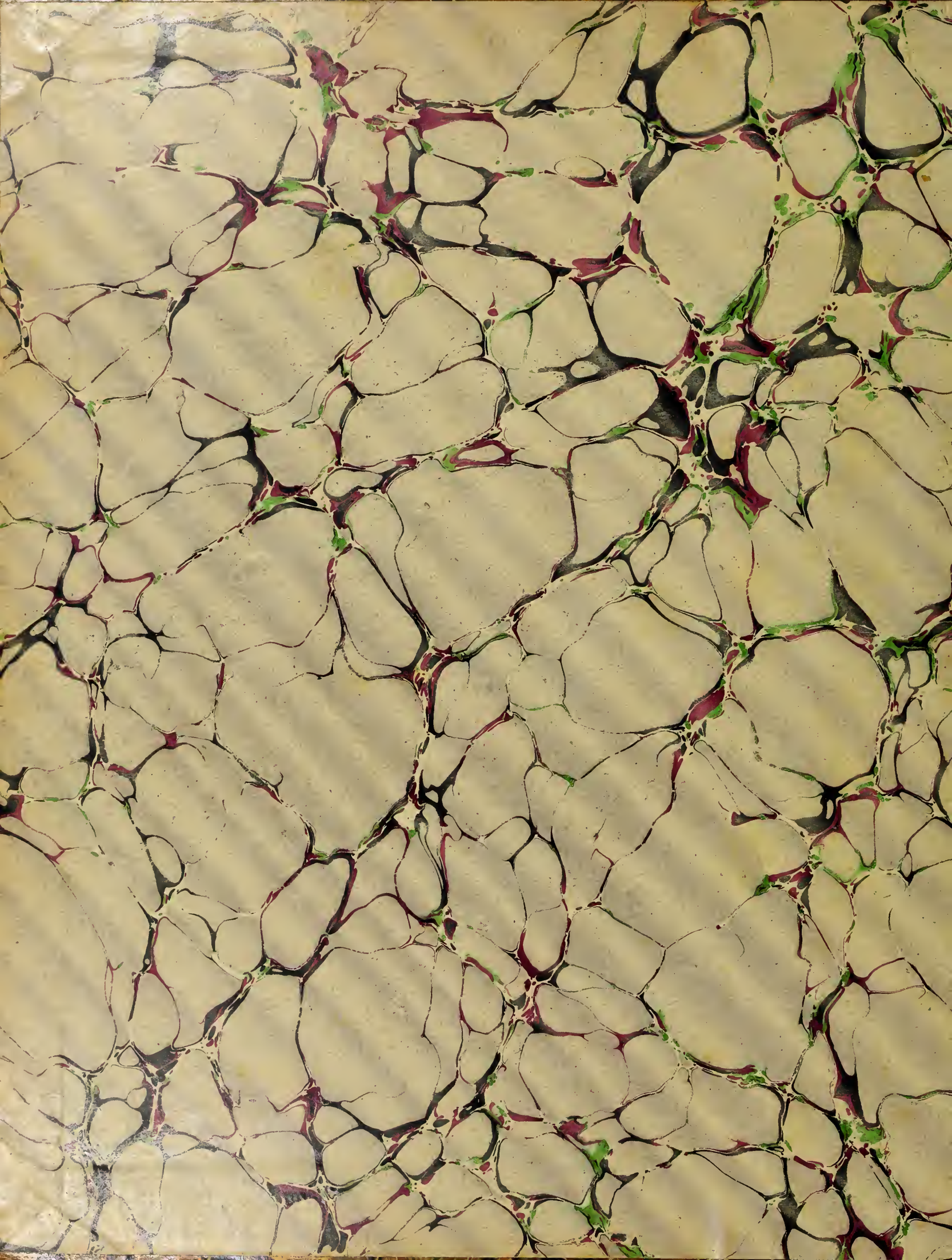
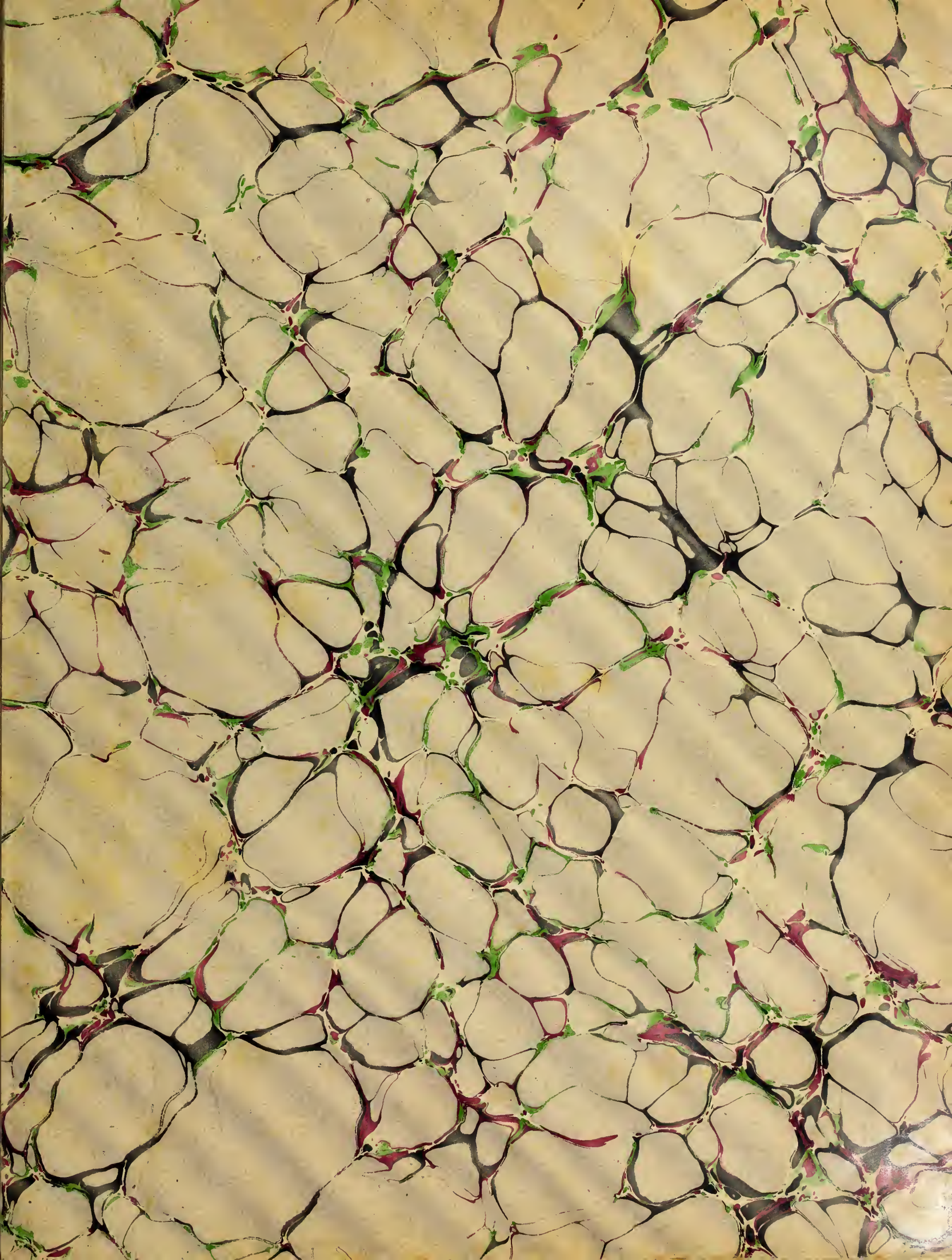




Digitized by the Internet Archive
in 2013

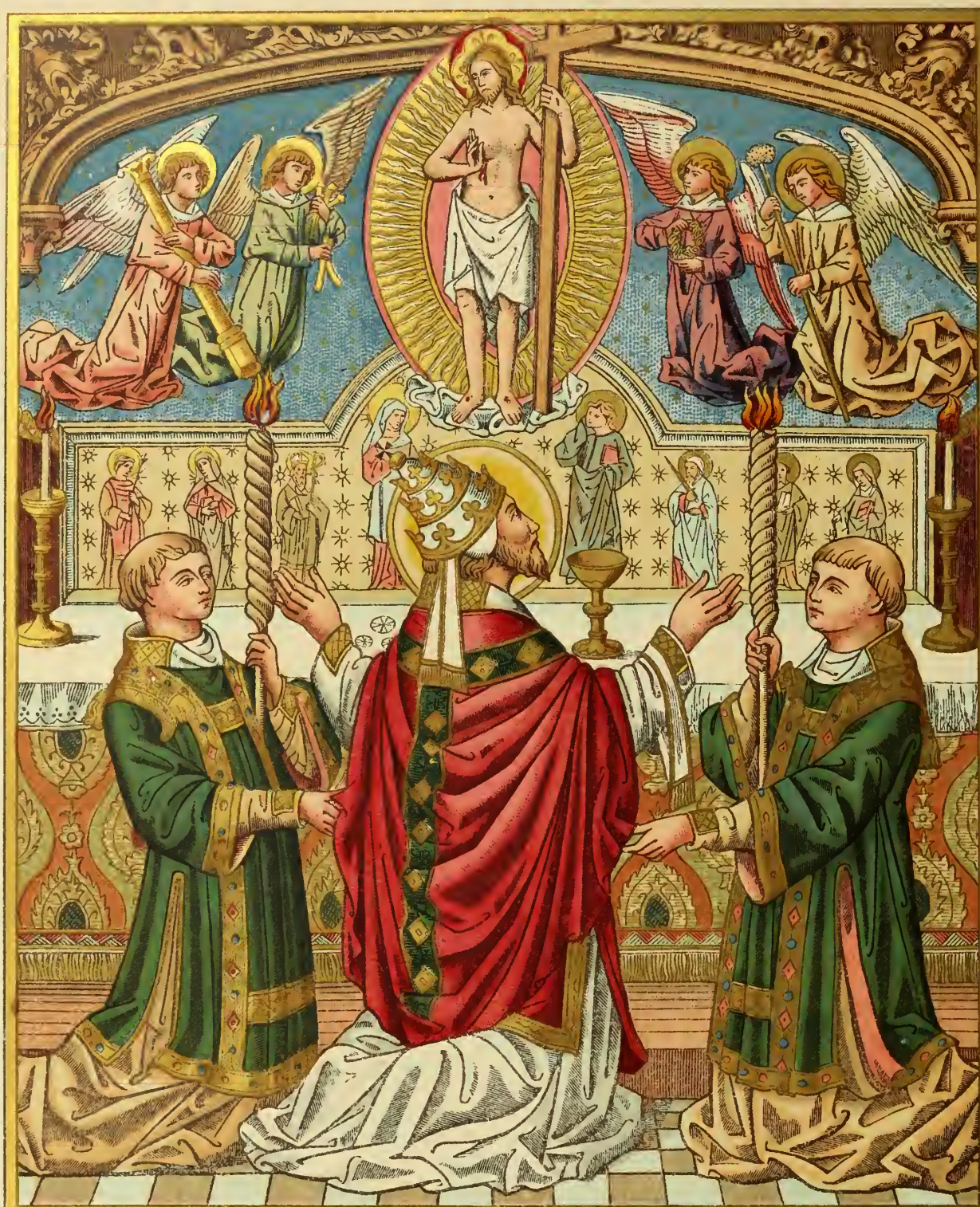
http://archive.org/details/lamessedanslhist00hopp

LA MESSE

DANS L'HISTOIRE ET DANS L'ART

DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE

TOUS DROITS RÉSERVÉS



La Messe de saint Grégoire

Le Pape saint Grégoire célébrait un jour la Messe sur le Mont Cœlius. Pour raviver la foi des assistants à la présence réelle, Jésus-Christ apparut aux yeux du Pontife et des fidèles ; il apparut ayant aux mains, aux pieds et au cœur les stigmates de sa Passion. — C'est cette apparition fameuse que l'artiste a mise ici, en brillantes couleurs, sous les yeux du lecteur.

LA MESSE

DANS L'HISTOIRE ET DANS L'ART

DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE

PAR J. HOPPENOT

APPROUVÉ PAR SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DE PÉLACOT

Société Saint-Augustin. Desclée, De Brouwer et Cie

LILLE — PARIS — BRUGES — BRUXELLES — ROME

Cum Superiorum permissu.

IMPRIMATUR.

Cameraci, 29 septembris 1906.

J.-B. Carlier,
V. G.

DECLARATION DE L'AUTEUR

En conformité du Décret d'Urbain VIII du 23 Mars 1625, expliqué et confirmé les 5 Juin 1631 et 5 Juillet 1634.

Huic decreto ejusque confirmationi et declarationi observantia et reverentia qua par est insistendo, profiteor me haud alio sensu quidquid in hoc libro refero accipere aut accipi ab ullo velle, quam quo ea solent quæ humana duntaxat auctoritate non autem divina Catholicæ Romanæ Ecclesiæ aut Sanctæ Sedis apostolicæ nituntur : iis tantummodo exceptis, quos eadem Sancta Sedes Sanctorum, Beatorum aut Martyrum catalogo adscripsit.

ÉVÊCHÉ
DE
TROYES

Troyes, le 8 Septembre 1906.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Après avoir célébré dans des pages magnifiques le signe sacré de notre salut, vous offrez aujourd'hui aux pieuses méditations des nombreux fidèles avides de vous lire, le drame même du Golgotha dont le *Crucifix* est, tout à la fois, le mémorial et le symbole. Fidèle à une méthode que le succès a consacrée, vous montrez à vos lecteurs la sainteté, la grandeur et l'efficacité du sacrifice de la *Messe* dans l'Histoire et dans l'Art, dans l'âme des saints et dans notre vie. Quelle série de tableaux plus émouvants les uns que les autres que ceux de la Messe *aux Catacombes* et *sous la Terreur !* Quel sujet de réflexions sérieuses pour les Ministres de l'autel dans ce journal d'un vieux prêtre : « *De ma première à ma dernière Messe !* » Quel intérêt saisissant pour l'art et la piété dans la description si exacte et si complète des cérémonies, des prières liturgiques, des autels, des vases sacrés et ornements sacerdotaux employés, à travers les âges, pour la célébration du Saint Sacrifice, et en même temps, comme vous le dites très justement, quelle réfutation victorieuse des assertions mensongères des faux docteurs de la Réforme !

J'ai trouvé dans « *La Messe et la question sociale* » l'expression d'une conviction très profonde et très ancienne chez moi, à savoir que la plupart des maux dont nous souffrons vient, précisément, de l'indifférence du peuple chrétien envers l'adorable Sacrifice de nos autels.

Puissent vos pages éloquentes et inspirées par un ardent amour de JÉSUS-Eucharistie réveiller parmi nos compatriotes le feu sacré des vieilles croyances et des pieuses coutumes de nos catholiques ancêtres, si fidèles à l'audition de la Messe ! Ah ! si nous savions apprécier le *don de Dieu* « si scires donum Dei », ce témoignage d'amour qu'il nous donne en s'immolant, chaque jour, sur nos autels, nous n'en serions pas réduits à chercher partout l'être providentiel qui doit nous sauver. Ce *Sauveur*, il est là, entre les mains du prêtre, il vous attend, allez-y avec confiance ; il vous l'a dit lui-même : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé !* »

Vous vous êtes fait, Cher Monsieur l'Abbé, l'écho de cet appel de notre divin Sauveur ; il résonne, en quelque sorte, à chacune de vos pages ; j'ai l'espoir que votre voix sera entendue et que chacun de nos lecteurs voudra goûter par lui-même les saintes et salutaires émotions que vous avez si bien décrites dans le délicieux chapitre : « *Ma messe de chaque matin.* »

Veuillez recevoir, avec mes très sincères félicitations, mes plus paternelles bénédictions et la nouvelle assurance de mon entier dévouement.

† GUSTAVE-ADOLPHE,
Évêque de Troyes.

✠Gloria:patri:et:filio:et:spiritui:sancto
sicut:erat:in:principio

Préface.

Nous avons publié naguère un livre sur le Crucifix, *considéré dans l'Histoire et dans l'Art, dans l'âme des Saints et dans notre Vie.*

Cinq éditions successives, trente mille exemplaires, répandus en France et hors de France, ont montré aux moins clairvoyants combien est toujours vivace et populaire la dévotion à l'image de Jésus-Christ crucifié. Et cependant, si parlant soit-il à l'âme, le crucifix n'est qu'une reproduction figurative, et dès lors imparfaite de la scène du Calvaire.

Dans l'ouvrage que nous publions aujourd'hui, nous allons dérouler à vos yeux le drame même du Golgotha. Drame poignant, sacrifice commémoratif, mais réel et objectif, telle est bien notre Messe catholique ; elle renouvelle, quoique d'une manière non sanglante, le sacrifice du Calvaire, avec une plénitude admirable, une efficacité infinie.

Faut-il s'étonner dès lors que, depuis dix-neuf siècles, le sacrifice de nos autels ait été pour tous les Chrétiens un centre de vie, un foyer d'amour ? Faut-il s'étonner qu'il ait ravi le cœur des Vierges, échauffé le zèle des Apôtres, illuminé les Docteurs, soutenu les Martyrs dans leurs rudes combats ?

Faut-il s'étonner que, dans le cours des âges, les Fidèles, voyant dans ce Sacrifice l'origine des plus précieuses faveurs, aient fait de la Messe leurs plus chères délices ? Faut-il s'étonner qu'ils aient donné à sa célébration un éclat extérieur qui témoignât de la gratitude intime de leur cœur, et qu'ils aient eu recours à toutes les ressources de l'Art, pour entourer les saints Mystères des merveilles de l'architecture et de la peinture, de l'orfèvrerie et de la sculpture ?

Pourquoi, près du vieux Palais de Latran, Constantin converti, élève-t-il une Basilique, mère et maîtresse de toutes les Églises ?

Pourquoi, sous le ciel bleu de Byzance, Justinien dresse-t-il, comme une vaste tente, la coupole de Sainte-Sophie ?

Pourquoi Robert de Luzarches lance-t-il dans les airs la nef colossale de Notre-Dame d'Amiens ?

Pourquoi, trois siècles plus tard, Michel-Ange, jetant le Panthéon sur le Temple de la Paix, en fait-il cette chose prodigieuse qu'est Saint-Pierre de Rome ? Pourquoi tous ces temples, romans, byzantins ou gothiques ? — Pour abriter le Saint-Sacrifice de la Messe.

Pourquoi dans le chêne, la pierre ou le marbre, le ciseau du sculpteur a-t-il taillé à Milan et à Ravenne les autels de San Ambrogio et de Galla Placidia ? — Pour célébrer le Saint-Sacrifice de la Messe.

Pourquoi dans le cristal ou l'onyx, dans l'or ou l'argent, l'orfèvre Arabe ou Grec a-t-il coulé, taillé, ciselé ces ravissants calices que conserve Saint-Marc de Venise ? — Pour offrir le Précieux Sang au Saint-Sacrifice de la Messe.

Pourquoi l'aiguille industrieuse des tapissiers et brodeurs — rivale du pinceau — a-t-elle, avec un art prestigieux, semé ces dessins somptueux, ces vives couleurs que nous révèlent Saint-Vital de Ravenne et le Trésor de Sens ? — Pour revêtir le Sacrificateur d'ornements qui fussent en rapport avec la grandeur du Sacrifice de la Messe.

Vous le voyez, si la Messe a, dans la suite des siècles, opéré des merveilles de sanctification dans l'âme des Saints, l'âme des Saints reconnaissante a environné la Messe de tous les chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

Nous pensons vous parler de tout cela, cher lecteur, dans le livre que nous vous offrons ; il nous faudra donc vous dire ce que l'Histoire *sait de la Messe ; ce que l'*Art *a fait pour la Messe ; ce que la Messe a fait dans* l'Ame des Saints ; *ce qu'elle peut faire dans* votre Vie. *Voilà pourquoi nous intitulons cet ouvrage :* LA MESSE DANS L'HISTOIRE ET DANS L'ART, DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE.

Toutefois nous ne voulons pas diviser ces pages en quatre livres distincts, ainsi que nous l'avons fait jadis dans notre étude sur le Crucifix. Nous croyons plus intéressant de vous offrir une série de monographies où se fondent les enseignements de l'Histoire et de l'Art, les leçons de l'Hagiographie et de l'Ascétisme chrétien. — Une division trop rigoureuse nous exposerait ou à nous répéter, ou à être incomplet.

Dans ces descriptions, nous avons parfois créé le cadre de la Messe, nous avons parfois mis un lien entre des faits qui ont pu se passer sur divers théâtres, mais soit dans la reconstitution du cadre, soit dans le choix des faits à qui nous donnons ce lien, nous croyons nous être toujours appuyé sur les données de l'histoire.

Ces monographies de la Messe vous donneront, nous l'espérons, une idée nette et précise du Sacrifice de nos autels, aux différents âges du christianisme. Telles ces galeries de peintures qu'on voit dans nos Musées, racontant au visiteur, en une série de tableaux, l'histoire d'un grand homme ou d'une institution fameuse.

Nous débutons par l'étude historique et artistique de la Cène, cette Messe primordiale où Jésus-Christ, sacrificateur suprême, prononça les paroles merveilleuses qui, répétées dans la suite des siècles, par les prêtres catholiques, changeront, sur tous les autels du monde, le pain et le vin au Corps et au Sang d'un Dieu.

Les six chapitres suivants nous révéleront ce qu'était la Messe, au IIe siècle, dans les oratoires privés que toléraient les Empereurs ; au IIIe siècle, en pleine persécution, sur les autels-tombeaux des Catacombes ; au IVe siècle, après la paix de l'Église, dans les splendeurs du Latran, sous le majestueux ciborium, élevé par le grand Constantin ; au VIe siècle, sous le dôme de Sainte-Sophie, sur l'autel resplendissant, dû à la munificence de Justinien ; au IXe siècle, sous les voûtes étincelantes des mosaïques de la Chapelle *Palatine d'*Aix, *si chère à Charlemagne ; enfin, au XIIIe siècle, dans la Sainte-Chapelle de Paris où le bon roi saint Louis assiste si dévotieusement à deux, trois et parfois quatre Messes.*

A chacune de ces Messes, des origines au Moyen Age, nous avons essayé d'attribuer les prières liturgiques du temps, les cérémonies du temps, l'autel du temps, les vases sacrés et les vêtements sacerdotaux du temps : œuvre immense, nous le reconnaissons, mais que nous ont rendue plus facile les travaux spéciaux des maîtres qui nous ont frayé la voie[1].

Arrivent les temps modernes. Un moine orgueilleux rompt en visière

1. *Pour la partie historique et liturgique : Dom Guéranger.* Les Institutions liturgiques. — *Mgr Duchesne.* Les origines du culte chrétien. — *Dom Cabrol.* La prière antique. — *Corblet.* Histoire du Sacrement de l'Eucharistie. — *Ghir.* Le Saint Sacrifice de la Messe.

Pour la partie archéologique et artistique : Rossi. Rome souterraine. — *Rohault de Fleury.* La Messe. — *Marucchi.* Les Catacombes Romaines.

avec les traditions du passé. Nous racontons la guerre, faite par la Réforme, à la Messe catholique ; puis nous nous efforçons de mettre dans tout son jour le magnifique trophée, élevé par les Pères du Concile de Trente, au Saint-Sacrifice de l'autel.

Suivent trois monographies : Messes sous la Terreur, Messes miraculeuses, Messes militaires du IVe au XIXe siècle.

Cette dernière monographie est une de celles où nous verrons le mieux l'action de la Messe dans l'âme des Saints *et des héros, de ces héros qui s'appellent Constantin et Charlemagne, Godefroy de Bouillon et Richard Cœur de Lion, de ces Saints qui s'appellent Louis de France, Henri d'Allemagne et Ferdinand d'Espagne. — Ce chapitre nous montrera, de plus, quel élément de force et de succès donnent à une armée les convictions religieuses, ancrées dans l'âme du soldat ; il nous révélera l'étrange aveuglement de ces hommes d'état contemporains qui prennent à tâche de tuer la foi dans l'âme du troupier, en bannissant systématiquement de la caserne et du camp, ce grand acte du culte qu'est la Messe militaire.*

« Messes miraculeuses ; » *à une époque ou les croyances sont en baisse chez tant de chrétiens, ce chapitre rendra peut-être un regain de foi à tel de nos lecteurs dont les convictions ébranlées ont besoin, pour être raffermies, d'une manifestation extraordinaire de la puissance de Dieu.*

« La Messe sous la Terreur, » *pages pleines d'actualité : à la veille de voir nos églises confisquées, nous apprendrons dans ces lignes avec quel courage nos ancêtres de 1793, privés de leurs sanctuaires, changeaient leurs demeures en chapelles ; avec quelle vaillance prêtres et fidèles, malgré les édits de mort, disaient et entendaient la Messe ; avec quelle intrépidité ils expièrent sur l'échafaud le crime irrémissible d'avoir célébré les Saints Mystères. Ce chapitre pourra servir à plusieurs de préparation prochaine aux luttes et aux immolations de demain.*

« La Messe et la question sociale » *réservera, nous le pensons, à nos lecteurs, quelque agréable surprise et quelque enseignement profitable.*

« De ma première à ma dernière Messe ; » *c'est le journal d'un vieux prêtre.* « Ma Messe de chaque matin ; » *ce sont les réflexions réconfortantes que fait l'âme chrétienne au cours du Saint-Sacrifice. — Ces deux chapitres nous montreront tout spécialement ce qu'est*

la Messe dans notre vie ; *ils nous diront la force et l'allégresse surnaturelles que prêtres et fidèles puisent, chaque matin, dans le calice, placé sur l'autel.*

« La Messe et le Ciel. » *Ces pages clôturent la série de nos monographies sur la Messe ; elles consoleront l'âme fervente ; elles lui diront les heureux vestiges du divin Sacrifice qui, là-haut, durant l'éternité, rappelleront aux Élus les joies inoubliables de leur Messe de la terre.*

Pour parler aux yeux, aussi bien qu'à l'intelligence, un pareil ouvrage exigeait des gravures. — Nous pouvons les offrir à nos Lecteurs nombreuses et variées. Nous en empruntons une bonne partie à La Messe *de Mr Rohault de Fleury. Dans son gigantesque ouvrage, le savant archéologue a réuni près d'un millier de dessins qui sont un véritable trésor pour l'art chrétien, mais il en va de ce trésor comme du* « thesaurus absconditus » *de l'Evangile. Riches filons, mais filons cachés pour beaucoup au fond de la carrière. Muni de la gracieuse autorisation qui nous a été octroyée, nous explorerons ces filons, nous en extrairons quelques pépites d'or, dessins curieux, gravures précieuses ; elles paraîtront si belles qu'elles inspireront aux plus fortunés la pensée d'acheter la mine tout entière* [1].

Les « Catacombes Romaines » *de Marucchi, éditées par MM. Desclée, nous ont servi à illustrer notre Messe du IIIe siècle dans la Catacombe de Saint-Calixte.*

La Missa picta Græcorum, *publiée par le Cardinal Maï, nous a fourni une illustration intéressante pour notre Messe à Sainte-Sophie.*

Enfin la Maison Desclée nous a ouvert ses précieuses collections et nous a permis de compléter l'ornementation de cet ouvrage.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait des découvertes nouvelles dans le champ de la science, mais uniquement d'offrir à nos Lecteurs, pour le bien de leurs âmes, les découvertes, trop souvent ignorées, que d'autres ont faites. — Ce simple travail de mise en lumière nous a coûté bien des efforts ; mais nous ne les regretterons pas si ces pages peuvent tomber un jour sous les yeux de quelqu'un de nos frères séparés, Calviniste ou Luthérien. Voyant comme vous le verrez vous-mêmes, St Justin,

1. La Messe : *Etudes archéologiques sur ses monuments : huit volumes in-folio. Paris : Libairies et Imprimeries réunies, 13, rue Bonaparte.*

St Irénée, St Cyrille, Clément d'Alexandrie, Tertullien et St Cyprien, énumérer, dès le IIe et IIIe siècles, les cérémonies du St Sacrifice ; voyant, comme vous le verrez vous-mêmes, les saints Mystères célébrés sur les Arcosolia des Catacombes, sous les yeux du jeune Tarsicius ; sous le vieux ciborium du Latran, sous la coupole de Sainte-Sophie, en présence des empereurs Constantin et Justinien, il reconnaîtra que les faux Docteurs de la Réforme l'ont trompé, en lui disant que la Messe, comme Sacrifice, date de St Bernard ; il leur tournera le dos, abjurera son erreur, et rentrera, nous l'espérons, dans le sein de l'Église catholique, seule gardienne de l'intégrale vérité.

Non seulement nous ne regretterons pas notre travail, mais nous le bénirons, si ces pages, après avoir été une lumière pour les hérétiques, deviennent pour les catholiques refroidis un foyer de chaleur et d'amour ; si elles décident les non-pratiquants à obéir, comme leurs ancêtres, à ce précepte si salutaire : « Les Dimanches, Messe ouïras » ; si elles engagent les pratiquants à aller au delà du précepte, et à mettre, chaque matin, au début de leur journée, cet acte sauveur et santificateur qu'est la Messe quotidienne.

Chapitre Premier.

LA PREMIÈRE MESSE.

L'ENSEMBLE des constructions, connues aujourd'hui sous le nom de Cénacle,[1] occupe en dehors de la ville actuelle de Jérusalem, et dans la partie méridionale du Mont Sion, un emplacement assez considérable.

Dans l'amoncellement d'édifices représenté par notre gravure, cherchez le dôme marqué du n° 1; c'est lui qui abrite la salle où nous allons nous rendre. Pour y arriver, cherchez sur notre image parmi toutes les portes et poternes celle qui est marquée du n° 2; franchissez-la, si toutefois les musulmans vous ont accordé cette rare faveur. Dans cet étage inférieur, vous rencontrez deux salles dont la plus grande passe pour occuper l'endroit où Notre-Seigneur lava les pieds à ses disciples.

Montez quelques marches, vous voici à l'étage supérieur; approchez avec recueillement, agenouillez-vous; baisez même avec amour et foi ce sol et ces murailles .— « Enlève la chaussure de tes pieds, disait jadis l'ange à Josué aux approches de Jéricho, car le lieu que tu foules est saint; *locus enim in quo stas, sanctus est.* »[2] — Venez, purifiez bien vos pensées et vos cœurs en pénétrant dans cette salle auguste, car ce lieu est saint; c'est là que les Apôtres reçurent l'Esprit vivificateur; c'est là que se fit l'élection de saint Mathias; c'est là surtout que pour la première fois Notre-Seigneur, dans un sacrifice non sanglant, fut offert à DIEU son Père; c'est la salle du Cénacle; c'est — Proclus le dit à bon droit — *la première église chrétienne.*

Cette pièce, éclairée par trois fenêtres, mesure quatorze mètres de long sur neuf de large. « De style gothique, elle est divisée par deux colonnes en deux nefs parallèles. A ces colonnes répondent des demi-colonnes, engagées dans les murs latéraux et qui reçoivent sur leurs chapiteaux la retombée des arcs doubleaux et des arcs ogives. »[3] Les chapiteaux eux-mêmes sont ornés d'une double couronne de feuillage.

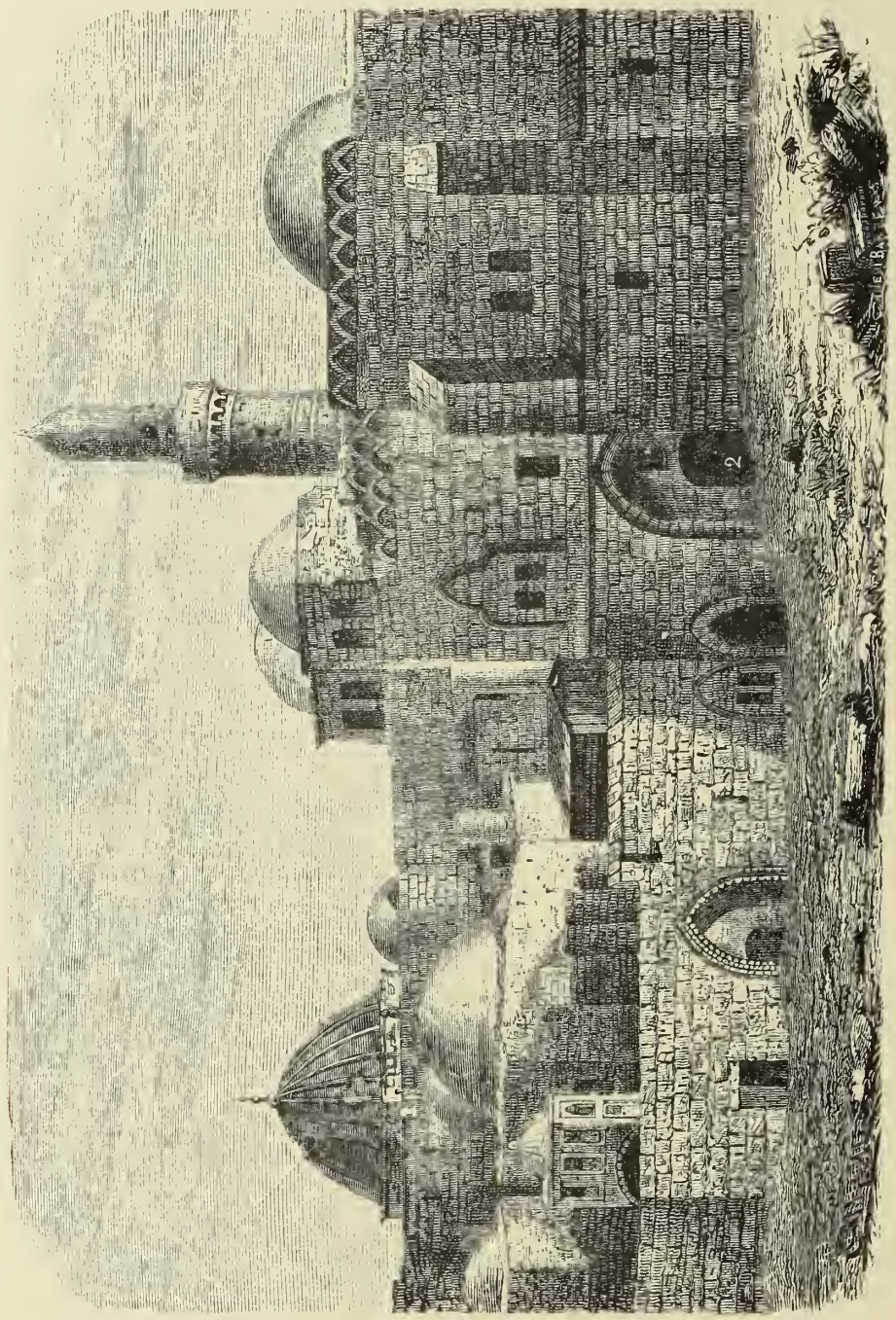
Nous ne voulons pas faire un crime à nos ancêtres dans la foi d'avoir dressé là ces colonnes, de les avoir surmontées de ces riches chapiteaux sculptés, et d'avoir fixé sur le feuillage de ces pierres leurs arcs doubleaux et leurs arcs ogives. — Ils ont cru faire là œuvre pie et agréable à DIEU; on ne pouvait trop orner, pensaient-ils, une salle si vénérable. Assurément leur intention fut bonne; mais que nos pensées sont différentes des leurs! Que ce

1. C'est le nom que lui donnent les Chrétiens; les musulmans l'appellent Nébi Daoud (le prophète David) parce que là se trouve, prétendent-ils, le tombeau du saint Roi.

2. Josué, V, 16.

3. *Jérusalem* par Victor Guérin. Plan 1882.

lieu nous semblerait plus touchant si les générations qui y ont passé, se contentant de réparer les injures du temps, avaient laissé à ces murailles la forme et l'aspect qu'elles avaient, au jour où JÉSUS y consacra son Corps et son Sang!



JÉRUSALEM. — 1. Le Saint Cénacle. — 2. Porte d'entrée.

« Le Cénacle était grand et tendu de tapisseries; Cœnaculum *magnum, stratum.* » C'est Saint Luc[1] qui nous le dit; voilà tout ce que nous savons de ses dimensions et de son ornementation.

1. Luc, XXII-12.

Essayons de remettre dans cette salle primitive le mobilier de l'époque. Des traditions dignes de respect peuvent nous aider dans notre travail.

La table de la Cène a été transportée de Jérusalem à Rome. Nous avons pu la vénérer avec amour dans l'église Saint-Jean de Latran. — C'est un carré de trois pieds quatre pouces de chaque côté. Il est en bois de cèdre du Liban, de couleur foncée, sans aucun ornement. Des grilles ouvragées et de larges feuilles de cristal lui servent de protection contre les ardeurs souvent indiscrètes des visiteurs. Le pèlerin ne peut donc toucher de ses mains ce bois précieux qui porta jadis le pain et le vin transsubstantiés; il peut du moins le contempler de ses yeux, et il est heureux encore de coller ses lèvres sur ce cristal, qui recouvre *le premier autel chrétien.*[1]

Selon la coutume des Juifs, la table de la Cène a dû être recouverte d'une *nappe.* Saint Augustin rappelle cet usage. La Tradition ajoute que c'était un travail à l'aiguille fait des propres mains de la Sainte Vierge. Marie, au dire de la Tradition, avait déjà tissé la robe sans couture de son Fils; ne convenait-il pas que la Mère du Sauveur eût encore l'honneur et la joie de façonner de ses doigts le tissu précieux où, par le plus auguste des mystères, JÉSUS va être étendu, victime d'amour, dans son état sacramentel? ne convenait-il pas que Notre-Dame, modèle de toutes les femmes, apprît aux chrétiennes des siècles à venir à travailler pour les Tabernacles, en façonnant elle-même cette étoffe qui fut tout à la fois la première nappe d'autel et le premier corporal?

L'église Saint-Maurice, à Vienne, en Dauphiné, revendique la gloire de posséder, sous le nom de *Saint Mantil,* cette nappe vénérable. Et pourquoi lui contester cette propriété? — « Rien, dit très bien Rohault de Fleury,[2] rien ne s'oppose, dans les habitudes antiques, à ce que nous la croyions véritable. En effet les Romains se servaient dans leurs repas d'une *mappa* pour s'essuyer la bouche ou du *mantile...* qui plus tard servit à désigner la nappe même que l'usage fit étendre sur la table.

» On conservait à Constantinople, dans la chapelle impériale, le *linteum*[3] dont le Sauveur se ceignit au lavement des pieds et le *mantile* de la Véronique; il ne serait pas plus étonnant qu'on ait gardé le linge qui couvrait la table de la Cène. »

Non seulement rien ne s'oppose à cette croyance, mais une tradition antique et persévérante l'appuie et la corrobore.

On lit dans le martyrologe gallican, à l'article *Zacharie:* « C'est par la munificence de ce Pontife que la cité Viennoise possède la Sainte Nappe sur laquelle Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, à la dernière Cène avec les Apôtres, célébra les divins mystères, c'est-à-dire la Sainte Eucharistie qui est un gage très précieux et un illustre monument de la piété chrétienne. »

La tradition, conservée dans plusieurs familles de Vienne, nous apprend[4] que, aux Fêtes de Pâques et de la Pentecôte, le nombre des pèlerins, accourus non seulement du Viennois, mais encore du Vivarais, du Forez, du Lyonnais, était si grand que les hôtelleries et les maisons particulières ne pouvaient les contenir. La foule passait la nuit dans les églises ou sur les places publiques.

Pendant la grande Révolution, la lame d'argent, recouvrant la précieuse relique, fut volée, mais la Sainte Nappe fut heureusement sauvée par M. Benotru, secrétaire communal. Monseigneur de Bonald n'a pas hésité à lui renouveler ses authentiques.

---

1. Cette table était autrefois revêtue de lames d'argent et de pierres précieuses, don des Souverains Pontifes. Pierreries et lames d'argent furent pillées par les troupes du Connétable de Bourbon, lors du sac de Rome en 1527.

2. Rohault de Fleury. *La Messe,* Tome VI. Vêtements d'autel, p. 171.

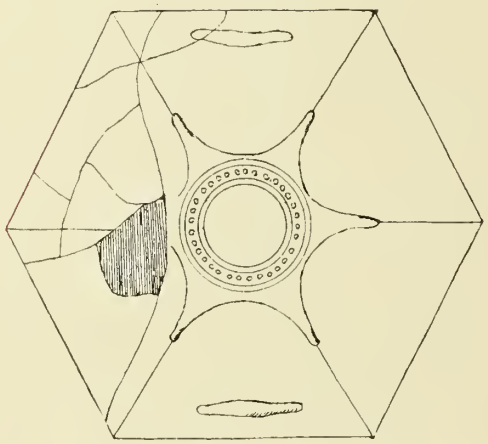
3. Riant. *Exuviæ Constant.* Tome II.

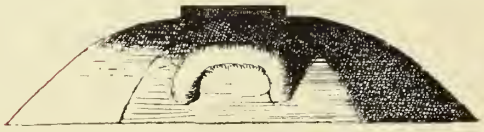
4. Témoignage de M. l'Abbé Pra, curé de Saint-Maurice. — Rapporté par R. de Fleury, au lieu indiqué.

Quand vous irez à Vienne, cher lecteur, ne manquez pas d'aller baiser avec respect le *Saint Mantil*, la première nappe du premier autel chrétien.[1].

Sur cette nappe étaient placés des pains, ces pains étaient azymes, non pas que l'absence de levain fût exigée par le mystère qui allait s'accomplir, mais uniquement parce que l'Eucharistie fut instituée le jour de la Pâque et qu'à pareil jour, le pain fermenté était interdit.[2] Il y avait peine de mort pour quiconque aurait mangé du pain levé pendant la solennité des azymes.[3]

Quelle était la forme de ces pains ? — Sans doute la forme qu'affectaient alors chez les Juifs les pains de proposition ; cette forme nous est connue par d'antiques peintures ou par la découverte de pains faite dans de vieux tombeaux : forme ronde de peu d'épaisseur, environ vingt-cinq centimètres de diamètre. Telle devait être aussi la forme, l'épaisseur, la dimension des pains, employés par Notre-Seigneur, à la dernière Cène.





LE SAGRO CATINO.
Conservé à Gênes à la cathédrale Saint-Laurent.

Nous insistons sur ces détails, si minimes puissent-ils sembler : y a-t-il rien de petit en ce qui touche à un si grand mystère ?

La tradition fait mention de deux vases qui auraient figuré à la Cène ; l'un a la forme d'un plat et aurait peut-être servi à contenir le pain destiné à la Consécration.[4] L'autre est le calice qui renferma le Sang du Sauveur.

Les Génois vénérèrent le premier vase sous le nom de *Sagro Catino*, dans le trésor de leur église cathédrale Saint-Laurent.

Au dire d'archéologues de marque, « cette relique apparaît avec un grand caractère d'antiquité ; cela ressort de son style et de la comparaison des monuments. Le spicilège de Solesmes reproduit un marbre sur lequel est gravé un plat tout à fait semblable et qui porte cette épigraphe : *Vita sit in pace*. Rich, dans son « Dictionnaire des Antiquités », n'hésite pas à ranger cette coupe parmi les objets de l'époque qu'il étudie. »[5]

N'est-ce pas une tradition constante, au VIe siècle, que Notre-Seigneur se servit, à la Cène, d'un plat de verre en guise de patène ? Saint Césaire (— 542) ne se fait-il pas l'écho de cette tradition, quand, vendant les vases d'argent de son église, il légitime sa conduite en rappelant qu'à la Cène JÉSUS-CHRIST se contenta d'un plat de verre ?

1. L'église Saint-Roch, de Lisbonne, prétend aussi posséder cette précieuse relique. — La nappe du Cénacle était assez grande pour que, divisée, elle pût enrichir plusieurs églises. — Sur la Table et la Nappe du Cénacle, voir Corblet ; nous nous sommes inspiré des pages qu'il leur consacre dans son *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du Sacrement de l'Eucharistie*, pp. 65 et 66.

2. M. l'abbé Corblet fait justement remarquer que « quand même Notre-Seigneur aurait célébré la Pâque avant le jour fixé par la loi, comme le prétendent certains auteurs, il aurait dû également se servir de pain azyme, puisque c'était là une condition essentielle de la célébration Pascale. (*Hist. du Sacrement de l'Eucharistie*, T. I, p. 71).

3. Glaire. *Dictionn. des Sciences ecclésiastiques.*

4. D'autres pensent qu'on y servait plutôt l'Agneau pascal.

5. R. de Fl., T. IV, p. 22.

La réputation de ce *plat de verre* est telle, en ces temps éloignés, que les églises qui n'avaient pas, comme Gênes, le bonheur de posséder l'original, tenaient au moins à s'en faire faire des fac-simile.[1]

Un mot sur son histoire: Les Génois avaient trouvé ce vase à Césarée, après le sac de cette ville, en 1101. — Ils abandonnèrent aux autres Croisés l'or et l'argent, produit du pillage, et se contentèrent de cette précieuse relique. Ils y attachaient tant de prix que des chevaliers, nommés *Clavigeri*, étaient chargés de le garder.[2]

En 1809 la relique fut ravie à Gênes et transportée à la Bibliothèque impériale de Paris. Jusque-là, on avait cru que ce vase était taillé dans une gigantesque émeraude; une commission, composée de savants de l'Institut, reconnut alors que c'était simplement du verre, coloré en bleu. — Et là-dessus esprits forts et esprits faibles de s'exclamer sur la naïve crédulité de nos dévots ancêtres du Moyen-Age. — Pour nous, nous savons gré à la commission de l'Institut de nous avoir révélé que le *Sagro Catino* était en verre. Cette constatation est un argument nouveau en faveur de l'authenticité de la vénérable relique.

Nous savons en effet par un passage du livre Pontifical, qu'au IIIe siècle, sur l'ordre du pape Zéphyrin, pendant la Messe célébrée par l'Evêque, les ministres devaient tenir devant lui des patènes de verre « *patenas vitreas* » dans lesquelles les prêtres viendraient prendre le pain consacré pour le distribuer au peuple.[3]

Pourquoi cette Constitution? Pourquoi le pape Zéphyrin ordonna-t-il qu'on se servirait à la Messe de patènes de verre? Ne serait-ce pas précisément en souvenir de la patène de verre dont Notre-Seigneur se serait servi à la Cène?

Le Catino fut restitué à Gênes en 1816. Aujourd'hui comme au Moyen-Age, des « *Clavigeri* » sont chargés de veiller à sa conservation. La précieuse relique est tenue sous clés, et ces clés sont gardées, non pas par l'Evêque et le clergé, mais par la municipalité. Il est vraiment la chose de la ville.

On ne le montre qu'à certains jours et à certaines heures. Le règlement est inviolable; nous en avons fait l'expérience. Désireux de voir le vase sacré, nous étions allé à Saint-Laurent. Arrivé quelques instants après l'heure fixée par les magistrats, nous nous efforçâmes en vain d'obtenir un passe-droit. Ni l'éloquence persuasive, ni l'appât doré de la *buona manu* ne purent fléchir l'austère gardien, et tout en regrettant notre déconvenue, au fond nous étions satisfait de voir avec quelle pieuse vénération, avec quelle exacte vigilance, aujourd'hui comme en 1101, la ville de Gênes garde son trésor.[4]

On ne peut se représenter la Messe, sans voir un prêtre à l'Autel, et dans les mains de ce prêtre, un calice.

Le premier prêtre, type de tous les prêtres, sacrificateur auguste, ce fut, nous le savons, Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne. Recherchons quel fut le calice dont il se servit à la dernière Cène.

Voici les termes dans lesquels les Evangélistes en parlent: Saint Matthieu: « Et accipiens *calicem*, gratias egit, et dedit illis dicens: bibite ex hoc omnes » (XXVI-27). Saint Marc: « Et accepto *calice*, gratias agens, dedit eis et biberunt ex illo omnes » (XIV-23). Saint Luc : « Et accepto *calice*, gratias egit et dixit : Accipite.... (XXII-27).

1. Nous avons emprunté ces arguments à *La Messe* de M. Rohault de Fleury, T. IV, Patènes.

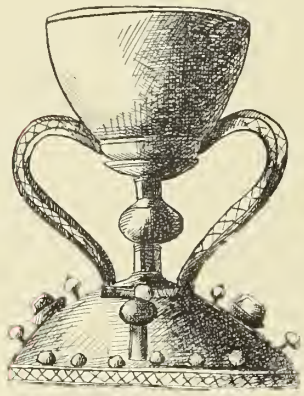
2. Tiré de l'ouvrage de Gaëtano sur le *Sagro Catino*. — Cité par Corblet, *Eucharistie*, T. Ier, p. 69.

3. *Lib. Pont.*, p. 17.

4. Nous avons depuis reçu de M. Aug. Boscassi, archiviste du municipe de Gênes, une lettre documentée, confirmant tout ce que nous avons dit ici sur le Sagro Catino.

« Nous avons toute raison de croire, écrit M. Rohault de Fleury,[1] que les disciples du Seigneur, gardiens si jaloux de ce qui lui appartient, cherchèrent à conserver une relique aussi précieuse. Il paraît certain que, plusieurs siècles après, on montrait ce calice à Jérusalem aux pèlerins chrétiens. — Adamna, moine écossais qui vivait dans la dernière moitié du VIIe siècle, nous a laissé une description des Lieux saints, écrite d'après la relation d'Arculphe, évêque gaulois, qui entreprit vers l'an 640 un voyage en Terre sainte. — Le vieux moine nous donne de précieux renseignements sur l'auguste calice : « Entre la basilique du Golgotha et le *martyrium*, se trouve une chapelle dans laquelle est placé le *calice*, que le Sauveur bénit de sa propre main à la Cène, avant qu'il ne souffrît; calice qu'il offrit, convive lui-même, aux Apôtres qui mangeaient avec lui : ce calice d'argent a la capacité du setier gaulois (7 litres 44); il a deux anses, une de chaque côté. »[2]

« Bède, qui a fait sa description des Lieux saints d'après cette relation, y joint quelques détails : « Sur le plateau qui fait suite au Martyrium et au Golgotha se trouve une chapelle dans laquelle est placé, renfermé dans un écrin, le calice du Seigneur; on a coutume de le toucher et de le baiser par une ouverture faite dans la gaine : ce calice est d'argent, il a une anse de chaque côté et la capacité d'un setier gaulois. »[3]



CALICE EN ONYX
Conservé au trésor de la cathédrale de Valence.

Ce témoignage auquel Baronius ajoute foi, nous apprend donc que le calice du Sauveur était d'argent et qu'il était garni d'une anse de chaque côté. D'après sa capacité nous pouvons supposer à la coupe un diamètre d'environ 0^m30 centimètres sur une hauteur de 0^m20...

On ignore l'époque précise à laquelle cette relique disparut.

« Au XVe siècle, le duc de Berry croyait encore posséder le calice de la Cène; nous lisons en effet dans son Inventaire de 1416 : « Le calice où Notre-Seigneur but à la Cène, garny d'or, escript à l'entour de lettres noires, prisé l'or XXXIII livres tournois. »[4]

Aujourd'hui la cathédrale de Valence conserve un calice qu'elle croit être celui de Notre-Seigneur à la Cène. — Nous en donnons la gravure. — On y voit bien les deux anses dont parlent Arculphe et Baroronius. Mais d'après eux le calice du Sauveur était d'argent, et celui de Valence est taillé dans un onyx. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu d'émettre quelque doute sur l'authenticité du vase de Valence ?

Prêtres du Seigneur, fidèles du CHRIST, si vous devez pleurer la disparition de cette sainte relique dont la vue eût excité votre piété, consolez-vous en regardant chaque matin le calice de la Messe. — Au moment de la Consécration, il est encore là, empourpré du sang de JÉSUS-CHRIST, il est là sur l'autel le calice du Seigneur, *calix Domini !*

Il est environ huit heures du soir, heure solennelle pour le monde à l'égal de celle qui vit

1. *La Messe* par Rohault de Fleury. (T. IV, p. 50 et 51).

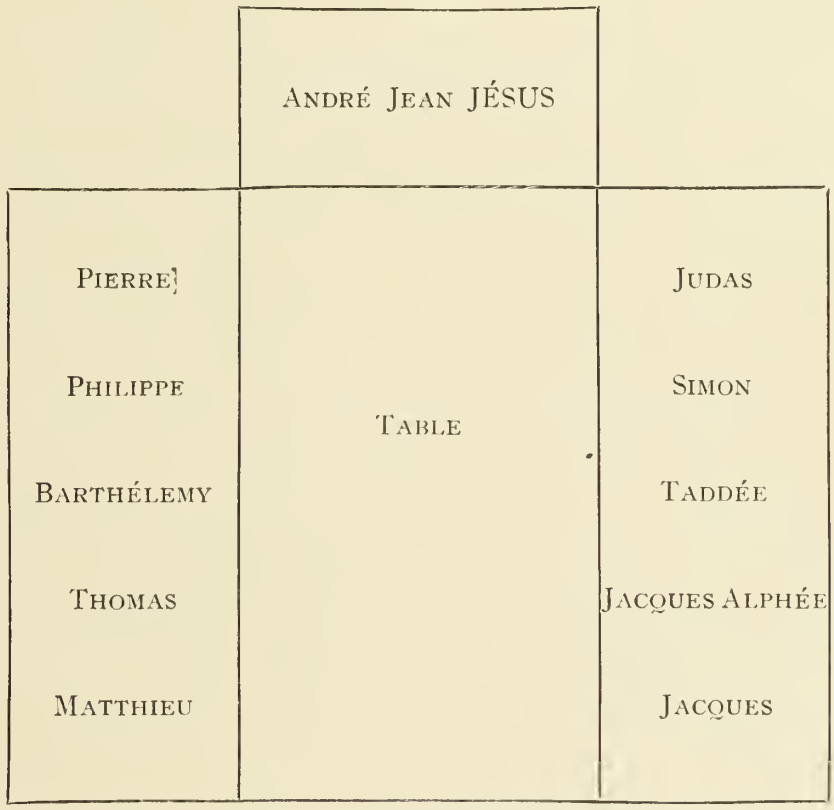
2. « Inter illam quoque Golgothanam Basilicam et Martyrium, quædam est exedra in qua est *calix* Domini, quem a se benedictum propria manu in Cœna, pridie quam pateretur, ipse conviva apostolis tradidit conviventibus : qui argenteus calix sextarii gallici mensuram habens, duasque ansulas in se utraque parte extrinsecus continens compositas. » (De Locis terræ sanctæ. Liv. I, Cap. VIII).

3. « In platea quæ Martyrium et Golgotha continuat, exedra est in qua *calix* Domini, scriniolo reconditus, per operculi foramen tangi solet et osculari : qui argenteus calix hinc inde habens duas ansulas sextarii gallici mensuram capit. » (De locis sanctis).

4. *Mémoires de la Sorbonne*, 1863, p. 210.

naître le Rédempteur des hommes. — Les disciples sont là, étendus sur les trois lits qui, selon l'usage antique, environnent la table du festin; ils sont là, recueillis et attentifs.

Il était là aussi, on peut le penser, l'Archange saint Michel, auquel, selon une pieuse tradition,[1] Notre-Seigneur veut confier la garde du Sacrement qu'il va instituer; il est là présent l'Ange du sacrifice nouveau, que les prêtres invoqueront jusqu'à la fin des siècles quand ils diront, au Canon de la Messe : « Suppliants, nous vous prions, DIEU tout-puissant, ordonnez que ces dons soient portés *par les mains de votre saint Ange* sur votre autel sublime. »



PLACE PRÉSUMÉE DE NOTRE-SEIGNEUR ET DES APOTRES A LA DERNIÈRE CÈNE
D'après Mgr le Camus[2].

Voyant que rien ne manque plus pour le sacrifice qu'il veut instituer, ni l'autel, ni la nappe, ni les vases sacrés, ni le pain, ni le vin, ni l'ange de l'autel, JÉSUS se prépare à accomplir le sacrifice de la Loi nouvelle, figuré dans l'ancienne Loi par les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech.[3]

Il s'approche de la table, il lève les yeux au ciel, vers DIEU son Père tout-puissant;[4] il prend du pain, le bénit et rend grâces.

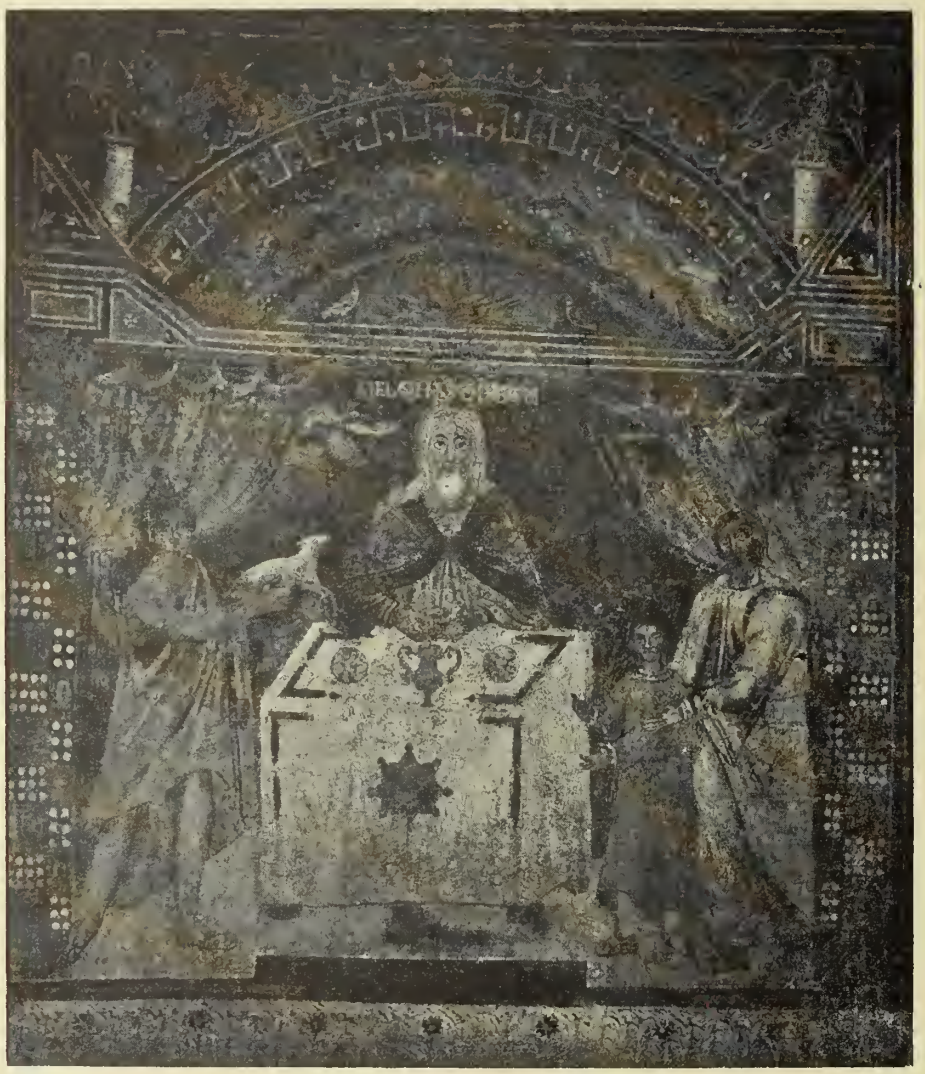
1. Dans une révélation faite à saint Eutrope l'ermite, saint Michel déclara, assure-t-on, qu'il aurait été choisi pour être l'Ange gardien du Saint Sacrement et que ces fonctions lui avaient été confiées dès le Jeudi-Saint.

2. Voir dans son histoire illustrée de N.-S. J.-C. les raisons que le savant auteur donne de ce placement.

3. L'Eglise au Canon de la Messe se plaît à rappeler cette préfiguration quand elle fait dire à son prêtre : Daignez agréer ces dons comme vous avez daigné agréer les dons de votre enfant le juste Abel, de votre patriarche Abraham, et le sacrifice saint que vous offrit, hostie immaculée, votre grand prêtre Melchisédech.

4. Ce sont les paroles du Canon de la Messe. *elevatis oculis ad te, Deum patrem suum omnipotentem.*

« Ce regard de JÉSUS vers son Père tout-puissant, ainsi que l'action de grâces et la bénédiction qui le suivent, ne nous indiquent pas seulement la grandeur du mystère qu'il allait accomplir; ce coup d'œil vers le ciel servit aussi de préparation à la consécration. Ce n'est point la sainte Ecriture, mais la Tradition qui nous apprend que le Sauveur leva les yeux au ciel dans cette circonstance. Qui pourrait douter de ce fait? Il n'y avait pas manqué dans le désert, lors-



LES TROIS SACRIFICES FIGURATIFS D'ABEL, D'ABRAHAM ET DE MELCHISÉDECH.
Mosaïque de Saint-Apollinaire, à Ravenne.

qu'il multiplia quelques pains de manière à rassasier plusieurs milliers de personnes : comment l'aurait-il omis dans le banquet de son amour, où la multiplication figurative du pain matériel trouve son entier accomplissement dans l'offrande qu'il fit d'abord de son corps et de son sang à son Père, avant de les présenter à ses disciples pour leur servir de nourriture et de breuvage? Comment n'aurait-il pas tourné les yeux vers son Père tout-puissant, qui peut tout et l'exauce toujours? »[1]

1. Gihr. — *Le Saint Sacrifice de la Messe.* — T. II, pp. 301 et 302.

Ayant regardé le ciel de ce regard qui à lui seul est une prière, le Sauveur rendit grâces et bénit: « JÉSUS-CHRIST régla sa conduite pour l'action de grâces et la bénédiction sur le rite de la Pâque antique; mais il donna à cette action de grâces une forme beaucoup plus élevée, et à cette bénédiction un but plus noble : il remercia son Père céleste de tous les bienfaits accordés à son humanité très sainte et à la race humaine en général,[1] en particulier pour la grâce infinie, décrétée de toute éternité, du Très Saint Sacrement qu'il était sur le point d'instituer; puis en bénissant le pain et le vin, il les préparait à la transmutation sacramentelle qu'il implorait comme homme et grand prêtre et que, comme DIEU, il allait accomplir en union avec le Père et le Saint-Esprit. »[2]

Après avoir rendu grâces, après avoir bénit le pain, JÉSUS-CHRIST « le rompit et le donna à ses disciples en leur disant: « Prenez, mangez; ceci est mon corps, donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi. » Puis il prit la coupe; il y versa du vin, et pour se conformer aux prescriptions traditionnelles, il y ajouta quelques gouttes d'eau.[3] Sans doute aussi par ce mélange qu'imiteront ses prêtres dans la suite des âges, il voulut symboliser l'eau et le sang, figure des sacrements, qui dans quelques heures jailliront de son côté.[4] Il voulut encore par là, pensons-nous, symboliser l'union future et indissoluble de son Eglise avec sa divine personne, union telle qu'on ne saura plus les séparer, pas plus que dans le vase qu'il tient en main, on ne saurait séparer l'eau du vin auquel il l'a mêlée.[5]

Ayant accompli ce rite mystérieux, JÉSUS rendit grâces à son Père et donna la coupe à ses disciples en leur disant: « Prenez-en tous: c'est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance qui est répandu pour plusieurs, en rémission de leurs péchés. Toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi. »[6]

JÉSUS a parlé, sa parole est celle d'un DIEU; elle est donc efficace. « Pour JÉSUS, dit Bossuet,[7] faire et parler, c'est la même chose. » Le sacrifice Eucharistique est donc consommé; sur cette table de cèdre, il n'y a plus de pain, mais bien le corps de JÉSUS; dans cette coupe, il n'y a plus de vin, mais bien le sang de JÉSUS. « Mon âme, arrête-toi ici sans discourir; crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut dans la foi la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles. *Ceci est mon Corps;* c'est donc son Corps. *Ceci est mon Sang;* c'est donc son Sang. Je me tais, je crois, j'adore. »[8]

Oui, je me tais devant cette puissance infinie.

Oui, je crois cet incompréhensible mystère.

Oui, j'adore cette hostie consacrée sur cet autel, dans cette première Messe célébrée au Cénacle.

Cette première Consécration fut immédiatement suivie de la première Communion faite par les Apôtres. Le glaive des paroles, prononcées par le divin sacrificateur, séparant mystiquement

---

1. J. Chrys. hom : 83 in Matt. et 28 in I Cor.

2. Franz : *La Consécration eucharistique*, I-XXXVII.

3. Il est indubitable que Notre-Seigneur a dû se conformer aux prescriptions traditionnelles sur la Cène pascale; or les monuments rabbiniques attestent que l'on versait de l'eau dans le calice de bénédiction : « Le 3e calice, dit le Pesahhim, est le calice de bénédiction. On y met du vin pur, auquel *on ajoute de l'eau*. Or c'est dans le calice de bénédiction que JÉSUS-CHRIST a consacré à la Cène (Corblet, *Euch.*, T. I, p. 206), il a donc dû mélanger un peu d'eau au vin qui s'y trouvait, — donnant ainsi l'exemple d'un rite qui ne cessera plus dans la célébration de la Messe catholique.

4. Saint Ambroise insiste sur ce symbolisme du mélange de l'eau et du vin à ta Messe.

5. Saint Cyprien relève ce symbolisme. Epist. LXIII ad Cæcil.

6. I Cor., XI, 24-25. — Luc, XXII, 19-20. — Matt., XXVI, 26-27-28.

7. Médit. sur l'Evangile, Cène, XXIIe jour.

8. Bossuet, *loc. cit.*

le Corps et le Sang de JÉSUS, le mit là dans l'état de victime. Le festin suivit l'immolation; la communion des Apôtres fut la merveilleuse et délicieuse participation au sacrifice qui venait de s'accomplir.

Comment les Apôtres ont-ils communié? Si l'on en croit la tradition monumentale, ils se levèrent et vinrent recevoir dans leur main le corps adorable de Notre-Seigneur.[1] Après quoi le Maître et les disciples se mirent à chanter l'hymne d'action de grâces; puis ils quittèrent la salle, témoin de tant de prodiges, « *hymno dicto exierunt.* »[2] L'action de grâces avait précédé et préparé ce grand geste de la Cène; il convenait qu'il eût l'action de grâces comme finale et comme achèvement.

La représentation de la Cène, type auguste de la Messe, a, dès la plus haute antiquité, tenté le pinceau des artistes. On conserve au Musée de Latran une peinture murale du IVe siècle qui provient du cimetière de Callixte. La plupart des Archéologues y reconnaissent

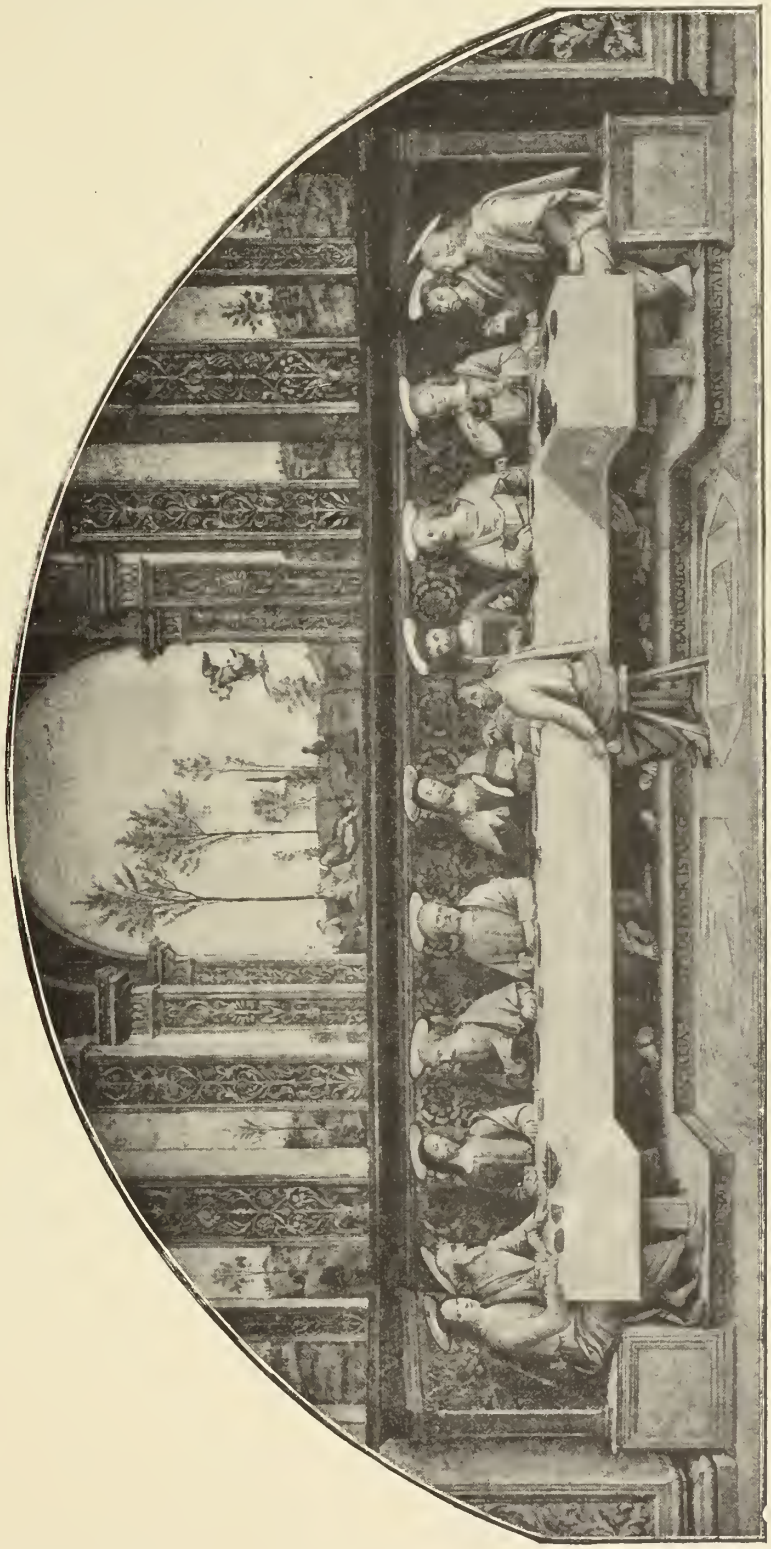
LA SAINTE CÈNE DE DAX.

une reproduction de la Cène.[3] Notre-Seigneur, au milieu des douze Apôtres, est assis à une table où il n'y a aucun aliment. De la main droite il touche celle de saint Pierre; de la gauche il tient un volume roulé.

De l'an 1060 à l'an 1220, on remarque un empressement tout spécial à représenter ce grand sujet. M. l'Abbé Didelot[4] croit qu'en taillant dans le marbre, en peignant sur la toile la Cène adorable du Sauveur, peintres et sculpteurs de cette époque ont voulu, à leur façon, protester contre l'hérésie de Bérenger (mort en 1088), l'audacieux négateur de l'Eucharistie. N'est-ce pas à cette période que peut se rapporter le bas-relief de Dax? N'est-ce pas à dessein que le sculpteur théologien y a placé, à l'extrémité gauche de la table, de grandes urnes symbolisant le miracle de Cana? Ne voulait-il pas rappeler par là que l'eau, changée en vin à ces noces privilégiées, n'était que la prophétie miraculeuse de la Transsubstantiation du pain et du vin au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST?[5]

1. Voir la *Messe* de Rohault de Fleury.
2. Matth., XXVI, 30.
3. Perret, *Catacombes de Rome*, T. I, Pl. XXIX et Corblet, *Eucharistie*, T. II.
4. Curé de la Cath. de Valence (Drôme).
5. *Congrès des Œuvres eucharistiques* tenu à Avignon en 1882, p. 350.

En 1843 on découvrit à Florence, dans l'ancien couvent de San-Onofrio,[1] une fresque re-



LA SAINTE CÈNE. — CŒNACOLO DE FOLIGNO (Attribué à Raphaël).
Ancien couvent de San-Onofrio.

marquable qui occupe le fond du réfectoire. Cette fresque représente la Cène; plusieurs ar-

1. Corblet, *Euch.*, T. II, p. 506.

tistes l'attribuent à Raphaël.[1] Tout autour de la salle un collectionneur intelligent a suspendu des dessins et gravures, reproductions des « Cènes de Notre-Seigneur les plus célèbres. » Nous en avons compté plus de trente : elles permettent au visiteur une étude comparative intéressante et facile. Nous voudrions faire passer sous vos yeux, cher lecteur, les plus célèbres de ces œuvres d'art.

Ecrivant un livre sur la Messe, c'est spécialement au point de vue de la Messe que nous étudierons ces reproductions.

LA SAINTE CÈNE. — LÉONARD DE VINCI.
(Couvent des Dominicains de Santa Maria Delle Grazie, à Milan).

Quand on parle de la Sainte Cène, chacun par la pensée se reporte à la fameuse Cène de Léonard de Vinci, peinture à l'huile exécutée vers l'an 1495 sur le mur du réfectoire du couvent dominicain de Santa-Maria Delle Grazie, à Milan. Qui n'en a vu des reproductions dans les salles à manger des presbytères et dans les réfectoires des couvents ? Le peintre saisit le moment où JÉSUS vient de dire à ses Apôtres : « L'un de vous me trahira ». « De là, dit un critique enthousiaste,[2] ces contrastes si admirablement rendus par l'artiste... Le Sauveur attristé, mais calme, est d'une sérénité divine ; les Apôtres surpris, indignés, protestent par la parole ou par le geste, chacun selon le caractère que la tradition lui attribue. Le plus éloigné croyant avoir mal entendu, interroge son voisin ; Judas incertain, mais feignant l'assurance, attire les regards par les traits ignobles de sa figure. Que cette tête de JÉSUS, inclinée, les yeux voilés comme pour ne pas voir le mal, ce front si pur, ce geste si doux, si simple et si noble, rendent bien ce que la pensée nous représente ! »

DIEU nous garde de rien enlever à ces éloges ; ils sont mérités. — Cette fresque est un des chefs-d'œuvre de la peinture chrétienne. — et cependant, avouons-le, si elle charme notre regard, elle ne satisfait qu'imparfaitement les exigences de notre foi et de notre piété.

L'auteur rend admirablement sur toutes ces figures l'état psychologique des Apôtres, à l'ins-

1. D'autres l'attribuent au Pérugin.
2. M. J. Coindet. *Hist. de la Peinture en Italie*, p. 61.

tant où ils entendent cette fulgurante parole : « l'un de vous me trahira. » — Mais ce n'est là qu'un épisode secondaire de cette épopée sublime qui se déroule, depuis la manducation légale de l'Agneau pascal jusqu'au chant du cantique. Le grand acte qui aura son retentissement jusqu'à la consommation des siècles, c'est l'Institution de la Sainte Eucharistie ; c'est là ce qu'a saisi, ce qu'a essayé de reproduire dans les siècles passés le pinceau d'Angelico, de Raphaël et de Rubens ; et, plus près de nous, le pinceau du Poussin, d'Overbech et de Flandrin. En abordant carrément ce grand sujet, ces peintres ont fait preuve de sens chrétien.

Parmi eux les uns se sont plu à représenter le moment le plus solennel de la Messe, la Consécration. Les autres ont préféré représenter le Sauveur distribuant la Communion à ses Apôtres.

Dans la fameuse Cène de la cathédrale Saint-Sauveur à Bruges, le peintre Gérard David re-

LA SAINTE CÈNE. — GÉRARD DAVID.
Cathédrale Saint-Sauveur, à Bruges.

présente la Consécration : JÉSUS est là comme le prêtre à l'Autel ; de sa main gauche, il tient le pain, et à ce pain, l'artiste, par un anachronisme voulu, donne la forme d'une de nos hosties, pour que nul ne se méprenne sur l'acte qui va s'accomplir ; pour que chaque fidèle reconnaisse sans peine en JÉSUS le prêtre suprême, modèle de tous les prêtres, et dans les paroles qu'il va prononcer le type immuable des paroles que tous les sacrificateurs prononceront dans la suite

des siècles sur les autels catholiques. Le Sauveur lève sa main droite sur le pain qu'il bénit. — Et tandis que, bourrelé de remords, Judas se détourne, les Apôtres regardent, attentifs, l'acte merveilleux qui s'accomplit.

Cette toile n'a sans doute pas la valeur artistique de la Cène de Milan; mais que la pensée qu'elle évoque y est plus vive, et plus profonde l'impression qu'elle me laisse!

C'est la Consécration que nous voyons encore représentée par Raphaël dans une des loges du Vatican. Les Apôtres sont admirablement groupés autour de leur Maître, le sentiment qui domine sur leurs physionomies, c'est l'étonnement, la surprise à la vue du prodige qui s'opère. La tête du CHRIST est couronnée d'un nimbe étincelant; ses lèvres largement entr'ouvertes prononcent les paroles qui, répétées d'âge en âge, donneront aux âmes le pain de vie. Sur

LA SAINTE CÈNE AUX LOGES DU VATICAN. — RAPHAEL.

son front réside une majesté toute divine; dans ses yeux un mélange de bonté et de tristesse; peut-être d'une vue prophétique JÉSUS lit-il dans l'avenir les profanations dont l'ingratitude des hommes paiera l'Institution de l'auguste Sacrement. Il faut étudier longuement cette tête que la gravure rend imparfaitement et qu'un regard superficiel trouverait peut-être étrange.

Au double point de vue de l'art et de la foi, la toile de Rubens, conservée au Musée Brera à Milan, nous paraît une œuvre inimitable. Jamais, pensons-nous, le mystère de la Consécration n'a été représenté d'une façon plus vivante et plus vraie. Fermez les yeux, je vous prie, sur le décor de la scène, sur les colonnes aux riches chapiteaux, sur ces chandeliers ouvragés, sur ce missel entr'ouvert, sur cette aiguière placée à terre et sur plusieurs autres anachronismes que nous ne songeons même pas à excuser, tant ils nous semblent faute légère en comparaison du chef-d'œuvre.

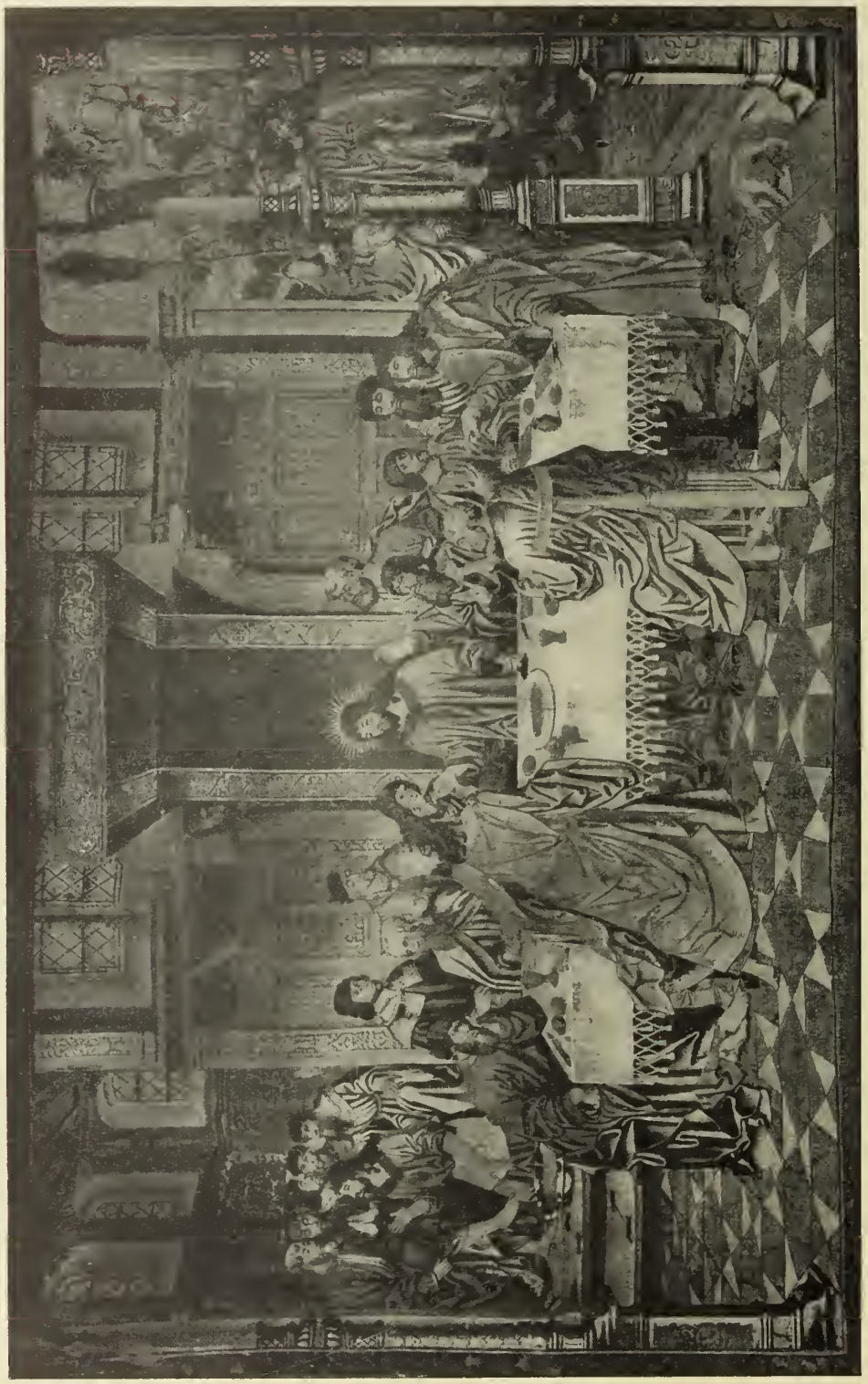
Le chef-d'œuvre, c'est JÉSUS, consacrant le pain, et l'attitude des Douze contemplant le miracle. Se sont-ils assez serrés près du Maître, ces vieux loups de mer au front ridé, à la barbe hirsute? Toutes leurs têtes sont comme ramassées en un faisceau. Ils sont, on peut bien le dire,

tout yeux et tout oreilles. — C'est qu'ils ne veulent par perdre une syllabe des paroles mer-

LA CONSÉCRATION DU PAIN. — RUBENS.
Musée Bréra, à Milan.

veilleuses, pas un geste de l'acte consécrateur. Ah! certes, je comprends leur curiosité; elle est si resplendissante la tête de l'Homme-Dieu, si divin est son regard levé vers le ciel, si parlantes sont ses lèvres, si belle la main gauche qui soutient le morceau de pain, si pleine de

puissance la droite qui bénit! A la place des Apôtres, j'aurais fait tout comme eux; parmi tou-



LA SAINTE CÈNE. — TAPISSERIE CONSERVÉE A LA CONGRÉGATION DU SAINT SACREMENT, A CAMAIORE, TOSCANE.
(La bonne Communion y est représentée).

tes ces têtes j'aurais tenté de glisser la mienne pour ne rien perdre de ce spectacle surhumain. Le disciple bien-aimé, jeune imberbe, est près du Cœur du Maître; il occupe la place de

La Communion des Apôtres

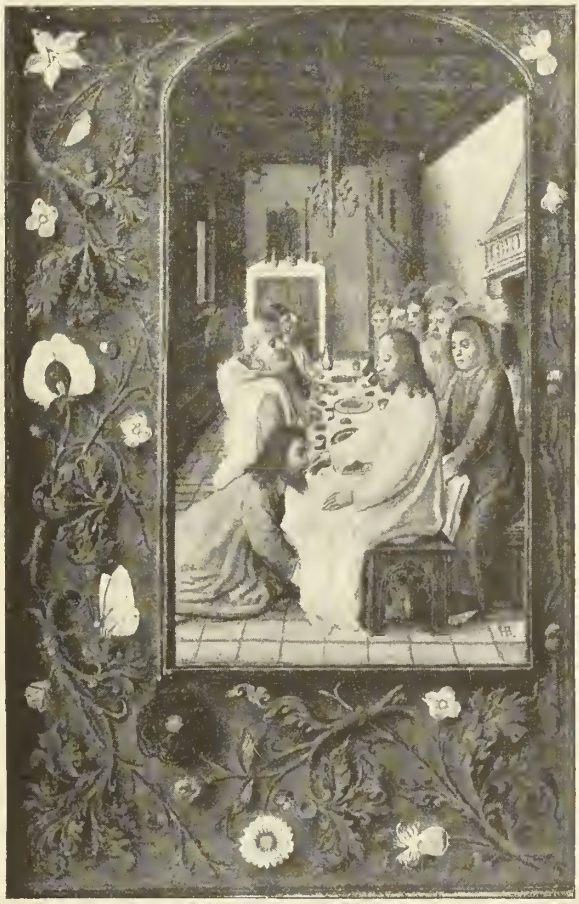
FRA ANGELICO. — Couvent de Saint-Marc, à Florence.

Scène ravissante que cette Communion. Pour bien montrer que la Cène et ses diverses parties ne sont que le type primordial des Messes qui se célébreront dans la suite des âges, le pieux artiste, par un anachronisme voulu, met dans les mains du Sauveur un calice XVe siècle, surmonté d'une patène, et le pain qu'il distribue a la forme de nos blanches hosties. — Dans le but manifeste d'assimiler la Communion de la Cène à la Communion de la Messe, *il Beato*, au lieu de nous montrer les Apôtres s'approchant tour à tour du Sauveur pour participer au saint mystère, nous montre Notre-Seigneur s'approchant des Apôtres pieusement inclinés et leur distribuant le Pain de vie, à cette table de festin, qui devient pour eux, avec sa conception moderne, une vraie table de Communion.

A tous les chrétiens qui ne savent quelle attitude prendre quand ils vont communier, ou qui avec un sans-gêne, fruit du respect humain, s'en vont à la Sainte Table les bras pendants ou ballants, nous offrons comme modèles les Apôtres du réfectoire de Saint-Marc ; ils y verront que c'est les mains jointes, ou respectueusement croisées sur la poitrine, qu'il convient à l'homme de recevoir son Dieu.

faveur, à laquelle sa virginité lui donne droit Sa figure, pleine de calme et d'amoureuse tendresse, contraste avec celle de Judas, qui, en avant, accoudé, les jambes croisées, drapé dans son manteau, détourne son regard méchant de cette scène toute de bonté. Regardez encore à gauche cet Apôtre, les mains jointes sous son manteau; est-il assez pénétré de ce qui se passe devant lui; que de dévotion dans son attitude, de reconnaissance et d'amour dans son regard! En ce Cénacle, où est née l'Eucharistie, quel modèle accompli pour les futurs adorateurs du Saint-Sacrement!

Oui, cette toile est un chef-d'œuvre. La Cène de Vinci est un prodige d'analyse psychologi-



LA DERNIÈRE CÈNE. — COMMUNION DE JUDAS.
Miniature de la Bibliothèque de Cassel.

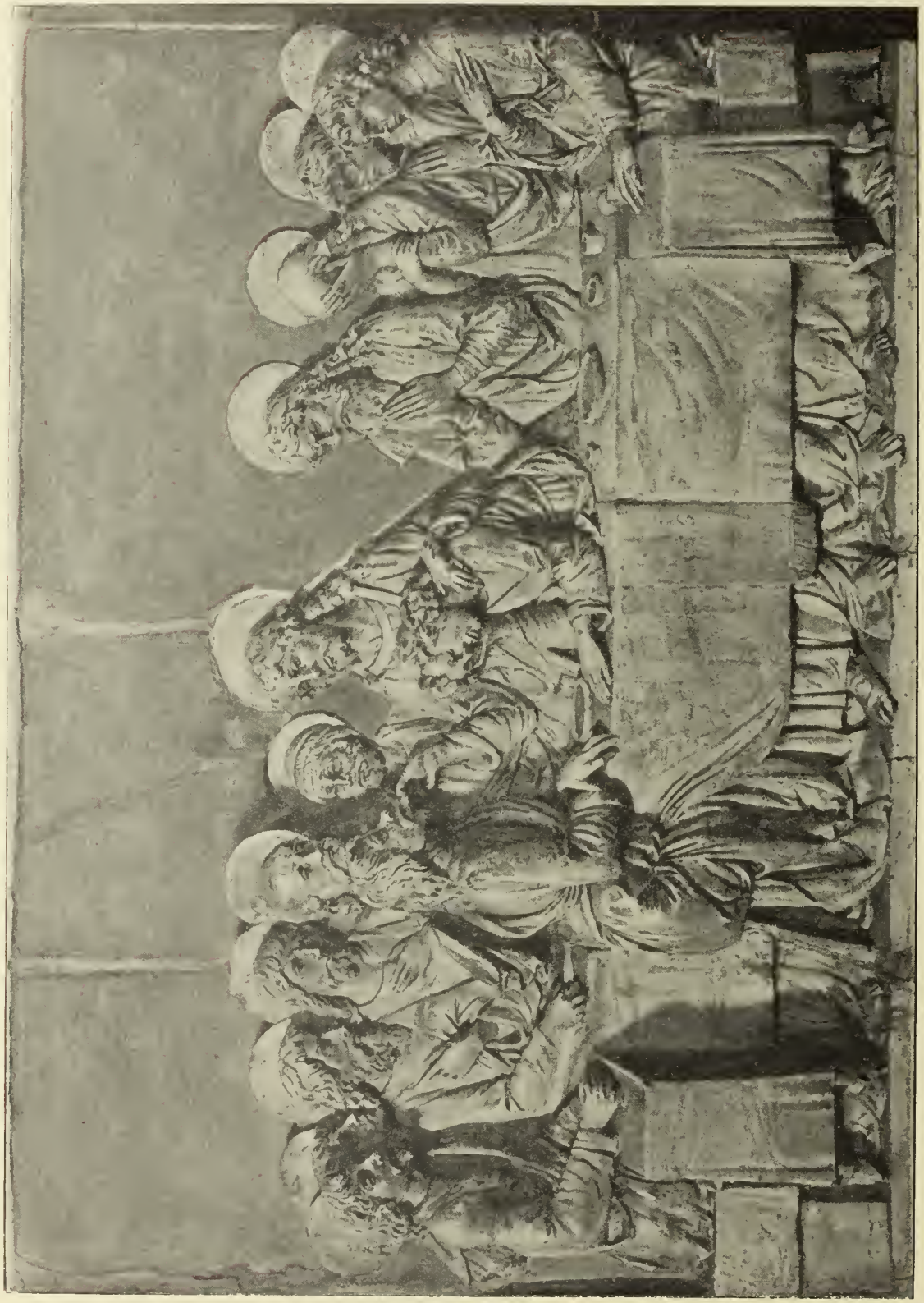
que humaine; la toile de Rubens confine au divin; elle est, pour qui la regarde, un mémorial vivant de l'Institution Eucharistique : « *memoriam fecit mirabilium.* »

Nous avons dit que nombre de peintres se sont plu à représenter dans la dernière Cène, la participation au corps sacré du Sauveur, qui suivit immédiatement la Consécration.

C'est au XVe siècle que cette représentation semble s'introduire; Fra Giovanni de Fiesole donne l'exemple aux peintres de son époque et des siècles suivants.

Parmi eux plusieurs montrent Notre-Seigneur donnant la Communion à saint Jean : c'est la Communion fervente; d'autres nous montrent Judas recevant le corps du Sauveur : c'est la Communion indigne.

La représentation la plus touchante de la bonne Communion, c'est la fresque d'Angelico au



LA COMMUNION DE JUDAS. — BAS-RELIEF DE DELLA ROBBIA.
Conservé à l'église Santa Fiora de Pieve (Province de Sienne).

réfectoire du Couvent de Saint-Marc. Pour bien montrer que la Cène et ses diverses parties ne sont que le type primordial des Messes qui se célébreront dans la suite des âges, le pieux ar-

tiste, par un anachronisme voulu, met dans les mains du Sauveur un calice XVe siècle, surmonté d'une patène, et le pain qu'il distribue a la forme de nos blanches hosties. — Dans le but manifeste d'assimiler la Communion de la Cène à la Communion de la Messe, *il Beato*, au lieu de nous montrer les Apôtres s'approchant tour à tour du Sauveur pour participer au saint mystère, nous montre Notre-Seigneur s'approchant des Apôtres pieusement inclinés et leur distribuant le Pain de vie à cette table de festin, qui devient pour eux, avec sa conception moderne, une vraie table de Communion.

A tous les chrétiens qui ne savent quelle attitude prendre quand ils vont communier, ou qui avec un sans-gêne, fruit du respect humain, s'en vont à la Sainte Table les bras pendants ou ballants, nous offrons comme modèles les Apôtres du réfectoire de Saint-Marc; ils y verront que c'est les mains jointes, ou respectueusement croisées sur la poitrine, qu'il convient à l'homme de recevoir son DIEU.

Vingt ans après la mort d'Angelico (1474), Josse de Gand peint une Cène pour la Confrérie du *Corpo di Cristo*. Son tableau, conservé dans l'église Sainte-Agathe d'Urbino, est resté célèbre sous le nom de *Communion du Christ*. L'artiste suit les traces du peintre de Fiesole, et lui aussi représente le Sauveur distribuant aux Apôtres agenouillés la céleste nourriture.

C'est encore la Communion et la bonne Communion qui nous est représentée dans la tapisserie de 1516, conservée à la Congrégation du Saint-Sacrement à Camaiore en Toscane. Tandis que Judas reste assis, sombre et rêveur, au coin de la table, les Apôtres, allègres et empressés, viennent à tour de rôle recevoir le Pain de vie de la main du Sauveur.[1]

De ce côté-ci des Alpes, sur l'ordre de Louis XIII, le Poussin compose une Cène pour la chapelle du château de Saint-Germain en Laye.[2] Il y suit, lui aussi, la tradition d'Angelico. Dans une salle obscure, ornée de colonnes et de pilastres, sur laquelle une lampe projette sa lumière, le CHRIST, debout devant une table, tient sur une patène le pain vivifiant qu'il va distribuer aux Apôtres qui sont là autour de lui, debout ou agenouillés, attendant, pleins d'émotion, la faveur inouïe à laquelle ils osent à peine croire.

Dans le but de nous inspirer une sainte horreur pour la Communion sacrilège, ils ne sont pas rares les artistes du XVe et du XVIe siècle qui, sur la toile ou le vélin, dans la pierre ou la terre cuite, ont représenté Judas « mangeant sa propre condamnation » en recevant le corps de Celui qu'il va trahir.

Tel il apparaît dans les *Heures* de Simon Vostre; tel encore dans la toile de Reims,[3] dans le bas-relief de *Robbia*[4] ou dans la miniature de la bibliothèque de Cassel.[5] Le modeleur et le dessinateur ont distingué Judas des autres Apôtres, en lui refusant à lui seul le nimbe et l'auréole. Cette marque extérieure était-elle bien nécessaire? Considérez la terre cuite et la miniature que nous reproduisons sous vos yeux; dans l'une, l'air arrogant avec lequel ce personnage hautain reçoit la Communion; dans l'autre l'affectation hypocrite avec laquelle il se prosterne aux pieds de JÉSUS, suffisent à déceler le traître.

Chacun sait la renaissance de l'Art chrétien qui signala les débuts du XIXe siècle. Elle eut l'Allemagne pour berceau, Cornelius Overbeck et Fuhrich pour agents.

Ouvrez le quatrième carton des sept Sacrements; Overbeck y représente la Cène Eucharis-

1. Geispach croit cette tapisserie d'origine allemande. Voir l'*Art chrétien*, 1899, p. 126.

2. Elle est aujourd'hui conservée au musée du Louvre. L'estimation officielle de 1810 donne à ce tableau une valeur de 500.000 francs.

3. L'une des *toiles peintes*, du XVe siècle, jadis à l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui au musée de Reims.

4. Conservé à Santa Fiora Pieve, province de Sienne.

5. Voir dans l'*Art chrétien*, 1894, la monographie de M. Joseph Destrée.

tique. « Le sens religieux du sujet est tellement spécialisé, nous dit un bon juge,[1] qu'il faut être chrétien pour le bien comprendre : JÉSUS tient le calice et, penché par-dessus la table par un mouvement d'effusion divine, il distribue aux Apôtres, comme le prêtre aux fidèles, la véritable communion, l'hostie consacrée. Les Apôtres, à peine repus, échangent entre eux le baiser de paix : sur le devant du tableau, Jean et Pierre, à genoux, s'embrassent comme plus tard François et Dominique; — la piété tendre et la piété forte, unies du même amour par la vertu du même Sacrement. Il n'y a pas à s'y tromper; on a sous les yeux non pas une scène d'histoire sacrée ou profane, mais une véritable cérémonie religieuse. »

LA DERNIÈRE CÈNE. — H. FLANDRIN (Saint-Germain-des-Prés).

En France Hippolyte Flandrin a imité, souvent surpassé les *Nazaréens* d'Allemagne. « On a dit avec raison que son pinceau fit, pour le relèvement de la peinture, ce qu'avait fait, pour la littérature, la plume de Chateaubriand. Ses fresques de Saint-Paul à Nîmes, d'Ainay à Lyon, de Notre-Dame à Strasbourg, de Saint-Vincent-de-Paul et de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, ont fait revivre en longues et magnifiques théories, sous les yeux d'un siècle étonné, les héros et le génie du christianisme. »[2] Allez un jour à Saint-Germain-des-Prés, arrêtez-vous devant la dernière fresque à gauche; elle représente l'Institution même de la Sainte Eucharistie; contemplez JÉSUS, alors que dans ses mains il tient le pain qui va devenir son corps; autour de lui

1. M. Léon Lagrange, *Gazette des Beaux-Arts*, t. I, p. 332.
2. *Le Crucifix dans l'Histoire et dans l'Art...* p. 209.

étudiez tour à tour chacun des Apôtres qui assistent au divin mystère; à la pureté tout esthétique des formes, au rayonnement plein de grandeur qui transfigure les traits du CHRIST, dites-moi si l'histoire de la Cène et de la Consécration Eucharistique n'a pas retrouvé, en Hippolyte Flandrin, non pas un Rubens — la toile du Brera est inimitable — mais un Angelico.

De nos jours, quelques peintres ont osé aborder ce beau sujet: Joseph Aubert, [1], Dagnan-Bou-

LA SAINTE CÈNE. — SAINT JEAN SUR LE SEIN DU SAUVEUR. — FRA ANGELICO.
Galerie antique et moderne, à Florence.

veret, [2] Uhde... Ils n'ont pas toujours su — nous devons le reconnaître — donner à leurs personnages le sentiment des Primitifs; ils l'ont remplacé plus d'une fois par la mise en scène, par la recherche du décor, par le dramatique de la pose; sachons-leur gré néanmoins d'avoir consacré leur talent à la reproduction de ce grand fait religieux, alors que tant d'autres, traînant leur pinceau dans la boue, ne savent plus représenter que des drames passionnels et des étalages de chair humaine.

1. A l'église de Notre-Dame des Champs, à Paris, partie gauche du transept. C'est une scène impressionnante.
2. Gravé par Waltner. Edité par Bouvin et Cie, successeur de Goupil, 24, boulevard des Capucines.

Un mot, en terminant cette étude, sur la pose de S. Jean à la Cène. Le disciple bien-aimé nous dit lui-même dans son Evangile (XIII, 25-25) qu'il reposait sur le sein du Sauveur. Fidèles au récit Evangélique, les peintres de l'ancienne école : Giotto, au réfectoire de Ste-Croix, à Florence; Fra Angelico, dans sa toile de la *Galerie antique et moderne*, Ghirlandaio, au couvent de St-Marc, l'auteur de la Cène du *Cœnacolo de Foligno* et tous les Primitifs ont eu à cœur de représenter St Jean appuyé sur la poitrine du Maître. Fra Angelico va même plus loin; il presse le sens du texte évangélique qui ne dit pas: « il était appuyé, » mais bien : « il était couché sur le sein de JÉSUS, *recumbens in sinu Jesu*, » et traduisant l'idée originale par la dévote couleur de son pinceau, il représente St Jean étendu sans façon ainsi qu'un petit enfant sur le sein du bon Maître. *(Gravure page 21.)*

Léonard de Vinci, dans sa fresque, Raphaël, dans la Cène des *Loges* et la majorité des peintres qui leur ont succédé, ont renoncé à cette position traditionnelle, condamnée, paraît-il, par le double verdict de l'art et de l'anatomie.[1] Nous le regrettons; nous préférons dans la reproduction de pareils sujets un peu moins d'art et un peu plus de vérité historique. Nous préférons à la perfection picturale de la nouvelle Ecole la piété communicative des Primitifs. Aussi, quand nous voudrons nous disposer à l'assistance à la sainte Messe, continuation de la Cène et du Calvaire; quand nous voudrons nous préparer à la Ste Communion et au divin cœur à cœur qu'elle suppose, ce n'est point la fresque savante de Vinci que nous contemplerons, mais le modelage si pieux de Robbia ou la toile si communicative d'Angelico.

1. Voir Grimouard de Saint-Laurent. *Guide de l'Art chrétien*, t. IV, p. 270-272.

Chapitre Deuxième.

LE PAIN ET LE VIN

MATIÈRE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Nous venons d'entendre Notre-Seigneur, à la Cène, disant à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. » Par là, il leur indique, non seulement les paroles qu'ils devront prononcer, à son exemple, pour la confection du divin Sacrement de l'autel, mais encore la matière qu'ils devront employer, eux et leurs successeurs, dans la célébration du Saint Sacrifice.

Le Sauveur, en léguant à son Eglise la Sainte Eucharistie, a voulu fortifier l'homme par une manducation spirituelle; dès lors — c'est la pensée de saint Thomas [1] — il l'a instituée sous la forme du pain et du vin, qui sont les bases de l'alimentation physique.

D'ailleurs, d'après les prophéties, Jésus-Christ devait être prêtre selon l'ordre de Melchisédech; comme Melchisédech, il devait offrir son sacrifice sous les espèces du pain et du vin.

Avant d'aborder l'histoire de la Messe, aux différents âges du Christianisme, nous voulons, dans ce chapitre, faire une étude préliminaire sur le pain et le vin, matière du divin Sacrifice.

§ I. — LE PAIN D'AUTEL

1. — *Son nom.*

Le pain d'autel se nomme communément *hostie*. Ce mot, si nous en croyons Ovide, viendrait du mot latin *hostis*.

Hostibus a domitis hostia nomen habet.

Il paraît, en effet, que chez les Romains, les ennemis *(hostes)* tombant entre les mains de leurs vainqueurs, étaient offerts aux dieux comme victimes, comme *hosties*.

Dans certaines parties de la France, le pain d'autel s'appelle encore *pain à chanter*, c'est-à-dire : *pain à chanter la Messe.*

2. — Quelle en est la *matière?*

Dans les premiers siècles du Christianisme, quelques sectes hérétiques, dans leur haine pour l'Eucharistie, prirent comme matière du Sacrement les objets les plus odieux.

1. *Sum. Theol.* IIIa. Part. quæst. LXXIV, A-1.

Saint Epiphane[1] affirme que, dans leurs cérémonies occultes, les Gnostiques offraient à Dieu la chair d'un enfant, broyée dans un mortier avec des aromates.

Les Montanistes, au dire de saint Augustin,[2] enfonçaient des aiguilles dans la chair molle d'un enfant d'un an, et, avec son sang pétrissaient de la farine; c'était là leur pain eucharistique pour solenniser le jour de Pâques.

Tout cela était invention satanique, parodie sacrilège.

D'après l'Eglise catholique, la matière valide du pain qui doit être consacré sur l'autel, c'est le froment sans mélange, réduit en farine, délayé avec de l'eau pure et naturelle, et cuit par l'action du feu.[3]

3. — *Confection du pain d'autel.*

Dès les origines, la confection des pains d'autel était tenue en tel honneur que de grands personnages, des rois, des princesses se montraient jaloux d'y mettre la main: « J'ai vu de mes yeux, dit Pallade, Candide, femme de Trajan, général en chef des armées de Valère, travailler, toute la nuit, à moudre et à pétrir de ses propres mains le pain de l'oblation. »[4]

Sainte Radegonde, de ses royales mains, pétrissait les pains d'autel; elle-même les faisait cuire; elle en confectionnait non seulement pour l'église de son monastère, mais pour beaucoup d'autres sanctuaires; elle consacra tout un carême à ce pieux labeur. Nous tenons tous ces détails de saint Fortunat.[5]

Comme sainte Radegonde, sainte Jeanne de Valois, retirée à Bourges, se plaisait à préparer le pain Eucharistique.

Saint Wenceslas, duc de Bohême, faisait plus encore: dans sa piété envers la Sainte Eucharistie, il avait un champ qu'il cultivait lui-même; il y semait du blé, il le moissonnait, le vannait; lui-même se chargeait de le moudre; lui-même faisait choix de la plus pure farine, la délayait, pétrissait la pâte, et cuisait de ses propres mains les pains destinés au St Sacrifice.

Voilà un roi qui avait compris le don que Dieu nous fait à l'autel!

Si rois et reines se firent parfois une gloire de confectionner les hosties, ce ne fut là cependant qu'une exception. — Le plus souvent ce soin était dévolu aux prêtres et aux religieux.

Vers la fin du IXe siècle, Théodulphe, évêque d'Orléans, enjoignait à ses prêtres de faire eux-mêmes leurs pains d'autel; il leur permettait cependant de les faire confectionner par de jeunes clercs, mais en leur présence.[6]

Au milieu du XIe siècle, le cardinal Humbert[7] écrit: « On n'emploie à la table du Seigneur que le pain préparé par les diacres et sous-diacres; revêtus de leurs ornements sacrés et chantant des psaumes, ils le feront à la sacristie et le feront cuire dans un moule de fer. »

Dans les monastères, on consacrait plus spécialement à la fabrication des pains d'autel les semaines qui précèdent Noël, Pâques et la Pentecôte.[8]

---

1. Epiph. *Hæres.* XXVI, n. 5.
2. August. *Hæres.* XXVI et XXVII.
3. Il n'entre pas dans notre plan d'étudier la question des Azymes; elle est fort bien traitée dans *Le Sacrement d'Eucharistie*, par Corblet. Tome I, l. IV, ch. II, art. III.
4. *Hist. Eccl.*, c. XXIX.
5. « Oblationes etiam suis manibus faciens, locis venerabilibus incessanter dispensavit. » *Vita S. Radeg.*, l. I, no 16.
6. Epist. ad fratres, c. V.
7. Extrait de la réponse à Michel Cérulaire.
8. Nous empruntons ces détails et les détails suivants à M. Corblet. Nous engageons le lecteur à lire dans son beau livre : *Histoire de l'Eucharistie*, le chapitre : De la confection du pain d'autel.

A Cluny, nous disent les *Coutumes d'Uldaric*,[1] trois prêtres et trois diacres, à jeun, après avoir récité l'office des Laudes, les sept psaumes de la Pénitence et les Litanies, se revêtaient d'aubes et s'adjoignaient un ou deux frères convers, pour préparer les hosties. Ils délayaient dans de l'eau froide, sur une table à rebord, faite exprès pour cet usage, la fleur de farine provenant des grains de froment qu'avaient triés les novices. Un convers, dont les mains devaient être gantées, faisait cuire cette préparation à un grand feu de sarments, dans le fer à hosties...

A Saint-Denys, dit Mme Félicie d'Ayzac, « on faisait toujours le pain d'autel à jeun; on prenait du meilleur froment que l'on choisissait grain à grain; on le lavait et on le mettait dans un sac fait exprès. Un des plus vertueux de la maison le portait au moulin, dont il lavait les meules. Il se revêtait d'une aube et moulait ainsi le blé. Deux prêtres et deux diacres, aussi revêtus d'aubes et d'amicts, pétrissaient la pâte dans de l'eau froide, afin qu'elle fût plus blanche, formaient les hosties et les faisaient cuire. »[2]

Le soin de confectionner les hosties était considéré comme une fonction si importante, qu'un titre spécial était conféré au religieux qui en était revêtu : c'était l'*hostier* du couvent.

Souvent les monastères cultivaient un champ spécial, dont la récolte était destinée à faire de la farine pour les pains d'autel : on l'appelait le Champ du *Corpus Domini*.

Cette pieuse coutume nous rappelle un trait tout contemporain, raconté par M. l'abbé Hautin, au Congrès Eucharistique d'Avignon (1882). « Aux approches de la première Communion, les petits vagabonds recueillis par des Dames charitables font chaque jour quelques sacrifices d'obéissance, de travail, de piété... pour JÉSUS Eucharistie. Ces sacrifices sont comptés, et les maîtresses déposent, dans une urne destinée à cet usage, un nombre de grains de blé égal à celui des actes méritoires accomplis pendant la journée. La semaine de la première Communion, les grains sont réduits en farine, et cette farine devient la matière des hosties qui sont consacrées au jour béni de la première Communion. »

Pratique gracieuse et symbolique : pendant cette préparation laborieuse, l'âme de ces enfants, fournissant la matière de l'Eucharistie, n'était-elle pas, en effet, comme un champ fécond, le champ du *Corpus Domini?*

Du Cange nous rappelle un usage bien touchant, lui aussi; nos chrétiens aïeux se plaisaient parfois à léguer un champ de blé pour fournir de la farine aux pains consacrés: cette charte de 1257 en fait foi : « *Dedi et concessi unum sextarium frumenti boni et laudabilis pro hostiis in dicta ecclesia faciendis.* »[3]

Longtemps la préparation des hosties fut interdite aux femmes : « Que femme, quelle qu'elle soit, dit une charte de 1406, ne puisse faire pain à célébrer en église. »[4]

L'expression *quelle qu'elle soit*, remarque l'abbé Corblet,[5] semble atteindre les religieuses elles-mêmes. Cependant elles paraissent avoir été souvent exceptées dans cette interdiction, et beaucoup de religieuses du Moyen-Age et des âges suivants se faisaient gloire de mettre, à la confection des hosties, avec toute la dextérité de leurs doigts, avec tout l'amour de leur cœur, les soins et l'empressement d'une sainte Radegonde ou d'une sainte Jeanne de Valois.

Aujourd'hui encore l'Eglise, bien loin d'interdire aux religieuses la confection des hosties, leur confie bien souvent ce doux ministère. La plupart des pains d'autel, à l'heure actuelle, sortent des monastères de religieuses cloîtrées, Carmélites, Clarisses, Bénédictines. — Pour

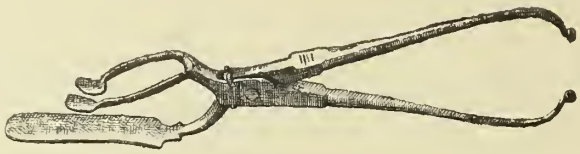
1. Livre III, ch. 13.
2. *Hist. de l'Abbaye de Saint-Denys*, t. I, p. 76.
3. Ex tabular. S. Mariani Antissiodor.
4. Cité par du Cange. Glossar. Vo, Oblata.
5. Loco citato, p. 177.

ces vierges, hosties sans tache, victimes volontaires, immolées derrière leurs grilles, au bon plaisir de DIEU, n'est-ce pas une juste récompense, une compensation bien légitime de leurs sacrifices, de pouvoir pétrir et cuire de leurs mains ce froment, qui, sur l'autel, à la voix du prêtre, deviendra, selon l'expression de la Liturgie, « *l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie immaculée?* »

Lecteurs chrétiens, une leçon jaillit des pages que vous venez de lire: Si, depuis dix-neuf siècles, l'Eglise a voulu qu'on traitât avec tant de révérence les grains de froment, les parcelles de farine, destinées à devenir pains d'autel, avec quel respect ne devez-vous pas recevoir, dans la Sainte Communion, ce pain, devenu, par les paroles de la Consécration, le Pain des Anges!

Et vous surtout, Prêtres, quel enseignement vous pouvez recueillir des pieux usages que nous avons rappelés dans ces lignes!

Si l'*hostier* du Moyen-Age observait, avec tant de circonspection, les plus petites prescriptions en usage dans la confection d'un pain tout matériel, avec quelle ponctualité, vous, les artisans d'un pain tout spirituel, vous observerez, au cours du Saint-Sacrifice, les Rubriques les plus minutieuses, vous suivrez les moindres prescriptions de l'Eglise dans la Confection du divin Sacrement!



INSTRUMENT EN FER POUR PRENDRE LES HOSTIES (Musée de Brive).

Si, pendant les trois premiers siècles, les chrétiens, par raison de prudence, achetèrent dans les officines publiques, les pains alors en usage,[1] pour leur servir de pains d'autel, il n'est pas douteux qu'après la paix de l'Eglise, ils eurent, pour la confection des pains eucharistiques, leurs *pistrines* particulières.

Les Constitutions de saint Cyrille d'Alexandrie († 444), fait remarquer M. Rohault de Fleury, ordonnent que le pain Eucharistique ne soit pas cuit ailleurs que dans l'église...

Dès le IVe siècle, saint Pacôme recommande aux frères, chargés de faire les hosties, de ne point tenir pendant ce temps des discours inutiles.

Les Evêques et les prêtres ayant, dans leur église ou près de leur église, leurs officines spéciales, purent imposer aux ouvriers un soin tout particulier dans la confection des pains d'autel; ils purent exiger, pour les hosties, les nombreuses qualités que saint Raymond de Pennafort,[2] au XIIIe siècle, énumérera, dans six vers, plus remplis de sens que de poésie. Il faut, dit-il, que l'hostie soit propre, petite, blanche, de froment, mince, ronde, sans ferment, sans sel; il ne faut pas admettre celle qui est double, tombée à terre, brisée, gonflée, de deux couleurs, tachée.

Munda sit oblata; nunquam sine lumine cantes.
Hostia sit *modica;* sic Presbyteri faciant hanc :
Candida, triticea, tenuis, non magna, *rotunda,*
Expers fermenti, non salsa sit hostia Christi.
Spernitur oblata duplex, vel a terra levata.
Fracta, vel inflata, vel discolor aut maculata.

1. Dans notre chapitre : « La Messe aux Catacombes, » nous dirons quelle était alors la forme de ces pains, et conséquemment la forme des pains eucharistiques.

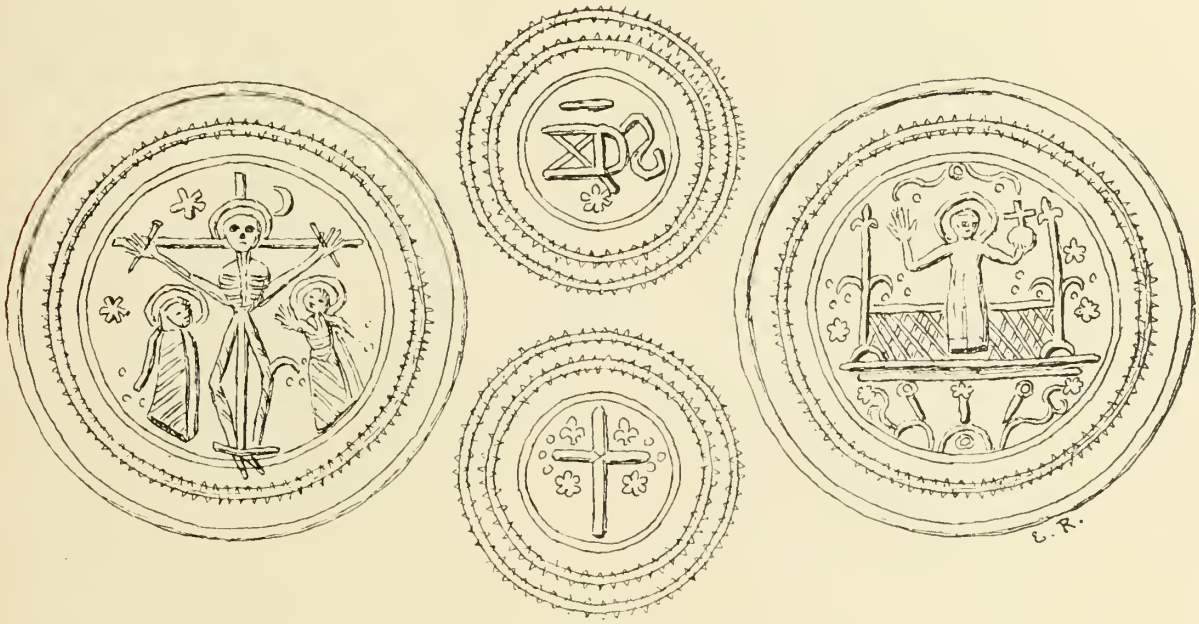
2. Somme des cas de conscience.

Ayant leur fabrication spéciale, prêtres et évêques purent aussi avoir des instruments, spécialement réservés à la confection des pains d'autel. C'est alors que se répand de tous côtés l'usage des moules à hosties,[1] qui, par leur forme, rappellent nos gaufriers.

Il existe au Musée de Dublin un objet curieux, qui fut trouvé dans un lac du comté de Rosecommon. C'est un fragment d'if; dans le bois est gravée l'empreinte renversée d'une hostie, portant ces lettres inscrites : SHI - Ω A — Plusieurs archéologues voient là un moule à hosties. M. Rohault de Fleury ne craint pas de le faire remonter jusqu'au IXe siècle. Nous en donnons la gravure. *(Gravure page 28.)*

Ce moule de Dublin est bien rudimentaire. Bien rudimentaire encore est le fer à hosties de l'église de Pazayac (Dordogne), dont nous reproduisons ici les empreintes.

Beaucoup plus parfait est le moule conservé au couvent de Greccio; nous mettons sous vos yeux l'hostie qui s'y est moulée. (Grav. p. 29.)



FER A HOSTIES DE L'ÉGLISE DE PAZAYAC (Dordogne).

Plus tard, les moules pourront d'un seul coup donner l'empreinte à deux, quatre et même dix hosties.

Jusqu'à ces derniers temps, on conserva à Braisne, près Soissons, d'anciens fers à hosties, offrant, sur leur empreinte, le monogramme du CHRIST, l'α et l'ω, la croix pattée.

C'est de l'un d'eux, on peut le croire, que sortit l'hostie miraculeuse marquée du monogramme du CHRIST que Dom Martène vit à Braisne en 1717. Son histoire est bien touchante :

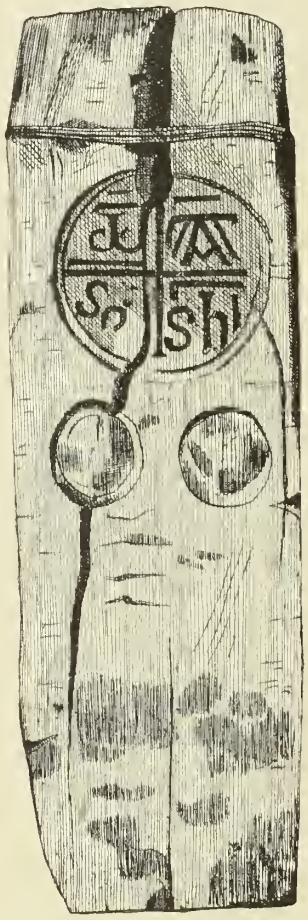
Agnès, comtesse de Braisne, s'était prise d'affection pour une jeune fille juive; elle sollicitait de DIEU la conversion de sa jeune amie. « Je me convertirai, dit celle-ci, si jamais je vois le CHRIST dans l'hostie. » La sainte comtesse obtint de DIEU ce prodige. En 1153, tous les fidèles assistant à la Messe, purent, en même temps que la Juive, voir à loisir, dans l'hos-

1. On peut voir de belles collections de moules à hosties et de moulage d'hosties au Musée de Cluny, à Paris, et au Musée Eucharistique de Paray-le-Monial.

tie consacrée, le Sauveur en croix. L'hostie miraculeuse fut précieusement conservée et devint un objet[1] de vénération pour les peuples.

Après avoir si longuement parlé du pain matériel, destiné au Saint-Sacrifice, tournons-nous, en pensée, vers ce pain transsubstantié par les paroles du prêtre et devenu le Corps de Jésus-Christ; regardons-le, non pas des yeux du corps, comme firent, en 1153, par une faveur extraordinaire, les fidèles de Braisne, mais des yeux de la foi, et redisons-lui les paroles du théologien poète :

Adoro te devote, latens Deitas
Quæ sub his figuris vere latitas!



MOULE A HOSTIES EN BOIS D'IF
(Musée de Dublin).

BRAISNE. — FER A HOSTIES
(D'après D. Martène).

« Plein de dévotion, je vous adore, divinité cachée, qui vous dissimulez sous cette humble figure... »

Puis, appelant le jour où ce voile de l'hostie sera déchiré, demandons à Jésus de le voir face à face, dans la vision béatifique et glorieuse:

Jesu quem velatum nunc aspicio.
Oro fiat illud quod tam sitio :
Ut te revelata cernens facie
Visu sim beatus tuæ gloriæ!

1. Nous parlerons de ce prodige plus longuement dans notre chapitre : Messes miraculeuses.

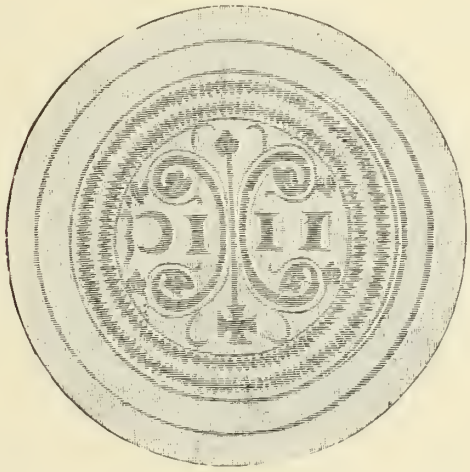
§ II. — LE VIN EUCHARISTIQUE.

Le vin a été appelé le sang de la terre, et encore le sang de la vigne, *sanguis uvæ*. Il n'était point de liquide qui semblât plus propre à être changé au sang de JÉSUS-CHRIST.

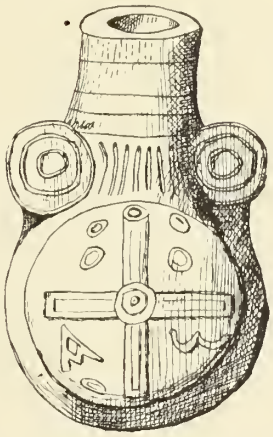
On ne consacre validement, dit saint Thomas, qu'avec le vin de la vigne, en vertu de la volonté de JÉSUS-CHRIST, qui a choisi le vin de la vigne dans l'institution du Saint Sacrement.[1] « Je ne boirai plus, dit le Sauveur, de ce fruit de la vigne. » La matière du Sacrifice doit donc être du vin véritable et entièrement pur, auquel le célébrant ajoute quelques gouttes d'eau.

Ils se trompaient donc grossièrement, ces hérétiques, auxquels on a donné le nom d'*Aquariens* et qui, pendant les cinq premiers siècles, ne mettaient que de l'eau pure dans le calice.

Ils se trompaient, ces prêtres, condamnés par le troisième des Canons ecclésiastiques des Apôtres, qui, au Saint-Sacrifice, se donnaient licence d'offrir de la bière au lieu de vin.[2] Ils se



HOSTIE FAITE AVEC LE MOULE DE GRECCIO.



PYXIDE EUCHARISTIQUE (D'après Passeri).

trompaient, ces prêtres Espagnols du XIIIe siècle, que le IVe Concile de Braga frappa de la peine de la déposition : n'avaient-ils pas imaginé de consacrer du lait au lieu de vin, et d'exprimer directement dans le calice le jus d'un raisin ?

Ils se trompaient encore, ces ecclésiastiques Suédois du XVe siècle, qui, sous le couvert de l'évêque de Westeras, prétendirent pouvoir substituer au vin du lait ou de l'hydromel, sous le fallacieux prétexte que le vin ne peut se conserver dans les pays scandinaves à cause de l'intensité du froid.

Erreurs que toutes ces inventions de l'esprit humain : c'est en tenant dans le calice du vin, jus de la vigne, que Notre-Seigneur a dit : *Voici mon Sang !* C'est en tenant dans le calice du vin, jus de la vigne, à l'exclusion de tout autre liquide ; c'est en prononçant sur ce vin les paroles de la Consécration, que les prêtres, continuateurs de JÉSUS-CHRIST, feront descendre le sang du Sauveur sur l'autel.

Ainsi l'a toujours enseigné l'Eglise ; ainsi l'ont toujours compris les fidèles et les Saints. Aussi, désireux qu'ils étaient de coopérer de leur mieux au Saint-Sacrifice, nos dévots ancê-

1. IIIa Pars., q. LXXIV, art. 5.
2. Pitra. Jur. eccles. Græc. *Hist. et Mon.*, T. I, p. 13

tres avaient grand soin d'offrir au prêtre du meilleur vin qu'ils pussent trouver; quand ils n'en avaient pas sur place, ils en faisaient venir, parfois de fort loin, témoin cette femme dont nous parle saint Grégoire de Tours, qui fit venir de Gaza, célèbre alors par ses vignobles, un setier de vin, destiné aux Messes qu'elle faisait célébrer pour son défunt mari.[1]

Témoin encore saint Didier envoyant à saint Paul, évêque de Verdun († 649), du Falerne très distingué, par douzaine de grands vases.[2]

Saint Wenceslas, duc de Bohême, aimait à cueillir lui-même et à pressurer de ses propres mains les raisins qui devaient fournir la matière eucharistique.

Des moines, dans les couvents, fabriquaient eux-mêmes le vin de Messe, et avec quels soins! Quatre points surtout devaient attirer leur attention, couleur,[3] saveur, pureté, absence d'aigreur. « *In vina quatuor sunt consideranda: color et sapor, ut purum sit et non acidum.* »[4]

Souvent, dans ces âges de foi, les fidèles, par testament, laissaient terres et vignobles aux églises monastiques et paroissiales, pour leur fournir la matière du Sacrifice.

Saint Remy, raconte Flodoard, laisse une vigne pour fournir du vin à l'église de Reims, aux Messes des dimanches et fêtes.[5]

Charles le Chauve donna à l'abbaye de Saint-Denys le village de Senlis (Seine-et-Oise), en stipulant que, dans la quantité de vin qu'on y recueillerait, dix muids seraient destinés à dire la Messe.

A Saint-Maclou de Rouen, Jean d'Anchin et Agnès, sa femme, léguèrent à l'église une maison dont les locataires devaient fournir tous les jours le vin de l'oblation.

Un marchand, mort en 1575, légua à l'église d'Herblay (Seine-et-Oise) une certaine quantité de vin « pour faire la Cène du Jeudi-Saint et la communion de Pâques... »[6]

Comme les petits bourgeois et les humbles marchands, les monarques, en ces siècles heureux, aimaient, en fournissant les éléments du Sacrifice, à concourir pour leur part aux Saints Mystères de nos autels. « Le roi de France, à son sacre, offrait un pain de froment et une cruche de vin : c'est ce qui se faisait encore sous Charles V. Plus tard, et jusqu'au XIXe siècle, le roi se rendait à l'autel, précédé des hérauts d'armes, du Grand Maître des Cérémonies et de quatre chevaliers du Saint-Esprit, porteur des offrandes qui consistaient en un pain d'or et un pain d'argent, en un grand vase d'argent rempli de vin... »[7]

Les reverrons-nous jamais ces temps bénis, où les Souverains, à la grande édification de leurs sujets, apportaient à l'autel — fiers de cet office — un pain de froment et une cruche de vin?

---

1. *De gloria confess.*, C. LXV.
2. Epist. Pauli, ad Desid.
3. « On se sert indifféremment de vin rouge ou de vin blanc pour la Messe. — Les partisans du premier font remarquer qu'il a été généralement employé dans l'antiquité chrétienne et au Moyen-Age; qu'il est toujours de règle, et qu'on ne se sert de vin blanc que par tolérance; qu'on est exposé à confondre le vin blanc avec l'eau; que le vin rouge, par la couleur analogue avec celle du sang, convient mieux au mystère de la Transsubstantiation.

» Les partisans du second répondent que le vin rouge a le double inconvénient d'être plus facile à falsifier et de tacher les linges d'autel. » (Corblet, *Eucharistie*, pp. 199 et 200.)
4. Martène, *De antiq. monach. ritib.*, II, 8.
5. *Hist. Remens. Lib.*, I, ch. XVIII.
6. Détails rapportés par J. Corblet, *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie*, t. I, L. IV, chap. VIII, p. 222.
7. *Ib.*, pag. 223.

Chapitre Troisième.

UNE MESSE DANS LA MAISON DE PUDENS

EN L'AN 155 DE NOTRE ÈRE

C'EST à la fin de l'année 155 que nous allons assister à une Messe chrétienne : dans le cours de cette même année 155, Justin le philosophe a présenté à Antonin et à ses deux fils Marc Aurèle et Lucius Vérus sa première apologie qui nous fournira des renseignements si précieux sur les cérémonies du St-Sacrifice en ces temps reculés. On touche à la fin du pontificat de saint Pie I, pontificat qui fut pour la religion naissante comme une trêve entre deux batailles, une période d'accalmie entre la persécution d'Adrien et la longue et cruelle persécution de Marc-Aurèle.

Les chrétiens sont loin d'avoir la liberté complète; car c'est en cette même année (155), que saint Polycarpe de Smyrne meurt dans les supplices, témoin de JÉSUS-CHRIST. — Du moins la persécution n'est pas générale; c'est de la part d'Antonin le pieux, une quasi-tolérance. Les fidèles n'assistent pas encore publiquement au Saint-Sacrifice, mais ils le font sans crainte dans des oratoires privés.

Les remarques de Baronius, et surtout les précieuses observations de Rossi, nous font savoir que la Messe était alors célébrée dans des chapelles domestiques, à l'intérieur des maisons.

Nous choisissons, pour la célébration de notre Messe au IIe siècle, la maison sanctifiée jadis par le vieux Pudens.

Elle était assise sur le flanc du Mont Viminal;[1] elle était située près du *Vicus Patricius*, non loin des jardins de Mécène et du portique de Livie. Tout près de là, aux thermes de Timothée ou de Novat, saint Justin (nous disent ses Actes) enseignait la religion chrétienne. Il semble donc probable qu'il est entré en relation avec les descendants de Pudens;[2] ce qui nous permettra de le faire intervenir, en toute vraisemblance, au cours de notre Messe dans l'oratoire privé du Mont Viminal.

Nous connaissons l'époque et le lieu de notre Messe; quel en fut le rite?

Le Concile de Trente distingue dans le Saint-Sacrifice comme deux grandes parties, le Canon et les cérémonies subsidiaires; le Canon « composé des paroles mêmes de Notre-Seigneur, des traditions des Apôtres et des pieuses institutions des saints Papes, » et les cérémonies « introduites par l'Eglise, pour rendre plus recommandable la Majesté d'un si grand sacrifice et

1. C'est sur son emplacement que fut élevée plus tard l'église Sainte-Pudentienne. « Sainte-Pudentienne a sans doute été construite comme Sainte-Praxède dans une propriété de la famille de Pudens. » Marucchi. — *Eléments*, T. III, p. 361.

2. Saint Justin a dû entrer en relations avec les descendants de Pudens. Marucchi. *Eléments*, T. I, p. 31.

pour inciter les esprits des fidèles, par ces signes sensibles de piété et de religion, à la contemplation des grandes choses qui sont cachées dans ce sacrifice. »[1]

Au milieu du second siècle, ces cérémonies, si précieuses pour la plupart, n'existaient point encore; la ferveur des fidèles, en ces premiers âges, pouvait suppléer à la pompe extérieure du culte. — Mais dès cette époque, le Canon existait déjà dans ses parties essentielles; dès cette époque, il contenait, avec les paroles de JÉSUS-CHRIST, les traditions des Apôtres et les pieuses institutions des huit Papes qui s'étaient succédé, de saint Pierre à Pie Ier.

Quelles étaient ces institutions qui, en l'an 155, étaient déjà en vigueur dans la Messe catholique? Saint Justin nous le dit dans sa *première Apologie*. Le philosophe converti entendait sans cesse, à ses côtés, circuler d'infâmes rumeurs contre les chrétiens; on les accusait publiquement « d'attendre un signal pour éteindre subitement les lampes dans leurs temples; de dévorer dans les ténèbres les membres palpitants d'une victime humaine et, après s'être gorgés de sang, de se livrer aux horreurs d'une promiscuité sans nom. »[2]

Cela se disait au Forum, se répétait dans les marchés publics, se chuchotait au foyer, en invoquant la sainteté des dieux Lares.[3]

Justin crut devoir faire justice des calomnies; et pour cela il dévoila avec franchise sous les yeux d'Antonin, ce qui se pratiquait dans les assemblées des chrétiens.

C'est à cette justification publique, rendue nécessaire, que nous sommes redevables de cette connaissance nette et certaine des rites catholiques au milieu du IIe siècle.

Après avoir parlé des cérémonies du Baptême, l'éloquent apologiste aborde les cérémonies de la Messe: « Dans toutes nos oblations et nos prières, dit-il, nous invoquons le nom de DIEU le Père, par JÉSUS-CHRIST son fils et par l'Esprit-Saint.

» Le jour qui est consacré parmi vous au culte du soleil, nous nous réunissons tous, de la ville et des campagnes environnantes.

» Nous faisons en commun une lecture des Actes des apôtres ou des écrits des prophètes. Quand la lecture est terminée, celui qui préside l'assemblée nous adresse des avis et des exhortations pour nous encourager à imiter les exemples et les vertus des Saints. Tous alors nous nous levons, et debout nous faisons une prière publique. On apporte ensuite le pain, le vin et l'eau de l'oblation.

» La prière Eucharistique est prononcée par celui qui préside, avec toute la ferveur dont il est capable.

» Le peuple y répond par l'acclamation consacrée : *Amen!*

» Les dons Eucharistiques sont alors distribués en communion aux assistants qui y prennent part.

» Les diacres sont chargés de les porter aux absents. Les riches donnent librement ce qu'il leur plaît de donner. Leur offrande est déposée entre les mains de celui qui préside l'assemblée. Elle lui sert à subvenir aux besoins des veuves, des orphelins, des malades, des pauvres, des prisonniers, des voyageurs, à toutes les infortunes en un mot.

» Or, le jour du soleil, fixé pour les assemblées où tous *doivent* se réunir, a été choisi surtout, parce que JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur, est ressuscité, ce jour-là, d'entre les morts. »[4]

---

1. Trid. Sess. XXII, cap. V.
2. Justin. Apol. I, cap. XXVI.
3. Darras. *Hist. gén. de l'Eglise.* T. VII, p. 162.
4. Apol. I, cap. LX, LXI, LXV, LXVI, LXVII.

Dans un autre passage, saint Justin donne quelques détails nouveaux ou plus circonstanciés sur les cérémonies de la Messe en usage de son temps :

« Après la prière, dit-il, nous nous donnons les uns aux autres le baiser de paix... Le Pontife poursuit alors la longue prière Eucharistique ou d'actions de grâces sur les dons reçus de la munificence divine. Lorsqu'il a terminé les Oraisons et l'Eucharistie, tout le peuple lui répond, dans une acclamation unanime, par le mot hébreu : *Amen*, qui signifie : Ainsi soit-il.

» Ceux d'entre nous qui portent le nom de *diacres* distribuent alors le pain et le vin mêlé d'eau, sur lesquels ont été prononcées les paroles Eucharistiques. *Tous* les fidèles présents prennent part à la distribution, et les diacres ont soin de porter aux absents leur portion

SACRARIUM DE JUTURNA DÉCOUVERT AU FORUM
Il peut donner une idée du Sacrarium païen — devenu chrétien — du palais de Pudens.

de sacrifice; or cet aliment, nous l'appelons Eucharistie... En effet, l'Eucharistie, ce n'est point un pain ordinaire, ni un breuvage commun. Elle est le *corps et le sang* de JÉSUS-CHRIST incarné. »[1].

Quels documents précieux que ces deux pages de Justin! Quel abrégé merveilleux des rites de la Messe au milieu du IIe siècle!

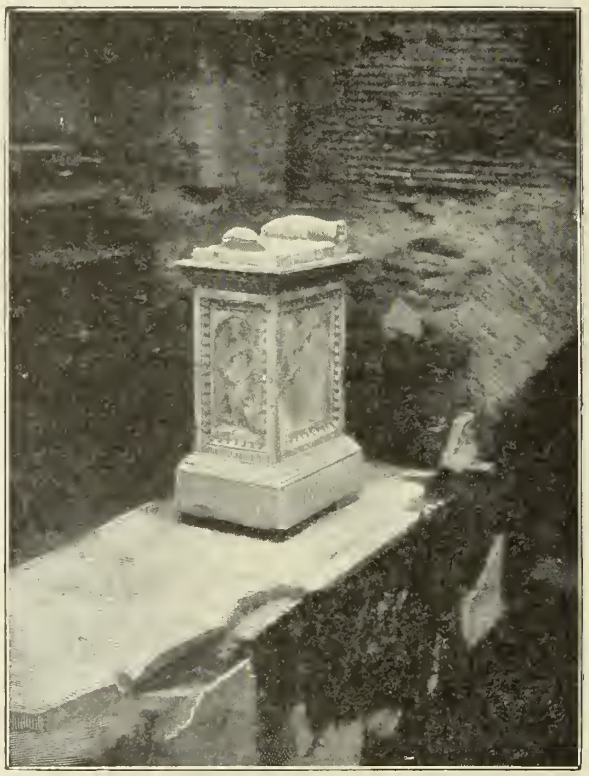
Nous y voyons tout d'abord indiqué le jour choisi pour les assemblées des fidèles; c'est le jour du soleil que les chrétiens appelleront dorénavant le *Dimanche* ou jour du Seigneur, parce que, à pareil jour, le Sauveur est ressuscité.

Ayant indiqué le jour des assemblées, et la raison du jour choisi, l'apologiste rappelle l'obligation pour tous d'assister aux assemblées. — Puis, entrant dans le détail, il décrit tour à tour

1. Saint Justin. Apolog. I, Patrol. Græc. VI, 428-429.

le rite sacrificatoire, qui, en tant de points, est encore le rite d'aujourd'hui ; les oraisons, terminées comme aujourd'hui par l'invocation des trois personnes divines, « *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate spiritus sancti Deus ;* » la lecture correspondant à notre *Epître* et à notre *Evangile;* les exhortations correspondant à notre *Prône.* Puis il mentionne la prière publique, correspondant à notre *Orate fratres; le baiser de paix,* la prière Eucharistique ou Consécration ; enfin la Communion distribuée à tous les fidèles.

Tout ceci est infiniment précieux pour l'histoire de la Messe au IIe siècle; toutefois, on l'a justement remarqué, « Saint Justin ne donne ici aucun texte, aucune formule de prière et d'exhortation. »[1]



AUTEL PAIEN DÉCOUVERT AU FORUM.
Il peut donner une idée de l'autel du palais de Pudens.

Dans ses origines du culte chrétien, Mgr Duchesne nous offre un fragment fort ancien qui peut combler cette lacune ; c'est un extrait de la lettre de saint Clément de Rome.

Le savant critique y voit « un morceau de caractère liturgique évident. » — « C'est, dit-il, un beau spécimen du style de la prière solennelle, telle que l'exprimaient alors les chefs ecclésiastiques dans les réunions du culte. »[2]

Citons quelques passages de ce vénérable document :

« Nous t'en prions, ô Maître, sois notre secours, assiste-nous. Sois, parmi nous, le salut des persécutés, prends pitié des petits, relève ceux qui sont tombés, apparais à ceux qui sont dans le besoin, guéris les rebelles, fais rentrer les égarés de ton peuple. Apaise la faim de l'indi-

1. Mgr Duchesne. *Origines du culte chrétien.* Paris, librairie Fontemoing, 1903, page 50.
2. *Ibid.*

gent, délivre ceux de nous qui souffrent en prison, guéris les malades, encourage les faibles; que tous les peuples reconnaissent que tu es le seul DIEU, que JÉSUS-CHRIST est ton serviteur, que nous sommes ton peuple et les brebis de tes pâturages. »

Un peu plus loin, la prière liturgique se poursuit, pleine de larmes et de soupirs : « O DIEU bon et miséricordieux, remets-nous nos fautes, nos injustices, nos chutes, nos transgressions; ne compte pas les péchés de tes serviteurs et de tes servantes, mais purifie-nous par ta vérité et dirige nos pas, pour que nous marchions dans la sainteté du cœur et que nous fassions ce qui est bon et agréable à tes yeux et aux yeux de nos princes... »

Ce document nous donne une idée du style liturgique en ces temps reculés; l'apologie de saint Justin nous indique d'autre part les cérémonies de la Messe où s'élevaient vers le ciel ces suppliantes prières. Rien ne nous manque plus pour assister au divin sacrifice.

« Montons au Viminal,[1] pénétrons au palais de Pudens... Nous n'y trouvons rien de changé en apparence : les fontaines n'ont pas interrompu leur murmure et jettent toujours dans les vasques de marbre leurs nappes argentées : des peintures mythologiques garnissent encore les parois des murs... Le même luxe que dans les palais voisins répand partout ses splendeurs, et la vie du nouveau chrétien n'apparaît nulle part au dehors. Un regard attentif remarquerait peut-être l'absence des statues des dieux, enlevées de leurs piédestaux; s'il perçait le voile du laraire, il le trouverait vide de ses idoles... Traversons la partie abandonnée à la vie extérieure; fendons la foule qui inonde les portiques; visitons l'endroit le plus retiré, le plus secret, le plus silencieux. Nous arrivons à la chapelle domestique.

« Frappons à la porte basse, incrustée d'ivoire qui ferme le *Sacrarium*. — Un jeune garçon, préposé à ce service, nous ouvre; nous traversons une cour étroite décorée de quelques colonnes garnies intérieurement, de chaque côté de la porte, de deux bassins d'eau lustrale.

» Après la cour, nous entrons dans un petit temple qui occupe le fond; sur le frontispice on lisait naguère : « à la *Bonne déesse;* » mais les lettres de bronze doré en ont été depuis peu arrachées et ne se reconnaissent que par les traces qu'elles ont laissées sur le marbre.[2]

» Des *lychni* à plusieurs mèches exhalent à l'intérieur les vapeurs d'une huile embaumée. Au fond, devant une niche dépouillée, depuis quelques jours, de la statue de la déesse, s'élève un autel dont le *foculus* vient d'être recouvert par une table...[3]; derrière l'autel est placé un trône orné de bas-reliefs d'ivoire. Ces légers changements ont suffi pour christianiser le *Sacrarium* païen.

» Cependant l'heure matinale s'avance, les flots de visiteurs s'écoulent : le moment de célébrer les saints mystères approche!

» Une jeune esclave, nouvellement initiée, entre dans la chapelle et suspend à l'autel des guirlandes parfumées de roses et de jasmins; la famille se réunit peu à peu. Le prêtre arrive : il ne se distingue par aucun costume singulier et cache sa dignité sous l'humble manteau des philosophes; il s'asseoit sur le siège préparé pour lui.

» Tous les fidèles du *Vicus patricius* sont bientôt réunis; car c'est aujourd'hui le jour du Seigneur, et c'est une obligation pour tout chrétien de sanctifier ce jour, honoré jadis par la Résurrection du Sauveur. Leur nombre est considérable, car la paix relative dont a joui l'Eglise sous le pontificat de Pie a favorisé les conversions. — Ils ne peuvent être contenus dans l'intérieur du temple — qui, dans sa destination primitive, ne devait recevoir que la *familia;* es-

1. Nous empruntons cette description charmante à la plume docte et imagée de M. Rohault de Fleury. *Messe*, T. I, p. 52.

2. Tous ces détails sont fondés sur des faits; voir Roh. de Fleury, *op. cit.*

3. Ainsi avait fait saint Pierre, revenant d'Antioche; il s'arrête à Naples, et célèbre la messe sur un autel d'Apollon, dépouillé de sa statue et purifié.

claves et affranchis chrétiens se tiennent debout, dans la cour que nous avons traversée tout à l'heure... »

Le Sacrifice auguste de la Messe commence, et tout comme aujourd'hui, pensons-nous, il commence par le signe de la croix. — Nous l'inférons de deux passages de la première Apologie. Dans un premier passage que nous avons déjà cité, Justin rappelle que, dans toutes leurs oblations et prières, les chrétiens invoquent le nom de DIEU le Père, de DIEU le Fils, de DIEU le Saint-Esprit.

LE BON PASTEUR
Cimetière de Domitille (Fin du Ier siècle).

Ailleurs[1] il célèbre avec enthousiasme devant l'empereur l'instrument de la croix, de la croix symbolisée dans la nature, de la croix prédite par les prophéties. Ne devons-nous pas penser qu'au début de la Messe, commémoration vivante de la scène du Calvaire, les fidèles aimaient à témoigner de leur vénération pour les trois personnes divines, et de leur amour pour l'instrument de leur salut, en traçant sur eux le signe de la croix d'une exécution si facile et d'un symbolisme si profond ?

Le livre de l'Ancien et du Nouveau Testament est placé sur l'autel. — La lecture y est faite. Mais le texte en est souvent bien concis, parfois même obscur, pour des Chrétiens

1. Apolog. I, XXXV.

dont plusieurs sont des convertis de la veille. — Il faut développer la pensée de l'écrivain sacré, l'élucider par des comparaisons, par des rapprochements; et voici que, du banc réservé au clergé, un homme se lève, se tourne vers les fidèles et leur adresse la parole. — Chacun a reconnu Justin le philosophe.[1] Il ne manquait pas une occasion d'annoncer la vérité, il s'en faisait une obligation de conscience: « Quiconque, disait-il, n'annonce pas la vérité, lorsqu'il pourrait le faire, est coupable devant Dieu. Tel est le motif qui me porte à enseigner les Ecritures par des entretiens fréquents, sans aucun motif d'intérêt, d'ambition ni d'amour-propre. »[2]

Aujourd'hui l'éloquent apologiste vient affermir dans l'âme des chrétiens qui l'écoutent l'amour du Verbe divin, et dans une envolée superbe, il le compare aux faux dieux qui trônaient encore sur les autels de Rome. Je retrouve dans son discours les pensées, même les expressions du discours qu'il envoyait plusieurs années auparavant aux Grecs, ses compatriotes:

« Que dirai-je des païens et de leurs assemblées! Un luxe corrupteur et une mollesse pleine de crimes s'y étalent sans doute... Les âmes se livrent à toutes les ardeurs sensuelles; la raison s'égare; les fureurs de Bacchus transportent toutes les têtes... De quel droit voudraient-ils s'irriter contre un de leurs fils qui prendrait Jupiter pour modèle et voudrait déshonorer ou tuer son père? Il ne ferait qu'imiter le plus grand de leurs dieux. De quel droit reprocheraient-ils à une épouse l'oubli de ses devoirs et le désordre où il lui plaît de vivre? Est-ce que Vénus n'a pas chez eux des temples et des autels?

» Apprenons, mes frères, à connaître un autre Dieu que celui qui se souille de crimes, d'autres héros que ceux qui s'abreuvent de sang.

» Notre chef à nous, le Verbe divin, qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la beauté de la figure, ni la noblesse du sang; mais la sainteté de la vie et la pureté du cœur. Le mot d'ordre de ce conquérant des âmes, c'est la vertu.

» Par le Verbe, une puissance divine s'empare de l'âme. Lyre pacifique qui fait cesser tous les combats du cœur, âme merveilleuse qui dompte toutes les passions, école de sagesse où viennent mourir tous les feux impurs, la doctrine du Verbe ne fait ni poètes, ni philosophes, ni orateurs. D'esclaves de la mort, elle nous rend immortels; de l'homme elle fait un dieu; de cette terre elle nous transporte en un ciel mille fois supérieur à l'Olympe.

» Venez donc vous instruire à cette divine école... Telle est la foi, tel est le Verbe dont la puissance m'a subjugué. Semblable à un charmeur habile qui attire hors de son repaire le serpent qu'il veut mettre en fuite, le Verbe bannit du fond de l'âme les instincts sensuels, la cupidité d'abord d'où naissent tous les maux, les inimitiés, les discussions, l'envie, la jalousie, la colère et tout ce qui lui ressemble.

» Délivrée de ces tyrans, l'âme entre dans une atmosphère de paix et de sérénité divine, avant-goût des joies qui lui sont réservées, après les épreuves de cette vie, quand elle sera réunie au Dieu qui l'a créée. Car c'est de Dieu qu'elle tient l'existence et c'est à Dieu qu'elle doit retourner. »

Ces paroles, on le comprend sans peine, ont ravivé la foi des chrétiens qui ont eu le bonheur de les entendre.

1. Le philosophe chrétien vint à Rome où les occasions d'exercer son zèle apostolique, en face de la persécution et des préjugés hostiles aux fidèles, ne lui manquèrent pas. On croit même qu'il s'attacha au clergé romain dont il devint l'un des membres... Justin fut le premier qui ouvrit une école catholique, où il formait l'intelligence de ses élèves à la foi. Le célèbre Tatien fut un de ses disciples (Darras, *Hist. générale de l'Eglise*, t. VII, p. 130).

2. Dialog. cum Tryph. cap. XXVIII.

3. Oratio ad Græcos *Patrol. Græc.* T. VI, col. 236-240.

Comprenant mieux la beauté et la grandeur du Verbe, ils vont, dans le Sacrifice d'action de grâces, le remercier de s'être incarné pour leur salut dans le sein d'une Vierge, et de s'être laissé clouer à une croix infâme.

Les frères offrent à DIEU des prières et pour eux-mêmes, et pour celui qui vient d'être illuminé,[1] et pour tous les hommes, afin qu'arrivant à la connaissance de la vérité, ils deviennent dignes de participer à la même grâce.

Les prières finies, un certain mouvement se produit dans l'assemblée. — C'est la cérémonie du baiser de paix qui commence.[2] Notre-Seigneur n'avait-il pas dit, dans l'Evangile : « Si tu offres ton présent à l'autel et si là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton présent devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère : alors tu viendras offrir ton présent. »[3]

Ce baiser, signe de charité et de pardon, venait bien ici à sa place, avant l'oblation des dons pour exprimer cette fusion des cœurs que JÉSUS-CHRIST exige de ses disciples.

Ce baiser de paix est aussi ancien que l'Eglise : « Saluez-vous mutuellement, écrivait saint Pierre aux premiers fidèles, en vous donnant un saint baiser « *Salutate invicem in osculo sancto.* »[4] Et saint Paul fait la même invitation aux Romains et aux Corinthiens.[5] Les fidèles réunis dans l'Oratoire de Pudens, en se donnant un baiser fraternel, ne suivent donc pas seulement l'impulsion de leur affection mutuelle, mais ils obéissent aux conseils de leurs premiers apôtres et à une tradition vieille déjà de plus d'un siècle.

Les frères se sont donné le baiser de paix. — « On apporte alors à celui qui préside, le pain et la coupe de vin, *mêlée d'eau.* »

Dès le second siècle, comme aujourd'hui, le prêtre mêlait donc quelques gouttes d'eau au vin qui, par la Consécration, devait devenir le sang de JÉSUS-CHRIST.

Il suivait en cela l'exemple de Notre-Seigneur qui, à la Cène — nous l'avons vu — avait mêlé de l'eau au vin du calice.

Le moment solennel approche ; la Consécration va avoir lieu ; elle est, comme aujourd'hui, précédée de l'action de grâces, qui est une formule longue, *prolixa*, à laquelle appartient spécialement le nom d'Eucharistie. C'est le *Canon.*

Un silence plus profond se fait dans l'assemblée. Le prêtre prononce alors les paroles mystérieuses qui changent le pain et le vin au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST.[6]

Aussitôt des acclamations retentissent sous les lambris dorés du petit oratoire : « Amen ! Amen ! » qu'il en soit ainsi ! que JÉSUS-CHRIST soit parmi nous, sous les voiles sacramentels !

---

1. Pour celui qui vient d'être baptisé. — Voir Dom Guéranger. *Instit. liturg.* T. I, p. 58 et 59, expliquant saint Justin sur la suite des cérémonies de la Messe au IIe siècle.

2. Apol. Patrol. græca, VI.

3. Math., V, 23 et 24.

4. I Pet. V, 14.

5. Rom. XVI, 16. — I Cor. XVI, 20.

6. Saint Justin qui a exposé en détail des cérémonies d'ordre secondaire, telles que le mélange de l'eau au vin de l'oblation, parle moins directement de la cérémonie essentielle de la consécration, il se contente plutôt de la laisser deviner aux initiés en disant ce qui se fait avant elle, les prières du Canon ; et après elles, les acclamations du peuple. — Ce n'est pas oubli, mais volonté bien arrêtée de sa part. — *La discipline du Secret, disciplina arcani*, était alors en vigueur dans l'Eglise naissante, enjoignant de ne révéler toute la doctrine qu'aux seuls initiés, et de soustraire aux yeux du vulgaire les mystères les plus impénétrables. Tel était assurément le mystère de la Transsubstantiation ; voilà pourquoi, Justin qui certainement s'était concerté avec le Pape, avant d'envoyer son apologie, passe légèrement sur la consécration de la Messe dans un écrit qui devait avoir la plus grande publicité.

Et les fidèles qui se tiennent dans la cour du *Sacrarium*, faisant écho à ce cri d'acquiescement et de joie, répètent: Amen! Amen!

Il est à Rome, dans le cimetière de Priscille, une fresque précieuse pour notre étude, parce qu'elle est précisément de l'époque de saint Justin : c'est la *fractio panis* découverte, il y a quelques années, par Mgr Wilpert.

On y voit le prêtre ou l'évêque, qui brise le pain; devant lui le calice Eucharistique. — Sur la table, des pains et des poissons. — Autour de la table, divers personnages. — D'après le savant archéologue qui découvrit cette fresque, nous aurions là une représentation réelle du rite Eucharistique au IIe siècle et la chapelle grecque où elle est peinte pourrait être considérée comme la plus ancienne église de Rome.[1]

Dans la maison du Vicus Patricius, comme dans la chapelle du cimetière de Priscille, le

« FRACTIO PANIS » (Cimetière de Priscille).

prêtre rompt le pain et le consacre, pour qu'il devienne la nourriture des âmes fidèles.

Les parents et amis de Pudens le savent; ils ont toujours présentes à la pensée les paroles du Maître, enseignées en saint Jean : « Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

Ils croient encore entendre les paroles par lesquelles le Sauveur insistait, revenait à la charge, pour bien inculquer la nécessité de cette manducation sublime.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

» Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

» Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.

1. Cf. Wilpert. La *fractio panis*, 1896. — Voir aussi sur cette représentation les sages remarques de Marucchi. *Eléments d'Arch.*, t. I, p. 289. — Et encore « La plus ancienne représentation du Sacrifice Eucharistique », par le P. Sortais, *Etudes Religieuses*, 1896 et 1897.

» Celui qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là demeure en moi, et moi en lui. »[1]

Les fidèles veulent vivre; ils veulent demeurer en JÉSUS, ils veulent que JÉSUS demeure en eux; ils veulent ressusciter au dernier jour; ils veulent, après cette résurrection, jouir de la vie éternelle. Ils s'apprêtent donc à recevoir dans son sacrement ce DIEU, qui pour eux s'est fait Pain de vie.

Les diacres prennent le pain et le vin consacrés et les distribuent à tous les assistants, qui tous communient sans aucune exception.[2]

Cette chair fortifiante prépare ces chrétiens pour les luttes à venir. Dans moins de dix ans, la persécution sévira de nouveau ardente et violente. Des femmes, des enfants iront au supplice comme on va à la fête. Ne vous étonnez pas de cette vaillance; le corps de JÉSUS chaque dimanche les a pénétrés, engraissés[3] de sa substance; la *Communion fréquente* a fait de cette race une race de héros.

Quand tous les fidèles présents ont reçu la communion, j'aperçois plusieurs diacres qui s'approchent à nouveau de l'autel, prennent le Corps de JÉSUS-CHRIST et le portent aux absents, infirmes, malades, qui n'ont pu venir à l'assemblée... « *Communicatio absentibus per diaconos mittitur.* — » C'est là l'usage, la coutume, rapportée par Justin : La communion, dit-il, est portée d'office par les diacres à ceux qui ne peuvent venir la chercher. En bonne mère l'Eglise ne peut tolérer qu'aucun de ses enfants soit privé du Pain de vie; et comme peut-être les pauvres malades hésiteraient, pour ne pas être l'occasion d'un dérangement, à demander le ministre du Seigneur, elle-même fait un devoir à ses ministres de prévenir leur désir, et de leur procurer sur leur lit de douleur, le réconfort de la Sainte Communion.

Dans ce but, la Sainte-Réserve était conservée dans les églises et chapelles, précieusement renfermée dans une cassette. — Cet usage remontait pour le moins au règne de Trajan; c'est alors en effet que nous voyons Eudoxie, condamnée au supplice, entrer dans une église avec la permission de ses gardes. Là, elle ouvre un coffret où est conservé le Saint-Sacrement; elle prend une parcelle de pain consacré et la cache dans son sein : ce pain sera sa force à l'heure du grand témoignage.[4]

Le rite divin est achevé; avant de quitter le lieu saint « on fait une collecte : ceux qui sont riches donnent librement ce qu'ils veulent, et on dépose le tout aux mains de celui qui préside : sa charge est de subvenir aux orphelins et aux veuves, à ceux qui sont dans le besoin pour maladie ou toute autre raison, à ceux qui sont dans les liens, et aux voyageurs et pèlerins. »

---

1. Joan. VI, 51 et 19.

2. Deux textes de Saint Justin suffisent à établir que la *Communion fréquente* était en vigueur parmi les chrétiens au second siècle du christianisme.

1er texte : « Solis, ut dicitur, die, omnium sive urbes sive agros incolentium in eumdem locum fit conventus. — Le jour du soleil (dimanche) *tous* les habitants des villes et des campagnes se réunissent dans un même lieu. »

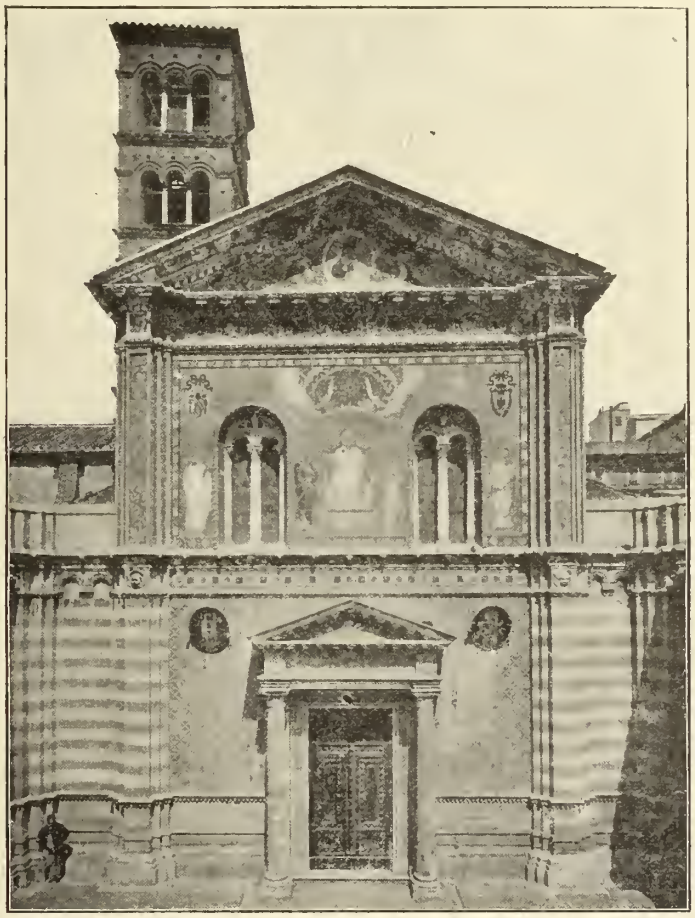
2e texte : « Diaconi panem et vinum et aquam in quibus gratiæ actæ sunt, *unicuique præsentium* participanda distribuunt. — Les diacres distribuent le pain et le vin consacrés *à tous et à chacun* des assistants, pour qu'ils y participent. » —

Une Association en faveur de la Communion fréquente s'est établie de nos jours, encouragée par Léon XIII. Puissent tous les chrétiens s'enrôler dans ses rangs! Puissent-ils même, conformément au désir de Pie X, arriver à la Communion quotidienne en honneur aux origines du christianisme! (Voir Décret de la Sacrée Congrégation du Concile, 20 décembre 1905). Ils y trouveront la ferveur et l'héroïsme des premiers chrétiens.

3. C'est l'expression énergique de saint Cyprien.

4. « Accurrit ad ædem sacram reseratâque illic arcula, in qua divinum donum reliquiarum sancti corporis Christi servabatur, inde particulam acceptam sinu recondidit... »

Dès ses origines, fidèle au précepte du Maître « aimez-vous les uns les autres, » l'Eglise a voulu subvenir à tous les besoins, besoins de l'âme et besoins du corps. — A l'âme elle a donné l'Eucharistie, le pain spirituel. — Aux corps de ses enfants nécessiteux elle donne le pain matériel; et pour cela, chaque dimanche, à la porte de ses temples, elle se fait quêteuse, elle tend la main à ceux de ses enfants qui sont riches, afin qu'ils pourvoient aux nécessités de ceux qui sont pauvres.[1] Ce n'est pas une taxe obligatoire, réglementaire et fixe, qui est im-



ÉGLISE SAINTE-PUDENTIENNE.
qui, dans la suite des âges, fut élevée, si on en croit la tradition, sur l'emplacement de la maison de Pudens.

posée aux plus fortunés des frères. — C'est une aumône, libre et spontanée. « *Qui abundant et volunt, quod quisque vult largiuntur.* »[2]

Mais si, en ces temps reculés, l'Eglise ne taxe pas l'offrande, elle sait par persuasion l'obtenir large et abondante, et tandis qu'elle tend la main, je crois la voir et l'entendre qui souffle à l'oreille de ses enfants ces paroles de l'Ecriture : « L'aumône délivre du péché et de la

1. Apol. I. Traduction de Dom Guéranger. Instit. liturgique. T. I, p. 57 et 58.
2. Apol. I.

mort, elle ne laissera pas votre âme aller dans les ténèbres.»[1] «L'eau éteint le feu ardent et l'aumône résiste au péché.»[2]

Les riches chrétiens ne peuvent résister à ces paroles inspirées, qu'ils savent être la parole de Dieu. — Ils donnent large et joyeuse contribution, et j'aperçois même une opulente matrone qui détache de ses oreilles de riches pendants, et les met à la dérobée dans la main du collecteur. — Leur prix ira demain nourrir les frères affamés et soulager les captifs. — C'est ainsi qu'on s'aimait alors! c'est ainsi que tous les frères ne formaient qu'un cœur et qu'une âme...

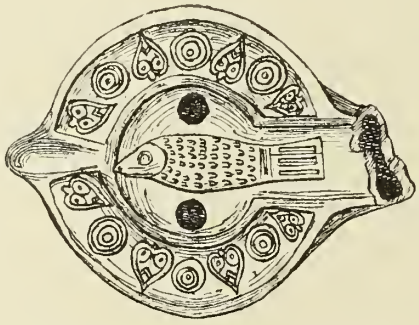
Lecteur chrétien, n'écoutez pas ces chrétiens nouveau siècle, qui, pour légitimer leur parcimonie et leur étroitesse de cœur sont toujours à récriminer contre les usages de l'Eglise, les redevances imposées par l'Eglise, les sermons de charité encouragés par l'Eglise, les quêtes ordonnées par l'Eglise.

Soumettez-vous plutôt avec empressement à ces pratiques voulues de Dieu, puisqu'il a voulu qu'il y eût des pauvres dans le monde, et que les riches fussent les pourvoyeurs du pauvre.

Soumettez-vous avec la docilité de l'enfant qui aime à faire ce qu'a fait son père. — Donnez à la quête, comme le faisaient, au milieu du second siècle, vos Pères dans la foi. Que ce soit, entre autres profits, la résolution que vous emporterez de cette Messe dans la maison de Pudens.

Surtout ne quittez pas cet oratoire sans témoigner à Dieu votre reconnaissance de vous avoir faits membres de l'Eglise catholique, apostolique et Romaine; car tandis que les sectes hérétiques se distinguent par les variations de leurs dogmes et les changements de leur culte, quelle constance admirable préside à travers les âges, aux cérémonies essentielles de notre sainte Religion! Hommes du XXe siècle, la Messe que vous avez entendue ce matin même, dans votre paroisse, n'est-elle pas, sauf quelques modifications accidentelles, celle-là même qui se célébrait, au milieu du IIe siècle, dans l'oratoire de Pudens? Oui, dans l'offrande du divin sacrifice, l'Eglise est immuable comme le roc sur lequel elle a été bâtie!

1. Tob. IV, 11.
2. Eccli. III, — 33



LAMPE CHRÉTIENNE ORNÉE DU POISSON.

Chapitre Quatrième.

LA MESSE AUX CATACOMBES

CIMETIÈRE DE CALIXTE. — DERNIERS MOIS DE L'ANNÉE 257.

Nous lisons en saint Luc[1] que le Sauveur, monté sur un âne, se rendait à Jérusalem. La multitude se mit à l'acclamer : « Béni soit celui qui vient Roi ! *Benedictus qui venit Rex !* »

Quelques pharisiens de la foule dirent à Jésus : « Maître, fais taire tes disciples. *Increpa discipulos tuos.* » Jésus leur répondit : « Je vous le dis, si ceux-ci se taisent, les pierres se mettront à crier. »

Dans le cours des âges, les pharisiens du rationalisme et du protestantisme ont renouvelé cette scène. Ils ont entendu les Docteurs de l'Eglise, les écrivains ecclésiastiques, acclamer Jésus dans leurs écrits, affirmer que dès les premiers siècles du christianisme, le Christ réellement présent dans l'Eucharistie, s'est vraiment offert en sacrifice sur nos autels. Ils ont entendu saint Justin exposant aux empereurs dans un langage noble et fier la beauté du sacrifice non sanglant qui attirait les chrétiens au pied des autels.

Ils ont entendu à la fin du second siècle saint Irénée, le glorieux évêque de Lyon, affirmant de la façon la plus nette[2] la réalité du sacrifice de la Messe : « Notre-Seigneur, dit-il, voulant enseigner à ses disciples que le moyen de montrer de la reconnaissance envers Dieu et de se le rendre favorable, c'est de lui offrir les prémices des créatures, bien que Dieu n'ait nul besoin de ces offrandes, prit le pain, qui est un fruit de la terre et rendit grâces en disant : Ceci est mon corps. Il fit de même pour le vin qui provient également de la terre, et qu'il déclara son sang. Voilà l'oblation du Nouveau Testament que l'Eglise a reçue des Apôtres et qu'elle réitère dans le monde entier, en offrant à Dieu les prémices de ses propres dons. C'est ce sacrifice nouveau qu'a prédit le prophète Malachie quand il s'écriait : « *Mon amour n'est pas en vous, dit le Seigneur tout-puissant, et je ne recevrai plus de sacrifice de votre main ; car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations et l'on m'offre en tous lieux un sacrifice pur.* » Par là, le prophète voulait dire évidemment que le nouveau sacrifice commencerait à l'époque où le peuple juif cesserait d'offrir les anciens. Ainsi l'oblation, que le Seigneur a ordonné à l'Eglise de répéter dans le monde entier, est un sacrifice pur aux yeux de Dieu... Seule l'Eglise offre au Créateur ce sacrifice pur ; les Juifs ne sauraient le faire : leurs mains sont pleines de sang ; et ils n'ont pas reçu le Verbe *qui est offert à Dieu.* »

---

1. Luc, XIX, 35-40.

2. Grabe lui-même, malgré ses préjugés anglicans, n'a pu s'empêcher d'en convenir. — Edit. de saint Irénée ad libr. IV, c. XVII et XVIII.

Ce que dit saint Irénée, Clément d'Alexandrie le répète, Tertullien et saint Cyprien le confirment.[1] Rationalistes, protestants de toutes sectes ont entendu ce concert de voix, attestant aux origines du christianisme la réalité du sacrifice de nos autels. Ce langage leur a déplu : s'armant d'une fausse critique, ils essaient de faire taire ces apologistes incommodes. Mais voici que pour les confondre, les pierres elles-mêmes se mettent à parler. « *Lapides clamabunt.* » Les Catacombes de Rome s'entr'ouvrent et leurs vieilles parois, couvertes de fresques par les premiers chrétiens, se mettent à crier : « *Benedictus qui venit Rex!* Béni soit JÉSUS! Dès les origines, il a régné dans l'Hostie; dès les origines il a régné sur l'Autel! »

Les Marchi, les Garrucci, les Marucchi, les Wilpert, le grand Rossi surtout, ont entendu ce cri de la pierre et pour le faire arriver au monde, ils s'en firent les interprètes. Le langage lapidaire, si clair pour les initiés, exigeait en effet une interprétation.

C'est que dans cette première période du christianisme, période d'attaques violentes ou perfides, l'Eglise, nous l'avons déjà dit, faisait observer à ses enfants ce qu'on appelait la *discipline du secret.*[2] Si l'on eût révélé aux païens que JÉSUS était véritablement immolé sur nos autels par les paroles de la consécration, ces esprits grossiers eussent immédiatement rêvé de quelque sacrifice sanglant; ils auraient cru que la religion du CHRIST, dont on vantait la charité, allait renouveler les horreurs d'Athènes, où des hommes étaient immolés vivants à Bacchus-Omesthès, et ils auraient maudit cette religion naissante.

Pour prévenir ces erreurs et les malédictions qui en eussent été la conséquence, l'Eglise donnait une direction aux artistes chrétiens, et veillait à ce qu'elle fût suivie.

Que le Saint-Sacrifice de la Messe fût représenté sur les murs des Catacombes, rien de mieux; elle l'approuvait, elle l'encourageait, pourvu que l'auguste mystère se dissimulât prudemment sous le double voile du *symbole* et du *type figuratif*. Ainsi, tout en instruisant les initiés, il échapperait aux insultes, aux risées et aux attaques des infidèles.

La première image symbolique du Saint-Sacrifice de la Messe se voit à Rome dans le cimetière de Calixte.

Il nous faut faire connaissance avec ce cimetière, puisque c'est dans ses salles souterraines que nous nous proposons d'évoquer le souvenir des saints mystères, dans les derniers mois de l'an 257.

« Le cimetière de Calixte fut fondé au Ier siècle; dès cette époque, il y eut là un centre de sépultures chrétiennes qu'on reconnaît dans les cryptes de Lucine. Le noyau primitif était tout près de la voie Appienne, à côté du tombeau de saint Corneille. C'était au début, un cimetière privé, appartenant à la matrone Lucine. Après le martyre de sainte Cécile (177 ou 178), le cimetière des Cæcilii, apparentés peut-être aux Pomponii, devint cimetière public, cimetière papal, protégé par la législation sur les associations funéraires. Il se développa alors en une immense nécropole, et reçut le corps de quatorze papes et de plusieurs autres martyrs.[3]

Ce cimetière renferme plusieurs régions. Gagnons la région qui porte plus spécialement le nom de saint Calixte, et là, rendons-nous directement à la galerie des Sacrements, qui renferme tant d'enseignements précieux sur le Saint-Sacrifice en ces temps reculés. — Cette visite nous sera d'autant plus douce, qu'elle nous rappellera celle que nous y faisions nous-mêmes il y a quelques mois, sous la conduite d'un guide aussi aimable que savant. Ses paroles n'ont pas peu contribué à nous faire aimer ces dédales, où nous allons nous engager ensemble, ces peintures que nous allons étudier de concert.

1. Voir Dom Guéranger. *Inst. Lit.* T. I, ch. IV.

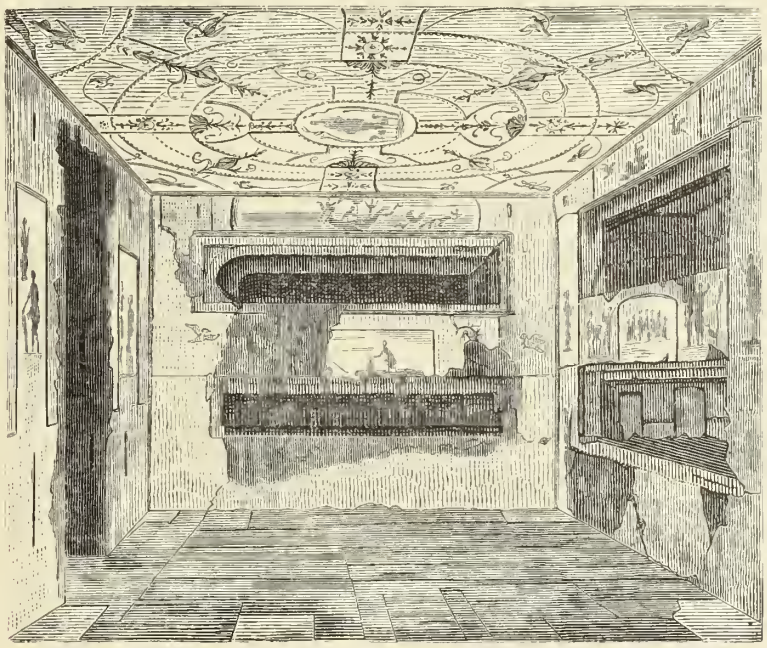
2. Cf. *Le Crucifix dans l'Histoire et dans l'Art...*, p. 64.

3. Marucchi, *Elém. d'archéolog.* T. II, p. 138.

Un merci tout d'abord et une prière à Dieu pour notre guide de Saint-Calixte!

Descendons à la crypte des papes; saluons, en passant, ces parois vénérables qui abritèrent les corps des Pontifes, saint Zéphyrin et saint Calixte, saint Urbain et saint Pontien, saint Antère et saint Fabien. Donnons un coup d'œil à une petite chapelle de famille du IIIe siècle, et admirons à la voûte une curieuse peinture, celle d'*Orphée*,[1] tenant en main sa lyre, symbole du Sauveur, qui en ces temps de persécutions, malgré la rage des tyrans, attirait à lui les âmes par la douceur de sa doctrine. — Un peu plus loin, passons devant un escalier, aujourd'hui ruiné; nous voici arrivés à « une région très régulière, appelée région rectangulaire; elle a été creusée tout entière au commencement du IIIe siècle, à l'époque de saint Zéphyrin. Sur l'une des galeries s'ouvrent les cinq chambres dites des Sacrements. »

La deuxième de ces chambres nous intéresse tout spécialement. Elle renferme un des plus anciens monuments lapidaires représentant la Sainte Messe.[2]



VUE GÉNÉRALE DES PEINTURES DE LA CHAMBRE DES SACREMENTS.
Cimetière de Saint-Calixte (Commencement du IIIe siècle).

Sur la paroi, en face de l'entrée, qui sur notre gravure est à gauche, entre deux loculi,[3] on reconnaît, au milieu, *le repas mystique* à droite, *le sacrifice d'Abraham*, et à gauche, deux personnages *devant une table ronde*, sur laquelle sont posés un pain et un poisson. L'un de ces personnages, le corps à demi vêtu du pallium, tend la main sur le plat de poisson; vis-à-vis est une femme qui lève les bras vers le ciel.[4]

D'après le savant M. de Rossi, cette fresque est, à n'en pouvoir douter, une représentation symbolique de la consécration du Corps de Notre-Seigneur. Pour comprendre cette affir-

1. Marucchi, *Gr.* T. II, p. 152.

2. Il n'existe guère qu'une représentation du rite eucharistique, plus ancienne que celle-là, c'est la « *fractio panis* » du cimetière de Priscille, récemment découverte par Mgr Wilpert, dont nous avons parlé au chapitre précédent, *Messe chez Pudens*.

3. *Grav.* Marucchi. T. I, p. 290.

4. *Grav.* Marucchi, T. I, p. 289.

mation, il faut nous rappeler, à l'aide de quelques documents, que dans toute l'antiquité, le poisson a été le symbole du CHRIST. « A quelle époque précise a-t-on remarqué que les lettres du mot ΙΧΘΥΣ, poisson, forment en grec, dans leur ordre, le commencement des mots :

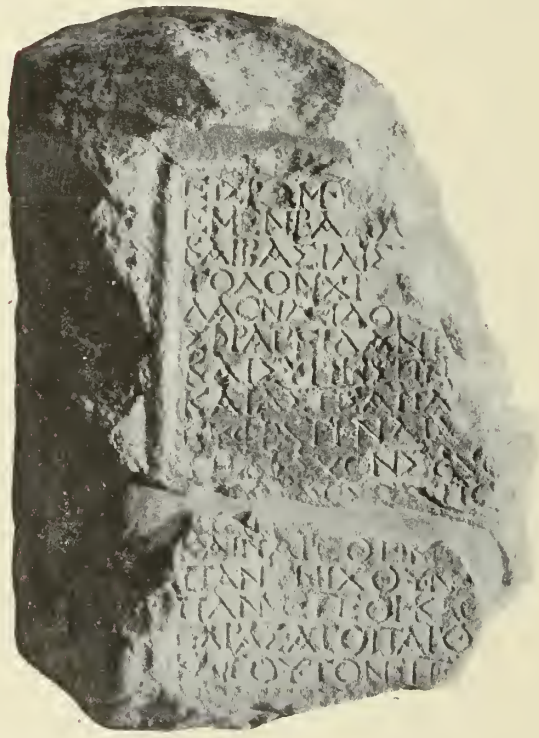
Ἰησοῦς-Χριστὸς, Θεοῦ Υἱὸς, Σωτῆρ

JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU, Sauveur? et à quel moment, en conséquence, s'est-on décidé à prendre le Poisson comme le symbole du CHRIST? Il est difficile de le dire; déjà Méliton de Sardes disait: « Ἰχθύς, CHRISTUS. » Déjà Tertullien écrivait: « *Nos pisciculi secundum* Ἰχθὺν *nostrum Jesum Christum.* »[1] Déjà Clément d'Alexandrie[2] et Origène[3] écrivaient : *Christus tropice Piscis appellatur.* Déjà l'imagination populaire, saisie de la beauté de ce symbole, y trouvait une foule d'analogies pittoresques, et le multipliait partout. Si haut qu'on remonte, on le trouve représenté sur les anneaux, sur les urnes, sur les calices, sur les tombeaux. Les chrétiens en portent sur eux de petites images en os, en ivoire, en marbre, en verre. »[4]

Le Museo sacro du Vatican renferme un certain nombre de ces Ἰχθύς ou poissons symboliques; quelques-uns ont la tête percée d'un trou, afin de pouvoir être suspendus au cou, comme les chrétiens d'aujourd'hui portent par piété une médaille ou un christ. L'un d'eux a ces mots gravés sur son dos: « Sois notre Sauveur. »

L'usage de ce symbole est attesté d'une manière saisissante par deux anciennes épitaphes, celle de saint Abercius, évêque de Hiérapolis en Phrygie, vers la fin du second siècle,[5] et celle de Pectorius, inhumé dans le cimetière de la via Strata près d'Autun, probablement dans le cours du IIIe siècle.

Voici un fragment de l'épitaphe d'Abercius.



FRAGMENT DE L'ÉPITAPHE D'ABERCIUS.

Πίστις δὲ προςῆγε
Καὶ παρέθηκε τροφὴν Ἰχθὺν τε μιῆς ἀπὸ πηγῆς .
Παμμεγέθη, καθαρὸν, ὃν ἐδράξατο παρθένος ἁγνή.
Καὶ τουτον ἐπέδωκε φίλοις ἐσθειν διὰ παντὸς,
Οἶνον χρηστὸν ἔχουσα, κέρασμα διδοῦσα μετ' ἄρτου
. . . . . .
Ταυθ' ὁ νοῶν εὔξαιτο ὑπέρ μου πᾶς ὁ συνωδος.

La foi me conduisit et mit devant moi, pour nourriture, le poisson sorti d'une fontaine, très grand, très pur; que tient dans ses bras la vierge chaste : elle le donne à ses amis à manger en tout lieu, leur donnant encore un excellent vin, mélangé d'eau et du pain. Que ceux qui comprennent ces choses, veuillent bien prier pour moi. »

1. De baptismo.
2. Pédag. III, 2.
3. In. Matth. Hom. XIII, 10.
4. Bougaud. *Le Christianisme et les temps présents.* T. III, p. 84.
5. Elle serait antérieure à l'an 216. (Cf. Marucchi. T. I, p. 226).

Ceux qui comprennent ces choses sont les chrétiens initiés. Tandis que les païens passant près de cette épitaphe, cherchent en vain à en pénétrer le mystère, les fidèles en saisissent immédiatement le sens, habitués qu'ils sont à voir dans le Poisson le symbole du CHRIST et de l'Eucharistie.

Le même sens symbolique du poisson apparaît encore dans l'épitaphe d'Autun,[1] que le cardinal Pitra, le P. Secchi, le P. Garucci attribuent à la moitié du IIIe siècle.

LA CONSÉCRATION EUCHARISTIQUE (Cimetière de Saint-Calixte).
Détail de la Chambre des Sacrements.

En voici une partie, formant l'acrostiche du mot ΙΧΘΥΣ

Ἰχθύος οὐρανίου θεῖον γένος, ἤτορι σημνῷ
Χρῆσαι λαβὼν ζωὴν ἄμβροτον ἐν βροτέοις
Θεσπεσίων ὑδάτων τὴν σὴν, φίλε, θάλπεο ψυχὴν
Ὑδασιν ἀενάοις πλουτοδότου Σοφίης,
Σωτῆρος δ'ἁγίων μελιηδέα λάμβανε βρῶσιν.
Εσθιε, πῖνε, δυοῖν Ἰχθὺν ἔχων παλάμαις.

« O race divine de l'Ichthus céleste, reçois avec un cœur plein de respect la vie immortelle parmi les mortels. Rajeunis ton âme, ô mon ami, dans les eaux divines par les flots éternels de la Sagesse qui donne la vraie richesse. Reçois l'aliment délicieux du Sauveur des saints; mange, bois, tenant l'Ichthus dans tes deux mains. »

Le sens est clair encore : les chrétiens, race divine du Poisson céleste (JÉSUS-CHRIST), sont invités dans ces vers à recevoir, par la communion, l'Ichthus (JÉSUS-CHRIST) dans leurs mains.[2]

1. Vous pouvez voir le moulage de cette inscription au Louvre, dans la salle des antiquités chrétiennes.

2. Les premiers fidèles, nous le verrons, ne recevaient pas immédiatement sur leur langue le corps de JÉSUS CHRIST, mais dans leurs mains, et le portaient eux-mêmes à leur bouche.

Ces anciens monuments suffisent à nous prouver que dans les premiers siècles du christianisme, au su de tous les fidèles, le CHRIST était représenté sous le symbole du poisson.

Combien dès lors devient saisissante notre fresque de la chapelle des Sacrements, et avec quelle netteté elle offre à nos regards l'image du sacrifice chrétien!

Cet homme qui étend la main sur le poisson, c'est le prêtre, son vêtement l'indique; il porte un simple pallium, c'était le costume des philosophes de la fin du IIe siècle, c'était aussi à cette époque le costume habituel du clergé chrétien.[1]

— Il étend la main droite; c'est le geste du prêtre qui consacre et immole.

— Sur qui étend-il la main? — Sur l'offrande, sur la victime. Quelle est cette offrande? — Quelle est cette victime? C'est l'Ἰχθύς, dont nous parlent l'inscription d'Abercius et l'épitaphe d'Autun; c'est, sous le symbole du poisson, le corps du CHRIST lui-même.

En face du sacrificateur, une femme est représentée, les bras levés au ciel. Qui est-elle? — C'est une orante; mais ne cherchez en elle, dit Rossi, aucune signification funéraire. Cette orante représente l'Eglise, à la fois vierge et mère; c'est la πιστις (foi) d'Abercius; c'est la personnification de l'assemblée des fidèles.

SACRIFICE D'ABRAHAM
Cimetière de la voie Lavicane.

Un prêtre consacrant le corps du CHRIST en présence des fidèles réunis; qu'est-ce donc qu'un pareil tableau sinon la représentation symbolique de la Messe tracée, il y a 1600 ans passés, par le pinceau chrétien?

Luther n'essaie plus de prouver que le Saint Sacrifice n'existait pas au début du christianisme, autrement les pierres des Catacombes crieront pour couvrir ta voix et te reprocher ton imposture: *lapides clamabunt.*

Nous avons dit que la discipline du secret, si rigoureuse fût-elle, permettait encore à l'artiste des premiers siècles de recourir au *type figuratif* pour représenter nos saints mystères.

L'Ancien Testament, chacun le sait, fut comme la représentation et la figure du Nouveau. Les grands personnages de l'antique Loi furent dans la pensée de DIEU les types vivants, les vivantes prophéties de Celui qui devait, en sa vie, réaliser les promesses, et accomplir les prophéties. Dans la plénitude des temps, JÉSUS devait être immolé à son Père. Cette immolation a son type et sa figure dans les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. L'Eglise l'indique bien, quand, au Canon de la Messe, elle dit: « Daignez, Seigneur, regarder d'un regard propice et serein et avoir pour agréables ces oblations, comme vous daignâtes agréer les présents de votre enfant, le juste Abel, et le sacrifice de votre patriarche Abraham, et celui que vous offrit le grand prêtre Melchisédech. »

Quand on a saisi les ressemblances des sacrifices du Moriah et du Calvaire, quelle estime on doit concevoir pour la Messe qui les reproduit sur l'autel chrétien!... « Avec quelle ineffable dévotion ne devons-nous pas assister au Sacrifice adorable où le Fils de DIEU réalise toutes ces figures! Là, sous les espèces du pain et du vin, comme Melchisédech, il continue et nous applique le sacrifice de la Croix, où, comme Abel, il a été mis à mort par son frère, le peuple Juif, mais où, comme Isaac, il s'est offert volontairement au glaive de son Père. »[2]

1. Northcote, *Rome souterraine.* — Trad. d'Allard, p. 340.
2. Rohrbacher.

Elles abondent dans les Catacombes, les représentations d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, offrant leur sacrifice, non pas sur un autel chrétien, — la discipline du secret le leur eût interdit,[1] — mais sur un fût de colonne, ou sur un cippe, arraché au paganisme.

Nous en avons de curieux spécimens dans des sarcophages trouvés au cimetière du Vatican. M. de Rossi fait remonter tel d'entre eux à peu près à l'époque de cette étude, à la fin du IIIe siècle. L'une de ces représentations nous montre Isaac à genoux sur le sol, les mains liées derrière le dos. Devant lui un autel, simple cube de pierre orné de moulures comme les autels païens; sur l'autel la flamme pétille. Abraham est là, le regard sur le ciel, où il semble chercher la force d'accomplir ce sacrifice si dur à son cœur : sa main gauche est étendue sur la tête de son fils; son bras droit lève le glaive; mais à droite un ange est représenté, qui arrête le bras du patriarche.

Cette représentation est fréquente aux Catacombes; nous la trouvons au cimetière de la voie Lavicane; nous la retrouvons au cimetière de Calixte dans notre *Chambre des Sacrements*, où

SACRIFICE D'ABRAHAM (Cimetière de Saint-Calixte).
Détail de la Chambre des Sacrements.

nous avons déjà admiré le prêtre consacrant l'*Ichtus* céleste. Ces deux représentations de la Messe, la représentation symbolique et la représentation figurative placées vis-à-vis, avec intention visible du décorateur, se corroborent l'une l'autre, et nous montrent l'idée fixe de ces premiers artistes, reproduire sur ces murs, dans les limites de la prudence, l'auguste Sacrifice de nos autels.

Le motif déterminant de cette reproduction est facile à saisir : Au temps des persécutions, les Catacombes servaient, sinon régulièrement et officiellement, du moins fréquemment et très commodément de lieux de réunion aux fidèles, traqués par les agents du pouvoir; c'est là qu'ils priaient, c'est là qu'ils assistaient à la Messe. Qui ne voit de quel secours étaient pour leur piété ces fresques expressives ? Tandis que le regard pénétrant de leur foi découvrait Jésus-Christ sous le voile des Espèces Eucharistiques, leur œil de chair aimait à contempler dans ces peintures des représentations sensibles du divin Sacrifice.

1. Trois siècles plus tard, les mosaïques de Saint-Apollinaire in Classe, à Ravenne, nous montrent Abel, Abraham et Melchisédech, offrant leur sacrifice sur un autel chrétien, pour que nul ne se méprît sur leur rôle de figure de Jésus-Christ, prêtre.

Ainsi faisons-nous nous-mêmes, chrétiens du XXe siècle, quand au cours de la Messe, nous contemplons tour à tour l'hostie qui contient la victime, et le crucifix qui en offre l'image à nos yeux.

De longues *galeries* donnent accès aux Catacombes; de chaque côté s'ouvrent des *cubicula*,

GALERIE DES CATACOMBES (Cimetière de Saint-Calixte).

ou chambres; elles renferment des tombeaux de famille — et sont comme autant de chapelles privées, où les parents et les amis des martyrs viennent, dès cette époque, religieusement célébrer les anniversaires des défunts. Tertullien nous l'affirme.[1]

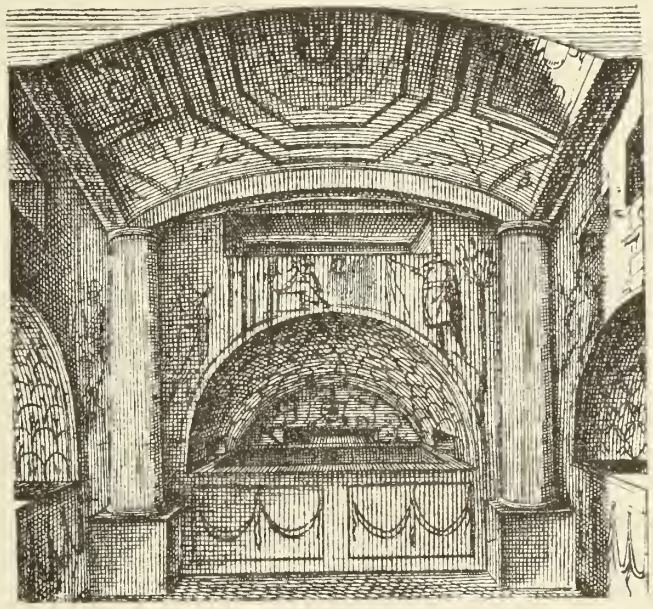
Devant l'assistance restreinte de la famille et des intimes, la messe était célébrée,[2] moins à l'intention du martyr, dont l'âme victorieuse devait déjà jouir de la couronne, qu'en action de grâces au Dieu qui l'avait aidé à triompher du tyran.

1. *De corona militis.* III, P. T. II, col. 79.

2. « On peut croire que cette liturgie domestique des petites chapelles des Catacombes a été l'origine de *la messe basse.* » Marucchi. *Elém.* T. I, p. 128.

De place en place s'ouvraient sur la galerie des chapelles plus vastes, des *cryptes*, comme les nomment les Actes des martyrs. Plusieurs d'entre elles étaient de véritables églises souterraines, et les dimanches ou les jours de grande solennité, elles recevaient dans leur nef les fidèles plus nombreux, accourant à la Messe et aux autres cérémonies du culte. Telle, dans notre cimetière de Saint-Calixte, la chapelle de Miltiade, vrai lieu de réunion, où l'on peut remarquer encore, dans la paroi, la trace d'un banc circulaire, et en face, le *matroneum*, emplacement réservé aux femmes.[1]

Nous connaissons déjà les chapelles souterraines, nous connaissons les cryptes — églises des Catacombes — notamment celle de Saint-Calixte; nous connaissons les fresques instructives qui en décorent les murailles. Il nous faut rechercher quels sont les autels sur lesquels nous allons bientôt y voir célébrer le Saint Sacrifice.



AUTEL-TOMBEAU
(Cimetière de Saint-Calixte).

Un évêque poète, racontant sa visite aux Catacombes, nous dit :

J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens.[2]

Il pouvait en toute justice les toucher du front et les baiser des lèvres *ces immortelles tombes;* tombes deux fois sacrées, et comme châsses et comme autels. C'est en effet sur la pierre des tombeaux que la Messe devait être célébrée dans ces églises souterraines.

D'après le *Liber Pontificalis*, c'est saint Félix, pape vers l'an 270, qui fit une obligation d'offrir le Saint Sacrifice sur les tombes des martyrs. Mais Baronius remarque que cette pratique est devenue générale longtemps avant qu'une loi la rendît obligatoire. C'est donc sur la pierre des tombeaux qu'en l'an 257 va s'offrir le Saint Sacrifice, sous la voûte de Saint-Ca-

1. Marucchi.
2. Mgr Gerbet.

lixte. Les autels ne manqueront pas; les tyrans s'en sont faits les pourvoyeurs en faisant des martyrs. Le cintre gracieux de l'arcosolium,[1] qui domine la voûte, forme à l'autel un cadre naturel. Au fond de l'arcosolium, une fresque excite à la piété prêtre et fidèles, et remplit, dans ces âges reculés, le rôle que rempliront, treize siècles plus tard, les retables et les triptyques, placés au-dessus des autels.

Pas de croix, pas de crucifix, sur les autels-tombeaux de Saint-Calixte. Le Crucifiement était en effet regardé comme un supplice infamant; sa représentation sculpturale ou picturale aurait pu être un scandale pour la foi encore débile des catéchumènes; elle aurait pu, alors

LE BON PASTEUR TENANT EN MAIN UN SEAU DE LAIT
Cimetière de Saint-Calixte (IIIe siècle).

que leur éducation était encore incomplète, les détourner d'une religion rendant ainsi hommage à un homme pendu sur un gibet. *La loi du secret* interdisait donc croix et crucifix, avant la paix de l'Eglise; l'iconographie chrétienne ne peut en offrir aucun spécimen. Je me trompe, il en est un dont nous avons eu occasion de parler ailleurs;[2] c'est le graffite blasphématoire du palatin, dessiné sous Septime-Sévère, sur un pan de mur du palais impérial, par un voltairien de ce temps-là. Il fallait — tant le signe de la croix est un objet de haine! — que la première et seule représentation qui nous restât des origines chrétiennes, fût une ignoble parodie.

1. « Un tombeau plus distingué et très usité au IIIe siècle, était *l'arcosolium*. Ce mot se lit quelquefois dans les inscriptions, par exemple dans celle du diacre Sévère à Saint-Calixte : « Cubiculum duplex cum arcisoliis et luminare. » Le terme *arcosolium, arcisolium, arcusolium*, est composé de *arcus*, l'arc formé par la partie supérieure dans les tombeaux et de *solium*, qui désignait proprement ces grandes baignoires en marbre, dont plusieurs nous ont été conservées. » Marucchi, T. I, p. 126-127.

2. Voir notre livre *Le Crucifix dans l'Histoire et dans l'Art*... pp. 126 et 127.

Si la discipline de l'Eglise, pour la raison de prudence que nous avons dite, n'admettait pas dès lors le Crucifix sur l'autel, elle n'en bannissait pas pour cela le souvenir du Sauveur crucifié; elle rappelait discrètement la Croix par quelque représentation symbolique, la lettre T, ou la lettre X; elle rappelait le Sauveur lui-même par quelque emblème touchant, spécialement par l'emblème du Bon Pasteur faisant paître ses agneaux, portant une brebis sur ses épaules; ces peintures symboliques sont très fréquentes. Voyez, au cimetière de Calixte, cet aimable berger portant en main un seau de lait (grav. p. 52). Voyez, au même cimetière, cet autre berger entouré d'agneaux : notre guide aimable et spirituel, faisait remarquer à un Docteur-médecin, libre-penseur, visiteur de la crypte, que l'agneau récalcitrant, à droite de la fresque, était l'image des chrétiens frondeurs, infidèles à leur baptême, qui n'entendent plus la voix de leur Pasteur (grav. ci-dessous).

Pas plus que la croix, le chandelier liturgique n'apparaissait *sur* l'autel dans les premiers siècles du christianisme. — Ce n'est pas à dire qu'il fût un inconnu au IIIe siècle.

LE BON PASTEUR.
Cimetière de Saint-Calixte (Commencement du IIIe siècle).

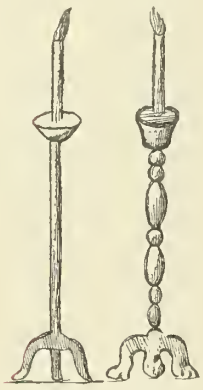
« Les peintures cimétériales ne sont pas dépourvues de renseignements relatifs aux cierges et aux chandeliers liturgiques. Elles nous offrent, notamment dans la Catacombe de Saint-Cyriaque, une procession de vierges, tenant toutes des cierges à la main. »[1]

M. Rohault de Fleury a dessiné dans les Catacombes de Saint-Janvier, à Naples, plusieurs chandeliers que nous reproduisons (grav. pag. 54). — Ils pourront nous donner une idée du luminaire de l'époque, à l'heure du Saint Sacrifice. L'un est très simple, c'est un fuseau monté sur trois pieds, et soutenant une coupe évasée dans le haut, au milieu de laquelle est un cierge. — Un autre plus luxueux est formé d'une suite de boules et de fuseaux alternés, et porté sur un trépied à griffes de lion. Ces chandeliers, — un marbre du Latran nous le révèle, — avaient environ un mètre de haut, et étaient posés à terre. Ainsi en était-il, aux origines, du chandelier liturgique; il était placé au pied de l'autel; ce n'est guère que dix siècles plus tard qu'il sera admis à prendre place sur l'autel lui-même, de chaque côté du crucifix.

Avant que les fidèles de Rome n'arrivent pour le Saint Sacrifice dans les galeries souterrai-

1. R. de Fleury, *Messe*, T. VI, p. 3.

nes, demandons-nous encore ce qu'étaient, au IIIe siècle de notre ère, les patènes, les calices, et les pains d'autel employés à la Messe.



CHANDELIERS LITURGIQUES
Catacombes de St-Janvier, à Naples.

Aux premières origines, les Chrétiens, pour célébrer les saints mystères,[1] prirent les vases qu'ils avaient sous la main; il en résulte que patènes et calices étaient empruntés aux usages domestiques; et dès lors les peintures du temps, représentant festins profanes ou agapes chrétiennes, peuvent nous révéler la forme des vases eucharistiques. A ce titre, il est intéressant de contempler « le festin des Agapes, » au cimetière de la voie Nomentane. Nous y voyons sur la table des plats, et à l'intérieur de la table des verres qui peuvent nous donner une idée des patènes et des calices de ces temps primitifs.

Le Pape saint Zéphyrin (202-218), d'après le livre Pontifical,[2] ordonna qu'on se servirait à l'autel de patènes de verre... *patenas vitreas...;* ces patènes étaient destinées à supporter la couronne consacrée « *coronam consecratam ;* » ce qui laisse supposer qu'elles étaient de forme circulaire. Selon M. Northcote, les fragments des deux grandes patènes, découvertes à Cologne, correspondent au type prescrit par Zéphyrin. Les sujets bibliques qui les décorent, l'absence sur l'une et l'autre de toute inscription faisant allusion aux festins profanes, s'accordent parfaitement avec cet usage liturgique.[3]

De nombreux fragments de verres dorés ont été découverts dans les Catacombes. Ce sont des débris de coupes. Beaucoup d'entre eux représentent des scènes, étrangères au christia-

LE FESTIN DES AGAPES.
Cimetière de la voie Nomentane (IIIe siècle).

nisme; mais plusieurs aussi représentent des sujets évangéliques, les noces de Cana, la multiplication des pains, le paralytique, le bon Pasteur.

1. Voir cette idée développée par M. Rohault de Fleury, *Messe,* T. III, p. 44 et suivantes.
2. Lib. Pontif. Edit. Duchesne, XVI, page 139.
3. R. de Fleury, *Messe,* T. IV, p. 157.

Il est bien malaisé d'admettre qu'aucun de ces vases n'ait été employé au service des autels; Tertullien ne nous parle-t-il pas précisément d'un calice liturgique où était dépeint le bon Pasteur « ... *Pastor quem in calice depingis...?* »[1]

FOND DE COUPE EN VERRE, TROUVÉE AUX CATACOMBES.

A ceux qui refusent à ces vases des Catacombes toute attribution eucharistique, M. de Rossi donne un démenti formel : « Les raisons qu'on allègue contre l'emploi de ces vases à l'autel, dit le savant archéologue, ne sont pas suffisantes pour exclure de l'usage eucharistique tous les précédents verres. Il est bien difficile de croire *(è duro a credere)* qu'aucun des vases qui sont ornés de l'image du bon Pasteur, n'ait aucun rapport avec les paroles de Tertullien qui s'y ajustent si bien. »[2]

Saint Zéphyrin (pape de 202 à 218), ordonna, on le sait, que les vases sacrés fussent en verre. N'avons-nous pas là une confirmation donnée à notre thèse, et une preuve nouvelle que beaucoup de ces débris de verre doré, retrouvés dans les Catacombes, furent jadis des calices rougis par le sang de Jésus-Christ ?

CALICE TROUVÉ AU CIMETIÈRE OSTRIEN.

M. Rohault de Fleury a dessiné au Musée chrétien du Vatican un de ces calices, que lui a signalé M. de Rossi et qui semble avec plus de probabilité avoir servi à l'Eucharistie : « On le découvrit, il y a deux siècles, dans le cimetière Ostrien, dans un état de conservation vraiment merveilleuse. Ce petit vase de 0.15 centimètres de haut est d'une rare élégance. La coupe, de forme ovoïde, est montée sur un pied qui s'y rattache par une sorte de nœud ; la lèvre supérieure est garnie d'un mince bourrelet ; enfin deux an-

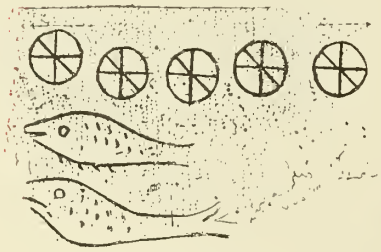
1. *De Pudicitia*, cap. X.
2. *Bull. d'Arch.* 1873, p. 22.

ses d'une délicatesse que les verriers vénitiens ont peu dépassée, sortent de dessous la coupe, chacune en deux tiges qui se nouent et se dénouent trois fois, pour venir se rattacher à deux anneaux du bord supérieur... »[1] Le verre a pris une belle teinte bleue,aussi foncée, sur quelques points, que le lapis lazuli, et qui ajoute à la valeur artistique de ce vieux calice des Catacombes.

PAINS EUCHARISTIQUES.
Cimetière de Lucine (Probablement du IIe siècle).

Quelle fut alors la forme des pains employés pour le Saint Sacrifice?

Aux origines du christianisme, les fidèles prirent pour la Messe les pains en usage dans le pays et à l'époque où ils vivaient; se servir d'un pain spécial les eût fatalement désignés à la fureur des persécuteurs.



PAINS EUCHARISTIQUES.
Marbre du Musée Kircher.

PAINS EUCHARISTIQUES.
Marbre de Modène.

Dans ces temps reculés, le pain d'autel différait si peu du pain ordinaire, qu'au dire de Tertullien, la femme chrétienne pouvait manger le pain consacré, sans que son mari infidèle pût soupçonner que ce fût autre chose que du pain de ménage.

De ce fait, et d'autres analogues on peut conclure que les fidèles, aux origines, se servaient pour le sacrifice, des pains alors en usage chez les païens. Ces pains affectaient généralement une forme ronde. Parfois au centre le *pistor* pratiquait un léger enfoncement.

1. *La Messe*, T. IV, p. 55.

Tels nous apparaissent les pains Eucharistiques représentés par l'artiste chrétien dans la célèbre peinture du cimetière de *Lucine.*[1] Elle représente un poisson vivant, portant sur son dos une corbeille remplie de pains. Ce poisson vivant, d'après M. de Rossi,[2] est bien la figure du Christ, l'Ἰχθύς Sauveur, et ces pains sont l'image incontestable des éléments eucharistiques (grav. pag. 56).

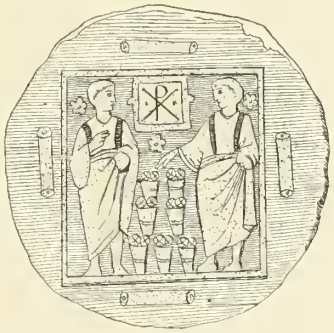
Les pains que l'on vendait dans les pistrines romaines portaient le plus souvent une incision, affectant la forme de deux lignes croisées. Ils étaient ainsi partagés en *quatre* parts, ce qui leur fit donner le nom de *quadra;* c'est de ces pains que parle Martial[3] dans une de ses épigrammes.

Nec te liba juvant, nec sectæ quadra *placentæ.*

On comprend que les chrétiens aient choisi de préférence ces sortes de pains pour les oblations. C'étaient des pains d'un usage commun. Donc ils pouvaient les employer sans éveiller les soupçons des infidèles. De plus, cette incision en forme de croix, qui, dans l'intention du boulanger païen n'avait qu'un but, rendre plus aisée la fraction de la miche, revêtait dans la pensée des chrétiens une signification mystérieuse ; elle symbolisait à leurs yeux la croix où avait expiré le Sauveur.

Aussi, sur les monuments les plus anciens, voyons-nous presque toujours des pains *crucifères.* Tels ils nous apparaissent dans le marbre Kircher, où nous voyons deux poissons et cinq pains, rapprochement qui, d'après Garrucci, détermine le sens eucharistique de la figure.

Tels ils nous apparaissent encore dans le marbre si curieux de Modène trouvé en 1862 au milieu de sarcophages païens, dans la propriété de Mme la comtesse Gui Dalli Poppi. Ce précieux fragment porte inscrit le nom de *syntrophion;* il nous montre, figure de l'Eucharistie, deux poissons s'avançant vers cinq pains marqués d'une croix.



PAINS EUCHARISTIQUES.
Musée du Vatican. — Verre doré.

Tels ils apparaissent à nouveau sur le fond d'un verre doré que M. Rohault de Fleury dessina au Vatican, et qui, d'après lui, constitue un des monuments eucharistiques les plus intéressants.[4] Entre deux personnages debout, sont exposées sept corbeilles de pains, qui rappellent le repas de la mer de Tibériade. Tous les pains sont marqués de la croix.

Un bas-relief du musée de Latran nous fait assister à la communion des fidèles, en ces temps primitifs ; l'un des convives tient dans ses mains le pain eucharistique qu'il vient de recevoir.

Ce détail a pour nous un double intérêt ; non seulement il nous révèle encore la forme des pains d'autel, forme circulaire et crucifère, mais la dimension approximative de ces pains. Si l'on compare, en effet, la grandeur du pain à la grandeur de la main qui le tient, ce pain devait avoir environ 0 m. 20 cent. de diamètre (grav. pag. 57).

Forme ovoïde ou ronde, incision en forme de croix, telle était donc l'apparence extérieure qu'offraient originairement les pains d'autel.

1. Garrucci, *Storia dell'arte*, pl. VI, VIII, etc.
2. De Rossi, *Roma Sott.*, I, p. 320.
3. Lib. II, Ep. 16.
4. *La Messe*, t. IV, p. 25.

Nous connaissons les églises souterraines du IIIe siècle de l'ère chrétienne, les autels qui y servaient au culte, les calices et les patènes qui y étaient en usage; la forme des pains que les paroles sacramentelles changeaient au Corps de JÉSUS-CHRIST. Eclairés de ces notions, nous allons pouvoir avec plus d'intérêt assister à une réunion de fidèles, à Saint-Calixte, en l'an 257. Cette année-là même, l'empereur Valérien, d'abord favorable à la religion nouvelle, puis excité contre elle par l'ambitieux Marcien, venait de lancer un édit de persécution.

Ordre était donné aux disciples du CHRIST de sacrifier aux divinités de l'empire; défense leur était faite d'entrer dans les cimetières et d'y tenir leurs assemblées.[1]

Pour déjouer cette interdiction, et donner à la Catacombe de Calixte des issues secrètes, les travaux, commencés sous Septime-Sévère, sont repris par les chrétiens avec plus d'ardeur. Les marches de plusieurs escaliers sont brisées, abattues par leurs soins, et l'entrée de certaines galeries est soigneusement fermée par des murs. L'accès des principaux sanctuaires devient ainsi presque impossible à qui n'est pas initié.[2]

Grâce à des points de repère, qui leur sont connus, les fidèles trouvent aisément les différentes entrées, dissimulées dans l'ombre épaisse que projettent les cyprès. Je les vois arriver avant l'aurore;[3] car ils ont l'intention de participer aux divins mystères. Ils pénètrent dans les labyrinthes aux longs détours, aux replis infinis. Aux carrefours, aux points les plus incertains des sombres galeries, une lampe est suspendue au crochet de fer, sous la petite niche noircie par la fumée; à la lueur de cette lampe, les chrétiens avancent en toute sécurité.

PAIN EUCHARISTIQUE DANS LES MAINS D'UN FIDÈLE. Bas-relief du Musée de Latran.

Les voilà suffisamment éloignés des abords de la Catacombe, pour qu'ils puissent élever la voix et célébrer la bonté et la puissance du Seigneur. Tandis qu'à l'extérieur la persécution sévit, tandis que, de Carthage à Rome, les menaces de mort retentissent, les fidèles sont là, qui processionnellement s'avancent en chantant.

Une voix commence le verset du psaume : Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? Dominus, protector vitæ meæ, a quo trepidabo?[4]

Et tous les fidèles reprennent en chœur :

Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas; qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt, et ceciderunt.[5]

Parmi ces chants, la troupe des fidèles est arrivée à la chapelle de Miltiade. — Les hommes se groupent autour des bancs que nous avons remarqués tout à l'heure; les femmes se rangent dans le *matroneum*. — L'évêque se rend à son siège, les prêtres l'entourent.[6]

---

1. Par cet édit, les cimetières chrétiens sont mis sous séquestre : dans d'autres persécutions, le fisc les saisira définitivement. « La question d'argent » va jouer un grand rôle dans la guerre à l'Eglise (Allard, p. 43). Des Catacombes à 1793; de 1793 à nos jours, la guerre à la religion a presque toujours eu, à ses débuts, quelque tendance spoliatrice. Que d'iniquités a fait commettre depuis 20 siècles ce fantôme qu'on a appelé de nos jours le milliard des Congrégations!

2. De Rossi, *Roma Sotteranea*, T. II, p. 250-259, cité par Allard. — Les dernières persécutions du IIIe siècle, p. 71.

3. Tertullien : *De corona*, III.

4. Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrais-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui me fera trembler?

5. Tandis que les méchants s'approchent de moi pour me dévorer, les ennemis qui me persécutent ont été affaiblis eux-mêmes et sont tombés.

6. Dans le cimetière Ostrien, on reconnaît encore le sanctuaire, le *presbyterium*, le siège de l'évêque, les niches latérales. C. Marucchi, p. 128.

Près de l'autel, la flamme vacillante des cierges liturgiques projette sur toute l'assemblée sa lueur mystérieuse. Le Saint Sacrifice commence.

Après les premières prières, après la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'Evêque, du siège où il est assis, exhorte au courage ces chrétiens réunis, dont plusieurs peut-être, pour prix de leur fidélité, seront demain jetés dans des cachots ou condamnés à mort.

Que leur dit-il? — J'aime à croire qu'il leur lit et leur commente, en l'appliquant à la situation présente de l'Eglise de Rome, la belle *Lettre aux martyrs* que l'évêque de Carthage écrivait cette année-là même, de Curube où il était exilé, aux fidèles d'Afrique condamnés aux mines.

L'histoire nous apprend les affreux traitements que subissaient ces généreux confesseurs de la foi. « Avant de descendre dans la mine, onles flagellait, on les marquait au front; un forgeron leur rivait aux pieds des anneaux de fer, joints par une courte chaîne... En cet état, des évêques, des prêtres, des laïques de tout rang, des vieillards, des jeunes filles, des enfants travaillaient dans des ténèbres que rendait plus sensibles la vapeur empestée des torches; à peine nourris, tremblants de froid sous leurs haillons dans l'air glacé des souterrains, sans lit, sans même un matelas, sans bains, privés surtout des consolations spirituelles et de l'exercice du culte. »[1]

Saint Cyprien voulut donner à ses enfants, souffrant pour le CHRIST, ces consolations spirituelles qui leur manquaient, et il leur écrivit deux lettres qui les consolèrent dans leurs peines, et les encouragèrent dans leur martyre.

Chacun sait les fréquents rapports de saint Cyprien avec l'Eglise romaine; chacun sait aussi combien, dès cette époque, était « rapide la traversée entre l'Italie et l'Afrique; une semaine suffisait pour aller et venir après avoir pris terre à Rome. »[2]

Nul doute que quelques semaines après sa publication, la *Lettre aux martyrs* fût déjà en possession de l'évêque de Rome, et que, lue dans les Catacombes de Saint-Calixte, elle n'y apportât aux nouveaux chrétiens les consolations et les encouragements qu'elle avait déjà apportés aux fidèles de Carthage.

Le silence s'est fait plus profond dans la chapelle de Miltiade. « Frères, dit l'évêque, voici les paroles que notre frère Cyprien écrivait à vos frères d'Afrique qui souffrent dans les mines pour l'amour du CHRIST; que leur exemple vous excite à supporter vous-mêmes sans faillir les persécutions qui vous attendent: « On a chargé vos pieds d'entraves, des liens honteux enchaînent votre corps, membres fortunés et temples de DIEU; mais vos ennemis ont-ils garrotté votre âme?... Loin du chrétien les chaînes qui déshonorent! les vôtres sont la matière précieuse dont se formera votre couronne.

« O pieds glorieusement liés! ce n'est pas un artisan, mais le Seigneur qui vous déliera. O pieds heureusement comprimés, qui ne laissez pas de vous diriger vers le Paradis, sur le chemin du salut! O pieds enchaînés pour le temps, afin de rester libres pour l'éternité! O pieds retardés un moment par de jaloux obstacles, mais qui vous élancerez bientôt d'une course glorieuse vers le CHRIST! Qu'une cruauté envieuse ou méchante vous mette à la gène ici-bas; qu'elle vous charge de fers autant qu'elle voudra; elle ne vous empêchera point de passer, sous peu, de ce lieu de douleurs aux célestes royaumes.

« Je le sais, dans ces obscurs souterrains, votre corps ne repose ni sur un lit, ni sur un duvet; mais vous avez les rafraîchissements et les consolations du CHRIST. Une terre nue reçoit vos membres harassés par le travail; mais ce n'est pas un supplice d'être couché à terre avec le CHRIST.

---

1. Paul Allard. *Dernière persécution du IIIe siècle*, p. 63 et 64.
2. Paul Allard, oper. cit., p. 77.

» Là, pas de bain pour laver votre corps couvert d'une poussière épaisse; mais votre âme se purifie dans ces souillures extérieures. Le pain n'y est pas abondant, mais l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore de la parole de DIEU.

» Point de vêtement à opposer au froid qui vous glace; mais on est suffisamment couvert, on est richement paré, quand on a revêtu le CHRIST.

» On a placé l'ignominie sur votre tête à demi rasée; mais puisque le CHRIST est le chef de l'homme, quel que soit cet outrage, tout sied bien à une tête ennoblie par la confession du nom chrétien.

» Quelles splendeurs immortelles vont compenser toutes ces difformités, qui pour les infidèles sont un objet d'horreur! Comme ces souffrances d'un moment vont se convertir en éternels honneurs, le jour où, selon la parole de l'Apôtre, le Seigneur transfigurera ce corps de notre bassesse, pour le rendre conforme au corps de sa splendeur! »[1]

Ces paroles pleines de consolation et d'espérance remuent jusqu'au fond de l'âme les fidèles réunis sous les voûtes de Saint-Calixte. Ils envient presque les chaînes de leurs frères d'Afrique, qu'on leur montre si glorieuses, et les fers rivés à leurs pieds, fers qu'on leur montre si propices! A ces glorieux témoins de la foi, ils voudraient dire toute leur affection, tout leur attachement dans le CHRIST JÉSUS; ne pouvant le faire sur l'heure, ils veulent au moins faire rejaillir sur leurs frères de Rome l'amour qu'ils se sentent pour leurs frères de Carthage.

Le Sacrifice a suivi son cours; les diacres convient les fidèles à se donner le baiser de paix. Plus que jamais ce rite répond à un besoin de leur âme, et c'est avec un cœur débordant d'amour qu'ils se donnent l'un à l'autre ce baiser fraternel.

Quelle solennité mystérieuse et grave dut donner, en ce jour, à cette solennité du baiser liturgique, la persécution qui sévissait à Rome aussi bien qu'en Afrique! Les frères, depuis quelques mois, n'avaient-ils pas vu mourir pour la foi Hadrias et Pauline, Néon et Marie, Maxime et Hippolyte, Chrysante et Daria, ces deux époux chrétiens, ensevelis tout vivants dans l'arénaire de la voie Salaria?[2] Qui sait, ne sera-ce pas bientôt leur tour pour le martyre? Pour plusieurs d'entre eux, ce baiser ne sera-t-il pas le dernier baiser, le baiser d'adieu?

Les diacres ont mis un terme à l'effusion des cœurs, et à l'émotion un peu bruyante causée par ces pensées. — Le moment est venu où le prêtre prononce sur l'autel les paroles sacramentelles. La transsubstantiation s'opère et le DIEU de vie descend dans ce séjour des morts.

Les fidèles s'inclinent respectueusement devant ce DIEU, présent au regard de leur foi; ils se prosternent devant le CHRIST-Roi, maître de leur vie, souverain de leur âme; hommage touchant qui rappelle le salut des gladiateurs dans l'arène : « *Cæsar, morituri te salutant.* »

Pour être forts dans la lutte, les premiers chrétiens dans les Catacombes participaient au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST.

Saint Cyprien l'affirme dans une belle parole; faisant allusion aux Chrétiens qui sont exposés aux coups des tyrans : « Comment, dit-il, les rendrions-nous disposés à boire le calice du martyre, si nous ne les admettions d'abord à boire dans l'Eglise le calice du Seigneur? »[3]

Dans ce texte, nous voyons qu'au temps de saint Cyprien les fidèles communiaient sous l'espèce du vin. Plusieurs autres textes du IIe et du IIIe siècle attestent cette communion sous

1. Epître LXXVII aux martyrs enfermés dans les mines. Traduct. de Mgr Freppel. Saint Cyprien et l'Eglise d'Afrique au IIIe siècle. Page 447-448.

2. Il s'agit de la voie Salaria nouvelle; voir Allard, op. cit. p. 47.

3. De laps. L. II.

les deux espèces. Saint Justin, dans son Apologie, disait déjà qu'on distribuait aux fidèles le pain et le vin consacrés.

Origène, commentant ces mots du livre des Nombres : « Le peuple ne boira point de sang, » fait remarquer que le peuple chrétien boit un sang véritable, celui de JÉSUS-CHRIST.[1]

Voyons donc les chrétiens s'approcher de l'autel pour y participer au Corps et au Sang du Sauveur. Ce n'est point directement sur leurs lèvres comme aujourd'hui, qu'ils reçoivent l'Eucharistie, mais dans leurs deux mains ; vous avez pu le remarquer dans l'épitaphe d'Autun :

Ἔσθιε, πῖνε, δυοῖν Ἰχθῦν ἔχων παλάμαις.

Mange, bois, recevant l'Ichthus (le poisson, le Sauveur), dans tes deux mains... »

Tertullien confirme cet usage ; défendant aux chrétiens de fabriquer des statues des faux-dieux, il leur donne cet argument vraiment persuasif : « Comment, dit-il, pourriez-vous toucher le Corps de JÉSUS-CHRIST[2] avec ces mains qui auraient donné un corps aux démons ? »[3]

Les chrétiens reçoivent donc le corps de JÉSUS-CHRIST dans leurs mains ; dans ces mains qui, bien loin de travailler à la fabrication des idoles, refuseront au sortir des Catacombes — et ce sera pour plusieurs une sentence de mort, — de jeter l'encens sur le trépied devant la statue des faux-dieux.

Ils approchent alors leurs lèvres du calice qui leur est offert et ils les rougissent du Sang de JÉSUS-CHRIST. Puis tout heureux de cette double participation aux saints Mystères, ils disent : (c'est Tertullien qui nous l'apprend) *Amen !* qu'il en soit ainsi ! Oui, puissions-nous souvent recevoir cette nourriture et ce breuvage qui sont le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges.

Au temps des persécutions, rarement la sainte Eucharistie était conservée dans les Catacombes ; elle eût été exposée à l'humidité des cryptes. Les fidèles, selon Clément d'Alexandrie, l'emportaient dans leurs demeures, et devaient dès lors avoir des coffrets, préparés pour ce trésor. D'après cela, les premiers ciboires furent sans doute les boîtes mêmes où les nouveaux convertis, avant leur baptême, renfermaient leurs plus précieux objets.

Une femme, en devenant chrétienne, vidait avec joie ses cassettes, et à la place des bijoux désormais méprisés, elle déposait avec respect le divin Sacrement.

Si, en ces temps troublés, les fidèles pouvaient emporter la Sainte Eucharistie dans leurs maisons, plus souvent cependant (nous l'avons vu dans la première Apologie de saint Justin), c'était le rôle du diacre de porter le Pain de vie aux malades et aux infirmes. Faute de diacres, un acolyte pouvait être admis à remplir cette glorieuse mission ; elle fut plus d'une fois dévolue à Tarsicius. Voyez-le s'approchant de l'autel, tandis que les fidèles avant de se séparer, entonnent une hymne[4] au CHRIST, où les strophes, en pleine harmonie avec les peintures cimétériales, exaltent « *le Pasteur* » et « *le Poisson* mystique, » que les murailles de Saint-Calixte chantent à leur façon :

« O Roi des Saints, Verbe, Triomphateur suprême, dispensateur de la sapience du Père, du

1. Hom. XVI in Num.

2. Eas manus admovere corpori Domini quæ dæmoniis corpora conferant (De Idololat. VII).

3. Cette œuvre est une œuvre moderne, dont nous ne prétendons pas justifier tous les détails. Nous la reproduisons cependant, vu la beauté de l'inspiration.

4. Cette hymne au Sauveur est de Clément d'Alexandrie, elle est placée à la suite de son Pédagogue. D'après dom Guéranger, c'est « l'hymne la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'à nous. » L'illustre Bénédictin la trouve admirable ; il a essayé de la traduire, c'est sa traduction que nous donnons ici. (Voir *Institut. liturg.* T. I, p. 74.)

Très-Haut, toi, l'appui dans les peines, heureux de toute éternité, Sauveur de la race mortelle, JÉSUS!

» Pasteur, agriculteur, frein, gouvernail, aile céleste du très saint troupeau, pêcheur de l'homme racheté, annonçant à l'éternelle vie l'innocent poisson, arraché à l'onde ennemie de la mer du vice. »

Tandis qu'on chante dans l'église souterraine, à l'autel, dans une *capsella* d'argent munie d'une chaîne, Tarsicius reçoit des mains du prêtre le Corps de JÉSUS-CHRIST; il passe la chaîne à son cou, jette sur ses épaules les larges plis de son manteau, et traverse les rangs des fidèles qui s'inclinent sur son passage en continuant leur hymne :

« Sois leur guide, ô Pasteur des brebis spirituelles! O Saint, sois leur guide! Roi des enfants sans tache, les vestiges du CHRIST sont la voie du Ciel. »

Tarsicius est déjà loin, et les fidèles s'excitent une dernière fois par la pensée de la couronne qui sera le prix de leur labeur :

« Chantons les saintes récompenses de la doctrine de vie... Chœur pacifique, enfants du CHRIST, troupe innocente, chantons ensemble le DIEU de la paix. »[1]

Tarsicius a gagné la voie Appienne: les deux mains pressées sur son trésor, il porte à quelque malade le DIEU qui console, il porte à quelque moribond le viatique du grand voyage. Mais cette fois l'enfant n'arriva pas au taudis du malade, au grabat du moribond; il fut arrêté[2] par une troupe de soldats chargés apparemment de garder l'entrée de la Catacombe. Il refusa de trahir le secret du dépôt eucharistique et *de livrer aux chiens enragés les membres de son Dieu;* on le tua sur place.[3] Les chrétiens, assemblés près de là, purent recueillir son corps; le martyr de l'Eucharistie fut enterré au caveau papal.

Cette même année 257 l'Eucharistie et la Messe eurent, sur un autre théâtre, d'autres martyrs, dont saint Grégoire de Tours nous raconte l'émouvante histoire.[5] Terminons par elle ce chapitre sur la Messe au IIIe siècle. « Un jour, nous dit-il, un grand nombre de fidèles se rendirent dans le souterrain situé sur la voie Salaria, pour y vénérer le tombeau des saints martyrs Chrysanthus et Daria. Ils furent aperçus. L'empereur ordonna de maçonner à la hâte l'entrée de la Catacombe et d'y faire un grand amas de pierre et de sable, afin de les enterrer vivants. Après la paix de l'Eglise, on trouva dans cette crypte non seulement les restes des Chrétiens qui y avaient péri; des squelettes d'hommes, de femmes, d'enfants étendus sur le sol, mais encore les vases d'argent *(urcei argentei)* qu'ils avaient emportés avec eux pour la célébration des saints mystères. »

Saint Damase, restaurant la Catacombe, ne voulut pas toucher à cette scène de martyre. Il s'abstint de faire des travaux dans la crypte et d'y introduire aucun ornement étranger. Il se contenta d'y poser une inscription et d'ouvrir dans la muraille une petite fenêtre, afin que tous pussent contempler les restes épars des pèlerins, morts au milieu de leur prière. On pouvait les voir encore au temps de saint Grégoire de Tours, au VIe siècle.

Heureux ces fidèles, qui, dans cette église souterraine, purent unir le sacrifice de leur vie au sacrifice de leur DIEU immolé sur l'autel! — Fasse le ciel qu'un jour quelque nouveau Rossi porte ses pas vers cette catacombe, aujourd'hui perdue; vers cette petite fenêtre par la-

1. Clément d'Alexandrie. Cantiques 3.

2. Saint Tarsicius mourut vers l'an 257. Marucchi, T. I, p. 49.

3. Rapporté par Paul Allard, qui affirme la certitude historique de ce touchant épisode. Dernières persécutions du IIIe siècle, p. 71.

4. Sur la sépulture de saint Tarsicius, voir de Rossi. *Roma Sotteranea*, T. II, p. 7, 10, 89.

5. *De gloria martyrum*, I, 38, cité par Paul Allard, dernière persécution.

quelle nos pères ont eu ce prodigieux spectacle : une messe célébrée au IIIe siècle et interrompue par le martyre !

Si nous avions la joie de plonger nos yeux dans cette église reliquaire, songeant au Corps de Jésus immolé sur l'autel, qui déifia ces martyrs, et à la gloire céleste que leur procura la participation aux saints mystères, à défaut de l'épitaphe damasienne, nous redirions ces beaux vers :[1]

J'ai sondé d'un regard leur poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris;
Que dans ce sable humain qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent pour le grand jour les formes immortelles
De presque un DIEU !

1. Mgr Gerbet.

Chapitre Cinquième.

UNE MESSE AU LATRAN

SOUS CONSTANTIN (IVe Siècle), FIN JUIN 325.

CÉLÉBRÉE PAR SAINT SYLVESTRE, PAPE

En l'an 313, Constantin converti, convoquait le peuple et le Sénat à Rome dans la basilique Ulpienne et, s'asseyant sur le siège du magistrat, il dit :[1]

« Que le Seigneur unique et vrai qui règne au plus haut des cieux, soit seul adoré. Nous voulons que ce soit chose connue de tous les citoyens de l'empire que nous avons abjuré l'erreur de toutes les superstitions païennes, moyennant la grâce du CHRIST notre DIEU.

» Nous ordonnons que les églises des Chrétiens soient ouvertes et que les Pontifes de la loi chrétienne jouissent des privilèges accordés aux prêtres des temples.

» Pour faire connaître à tout l'univers romain que nous baissons la tête devant le vrai DIEU, devant le CHRIST, nous déclarons que nous avons conçu le dessein de bâtir une église en son honneur dans l'enceinte de notre palais. »

Cette église, bâtie dans l'enceinte du palais de Latran, devait être l'église dédiée au Saint-Sauveur, appelée plus tard Saint-Jean de Latran, *la mère et maîtresse de toutes les églises de Rome et du monde.*

L'empereur, pour témoigner son amour et son dévouement au Sauveur du monde, voulut de ses propres mains travailler à creuser les fondements du nouveau temple.

Par ses soins et sa diligence, l'église s'éleva rapidement, si belle et si brillante que le peuple l'appelait la *Basilique d'or.*

Le frontispice de la basilique se terminait par un fronton fort élevé. Sur le tympan se détachait, en mosaïques, le buste du Sauveur. Le long de la frise courait l'inscription qui atteste la primauté de l'Eglise :

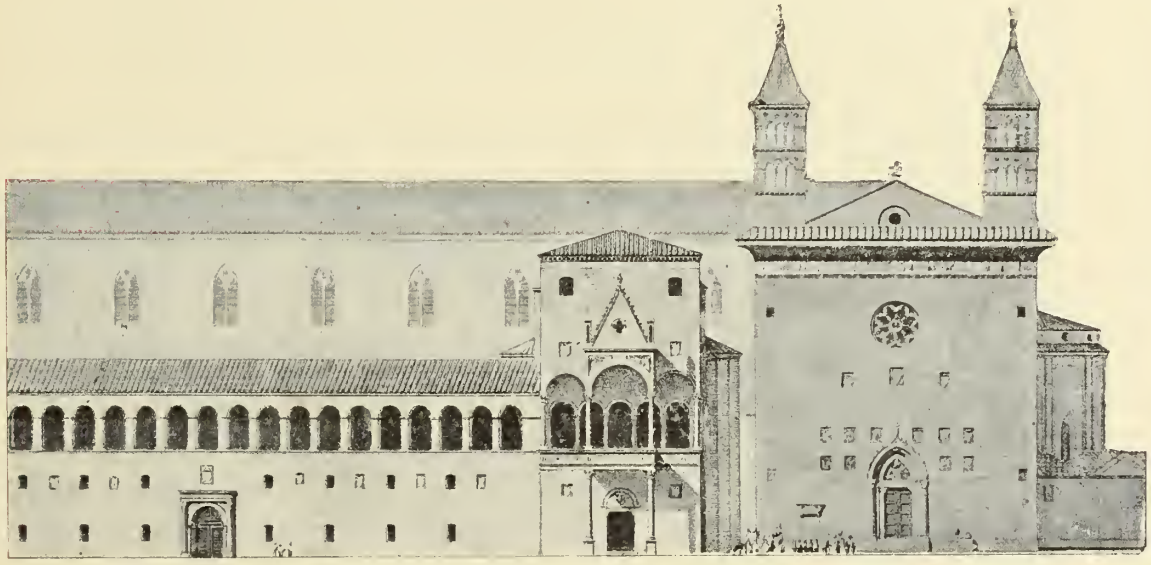
Dogmate sancitum populi simul imperiali,
Quod sim cunctarum mater caput ecclesiarum.
Hinc Salvatoris cœlestia regna datoris
Nomine sanxerunt, cum cuncta peracta fuerunt;
Hic nos ex toto conversi supplice voto
Nostra quod ædes tibi, Christe, sit inclyta sedes.

1. Paroles conservées dans les Actes latins de saint Sylvestre.

De la Basilique d'or que reste-t-il aujourd'hui ?

— Peut-être l'image du Sauveur qui se détachait nimbée d'or, sur un fond d'azur.[1] Sans doute encore les quatre colonnes d'airain, d'aspect si imposant, d'origine si mystérieuse, qui décorent aujourd'hui l'autel du Saint-Sacrement. Les autres vestiges de la Basilique Constantinienne ont disparu sous les retouches successives que lui ont apportées les siècles. Les quarante-deux colonnes de marbre vert qui soutenaient la nef primitive n'ont pas même été respectées ; elles ont disparu dans la maçonnerie des lourds piliers qu'Innocent X fit élever en 1650. Malgré les difficultés de l'entreprise, M. Rohault de Fleury a cependant essayé de tracer, à l'aide des souvenirs historiques, un croquis de la Basilique Constantinienne. — Nous le reproduisons quelques pages plus loin (Voir page 69).

Nous voudrions faire mieux encore : nous inspirant de l'histoire et de l'archéologie, nous



LA BASILIQUE ANCIENNE DU LATRAN (Vue de côté).

voudrions rendre à l'édifice son mobilier Constantinien. Quand nous l'aurons restauré sous vos yeux, nous assisterons, agenouillés près du grand Constantin, à la Messe du IVe siècle que nous trouvons indiquée au Livre VIIIe des Constitutions Apostoliques.[2]

Au fond de l'abside se trouvait le *Presbyterium;* au centre, la chaire du Souverain Pontife, évêque de Rome ; tout autour les sièges des prêtres qui l'assistaient.

Ce Presbyterium était formé — ainsi que l'indique notre croquis — par les quatre fameu-

1. Quand cette mosaïque fut refaite, au XIIIe siècle, par ordre du Pape Nicolas IV, sous la direction des moines Jacques de Torrita et Jacques Camérino, on garda en entier cette vénérable image.

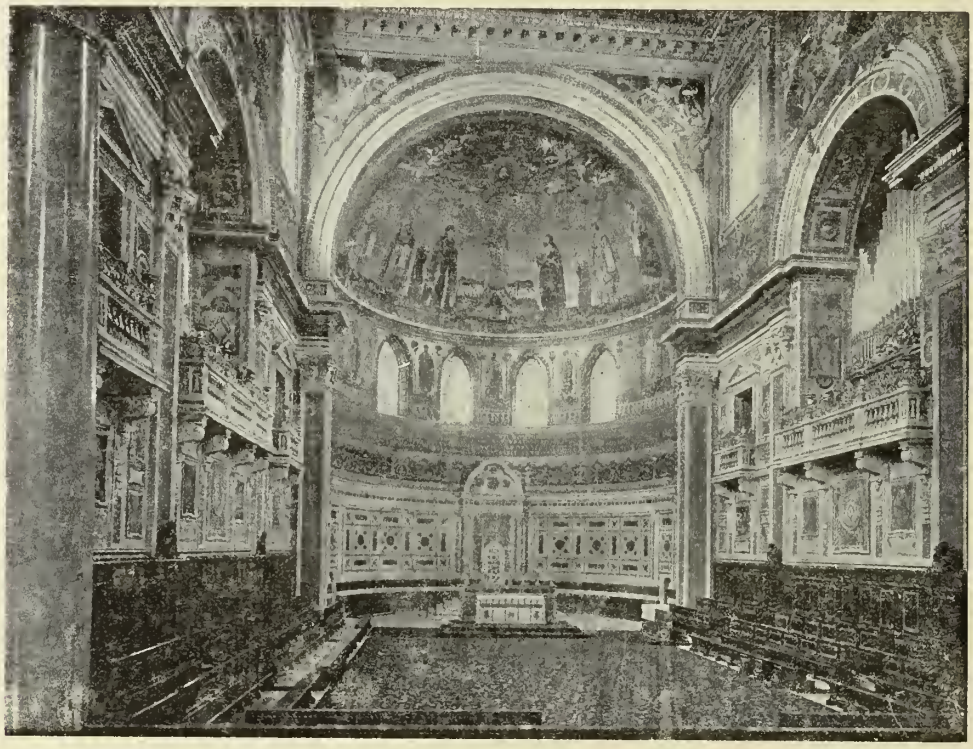
2. D'après Funk, qui, parmi les critiques, rajeunit le plus cet ouvrage, le VIIIe livre des Constitutions apostoliques, est du Ve siècle. On peut donc penser que les cérémonies liturgiques qui y sont rapportées, sont, au moins dans leurs parties essentielles, du IVe siècle.

Un autre argument nous incline à le croire; le voici : D'autres liturgies, connues comme étant du IVe siècle, renferment des cérémonies presque semblables à celles que nous allons rapporter dans ce chapitre. Cette similitude frappante nous permet d'attribuer, en toute vraisemblance, au IVe siècle, les cérémonies de la Messe renfermées au VIIIe Livre des Constitutions Apostoliques.

ses colonnes de bronze;[1] arrachées à quelque temple païen, elles furent données à la Basilique par sainte Hélène. Pour consacrer davantage encore ces dépouilles du paganisme, la pieuse princesse fit remplir l'intérieur de ces colonnes de terre sainte, prise sur le Calvaire.

Panvinio nous dit qu'elles servaient de piédestal à des statues de saints, d'un merveilleux travail.

Sur ces colonnes courait une tringle de fer à laquelle étaient suspendues des lampes ou cassolettes, dons de Constantin.[2] Ces lampes sont célèbres dans l'histoire; les jours de fête, au lieu de l'huile ordinaire, on y brûlait des parfums dont la fumée odorante remplissait les vastes nefs et les voûtes profondes. C'était un tribut que les Orientaux payaient à l'Eglise romaine.[3]



ABSIDE NOUVELLE DE LA BASILIQUE SAINT-JEAN DE LATRAN.
L'ancienne mosaïque a été placée au fond de la nouvelle abside.

Ces lampes, suspendues à l'iconostase, n'étaient qu'une petite partie du splendide luminaire dont Constantin enrichit la basilique de Latran.*uro purissimo*[4] *cum delphinis XX. — Farum*

Ecoutez le livre pontifical : *Coronas IV ex a cum delphinis L... Farum cantharum ex auro ex auro purissimo... quod pendet sub fastigium*de Fleury, par un calcul consciencieux, a pu, du *purissimo ante altare*[5], *etc... etc...* M. Rohault

texte intégral, conclure que l'immense basilique possédait 169 lustres, offrant aux regards 8.730 lumières.

1. Ces colonnes furent transportées plus tard (sans doute par Alexandre VI) au sommet de la nef, près du maître autel, place qu'elles occupent encore aujourd'hui.

2. Constantin donna au Latran, d'après le livre pontifical « *Thimiamaterium ex auro purissimo cum gemmis prasinis* (émeraudes) *XLVIII* — ibid. — XIII. Edit. Duchesne. Lib. pont. XXXIII. Sylvester, XII, p. 171.

3. Le Pape Formose les en dispensa à la fin du IXe siècle.

4. Lib. Pont. ib. X, page 172.

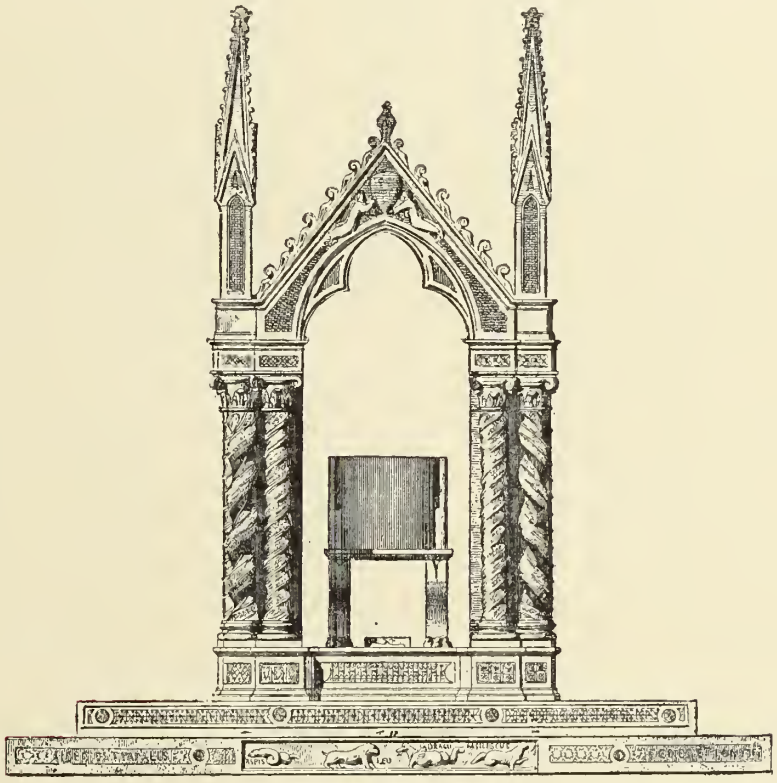
5. Ibid. XI.

Il a pu reconstituer l'un de ces lustres que vous pouvez voir sous son fastigium du IVe siècle, page 68.

Bien plus, d'après le texte du livre Pontifical, il nous a donné le plan d'une illumination à Saint-Jean de Latran...

Constantin ne s'était pas contenté d'offrir ces lustres d'or et d'argent, il avait affecté à leur entretien les revenus de nombreuses propriétés foncières.

« Imaginez un confesseur de la foi, hier encore témoin des réunions cimétériales où son œil s'est habitué à la clarté tremblante de la « lucerna » fumeuse. Imaginez-le, assistant à no-



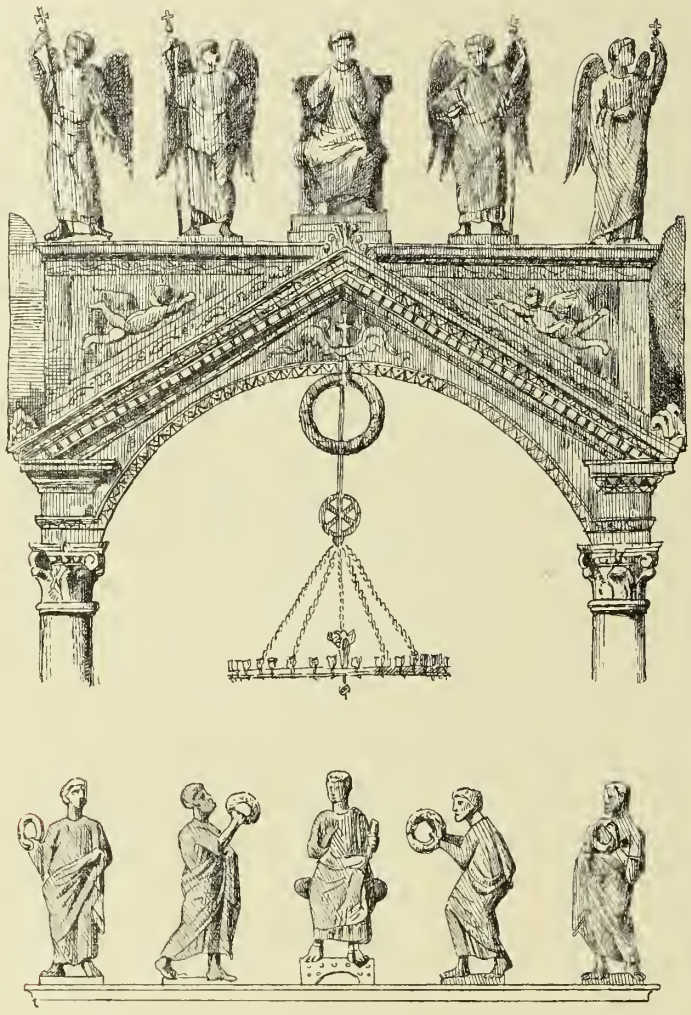
CHAIRE PONTIFICALE.
De l'ancien trône papal il ne reste plus que des fragments conservés dans le cloître.

tre Messe matutinale, avant le lever du soleil; quel spectacle pour lui que ces milliers de feux, croisant leurs rayons au-dessus de sa tête, jetant d'innombrables reflets sur les lambris d'or, enveloppant le *ciborium* d'un éclat splendide. Il s'enivre du parfum qu'exhalent ces fleurs brûlantes. Quel ravissement! Quelle reconnaissance pour le triomphal affranchissement de l'Eglise! »[1]

Les autels de la Basilique étaient dignes, par leur somptuosité, des féeriques lumières qui se miraient dans l'étincelante surface de leurs marbres et de leurs pierreries; ils étaient dignes de ces statues d'or et d'argent, sentinelles respectueusement immobiles qui, sur leurs colonnes de bronze, semblaient faire faction près du Saint des Saints dont elles surveillaient les abords.

1. R. de Fl. T. VI, p. 9.

Est-ce à leur richesse que faisait allusion saint Jérôme quand il écrivait, presque scandalisé, à la Vierge Démétriade : « Que d'autres bâtissent des églises, les revêtent de marbre, qu'ils élèvent des autels étincelants d'or et de pierreries, *gemmis aurata distinguant altaria !* » — Je ne le sais; mais je sais que Constantin, — et j'en bénis le ciel — était inaccessible aux scrupules que manifesta plus tard, moraliste un peu sévère, le rude solitaire de Beth-



CIBORIUM DE SAINT-JEAN DE LATRAN. — FACE ANTÉRIEURE (IVe siècle).
Restauré par Rohault de Fleury.
Tiré de *La Messe* (Impr. Libr. réunies).

léem. Quand il s'agissait d'embellir temples et autels, l'empereur versait à profusion l'or et l'argent. Ses premières largesses furent pour sa chère église Saint-Sauveur.

Il offrit, dit le livre pontifical, sept autels d'argent repoussé, pesant chacun 200 livres : « *altaria septem ex argento purissimo, pens. sing. libras CC.* »[1] Chacun de ces autels était orné d'un candélabre de bronze, ainsi que le fait supposer le texte suivant : « *Candelabra auricalcha numero VII ante altaria.* »[2]

L'autel principal et la confession n'étaient pas situés comme à Saint-Pierre de Rome, au

1. Lib. pontif. ib. X, page 172.
2. Lib. Pontif. Vit. saint Silv. XI, p. 173.

fond de l'église, à l'intérieur du *Presbyterium*, au delà des colonnes de bronze, mais en deçà, au commencement de la grande nef où nous les voyons encore.

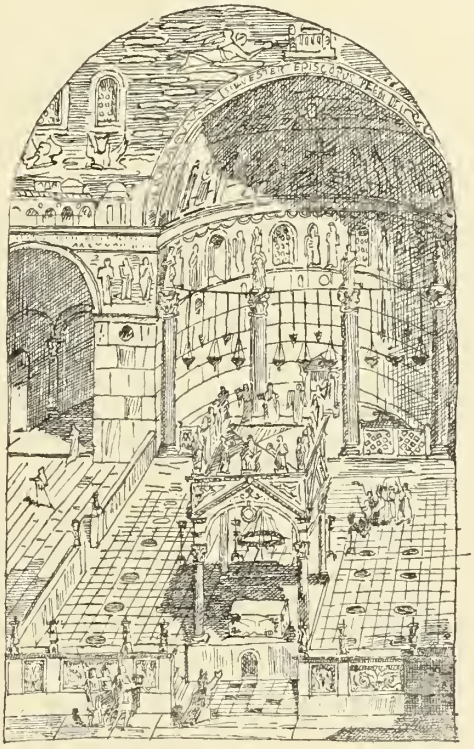
Au-dessus de ce maître-autel s'élevait, à l'origine, un ciborium dont le livre pontifical fait une description minutieuse : « Constantin donna un *fastigium* d'argent repoussé, qui avait sur la face antérieure le Sauveur assis sur une « sella » de 5 pieds de haut et pesant 120 livres, les douze apôtres qui pèsent chacun 90 livres et qui tenaient des couronnes d'argent très pur. Sur la face postérieure, regardant l'abside, le Sauveur assis sur un trône d'argent très pur et pesant 140 livres, quatre anges d'argent de 5 pieds de haut et pesant chacun 105 livres, tenant des hastes avec des croix, et ayant dans les yeux des pierres d'Alabanda. Le fastigium lui-même, sur lequel sont placés les anges et les apôtres, pèse 2025 livres d'argent.

Sous le fastigium pend un lustre d'or très pur, orné de 50 dauphins, qui pèse avec sa chaîne 25 livres.[1]

Grâce à cette description détaillée, grâce aux fragments conservés au Musée du Latran, grâce encore à l'étude des monuments contemporains similaires, M. Rohault de Fleury a pu faire de ce fameux ciborium une restauration qui pourra vous en donner quelque idée.[2]

Vous y voyez, tourné vers la nef, le Sauveur. Il enseigne les apôtres qui viennent à lui, tenant en main des couronnes. Du côté de l'abside, le CHRIST est représenté glorieux, non plus entouré d'hommes mortels, mais entouré des anges qui chantent sa victoire ; aussi, n'est-il plus assis sur un humble escabeau, mais sur un trône brillant.

Sous l'autel se trouve une *confession*, vénérable par son antiquité ; simple caveau creusé dans le sol à peu de profondeur. On y voit une fresque fort ancienne ;[3] saint Sylvestre y est représenté faisant la dédicace de la basilique à laquelle préside le Sauveur. Dans cette crypte se trouvent nécessairement des reliques de Saints. Dès le IIIe siècle, saint Félix avait fait une obligation d'offrir le Saint Sacrifice sur les tombes des martyrs. Au IVe siècle, cette pratique est partout en vigueur.



SAINT-JEAN DE LATRAN AU IVe SIÈCLE.
Vue générale de l'intérieur.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réunies)

Quelques années après l'époque qui nous occupe, Prudence célèbre en beaux vers l'usage de célébrer sur les corps des martyrs :

Sic venerarier ossa libet ;
Ossibus et altare impositum;
Illa Dei sita sub pedibus.[4]

« On peut, dit-il, vénérer les ossements des Saints et l'autel élevé sur les ossements, et les ossements, placés sous les pieds de DIEU. »

1. Ibid. X, p. 172.
2. Voir la justification de cette belle restauration. *Messe*, T. II, p. 2 et 6.
3. Des retouches faites au XVe siècle lui ont enlevé de sa valeur.
4. Περι Στεφ L. III, 43.

Contemporain de Prudence, saint Ambroise atteste cette coutume dans une lettre curieuse à sa sœur Marcelline :

« A ma sœur, qui m'est plus chère que la vie, que je préfère à la prunelle de mes yeux.

» J'allais consacrer la basilique, quand le peuple s'écrie : Fais la dédicace comme pour une basilique romaine. Je répondis : Je le ferai, si je trouve des reliques des martyrs.

» Je fis creuser la terre ; les corps des saints martyrs (Gervais et Protais) apparurent à nos yeux... Venez, victimes triomphantes, m'écriai-je alors, venez au lieu où le CHRIST est offert comme victime. Lui est sur l'autel, lui qui a souffert pour tous ; ceux-ci seront sous l'autel qui ont été rachetés par sa Passion. Je m'étais réservé cette place à moi-même ; il me semblait juste que, prêtre, je repose là où j'avais coutume de célébrer : mais je cède la place aux saintes victimes ; ce lieu est dû aux martyrs. »[1]

A propos de la consécration de son église de Milan, saint Ambroise nous rappelle ici l'usage et la pratique des basiliques romaines. — Dans sa basilique romaine du Saint-Sauveur, Constantin avait donc, dans la crypte, placé des reliques de saints martyrs.

PERSONNAGE REVÊTU DU COLOBIUM ET DE LA DALMATIQUE
Dessiné sur une coupe du IVe siècle.

Tout comme les autels, l'orfèvrerie d'autel eut grande part aux largesses de l'empereur. Il donna à Saint-Jean de Latran, nous dit le Livre Pontifical, quarante petits calices d'or très pur, *calices minores aureos purissimos XL;* et cinquante petits calices ministériels : *calices minores ministeriales L.*[2]

Il offre sept patènes d'or et treize d'argent « *patenas aureas VII, patenas argenteas XIII.* »

Avant que le prêtre s'avance vers l'autel et consacre sur ces patènes le corps de Notre-Seigneur et son sang précieux dans ces brillants calices, il doit revêtir des ornements sacerdotaux. Quels étaient-ils sous Constantin ? Sans doute, à l'imitation des Apôtres, les prêtres portaient tout d'abord le *colobium* ou tunique de lin. — Peut-être revêtaient-ils ensuite la dalmatique que nous voyons portée par un noble personnage sur une coupe de verre du IVe siècle, découverte par Rossi.

D'après le livre Pontifical, le Pape saint Sylvestre aurait rendu ce vêtement obligatoire pour tous les Diacres : *Constituit ut diaconi dalmaticis in Ecclesia uterentur.*[3]

Le fameux ivoire de Trèves est du Ve siècle ; mais comme les usages et coutumes ne changent pas brusquement et par saut, il peut nous donner une idée du costume sacerdotal au siècle précédent. Deux archevêques sont traînés pompeusement sur un char. — Considérez l'un d'eux : il porte tout d'abord la tunique, serrée autour des reins, l'équivalent de l'aube du prêtre à l'heure actuelle ; sur la tunique il est revêtu de la pénule ou chasuble élégamment drapée.

Tels étaient sans doute, à peu de choses près, les ornements du clergé romain, quand vers la fin de juin de l'an 325, la foule des fidèles, avides d'assister au Saint Sacrifice de la Messe, envahit l'enceinte sacrée de St-Sauveur.[4] — Vous n'entendez point vers l'entrée de l'église

1. Epist. XXII ad Marcellin.
2. Lib. Pont. XXXIV. Silvester X, p. 173.
3. Ibid. X, p. 172. — Ibid. Lib. Pont. p. 38.
4. Lib. Pontif. XXXXIV. Silvester. VII, p. 171.

ce bruit monotone des battants, frappant les montants des portes, ce tapage distrayant dont gémissent si souvent les fidèles en notre XXe siècle. — A la Basilique constantinienne, les issues sont closes avec de légers rideaux de toile; ainsi l'a voulu le prince magnanime en concédant le droit d'asile à l'église Saint-Sauveur; il a voulu qu'aucune porte, qu'aucune serrure ne pût arrêter l'élan du condamné, venant chercher asile et sauvegarde au pied des autels.

L'heure de la Messe arrivée, les fidèles de Rome, eux aussi, ont écarté les légers rideaux et sont venus chercher asile dans le temple du Très-Haut. Tous ne sont-ils pas plus ou moins justiciables de la justice divine? En est-il parmi eux qui n'ait aucune faute à déplorer, aucune rançon à payer? Ils espèrent que le Sang du Sauveur déterminera le Juge suprême à leur pardonner leurs fautes et qu'Il agréera pour leur propre rançon le Sang de Jésus-Christ qui va être offert sur l'autel.

Les fidèles ne sont pas les seuls à venir prendre leur part des saints mystères. — Les catéchumènes ou *écoutants*, les énergumènes, possédés du démon, les catéchumènes *compétents*[1] sont admis à franchir le seuil de l'église.

Encore sous le coup de la condamnation portée contre notre premier père, n'entrent-ils pas, eux surtout, dans ce temple comme dans une *terre d'asile*, où ils espèrent, par les instructions qu'ils recevront, apprendre les moyens de briser leurs chaînes?

Tout a été prévu par les Constitutions pour éviter au cours de la Messe toute confusion dans cette foule si disparate de fidèles, de catéchumènes, d'énergumènes.

« Lorsque vous assemblerez l'Eglise de Dieu, est-il dit à l'évêque,[2] regardez-vous comme le commandant d'un grand vaisseau, pour disposer toutes choses avec prudence, ordonnant aux diacres de placer tous les frères dans le lieu qui leur convient. »

L'église sera semblable à un vaisseau : longue, tournée à l'Orient. — Le siège de l'évêque doit être au milieu; les prêtres assis de chaque côté, et les diacres debout, légèrement habillés, semblables à ceux qui doivent toujours travailler autour du vaisseau.

Fidèles à ces prescriptions, les diacres sont vêtus du simple *colobium*, serré autour des reins par le *cingulum;* peut-être portent-ils aussi la légère dalmatique que saint Sylvestre vient d'imposer à leur ordre : ils vont et viennent, nautoniers jeunes et alertes, veillant à ce que chacun prenne dans la nef la place qui lui revient d'après les règlements. — Ils ont grand soin que les *pleurants* ou chrétiens en pénitence restent dans le porche et ne franchissent point le seuil de l'église. Ils laissent entrer les *écoutants*, mais ils veillent à ce qu'ils se tiennent au dernier rang, proche de la porte. Viennent les énergumènes. — Plus avant dans l'église les *compétents*. — Les enfants, selon l'auteur des Constitutions, sont placés près du sanctuaire;[3] enfin les hommes sont séparés des femmes; les hommes se placent du côté du midi, à droite en entrant;[4] les femmes du côté gauche.

Les diacres veillent encore à ce que les femmes gardent entre elles la préséance voulue par les Constitutions. « Les femmes mariées et celles qui ont des enfants auront une place particulière. En tout cas, les vierges, les veuves et celles qui sont fort âgées auront le premier rang. »

Le rôle des diacres ne s'arrête pas là. — Ils ont placé le peuple; ils doivent veiller encore à ce qu'il ne change point de place au cours du Sacrifice.

---

1. On appelait *compétents* les catéchumènes qui, au commencement du Carême, avaient donné leur nom pour le Baptême.

2. Second Livre des Constitutions.

3. Qu'ils sont donc loin de l'esprit des Constitutions apostoliques ces curés qui, à l'heure de la Messe, relèguent les enfants, que Jésus aimait à faire venir près de Lui, dans une chapelle reculée d'où ils ne peuvent rien voir des saints mystères!

4. Il s'agit ici des églises tournées vers l'Orient.

« Ils auront soin, ajoutent les Constitutions, qu'on ne cause pas, qu'on ne dorme pas, qu'on ne rie pas, qu'on ne fasse pas de signes. Car on doit être à l'église dans une posture modeste et retenue, avec l'attention due aux paroles du Seigneur. »[1]

Grâce au zèle des diacres, Fidèles et Catéchumènes ont pris leur place respective à bord du grand vaisseau : au fond de l'abside, dans le presbyterium, se tient l'évêque entouré de ses prêtres, comme le commandant se tient à la barre, entouré de ses lieutenants.

Chacun est attentif. Le Saint-Sacrifice commence. Le VIIIe livre des Constitutions apostoliques nous expose la liturgie de la Messe qui fait suite à l'ordination d'un Evêque; il ne nous dit donc rien du début de la Messe, qui précédait cette ordination. La lacune est de peu d'importance.

« Après la lecture de la loi et des prophètes, de nos Epîtres, de nos Actes et des Evangiles, l'Evêque ordonné salue l'assemblée : « La grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit-il, la charité de Dieu le Père et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous. »

« Et avec votre esprit, » répond l'assemblée.

Ici, disent les Constitutions,[2] l'évêque fera une exhortation au peuple.

Ne semble-t-il pas naturel que le Pape saint Sylvestre, en ce mois même, juin 325, où venait de s'ouvrir le Concile de Nicée, ait pris comme thème de son exhortation les belles paroles que Constantin venait de prononcer à l'ouverture du Saint Concile (9 juin), paroles que lui avait exactement transmises Osius de Cordoue, légat du Saint-Siège près du Saint Concile? — Quelle allocution pouvait être plus fortifiante pour la foi des fidèles, plus encourageante pour l'union des cœurs et des âmes, que cette parole tombée des lèvres du Souverain: « Bien-aimés frères, c'était le plus ardent de mes vœux de pouvoir jouir du bienfait de votre présence. Maintenant, je rends grâces au Roi des rois, après les innombrables faveurs dont il m'a comblé, de vous voir tous réunis dans une même pensée de concorde et de paix. Qu'à l'avenir nul ennemi ne vienne plus troubler le cours de nos prospérités! Avec l'aide du Christ Sauveur, il me fut donné d'anéantir les tyrans qui avaient déclaré la guerre à Dieu. Sera-t-il dit que le démon continuerait encore, sous une autre forme, à poursuivre de ses calomnies et de ses outrages notre religion sainte?... Ce m'est une grande consolation que le spectacle de cette assemblée. Ma joie sera parfaite alors que je verrai tous les cœurs et toutes les intelligences se confondre dans le sentiment et la pensée d'une même foi.

» C'est à vous, Pontifes consacrés à Dieu, de proclamer la vraie doctrine et de la faire partager par la persuasion. Faites donc tous vos efforts, ministres chéris de Dieu, serviteurs dévoués à notre commun Sauveur et Maître; travaillez ensemble à rétablir la paix, à resserrer les nœuds de la concorde, à faire disparaître tous les sujets de division. Ainsi, vous aurez bien mérité de Dieu notre Père et de moi qui me fais gloire de le servir. »[3]

L'évêque du dedans a lu et commenté ces paroles de l'évêque du dehors. — Les cœurs sont réjouis, la foi fortifiée par cette exhortation. — Quand elle est achevée, chacun se lève et l'évêque dit: « Qu'il n'y ait ici aucun des *écoutants*, ni aucun infidèle ».

Les *écoutants* quittent l'église.

Suivent les prières pour les catéchumènes *prosternés*: Le diacre impose silence et dit :

1. Second Livre des Constitutions.

2. On doit attribuer aux Apôtres l'usage de faire des homélies et d'expliquer l'Ecriture après la lecture de l'Evangile ; saint Justin le dit expressément dans son Apologie.

3. Eusèbe, Vita Constant., Lib. III, cap. XIII.

« Catéchumènes, priez, et que tous les fidèles prient avec attention pour eux, en disant : Seigneur, ayez pitié. »

Il poursuit : Supplions tous le Seigneur pour les catéchumènes ; qu'il exauce favorablement leurs prières, qu'il écoute les désirs de leurs cœurs et qu'il leur accorde les grâces qui leur conviennent ; qu'il leur révèle l'Evangile de JÉSUS-CHRIST, qu'il les éclaire et les dirige, qu'il leur fasse connaître sa divine religion et qu'il mette en eux sa sainte crainte.

L'assemblée : « Seigneur, ayez pitié ! »

Le diacre : « Demandons encore instamment pour eux qu'ayant obtenu, par le Baptême, la rémission de leurs péchés, ils deviennent dignes des saints Mystères et d'être unis avec les saints. »

L'assemblée : « Seigneur, ayez pitié ! »

Le diacre : « Catéchumènes, levez-vous, demandez, par JÉSUS-CHRIST, la paix de DIEU, des jours sans offenses, la rémission de vos péchés et une mort chrétienne. Mettez-vous, par JÉSUS-CHRIST, sous la protection de DIEU seul ; inclinez-vous, recevez la bénédiction. »

L'assemblée : « Seigneur, ayez pitié ! »

Les catéchumènes baissent la tête et l'évêque les bénit en disant : « DIEU tout-puissant, jetez un regard favorable sur vos serviteurs qui sont instruits de l'Evangile ; donnez-leur un cœur nouveau et un esprit droit, afin qu'ils connaissent votre volonté, avec un cœur vraiment grand et un esprit plein d'ardeur. Daignez les honorer du saint Baptême : unissez-les à votre sainte Eglise et faites-les participer à vos saints Mystères, par JÉSUS-CHRIST notre espérance, qui est mort pour eux, par qui la gloire et l'adoration, dans le Saint-Esprit, vous appartiennent dans tous les siècles des siècles. Amen.

Le Diacre dit : « Catéchumènes, allez en paix... » Ils sortent. Le diacre se tourne alors vers les énergumènes et leur dit : « Energumènes, vous que les esprits immondes tourmentent, priez. Prions tous pour que la bonté de DIEU, par JÉSUS-CHRIST qui réprima la légion des démons, réprime les esprits malins, et délivre de leur tyrannie ceux qui le demandent instamment... Energumènes, inclinez-vous, recevez la bénédiction. »

Ils s'inclinent et l'Evêque fait sur eux cette magnifique prière :

O vous qui avez lié le fort armé et saisi tout ce qui lui appartenait ; qui avez donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi, qui nous avez livré ce serpent homicide tout lié, comme un petit oiseau entre les mains des enfants... Vous dont la puissance fait tout trembler, dont le regard dessèche les eaux jusqu'aux abîmes, dont les menaces fondent les montagnes comme de la cire ; vous dont la vérité subsiste éternellement ; vous que les plus simples et plus jeunes enfants reconnaissent et bénissent, que les anges louent et adorent, qui marchez sur les tourbillons et sur les tempêtes, et sur la mer comme sur la terre ferme : ô DIEU, Fils unique du Père, parlez avec menace aux malins esprits et arrachez à leurs vexations les ouvrages de vos mains : car à vous appartient la gloire, l'honneur et la vénération et par vous à votre Père, dans le Saint-Esprit. *Amen.*

Le diacre dit : « Energumènes, retirez-vous. »

Ils sortent.

Le diacre se tourne vers les *compétents*, admis à recevoir le baptême, et leur dit :

« Vous qui devez recevoir le Baptême, priez. Prions pour eux tous ensemble et demandons qu'étant baptisés par la mort de JÉSUS-CHRIST, ils ressuscitent avec lui, qu'ils participent à son héritage et à ses mystères, et qu'ils se sanctifient dans son Eglise sainte. Animez-les par votre grâce. »

Les compétents s'inclinent et l'évêque les bénit en disant :

« O Dieu, qui avez dit, par vos prophètes, à ceux qui recevaient le baptême: « Lavez-vous, purifiez-vous de vos iniquités, » et qui avez institué par Jésus-Christ le sacrement d'une génération spirituelle, regardez-les favorablement, bénissez-les, sanctifiez-les... mettez-les au nombre de ceux qui seront sauvés par Jésus-Christ Notre-Seigneur, par lequel vous sont rendus l'honneur et la gloire dans le Saint-Esprit. Amen. »

Le diacre dit: « Sortez, vous qui devez être baptisés. » Après une dernière prière et une dernière bénédiction pour les pénitents, le diacre dit: « Allez-vous-en, vous qui êtes en pénitence. » Et il ajoute: « Que les fidèles demeurent. »

Pour eux commencent les prières.

Le diacre dit : « Fléchissons les genoux et prions Dieu instamment, par Jésus-Christ.

» Prions pour la paix et la tranquillité du monde et des saintes Eglises.

» Prions pour la sainte Eglise catholique, apostolique, répandue en tout lieu; que Dieu la conserve contre toutes sortes d'attaques jusqu'à la consommation des siècles.

» Prions pour ce saint diocèse.

» Prions pour tous les évêques du monde.

» Prions aussi pour tous nos prêtres; qu'ils ne fassent rien que de bon et d'honorable; pour tous les diacres afin qu'ils remplissent leur ministère sans reproche.

» Prions pour les lecteurs, les chantres, les vierges, les veuves et les orphelins.

» Prions aussi pour ceux qui sont mariés, afin que Dieu leur fasse à tous miséricorde...

» Prions pour nos frères, baptisés depuis peu, afin que Dieu les fortifie dans la foi.

» Prions pour nos frères malades, afin que Dieu les guérisse, les délivre de toute langueur, et les fasse revenir en santé dans sa sainte Eglise.

» Prions pour ceux qui sont sur mer ou qui voyagent sur terre.

» Prions pour ceux qui sont aux mines, en exil, dans les prisons et dans les liens, pour le nom du Seigneur.

» Prions pour nos captifs, prions pour nos ennemis. »

Dans cette prière touchante, avec un cœur de mère, l'Eglise n'oublie aucun de ses enfants, elle passe en revue tous leurs besoins; elle a une supplique pour toutes leurs souffrances.

« Soyons attentifs! » dit le diacre.

L'évêque salue l'assemblée : « La paix de Dieu à vous tous! »

Le peuple répond: « Et avec votre esprit. »

« Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser, » dit le diacre.

A cette invitation, les clercs reçoivent le baiser de l'évêque, les frères se saluent entre eux et les femmes entre elles.

— Le baiser de paix, nous l'avons déjà fait remarquer, en inclinant les cœurs au pardon, préparait les fidèles à l'oblation, conformément à la parole de Notre-Seigneur: « Si tu offres ton présent à l'autel et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton présent devant l'autel et va te réconcilier avec ton frère, et alors tu viendras offrir ton présent. »[1]

Les présents des fidèles étaient déposés dans des corbeilles, ou dans de grandes amphores qu'on nommait *amæ*. Leur capacité était considérable. Constantin, nous dit le livre Pontifical, donna au Latran deux *amæ* d'or très pur pesant chacune 50 livres, contenant chacune

1. Matth. V, 23 et 24.

3 médimnes:[1] « *Amas ex auro purissimo II, pens. sing. sing. libras L, portantes sing. medemnos III.* »[2]

Il donna, en plus, vingt *amæ* d'argent, pesant chacune dix livres et contenant chacune une médimne.[3] Ce sont ces *amæ* que nous allons voir employées dans le rite de l'offrande.

Qu'elle est belle cette cérémonie de l'offrande sous les voûtes de la Basilique Constantinienne! « La foule des hommes s'ébranle au côté droit de la nef, et forme une longue procession, dont les rangs se déploient lentement jusqu'à l'autel; devant les chancels sacrés sont disposées les *amæ* de marbre ou d'argent brillamment ciselé, et qui attendent le vin du sacrifice ou la nourriture des pauvres; chaque fidèle porte un flacon de vin plus ou moins précieux, plus ou moins abondant, selon sa fortune; il le verse dans l'*ama* qui correspond à sa qualité; il s'incline en versant son oblation, image de son cœur qu'il offre à Dieu; il se relève, reprend sa place dans le cours de la procession, comme un flot un instant détourné que le fleuve retrouve, et bientôt, dans un ordre parfait, les hommes s'arrêtent. Les femmes prennent leur

ALLUSION AU BANQUET EUCHARISTIQUE.
Bas-relief du musée Kircher (IVe siècle).

tour, les diaconesses, les vierges, dont les offrandes si pures ont un prix inestimable devant le Ciel; puis la multitude des matrones. Les diacres, debout derrière les *amæ*, surveillent la foule et s'apprêtent à puiser eux-mêmes dans les amphores, pour fournir le vin de la consécration au Pontife. »[4]

Pendant cette procession, les chants retentissent et complètent la majesté de la liturgie. Quelle scène auguste que cette longue théorie de matrones, ornées de la *stola*, de vierges au front voilé d'un bandeau, défilant sous les sombres nefs du vieux Latran et remettant leur offrande aux diacres vêtus du colobium blanc, sur lequel se détachent les longs *clavi* de pourpre de la dalmatique d'or! Les moments les plus graves du sacrifice sont proches; deux diacres s'approchent de l'autel, tenant en main un éventail ou *flabellum*. Ils suivent en cela la prescription des Constitutions apostoliques:[5] « Que de chaque côté de l'autel, depuis l'oblation

1. La médimne était une mesure de 5 *modii*.
2. Lib. pont. XXXIIII. Silvester X, p. 173.
3. Ibid.
4. R. de Fleury, *Messe*, T. IV, p. 173.
5. VIII, 9.

jusqu'à la communion, deux diacres tiennent en main des éventails composés de membranes ou de plumes de paon et chassent les mouches qui voltigent, de peur qu'elles ne tombent dans le calice. »

Outre ce but tout utilitaire, l'Eglise, par cette pratique, prétendait rendre honneur aux saintes Espèces devant lesquelles on agitait le *flabellum*. En effet, dès les temps les plus reculés, le *flabellum* a été un signe de distinction. Sur de vieux monuments égyptiens et assyriens,[1] nous voyons des esclaves flabellifères agiter l'éventail honorifique, près des souverains qu'ils accompagnent. — Saint Athanase, au IVe siècle, compare les flabellifères aux chérubins.

L'iconographie de ces temps reculés nous offre peu ou pas de *flabella*. Ne seraient-ils point cependant des éventails liturgiques, ces disques surmontés d'une croix que l'on peut voir sur les arcs de Sainte-Sabine à Rome? Les miniatures anglo-saxonnes de Kells ne nous offrent-elles pas aussi des anges flabellifères?

Au Latran, à l'autel du Saint-Sauveur, tandis que les diacres, anges de la terre, agitent le flabellum, le Pontife prie secrètement; puis il fait sur son front le signe de la croix et dit :

FLABELLUM EN PLUMES DE PAON.

« Que la grâce de Dieu tout-puissant et la charité de Dieu Notre-Seigneur et la communication du Saint-Esprit soient avec vous. »

Le peuple : « Et avec votre esprit. »

Le Pontife : « Elevez votre esprit. »

Le peuple : « Nous le tenons près du Seigneur. »

Le Pontife : « Rendons grâces à Dieu. »

Le peuple : « Cela est digne et juste. »

Suit *la Préface;* le célébrant y rend hommage aux perfections divines, à son éternité, à son immutabilité; il rappelle la glorieuse production du Verbe éternel, la formation de l'homme et termine par ces paroles : « Pour toutes ces choses, à vous, Dieu tout-puissant appartient toute gloire. Une foule innombrable d'Anges, d'Archanges, de Trônes, de Dominations, de Principautés, de Puissances, de Vertus,... de Chérubins et de Séraphins... chantent sans cesse : Saint, Saint, Saint! »

« Saint, Saint, Saint, reprend le peuple, est le Seigneur Dieu des armées, sa gloire remplit les cieux et la terre, qu'il soit béni dans tous les siècles! »

Canon. — Le Pontife ajoute, sublime prélude de la Consécration : « Vous êtes vraiment Saint et très Saint... Saint aussi est votre Fils unique Jésus-Christ Notre-Seigneur Dieu qui, concourant avec vous à la création et à la conservation du monde, n'a pas méprisé le genre humain qui était près de sa ruine. Car vous aviez donné aux hommes la loi naturelle, vous leur aviez donné la loi écrite pour les instruire, des Prophètes pour les reprendre et des Anges pour les conduire; mais ces hommes ayant violé la loi naturelle et la loi écrite, ayant effacé de leur mémoire le déluge, l'embrasement de Sodome, les plaies d'Egypte, les massacres qui ont désolé la Palestine, avaient tous mérité de périr. Cependant, suivant votre volonté, celui qui a fait l'homme s'est fait homme, le législateur s'est mis sous la loi, le Pontife est devenu hostie, le pasteur brebis, il vous a ainsi apaisé et les a tous délivrés de votre colère. Quoiqu'il soit le Verbe de Dieu, le Fils bien-aimé, le premier-né de toutes les créatures, il a voulu se faire chair et naître d'une Vierge, de la race de David et d'Abraham, et de la tribu de Juda, selon les Prophéties. — Celui qui a fait toutes choses, a été formé dans le sein de la vierge; incorporel, il s'est incarné; engendré avant le temps, il est né dans le temps,... il a fait connaître votre nom aux hommes et a achevé l'ouvrage dont vous 'aviez chargé. Après tant de saintes actions, par

1. Ménard. *Vie privée des anciens*, p. 53, 145, 182.

la malice d'un traître, il est tombé entre les mains des scélérats... Le juge a été jugé, le Sauveur a été condamné; impassible et immortel de sa nature, il a été attaché à la croix; il y est mort. »

Consécration. — « Renouvelant donc la mémoire de tout ce qu'il a souffert pour nous, nous vous en rendons grâces, ô Dieu tout-puissant, autant qu'il nous est possible, et nous faisons ce qu'il nous a ordonné; car dans la nuit qu'il fut livré, prenant du pain entre ses mains saintes et sans tache, et élevant les yeux vers vous, son Père, il le rompit et le donna à ses disciples, disant :

C'est ici le mystère du nouveau Testament; prenez et mangez, ceci est mon corps, *qui est rompu pour vous, pour la rémission des péchés.*

Il prit de même le calice mêlé d'eau et de vin, le sanctifia et le leur donna en disant :

Buvez-en tous : ceci est mon sang, *qui est répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi; toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez ma mort, jusqu'à ce que je vienne.*

Vous avez reconnu, à seize siècles de distance, non seulement quant à la substance, mais jusque dans l'identité des termes, les paroles mêmes dont se sert aujourd'hui tout prêtre qui consacre : identité que proclame le Concile de Trente, identité qui résulte de la force même des choses, puisque le prêtre du XXe siècle et celui du IVe répètent les mêmes paroles : celles qui tombèrent, à la dernière Cène, des lèvres du Sauveur conformément à cet ordre qu'il leur donna : « *Faites ceci en mémoire de moi.* »

Les prières qui suivent nous rappellent encore, bien qu'avec moins de précision, les prières de notre rite actuel.

C'est l'offrande de l'hostie, au souvenir de la Passion, de la mort, de la Résurrection et de la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur.

Puis, c'est l'invocation du Saint-Esprit.

C'est encore la prière pour l'Eglise et pour tous les membres de l'Eglise; c'est comme un *Memento des vivants* et des morts; dans le détail une demande de toutes les grâces à obtenir, grâces naturelles et grâces surnaturelles.

Communion. — Ces prières assez longues nous ont amenés à la *Communion*, autre rite solennel qui, sans appartenir à l'essence du sacrifice, est cependant nécessaire à son intégrité.

« Soyons attentifs! *Erecti ad Dominum stemus!* » dit le diacre. Et l'évêque s'adressant au peuple : « *Sancta Sanctis!* Aux saints les choses saintes! »

« Le peuple répond : Un seul saint, un seul Seigneur, un seul Jésus-Christ béni pour la gloire du Père dans tous les siècles! *Amen!* Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu! Hosanna au plus haut des cieux! »

Ici l'évêque communie. Après lui, les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les lecteurs, les chantres, les ascètes[1] et, parmi les femmes, les diaconesses, les vierges, les veuves; ensuite les enfants et tout le peuple « par ordre, avec révérence et sans bruit. »

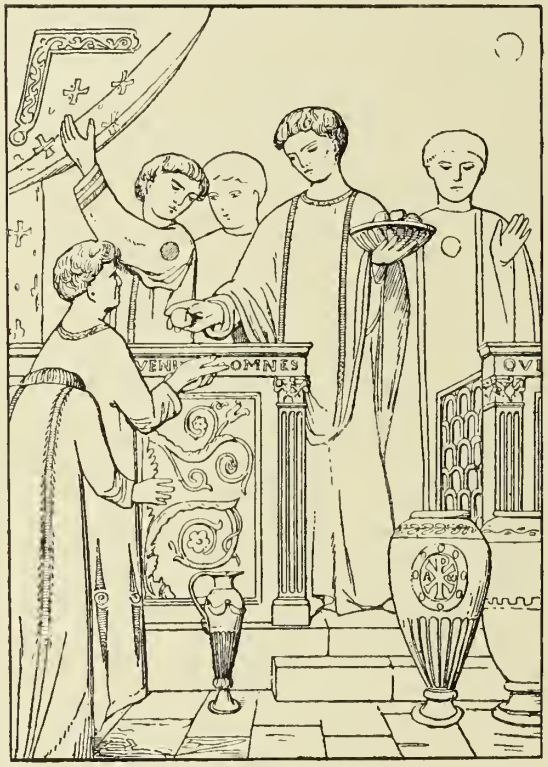
En quoi consistait le rite même de la communion des fidèles, à l'époque Constantinienne? Les écrivains du IIIe et IVe siècle nous le font savoir.

Les fidèles communiaient debout et recevaient la sainte communion dans leurs mains.

Après que Constantin eut proclamé la paix de l'Eglise, la communion domestique devint de plus en plus rare; le concile de Saragosse (380) défendra même de recevoir l'Eucharistie ailleurs qu'à l'église. Les fidèles devaient s'approcher des chancels (équivalent de notre grille de communion) et tendre la main.

1. Selon l'étymologie grecque de ce mot, on entendait par *ascètes* ἀσκηταὶ *ceux qui s'exerçaient* à la piété et à l'austérité de vie.

Saint Basile (379) nous apprend que le prêtre mettait un fragment de pain consacré dans la main du communiant qui le portait lui-même à la bouche.[1] Saint Cyrille de Jérusalem (386) dira bientôt comment les fidèles devaient disposer leurs mains pour communier: « Approche, sans étendre les mains, ni écarter les doigts; mais de ta main gauche, forme une sorte de siège à ta droite, qui recevra le souverain Roi; et dans le creux de ta main, tu recevras le corps du CHRIST en disant : *Amen!* « Approche aussi, ajoute saint Cyrille, approche de la coupe de mon sang, non pas en étendant les mains, mais en les baissant et en disant : *Amen!* Lorsque tes lèvres sont encore humides, porte ces gouttes à tes yeux, à ton front pour les sanctifier. »



LA COMMUNION DANS LA BASILIQUE CONSTANTINIENNE.
Croquis de Rohault de Fleury.
Tiré de *La Messe* (Imp. Libr. réunies).

Fidèles à ces pieux usages, dont saint Cyrille ne fait que rappeler la tradition déjà existante, les chrétiens, présents dans la nef du Latran, se sont rapprochés des brillants chancels; l'Evêque leur a donné l'Eucharistie en disant: « *C'est le Corps de Jésus-Christ.* » — « *Amen!* » fut-il répondu.

Ils s'approchent alors du diacre, qui leur offre le calice, en disant :

« *C'est le Sang de Jésus-Christ, le calice de la vie.* » *Amen*, répond le communiant.

Et pendant cette participation si familière et si auguste tout ensemble, au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST, le chœur chante le psaume 33e de David :

« *Benedicam Domino in omni tempore...* Je bénirai le Seigneur en tout temps; sa louange sera toujours sur mes lèvres... » Goûtez et voyez combien le Sauveur est doux.

1. Lib. I. Liturg.

Quelles paroles bien appropriées à la circonstance!

Pouvait-il être action de grâce plus belle à festin plus opulent?

L'Eglise n'oublie aucun de ses enfants, elle vient de nourrir de l'Eucharistie ceux qui sont en santé; elle veut (le saint Concile de Nicée vient cette année même d'en rappeler l'obligation), elle veut qu'il y ait dans le sanctuaire une sainte réserve pour les malades. — Aussi les Constitutions ordonnent-elles que le diacre recueille les parcelles Eucharistiques qui sont restées, après le grand festin des âmes et les porte ἐν τὸ πασταφόριον; — Qu'est-ce que ce *pastophorion?* — Le Père Lebrun pense que c'est tout simplement la sacristie. — D'autres croient que c'est une armoire Eucharistique, destinée à garder la Sainte Réserve. — M. Rohault de Fleury pense, non sans raison, avoir découvert dans le temple de Clitumne (près de Spolète) une armoire de ce genre qui serait presque contemporaine des temps que nous étudions.[1]

Le pastophorion pourrait bien être encore une de ces *tours* Eucharistiques — gardiennes de la Sainte Réserve — que Constantin, d'après le Livre Pontifical, donna au Vatican, Basilique sœur du Latran: « *Patenam ex auro purissimo cum turre et columba, ornatam gemmis prasinis et hyacinthinis quæ sunt numero cum margaritis albis CCXV, pens. libras XXX.* »[2]

Dans ses *Nouveaux mélanges*, le Père Cahier étudie la pyxide de Brioude, jolie tour d'ivoire, provenant de l'abbaye de Saint-Julien. Il y voit taillé dans l'ivoire Orphée attirant à lui les bêtes fauves, image incontestée de JÉSUS-CHRIST qui a dit: « J'attirerai tout à moi. » Il remarque, au bas, cette petite porte cintrée, qui sert à prendre les hosties. — Il songe au double symbolisme de la *turris eburnea;* dans le langage de l'Eglise, c'est la Vierge Marie renfermant dans ses chastes entrailles le Verbe Incarné. C'est ici encore cette blanche pyxide renfermant dans ses flancs le DIEU Eucharistie. Ces considérations que nous ne faisons qu'énumérer ne laissent pas de doute dans son esprit; « C'est incontestablement, nous dit-il, une de ces tours d'ivoire qui servaient de Tabernacles pour conserver la Sainte Eucharistie d'une Messe à l'autre. » — Le savant archéologue attribue au IVe ou au Ve siècle cette *turris* d'ivoire que nous reproduisons.

PYXIDE EUCHARISTIQUE DE BRIOUDE.
Du IVe ou Ve siècle.

Peut-être le *pastophorion* du Latran était-il une de ces tours d'ivoire? De tout temps, une tour a été considérée comme un lieu de sûreté où l'on enferme ses plus chers trésors : est-il étonnant que nos ancêtres dans la foi aient donné la forme d'une tour à la cassette qui devait renfermer dans ses flancs la Sainte Eucharistie « *leur plus cher trésor?* »

Fidèle aux prescriptions des Constitutions Apostoliques, le Diacre a placé la divine Réserve dans le *pastophorion*, tour d'ivoire ou d'or, renfermée dans l'*armarium*, ou suspendue dans les airs sous les ailes de la colombe.

1. *Explication de la Messe*, T. II, p. 79, note d.
2. *Liber Pontif.* XXXIIII, Silvester XVIII, p. 176.

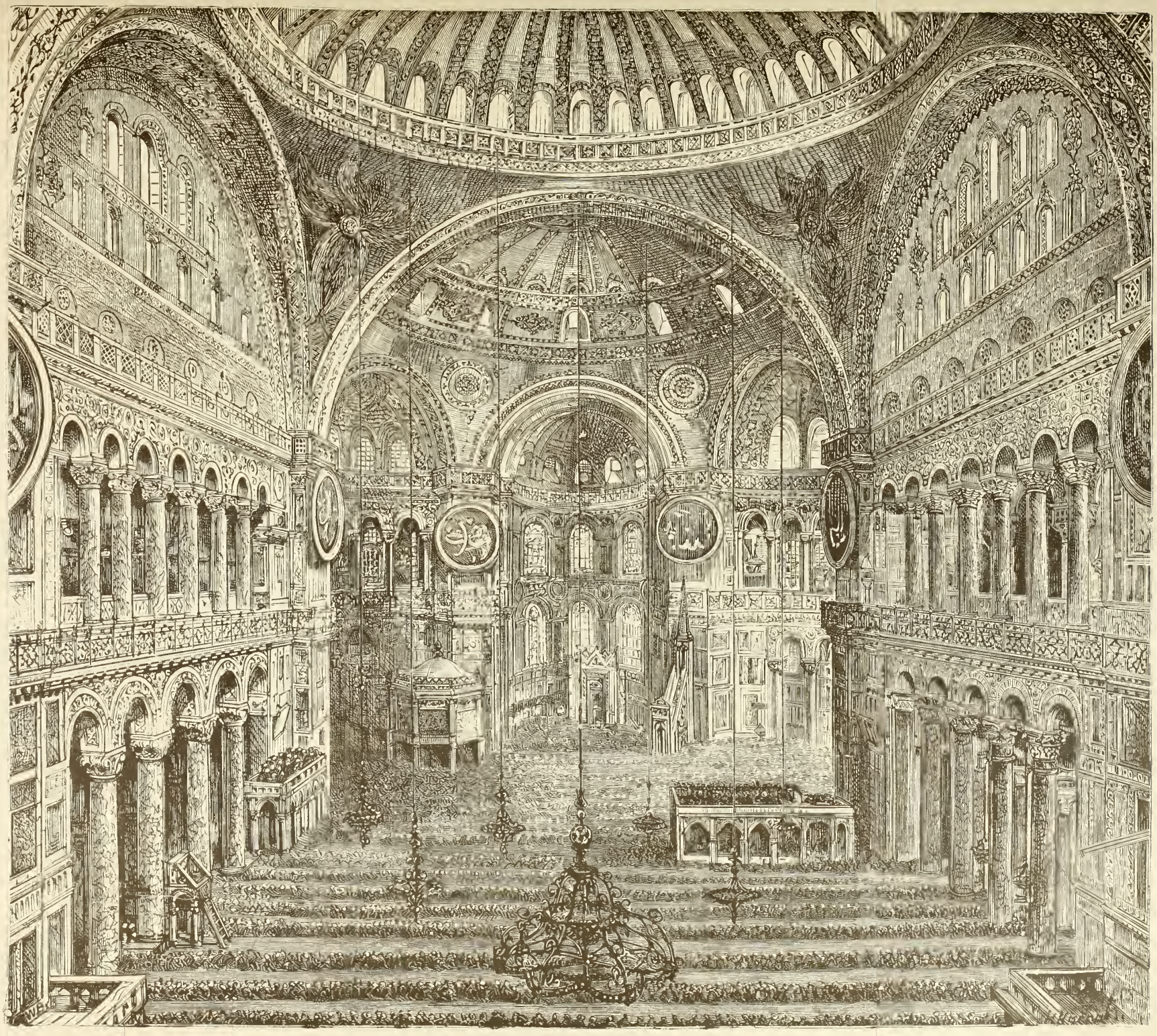
Les fidèles présents ont été divinement repus du Corps de Jésus-Christ; les malades ont en réserve le saint viatique, délicieux réconfort dans leur dernière étape. Le Saint Sacrifice a pourvu aux besoins de tous. La Messe peut s'achever. — Les prières de l'action de grâces sont récitées. — « *Inclinez-vous à Dieu par Jésus-Christ et recevez la bénédiction,* » dit le Diacre.

Les fidèles s'inclinent et l'évêque les bénit: *Dieu tout-puissant... bénissez ceux qui se tiennent abaissés devant vous; écoutez les désirs de leurs cœurs qui peuvent leur être utiles, et ne rejetez aucun d'eux de votre règne...* » Le diacre dit: « *Allez en paix...* »

La Messe est achevée; les fidèles se retirent... Vous, cher lecteur, avant de vous retirer, écoutez une belle parole de saint Cyrille de Jérusalem. — Ce Docteur du IVe siècle, pour exciter les diacres à recueillir scrupuleusement les parcelles Eucharistiques, divin relief du Saint Sacrifice, leur dit ces paroles : « Prenez bien garde que rien ne se perde de la Sainte Eucharistie. Dites-moi si quelqu'un vous donnait des grains d'or, ne les garderiez-vous pas avec la plus grande diligence et ne veilleriez-vous pas à ce qu'aucun d'eux ne se perdît? A combien plus forte raison devez-vous prendre vos précautions pour ne pas perdre une miette de ce pain infiniment plus précieux que l'or et le diamant? »[1]

Ami lecteur, tous ces faits que nous venons de rapporter, tous ces rites accumulés dans une Messe du IVe siècle; toutes les leçons qui ressortent de cette antique Liturgie; le respect de l'Eucharistie que témoigne la cérémonie du flabellum; le désir de concourir efficacement au sacrifice manifesté par l'offrande spontanée des fidèles; la stabilité des parties essentielles de la Messe, au milieu des variations des parties accidentelles; ces enseignements de l'histoire et de l'art, qui eussent évité au Protestantisme tant d'allégations absurdes, si au lieu de fermer volontairement les yeux, il eût regardé, comme nous, ce qui se passait il y a 1600 ans derrière l'iconostase du vieux Latran, toutes ces particularités, tous ces menus détails, ce sont des grains d'or. N'en perdez pas un seul

1. *Catech. myst.* no 21.



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE SAINTE-SOPHIE, A CONSTANTINOPLE.

Chapitre Sixième.

UNE MESSE A SAINTE-SOPHIE

SOUS JUSTINIEN, EMPEREUR (527-565)[1]

Le 29 Mai 1453, Mahomet II, à la tête de ses janissaires, refoulait les colonnes épuisées de Constantin-Dracosès et pénétrait dans Constantinople. Les assiégés, soldats, patriciens, moines et vierges consacrées, s'étaient réfugiés dans la basilique de Sainte-Sophie. — Un prêtre, au grand autel, célébrait la Sainte Messe. Cette foule attendait anxieuse, priant l'Ange qui, pensait-on, devait sauver Byzance.

Soudain, le son de la trompette annonce l'arrivée des hordes barbares. Les haches ottomanes résonnent sur les portes de la basilique qu'elles enfoncent. — Janissaires, spahis, derviches, couverts de sueur, de sang et de poussière, font irruption dans le temple, égorgent moines et soldats, enchaînent vierges et patriciens, brisent à coup de cimeterre les statues, les vases sacrés, les tabernacles et les autels. Escorté de princes, de seigneurs et de vizirs, Mahomet II arrive à son tour, franchit les portes brisées, et lance son cheval à l'intérieur du temple; en quelques bonds du coursier, il est devant l'autel, se dresse sur ses étriers, et, dominant cris et rumeur, farouche il s'écrie : « Allah est la lumière du ciel et de la terre! » Voilà l'histoire.

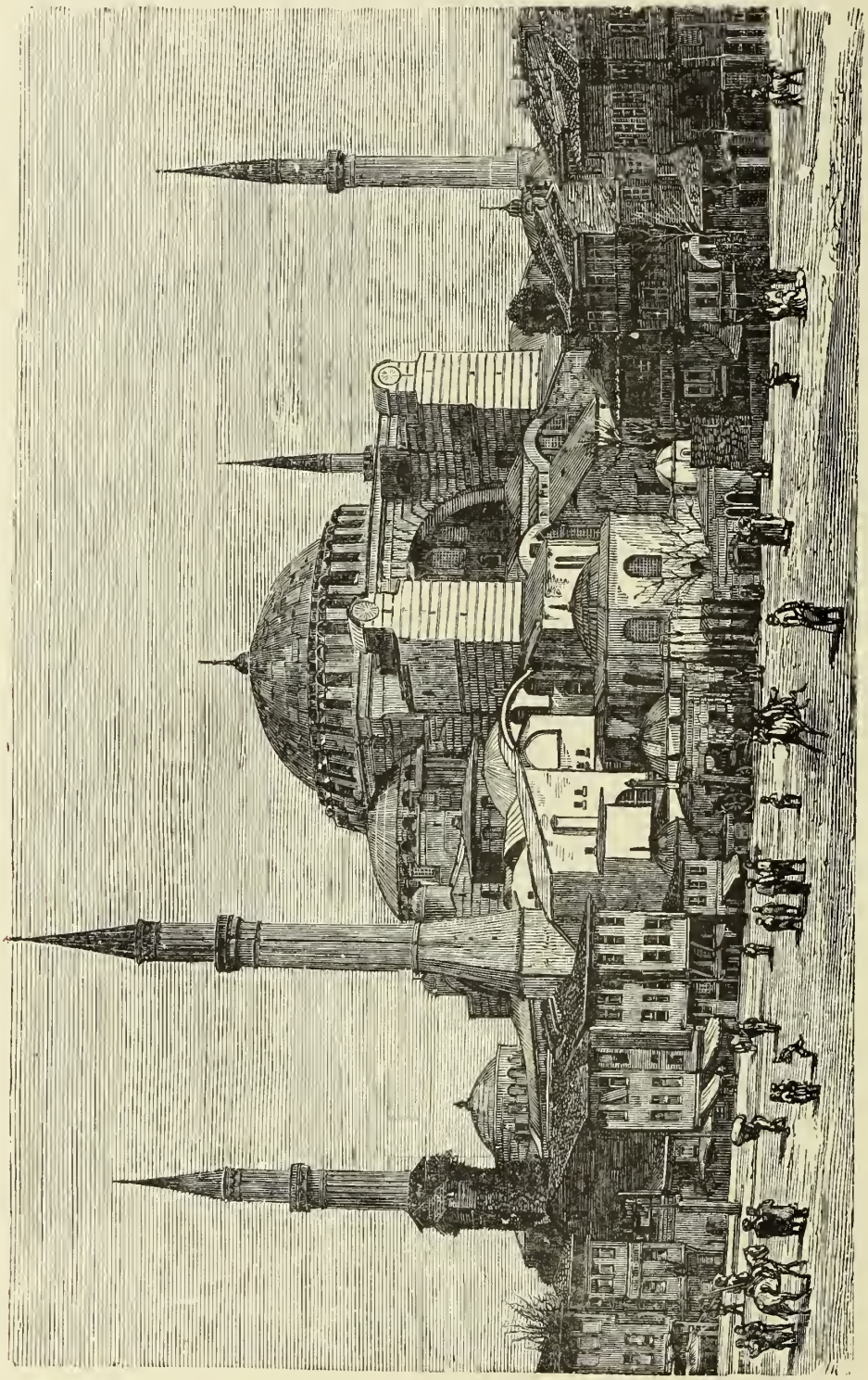
Voici maintenant la légende : « Au moment où les Turcs se précipitèrent dans l'église de Sainte-Sophie, le prêtre qui célébrait la messe abandonna l'autel, monta sur la galerie, et, poursuivi par les soldats, disparut par une petite porte qui se trouva à l'instant fermée par un mur de pierre. Les soldats se mirent à frapper le mur avec fureur, mais ils ne réussirent qu'à y laisser la trace de leurs armes. On appela des maçons; mais après avoir travaillé un jour entier avec des pics et des barres, ils durent renoncer à l'entreprise; tous les maçons de Constantinople s'y essayèrent par la suite et tous tombèrent, épuisés inutilement, devant le mur miraculeux. Mais ce mur s'ouvrira; il s'ouvrira le jour, où la basilique profanée sera rendue au culte du Christ; et alors le prêtre grec sortira, vêtu de ses habits sacerdotaux, avec le calice en mains et le visage radieux, et remontant les degrés de l'autel, il reprendra la messe interrompue... »[2]

En attendant l'accomplissement très problématique de cette prophétie, permettez-moi, cher

1. Cette Messe est d'autant plus intéressante à étudier, qu'après tant de siècles, elle est encore, à peu de chose près, la messe actuelle des églises grecques de l'empire ottoman qui dépendent du patriarche de Constantinople — dans les églises russes — et chez les *Grecs unis;* mais les censeurs romains ont imposé à ces derniers quelques changements. Lebrun, T. II, Diss. VI, art. V, p. 357.

2. Cf. *Constantinople* par Edmondo de Amicis. — Trad. de Mme Colomb, p. 201.

lecteur, d'évoquer devant vous, pour la célébration des saints mystères, non pas le prêtre de la

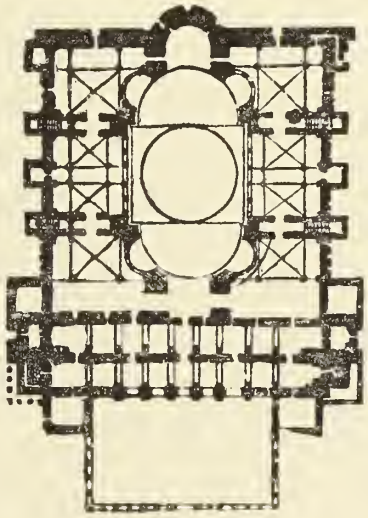


ÉGLISE SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE.

légende du XVe siècle, mais un prêtre grec contemporain de Justinien lui-même; grâce aux souvenirs de l'histoire, nous pourrons reconstituer l'église telle qu'elle était aux beaux jours de sa fondation; l'archéologie nous permettra, nous l'espérons, de lui rendre son mobilier

sacré; enfin, la liturgie dite de saint Basile[1] — alors en vigueur — et que les siècles nous ont conservée, fera repasser sous vos yeux les cérémonies du divin Sacrifice. Il y aura intérêt, pensons-nous, à suivre ainsi, à quinze siècles de distance, une Messe grecque sous les voûtes de cette église que sa splendeur fit appeler « un paradis terrestre, le second firmament, le chariot des chérubins, le trône de la gloire de Dieu, la merveille de la terre. »

Cette étude ne sera pas faite seulement pour satisfaire notre curiosité; elle comportera aussi un enseignement, tout à la gloire de nos autels. Assurément vous verrez, dans la liturgie de Constantinople, bien des rites inaccoutumés, abandonnés depuis par l'Eglise romaine; bien des cérémonies symboliques qui, au premier abord, pourraient paraître étranges, une abondance de prières et d'invocations qui conviennent mieux à l'exubérance imaginative et sentimentale de l'Orient, qu'à la juste modération de l'Occident; néanmoins, en y regardant de près, vous constaterez que ces divergences des rites des églises d'Orient et d'Occident ne sont qu'accidentelles; parmi elles, vous reconnaîtrez, toujours immuables, les parties essentielles du sacrifice, et vous vous convaincrez que, malgré les allégations erronées des hérétiques, la Messe du VIe siècle, célébrée sous la coupole de Sainte-Sophie de Constantinople, est bien, quant à la substance, la Messe célébrée au XXe siècle, sous le dôme de Saint-Pierre de Rome.



PLAN DE L'ÉGLISE SAINTE-SOPHIE.

Après sa brutale conquête, Mahomet II ne put supporter la vue des merveilles peintes sur les murailles du temple de la Sagesse.[2] Ces fresques étaient une prédication de la vérité, et la vérité importune l'erreur : les satellites du sauvage vainqueur recouvrirent d'un sombre badigeon ces peintures trop éloquentes...

Sous nos yeux réjouis, tombe à terre, — il en est temps, — affreux enduit, dont un badigeonneur impie voila tant de splendeurs!

Tombe, horrible couche de chaux, et laisse réapparaître à nos yeux ces gigantesques voûtes dont chaque pierre portait inscrite la sentence de David : *Deus in medio ejus non commovebitur!*

Oui, apparais de nouveau, après cinq siècles d'éclipse, coupole merveilleuse, « *second firmament* », étincelant de lumière.

Marbres, aujourd'hui cachés, projetez partout dans les nefs resplendissantes vos reflets de rubis, de saphir et de topaze.

Mosaïques incrustées aux murailles, dégagez-vous du vêtement qui vous étouffe, et déroulez sous nos regards vos brillantes théories de Saints et de Saintes.

Anges, qui soutenez galeries et portiques, déployez là-haut vos ailes colossales — ailes blanches sur un fond d'or.

Et vous, pour une heure au moins, pour l'heure du Sacrifice, fuyez, Imans, Khatibs, Muezzins, agenouillés sur vos nattes, fuyez loin de ce lieu saint que vous avez usurpé, spolié, pol-

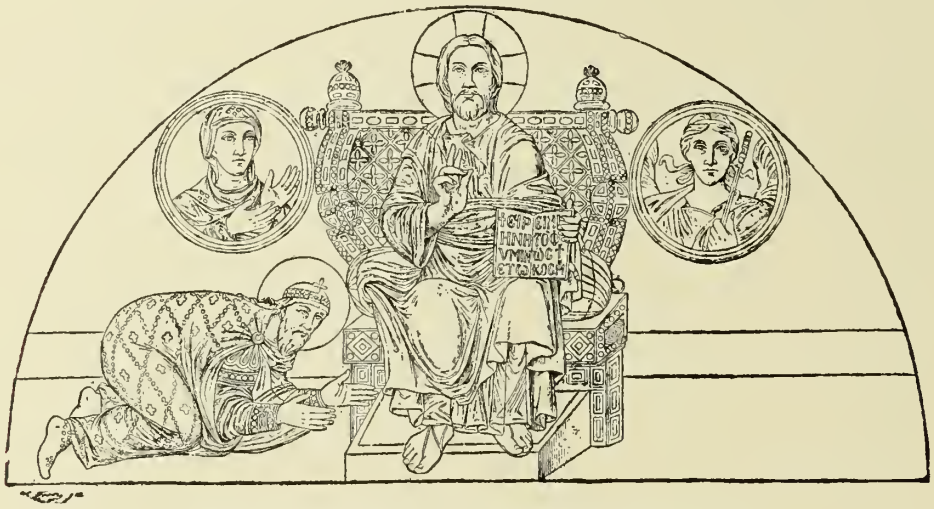
1. Nous choisissons ici la Liturgie de saint Basile sur le conseil qu'a bien voulu nous donner Mgr Duchesne. — Cette liturgie a de grands rapports avec la *Liturgie de saint Jean Chrysostome*. Elle se rapproche aussi beaucoup de la Liturgie des Constitutions Apostoliques. Voyez dans Mgr Duchesne, *Origines du culte chrétien* (éd. 1903) le beau chapitre : *La Messe en Orient*, spécialement le § 2, La liturgie Syrienne au IVe siècle. La liturgie de saint Basile n'était d'usage à Constantinople qu'aux jours de fête.

2. Le mot *Sainte-Sophie* est pris ici dans son sens étymologique : il signifie *la divine Sagesse*.

lué; fuyez, et dans votre fuite, emportez avec vous tout le matériel de votre culte; et ces pupitres qui soutiennent le Coran, et vos disques et vos tables de marbre, et vos urnes d'albâtre, et les bannières triomphales de votre Mahomet...

— Mon vœu serait-il exaucé?... Je la revois par la pensée se dresser dans sa fraîche et virginale beauté, cette basilique dont les murs jaillirent du sol au chant des hymnes sacrées. — La voilà donc, cette Sainte-Sophie, telle qu'elle était, il y a quatorze siècles, quand Justinien, fier de son œuvre, s'écria : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cette œuvre! Je t'ai vaincu, Salomon! »

La voilà appuyée sur ses huit colonnes de marbre vert, tacheté de noir, dépouille du temple de Diane, hommage d'Ephèse; appuyée sur ses huit colonnes de porphyre, dépouille du temple du Soleil, hommage de Balbech. — La voilà, ornée des marbres blancs de Phrygie, vei-



JUSTINIEN PROSTERNÉ AUX PIEDS DE NOTRE-SEIGNEUR.
Mosaïque du narthex de l'église Sainte-Sophie.

nés de rose, des marbres verts de Laconie, des marbres blancs de Lydie, des granits rouges d'Egypte, tributs du monde, offerts à la Sagesse incréée, offerts à Sainte-Sophie.

Le temple est là dans toute sa magnificence.

Pour le rendre digne du divin Sacrifice, il faut lui rendre l'ameublement sacré, dont les barbares l'ont dépouillé. Tout d'abord, au fond de l'abside, à sa place d'honneur, remettons l'*autel*. — Nous n'en avons plus que des descriptions, — descriptions enthousiastes, qui nous font regretter davantage la brutalité musulmane qui brûla de pareils chefs-d'œuvre.

« Justinien, nous dit Cédrenus sur le ton du dithyrambe, construisit cette table que rien ne saurait égaler; elle se compose d'or, d'argent, de pierres de toutes sortes; de diverses espèces de bois, de métaux, de toutes les choses enfin que peuvent contenir la terre, la mer, le monde entier. De toutes ces matières par lui rassemblées, il fit fondre celles qui étaient fusibles, y ajouta celles qui étaient sèches, et versant le mélange dans une empreinte, il acheva l'ouvrage. »[1]

1. Selon M. Labarte (*arts industr.*, III, 68), nous ne devons pas croire à ce mélange incohérent; le verre, et les oxydes qu'on tire du plomb, du cuivre, du fer, avaient servi à la composition des matières vitreuses coloriées, c'est-à-dire *des émaux*. L'argent constituait le fond de la table; on avait employé l'or à faire les cloisons qui formaient les traits du dessin; les pierres fines, selon l'usage, alternaient dans la bordure avec les émaux.

Le même écrivain nous a conservé l'inscription que Justinien fit graver sur cet autel; on la dirait extraite des prières du Missel. Elle est pleine d'une majestueuse grandeur :

« Ce sont les biens obtenus avec tes propres richesses, ô CHRIST, que nous t'offrons, nous tes serviteurs Justinien et Théodora; daigne les accepter favorablement, Fils, Verbe de DIEU, qui, pour nous, as pris une chair et as été attaché à la croix. Conserve-nous dans la droite foi, ainsi que cet état que tu nous as confié; accrois-le et protège-le pour ta gloire, par l'intercession de la Sainte Vierge Marie, Mère de DIEU. »

La noblesse de cette inscription, la richesse de cet autel, nous rappelle un autre autel qu'une grande souveraine faisait élever plus de cent ans auparavant dans une autre Sainte-Sophie.

Cette Sainte-Sophie était la Sainte-Sophie du Ve siècle qu'un incendie détruisit. — L'autel était l'autel d'or et de pierreries élevé par l'impératrice Pulchérie. Cette princesse voulait rester vierge et fit de cet autel le monument commémoratif de sa virginité; cette belle inscription en fait foi :

Pro virginitate sua et imperio fratris sacram mensam Ecclesiæ Constantinopolitanæ dedicavit, idque ipsum ut cunctis esset conspicuum, in fronte ejusdem mensæ litteris expressit.

Heureux temps où souverains et souveraines mettaient leur gloire à élever des autels dans les temples du Très-Haut!

Au-dessus de l'autel s'élevait le *ciborium*, le roi des ciboriums de cette époque si riche en monuments. (Voir grav. page suivante, en 3e plan.)

Le voici décrit par le Silenciaire :

Au-dessus de l'autel très pur, s'élève dans les airs une tour (ἐις ἠεοα πύργος), laquelle repose sur quatre arcades et quatre colonnes d'argent. Au-dessus des arcades, s'élève une sorte de cône... (le poète veut dire une pyramide octogonale). Chaque pan est formé d'une table d'argent, et à l'endroit des joints est appliquée une crête..., au sommet, une coupe dont les bords recourbés étaient formés de fleurs de lis. Dans cette coupe, un globe d'argent, image du ciel; sur cette sphère, la croix, signe de propitiation

L'écrivain décrit ensuite les rideaux, suspendus aux arcs du ciborium, et qui, au moment marqué par la liturgie glissaient le long d'une tringle d'or, et enveloppaient le prêtre d'ombre et de mystère. On y voyait représentés, avec *les fils que donne la fourmi barbare* (le ver à soie), la figure du CHRIST, le savant Paul et le céleste Clavigère. »

Le *bêma* (chœur) était séparé du *naos* (nef) par un riche *iconostase* (clôture) de cèdre, orné de douze colonnes et de médaillons ciselés dans le métal.

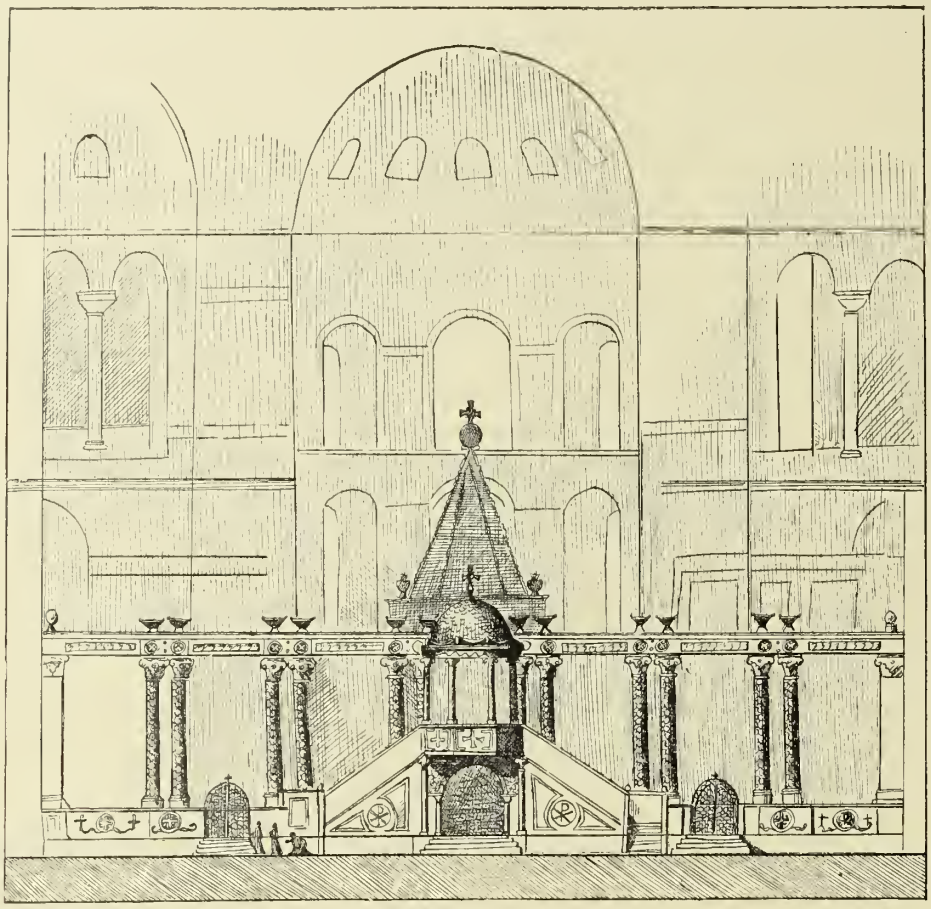
Voici la description que nous en fait Paul le Silenciaire : « Ce ne fut pas seulement sur les murs qui séparent les Prêtres de la *schola cantorum*, qu'il (Justinien) posa des dalles d'argent, mais il revêtit aussi entièrement de ce métal les douze colonnes géminées qui jettent au loin d'éclatants rayons. Sur ces colonnes, une main patiente et habile cisela des médaillons circulaires... »[1] On voyait là représentés JÉSUS-CHRIST, la mère du CHRIST, « vase de splendeur éternelle, » et les Apôtres.

Nous mettons sous vos yeux ce fameux iconostase, que M. Rohault de Fleury[2] a pu reconstituer d'après les écrits du Silenciaire. Sur cette gravure, l'ambon se détache en premier plan. Ce merveilleux ambon était tout orné de sardoines, de saphirs et de perles; il était soutenu sur des colonnes d'or, et surmonté d'une coupole, ornée de pierres précieuses. Il était pourvu de deux escaliers. On y montait, d'après le Silenciaire, du côté de la nef (Occident), et l'on en

1. Edit. de Bonn. Silent. part. II, V, 269.
2. T. III, p. 115-117.

redescendait du côté du chœur (Orient).[1] C'est à cet ambon que paraîtront, dans la suite des âges, pour être couronnés, Héraclius (610), Stauracius (796), Léon l'Arménien (813) et tant d'autres empereurs.

Aux grandes cérémonies des couronnements, comme aussi à l'heure solennelle du Saint Sa-



ÉGLISE SAINTE-SOPHIE.
Au 1er plan l'*ambon;* au 2e plan s'étend l'*iconostase;* au 3e plan le *ciborium.*
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury (Imprimeries Librairies réunies).

crifice, Sainte-Sophie resplendissait de mille feux. Ecoutez les descriptions du Silenciaire, et vous verrez que Constantinople éclipsait Rome en splendeur.

« Aucun discours ne saurait donner une idée des lumières que le soir allume dans Sainte-Sophie; du haut des coupoles descendent de tous côtés des disques d'argent que l'orfèvre a su découper pour y placer des lampes de cristal qui se balancent sur la tête des fidèles. — Ici ce ne sont pas des vases, mais une croix tout imprégnée de lumière...

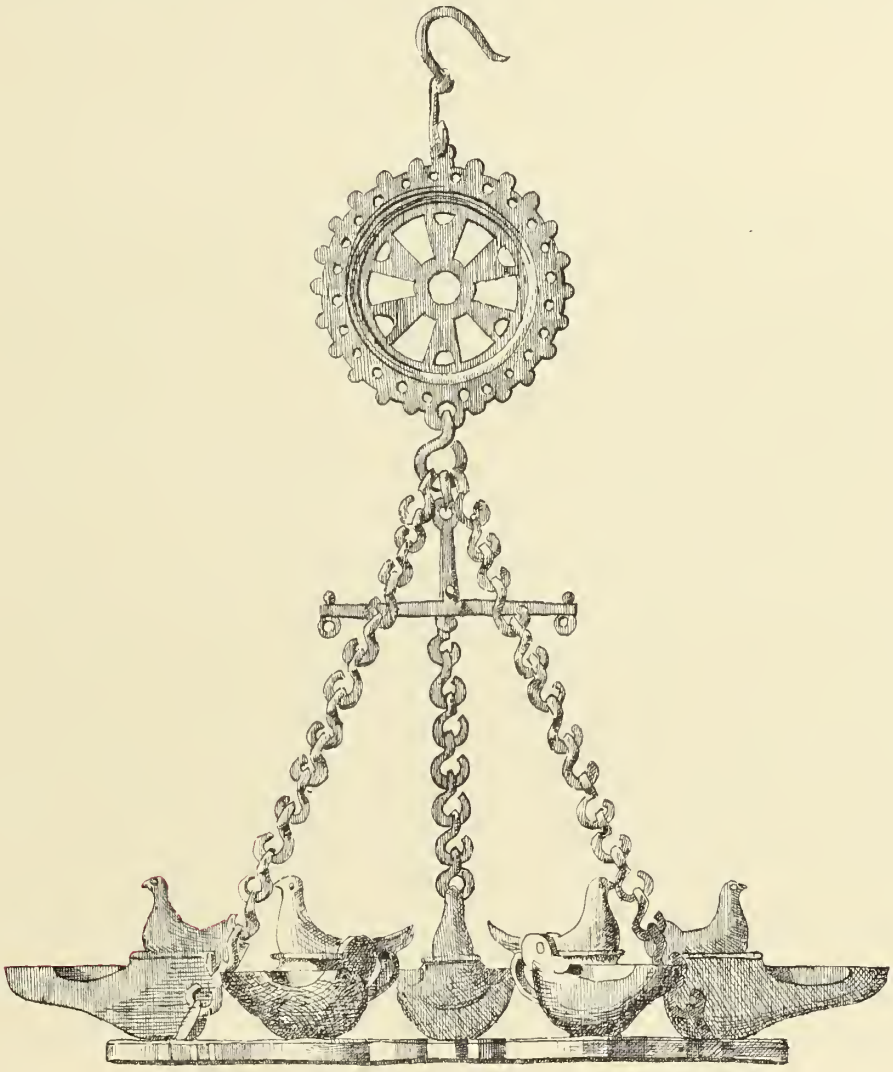
« Près du sol s'étendent, pour éclairer les Prêtres, d'élégantes *trabes* de fer, toutes garnies de cierges, et des candélabres en forme de colonnes.

» Les sommets ne sont pas négligés; une multitude de crochets de bronze y tiennent sus-

1. Il en résulte que la gravure est mal orientée; elle devrait offrir de face, non le parapet de l'ambon, mais les marches de l'escalier. — L'auteur lui-même nous a fait remarquer cette inexactitude. T. III, p. 10.

pendues des lampes; mon Empereur, en ornant les tribunes de ces perles éclatantes, semble vouloir parer sa royale fille et entourer son cou de colliers précieux. »

Peut-être penserez-vous en vous-même, cher lecteur, que c'est la reconnaissance envers « son Empereur », qui inspire ici l'historien poète, et donne à son plectre ces accents dithy-



COURONNE DE LUMIÈRE DU Ve SIÈCLE (Collection Basilenski).
Elle nous donne une idée de ce qu'étaient les luminaires de Sainte-Sophie.
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury (Imprimeries Librairies réunies).

rambiques. Détrompez-vous. D'autres écrivains du temps qui n'avaient aucune attache avec le puissant empereur, nous disent en quel honneur était, au VIe siècle, le luminaire ecclésiastique.

Saint Fortunat — un évêque — dans des vers charmants, nous raconte l'impression du voyageur qui, cheminant sous un ciel scintillant d'étoiles, aperçoit au loin les vitraux illuminés d'une église; — il semblerait, dit-il, que le jour est sur la terre, que la terre a ses étoiles.

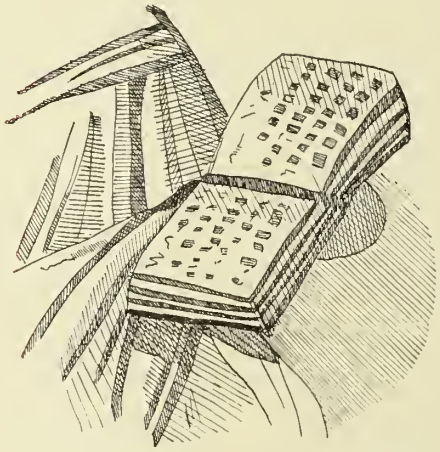
Et terram stellas credat habere suas.
Tota capit radios, patulis oculata fenestris,
Et quod mireris hic foris, intus habes.

Tempore quo redeunt tenebræ, mihi dicere fas sit,
Mundus habet noctem, detinet aula diem.[1]

Ailleurs, il se plaît à comparer l'église au séjour de la lumière : « *lux indeficiens* »; « elle est pour lui un symbole de la clarté spirituelle qui enveloppe les fidèles; une église illuminée, c'est la demeure étrangère à l'ombre, au dehors de laquelle s'accumulent les formidables ténèbres de l'erreur. »

Vous me direz peut-être que Fortunat, lui aussi, avait intérêt à célébrer le luminaire d'église : n'avait-il pas envers lui une dette de cœur? Ne nous raconte-t-il pas qu'à Ravenne, il avait été guéri de son ophtalmie, en se frottant les yeux avec l'huile de la lampe qui brûlait devant une image de saint Martin?

Soit, chez Fortunat et chez le Silenciaire, faisons la part de la reconnaissance. Mais d'autres historiens viendront attester la part très grande de la réalité, et nous redire, avec les bienfaits de la lampe miraculeuse de Ravenne, l'éclat des étoiles qui scintillaient au firmament de Sainte-Sophie.[2]



LIVRE LITURGIQUE. — RAVENNE (VIe S).
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury.
(Imprimeries Librairies réunies).

Pas de Messe sans livres liturgiques...

Bien beaux et bien riches devaient être les livres liturgiques sur les autels de Sainte-Sophie, si nous en jugeons par leurs contemporains de Monza et de Ravenne.

A Monza, en Lombardie, une pieuse princesse, Théodelinde, offre à la Basilique de Saint-Jean-Baptiste un Evangéliaire dont la superbe couverture existe encore. C'est peut-être le monument le plus remarquable qu'on puisse signaler dans l'histoire des livres liturgiques. Le plat du livre est partagé par une croix pattée et gemmée. Dans les compartiments ainsi formés, resplendissent des camées antiques, de la plus merveilleuse beauté.[3]

Les murailles de Saint-Apollinaire, à Ravenne, nous révèlent encore la richesse des reliures à cette époque. Contemplez la fameuse mosaïque qui représente « la procession des martyrs ». Notre-Seigneur marche à la suite de ceux qui furent ses témoins sur terre. Dans les mains du Sauveur, regardez ce livre superbe dont le plat étincelle de perles et d'améthystes, et dont la tranche est ornée de fermoirs; il peut vous donner une idée de la beauté des livres liturgiques au siècle que nous étudions.

Pas de Messe sans calice. Qui nous dira ce qu'était le calice employé sur l'autel de Sainte-Sophie, à la messe du VIe siècle que nous voulons y entendre?

Justinien, qui avait prodigué l'or et les pierreries sur l'autel de la Basilique, sur son cibo-

1. *Miscellanea*, Lib. III, cap. VII.

2. Paul Diacre et Varnefride *De Gestis Longob*, lib.II, cap. XIII.

3. Gravée sur des bandes d'or, on lit cette inscription quelque peu mutilée, quelque peu barbare, qui rappelle l'offrande faite par Théodelinde à saint Jean-Baptiste :

De donis DI offerit Theodelenda Reg...
Gloriosissema Sto Johanni Baptæ
In baselica quam ipsa funda...
In modicia prope palacium.

rium et jusque sur l'iconostase, avait dû réserver ses plus précieux métaux, ses pierreries les plus rares pour fondre et orner cette coupe qui a l'insigne honneur de recéler dans ses flancs le sang de JÉSUS-CHRIST.

Hélas! toute l'orfèvrerie de Sainte-Sophie a disparu. Dans son affreux pillage, l'Ottoman n'a pas laissé dans les sacristies le plus petit vase. — Mais consolez-vous, lecteurs, les monuments similaires du VIe siècle, mosaïques et marbres de Ravenne, vases de Monza, coupes de Gourdon, vont nous apprendre avec certitude la forme et même l'ornementation des calices du temple dédié à la divine Sagesse.

Vous savez les rapports intimes qui, sous Justinien, unissaient Constantinople et Ravenne.

AUTEL ET CALICE AU VIe SIÈCLE.
Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne.

L'orfèvrerie de Ravenne va donc nous dire ce qu'était celle de Constantinople. Les calices de Saint-Vital nous diront ce qu'étaient ceux de Sainte-Sophie.

Considérez les mosaïques de Saint-Vital : sur l'autel de Melchisédech, représentation symbolique de l'autel chrétien, vous verrez un calice largement ouvert, resserré au col, s'évasant à la panse pour se terminer par un nœud et un piédouche.

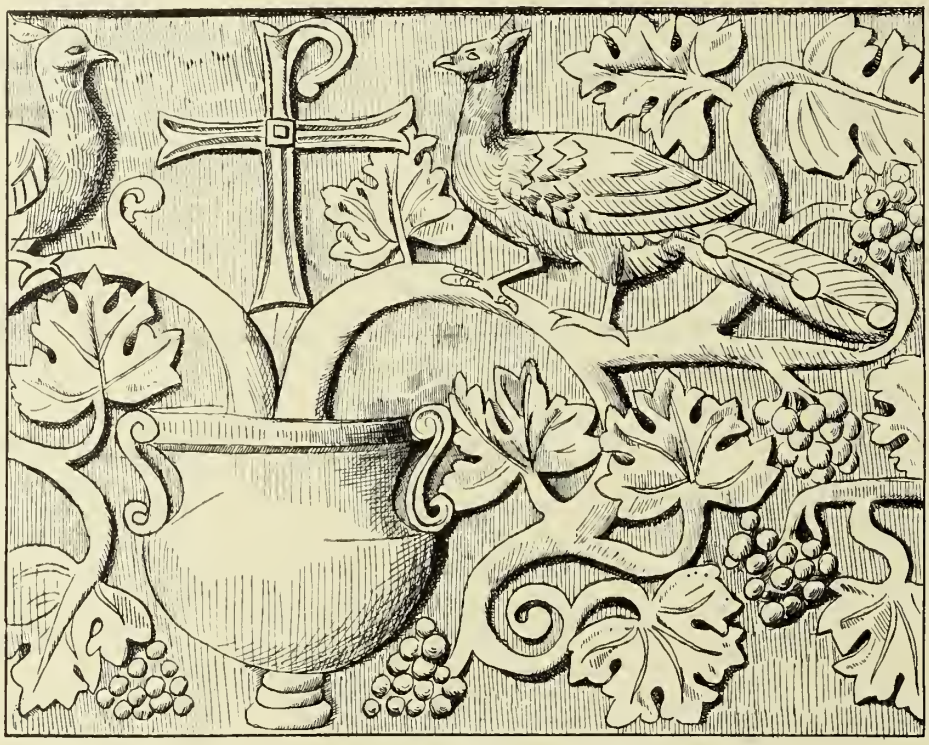
« Aux touches jaunes de la peinture, dit le savant auteur que nous aimons tant à citer,[1] on comprend que le mosaïste a voulu imiter un calice d'or; mais le métal disparaît presque dans un flot de perles et de pierreries. — Sous la lèvre très recourbée du vase est un collier de perles blanches; puis, au-dessous une rangée de pierres précieuses. — Plus bas, là où la panse commence, une nouvelle rangée de perles blanches, puis, de grands cabochons de couleur verte, des émeraudes sans doute, alternant encore avec des perles... Deux anses sont atta-

1. Roh. de Fl. T. II, p. 59.

chées aux flancs de ce beau vase. — Pris à l'échelle, ce calice aurait 0 m. 18 c. d'ouverture et à peu près autant de hauteur, environ 0 m. 25 c. de largeur en comptant les anses.

Sur un bas-relief de Saint-Apollinaire-le-Neuf, voyez ce calice d'où s'échappent de puissants rinceaux de pampres ; une croix monogrammatique la surmonte ; de chaque côté, deux paons semblent l'adorer. C'est encore la reproduction d'un vase eucharistique au temps de Justinien.[1]

Tout comme Ravenne, Monza, dans ses bas reliefs et ses peintures, peut nous aider à compléter pour notre Messe, notre mobilier d'autel.[2] Nous reproduisons ici un joli calice de l'épo-



VASE EUCHARISTIQUE AU TEMPS DE JUSTINIEN[3].
Marbre de Saint-Apollinaire-le-Neuf, Ravenne (VIe siècle).

que, dont les vives couleurs resplendissent sur les murs de la Librairie de la fameuse église lombarde (grav. page 92).

Bas-reliefs et peintures peuvent bien nous aider dans nos recherches : nul ne niera cepen-

1. Le témoignage de M. de Rossi nous autorise à ranger ce marbre de Ravenne parmi les monuments Eucharistiques ; car nous y voyons, comme au bas-relief de Rimini, la croix, les oiseaux qui se désaltèrent, les rinceaux de pampres, qui, d'après le savant archéologue, sont autant d'attributs des vases Eucharistiques.

2. L'incomparable trésor de Monza, dû aux libéralités de Théodelinde, renfermait les plus riches calices ; les inventaires des XIe, XIIe et XIIIe siècles en font foi. — Celui de 1275 décrit ainsi les calices qui se trouvaient au XIIIe siècle dans le trésor : « sept calices usuels, — un calice d'or avec deux anses et beaucoup de pierreries, — un grand calice d'or avec deux anses, orné de pierres précieuses et de beaucoup de perles dont dix-sept manquent. » Ces richesses, hélas ! comme à Sainte-Sophie, ont disparu. Mais, bas-reliefs et peintures peuvent nous donner une idée de ces vases précieux. Nous avons vu dans la librairie de l'église de Monza une peinture du XVe siècle représentant plusieurs calices. Ces vases, d'après Mgr Barbier de Montault, sont la reproduction de calices du trésor.

3. Cette gravure, le trésor de Monza, p. 91, et le calice de Monza, p. 92, sont encore tirés de *La Messe* de Roh. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

dant, qu'un monument original de l'époque aurait une bien autre valeur. La France possède ce monument insigne.

En 1825, une bergère du village de Gourdon (arrondissement de Chalon-sur-Saône), découvrit ce riche trésor, presque à fleur de terre, sous une large brique romaine; on y trouva un calice d'or, un plateau d'or, et cent quatre médailles d'or. Vingt-cinq de ces médailles sont à l'effigie de Justin Ier, qui régna de 518 à 527, de Justin Ier, le prédécesseur immédiat de notre Justinien, fondateur de Sainte-Sophie.

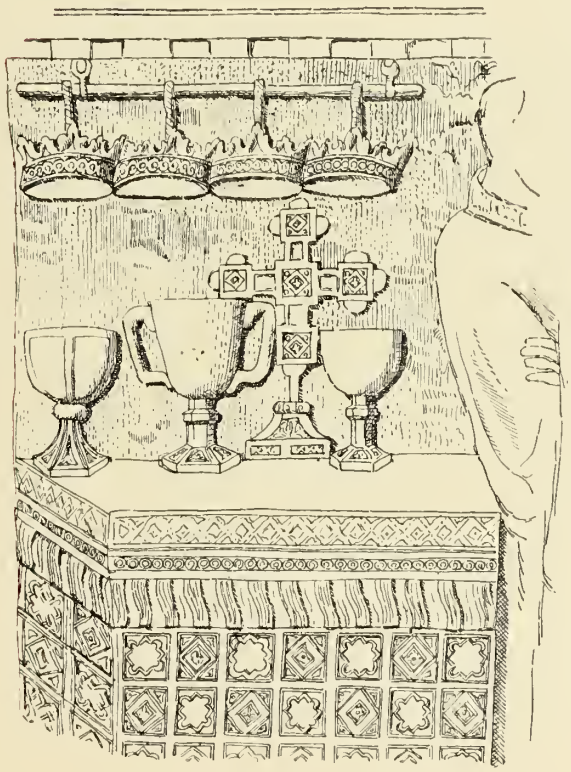
CALICE D'OR DE GOURDON.

Nous avons là la date du trésor : le calice de Gourdon est bien du VIe siècle; avec ses anses gracieuses que nous ont déjà révélées et Ravenne et Monza, il est un type parfait des vases sacrés de cette époque.[1]

Admirez donc à loisir ce petit chef-d'œuvre si gracieux avec ses filets d'or, ses entrelacs et ses turquoises.

Quand, dans un instant, sonnera l'heure du Saint Sacrifice, entre les mains du prêtre s'avançant à l'autel, vous vous représenterez le charmant calice de Gourdon.

Nous devons savoir gré à l'histoire et à l'archéologie de reconstituer ainsi à nos yeux, pièce par pièce, le cadre de notre Messe; elles nous ont offert déjà l'autel avec son ciborium, l'iconostase et l'ambon, la forme et la matière des vases sacrés. — Demandons-leur encore un dernier service. Qu'elles veuillent bien encore nous indiquer les vêtements que va revêtir le célébrant pour monter à l'autel.

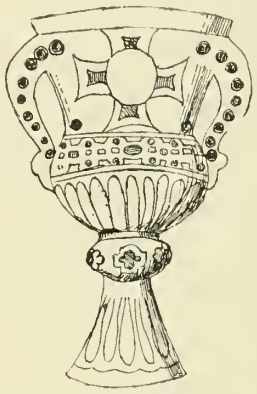


LE TRÉSOR DE MONZA AU VIe SIÈCLE.
(Peinture du XVe siècle).

En étudiant les mosaïques de Ravenne, nous trouvons le renseignement désiré... Dans le chœur de Saint-Vital, nous voyons côte à côte, sur la même mosaïque, Justinien et le prêtre Maximien, revêtu de ses vêtements sacrés; considérons cette peinture attentivement; elle nous révèle les ornements liturgiques dont les prêtres, contemporains de Justinien, se servaient à l'heure du Saint Sacrifice. Maximien porte d'abord une longue tunique qui lui descend jusqu'aux pieds; c'est une dalmatique blanche, ornée de deux claves pourpre foncée, qui courent verticalement, partant des épaules. — Les deux clercs, qui accompagnent le Saint, ont aussi la dalmatique, mais rien que la dalmatique. — En qualité de prêtre, Maximien porte, pardessus la dalmatique, une chasuble de couleur jaune foncé. L'ampleur du vêtement est assez grande pour que le prêtre, par respect

1. La petitesse de ses dimensions ont fait croire à plusieurs qu'il n'était point destiné au saint Sacrifice. L'auteur de la Messe leur fait justement remarquer que ce calice devait être un calice funéraire, dont les dimensions étaient souvent fort restreintes, quand ils étaient faits de matières précieuses.

pour l'Evangéliaire qu'il va recevoir, voile ses mains sous les plis flottants. Enfin, comme indice de sa dignité, Maximien porte sur les épaules le pallium blanc, orné de croix, bordé de franges.



CALICE DE MONZA.
(VIe siècle).

Le cardinal Maï, bibliothécaire du Vatican, a publié, en 1853, la « *Missa picta Græcorum,* » manuscrit trouvé au monastère de Gethsémani.[1]

Les peintures qu'il renferme ne semblent guère antérieures au XVe siècle; mais elles représentent une Messe grecque dont Maï croit avoir retrouvé les données légendaires dans la vie du grand Arsenius († 445.) Ce serait donc une Messe grecque du Ve ou du VIe siècle que l'artiste aurait voulu représenter.

Son pinceau, en dépeignant l'iconostase, le ciborium, les flambeaux et le Crucifix, s'est permis des anachronismes que nous lui pardonnerons en faveur de l'ensemble de son œuvre, qui a une inspiration véritablement antique. La lecture de l'Evangile, le renvoi des Catéchumènes, la communion, le cours général du Sacrifice s'harmonisent même si bien avec la liturgie de saint Basile, que nous pourrons, avec les réserves que nous avons faites, nous servir de ces gravures comme d'illustrations à notre messe de Sainte-Sophie sous Justinien.

L'EMPEREUR JUSTINIEN ET L'ÉVÊQUE MAXIMIEN.
Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne.

Ceux qui connaissent la constance, je dirais presque l'immobilité des traditions byzantines, ne s'étonneront pas de nous voir recourir à des gravures du XVe siècle pour illustrer une messe du VIe siècle.

1. *Nova Patrum Bibliotheca,* T. VI, Romæ, 1853.

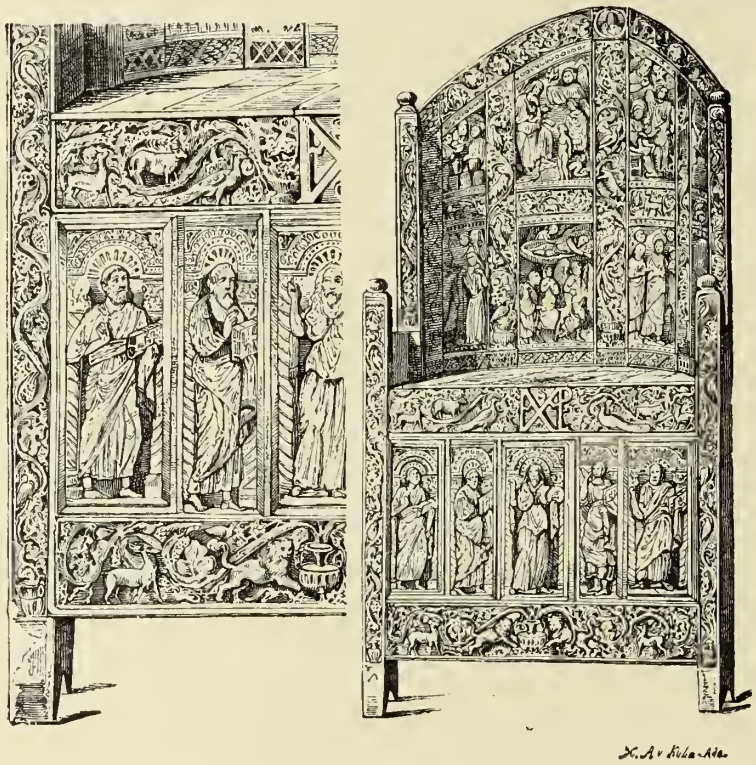
Comparez plutôt la première planche de la *Missa picta* avec la mosaïque de Saint-Vital

COSTUME DU PRÊTRE GREC.
Gravure tirée de la *Missa picta Græcorum.*

que nous venons d'étudier. Rapprochez le vêtement de saint Grégoire le Théologien du vête-

ment de saint Maximien. Assurément le peintre du XVe siècle a un art que n'a point le mosaïste du VIe; mais, de part et d'autre, vous voyez la longue dalmatique; sur la dalmatique, la chasuble aux plis flottants, et sous la chasuble, l'orarium, ou étole, ornée de croix.

Cependant, aux coupoles de Sainte-Sophie, les trente-deux cloches de la basilique ont convié les fidèles au Saint Sacrifice. La foule arrive : les pénitents restent dans le narthex ou vestibule du temple; les hommes envahissent la nef; les femmes se rendent au *gynécée*, situé aux galeries supérieures; pour y parvenir, elles prennent le grand escalier en spirale. — C'est un chemin montant, dépourvu de marches et d'une déclivité si faible qu'un homme à cheval pourrait le gravir aisément.



CHAIRE DE SAINT MAXIMIEN, A RAVENNE (VIe siècle).

Le Patriarche, qui va présider la messe solennelle, va s'asseoir sur son trône. Il s'élève au fond du *presbyterium* et domine les sept rangs de gradins où s'asseyaient les prêtres.[1]

Cette chaire n'existe plus; mais la chaire de Ravenne existe, ivoire précieux de l'époque qui nous occupe. — Nous la mettons sous vos yeux. — Là siégea saint Maximien que nous avons vu tout à l'heure, déjà vêtu de ses ornements sacerdotaux, sur les mosaïques de Saint-Vital. — En étudiant ce trône antique, en contemplant sur la face du siège la vénérable figure de saint Jean-Baptiste et des quatre évangélistes qui l'accompagnent, en suivant du regard ces arabesques si artistiquement fouillées et ces brindilles capricieuses où le sculpteur s'est plu à semer la vie à pleines mains, et ces feuillages, sous lesquels surgissent des paons, des cerfs et de mystiques colombes, vous pourrez vous faire une idée de la « *cathedra* » du Patriarche à la Basilique de Constantinople.

1. *Septem vero sacerdotum sedes in quibus considerent cum patriarchæ throno.* (L'Anonyme).

Nous croyons toutefois que la chaire de Sainte-Sophie devait être surmontée d'un dais, car l'Anonyme,[1] parlant du trône du patriarche, parle aussi de quatre colonnes destinées sans doute à supporter un ciborium.

Le patriarche a pris sa place dans sa *Cathedra.*

« Le prêtre, nous dit notre liturgie, le prêtre, sur le point de commencer les divins mystères, doit avant tout se confesser et se réconcilier avec tous ses frères. Puis il va rendre au président, — à l'évêque, — le respect qui lui est dû; il se prosterne trois fois vers l'Orient, puis se rend à la sacristie pour revêtir ses ornements.

Il prend la dalmatique que nous connaissons; il la bénit et la revêt en disant : Mon âme se réjouira vivement dans le Seigneur qui m'a revêtu du vêtement de salut et m'a environné de la tunique de l'allégresse.. Il baise l'étole ou *orarium* et la place sur son épaule gauche; s'il a quelque dignité dans la grande église, il suspend le ὑπογονατιον au-dessous du genou droit.[2] Puis il prend la chasuble en disant : « Que tes prêtres, Seigneur, se revêtent de la justice, et tes Saints bondiront d'allégresse, incessamment, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles.

Le diacre prépare le pain du sacrifice : c'est du pain levé, fait de pure farine.

— Il est rond ou carré. On le nomme *empreinte,* parce que, avant de le cuire, on y *imprime* une croix et ces lettres grecques ICXC NIKA, qui signifient Jésus-Christ est vainqueur.

Le célébrant s'avance alors vers la table de proposition (crédence située à droite en entrant) et il fait cette prière :

Dieu, notre Dieu, qui nous as envoyé le pain céleste, aliment du monde entier, notre Seigneur et Dieu, Jésus-Christ, sauveur, rédempteur, bienfaiteur, qui nous bénis et qui nous sanctifies, bénis toi-même cette proposition (offrande) et reçois-la sur ton autel, placé au-dessus des cieux. Souviens-toi, Dieu bon et clément, de ceux qui ont offert et de ceux pour lesquels ils ont offert...

Le diacre : Bénis, Seigneur.

Le prêtre : Béni soit le Règne du Père, du Fils, du Saint-Esprit, maintenant et toujours dans les siècles des siècles.

Suit une cérémonie spéciale à l'Eglise grecque : elle a pour but de rappeler la mort de Notre-Seigneur sur la croix; le prêtre prend de la main droite la sainte lance, petit glaive dont le manche a la forme d'une croix, et de la pointe de cette lance, à quatre reprises, il perce l'empreinte (hostie) qu'il tient de la main gauche; à la première incision, il dit : « Comme une brebis, il a été conduit à la boucherie. » A la deuxième : « Et comme un doux agneau se tait devant celui qui le tond, de même, il n'ouvrira pas la bouche. » A la troisième : « Sa condamnation a été prononcée et il l'a entendue avec humilité. » A la quatrième : « Qui racontera sa génération ? » Et chaque fois le diacre répond : « En mémoire de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ... » Il place alors le pain sur le disque — plat d'or et d'argent, plus grand généralement que nos patènes, et, le frappant d'un nouveau coup de lance, il dit : « Et un des soldats ouvrit son côté d'un coup de lance et il en sortit du sang et de l'eau. »

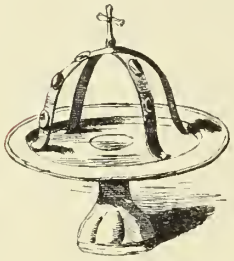
Il place sur le pain l'astérisque ou étoile, en disant : « Et l'étoile qui marchait s'arrêta au-dessus de l'endroit où était placé l'enfant. » — Sur l'astérisque, enfin, il place l'*aer* ou voile. — Dans la planche VI de notre *Missa picta,* vous pouvez voir placé sur l'autel un astérisque ou étoile, objet liturgique destiné à empêcher le voile de toucher l'Hostie. Nous mettons

1. Septem vero sedes sacerdotum, in quibus considerent, *cum patriarchæ throno et quatuor columnis* deauravit (L'Anonyme).

2. C'est un carré orné de franges et de glands, insigne du protosyncelle, ou de tout autre grand dignitaire. — Nous le voyons reproduit sur notre gravure, dans l'ornement du prêtre.

également sous vos yeux un riche astérisque placé sur un disque muni d'un pied; disque et astérisques, dont nous ignorons la date, sont conservés dans le trésor de la sacristie de Ghélath.

Le diacre met du vin et de l'eau dans le calice que le prêtre recouvre aussi d'un second voile.



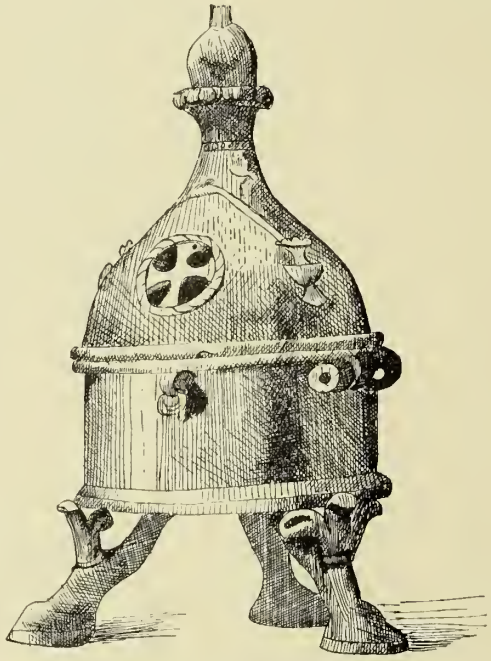
ASTÉRISQUE
En usage dans la messe grecque. Conservé à Ghélath.

ENCENSEMENT. — Le célébrant enveloppe alors toute la proposition (offrande) de la fumée d'encens, en disant: « Gloire à toi, CHRIST DIEU, notre espérance! »

Le diacre: « Gloire au Père, et au Fils, et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans tous les siècles. Amen.

Le prêtre: « Que le CHRIST, notre vrai DIEU, par l'intercession de sa très sainte, sans tache, bénie entre toutes, notre glorieuse maîtresse, mère de DIEU et toujours vierge, Marie, par la vertu de la glorieuse et vivifiante croix, et de tous les saints, ait pitié de nous en sa qualité de DIEU bon et clément. »

Le diacre reprend l'encensoir des mains du prêtre et enveloppe la sainte Table de la fumée de l'encens. Son encensoir doit ressembler à celui que nous révèlent encore ici les Mosaïques de Saint-Apollinaire *in classe* et de St-Vital, petit seau de bronze suspendu par trois chaînes réunies à un anneau que le clerc se passe à l'index. Peut-être aussi a-t-il quelques traits de ressemblance avec l'encensoir de bronze de Manheim, curieux spécimen de la même époque. Le foyer est un cylindre muni d'anneaux et porté sur trois pieds. Le couvercle en forme de poire, est orné de chrismes ajourés, dont les orifices laissaient passer la fumée d'encens.



ENCENSOIR DU VIe SIÈCLE.
Conservé à Manhein.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réun.)

SUPPLIQUES. — Tandis que par les orifices de bronze les nuages odorants montent encore vers les voûtes de Sainte-Sophie, le diacre, alternant avec le chœur, fait monter vers le Ciel d'ardentes suppliques.

Le diacre: Prions le Seigneur dans la paix.

Le chœur: Seigneur, aie pitié! Kyrie, eleison!

Le diacre: Pour la paix céleste et le salut de nos âmes, prions le Seigneur.

Le chœur: Seigneur, aie pitié!

Le diacre: Pour la paix de tout l'univers, la stabilité des saintes églises de DIEU et la concorde de tous, prions le Seigneur.

Le chœur: Seigneur, aie pitié!

Le diacre: Pour cette sainte maison et ceux qui y entrent avec foi, religion et crainte de DIEU, prions le Seigneur.

Le chœur: Seigneur, aie pitié!

Le diacre: Pour notre archevêque N..., les vénérables prêtres, les diacres dans le CHRIST, tout le clergé et le peuple, prions le Seigneur.

Le chœur : Seigneur, aie pitié !

Le diacre : Pour nos rois très pieux et gardés de Dieu, pour ceux de leur palais et pour leur armée, prions le Seigneur.

Le chœur : Seigneur, aie pitié !

Oraison *dite par le prêtre :* O toi qui nous as donné ces prières communes et unanimes et qui as promis aussi d'accorder leurs demandes à deux ou trois fidèles, réunis en ton nom, accorde maintenant encore à tes serviteurs ce qu'ils te demandent pour leur utilité, en nous donnant dans le siècle présent la connaissance de la vérité et dans le siècle futur la vie éternelle... »

Après ces rites et prières, que nous sommes forcé d'abréger (car cette liturgie du Patriarcat de Constantinople est bien plus longue que la Messe du rite latin), a lieu l'introduction de l'Evangile, ou petite entrée (*minor ingressus*, μικρα εἰσοδος) ou premier introït.

Petite entrée. — Le prêtre dit : Seigneur notre Dieu, qui dans les cieux as établi les ordres et les armées des Anges et des Archanges, fais qu'avec notre introït (de l'Evangile) ait lieu à la fois l'introït des Saints Anges qui servent avec nous et glorifient avec nous ta bonté...

L'Evangile est alors porté dans l'ambon que nous avons fait connaître.

C'est cet introït du prêtre portant l'Evangile, du prêtre précédé de l'Ange, que la *Missa picta Græcorum* essaie de mettre sous nos yeux dans sa IIIe planche.

Le moment de l'*Epître* est arrivé : Le *diacre* dit : « Soyons attentifs ! »

Le prêtre : Paix à tous !

Le diacre : C'est la sagesse.

Epitre et Evangile. — Le lecteur lit alors l'épître de l'Apôtre.

La lecture achevée, le prêtre dit : Paix à toi !

Nouvel encensement avant l'Evangile ; puis le célébrant bénit le diacre et lui dit : « Que Dieu, par l'intercession du saint glorieux Apôtre et de l'Evangéliste, te donne la parole à toi, évangélisant, pour évangéliser avec beaucoup de puissance. »

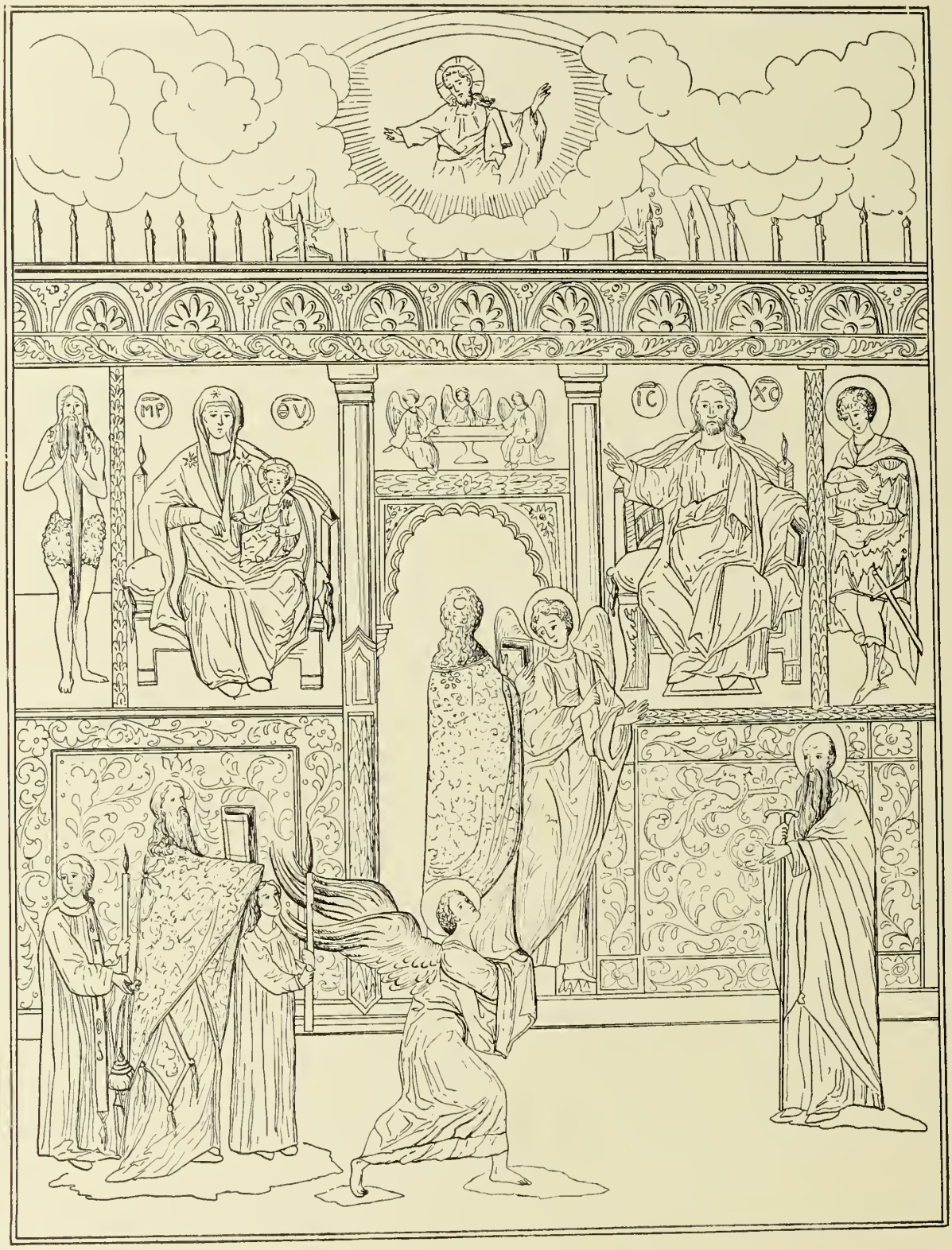
Et le diacre escorté, comme dans notre liturgie, de cierges et de parfums, se rend au sommet de l'ambon. — Le prêtre tourné vers l'Occident, dit à haute voix : « Debout, voici la Sagesse. Entendons le Saint Evangile ! »

Et le diacre commence : Leçon du Saint Evangile de l'Evangéliste ***

Homélie. — C'était un usage fréquent, nous l'avons vu, de commenter apres l'Evangile, le fragment d'Ecriture qui venait d'être lu ; l'Evêque aimait lui-même à nourrir de la parole de vie le troupeau qui lui était confié.[1] Voyez donc l'archevêque de Constantinople, quittant la *cathedra* où il présidait la cérémonie ; voyez-le à l'exemple de son illustre modèle, saint Jean Chrysostome, se rendant à l'ambon pour être mieux entendu du peuple.[2] Serai-je téméraire en pensant que, héritier de la charité de la Bouche d'Or, comme il l'est de son siège, il se plaît à tonner contre le luxe qui énerve et corrompt le peuple de Byzance ? Ne suis-je même pas

1. Voir Martigny. *Dict. des antiquités chrétiennes ;* au mot Catéchuménat, p. 149, 2e colonne.
Voir aussi Mgr Duchesne, s'appuyant sur la *Peregrinatio Silviæ.*
« Les lectures et les psalmodies étant achevées, les prêtres prennent la parole chacun à son tour, et après eux l'Evêque. » *Origines du culte chrétien : La Messe en Orient,* p. 58 (édit. de 1903).

2. « Il avait coutume de parler du haut de l'ambon, pour se rapprocher du peuple », dit son historien Socrate. — Voir Migne, T. 2, XIX, col. 1167.



LA PETITE ENTRÉE
(Gravure tirée de la *Missa Picta.*)

LA GRANDE ENTRÉE
(Gravure tirée de la *Missa Picta*.)

fondé à penser qu'appuyant parfois sa doctrine par quelque citation tirée des œuvres du Saint et vénéré patriarche Jean, il s'écrie, en fixant dans leur gynécée les grandes Dames de Constantinople, toutes ruisselantes d'or et de parures : « Vous, les femmes toutes chargées

CORPORAL DE MONZA (VIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imprimeries Librairies réunies.)

d'or, délivrez-vous enfin de cette maladie, de cette passion de l'or... Vendez tous ces ornements et faites-vous de l'aumône une parure... Voici ce que le Seigneur dit à ces grandes dames, les filles de Sion : Parce qu'elles ont marché la tête haute, avec des clignements d'yeux, traînant leurs longues robes et dessinant des pas affectés, le Seigneur les dépouil-

LE RENVOI DES CATÉCHUMÈNES.

Leur âme est encore la demeure de Satan : c'est cette misérable condition que l'artiste a eue en vue, en les représentant sous la forme de hideux démons expulsés de l'église par l'Archange saint Michel.
Tiré de la *Missa picta Græcorum*.

lera de leurs ornements : elles auront la fange pour parfums et une corde pour ceinture... Songe combien de ventres affamés, combien de corps demi-nus te voient passer dans cet appareil satanique. Ah! qu'il valait mieux ranimer ces vies défaillantes, plutôt que de te percer les oreilles pour y pendre follement la nourriture de mille pauvres!... Comment oserais-tu dans cette toilette baiser et embrasser les pieds du CHRIST?... »[1]

Après de telles paroles j'aime à croire que ces chrétiennes de Byzance, prises de honte à la vue de leur corps, paré comme une idole, se sentaient pressées, en sortant de l'église, de jeter leur bague ou leurs boucles d'oreilles dans la sébile d'un mendiant, accroupi sous le porche de Sainte-Sophie.

Le sermon achevé, le prêtre dit l'oraison des catéchumènes: « Seigneur... jette un regard sur tes serviteurs les catéchumènes, qui inclinent leur tête devant toi; et rends-les dignes, quand le temps sera venu, du bain de la régénération... »

Après cette prière, le diacre s'écrie: « Vous tous, qui êtes catéchumènes, sortez; sortez, catéchumènes; vous tous qui êtes catéchumènes, sortez; qu'il ne reste ici aucun catéchumène; nous tous qui sommes fidèles, prions encore et encore le Seigneur. »

Ce renvoi énergique du catéchumène est figuré dans la planche V de la *Missa picta;* leur âme, destinée à devenir par le Baptême le Temple du Saint-Esprit, est cependant encore, à l'heure actuelle, la demeure de Satan : c'est cette misérable condition que l'artiste a eue en vue dans sa gravure, en représentant les catéchumènes sous la forme de hideux démons, expulsés de l'église par l'archange saint Michel.

GRANDE ENTRÉE. — *La Messe des Catéchumènes* est achevée : *la liturgie des fidèles* commence. Le prêtre prend alors le calice et accompagné du diacre et des clercs, précédé de la croix et de l'encensoir, il se rend en procession dans la nef et rentre dans le sanctuaire par la porte principale : c'est ce qu'on appelle la *Grande entrée.*

L'artiste nous représente dans sa *Planche VI* cet Introït solennel, et nous montre les Anges, non seulement accompagnant celui qui tient ainsi le calice du Seigneur, mais le portant dans leurs mains, conformément à la parole du psalmiste : « Il a ordonné à ses Anges de te garder dans toutes tes voies, et ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte à la pierre. »

Les dons ont été déposés sur la très sainte Table; le prêtre les offre à DIEU dans une prière qui nous rappelle la prière de l'Eglise latine : « *Suscipe, Sancte Pater, omnipotens æterne Deus.* »

SYMBOLE. — Le moment est venu, pour le peuple, d'affermir sa croyance.

Les portes, les portes, s'écrie le diacre : soyons attentifs à la sagesse.

Le peuple : Je crois.

Le symbole est récité. Après quoi commence un dialogue entre le prêtre et le chœur.

PRÉFACE et SANCTUS. — *Le Prêtre :* Que la grâce de N.-S. J.-C. et l'amour de DIEU le Père, et la communication de l'Esprit-Saint soient avec vous tous. — *Le Chœur :* Et avec ton esprit.

Le Prêtre : Elevons nos cœurs. — *Le Chœur :* Il est juste et raisonnable d'adorer le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, la Trinité consubstantielle et indivisible.

Le Prêtre, à voix basse : Seigneur Dominateur, DIEU, Père tout-Puissant, adorable, il est véritablement juste et équitable et digne de la magnificence de ta sainteté, de te louer, de te célébrer... Car tu es loué par les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Chérubins et les Séraphins... et ils se répondent les uns aux autres, et leur voix n'a pas de repos et leurs glorifications ne cessent jamais.

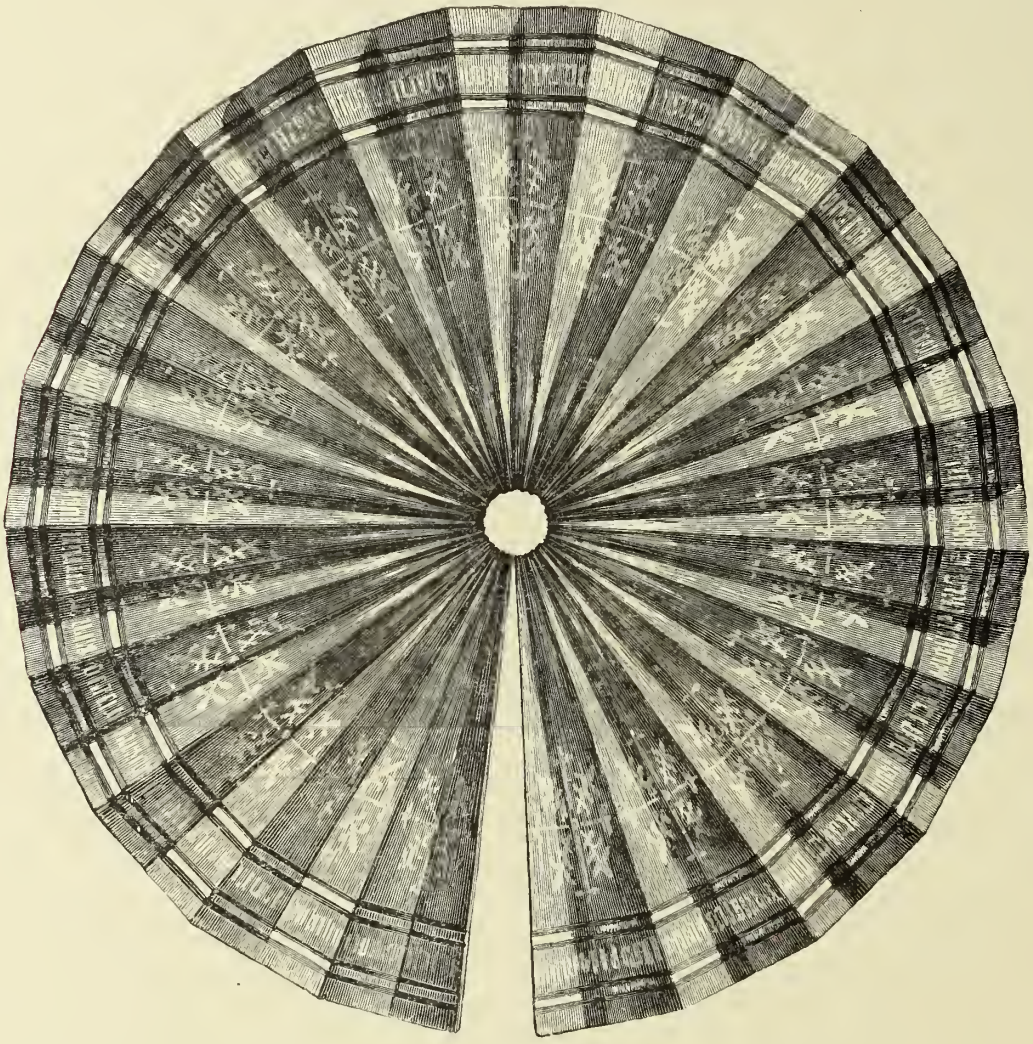
1. Homélie LXXXIX sur saint Matt.

Le Prêtre, à voix haute : Ils chantent l'hymne de victoire...

Le Chœur : Saint, Saint, Saint est le Seigneur DIEU des armées ; le ciel et la terre sont remplis de ta gloire. Hosanna au plus haut des Cieux ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des Cieux !

Chacun a reconnu avec de légères modifications la Préface et le Sanctus de notre liturgie.

La Consécration va avoir lieu ; pendant sa durée, le diacre se tiendra à la droite du prêtre, agitant avec respect le *flabellum* ou *ripidion*, au-dessus de la sainte Hostie et du calice.



FLABELLUM DE MONZA DÉPLOYÉ (VIe siècle).

La liturgie de Constantinople, en adoptant ce rite, s'inspire de l'oracle d'Isaïe,[1] où il est dit que les séraphins avaient chacun six ailes et qu'avec deux d'entre elles, ils voilaient la face du Seigneur. Vous pourrez voir, dans notre Messe du XIIIe siècle, un superbe flabellum de cette époque rappelant l'idée symbolique des ailes du séraphin. Comme nous ne voulons ici vous offrir que des monuments contemporains de Justinien, regardez le joli flabellum du VIe siècle que conserve le trésor de Monza. — Nous y joignons l'*étui :* sa richesse vous fera juger de l'importance attachée alors par les fidèles à ce rite d'honneur.

1. Is. VI, 2.

FLABELLUM DE MONZA.
Détail de l'étui.

FLABELLUM DE MONZA.
(VIe siècle).
— *Riche étui.* —

TYPE DE FLABELLUM DÉPLOYÉ.

Cependant le diacre est à son poste, à la droite du célébrant; il tient en main l'éventail aux plumes de paon, au manche d'or.

Le prêtre prie secrètement.

Consécration. — Seigneur bon et clément, nous aussi, pécheurs, nous nous unissons à ces puissances bienheureuses, nous crions et nous disons : Tu es Saint et entièrement Saint... Tu nous as donné une loi pour nous secourir, tu as établi les Anges pour être nos gardiens, et quand les temps ont été accomplis, tu nous as parlé dans la personne de ton Fils par lequel tu as fait les siècles.. Et lui, la splendeur de ta gloire, la figure de ta substance,... il n'a pas pensé que ce fût une usurpation d'être ton égal;... il s'est incarné dans le sein de la Vierge; il s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave... il s'est donné lui-même, en rançon, à la mort... Or il nous a laissé de sa Passion ce monument, c'est-à-dire ce Sacrifice que nous avons offert par ses ordres; car comme il était sur le point de subir sa mort volontaire, insigne et vivifiante, la nuit qu'il se livra pour donner la vie au monde, ayant pris du pain dans ses mains saintes et immaculées... il rendit grâces, le bénit, le sanctifia et le rompit...

LA TRANSSUBSTANTIATION.
Tiré de la *Missa Picta*.

Le Prêtre, ici, incline la tête et élevant dévotement sa main droite, il bénit le saint pain, disant : Prenez et mangez : CECI EST MON CORPS, qui est rompu pour vous, pour la rémission des péchés.

Le Chœur : Amen.

Le Prêtre, avec les mêmes cérémonies, ajoute : Il prit également le calice du fruit de la vigne, il le mêla, rendit grâces, le bénit, le sanctifia... et le donna à ses disciples et à ses apôtres en disant : Buvez-en tous : CECI EST MON SANG, le sang du Nouveau Testament qui est répandu pour vous et pour un grand nombre, pour la rémission des péchés.

Le Chœur : Amen.

Les paroles sacramentelles ont été prononcées; grâce à leur efficacité, elle est présente sous les voiles Eucharistiques, présente sous le fastueux ciborium de Ste-Sophie, la Victime adorable, qui descendit jadis sur la table de la Cène, sous l'arcosolium des Catacombes, sur le riche autel du Latran.

Cette scène de la Transsubstantiation par les paroles du prêtre, a été reproduite en traits d'une grande beauté dans la VIIe planche de la *Missa picta*. Au-dessus de l'autel, le Christ est représenté sous la forme d'un enfant éclatant comme le feu. Autour de lui une couronne d'anges; deux anges encore sont autour de l'autel, priant, aimant, adorant. Des flammes surgissent sous les pieds du célébrant, image des ardeurs qui doivent consumer son âme à cette heure solennelle où ses lèvres, munies d'un pouvoir redoutable, viennent de changer le pain et le vin au Corps et au Sang d'un Dieu fait homme.

C'est là assurément l'une des peintures les plus saisissantes de la *Missa picta*.

Cependant le diacre a déposé l'éventail et s'est rapproché du prêtre. Tous deux se prosternent trois fois devant la Sainte Table en disant : Dieu, sois propice à moi, pécheur.

Epiclèse. — Le célébrant invoque le Saint-Esprit :[1] Fais que ce pain devienne le précieux Corps de Notre-Seigneur et Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

Le diacre : Amen.

Le prêtre : Fais que ce calice devienne le précieux Sang de Notre-Seigneur, et Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

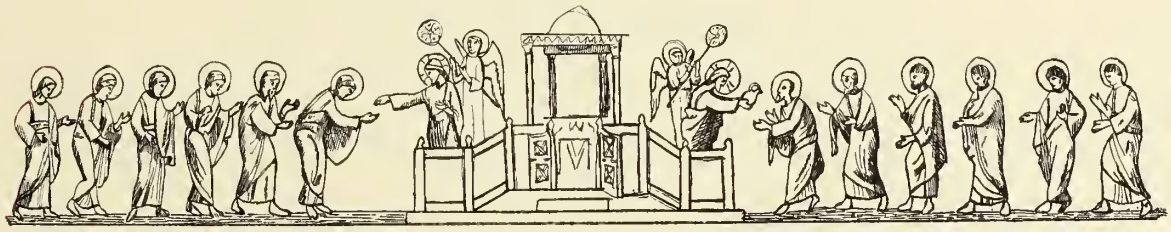
Le diacre : Amen.

Suit le Memento des vivants et des morts.

Memento des vivants. — *Pour les vivants*, le prêtre dit : « Pour le salut, la visitation et la rémission des péchés du serviteur de Dieu N... »

Memento des morts. — *Pour les morts*, il dit : « Pour le repos et la rémission de l'âme de ton serviteur N... fais, ô notre Dieu ! qu'il repose dans le lieu où brille la lumière et d'où s'enfuit la tristesse. »

C'est bien le sens de notre Memento des morts ; au VIe siècle comme au XXe, l'Eglise sol-



LA COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES.
Fresque de Nékrési (VIe siècle).
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury (Imp. Libr. réunies).

licite de Dieu pour ses chers défunts « le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. »

Le prêtre : Daigne me permettre, Seigneur, d'oser avec confiance et sans blâme t'invoquer, toi, Dieu placé au-dessus des Cieux.

Le Chœur : Notre Père...

Le moment de la Communion est arrivé.

« Soyons attentifs ! » dit le diacre.

Communion. — *Le prêtre :* « Les choses saintes sont pour les Saints. »

Il mange le pain de vie ; puis à trois reprises, il boit le précieux Sang, en disant en trois fois : « Au nom du Père... du Fils... et du Saint-Esprit. » Après avoir bu, il essuie le saint calice avec le voile et essuie ses lèvres de la main droite, avec respect, en disant : « Ceci a touché mes lèvres et lavera mes iniquités et purifiera mes péchés, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »

Après l'action de grâces, le diacre prend le calice, et l'élevant devant l'assemblée, il dit : « Approchez avec la crainte de Dieu et avec foi. »

1. Cette invocation porte le nom *d'épiclèse ;* elle joue un grand rôle dans la Messe grecque. Cette invocation, venant après la Consécration, n'est qu'une confirmation, une explication, une application de ce qui a été déjà opéré, à la Consécration, par les paroles sacramentelles. — Voir sur cette question le beau travail du Père le Bachelet : Consécration et épiclèse, étude d'histoire dogmatique et liturgique. (*Etudes*, des 20 Mai et 20 juin 1898.)

Les fidèles qui désirent communier s'approchent, et reçoivent la Sainte Eucharistie sous les deux espèces.

LA COMMUNION SOUS L'ESPÈCE DU PAIN (Fresque de la Basilique de Pitsounda, VIe siècle). Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Ils la reçoivent debout, ainsi que nous le rappelle la fresque de Nékrési.[1] (Grav. page 105). Notre-Seigneur y est représenté distribuant d'un côté le pain de vie, de l'autre le précieux sang,. Les apôtres, ici représentés, ne sont que les représentants des fidèles.[2] Or, ils reçoivent le Corps de Notre-Seigneur debout et dans leur main. Telle était donc la manière de communier à cette époque. Les hommes recevaient la Ste Eucharistie dans leur main nue; les femmes, pour la recevoir, se couvraient la main d'un linge blanc, nommé *Dominical;* usage que sanctionnera bientôt le Concile de Constantinople (587) par cette défense : « Il n'est point permis aux femmes de recevoir l'Eucharistie dans la main nue. »[3]

PYXIDE EUCHARISTIQUE.
Ivoire du VIe siècle (Collection Basilenski).

La basilique de Pitsounda, sur la côte Caucasienne de la mer Noire, fut construite par Justinien : nous y voyons une autre représentation de la Communion en ces temps reculés. Les fidèles, représentées par les apôtres, y reçoivent encore l'espèce dans leurs mains, jointes

1. Cette église passe pour avoir été fondée au Ve siècle, par le roi Tirdat-Khosroïdes (393-405). Ce roi s'y trouve en effet représenté dans une fresque, tenant entre ses mains le modèle de l'église. Voir Rohault de Fleury. *Messe*, T. IV, p. 11.

2. Quand les Grecs veulent reproduire *historiquement* la Cène, ils représentent les apôtres non pas debout, mais assis ou couchés autour d'une table. L'Evangiliaire de Rossano (VIe siècle) nous offre, en deux miniatures, la Cène historique (apôtres couchés) et la Cène typique — apôtres debout, figurant les fidèles.

3. Corblet, T. II, p. 35. — 4. Cette gravure et la suivante sont tirées de *La Messe* de R. de Fleury (Imp.-Lib. réunies).

en forme de croix. Les malades qui n'ont pu assister au Saint Sacrifice, ne seront pas pour cela privés du Pain des forts; voyez sur l'autel ce coffret d'ivoire où sont représentés les trois jeunes Hébreux, chantant les louanges de DIEU dans la fournaise : c'est une pyxide Eucharistique; des fragments de pain y sont consacrés, qui tout à l'heure, portés par le diacre, iront réconforter sur son lit de douleur le malade et le vieillard, enfants de JÉSUS-CHRIST.

Dans la scène de la Communion, le dessinateur de la *Missa picta* nous montre le Prêtre, versant le Précieux Sang sur les lèvres des fidèles à l'aide d'un chalumeau. Est-ce un nouvel anachronisme, ajouté à ceux que nous avons déjà signalés? Nous ne savons, d'une manière précise, comment les Grecs communiaient sous l'espèce du vin au VIe siècle; mais Grégoire de Tours nous dit que l'usage de communier avec la fistula (*chalumeau*) était négligé par

CHALUMEAU D'ARGENT.
Conservé à Notre-Dame d'Herford

DISTRIBUTION DU PAIN BÉNIT.
Tiré de la *Missa Picta*.

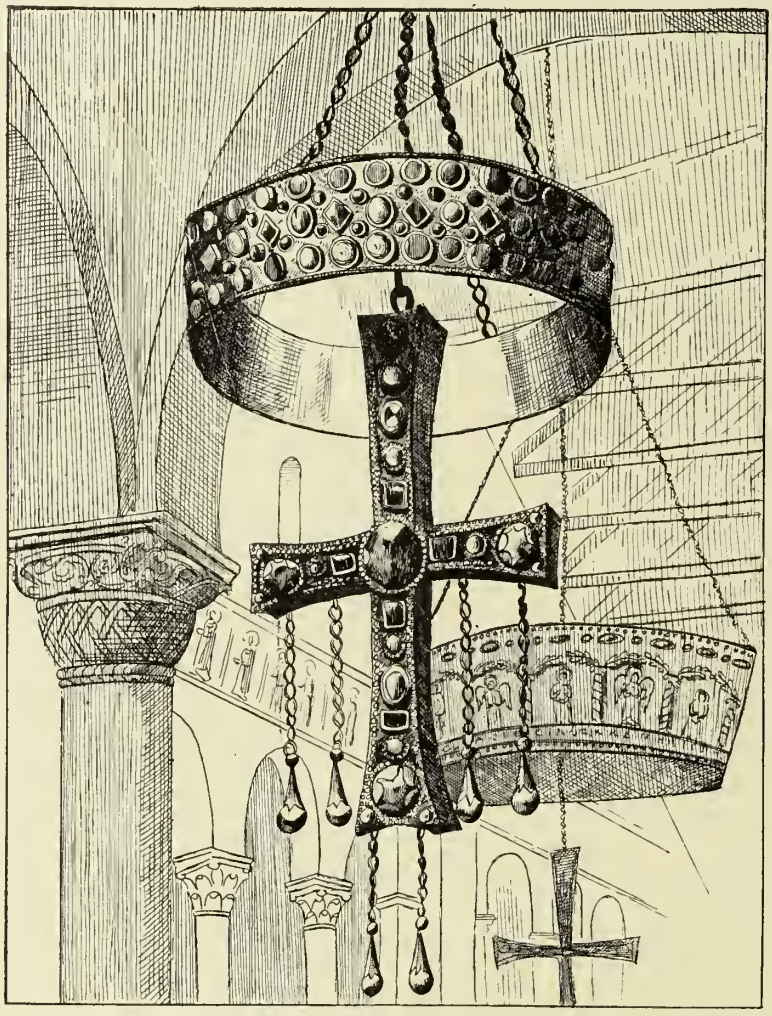
les Ariens, ce qui semble en faire alors le privilège des Orthodoxes. — Il est question encore au VIe siècle, de *canna* dans les coutumes de l'église d'Autun. Peut-être était-ce le chalumeau liturgique... ce qui pourrait montrer que son usage était alors en vigueur, et donner raison au peintre imaginatif de la *Missa picta*.

ACTIONS DE GRACES. — Le peuple a reçu le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST; le diacre convie à l'action de grâces: «Debout, dit-il, nous tous qui avons participé aux mystères divins, saints, sans tache, immortels, célestes et vivifiants de DIEU.

Le diacre : Reçois, — sauve, aie pitié
Toujours; — parfait, saint.
L'ange de paix, fidèle guide.
Le pardon et la rémission des péchés.

Les choses bonnes et utiles à nos âmes.
Le reste de notre vie.
La fin chrétienne de notre vie.
La suite de la foi et communion.

Ici se place une prière analogue au *Domine salvum* ou *Domine salvam fac...* « Seigneur,



REGNA DU VIe SIÈCLE. — MONZA.
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury (Imp. Libr. réunies).

dit le prêtre grec, donne la paix au monde, à tes Eglises, aux prêtres, à nos empereurs, à l'armée et à tout ton peuple... »

PAIN BÉNIT. — Il distribue le pain aux fidèles qui n'ont pas communié (grav. page 107).

ITE MISSA EST. — Puis le diacre dit: Allons en paix. — Prions le Seigneur.

C'est l'équivalent de notre « *Ite Missa est.* »

ORAISON A DIRE TANDIS QU'ON SERRE LES CHOSES SAINTES.

« Le Sacrement de ta dispensation a été achevé et consommé par nous, autant qu'il a été en notre pouvoir, ô CHRIST notre DIEU! car nous avons eu le mémorial de ta mort; nous

avons eu la figure de ta résurrection ; nous avons été rassasiés de la vie qui ne cesse jamais. Nous avons reçu tes délices qui ne peuvent être anéanties... Accorde-nous encore d'en être tous dignes dans l'avenir, par la grâce de ton Père qui n'a pas de commencement et de ton Esprit-Saint, bon et vivifiant ; maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen ».

Vous venez, cher Lecteur, de suivre, dans ses principales parties, une Messe grecque au VIe siècle, sous les voûtes de Sainte-Sophie. Vous y avez vu, dans le cours des cérémonies, un ordre qui diffère, sous plus d'un point, de l'ordre adopté par l'Eglise latine ; vous y avez vu des usages auxquels vous n'êtes pas accoutumé dans vos églises d'Occident, usages généralement symboliques, très expressifs, très parlants, et bien en rapport avec l'âme imaginative et sentimentale des Orientaux. Dans les prières de la Messe, que nous avons notablement abrégées, vous avez pu reconnaître une abondance de suppliques, d'invocations répétées, qui pourraient paraître excessives à la raison plus positive des Occidentaux, et à leur amour de la concision et de la précision... Voilà les divergences des deux rites grec et latin ; mais, sous ces divergences, vous avez pu constater l'identité des parties notables de la Messe : Introït, Epître, Evangile, Symbole, Préface, Consécration, Memento, Elévation, Mélange d'une parcelle de l'hostie au Sang contenu dans le calice, Communion, Action de grâces, vous retrouvez dans la Liturgie de saint Basile tous les éléments intégrants ou essentiels de notre Messe latine. Oui, malgré les différences accidentelles du rite, elle est *une* quant à la substance, la Messe qui se célèbre sur tous les autels du monde. Il est unique et immuable dans son essence, le sacrifice non sanglant qui, à travers les siècles, renouvelle, à la voix du prêtre, le Sacrifice du Calvaire !

Cette immutabilité, en face des variations incessantes de l'erreur, affermit ma foi et réjouit mon cœur. Mais, faut-il l'avouer ? En finissant ce chapitre, j'éprouve un sentiment de tristesse... La réalité se dresse devant moi : c'est le Coran qui, aujourd'hui, dans les murs de Ste-Sophie, impose sa loi ; c'est le croissant qui se dresse sur sa coupole.

O Dieu, caché sous les voiles de l'hostie, n'oubliez pas que cette basilique a été bâtie pour abriter vos saints Mystères ; arrachez-la aux mains de l'Islam. Obtenez de votre Père, par votre Sang précieux, qu'au jour prochain où l'empire ottoman tombera, comme tombe de l'arbre un fruit pourri, un souverain chrétien soit là pour relever l'autel, l'autel de la Messe catholique, dans le chœur de Sainte-Sophie, et pour replacer la croix sur sa coupole !

Chapitre Septième.

MESSE AU TEMPS DE CHARLEMAGNE

En parcourant les Capitulaires de Charlemagne, ce code si parfait, où se fondent si bien la prudence humaine et la sagesse divine, nous avons rencontré plus de quinze prescriptions où le grand homme d'état enjoint à ses sujets le repos et la sanctification du Dimanche.

« Nous avons décrété, dit-il, que le Dimanche serait observé avec grande vénération. — On s'y abstiendrait d'œuvres serviles. — Pas de commerce ce jour-là, *mercatus in eis minime sit.*[1]

Ailleurs, il enjoint que le jour du Seigneur soit *intégralement* gardé. *A vespera usque ad vesperam dies dominicus servetur.*[2]

Ce n'est pas le Dimanche commençant à midi dont se contenteraient certains philanthropes français. C'est le Dimanche plein, commençant dès la veille, selon la coutume anglaise.

Un peu plus loin, il donne la raison de cette prescription : « Il nous a plu que les fidèles observent avec respect le jour où Notre-Seigneur est ressuscité. Car si les païens, en souvenir de leurs dieux, entourent certains jours de respect, si les juifs, dans un culte tout charnel, célèbrent le sabbat, combien plus les chrétiens doivent-ils vénérer le Dimanche! Qu'en ce saint jour ils s'abstiennent donc de vains contes, de causeries futiles, de chansons et de danses auxquelles on se livre trop souvent dans les carrefours ou les places publiques; qu'ils aillent plutôt trouver le prêtre ou quelque personne sage ou vertueuse, et fassent profiter leurs âmes de ses exhortations et de ses entretiens; qu'en ce jour, ils aillent à la Messe avec leurs offrandes. »[3]

Non seulement, par ses sages ordonnances, Charlemagne fit à ses sujets chrétiens une obligation de la sainte Messe, mais, pour les aider à mieux profiter du divin Sacrifice, il écrivit, adressé à son cher Alcuin, un petit traité[4] sur le Sacrifice de la Messe et les rites de l'Eglise.

Nous n'avons pu lire ces pages sans émotion en songeant qu'elles avaient été dictées par celui qui, pendant cinquante ans, avait dicté la loi au monde.

Ce puissant esprit ne croit pas déroger en décrivant un à un tous les vêtements sacrés de

---

1. Liv. V. Capit. CLIII.
2. Liv. VI. Capit. CLXXXIX.
3. Liv. VI. Capit. CCV.
4. *Fragment. Caroli Magni de ritibus veteribus Ecclesiæ. — Epistola ad Albinum* (*Alcuinum*). On voit dans cet ouvrage que la Messe au temps de Charlemagne différait bien peu de la Messe d'aujourd'hui.

l'évêque et du prêtre, la chasuble, l'étole, l'aube;[1] il indique la matière du corporal et la manière de le plier.[2]

Il recherche le symbolisme de l'encens et du baiser liturgique. Ailleurs il fait un superbe commentaire des paroles de la *Préface* et du *Sanctus*. Parfois, il s'élève à des considérations plus hautes, et, par le parallèle qu'il fait de la vie du corps et de la vie de l'âme, il essaie d'inculquer au peuple la nécessité de la Messe : « Pendant toute la semaine, dit-il, le peuple de DIEU ne cesse de prendre soin du corps qui mourra; ne faut-il pas que le Dimanche il prenne soin d'une âme qui vivra éternellement?... *et qui per totam hebdomadam curam corporis morituri indesinenter egit, eo die (Dominico) curam animæ in perpetuum victuræ agere curet.* »

De la ville d'Aix où il édicta plusieurs de ces sages prescriptions, Charles voulut faire la première capitale chrétienne de l'Occident et de l'église qu'il y bâtit, le plus beau temple du monde.

C'est là, dans cette chapelle palatine qui donna à Aix son nom d'*Aix-la-Chapelle*, c'est dans cette rotonde, encore existante, que nous allons assister à une Messe du IXe siècle.

Nous reconstituerons tout d'abord dans sa magnificence première le temple merveilleux, à l'aide de documents et de monuments précis; nous y replacerons tout le mobilier de la Messe, autels, ciboriums, calices. Enfin, nous pourrons évoquer Charlemagne lui-même, dont les précieuses reliques dorment dans *la châsse d'or*. Nous le verrons assistant de sa loge, dans tout l'appareil impérial, au Saint Sacrifice de la Messe. Spectacle réconfortant qu'un pareil spectacle; il nous dira où le plus grand des monarques allait chercher sa force et puiser ses inspirations sublimes.

BUSTE DE CHARLEMAGNE (Fin du Moyen-Age).

Si vous vous rendez aujourd'hui au dôme d'Aix-la-Chapelle, vous pouvez voir, à gauche de l'entrée, juchée sur une colonne, une louve de métal. — L'imagination populaire rattache à son existence la construction de l'édifice dont elle garde l'entrée. — Les architectes du IXe siècle, à court d'argent, auraient hésité à donner au monument toute la splendeur qu'ils rêvaient. — Le démon leur serait apparu sous la forme d'un riche Seigneur: « Je vous donne, leur dit-il, tout l'or nécessaire à votre entreprise, à la seule condition que la première âme, qui entrera dans l'église achevée,m'appartiendra. » Le marché est conclu; le monument a reçu son dernier achèvement; une boule d'or massif étincelle sur le faîte. — Il faut maintenant tenir la terrible promesse. — Que faire? A ces âges de foi, personne ne voulait ap-

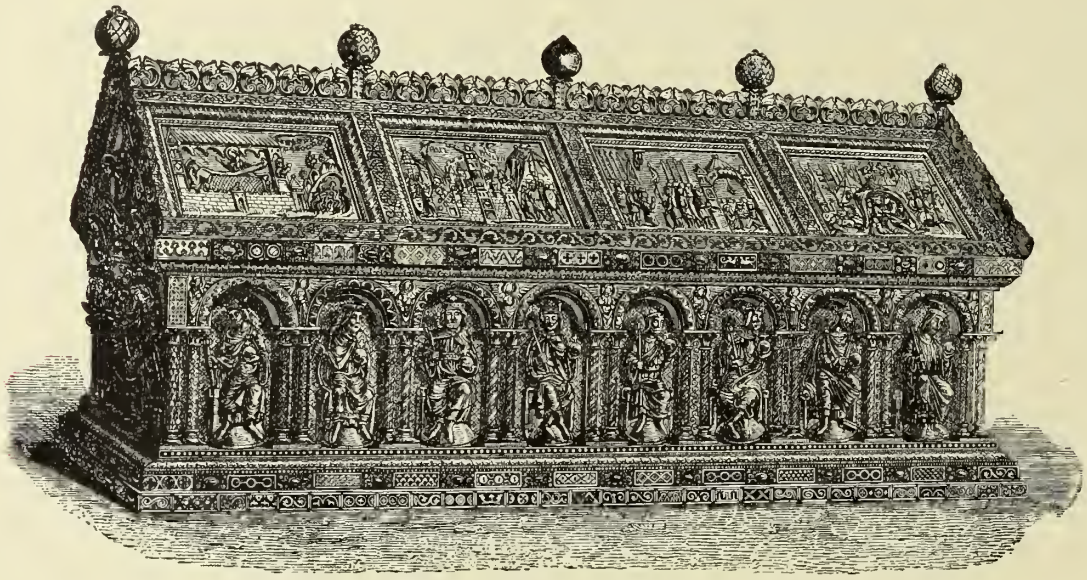
1. Ib. p. 73-75.
2. Ib. p. 92.

partenir au démon. — Une idée lumineuse vint à la pensée d'un moine... qui croyait à l'âme des bêtes... « Prenez dans la forêt une louve, et avant tout être humain, introduisez-la dans le temple. » Ainsi fut-il fait. — Le démon, furieux, tordit le cou de la louve et sortit, en refermant si violemment la porte d'airain qu'elle en fut lézardée. — On vous montre encore avec la louve, la fente dans la porte de bronze.

Légendes que tout cela, mais légendes qui, dans les masses populaires, se greffent toujours sur quelque fait merveilleux. Or, la chapelle palatine fut véritablement une merveille.

Le squelette de l'édifice reste encore tel qu'il était au temps de Charles le Grand : nous en donnons la coupe.

C'est une rotonde octogonale entourée de bas-côtés avec galeries. S'il faut en croire Alcuin,



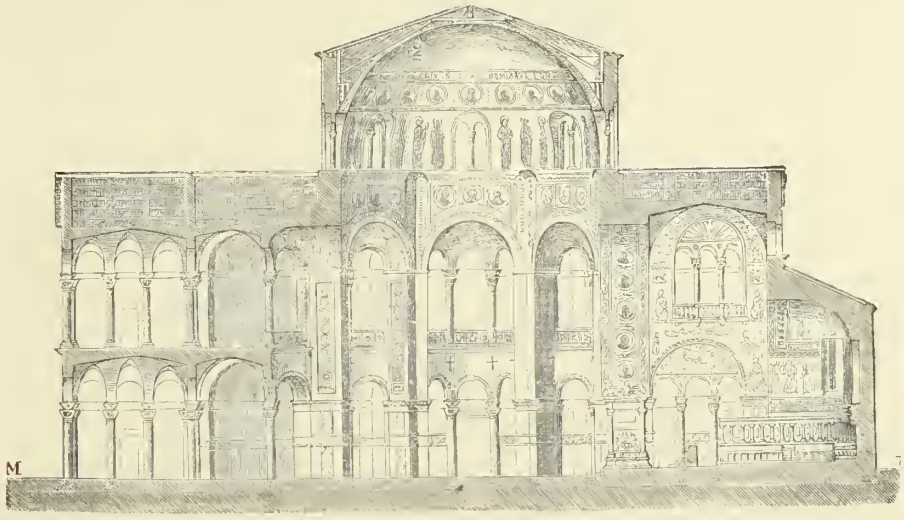
CHASSE DE CHARLEMAGNE (XIIe siècle).
Conservée dans le trésor d'Aix-la-Chapelle.

Charlemagne traça lui-même le plan du temple. Une belle fresque de l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle a donné corps à cette tradition : elle nous représente l'empereur tenant en main l'équerre au lieu du glaive, et traçant amoureusement les lignes de l'édifice. La chapelle palatine, chacun le sait, est une reproduction assez exacte de Saint-Vital de Ravenne.

Le plan du monument était tracé. Il fallait l'exécuter. — Pour ce, point ne fut besoin d'intervention diabolique. Le grand empereur suffit à tout, il avait des amis, il avait des ennemis; amis et ennemis vont être mis à contribution pour l'édification de la chapelle, née de son amour. Verdun a désobéi au monarque; les murs de la ville sont rasés, et les pierres servent à construire les murailles du monument qui s'élève. Il faut orner de colonnes précieuses les arcades des deux galeries superposées. Le Pape Adrien Ier offre à son puissant protecteur les colonnes de marbre du palais impérial de Ravenne. — Ces colonnes de marbre et de granit existent encore aujourd'hui. Vous pouvez les voir sur notre coupe. (Grav. page 113).

Elles existent encore, débris de l'antique splendeur, et les portes d'airain et les balustrades de bronze ouvragé qui bordent les tribunes de la rotonde. Les autres richesses ont péri, pillées par les Normands qui changèrent en écurie cette chapelle, objet de tant d'amour et de tant de sollicitude.

Mais, grâce à Dieu, une restauration intelligente, réparant l'œuvre de destruction, restituera au monde chrétien la merveille d'Aix. Déjà le baron Béthune s'inspirant des mosaïques

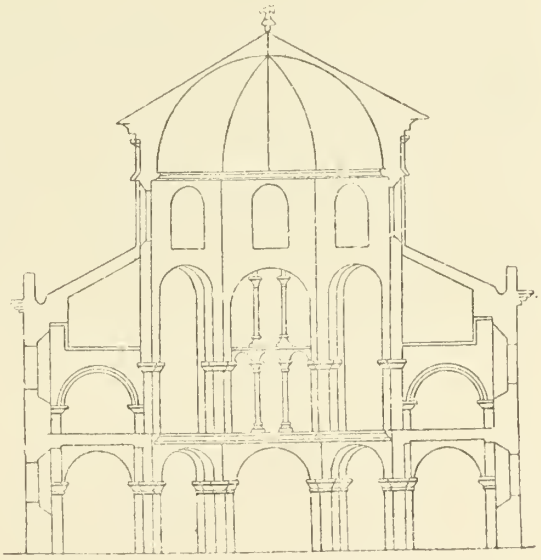


COUPE DE LA BASILIQUE DE SAINT-VITAL.
Reproduite par Charlemagne.

de Saint-Vital de Ravenne, a rendu à la coupole de la chapelle carlovingienne ses parures de mosaïques. Le Christ, roi du monde, assis sur un trône, se détache sur fond d'or. La couronne est suspendue au-dessus de sa tête et les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse lui offrent leurs propres couronnes (Gr.p. 116).

Le baron Béthune a été bien inspiré : c'est bien là le sujet que Charlemagne a dû choisir. Commencé en 796, le monument était consacré en 804.

En supposant que le gros œuvre ait été achevé en quatre années, c'est vers l'an 800 que commença l'ornementation intérieure de l'église. C'est aussi en cette même année, à la Noël, que Charles fut couronné empereur d'Occident par le Pape Léon III. Il priait devant le tombeau de saint Pierre; le Souverain Pontife lui met soudain le diadème impérial sur la tête, tandis que tout le peuple s'écrie par trois fois: « A Charles-Auguste, couronné de la main de Dieu, vie et victoire! »



COUPE DU DOME D'AIX-LA-CHAPELLE.

Cette couronne qu'on lui offre, Charles reconnaissant va la mettre sur le front du Christ. Cette vie et cette victoire qu'on lui souhaite, il en fera participer le Christ, dont il se considère comme le lieutenant attitré. Il ne veut pas que le Sauveur soit dans le monde un souverain mort et vaincu, il veut en faire un

roi vivant, victorieux, triomphant. Pour établir cette Royauté, pour assurer ce triomphe, il mettra au service du Rédempteur son épée et ses institutions.

Il le fera régner dans le monde, non seulement par la sagesse de ses lois, mais par les manifestations parlantes de l'art chrétien. Il sait que le peuple, grand enfant, s'instruit toujours par les yeux. Il veut donc que les yeux du peuple rencontrent sans cesse cette image du CHRIST triomphant, triomphant sur le trône douloureux de la Croix,[1] triomphant dans la gloire sur le trône d'or où le font asseoir les mosaïques des coupoles.

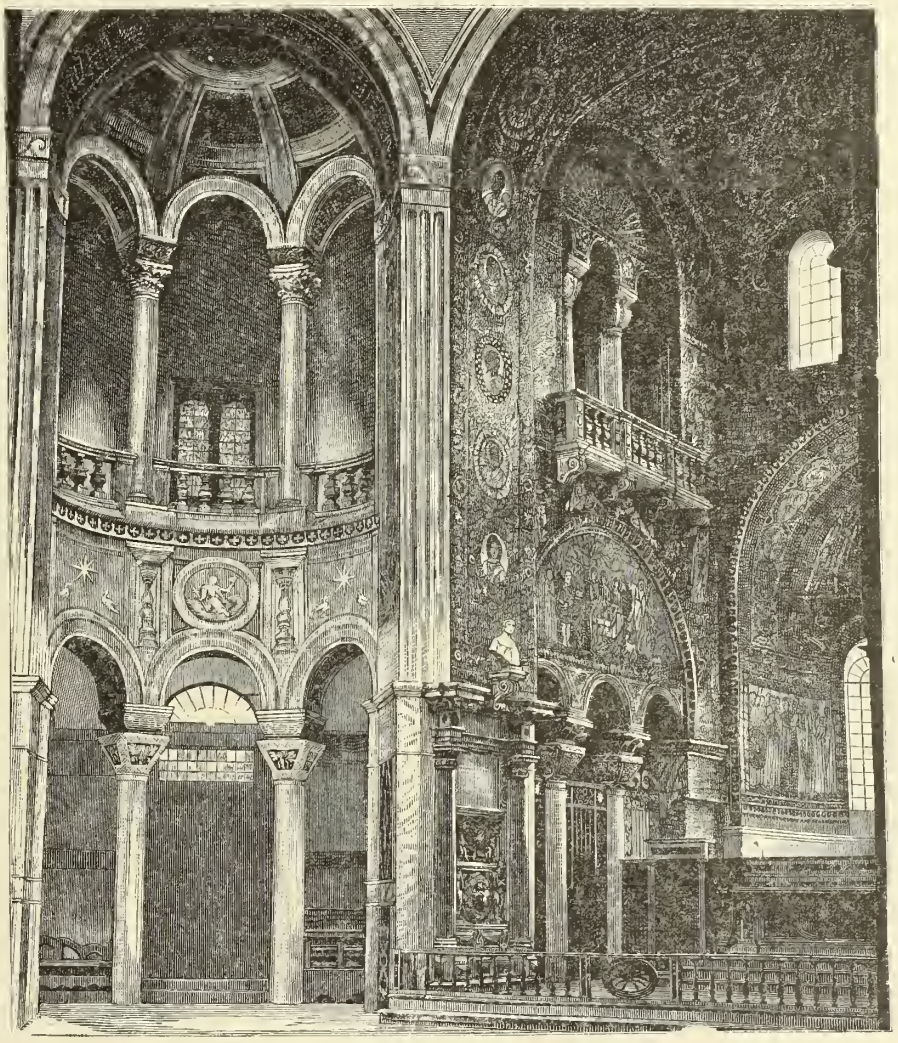
CHARLEMAGNE SURVEILLE LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE D'AIX-LA-CHAPELLE.

Oui, le baron Béthune a été bien inspiré; la mosaïque, dont le dessein est sous nos yeux, est bien celle que Charlemagne a dû choisir. Lui qui écrivait en tête de ses Capitulaires : « *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum :* JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, régnant pour toujours »; il se plaisait, nous n'en doutons point, à se placer, en esprit, parmi les vingt-quatre Vieillards qui, sur la coupole de la Chapelle, offraient au Monarque éternel l'hommage de leur couronne!

Etendez par la pensée cette somptueuse décoration au monument tout entier. Revêtez les

1. Voir notre Ouvrage : *Le Crucifix dans l'Histoire et dans l'Art...* Liv. II, Chap. II.

murs froids et nus de leur riche vêtement de peinture; rendez aux murailles leurs mosaïques passées : émeraudes, topazes, rubis enchâssés dans l'or. Au lieu du chœur actuel, œuvre du XIVe siècle, replacez par la pensée le chœur primitif, chœur rectangulaire à double étage, et vous aurez la « Chapelle » dans l'état où elle était le jour des Rois 804, quand elle fut consacrée par Léon III; chapelle si merveilleuse, que, dans la Pragmatique écrite pour la solennité de la Consécration, Charles pouvait dire : « Par l'assistance divine, cet ouvrage est parvenu à un



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAINT-VITAL, A RAVENNE.
Il peut donner une idée de l'intérieur du dôme d'Aix-la-Chapelle.

» point de perfection que rien ne peut égaler. Cette magnifique basilique, par la grâce de DIEU, » a surpassé mes désirs ».

On sait ce qu'étaient les désirs de Charlemagne; pour qu'ils aient été surpassés, elle devait être en effet bien belle l'œuvre née de son cœur

Le temple est prêt pour le Sacrifice. Avant d'y assister, essayons de remettre sous ces voûtes le mobilier d'autel qu'y plaça le pieux souverain.

Il y a quelques mois, cher lecteur, je visitais à votre intention le vieux monument que je

me suis efforcé de vous faire connaître. Désireux que j'étais de vous faire part de mes recherches, je m'enquis, avec le plus grand soin, des moindres débris, restes précieux de l'œuvre primitive.

MOSAIQUE DU DOME D'AIX-LA-CHAPELLE.

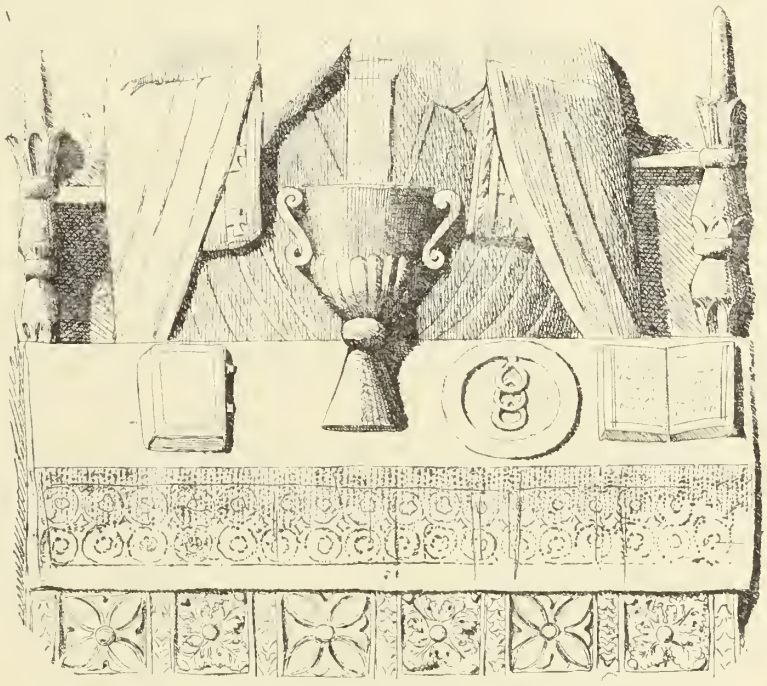
N'accordant qu'une attention modérée à la ravissante chaire à prêcher, ornée d'ivoires antiques, don de Henri II, regardant même d'un œil quasi distrait la superbe couronne de lumières, don de Frédéric Barberousse, suspendue en 1168 au-dessous de la coupole, je ne cherchais, je ne demandais que du Charlemagne.

Arrivé au premier étage de la galerie, mon guide crut pouvoir me satisfaire : « Voici, me dit-il, l'autel devant lequel Charlemagne assistait à la Messe. » Ce disant, il me montrait un autel rectangulaire, en pierre blanche, ayant pour tout ornement quelques moulures des plus simples.

Non, ce n'est pas l'autel, offert par Charles à son église, « si belle qu'elle surpasse ses désirs. » Tout au plus, ces pierres brutes servaient-elles de support à un autel d'or et de pierreries que la rapacité des Normands aura fait disparaître.

L'étude comparée des trois monuments de la première moitié du IXe siècle va nous permettre de replacer dans la chapelle d'Aix, un autel du siècle de Charlemagne.

IVOIRE DE FRANCFORT (IXe S.)
AUTEL, CALICE ET CIBORIUM.



IVOIRE DE FRANCFORT (Détail).
Nous y voyons un autel du siècle de Charlemagne.

Gravures tirées de *La Messe* de Rohault de Fleury (Impr. Libr. réunies).

Le premier monument est le sacramentaire de Drogon, que nous avons feuilleté avec tant d'amour à la Bibliothèque nationale.[1] Ce précieux manuscrit, tout porte à le croire, est bien du IXe siècle.[2] Selon le catalogue de M. Delisle, ce beau codex aurait été exécuté sous le pontificat de l'évêque Drogon, entre les années 826 et 855. Examinez à loisir le feuillet 87 verso, que nous mettons sous vos yeux ; vous y verrez une image de la Messe qui occupe l'intérieur d'une grande majuscule D et qui retrace avec perfection le mobilier d'autel au début du IXe siècle (Grav. page 118).

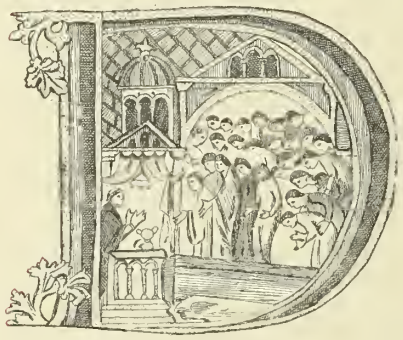
Regardez bien ensuite le bas-relief de l'Autel d'or de Milan : cet autel est sûrement du IXe s. ; il porte sur lui sa date : 835. Deux scènes de la vie de saint Ambroise y sont représentées, instructives pour l'histoire de la Messe (Grav. page 119).

1. Fds latin, no 9428.
2. Voir à l'appui de cette date les preuves apportées par M. Rohault de Fleury dans son ouvrage *La Messe*.

Jetez un dernier regard sur un ivoire du IXe siècle, conservé à la Bibliothèque de Francfort-sur-le-Mein.

Vous voici en présence de trois monuments du même siècle, du siècle de Charlemagne, bien qu'un peu postérieurs à ce héros. Il n'est guère probable que les différents artistes qui ont travaillé à ces chefs-d'œuvre, séparés qu'ils étaient par de grandes distances, se soient concertés pour l'exécution de leur travail. Ce qu'ils ont représenté sur le parchemin, dans l'or et dans l'ivoire, c'est ce qu'ils voyaient chaque dimanche, dans leur église, en assistant à la Messe. Si nous retrouvons mêmes particularités en France, en Italie, en Allemagne, nous pourrons, par une induction légitime, en tirer des renseignements certains sur la Messe et sur les instruments de la Messe, au IXe siècle.

Tout d'abord, l'étude de nos trois spécimens nous révèle *la forme de l'autel;* c'est la forme d'un parallélipipède rectangulaire. Il semble même entièrement cubique dans le Sacramentaire de Drogon et dans l'ivoire de Francfort. La table de l'autel est entièrement plane et n'admet ni gradin, ni retables. C'est qu'en effet, à cette époque (notre grande majuscule D nous le montre bien clairement) le prêtre dit encore la Messe, tourné vers le peuple.



INITIALE DU SACRAMENTAIRE DE DROGON.
(Bibl. Nat., folio 87 V).
Tirée de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun).

Nous connaissons la forme que devait affecter l'autel placé dans le sanctuaire carlovingien d'Aix : autel rectangulaire, sans gradin qui pût masquer la vue du prêtre.

Quelle était la matière de cet autel ? Quelle en était l'ornementation ?

Etudions deux spécimens fameux de la première moitié du IXe siècle, l'autel de Milan, que nous avons déjà aperçu, et l'autel de Reims, élevé par les soins d'Hincmar. Si ces deux monuments sont quelque peu postérieurs à la mort de Charlemagne, ils nous indiquent cependant le niveau de l'art chrétien de l'an 800 à l'an 850. En unissant les splendeurs de ces deux autels, nous pourrons nous figurer ce qu'était l'autel de la Chapelle Palatine que le monarque voulait *aussi belle que faire se peut.*

Un inventaire du trésor de Notre-Dame de Reims nous donne une idée de la richesse de son grand autel : « Au devant dudit autel il y a trois histoires, dont la première est de saint Nicaise, la seconde de Notre-Dame, la troisième de saint Remy, garni de cornalines, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, et de deux onyx. Au milieu de ladite table est un cristal de roche en ovale, sur lequel est gravé un crucifix. »[1]

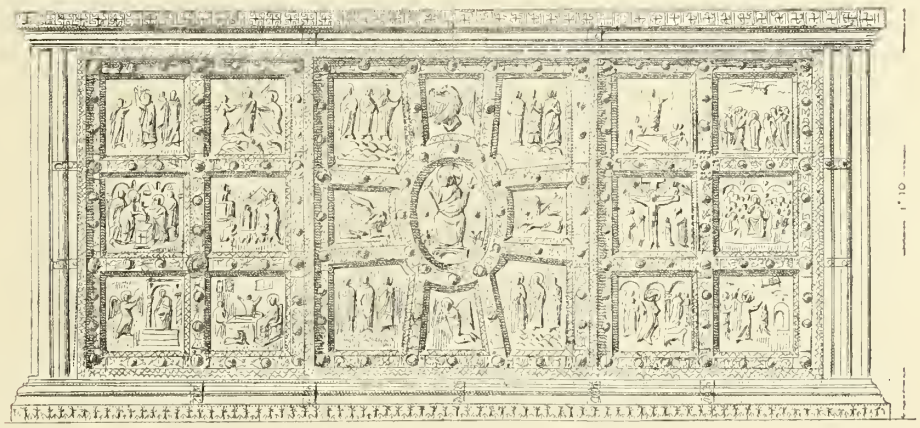
Plus somptueux peut-être est encore l'autel exécuté à Saint-Ambroise de Milan, par l'orfèvre Volvinius, sur les ordres de l'archevêque Angilbert II.

L'œil sur notre gravure, suivez-en la description d'après Labarte :[2] « L'autel a la forme d'un parallélipipède surmonté d'une corniche et porte sur une base... La face principale, toute d'or, est divisée en trois panneaux, par des listels d'émail cloisonné... Dans le panneau central une croix pattée, ornée de pierres fines et de cabochons précieux.

Au centre de la croix, le CHRIST est assis ; dans les quatre branches, les emblèmes des Evangélistes. — Dans les panneaux de droite et de gauche : la représentation de la vie et de la passion du Sauveur.

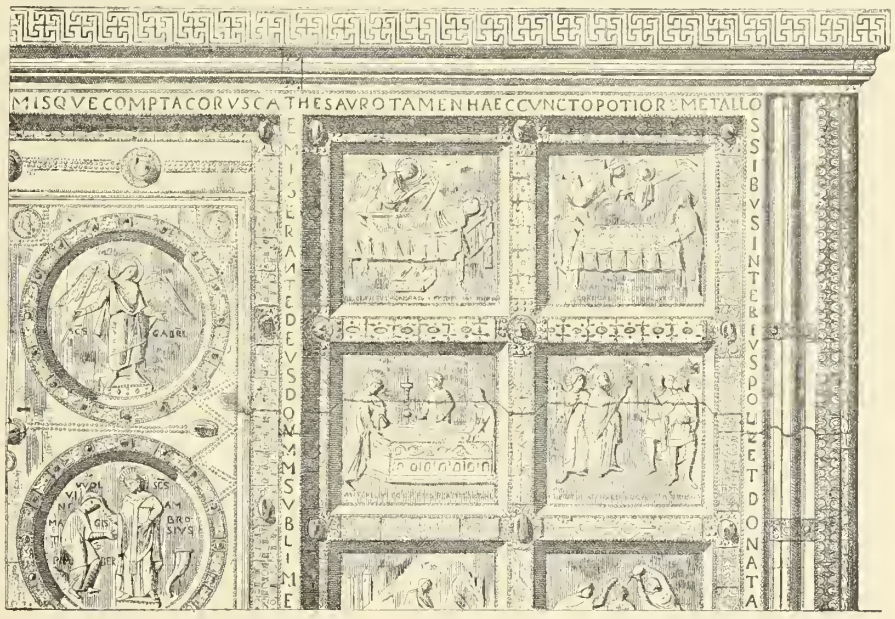
1. Inventaire de l'an 1669.
2. Labarte, I, 358.

La face postérieure est en argent et représente douze sujets de la vie et de la mort de saint Ambroise, correspondant aux scènes de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. Sur notre gra-



FACE PRINCIPALE DE L'AUTEL D'OR DE MILAN (IXe siècle).

vure, dans le médaillon du bas, vous voyez saint Ambroise tenant de son bras gauche son autel qu'Angilbert vient de lui offrir. De sa main il bénit l'artiste qui a exécuté cette merveille d'orfèvrerie. L'inscription « *Volvinius, magister, faber,* » nous révèle que le maître-orfèvre portait le nom de Volvinius.

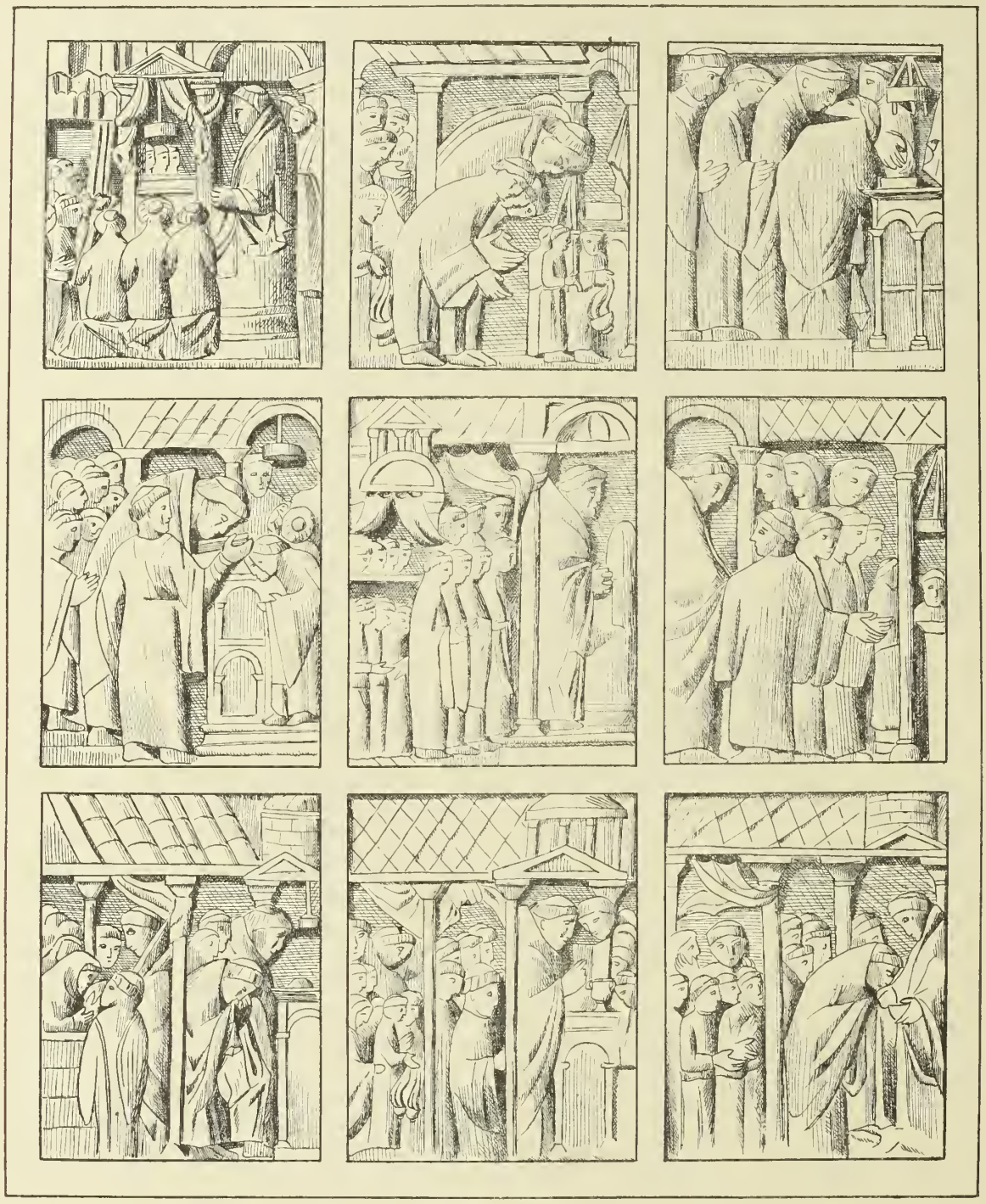


FACE POSTÉRIEURE DE L'AUTEL D'OR DE MILAN (IXe siècle).

Si Volvinius ne nous était représenté si jeune sur notre médaillon, nous pourrions supposer que Charlemagne l'avait choisi trente ans plus tôt pour exécuter l'autel de sa Chapelle.

A défaut de Volvinius, quelque maître ouvrier a dû réaliser un chef-d'œuvre, car l'empereur mettait à sa disposition, et l'or que lui apportaient les peuples tributaires, et les riches dépouil-

les qu'il avait reprises aux Avares. Sans doute, sur les parois de l'autel, le monarque fit graver

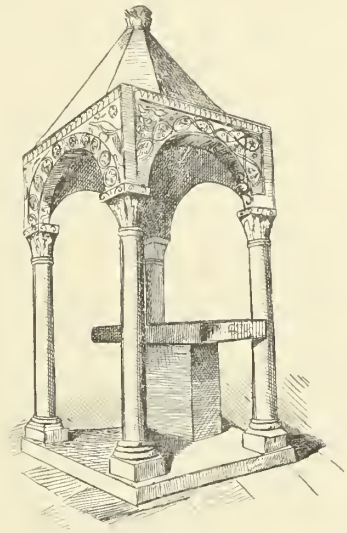


DIVERSES PHASES DE LA MESSE AU IXe SIÈCLE.
COUVERTURE D'IVOIRE DU SACRAMENTAIRE DE DROGON (IXe siècle).
Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury (Imp. Libr. réunies).

la naissance, les prouesses et l'illustre mort de Celui dont il se disait le lieutenant : la naissance, les prouesses, la mort de JÉSUS-CHRIST, monarque universel et Roi du monde.

Au-dessus de l'autel, à n'en pas douter, s'élevait un ciborium : Charlemagne n'avait-il pas ordonné, dans le XIVe de ses Capitulaires, qu'il y eût au-dessus de l'autel toiture ou baldaquin : *Ut supra altaria tecuaria fiant vel laquearia.*

Les artistes chrétiens se seraient bien gardés de contrevenir à un ordre si précis. Aussi, sur les monuments de l'époque, vous voyez partout le ciborium dominant l'autel. Il est sur l'ivoire de Francfort et bien élégant, soutenu sur quatre légères colonnes. Vous le voyez sur notre belle initiale du Sacramentaire de Drogon ; vous l'y voyez même avec un gracieux complément de voiles ou courtines qui, dès cette époque, suspendues à la partie inférieure du baldaquin, pouvaient glisser sur les tringles de bronze ou d'argent, et selon les moments de la Messe, rendaient le célébrant visible ou invisible aux yeux des fidèles.

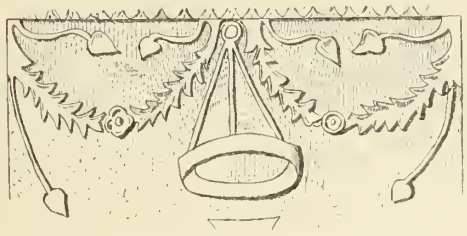


CIBORIUM DU IXe SIÈCLE,
Conservé au Musée de Pérouse.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury.
(Imp. Lib. réunies).

Fermez le précieux Sacramentaire, dont une seule initiale nous initie à tant d'usages de ces vieux temps ; sa couverture est peut-être plus parlante encore. — Car ce livre est comme le livre de l'Apocalypse, il est plein de révélations à l'intérieur et à l'extérieur, « *intus et foris.* » Sur le plat du livre, neuf petites plaques d'ivoire sont encadrées dans une bordure d'argent. Sur ces neuf plaques d'argent, nous allons découvrir tour à tour ce qu'était le mobilier liturgique au temps de Drogon, et tout à l'heure, sur ces neuf plaques inestimables, nous suivrons les phases successives de la Messe.

Sur la plaque n° 1, vous apercevrez tout d'abord le *ciborium* avec son fronton, ses colonnes et ses courtines élégamment nouées autour des colonnes.

Peut-être ces représentations vous semblent-elles un peu minuscules. Le ciborium du IXe s., conservé au Musée chrétien de Pérouse, vous donnera une idée plus complète de ce que pouvait être le ciborium d'Aix-la-Chapelle. Il est dans un état parfait de conservation et bien gracieux vraiment, avec ses légers arceaux et la pyramide octogonale qui le couronne. De jolies rosaces dessinent l'archivolte ; au tympan un oiseau becquète un fruit ; c'est un paon, image de l'immortalité qui se nourrit du fruit qui donne la vie.



REGNUM SCULPTÉ SUR LE TOMBEAU DE GALLA PLACIDIA, A RAVENNE.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Sur notre Sacramentaire, que vous saurez bientôt par cœur à force de le regarder, et sur l'initiale D, et sur les plaques d'ivoire, vous voyez une suspension que vous avez peut-être prise pour une lampe de sanctuaire.

Il n'en est rien. Cet ornement, qui vous apparaît plus nettement représenté au-dessus de l'autel de Milan, est ce que nos ancêtres appelaient *Regna* (royaumes) ou des couronnes.

La couronne dans l'antiquité était la récompense décernée aux vainqueurs. Saint Paul, comparant les luttes du chrétien aux luttes de l'athlète dans l'arène, se promet à lui et à ses frères, pour prix de la victoire, une couronne incorruptible : « *illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* »

Quand on se rappelle qu'aux origines la Messe était célébrée sur le tombeau du chrétien,

mort pour la foi, il semble tout naturel que nos ancêtres aient songé à suspendre une couronne au-dessus de la vaillante dépouille du martyr triomphant.

Après la paix de l'Eglise, cette couronne, suspendue au-dessus de l'autel, prit une autre signification bien belle encore. Les rois, hier encore persécuteurs de l'Eglise, étaient devenus ses défenseurs et ses soutiens. Dès lors, ils se plurent à suspendre leurs couronnes au-dessus de l'autel comme le symbole de leur soumission au Roi des rois : « La couronne enchaînée près de l'autel, dit très justement Rohault de Fleury, est l'emblème de leur royale dépendance. [1]

C'est dans cette pensée que Constantin avait dédié son diadème à Sainte-Sophie. C'est dans cette pensée, sans nul doute, qu'à l'instigation de saint Remi, Clovis envoya à Rome sa couronne royale. [2]

ÉVANGÉLIAIRE D'AIX-LA-CHAPELLE.
DOME, AUTEL ET REGNA DU Xe SIÈCLE.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réunies).

Deux siècles plus tard, ce fut toujours dans le même sentiment de pieuse dépendance que la reine Théodelinde fit suspendre au-dessus des autels la ravissante couronne, conservée aujourd'hui au trésor de Monza.

Au siècle suivant, en l'an 653, Reccesvinthe était sacré roi ; lui aussi voulut offrir son diadème au Roi des rois.

Par un bonheur incomparable, cet ex-voto d'un prix incalculable a été découvert en 1858 par un officier français, aux environs de Tolède, dans la Fuenta de Guarrazar. Nous mettons sous vos yeux plusieurs spécimens des *Regna* de ce riche trésor. [3]

Charlemagne, qui donne un si grand essor à l'orfèvrerie religieuse, ne manque pas de multiplier les *Regna* au-dessus des autels. C'est lui, nous l'avons dit, qui commençait son Capitulaire de Mars 789 par ces paroles : « *Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais.* » Nul doute que traduisant en acte ces quatre mots, qui étaient son programme d'action et la maxime de son règne, il n'ait suspendu à la voûte de sa chapelle palatine, une couronne votive, plus belle encore, si faire se peut, que celle de Reccesvinthe.

Deux siècles plus tard, saint Henri, empereur, imitera Charlemagne. Couronné à Rome dans l'église des Saints-Apôtres, il fera porter sur l'autel de Saint-Pierre, le diadème que le Pape vient de lui poser sur la tête.

---

1. Voir son beau travail sur les *Regna*. — *La Messe*, Tome V, p. 101 et suiv.

2. Le Liber Pontificalis nous l'apprend en ces termes : *Eodem tempore venit regnum cum gemmis pretiosis a Rege Francorum Clodovæo Christiano, donum beato Petro Apostolo...* Hincmar, dans la vie de saint Remy, confirme ce fait, si intéressant pour les origines chrétiennes de notre France : « *Chlodovicus, rex gloriosus, coronam auream cum gemmis, quæ regnum appellari solet, beato Petro, sancto Remigio suggerente, direxit.* »

3. La représentation de ces couronnes, si exacte soit-elle, est bien pâle auprès de la réalité. Allez voir vous-même ce trésor à Paris, au musée de Cluny. Sous sa vitrine de verre, protégée par un blindage de fer, vous pourrez contempler à loisir, au milieu de neuf autres couronnes, ce riche bandeau d'or massif, encadré par deux bordures cloisonnées d'or et incrustées de pierres de Carie : trente saphirs orientaux alternant avec trente grosses perles rehaussent sa beauté.

Les souverains, en ces âges de foi, sont pénétrés de la pensée du règne social de JÉSUS-CHRIST. Tandis que par l'épée ils reculent les frontières de son Royaume, par l'offrande faite à l'autel de leur propre couronne, ils affirment aux yeux des peuples sa souveraineté suprême.

DIEU rende à nos états modernes, des Clovis, des Charlemagne et des Henri!

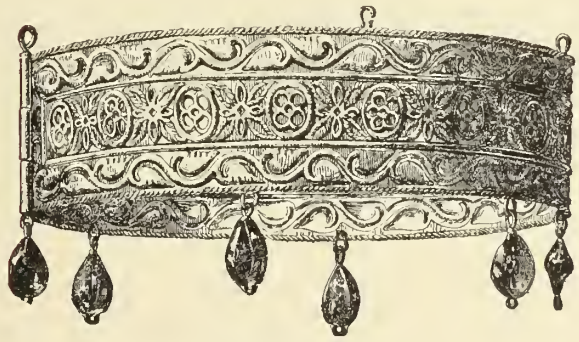
Le paliotto d'or de Milan, l'ivoire de Francfort, les plaques d'ivoire et la miniature du Sacramentaire de Drogon nous révèlent *le costume du prêtre à l'autel.* Partout le célébrant y est revêtu d'une ample chasuble. — Souvent (voyez le Sacramentaire), elle descend jusqu'à la cheville, les larges plis sont péniblement ramassés sur les bras et le tissu en est si raide qu'il remonte jusque dans la nuque, formant une espèce de capuchon.

COURONNE VOTIVE DE GUARRAZAR (VIIe S.) Musée de Cluny.

Nos précieux spécimens vous ont déjà révélé la forme de l'autel au IXe siècle, le mobilier de l'autel, le vêtement du prêtre à l'autel; ils vous représentent encore le grand instrument du Saint-Sacrifice, *le calice.*

Sur la plaque d'ivoire n° 9 de Drogon, dans la grande initiale D, sur l'ivoire de Francfort, vous voyez un calice. Partout, aux flancs de ce calice, vous voyez adaptées des anses plus ou moins gracieuses. L'anse au flanc du vase sacré est comme une caractéristique des calices de cette époque. La règle n'était cependant pas sans exception. Témoin le fameux calice de Tassilon. Cet objet d'art, conservé à l'abbaye de Kremsmunster, en Autriche, est de la fin du VIIIe siècle.[1] Vous jugerez bientôt si nous avons raison de le faire intervenir dans une Messe à Aix-la-Chapelle, au temps de Charlemagne (Voir gravure page 124 au bas).

« Ce calice, en cuivre d'or, est formé d'une coupe semi-ovoïde, d'un nœud et d'un pied conique. Toutes les parties semblent fondues d'un même coup; ciselées, ensuite dorées, elles ont reçu des plaques ou des filets d'argent niellé. Les médaillons encadrés d'entrelacs nous présentent le CHRIST et les quatre Evangélistes...



COURONNE VOTIVE, Trouvée à Guarrazar (VIIe siècle).

» La coupe est assise sur un rang de perles qui la sépare du nœud. Ce nœud, enveloppé d'un large réseau, est décoré de petites pierres à l'intersection de ses mailles. Le pied lui-même porte quatre médaillons, renfermant des bustes de Saints... Enfin, à la base, on lit cette inscription, en capitales :

† TASSILO, DUX FORTIS. † LUITPERGE, VIRGO REGALIS.

» Tassilon, dont nous voyons ici le nom, était duc de Bavière et époux de Luitperge, fille de Didier, roi des Lombards. On sait que, vaincu en 788 par Charlemagne, il fut détrôné,

1. Rohault de Fleury. *Messe*, T. IV, p. 92.

exilé à l'abbaye de Jumièges où il mourut. »[1] Nous savons que Charlemagne ne se faisait pas faute de saisir les trésors des princes vaincus. Ce calice de Tassilon dut très probablement tomber entre ses mains. Ne pouvons-nous pas croire, en toute vraisemblance, qu'il le réserva pour sa chère Chapelle d'Aix qu'il devait élever huit années plus tard?

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES AU TEMPS DE CHARLEMAGNE
Biblioth. de Metz (IXe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réunies).

Tout est prêt pour le Sacrifice, le calice et l'autel; tandis que, dans le *Sacrarium*, le célébrant revêt la chasuble flottante, les fidèles affluent vers l'église en remplissant les rues et les carrefours du chant du *Kyrie*. Ce sont les Capitulaires qui l'ordonnent: « Qu'en ce jour de Dimanche, ils viennent à la Messe, en chantant tous: *Kyrie Eleison;* et qu'en s'en retournant, ils le chantent encore. »[2]

Dès qu'ils ont franchi la porte de bronze, les hommes vont prendre leur place dans la nef, les femmes se rendent dans les galeries. — C'est là que tous assistent au St-Sacrifice, debout ou agenouillés, suivant les parties de la Messe, ainsi que nous le voyons sur la miniature de notre Sacramentaire. En ces âges de vaillance, on ne se servait point encore de ces chaises et de ces prie-Dieu, que l'affaiblissement de la foi, et peut-être aussi l'affaiblissement des santés, a depuis, introduits dans nos églises.

Dans l'assemblée règne le plus parfait silence; les fidèles se garderaient bien de le rompre par des causeries inconvenantes; ils connaissent tous la prescription du Prince: « *Placuit ut fideles silentium in Ecclesiâ teneant,* »[3] et ils savent que Charles tient la main à l'exécution de tout Capitulaire concernant le culte divin.

Dès que la foule a rempli les nefs de la Chapelle, Charlemagne fait son entrée. Sur le seuil du temple, il dépose Joyeuse, sa chère épée,

> Héroïne, qui par le monde
> Suivit, chassa le crime immonde,
> Vainquit les païens en tout lieu,
> Vibrant acier, glaive de DIEU.[4]

CALICE DE TASSILON.
Conservé à Kremsmunster (VIIIe siècle).

Sur le seuil du temple, Charlemagne a déposé Joyeuse, car il tient à ne pas enfreindre les défenses faites à ses peuples; or, par l'un de ses Capitulaires,[5] il a défendu d'assister à la Messe avec des armes de guerre.

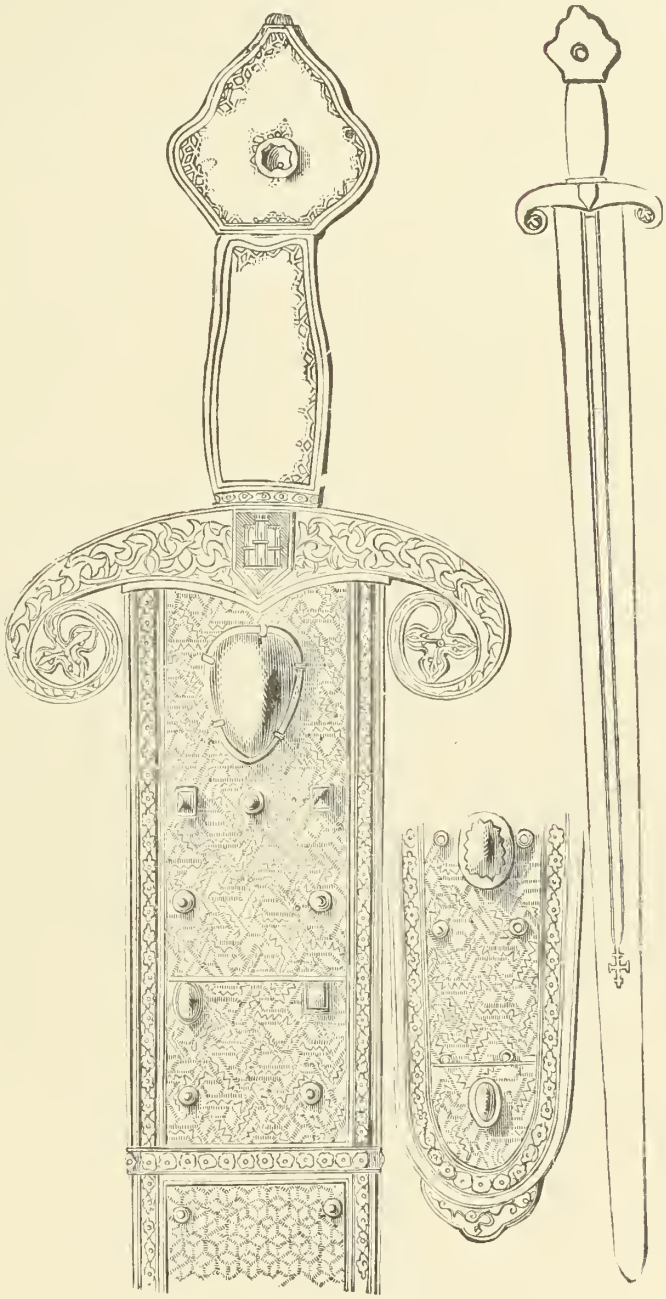
1. Roh. de Fleury, *Ibid.*
2. Lib. VI. Cap. 205.
3. Lib. VI. Cap. 176.
4. *La Fille de Roland,* — par Henri de Bornier, — Acte II.
5. Liv. VII. Cap. 278.

Charles, soumis à ses propres lois, a déposé Joyeuse, mais à son cou il a suspendu, — glaive du chrétien, — sa croix pectorale, toute d'or et de pierreries.

Le souverain est arrivé à sa loge, à la tribune, face à l'autel. Il est là, vêtu d'une aube de soie blanche, ornée de riches parements de perles et d'or. Evêque du dehors, il est fier de revêtir, pour cette solennité, le vêtement clérical.

D'autres fois, le Roi préférait revêtir pour la Messe ses habits royaux, témoin ces lignes curieuses extraites du moine de Saint-Gall : « Le glorieux Charles, les Matines terminées, rentrait dans sa chambre, quittait le long manteau dont il usait pour les offices de la nuit, et revêtait ses habits royaux pour aller, l'heure venue, assister à la Messe. — Or, tous les clercs, revêtus de leurs ornements, devaient attendre l'arrivée de l'Empereur. Ils veillaient donc, soit dans l'église, soit sous un portique appelé *la petite cour*, et si l'un d'eux se sentait accablé par le sommeil, il dormait un peu, la tête appuyée sur l'épaule d'un de ses compagnons. »[1]

Il est là le grand Roi, assis sur son trône lamé d'or, peut-être sur ce trône que le visiteur peut voir encore, celui-là même où on le fit asseoir dans sa tombe. Sur son front repose un diadème d'or où est enchâssé un fragment de la vraie Croix ; sur ses genoux, l'Evangéliaire d'or qu'il aimait vivant et qui le suivra dans la mort.[2]



L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE.

La Messe va commencer. — Jusqu'au VIIIe siècle régnait dans toutes les Gaules une liturgie qui, se rapprochant des liturgies orientales, différait sur plusieurs points de la liturgie romaine.

En vain chercheriez-vous ces divergences sous les voûtes de la chapelle Palatine. Charle-

1. Monac. San Gall.

2. Il fut placé sur ses genoux, dans son sépulcre.

magne les a fait disparaître:[1] « Désirant élever au pinacle la Sainte Eglise Romaine, dit-il, nous n'avons pas voulu que la diversité des cérémonies séparât ceux qu'avait unis la pratique d'une même foi : « *nec sejungeret officiorum varia celebratio quos conjunxerat unica fidei pia devotio.* » Obéissant donc aux exhortations salutaires du Révérendissime Pape Adrien, nous avons obtenu que plusieurs églises qui, jusque-là, avaient refusé de suivre dans la psalmodie la tradition du siège apostolique, l'embrassent avec le plus grand soin; ce que font maintenant, non seulement les Gaules et la Germanie, mais les Saxons convertis à la vraie foi. »[2]

Du reste, les Capitulaires étaient venus sanctionner, sur ce point, la volonté de l'Empereur; ils ordonnent au prêtre de célébrer *selon l'ordre romain :* « *unusquisque presbyter missam ordine Romano cum sandaliis celebret.* »

La Messe célébrée en présence de Charlemagne, à Notre-Dame d'Aix, est donc une Messe du rite romain le plus pur. On y chante, on y prie comme on chante, comme on prie à Rome.

La cloche retentit au campanile de la Chapelle.[3] Le grand Charles aimait les cloches. Il en parle jusque dans ses Capitulaires. Il encourageait les fondeurs de cloches et ne craignait pas de jeter, dans l'airain bouillonnant des creusets, de riches alliages d'argent. Par ses ordres, les vieux bronzes des empereurs romains étaient précipités dans les moules ardents, pour y prendre une forme nouvelle et il se réjouissait de changer l'image des persécuteurs en un instrument de louange envers le vrai Dieu.[4]

JOLI ENCENSOIR.
Suspendu aux jambages d'un A majuscule de la Bibl. de Charles-le-Chauve (IXe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun.)

La cloche retentit au campanile de la Chapelle : aussitôt, sans le moindre délai, les ministres de l'autel apparaissent. Pour assurer cette exactitude, Charlemagne (il nous le dit dans sa lettre à Alcuin) a exigé qu'ils fussent tout près, devant la porte de la sacristie, et pussent avancer au premier avertissement.[5]

Le prêtre est à l'autel. — Suivons les cérémonies de la Sainte Messe sur les neuf figurines du Sacramentaire de Drogon (Voir gravure page 120).

Ie Figurine. — C'est la préparation du Sacrifice; le célébrant est sur son trône : sur les accoudoirs du siège pendent les larges plis de la chasuble qu'il vient de revêtir. Derrière lui, debout sur un escabeau, le clerc qui lui a présenté les ornements sacrés. Les autres clercs, assis sur les bancs, attendent le commencement de la cérémonie. A leur tonsure largement dessinée, vous pouvez voir combien la couronne cléricale était alors en honneur.

IIe Figurine. — L'action sacrificale commence. Le célébrant a quitté son trône; il est arrivé à l'autel, suivi des clercs et des acolytes; il s'incline profondément pour le *Confiteor.* Devant et derrière lui, des acolytes agitent l'encensoir et tiennent le feu prêt pour le premier encensement.

1. C'est Pépin le Bref, comme le dit fort bien Mgr Duchesne, qui abolit la liturgie gallicane. (*Origines du culte chrétien*, p. 203), mais Charlemagne fit exécuter le décret du Roi son père.

2. Livres Carolins, L. I, C. VI, 132 et 133.

3. *Pulsantur signa ad Missam publicam.* Epist. ad Alb. — Lettre à Alcuin.

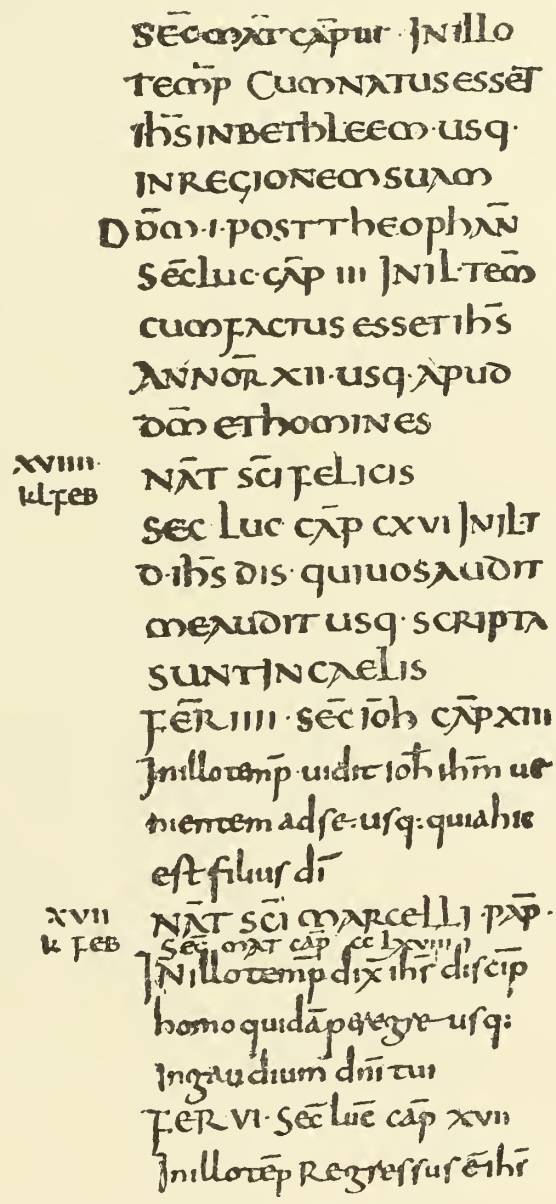
4. Rohault de Fleury. — *La Messe*, Tome VI, p. 168.

5. *Pulsantur signa ad Missam publicam. Nam ministri ita debent esse præparati, ante ostium sacrarii, ut, cum cantor dixerit : « accedite ! » absque mora procedant usque ad altare.*

Dans cette plaquette, comme dans la huitième, l'ivoirier a représenté là des encensoirs de la forme la plus rudimentaire. Peut-être son burin a-t-il reculé devant la peine. Le spécimen du VIIIe siècle, conservé au musée d'Odessa et celui que nous offre la Bible de Charles-le-Chauve, nous montrent la grâce et la richesse des encensoirs à l'époque carlovingienne. La richesse éclate dans les reliefs du premier, où revivent devant nous les mystères de la vie de Notre-Seigneur : la Visitation, Noël, le Baptême, le Crucifiement et le Saint-Sépulcre.[1] Plein de grâce est le second, suspendu par ses chaînes entre les jambages d'un grand A majuscule, paré de ses jolis godrons.

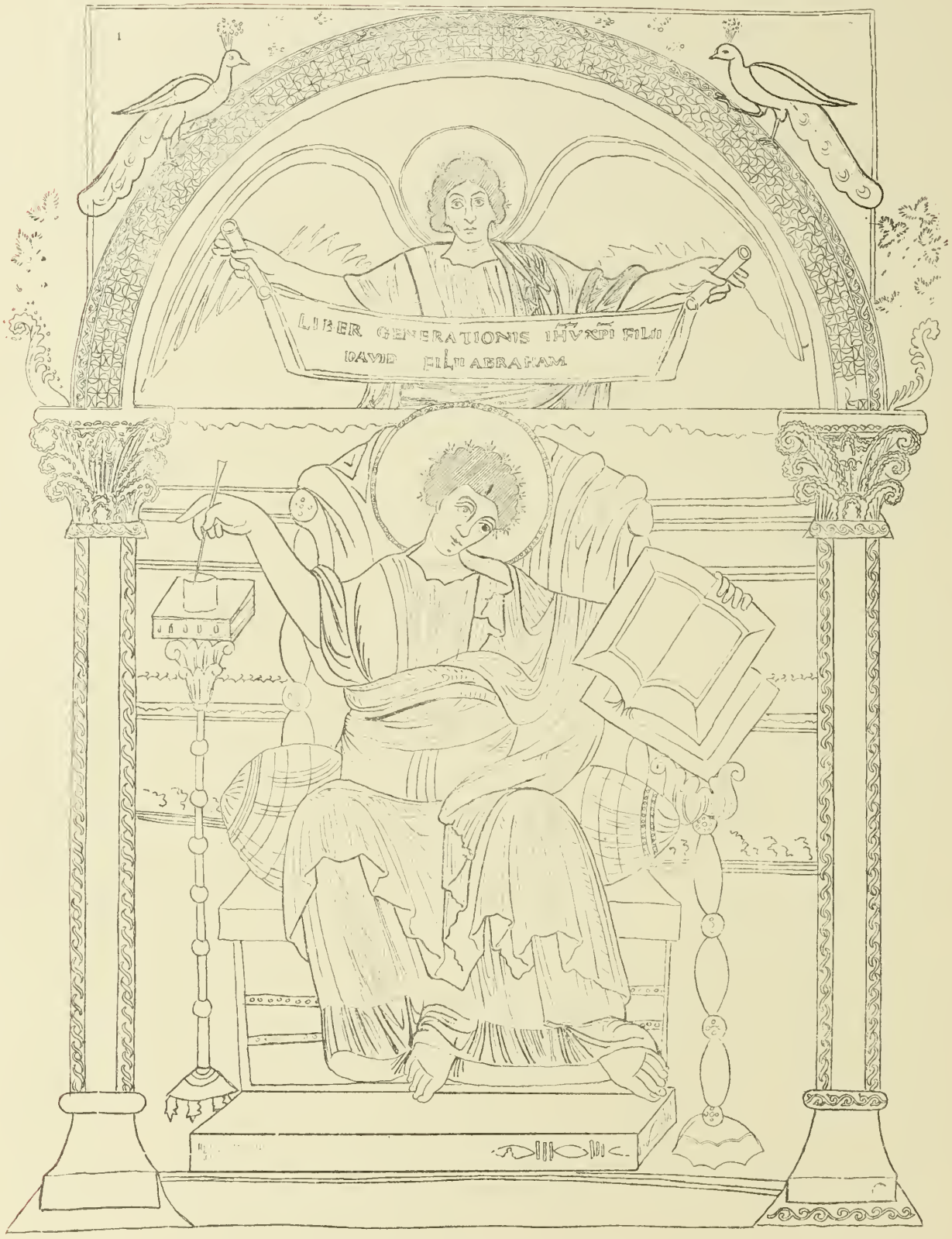
IIIe Figurine. — Le prêtre est à l'autel; il donne au diacre le baiser de paix; nous avons déjà dit l'antiquité et la beauté symbolique de cette cérémonie, rappelant aux chrétiens qu'ils sont tous frères et doivent s'aimer comme des frères. — En plaçant à cet endroit de la Messe le baiser de paix, l'auteur du Sacramentaire de Drogon semble avoir suivi l'ancienne liturgie gallicane, car, dès le Ve siècle, le Pape Innocent Ier écrit à Décentius, évêque de Gubbio, que le baiser de paix doit se donner après l'accomplissement des Saints Mystères, c'est-à-dire un moment avant la Communion.[2] C'est sans aucun doute à la fin des Saints Mystères seulement que le clergé, si romain, de la Chapelle d'Aix se donne le baiser de paix; un Capitulaire de Charlemagne lui en faisait du reste une obligation : que « les Saints Mystères achevés, *ut post confecta sacra mysteria,* tous se donnent mutuellement la paix, *omnes generaliter pacem ad invicem præbeant.* »[3]

IVe Figurine. — Le prêtre baise le livre soutenu par le diacre. Ce livre liturgique, c'est le Missel, le Missel guide du prêtre dans la célébration des Saints Mystères, le Missel gardien auguste de la parole de DIEU. Ni l'ivoire de Drogon, ni l'ivoire de Francfort, où le livre apparaît ouvert sur l'autel, ne peuvent nous donner une idée de la richesse des Evangéliaires du IXe siècle, — richesse de calligraphie, — richesse de reliure. — C'est que, plein de vénération pour la parole de DIEU, Charlemagne,

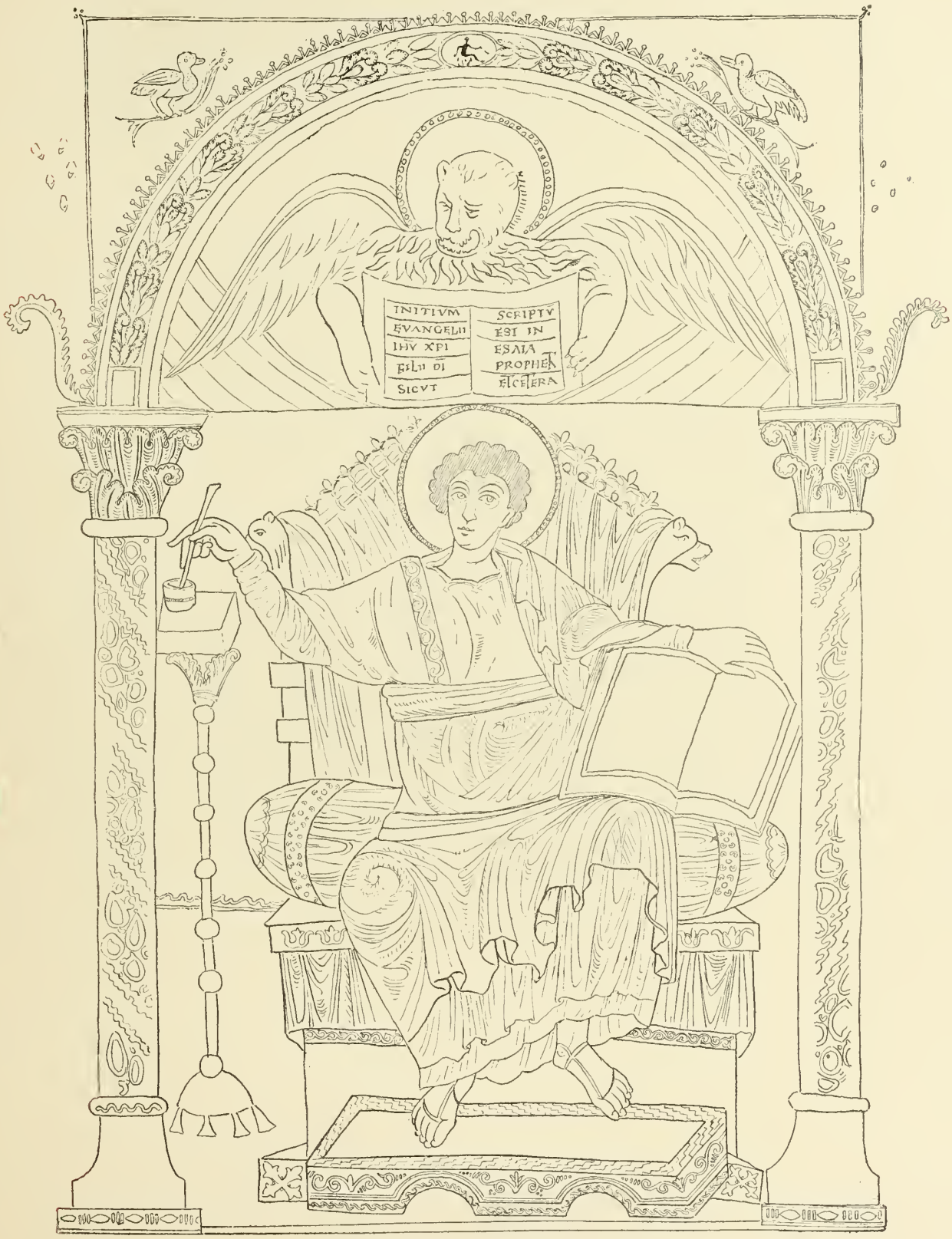


FAC-SIMILE DE L'ÉCRITURE
DE L'ÉVANGÉLIAIRE DE CHARLEMAGNE.
Conservé à Abbeville.

1. Dessin dû à M. Jurgiewicz.
2. Gihr. *La Messe,* T. II, p. 400, note 1.
3. Cap. XLVIII.



SAINT MATHIEU ÉCRIVANT SON ÉVANGILE.
Evangéliaire de Charlemagne, à Abbeville.



SAINT MARC ÉCRIVANT SON ÉVANGILE.
Evangéliaire de Charlemagne, à Abbeville.

durant tout son règne, donne l'impulsion la plus heureuse à la transcription des livres sacrés: Alcuin, son favori, calligraphe lui-même, encourage la calligraphie. — Dans des vers qui nous sont restés, il donne aux scribes les conseils les plus minutieux: «Qu'ils distinguent le sens et posent les points dans leur ordre convenable,» dit-il, et, pour les stimuler dans leur rude labeur, il ajoute: «Il vaut mieux écrire des livres que de cultiver des vignes; car les vignes c'est pour le ventre, les livres c'est pour l'âme.»

COUVERTURE DE L'ÉVANGÉLIAIRE DE CHARLEMAGNE.
Conservé dans le trésor d'Aix-la-Chapelle.

Pour réveiller leur ardeur, il aurait pu leur redire aussi ces paroles que l'abbé Théodoric dira plus tard à ses moines copistes: «Ecrivez! une lettre tracée... un péché effacé...»

A la perfection de la transcription, Charles veut joindre dans les livres d'autel la beauté des miniatures et la richesse des reliures.

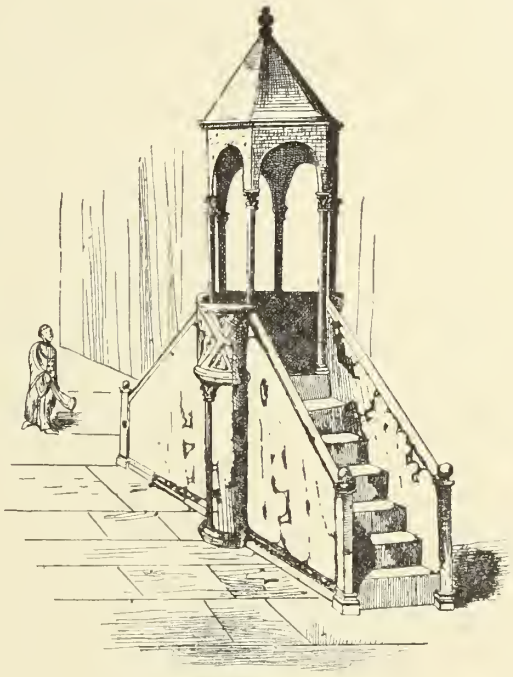
La beauté des miniatures, vous pouvez la deviner dans les deux esquisses que nous mettons sous vos yeux; elles représentent les Evangélistes saint Matthieu et saint Marc écrivant leur Evangile; ces deux spécimens sont tirés de l'Evangéliaire de Charlemagne, conservé à Abbeville. (Voir ces deux gravures, pages précédentes).

Charlemagne avait des moyens à lui pour obtenir, dans les livres sacrés, «la richesse des reliures.» Pour une reliure de luxe, il faut cuirs précieux et pierreries. — Les trésors des Avares lui fournissaient les pierreries; le gibier de ses forêts lui fournissait le cuir, et nous le

voyons accordant à l'abbaye de Saint-Bertin un diplôme autorisant « chasses à fournir des peaux pour la reliure. »

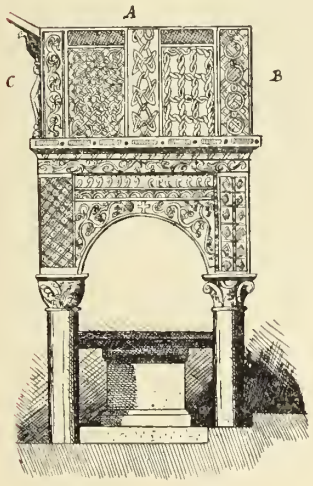
Dans ce trésor de livres ainsi transcrits et reliés par ses soins, il puise largement, pour enrichir les bibliothèques et sacristies de ses couvents et sanctuaires privilégiés.

La sacristie de l'abbaye de Saint-Riquier, à cette époque, renfermait, à elle seule, vingt-trois Missels.[1] — A l'occasion de son couronnement, Charles offre à la basilique de Latran un évangéliaire orné d'or et de pierres précieuses. — Nous avons contemplé ailleurs le bel évangéliaire de Metz ; mais nous avons conservé (on le comprendra aisément), pour cette monographie, l'évangéliaire conservé au trésor d'Aix-la-Chapelle. — Voyez cette couverture d'ivoire que nous reproduisons plus haut ; considérez ces puissants reliefs : le Père Eternel assis sur son trône, l'Ange annonçant à Marie la maternité divine, et en angles les emblèmes des quatre Evangélistes. Ce livre vous donnera une idée de la richesse du mobilier d'autel à notre Messe, en présence de Charlemagne.



AMBON DU VIIIe SIÈCLE
De Stagons Kalabak en Thessalie.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun.)

Ve *Figurine.* — Dans le riche Missel carlovingien, le sous-diacre et le diacre ont, à tour de rôle, chanté l'épître et l'évangile. Au chant de l'évangile se rattache une particularité qu'il nous faut relever. L'usage, de nos jours, est que les fidèles se signent avant la récitation du texte sacré. — Charlemagne, dans sa lettre à Alcuin, nous apprend que, de son temps, on se signait le front non seulement avant, mais encore après la lecture de la parole divine : « Le peuple, dit-il, trace la croix sur son front avant l'Evangile, pour préserver son cœur de mauvaises pensées et pour qu'il reste pur afin de bien saisir les paroles de salut. L'Evangile achevé, le peuple s'empresse de se munir de nouveau du signe de la croix, afin de sauvegarder par là les fruits de salut qu'il a retirés de la divine parole, *ut, quod ex divinis eloquiis ad salutem percepit, signo crucis signatum atque munitum permaneat.* »



AMBON DU IXe SIÈCLE,
Conservé à Santa Maria, à Toscanella.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl.
(Imp. Libr. réunies).

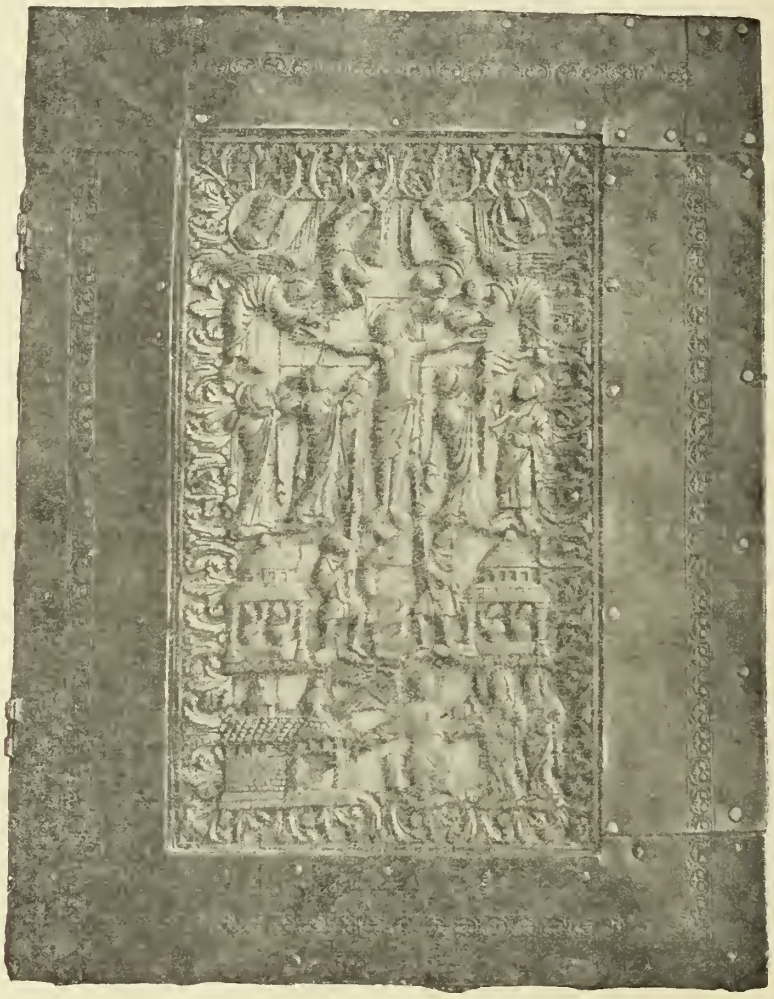
Le peuple ayant fait ce dernier signe de croix, le célébrant retourne à son trône ; il s'y rend les mains jointes, escorté d'une suite nombreuse.

C'est de là, qu'entouré de ses clercs, comme d'une couronne d'honneur, il va écouter la parole de DIEU, annoncée du haut de l'ambon. — Deux spécimens, l'un du VIIIe siècle, conservé à la cathédrale de Stagons Kalabak, en Thessalie, l'autre du IXe siècle finissant, conservé à Santa Maria, à Toscanella, peuvent

1. Selon la Chronique de l'an 831. — Voir Chronic. Centul. I. 30. a. c. 3 in Spicil. T. IV.

nous donner une idée de l'ambon d'où la parole de Dieu était annoncée au grand Empereur et à sa cour.[1]

Le Prédicateur de Charlemagne vient d'en gravir les degrés. Il va annoncer au peuple chrétien la parole de Dieu. Il ne le ferait pas qu'il tomberait sous le coup de la loi, car on lit au recueil des Capitulaires : « Que l'évêque par lui-même ou par ses vicaires donne assidûment au peuple la nourriture de la parole divine ; car, comme dit le Bienheureux Grégoire, le prê-



ÉVANGÉLIAIRE DU IXe SIÈCLE (église de Gannat).

tre excite contre lui la colère du juge secret, qui s'avance sans faire retentir la nouvelle du salut. »[2]

1. Nous sommes intimement convaincu que l'ambon primitif d'Aix-la-Chapelle ressemblait sous plus d'un rapport à celui de Toscanella que nous mettons sous vos yeux. En visitant la chapelle palatine, nous avons admiré à l'une des galeries supérieures les transennes gracieux de la balustrade, précieux restes du temps de Charlemagne; or, nous croyions les revoir en considérant, à l'ambon de Toscanella, les transennes de la balustrade, marqués en A B sur notre dessin (Grav. p. 131).

A l'ambon de Toscanella, nous apercevons en C un ange et un aigle qui soutiennent le pupitre de l'Evangéliaire, car c'est de l'ambon, — nous l'avons dit ailleurs, — qu'on lisait l'Evangile, avant de le commenter dans le sermon ou l'homélie.

Cette étude comparative nous a permis de reconstituer par la pensée la structure et l'ornementation de l'ambon de la chapelle impériale.

2. *Episcopus sive per se, sive per vicarios* pabulum *verbi divini sedule populis annuntiet quia, ut ait beatus Gregorius, iram contra se occulti judicis excitat sacerdos, si sine prædicationis sonitu incedit.* L. V. cap. CCXXIX.

Voulant assurer à ses sujets *cette nourriture de la parole divine* qui fait les fortes races de chrétiens, Charles revient encore, dans un autre Capitulaire, sur la nécessité de la prédication, au moins chaque Dimanche « *Saltem Dominicâ die... prædicationem audiant.* »[1]

Alcuin, l'ami et le maître de Charlemagne, mourut en 804. Ne pouvons-nous pas supposer que, sentant sa fin approcher, il ait voulu faire ses adieux à son royal élève, et quittant son cher monastère de Saint-Martin de Tours, soit venu passer à Aix-la-Chapelle quelques jours de janvier? — Entendons-le donc lisant, du haut de l'ambon, quelques passages de sa belle homélie sur le bonheur des Saints du Ciel.[2] — Il excite ses auditeurs aux luttes de la terre pour qu'ils aient part à la couronne du Ciel:... « Combattons vaillamment et sans retard, courons tous dans la carrière, le CHRIST nous regarde!

« Si notre dernier jour nous trouve alertes et prompts dans la lutte, DIEU ne nous manquera pas.

« Que la cupidité du siècle, que l'amour du monde ne retarde pas notre course!

« Eternel rémunérateur, à ceux qui, dans la persécution, auront porté la couronne sanglante, à ceux-là, dans la gloire, il donnera une couronne étincelante de blancheur.

« Donc, très chers, avec une âme intègre, avec une foi ferme et un courage robuste, avec une charité parfaite, soyons prêts à tout bon vouloir de DIEU, observant courageusement les commandements du Seigneur, gardant l'innocence dans la simplicité, la concorde dans la charité, la modestie dans l'humilité, la diligence dans l'ordonnance de notre vie, la vigilance dans le secours des malheureux, la miséricorde dans l'assistance des pauvres, la constance dans la défense de la vérité.

« Car ce sont là les exemples que nous ont laissés les Saints, retournant dans la patrie.

« Suivons leurs pas ici-bas, nous participerons là-haut à leurs joies.

« Là-haut nous attendent nos amis, nos parents, nos frères, nos fils, troupe heureuse, tranquille pour son salut, mais inquiète pour le nôtre.

« Quelle joie et pour eux et pour nous que l'embrassement des âmes au Ciel!

DIPTYQUE D'AIX-LA-CHAPELLE (IXe S.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fl.
(Imp. Libr. réunies).

» Marchons vers les Bienheureux avec une sainte avidité, et, dans notre marche, prenons comme garde l'auteur de notre salut, le principe de toute lumière, le donateur de toute joie, JÉSUS-CHRIST qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen! »

Le peuple a écouté la parole de DIEU avec dévotion, fidèle à cette prescription des Capitulaires : « *Placuit ut fideles...* DEVOTE *verbum Dei audiant.* »[3]

---

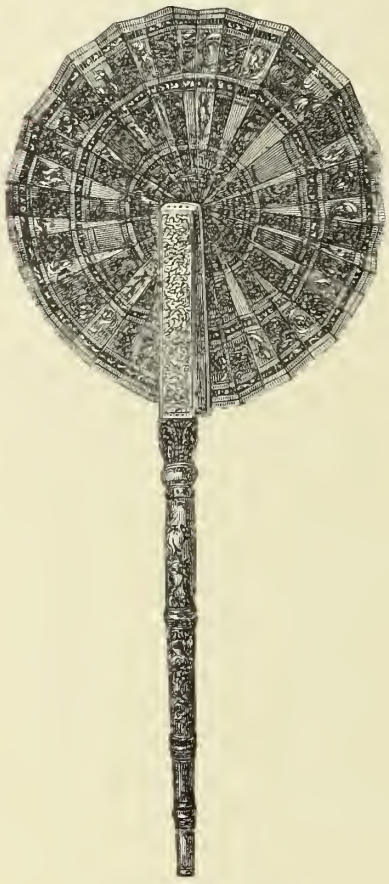
1. L. VI capit. CLXX.

2. Il nous reste trois homélies de ce grand homme qui s'appelle Alcuin; une homélie sur le silence du monde quand le Verbe s'incarna, — une seconde sur la Nativité de la Sainte Vierge, — une troisième sur la Toussaint. Nous appelons Alcuin *un grand homme* et nous sommes persuadé que le contact, l'amitié, les conseils de ce grand homme n'ont pas peu contribué à la grandeur de Charles-le-Grand. — L'empereur aimait si tendrement Alcuin! — Cette amitié ne perce-t-elle pas dans la dédicace que lui fit Charlemagne de sa lettre sur les cérémonies de la Messe. « *Carolus, gratia Dei rex Francorum...* DILECTISSIMO *Magistro, nobisque cum amore nominando Alchoino, in Domino N. J. X^to æternam salutem.* »

3. Lib. VI. Cap. CLXXVI.

L'homélie achevée, le célébrant se lève et retourne à l'autel, c'est le sujet représenté par notre *sixième figurine.*

Dans la *septième*, nous voyons le prêtre redescendre vers les fidèles pour en recevoir les offrandes; il prend le pain d'une femme qui lui baise la main, en le lui présentant. En ces temps-là, tous les fidèles, hommes et femmes, devaient faire leur offrande, quand ils devaient communier. Au temps de Charlemagne, il y a obligation rigoureuse de faire — au moins chaque Dimanche — offrande de pain et de vin à l'autel. Dans ses Capitulaires, le grand Roi revient sans cesse sur cette obligation. « Il nous a plu, dit-il, que les fidèles fassent une offrande au prêtre, à l'église, chaque jour, s'il se peut. Et s'il ne se peut chaque jour, du moins que cela se fasse chaque dimanche, sans aucune excuse. « *Saltem dominica die, absque excusatione fiat.* » (L. VI, Capit. 170). Il y revient encore dans le Capitulaire 71 (L. V.); pour mieux inculquer à son peuple la nécessité de cette offrande, il en montre les avantages. « Que le peuple chrétien soit averti de faire toujours cette oblation à l'église, car l'oblation est un grand remède pour les âmes, pour leurs âmes à eux et pour celles de leurs proches. » (Liv. V, Capit. 160).



FLABELLUM DE TOURNUS.
Epoque carlovingienne.
(D'après Du Sommerard et Smith).

Ni princes, ni souverains, n'étaient exempts de cette loi. Désireux de donner à ses sujets l'exemple d'une soumission entière aux prescriptions de l'Eglise, Charlemagne se fût gardé d'enfreindre un Capitulaire par lui promulgué. Aussi, je le vois par la pensée, le grand Empereur, se levant de son trône et s'avançant, couronne au front, vers l'autel, escorté des seigneurs de la cour. S'estimant trop heureux de contribuer par son offrande au divin Sacrifice, il présente au prêtre, sur un plateau d'or et dans une aiguière enrichie de pierreries, le pain et le vin qui vont se changer au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST.

Chargé des dons du monarque comme des dons de l'artisan, le prêtre est revenu à l'autel; il y a déposé ses offrandes. (7e *figurine, côté droit*).

Le *Sanctus* retentit sous les voûtes de la Chapelle, avec toute la pureté d'expression de la mélodie grégorienne. — Pour arriver à cette perfection du chant liturgique, Charles avait obtenu jadis du pape Adrien deux chantres d'Italie, Théodore et Benoît, élevés dans l'école de chant fondée par Grégoire lui-même. Il dut recourir à ces maîtres italiens, car les « Allemands et les Français, dit un auteur du temps,[1] n'ont pu garder sans corruption la douceur et la modulation du chant, tant à cause de la légèreté de leur naturel qui leur a fait mêler du leur à la pureté des mélodies grégoriennes, qu'à cause de la barbarie qui leur est propre... La dureté de leur gosier *buveur* et farouche... lance avec fracas des sons brutaux qui retentissent confusément, comme les roues d'un chariot sur des degrés. »

1. *Johan. Diac. in vita S. Gregorii.* Lib. III, cap. VII.

Rien de semblable à Aix-la-Chapelle où les clercs ont été formés par les maîtres Théodore et Benoît... C'est avec la douceur d'un ruisseau courant sur un lit de mousse que retentit l'hymne angélique :

Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth!

Il faut croire que certains prêtres d'alors, peu sensibles à la mélodie grégorienne, commençaient les prières du Canon avant que le chœur eût achevé le chant du *Sanctus*, car en feuilletant les Capitulaires, j'y ai découvert cette prescription curieuse : « Que les prêtres ne commencent pas le *Te igitur* avant que l'hymne angélique ne soit complètement achevée. »[1]

Les dernières modulations de l'*Hosannah in excelsis* viennent d'expirer au fond de la nef et dans les profondeurs des voûtes. — Le célébrant est en droit de dire son « *Te igitur* ». C'est le Canon qui commence.

« A ce moment, remarque Charlemagne, dans sa belle lettre à Alcuin,[2] un grand silence se fait dans toute l'église ; tout bruit de parole cesse ; seule s'élève vers Dieu la voix des cœurs attentifs et pénétrés d'amour. »

Dans ce silence, plus solennel que toutes les paroles, le peuple s'agenouille, et, unissant sa prière à la prière du prêtre, il dit tout bas : *Memento Domine!* Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes... agréez ce sacrifice pour la rédemption de nos âmes!

CIBOIRE DE VIENNE (VIIIe ou IXe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun.)

Le moment solennel de la Consécration est arrivé. — La scène auguste est admirablement reproduite à la *huitième figure* de notre ivoire. Le pain et le calice sont sur l'autel ; le diacre tient le livre ouvert ; le prêtre y lit les paroles sacramentelles qui vont opérer le prodige de la transsubstantiation. — Derrière le célébrant, un lévite, à genoux, soulève la chasuble. — Au troisième plan, deux acolytes encensent.

N'eût été l'espace restreint de sa plaquette d'ivoire, au côté du célébrant, notre imagier aurait pu, de son burin, dessiner deux lévites agitant par honneur, au-dessus des Saintes Espèces, l'éventail liturgique. — Il ne devait pas être étranger au rite romain. Quelques années plus tard, en 859, le Pape Nicolas Ier ne recevait-il pas de Photius, parmi de riches présents, plusieurs *flabella?*[3] Si le *flabellum* était en usage à Rome, pour sûr il l'était à Aix-la-Chapelle,[4] dont Charles avait fait la seconde Rome.

Tandis qu'autour du Dieu caché dans l'hostie, le *flabellum* répand sa fraîcheur, tandis qu'à ses pieds l'encensoir répand son parfum, les fidèles s'inclinent.[5]

Dans sa loge, Charles dépose son diadème devant cet autel où trône le Roi des rois, *mittebat*

---

1. « Te igitur » *non inchoent sacerdotes, nisi post angelicum hymnum completum* (Lib. VI, cap. CLXXIII).

2. Epist. ad. Alc., p. 98.

3. Héfélé. *Hist. des Conciles.* Trad. Delare, t. V, p. 446.

4. Nous avouons que, dans sa lettre à Alcuin, Charlemagne ne parle pas du *flabellum*, mais : 1° cette lettre est tronquée ; 2° Charles, dans cette lettre, n'indique que les grandes lignes de la Messe et n'a pas la prétention de parler des cérémonies moins intimement liées avec le divin Sacrifice.

5. Nous avons admiré en Italie un flabellum du IXe siècle, provenant de l'abbaye de Tournus. Son manche précieux est d'ivoire ; sur les zones de vélin sont peintes des figures de Saints et de Saintes ; sur le chapiteau de la monture, quatre figures sont sculptées : S. Maria, S. Agnès, S. Filibertus, S. Petrus. Cet objet d'art ravissant peut nous donner une idée de l'éventail qu'agitent les lévites dans notre Chapelle Palatine (Voir gravure, page 134).

coronam suam ante thronum; il se prosterne devant Celui qui, à son seul nom, fait ployer tout genou au Ciel, sur la terre et aux enfers; il rend hommage à ce Seigneur dont il a fait mettre le nom sur ses monnaies, au jour de son sacre: « *Dominus noster;* » il se courbe devant ce CHRIST sous la loi duquel il veut courber les Saxons et les Lombards, les Arabes et le monde!

Sur la *dernière figurine* de notre précieux Sacramentaire, nous voyons le célébrant qui distribue la Communion au clergé avant de la distribuer aux fidèles. C'est dans leur main que, selon l'usage antique, les communiants reçoivent le pain consacré, avant de le porter à leurs lèvres.

Au IXe siècle, selon le témoignage de Raban-Maur[1] et de saint Paschase-Radbert, les fidèles communiaient encore, non seulement sous l'espèce du pain, mais aussi sous l'espèce du vin. Une miniature de cette époque[2] confirme le dire des deux écrivains et nous montre Notre-Seigneur, le Prêtre éternel, distribuant aux fidèles, en la personne des douze apôtres, son Corps et son Sang sous les deux espèces. Après avoir bu au calice, les communiants portent leur main à leurs lèvres. Ils suivent en cela le conseil que saint Cyrille de Jérusalem donnait 400 ans auparavant : « Pendant que vos lèvres sont encore trempées du sang de JÉSUS-CHRIST, essuyez-les avec la main et portez-la aussitôt à vos yeux, à votre front et aux autres organes de vos sens pour les consacrer. Enfin, entendant la dernière prière du prêtre, remerciez DIEU de ce qu'il vous a rendus dignes de participer à des mystères si grands et si relevés. »[3]

Nul doute que l'Empereur ne donne à son peuple l'exemple de la Communion, lui qui, tant de fois, la recommande dans ses Capitulaires. Dans le Capitulaire XLV,[4] ne dit-il pas : « que les laïques communient au moins trois fois l'an, sinon plus. » Dans un autre Capitulaire,[5] il se montre plus pressant encore: « Si faire se peut, que l'on communie tous les Dimanches, à moins que l'on en soit empêché par des péchés et griefs publics; car, sans la Communion, on ne peut être sauvé, puisque le Sauveur a dit: Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Celui qui me mange vivra. » Charlemagne veut vivre de la vie de la grâce; voilà pourquoi, gravement, il se dirige vers le sanctuaire. Sous ses vêtements royaux, il porte, j'imagine, son cilice, ce cilice qui lui était si cher et dont on ne voulut pas le dépouiller, même dans la mort.[6] Le voilà à l'autel : de ses deux mains jointes, il serre sur sa poitrine sa croix pectorale. Lui qui aimait à s'appeler le bouclier de l'Eglise, *clipeus Ecclesiæ*, il reçoit humblement ce DIEU que saint Cyprien ne craint pas d'appeler le bouclier des âmes.

Le voyez-vous quittant les chancels de bronze où, debout, il a reçu le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST; le voyez-vous, le grand Empereur, désireux de témoigner sa gratitude au DIEU qui vient de se donner à lui; le voyez-vous rêvant de nouvelles conquêtes, conquêtes de territoires pour les donner à l'Eglise romaine, conquêtes d'âmes pour les donner au Christ?

Le prêtre a distribué le pain des forts au Roi et aux sujets; il réserve la part des malades, conformément à ce Capitulaire d'une prévoyance si touchante :

« Que le prêtre ait toujours l'Eucharistie prête, afin que, si quelqu'un vient à être malade, si

1. L. I, chap. LXXXIII.
2. Tirée du Psautier du Mont-Athos.
3. Voir le texte intégral à notre chapitre : *Une messe au Latran au IVe siècle.*
4. Lib. II, Cap. XLV.
5. Lib. VI, Capit. CLXX.
6. Après avoir été trois siècles dans la tombe, sur le corps de l'Empereur, il est aujourd'hui conservé au trésor du Dôme à Aix-la-Chapelle.

quelque petit est infirme, « *aut quando parvulus infirmus fuerit,* » il lui donne aussitôt la Communion et ne le laisse pas mourir sans communion. »

Pour obéir à cette prescription, le prêtre renferme l'Eucharistie dans une pyxide d'ivoire.

Tandis que le prêtre pourvoyait ainsi au Viatique des malades, peuple et Empereur ont regagné leurs places... Pendant ce temps, les chants sacrés recommencent.[1] — Les morceaux choisis sont généralement des Psaumes, appropriés à la circonstance, aidant l'âme à s'unir, dans l'action de grâces, au DIEU qu'elle vient de recevoir. Dès le IVe siècle, saint Jérôme recommandait le psaume *Eructavit cor meum;* saint Augustin le psaume *Ecce quam bonum;* saint Jean Chrysostome le chant *Oculi omnium.* Du reste, une certaine latitude était laissée dans le choix du morceau. C'est ainsi que dans l'Espagne et dans les Gaules on chantait le *Credo.* Est-il invraisemblable de croire que les chantres de la Chapelle impériale chantaient alors le *Veni Creator,* dont Charlemagne en personne avait composé les paroles et le chant?[2]

Un dialogue sublime — perçu des anges seuls — s'établit alors entre les choristes de la tribune et le vieux Roi qui, dans sa loge, agenouillé, recueilli, tenant dans ses deux mains sa tête blanche, adore profondément son DIEU.

Le chœur chante :

Veni, Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia
Quæ tu creasti pectora!

L'Empereur tout bas:... « Oui, venez, Esprit Créateur; le Corps de JÉSUS-CHRIST est déjà en moi; Vous aussi, visitez mon âme, remplissez de votre grâce le cœur de Charles que vous avez créé! »

Le chœur chante :

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti.

« Oui, dit Charles, donnez la lumière à mes sens, versez l'amour dans mon cœur; tant de séductions environnent les Rois!... Oh! fortifiez la faiblesse de ma chair par votre force inébranlable. »

Le chœur chante :

Hostem repellas longius
Pacemque dones protinus,
Ductore sic te prævio
Vitemus omne noxium.

« Oh! oui, dit le Roi, repoussez bien loin les ennemis de mon âme et les ennemis du nom chrétien. — Donnez la paix à mon cœur, donnez la paix au monde! »

Per te sciamus da Patrem
Noscamus atque Filium!

1. Ces chants sont l'origine de la prière du Missel que nous appelons maintenant la *Communion;* nous les avons vus, dès le IVe siècle, consacrés par les Constitutions Apostoliques (Cf. *Messe au Latran*).

2. La dévotion au Saint-Esprit était en honneur à la cour du Souverain. Alcuin, son familier, avait composé une Messe votive en l'honneur du Saint-Esprit. En ouvrant les Missels de cette époque, on y voit aussi plusieurs autres Messes votives qui n'existaient pas dans les Sacramentaires d'une époque plus reculée, Messes en l'honneur de la Sainte-Trinité, de la Sagesse, des Saints-Anges, de la Charité, de la Croix et de la Vierge. Elles sont attribuées à Alcuin. Il les composa, dit le Micrologue, à la prière de saint Boniface, archevêque de Mayence (Microl. Ch. 60).

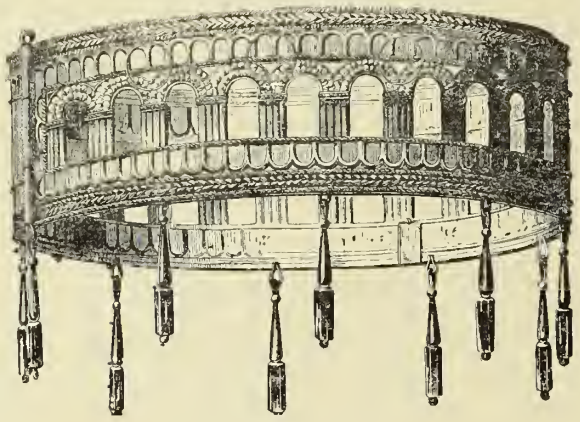
« Oh! oui, que je connaisse le Fils, qui vient de se donner à moi, — que je le connaisse et que je le fasse connaître.

» Il est encore des idoles dans les forêts de la Saxe. Viens, Joyeuse, viens dans ma main; allons briser ensemble les autels des faux dieux! Des extrémités du monde, rois et ambassadeurs de rois viennent me rendre hommage: Egbert de Sussex, Eardulf de Northumberland, les Princes des Asturies et les Emirs d'Espagne, les Edrisites de Fez et le Calife de Bagdad. Que de tous ces souverains, je vous fasse connaître, JÉSUS-CHRIST, mon Seigneur! Que sur les débris de l'idolâtrie vaincue j'établisse dans le monde entier la Cité de Dieu!»[1]

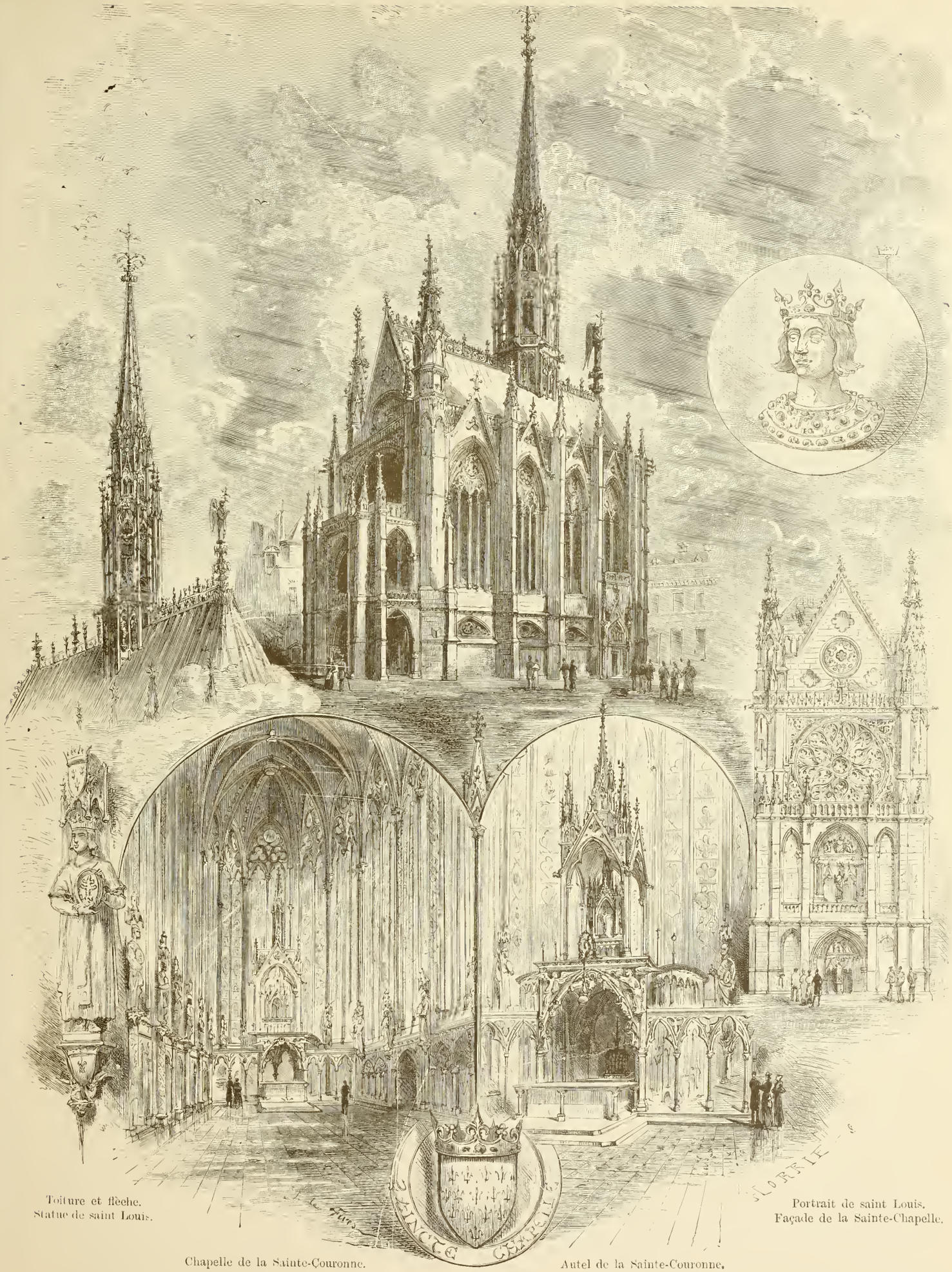
Ainsi priait, pensons-nous, en guise d'action de grâces, à la fin de la Messe, Charles le Grand, auteur du *Veni Creator* et arbitre du monde, liturgiste[2] et conquérant.

1. Chacun sait que la *Cité de Dieu*, ouvrage de saint Augustin, était l'ouvrage favori de Charlemagne.

2. On a de Charlemagne, nous l'avons déjà dit, un livre à Alcuin : *De sacrificio Missæ et ratione rituum Ecclesiæ.*



COURONNE VOTIVE.



Toiture et flèche.
Statue de saint Louis.

Portrait de saint Louis.
Façade de la Sainte-Chapelle.

Chapelle de la Sainte-Couronne.

Autel de la Sainte-Couronne.

LA SAINTE-CHAPELLE — Dessin d'après nature par MASSIEU.

Chapitre Huitième.

MESSE SOUS SAINT LOUIS

A LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS

Dès son enfance, saint Louis eut une grande dévotion à la Sainte Messe. « Monseigneur saint Louis, nous dit l'un de ses historiens,[1] ne passa pas vainement, mais très saintement, le temps de sa première jeunesse; car, dès l'âge de quatorze ans, il ouïssait chaque jour la Messe... »

Il garda toute sa vie cette dévotion que Blanche, sa pieuse mère, lui avait inculquée dès le bas âge. Devenu Roi, il se sent le besoin non seulement de prier pour son âme, mais d'intercéder pour son peuple. Dès lors, ce n'est plus seulement à une Messe qu'il assiste; il en entend deux, parfois trois, et même quatre pendant le Carême.[2]

« Quand Prime était achevée, le Roi entendait chaque jour une première Messe pour les morts, qui était le plus souvent dite sans chant. Elle était chantée aux anniversaires des membres défunts de la famille royale.

» Chaque lundi, le Roi faisait chanter, après la Messe des Morts, la Messe des Anges; le mardi on chantait la Messe de Notre-Dame; le jeudi la Messe du Saint-Esprit; le vendredi la Messe de la Croix, le samedi encore la Messe de Notre-Dame. Enfin tous les jours il faisait chanter en 3e lieu la Messe de la férie ou de la fête dont on avait célébré l'office.

» Saint Louis assistait au Sacrifice, *quelles que fussent ses occupations*[3] et en quelques lieux qu'il se trouvât.

» Quand il était à Paris, c'est dans la chapelle du Palais qu'il se livrait de préférence à ses chères dévotions. — C'est là, à la Sainte chapelle de Paris, que nous allons assister à la Messe, en compagnie du saint Roi, le jour anniversaire de sa naissance, le 26 avril 1248. »

Selon la méthode, déjà connue de nos lecteurs, nous allons — la chose sera facile — reconstituer le monument, tel qu'il était sous saint Louis.

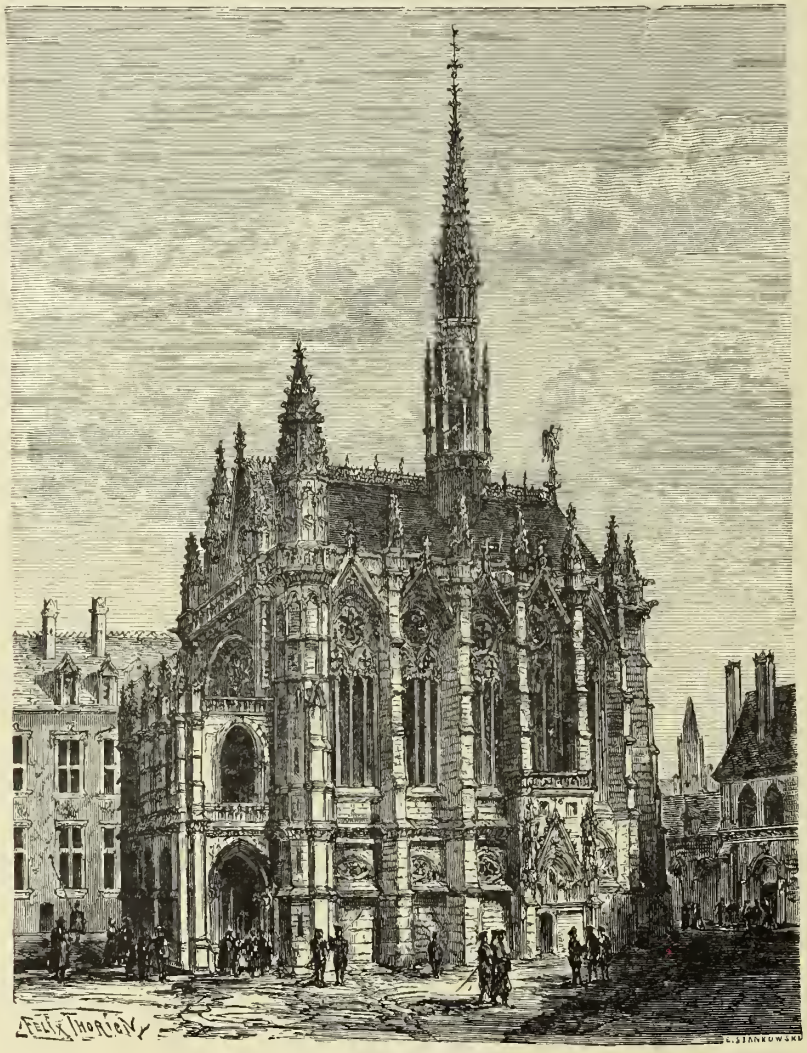
A l'aide de documents et monuments contemporains, nous essaierons d'y remettre, — le vandalisme révolutionnaire nous rendra la tentative plus laborieuse, — le mobilier d'autel dont le pieux Roi enrichit sa Chapelle.

Enfin tout en constatant l'immuable permanence des parties substantielles du Saint Sacri-

1. *Le confesseur de Marguerite.* Vit. II, n. 14.
2. Vit. I, n. 35.
3. Vit. II, n. 14.

fice, nous rechercherons dans la célébration des divins mystères les modifications accidentelles, qui auraient pu y être introduites depuis la Messe que nous avons entendue, il y a quatre siècles, sous le dômed'Aix-la-Chapelle. Pendant la cérémonie, le bon roi saint Louis, par sa foi et sa piété, nous apprendra comment il faut assister au Saint Sacrifice.

La Sainte Chapelle de Paris, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, après les savantes res-

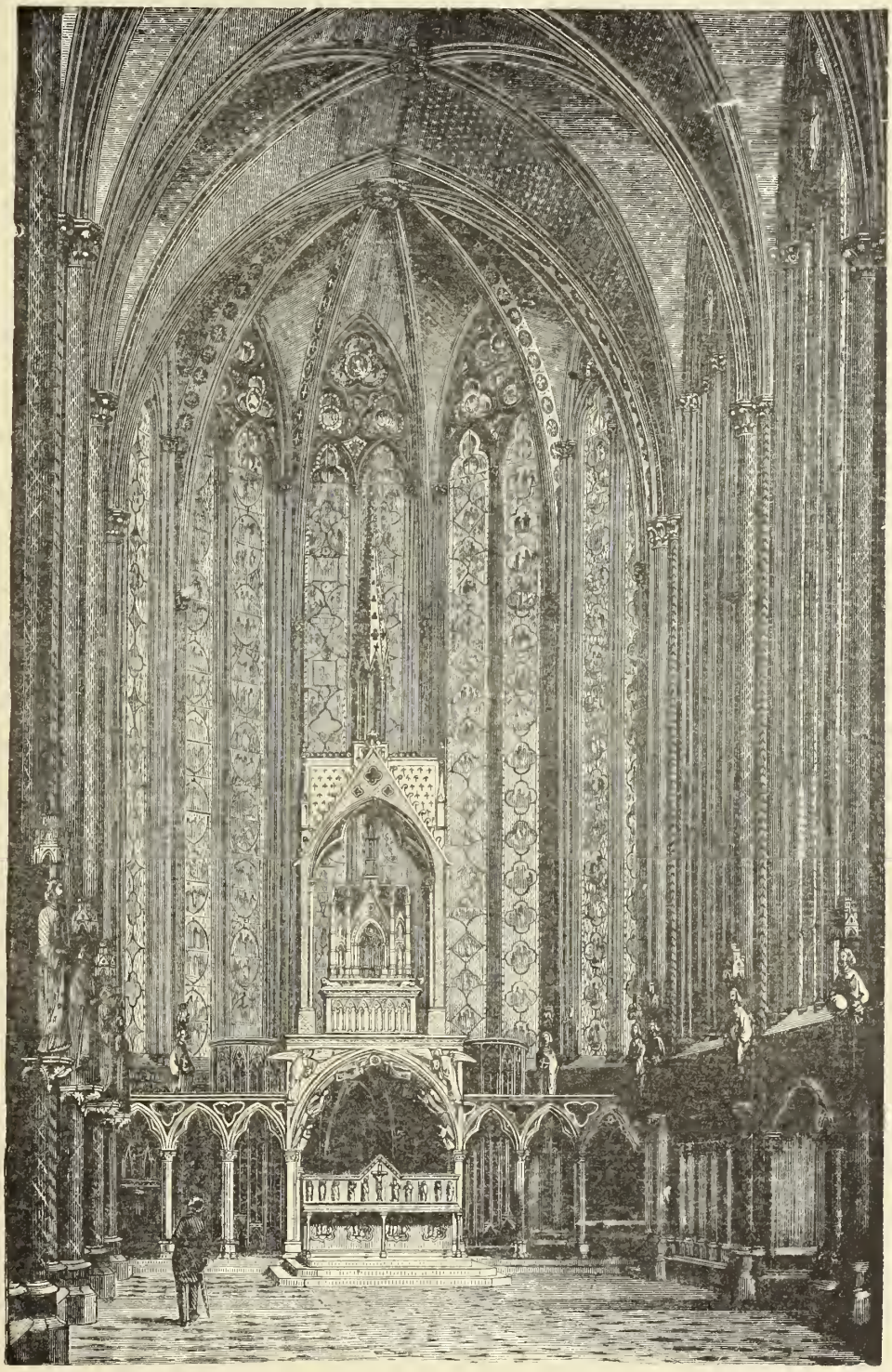


LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS

taurations de M. Lassus,[1] peut vous donner une idée exacte de ce qu'était la Chapelle du Palais en 1248, quand, vierge immaculée, parée de sa blanche dentelle de pierre, quand, reine superbe, couronnée de ses brillants vitraux, elle reçut au front, des mains de Eudes de Châteauroux, légat du Pape, la marque glorieuse de la consécration.

1. « Les verrières ont été admirablement restaurées et rétablies par M. Steinheil, pour la partie graphique, et par M. Lusson pour la fabrication. M. Bellu a construit la charpente. M. Geoffroy Dechaume a modelé les figures. M. Pyanet a fait l'ornementation. MM. Durand frères ont exécuté les plomberies. »
Am. Gabourd. *Histoire de Paris*. T. I, p. 451.

Regardez bien : Comme au temps de saint Louis, les deux chapelles superposées sont là devant vous.



INTÉRIEUR DE LA SAINTE CHAPELLE

A la chapelle basse, au trumeau de la porte, se voyait une Vierge que la Révolution a détruite ; la statue avait la tête penchée, et le peuple de Paris interprétant cette attitude, disait,

dans sa dévotion à la Madone, que Notre-Dame avait approuvé, d'un signe de tête, les efforts des théologiens qui essayaient alors de défendre sa Conception Immaculée.

Prenez l'escalier qui mène à la chapelle haute : c'est là que nous assisterons à la sainte Messe. — Nous voici au portail. Un document antérieur à la Révolution[1] nous y montre, au tympan, le Jugement dernier; au pilier qui sépare les deux vantaux, la statue du CHRIST, Seigneur du monde; il tient de sa main gauche le globe terrestre, de sa main droite il bénit.

Les vandales de 1793 ont brisé la statue qui leur rappelait une royauté dont ils ne veulent plus; ils ont martelé la scène d'un Jugement qu'ils redoutent alors même qu'ils le nient.

Franchissez la porte. Quelle féerie pour le regard! Devant vous une nef unique s'élance, longue de trente-six mètres, mais que semblent prolonger encore, et l'heureuse harmonie des lignes, et le gracieux groupement des colonnettes. Elles sont si sveltes et si légères, ces colonnettes,[2] que c'est merveille qu'elles puissent soutenir les retombées de la voûte. (Gravure, page précédente).

Le sculpteur rivalise ici, avec l'architecte, d'audace étonnante et de surprenante adresse, Partout son ciseau taille, découpe, fouille, fait fleurir la pierre.

Le peintre ajoute à l'illusion : à ces colonnes, à ces meneaux il donne la teinte de l'or, si bien que le visiteur est prêt à se demander si cette chapelle est bien l'œuvre des carriers et des maçons, élevant pierre sur pierre, ou si elle n'est pas plutôt, ciselé par le burin, un immense reliquaire d'or, sorti des ateliers d'un prestigieux orfèvre.

Le verrier avait ici une grande tâche à remplir. Entre les piliers légers, d'immenses baies, de quatre mètres de large, de dix-sept mètres de haut, restaient à combler. L'artiste les comble avec du verre, des couleurs et de la lumière.

Regardez ces sublimes transparents, inondés de soleil :

« Là brille la topaze et la pourpre étincelle,
Comme les flots d'un lac l'émeraude ruisselle;
Le rubis avec l'or entre-croise ses feux,
La perle avec l'onyx se livre à mille jeux...
Partout sur ces vitraux des scènes grandioses
Qu'encadrent les meneaux, les trèfles et les roses,
L'histoire de la Croix où fut cloué JÉSUS,
Les martyres des Saints, la gloire des élus
Et dans les médaillons des figures si belles,
Qu'au ciel on se croirait en se voyant près d'elles! »

Oui, la sainte Chapelle, c'est le Ciel en miniature : génie de l'architecte, effort du sculpteur, talent du peintre, art du verrier, ont fait de cet édifice un Paradis sur terre.

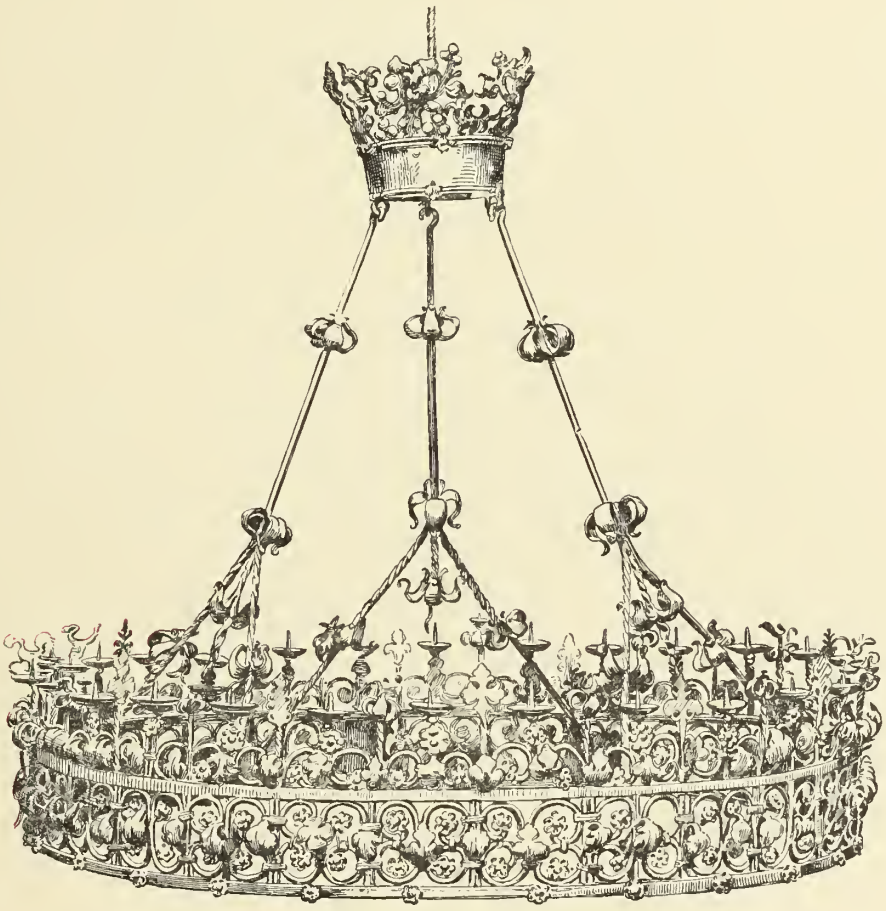
Dans ce paradis de la terre, comme dans celui d'en-haut, il y a plusieurs demeures, « *plures mansiones.* »

Si l'on jette un coup d'œil attentif sur le plan de la Sainte Chapelle, on voit que des deux côtés, à la troisième travée, la muraille fait saillie à l'extérieur. C'est dans cette grande épaisseur que l'architecte a construit les deux oratoires où nous verrons bientôt le roi et la reine assister à la sainte Messe. Dans l'oratoire du roi, les fleurs de lis étincellent aux murailles. Dans celui de la reine sont peintes les tours de Castille.

1. *Dict. hist. de la ville de Paris*, publié en 1779.
2. La principale d'entre elles n'a que quinze centimètres de module.

A l'entrée du chœur s'élevait le Jubé. Voici comment le décrit un vieil auteur:[1] « Sur le maistre autel de la chapelle d'en haut est eslevé un lieu carré, auquel il faut monter par degrez, lequel lieu contient un autre lieu carré, clos d'or, où est partie des saintes reliques... De réciter les ornements d'or et d'argent, qui y sont, serait impossible. »

Rendons plus claire la pensée du vieil auteur: Ce jubé — vous le voyez sur notre gravure — était composé de deux ciboriums superposés. Le ciborium inférieur, dans lequel était placé l'autel, formait comme une chapelle souterraine: Le ciborium supérieur abritait la Couronne d'épines de la Vraie Croix. Ces reliques et plusieurs autres étaient placées dans une châsse,



COURONNE DE LUMIÈRE DU XIIIe SIÈCLE.
Eglise de Saint-Pierre, à Bastonges.

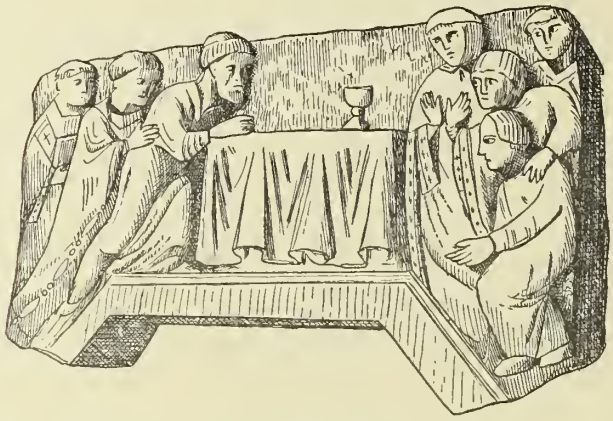
d'une merveilleuse beauté, fermée par dix serrures. On y montait par des degrés. L'un des escaliers, ainsi que le gros œuvre du jubé, furent construits sous saint Louis; les sculpteurs semblent être du siècle suivant.

Châsse[2] et autel ont été détruits à la grande Révolution. Nous avons dit ailleurs avec quelle richesse le XIIe siècle avait décoré les autels. Souvenez-vous de l'autel d'or d'Aix-la-Chapelle, de l'autel d'or de Bâle et de l'autel d'ivoire de Salerne. — Vous chercheriez en vain cette somptuosité dans l'autel que le XIIIe siècle avait placé sous les voûtes de la Sainte Cha-

1. Corrozet. *Antiquités de Paris*, p. 76.

2. La châsse actuelle est une imitation de l'ancienne.

pelle. La forme et la décoration en étaient très simples : elles consistaient dans une table portée



NAPPE D'AUTEL AUX LARGES PLIS (XIIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

par six petites colonnes. — L'artiste chrétien avait mis tout son effort à sculpter le palais; il se contenta de donner à l'ameublement une simplicité pleine de goût.

PAVILLON ET SUSPENSION AU XIIIe SIÈCLE.
(Bibl. nat., no 962).
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. L. réun.

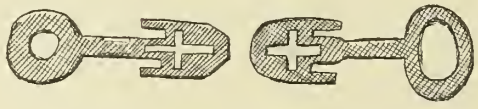
Au-dessus du maître-autel, nous dit la Chronique, l'Eucharistie était suspendue dans un vase au moyen d'une crosse fixée dans la plateforme du jubé.

Ces suspensions Eucharistiques remontent à une haute antiquité.

Dès le VIIe siècle, Landon, archevêque de Reims, donne à sa cathédrale une tour d'or pour suspendre le Saint Sacrement au-dessus de l'autel.[1]

Au XIIIe siècle, ces suspensions sont devenues très communes.

Une gravure du cabinet des Estampes représente une ancienne suspension de Notre-Dame de Paris; elle nous donne une idée de ce que devait être la réserve Eucharistique de la Sainte Chapelle. A la Métropole, comme à la Chapelle du roi, le Ciboire était suspendu à une crosse ouvragée, fixée dans la maçonnerie. Mieux encore que cette gravure, le ciboire XIIIe siècle,



CLEFS DE CIBOIRES (XIIIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

conservé au trésor de la cathédrale de Sens, peut nous donner une idée du ciboire dont parle

1. Renseignements de M. de Farcy.

le chroniqueur de la Ste Chapelle. Peut-être même ce beau ciboire est-il un don de saint Louis à l'église de Sens à l'occasion de son mariage et du couronnement de la reine Marguerite sous les voûtes de la cathédrale (28 mai 1234.)

Ce vase précieux porte au sommet de l'opercule un anneau où s'accrochait la chaîne; une poulie permettait d'élever au-dessus de l'autel le vase et le riche pavillon qui le recouvrait.

M. R. de Fleury nous a donné une belle restauration de cette suspension qui devait, sans doute, avoir plus d'un trait de ressemblance avec sa sœur de la Sainte Chapelle.

SUSPENSION EUCHARISTIQUE (XIIIe siècle).
Restaurée par Rohault de Fleury.
Tiré de *La Messe* (Impr. Libr. réunies).

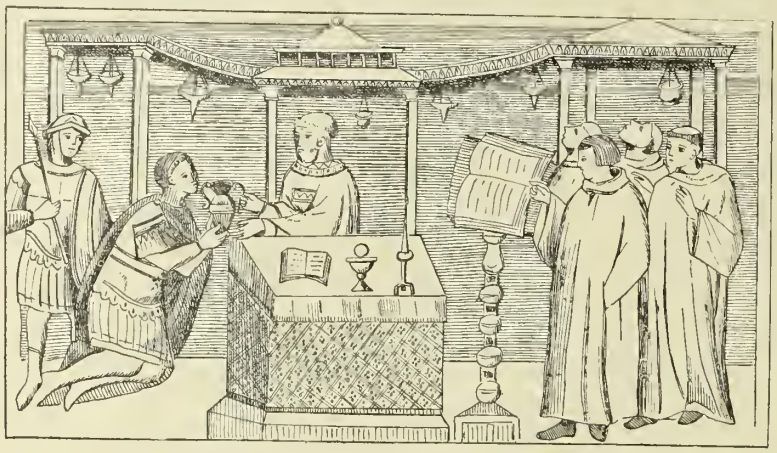
Parfois ces ciboires suspendus étaient munis d'une serrure. Nous dessinons deux clefs de ciboire. Elles sont, elles aussi, contemporaines de la Sainte Chapelle. (Grav. page 144).

Au dire de Jean Sarrazin, saint Louis, après la prise de Damiette, « enrichit les églises qui étaient auparavant des mosquées... d'encensoirs, de candélabres, de chapes, de dalmatiques, d'aubes, d'étoles, de bannières, de nappes d'autel, de drap de soie... et de toutes les choses nécessaires aux chapelains, clercs et personnes de sainte Eglise. »

« Le Roi mettait grand soin, grande étude et grands frais à toutes ces choses qui assuraient le maintien du service de JÉSUS-CHRIST, à Damiette, et glorifiaient la foi chrétienne en ce pays. »[1]

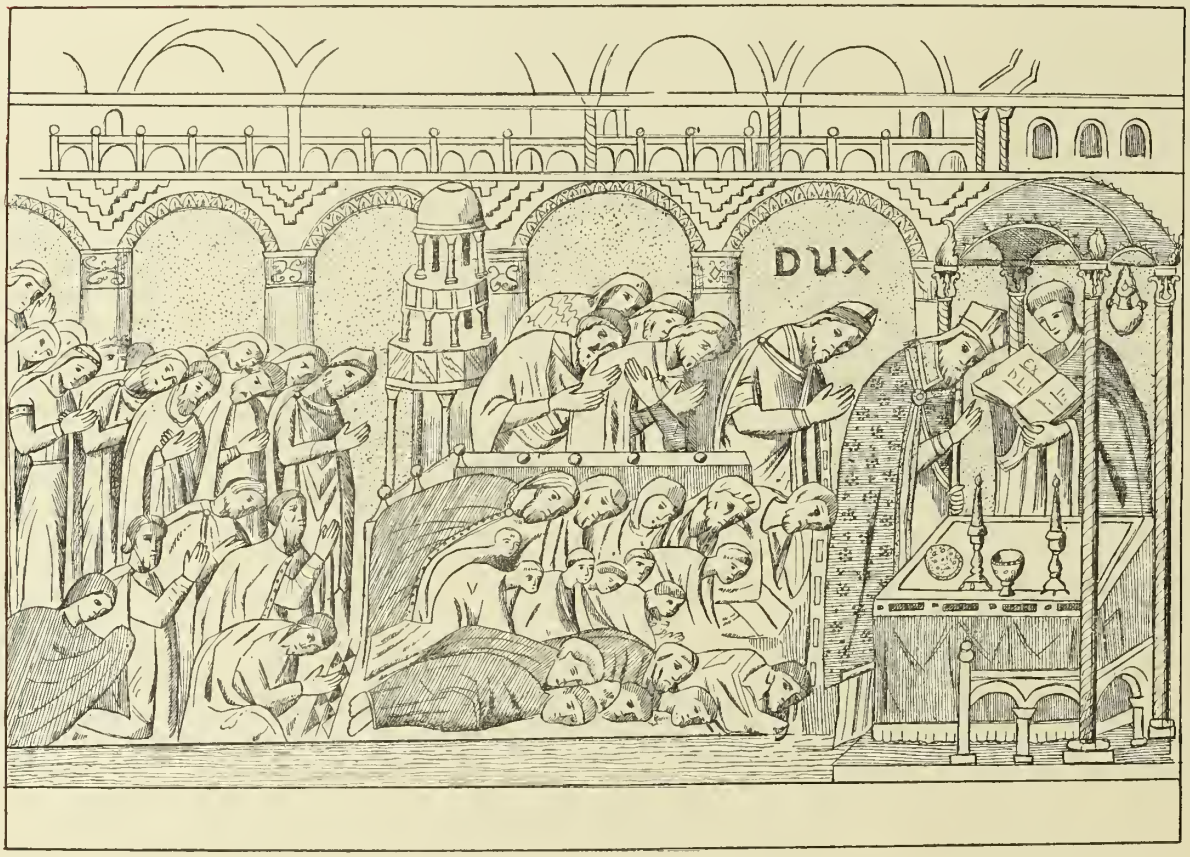
1. Jean Sarraz. p. 164.

Si le Roi enrichit l'église de Damiette avec cette sainte prodigalité, que n'aura-t-il pas fait



CURIEUX DÉTAILS SUR LA SAINTE MESSE.
Fresque de Saint-Laurent hors les murs (XIIIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

pour orner la Sainte Chapelle, gardienne de la Vraie Croix et de la Couronne du Sauveur?



MOSAIQUE DE SAINT-MARC DE VENISE.
Donnant de précieux renseignements sur la Messe au XIIIe siècle.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Parcourez documents, monuments du temps : tout ce qu'ils vous révéleront dans les objets

du culte, de riche et de précieux, se trouvait — n'en doutez pas — à la Chapelle du Palais.

Quatre ou cinq beaux spécimens du XIIIe s., fresques et mosaïques, émail, marbre et parchemin, vont nous permettre de reconstituer les instruments du sacrifice et le costume du prêtre dans notre Messe de la Sainte Chapelle.

Nous avons à contempler tout d'abord une fresque de Saint-Laurent hors les murs à Rome; une belle mosaïque de Saint-Marc à Venise, une fresque du cloître des Saints-Vincent et Anastase, à Saint-Paul Trois Fontaines; une miniature de la Bibliothèque Corsini; un coffret émaillé du trésor de Sens, enfin une pierre tombale du Musée de Marseille.

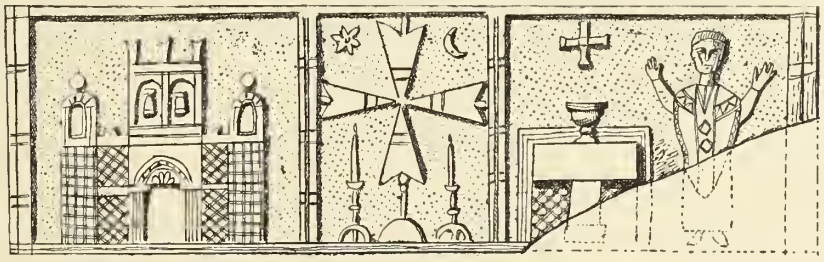
FRESQUE DU CLOITRE DE SAINT-VINCENT ET SAINT-ANASTASE, A Trois-Fontaines, près Rome (XIIIe siècle). Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Nous ferons d'autant plus volontiers ces recherches avec vous, qu'elles feront revivre en notre âme les joies que nous avons éprouvées, en étudiant sur place la plupart de ces monuments.

COFFRET ÉMAILLÉ DU TRÉSOR DE SENS (XIIIeS.) Mobilier d'autel. — Vêtements du prêtre. Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun.)

C'est d'abord une forme nouvelle de *calice* qui nous apparaît au XIIIe siècle. Regardez toutes les gravures que nous mettons sous vos yeux: à Saint-Laurent hors les murs, à Saint-Marc, à Trois-Fontaines, sur la miniature, sur le coffret d'émail, sur la pierre tombale, partout vous voyez un calice dépourvu d'anses.

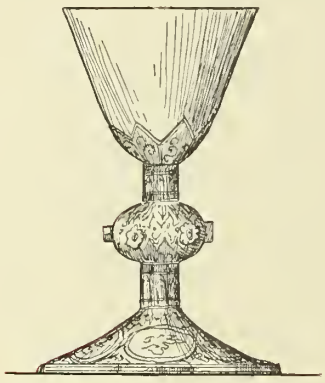
Oui, partout à cette époque, elles ont disparu des flancs du calice, ces anses qui ornaient les vases sacrés du XIIe s.; l'ornementation est plus sobre, et la coupe est très souvent unie; tel le calice de Véroli dont nous donnons le dessin. Le nœud porte unbeau feuillage où six roses s'épanouissent. Au



PIERRE TOMBALE (XIIIe siècle). Conservée au Musée de Marseille. Détails sur la Messe à cette époque. Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

pied, six images se détachent sur l'or du métal. — C'est la grâce et l'élégance de la forme qui remplacent la somptuosité plus massive des siècles précédents.

Dans nos différents spécimens, nous voyons placés sur l'autel un ou plusieurs chandeliers : c'est au XIIIe siècle en effet que l'usage des flambeaux au cours de la Messe, fut définitivement établi.



CALICE DE VÉROLI (XIIIe siècle). Les anses des siècles précédents ont disparu.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies).

Le XIIe siècle avait déjà des *chandeliers liturgiques* d'une grande beauté ; mais ces chandeliers demeuraient facultatifs ; au XIIIe siècle, ils deviennent obligatoires, au point qu'Honorius III (1216-1227) dépouilla de sa dignité et de son bénéfice un prêtre qui avait osé célébrer sans lumière à l'autel.

Comme aux époques de transition, où un nouvel usage s'établit, les limites de l'obligation ne semblent pas encore bien fixées. Tantôt un seul chandelier apparaît sur l'autel, comme dans l'offrande de saint Henri à Saint-Laurent hors les murs ; plus souvent deux, comme dans la pierre tombale de Marseille, dans la mosaïque de Saint-Marc et dans la fresque des Trois-Fontaines.

Les chapelains de la Sainte Chapelle, si soucieux de suivre strictement les prescriptions de l'Eglise, se gardaient bien de violer cette loi du luminaire.

Le sire de Joinville nous dit qu'il y avait deux cierges sur l'autel, qu'on renouvelait le lundi et le mercredi ; d'autres jours, il y en avait quatre, six et même huit.

Quelques années plus tard, Guillaume Durand, dans son fameux *Rational*, donnera l'explication de ce luminaire de la Messe : « Aux coins de l'autel, dit-il, sont placés deux chandeliers, pour signifier la joie des deux peuples, qui se réjouissent de la Nativité de JÉSUS-CHRIST.

« La Croix, ajoute-t-il, est placée sur l'autel, au milieu de deux chandeliers, parce que le CHRIST, dans l'Eglise, a été le médiateur entre deux peuples. »

Durand de Mende a raison ; au XIIIe siècle, la Croix apparaît sur l'autel entre les deux chandeliers liturgiques.[1]

Nos spécimens nous ont révélé l'ornementation de l'autel ; ils vont nous faire connaître les vêtements sacerdotaux du célébrant. Partout le prêtre nous y apparaît, vêtu d'une aube de lin, descendant jusqu'aux pieds et d'une large chasuble aux plis flottants. Dans la fresque de Saint-Laurent (offrande de saint Henri) la chasuble du sacrificateur est ornée de riches orfrois au cou et sur la poitrine.

CROIX PÉDICULÉE DU TRÉSOR D'HILDESHEIN (XIIe siècle).

Dans la miniature de la Bibliothèque Corsini, la chasuble est d'or : à la partie inférieure, une bande rouge se détache sur l'aube blanche. — Dans la fresque de St-Marc, l'évêque est vêtu d'une tunique blanche avec bordure d'or aux poignets ; la chasuble est blanche, avec col d'or, agrafe d'or, étoiles d'or.

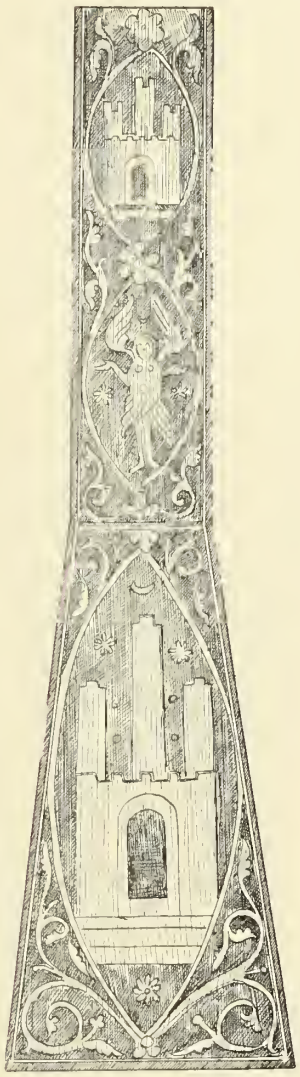
1. La croix des Sœurs de Notre-Dame, à Namur, était une croix processionnelle du XIe siècle ; au XIIIe siècle, pour obéir à la prescription d'Honorius, on la fixa sur un pied ravissant. Telle devait être, pensons-nous, la croix que le pieux roi fit placer sur son autel de la Sainte-Chapelle.

Parfois les vêtements liturgiques de cette époque étaient ornés de riches broderies; témoin le gracieux manipule de saint Edme, conservé à l'abbaye de Pontigny; témoin la chasuble d'Anagny où l'histoire de saint Nicolas se détache sur une étoffe en fil d'or.

Souvent aussi, l'amict était replié sur la chasuble et formait un somptueux collet.

A la cathédrale de Chartres, dans une statue du portail, nous voyons l'un de ces collets d'une richesse merveilleuse: c'est une profusion de pierreries alternant avec des perles; même magnificence apparaît aux poignets de la tunique.

Saint Louis dota la Sainte Chapelle de ces splendides ornements que nous révèlent, et les fresques, et les statues de nos cathédrales. « Afin que Notre-Seigneur fût honoré de toutes manières, nous dit sa chronique, le Roi avait dans sa chapelle des vêtements sacrés pour tous les Ordres et aussi des ornements de samit ou d'autres précieuses étoffes, brodés ou sans broderie. Ces vêtements étaient nombreux et des couleurs diverses que les temps et les fêtes pouvaient requérir. »[1]



MANIPULE DE SAINT EDME (XIIIe S.)
Conservé à l'abbaye de Pontigny
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury.
(Imp. Libr. réunies).

Chacun sait avec quelle largeur de vue il avait réglé le personnel du sanctuaire; par ses premières lettres de fondation, le roi ordonne qu'il y aura dans la Sainte Chapelle cinq chapelains principaux et deux marguilliers, qui seront diacres ou sous-diacres; chacun des grands chapelains aura sous lui un sous-chapelain prêtre et un clerc diacre ou sous-diacre.

Les chapelains et les marguilliers recevront une rente de vingt-cinq livres parisis à prendre au Châtelet sur la Prévôté de Paris. Les principaux chapelains recevront douze deniers par jour communs, seize pour les dimanches, dix-huit pour les fêtes demi-doubles, et trente pour les fêtes doubles.

ORNEMENTS SACERDOTAUX AU XIIIe SIÈCLE
Statue du portail de la cathédrale de Chartres (1280).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury.
(Imp. Lib. réunies).

Le pieux roi, qui a si largement assuré le service des autels dans sa chère Chapelle, a certainement veillé à la splendeur du culte, et c'est revêtus de chasubles d'or, parés de collets étincelants de pierreries, que vont dans un instant défiler devant nous, se rendant à l'autel, les chapelains du Roi.

Dans notre pierre tombale de Marseille, nous avons vu d'un côté le prêtre à l'autel, de l'autre côté une église avec son campanile, et deux cloches dans le campanile. Sur la fresque des Trois-Fontaines, vous avez pu voir un moine tirant de ses deux mains la corde de la cloche... (Gravure, p. 147).

1. Vit. I, n. 38.

C'est que dès longtemps, nous l'avons constaté dans notre Messe sous Charlemagne, la cloche sert à convoquer le peuple à la Messe, et à donner au célébrant le signal de l'entrée au chœur. — Plus encore que sous Charlemagne, les cloches du temps de saint Louis sont devenues de vrais objets d'art.

C'est ainsi qu'en cette année même 1248, Barthélemy de Pise fondait à Florence[1] une cloche gracieuse, où ces mots en haut relief ressortaient dans le métal :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.
Le CHRIST triomphe, le CHRIST règne, le CHRIST commande.

Sœur de la cloche Florentine, la cloche Palatine a retenti au clocher de la Sainte Chapelle; elle a retenti, messagère des victoires, des triomphes et des ordres du CHRIST. — A sa voix, les hauts personnages du Palais accourent et se pressent dans l'étroit vaisseau. — Le Roi et la Reine se rendent à leur oratoire que nous avons déjà signalé, dans l'épaisseur de la muraille à la troisième travée. La Reine est accompagnée de Dames de la Cour, richement parées; quelques-unes portent des ceintures d'or, selon la mode du temps. Le roi est suivi de

BAS-RELIEF DU XIIIe SIÈCLE.
Conservé à l'église Sainte-Marie de Beltrade, à Milan.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

ses deux fils aînés, Louis, âgé de quatre ans, et Philippe, âgé de trois ans. — Il savait que la piété s'infiltre dans l'âme par les sens, avant même que la raison soit pleinement éveillée. Aussi, « il exigeait — Geoffroy de Beaulieu nous l'apprend — que ses enfants, dès que leur âge le permettait, assistassent tous les jours... à la Messe... »[2]

Le costume du Roi est simple, car en cette même année 1248, il doit prendre le bourdon de pèlerin, et pour attirer, par son esprit de pénitence, les bénédictions de DIEU sur la sainte Croisade, il a résolu « de ne plus se vêtir de robe écarlate, ni étoffe d'une riche nuance, mais de se contenter d'une tunique de couleur noire ou bleu foncé. » Il tient à la main son Missel, ce Missel à la fois objet artistique et relique précieuse, que conserve la Bibliothèque nationale.[3]

Aussitôt que le roi et la reine sont arrivés à leurs bancs, le clergé fait son entrée.

Un bas-relief du XIIIe siècle, conservé à l'église Sainte-Marie de Beltrade à Milan, peut nous donner une idée du cortège qui défile sous les voûtes de la Sainte Chapelle.

Le sous-diacre précède tenant la croix, le diacre suit, portant un riche Evangéliaire; puis vient l'Evêque qui bénit. Quatre personnages, cierges en mains, ferment la marche.

Sur notre bas-relief de Milan deux clercs, en tête de la procession, portent sur leurs épau-

1. Cette cloche est aujourd'hui conservée au Musée de Bargello, à Florence.
2. Rapport de Geoffroy de Beaulieu et de Guillaume de Nangis. Vit. I, n. 10.
3. Bibl. nat. fds latin 8884, fo 30.

les la statue de la Vierge et de l'Enfant. Qui sait si, en cette fête des rois 1248, le saint Roi Louis, désireux de rendre hommage à l'une des reliques les plus précieuses de la Sainte Chapelle, n'a pas manifesté le désir que, sous les voûtes réjouies du Sanctuaire, on portât, avec la statue de la Vierge Mère, « *les drapeaux* »[1] dont Notre-Seigneur était enveloppé quand les Rois d'Orient vinrent lui rendre hommage?

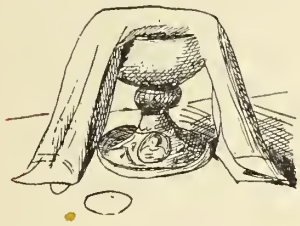
Saint Bonaventure, ce saint si aimable, contemporain de saint Louis, a, dans ses œuvres, un petit traité sur la Messe: « *Expositio Missæ.* »

Il y indique tout d'abord le symbolisme des ornements du prêtre à l'autel. Il parcourt ensuite les différentes cérémonies de la Messe. Elles sont, — à fort peu de choses près — ce qu'elles sont encore aujourd'hui. Au lieu de les passer toutes en revue, nous nous contenterons de noter les rites sur lesquels l'iconographie du XIIIe siècle attirera notre attention, et nous ferons ressortir, chemin faisant, les usages nouveaux qui se seraient introduits depuis Charlemagne...

BOURSE DE CORPORAL (XIIIe siècle).
Musée de Cluny.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Les prières de l'Introïbo ont été récitées: sur l'autel le prêtre a disposé les instruments du sacrifice. De la bourse ornementée il a tiré le corporal qu'il a étendu sur la nappe aux larges plis tombants; sur le corporal il place calice et purificatoire.

Le Kyrie retentit; la Collecte est chantée. On est parvenu à l'Evangile. C'est le moment que semble avoir choisi notre miniaturiste de la Bibliothèque Corsini. Le prêtre vient de lire le texte sacré; derrière lui, le diacre, en dalmatique, le chante à son tour. Dans l'arrière-plan on aperçoit les assistants debout, comme pour attester par leur attitude la vivacité de leur foi. Dans cette gravure vous voyez le missel placé sur un Lutrin ou Lectorium.



CALICE ET PURIFICATOIRE.
Troyes, ms. du XIIIe siècle.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Imp. Libr. réunies).

Ce lutrin est de la plus grande simplicité; un peu plus riche, avec son pied orné de boules, est le lectorium de St-Laurent hors les murs. Beaucoup plus élégants sont les lutrins, en fer forgé, en forme d'X, qui commencent alors à s'acclimater. Le Musée de Cluny nous en offre un gracieux spécimen. Nous en voyons un autre exemple au folio 192 du Psautier de notre bon roi saint Louis. Parfois le lectorium est recouvert d'une housse débordant avec grâce sur les côtés.

A cette époque, souvent le Missel est placé à même sur l'autel, sans aucun support : ainsi en va-t-il dans nos différents spécimens où le livre liturgique apparaît à plat sur la nappe. Parfois il reposait sur un pupitre. Voyez plutôt le ravissant pupitre du XIIIe siècle conservé à Cologne : il est en argent ciselé et représente Marie couronnée et Jésus qui la bénit; nous le reproduisons ici.

1. Expression naïve dont se sert le Chroniqueur pour désigner les langes de l'Enfant Jésus (Corrozet. *Antiquités de Paris*, p. 76 verso.)

C'est un pupitre de ce style que saint Louis, par honneur pour le livre des Evangiles, aura offert à sa Sainte Chapelle. Faut-il que la Révolution nous ait privés de tant de merveilles!

Après l'Evangile, le chœur chante le *Credo*. A ces mots: *Et incarnatus est de Spiritu Sancto*, voyez le Roi qui fléchit dévotement le genou.

MINIATURE DE LA BIBLIOTHÈQUE CORSINI (XIIIe siècle.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies.)

Toute l'assemblée l'imite. — Cette manifestation de respect et d'amour envers l'Incarnation du Verbe est due à saint Louis. — Il l'avait remarquée dans un monastère, où il assistait à la Messe. Il voulut que cet usage fût adopté dans sa Chapelle, et de sa Chapelle il l'étendit à beaucoup d'autres églises.[1]

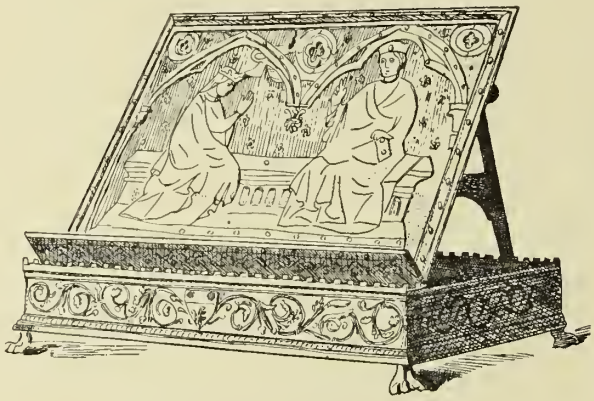
Après le chant du Credo, le prêtre se retourne et dit au peuple: «*Dominus vobiscum*», le Seigneur soit avec vous!

Le prêtre représenté sur notre pierre tombale de Marseille semble donner au peuple cette salutation; pour la faire, il a dû se retourner, comme a dû se retourner le célébrant dans notre fresque des Trois-Fontaines, pour donner la communion à saint Cyriaque. C'est qu'en effet, depuis les temps de Charlemagne, une grande modification[2] s'est faite dans la position du prêtre célébrant au saint Autel. Le prêtre ne célèbre plus la Sainte Messe comme autrefois face à face avec l'assistance; clercs et fidèles sont respectueusement rangés derrière lui: cette nouvelle orientation apparaît bien dans notre miniature de la Bibliothèque Corsini; elle apparaît mieux encore dans la fresque de Saint-Marc.

C'est de cette nouvelle orientation du prêtre, pendant le Saint Sacrifice, que vont procéder toutes les modifications de l'autel, dans ce siècle et les siècles suivants.

Tant que le prêtre était tourné vers les fidèles, tout gradin, tout retable était impossible sur l'autel; il aurait fait écran entre le célébrant et l'assemblée.

La nouvelle orientation semble au contraire appeler, et gradins, et retables. Elle rend en effet le Saint Sacrifice plus mystérieux. — La participation des fidèles aux sacrés mystères devient plus difficile et plus laborieuse. Il faudra donc au-dessus de l'autel quelque objet qui puisse fixer les regards des assistants, quand ils lèveront les yeux vers le prêtre.



PUPITRE D'ARGENT (XIIIe siècle.)
Cologne. — Collection du Bron Oppenheim.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

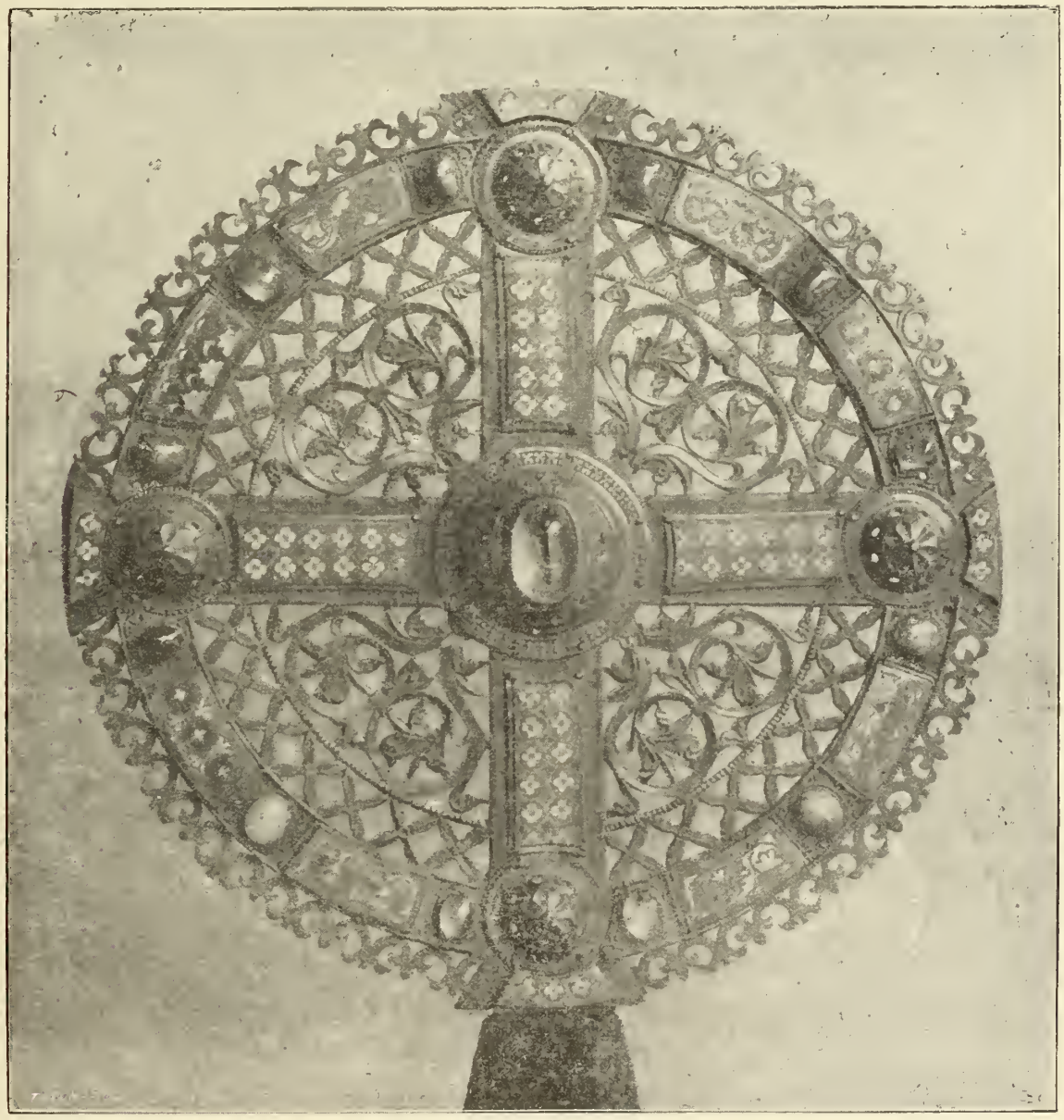
Les siècles suivants placeront sur l'autel un gradin, puis plusieurs : entre de superbes

1. Vit. n. 55.

2. Nous ne prétendons pas que le prêtre, dans les temps primitifs, n'ait jamais dit la Messe, le dos tourné aux fidèles. Il est bien certain qu'il célébrait ainsi dans les catacombes, quand il offrait le Saint Sacrifice dans les arcosolia sur le tombeau d'un martyr appliqué à la paroi de tuf, et encore dans les petits oratoires, où le manque d'espace faisait préférer les autels adossés. Mais nous avons constaté que, à l'autel principal des Basiliques Constantiniennes et Carlovingiennes, il célébrait, la face tournée vers le peuple — usage qui va disparaître à dater du XIIIe siècle.

chandeliers de bronze doré, ils poseront un crucifix monumental. Le XIVe et le XVe siècles sculpteront leurs riches retables de bois ou de pierre, peindront leurs ravissants triptyques.

Pour le moment, grâce à l'orientation nouvelle, saint Louis, dans sa Chapelle, a pu placer sur le jubé, qui domine l'autel, le magnifique reliquaire renfermant, avec la Couronne d'épi-



FLABELLUM (XIIIe siècle.)
Emaux champlevés, Limoges. (Collection de M. Martin Le Roy.)

nes et un précieux fragment de la Vraie Croix, l'éponge qui abreuva de vinaigre les lèvres du Sauveur et le fer de la lance qui ouvrit son divin Côté. (Corrozet. *Antiquités de Paris*, p. 76.)[1]

1. L'oblation du pain et du vin par les fidèles, dont nous avons constaté l'obligation au temps de Charlemagne, devient facultative dès le XIe siècle : au XIIIe siècle elle avait disparu en bien des endroits : si elle a subsisté à la Sainte-Chapelle, je ne doute pas que le pieux roi saint Louis, comme le roi saint Henri dans notre fresque de Saint-Laurent, ne se soit approché dévotement de l'autel, et n'ait remis au prêtre le pain et le vin, matière de l'Eucharistie.

La mosaïque de Saint-Marc nous représente *la Préface :* le diacre présente le livre au prêtre qui rend grâces au Ciel et demande humblement au Seigneur d'unir sa voix à la voix des anges qui le louent, des Dominations qui l'adorent, des Puissances qui tremblent devant lui, des Séraphins qui tressaillent en sa présence. A ce chant, comme à un signal donné, tout le clergé renfermé dans le chœur s'est déjà prosterné ; à la Ste Chapelle, tout comme à Saint-Marc de Venise, les assistants s'inclinent respectueusement.

CALICE MINISTÉRIEL (XIIIe siècle).
Conservé à l'abbaye de Willers, près Inspruck.

Le prêtre a prononcé les paroles de la Consécration ; la merveille de puissance et d'amour est opérée ; il n'y a plus là sur l'autel, au lieu du pain et du vin, que le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST.

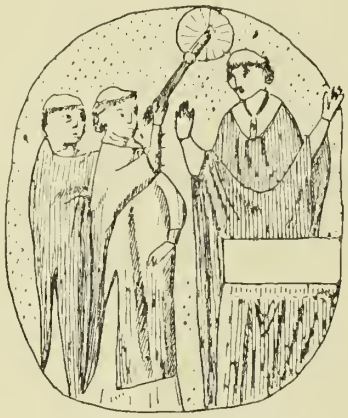
Depuis notre Messe au temps de Charlemagne, un homme avait paru qui, enveloppant de ténèbres les paroles si claires de JÉSUS à la dernière Cène, qui, donnant un démenti à dix siècles de tradition, avait bien osé nier le dogme de la Transsubstantiation.

C'est au XIe siècle que vécut l'hérétique Bérenger. — L'Eglise ne crut pas suffisant de le frapper de ses anathèmes. Par un rite solennel, introduit dans la liturgie de la Messe, elle voulut protester de son attachement invincible à l'antique croyance. Dorénavant, aussitôt après la consécration, le prêtre de ses deux mains élèvera respectueusement vers le Ciel le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST et tous les fidèles s'inclineront pour les adorer.

C'est la *grande Elévation*, devenue depuis lors comme le point culminant de notre Messe catholique.

Institué au XIe siècle, ce rite était partout répandu au XIIIe siècle.

L'usage du flabellum que nous avons constaté sous Charlemagne était encore en vigueur au temps de saint Louis : s'adjoignant à la cérémonie de l'élévation, il lui donnait une nouvelle majesté.



LE FLABELLUM A LA MESSE.
Miniature tirée du Missel de saint Louis
Bibliothèque nationale.
Latin 8884, f. 130.

Quelques écrivains [1] ont prétendu que l'usage du flabellum fut supprimé en l'an 1100. Il suffit de parcourir les manuscrits du XIIIe siècle pour reconnaître leur erreur. [2]

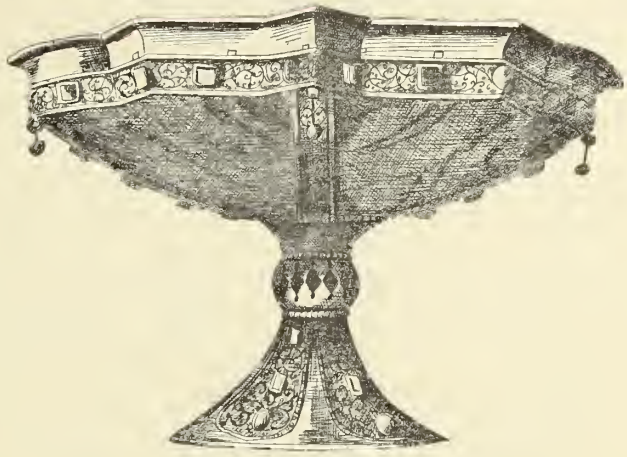
1. Visconti Observ. T. IV, L. VII, C. XIII.

2. L'inventaire du Saint-Siège en 1175 nous révèle de nombreux *flabella* dans le trésor du Pape ; ils y sont désignés tantôt sous le nom de *ventilabrum*, tantôt sous le nom de *rostarolum*.

On conserve à Moscou un flabellum métallique du XIIIe siècle représentant une tête de Séraphin à six ailes. Tout autour est gravée une inscription Slavonne dont voici la traduction :

« Que toute chair humaine se taise et qu'elle se tienne en crainte et tremblement et qu'elle ne pense à rien

Que le *flabellum* fût employé dans les cérémonies de la Messe, plusieurs miniatures de la Bibliothèque nationale en font foi[1]. Qu'il fût employé spécialement au moment de l'Elévation, une miniature du temps l'atteste; elle se trouve dans le Pontifical de Reims.[2] On y voit le célébrant élevant la Sainte Eucharistie avec beaucoup de dévotion, et, derrière lui, le diacre agitant au-dessus de la tête du prêtre un flabellum à disque blanc et à manche couleur pourpre.

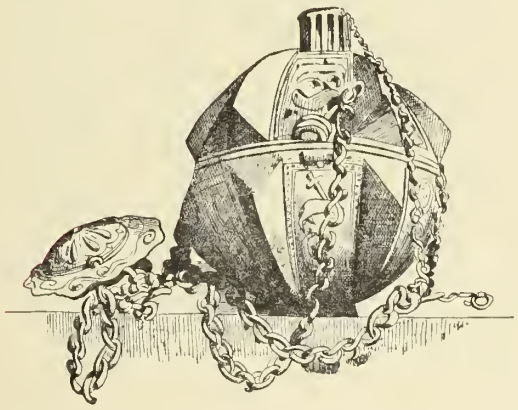


NAVETTE (Xe au XIIIe siècle.)
Trésor de Saint-Marc, Venise.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Mais l'éventail liturgique était-il employé à la Sainte Chapelle? — Oui, plusieurs inventaires en font foi. L'inventaire de la Sainte Chapelle de 1363 mentionne: « Duo flabella vulgariter nuncupata muscalia, ornata perlis. »

Dans un autre de 1376 nous lisons: Flabella gallice *esmouchoirs*, ornata perlis.

Il y avait donc à la Sainte Chapelle des flabella, appelés en français *esmouchoirs*, parce qu'ils avaient pour mission, à partir de la Consécration, d'éloigner des Saintes Espèces les mouches importunes; ces flabella étaient ornés de perles, comme il convenait à une chapelle royale.



ENCENSOIR (XIIIe siècle.)
Travail italien. — Collection Frésart.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réunies).

Ces monuments sont précieux, mais il en est un autre plus précieux encore en faveur de cet usage au temps de saint Louis; c'est le Missel[3] même du pieux roi, dont nous avons déjà parlé.

Parcourez-en les feuillets; au folio 130, vous y verrez une gracieuse miniature: là un diacre revêtu d'une longue dalmatique bleue, agite au-dessus de la tête du célébrant un flabellum qui par sa forme et son élégance rappelle le riche flabellum de Tournus (p. 154).

Saint Louis a fermé son Missel. En ce moment auguste, il ne s'agit plus de lire des formules de prières, il faut adorer. — Son cœur est tout brûlant comme le grain d'encens qui, pris dans la navette, vient d'être jeté

» de mondain. Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs vient s'offrir et se donne comme une nourriture éter-
» nelle. »

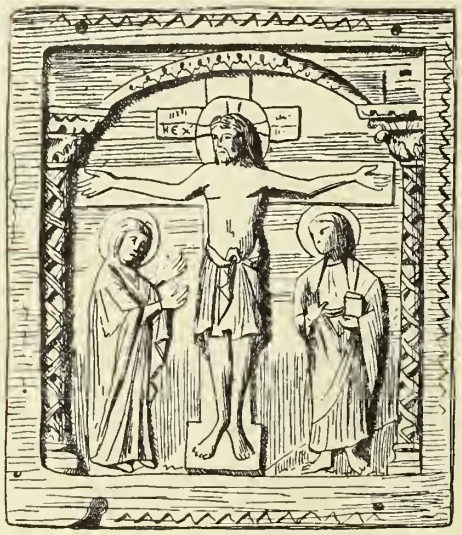
La France comme l'Italie, comme l'Orient, avait alors ses *flabella*. Dans un inventaire de l'église d'Amiens vers 1258, nous lisons : *Ventilatum factum de serico et auro, ad repellendum muscas et immunda* : un éventail fait d'or et de soie, pour éloigner les mouches et les impuretés de l'air. (Voir dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1881-1883-1884, les articles savants de Mr de Linas sur le Flabellum.)

1. Fonds latin 12054, — latin 8884.

2. Bibliothèque de Rouen.

3. Latin 8884, f. 130.

sur les charbons de l'encensoir. Tandis que le prêtre lève dans les airs le DIEU maître du monde, tandis que, conformément à la Constitution de Guillaume d'Auvergne,[1] l'acolyte agite la clochette; tandis que le thuriféraire fait monter vers la majesté divine un nuage odorant; tandis que le flabellifère incline, en signe de respect, devant la Sainte Hostie, le vélin empourpré de son éventail, saint Louis, dans son oratoire, se courbe profondément, majesté de la terre, devant la Majesté suprême, et renouvelle sa promesse d'être, en tout et toujours, « *le bon sergent de Dieu.* »



PAIX.
Ivoire (Xe au XIIIe siècle.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Les Saints Mystères s'avancent : bientôt les assistants vont recevoir le DIEU qu'ils viennent d'adorer : mais, auparavant, pour se préparer à cette manducation, ils vont se souhaiter la paix et s'embrasser en signe de charité fraternelle. Le célébrant embrasse le diacre qui transmet l'accolade aux autres membres du clergé; le roi embrasse les seigneurs qui l'environnent; la reine embrasse les Dames de sa cour, qui se trouvent près d'elle; mais quelle ne fut pas sa douleur quand, après la cérémonie, elle apprit qu'une des Dames qu'elle venait d'embrasser, richement parée d'une ceinture dorée, n'était autre qu'une misérable créature. Elle s'en plaignit au roi qui défendit, sous des peines sévères, aux femmes de mauvaise vie, l'usage de ceintures brodées d'or.[2]

PAIX DU XIIe SIÈCLE.
Musée de Cluny.

L'Eglise prit, à cette époque, une mesure plus efficace contre les abus qui se glissaient dans le rite du baiser de paix. — Les fidèles, au lieu de s'embrasser, baiseront dorénavant un instrument qu'on appellera, selon les temps et les lieux : *osculatorium, asser ad pacem, lapis pacis, tabula pacis.* Quelques mois plus tard, saint Louis emportait en Palestine, dans sa chapelle privée, un instrument de paix,

1. Guillaume d'Auvergne fut évêque de Paris de 1228 à 1248. Il renouvela pour son diocèse une Constitution de l'an 1203 par laquelle le Cardinal Guy, archevêque de Reims, introduisit « la pieuse pratique d'avertir les fidèles au son de la cloche, au moment de l'Elévation, pour qu'ils pussent alors se prosterner et demander à Dieu pardon de leurs péchés. — *In celebratione Missarum, quando Corpus Christi elevatur, in ipsa elevatione, vel paulo ante, campana pulsetur.* » (Voir Corblet, *Histoire de l'Eucharistie*, T. II, p. 159 et 360).
(Voir aussi Simmons, *The Lay folks mass'Book*, p. 280.)

2. L'ordonnance du roi eut grand'peine à être exécutée, à cause de la difficulté des preuves; de là est venu le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Voir : *La Sainte-Chapelle*, par Decloux et Doury, p. 27.

témoin cette touchante histoire que nous raconte Joinville : Un jour qu'au pays d'outre-mer, il assistait à la Messe avec le saint Roi, il trouva au clerc chargé de lui porter la paix, une figure suspecte ; il s'empressa de la lui prendre des mains pour la porter lui-même et préserver son maître de tout danger.

Mais revenons à la Sainte Chapelle pour y assister à la *Communion*. — Le XIIIe siècle va être témoin d'une modification dans le rite de la Communion des fidèles.

COMMUNION D'UN CHEVALIER.
Portail de Reims (XIIIe siècle.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Nous avons vu, au IXe siècle, Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, recevant debout le Corps et le Sang de son DIEU.

Cette attitude du communiant persévère dans les âges suivants. C'est la Communion reçue debout que nous voyons figurée au XIe siècle dans les figures byzantines de l'église Sainte-Sophie à Kiev.

C'est la Communion reçue debout que nous voyons figurée au XIIe siècle, sur la célèbre dalmatique conservée à Rome, au Vatican.

C'est encore la Communion reçue debout qui nous est ici représentée, peinte sur le Missel de saint Louis, sculptée au portail de Reims. On y voit un guerrier tout enveloppé dans sa cotte de maille, portant heaume au front, large épée au flanc, qui se tient debout, la tête légèrement inclinée, tenant jointes devant lui, dans l'attitude d'un profond respect, ses deux mains gan-

tées de fer. — En face est un prêtre : de sa main gauche, il tient un ciboire ouvert, de sa main droite il s'apprête à déposer l'hostie sur les lèvres du chevalier.

On communie donc encore debout au XIIIe siècle, mais déjà l'usage s'introduit de communier à genoux. Telle nous apparaît la Communion des fidèles représentée dans une Bible latine de la Bibliothèque nationale. Les fidèles sont à genoux, comme de nos jours, les deux mains jointes, tandis que le prêtre dépose sur leurs lèvres les hosties qu'il tient sur une patène.

C'est à genoux aussi, et avec quelle piété! que communie saint Cyriaque dans notre fresque de Saint-Laurent hors les murs.[1]

Dans quelle attitude communia saint Louis à notre Messe de la Sainte Chapelle? Geoffroy de Beaulieu, confesseur et historien du pieux monarque, ne laisse pas de doute à ce sujet. Ecoutez : « Le béni roi était tout embrasé de dévotion pour le vrai Corps de Notre-Seigneur... Avant d'aller recevoir dévotement le Sauveur, il lavait ses mains et sa bouche, puis ôtant son chaperon et sa calotte, il s'avançait jusque dans le chœur de l'église. Arrivé là, il n'avançait plus sur ses pieds, mais sur ses genoux et quand il était près de l'autel, il récitait, les mains jointes, le *Confiteor*, avec force gémissements et soupirs, et recevait enfin le vrai Corps de Jésus-Christ de la main de l'Evêque ou du prêtre. »[2]

COMMUNION REÇUE A GENOUX.
Fresque de Saint-Laurent hors les murs (XIIIe siècle.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réunies.)

C'est donc à genoux et dans l'attitude de la plus profonde humilité que saint Louis communie dans sa Chapelle du Palais. — Mais à cette époque de transition, où la position à prendre pour communier ne semble pas encore définitivement fixée, il ne déplaît pas de penser qu'aux Messes militaires qu'il entendait, avant de courir à l'ennemi, saint Louis, aussi fier chevalier qu'humble chrétien, revêtu du casque et du haubert, précédant ses capitaines à l'autel, recevait son Dieu, debout, humblement incliné, ses gantelets de fer respectueusement rapprochés devant sa poitrine, comme le vieux guerrier, taillé dans la pierre du portail de Reims.

En considérant cette sculpture typique du portail de Reims, vous avez remarqué que le prêtre ne donne la Communion au vieux guerrier que sous la seule espèce du pain.

Regardez la Bible latine dont nous vous montrions une miniature, il y a un instant seulement; regardez la fresque de Saint-Laurent : d'une part vous voyez les fidèles, d'autre part saint Cyriaque communiant sous la seule espèce du pain.

Relisez le texte de Joinville que nous venons de vous citer; lui aussi ne parle que de la Communion sous l'espèce du pain : « Le béni Roi... recevait enfin le vrai *Corps* de Jésus-Christ... »

1. Fds latin. 8846, fo 135.
2. V. II, no 40.

C'est là en effet une nouvelle particularité à relever dans la Messe au XIIIe siècle ; la Sainte Communion, sauf de rares exceptions, ne s'y donne plus sous l'espèce du vin.

Alexandre de Halès le constate dans son *Commentaire des Sentences.*[1]

Quelques années plus tard, saint Bonaventure justifie la nouvelle coutume, dorénavant adoptée par l'Eglise, de la Communion sous la seule espèce du pain. — Et saint Thomas d'Aquin console les fidèles qui auraient pu regretter l'ancien usage : « Ne craignez pas, leur dit-il, de recevoir un moindre fruit de la perception Eucharistique : le CHRIST est tout entier sous chacune des espèces : « *manet tamen Christus totus sub utraque specie...* »[2]

Après avoir distribué la Communion, le prêtre songe à la Ste Réserve ; nous avons vu qu'il la plaçait souvent dans un gracieux réceptacle qui, suspendu dans les airs, attirait les regards des fidèles et provoquait leurs adorations. Dès le XIIIe siècle, le St Sacrement était aussi conservé dans des ciboires destinés à être renfermés dans des *armoria.* — Nous dessinons ici un spécimen de l'époque : C'est un ciboire tout ruisselant de perles fines, conservé à Cologne. Le trésor de saint Louis renfermait sûrement quelque semblable merveille.

CIBOIRE EN PERLES (XIIIe siècle.)
Cologne.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl.
(Imp. Libr. réunies.)

Les mystères Eucharistiques sont accomplis sous les voûtes de la Sainte Chapelle. Le prêtre avant de quitter l'autel va bénir l'assemblée ; c'est là encore une cérémonie nouvelle, introduite dans la liturgie de la Messe depuis le XIe siècle. Jusqu'au IXe siècle, l'Evêque seul bénissait, non pas à la fin de la Messe, mais avant la Communion. Mais, depuis deux siècles bientôt, cette bénédiction est tellement entrée dans le cérémonial du Saint Sacrifice, que les prêtres ne peuvent plus l'omettre sans scandale grave, « *absque gravi scandalo.* »[3]

En terminant, dit saint Bonaventure, auteur contemporain, le prêtre dit : « *Ite Missa est* » et bénit le peuple. « Cette bénédiction, ajoute-t-il, est l'image de celle que JÉSUS-CHRIST donnera au jugement dernier, à ses fidèles, en les conviant à entrer dans la demeure qu'il leur a préparée.[4]

Saint Louis se courbe sous la bénédiction de son chapelain, et déjà, Croisé par le cœur, il trace dévotement sur ses membres le signe de la Croix.

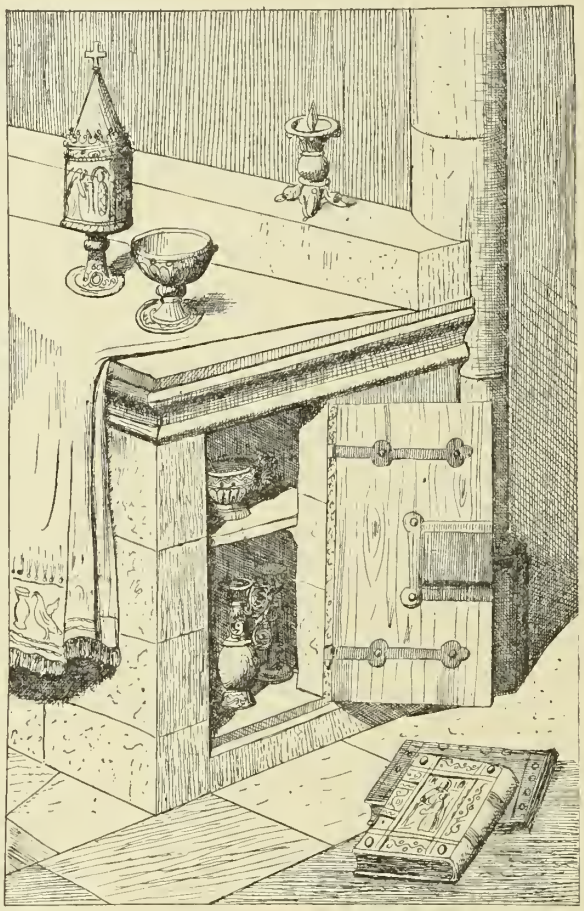
La Messe est achevée. Tandis que retentit le joyeux carillon, le prêtre retourne à la sacristie ; les Seigneurs et les Dames de la cour sortent de la chapelle. Le clerc range les objets qui ont servi au Saint Sacrifice, missels et vases sacrés ; peut-être les renferme-t-il dans une armoire pratiquée au flanc de l'autel : c'était là un usage alors en vigueur dans quelques églises de France. Voyez à la cathédrale de Coutances ce charmant armorium, pratiqué au flanc de l'autel (page 160).

Pendant tout ce temps, saint Louis est dans son oratoire ; il se sent le besoin de prolonger

1. In IV, 9, 53.
2. Tiré du *Lauda Sion.*
3. Nécrologe.
4. *Expositio Missæ,* cap. IV.

son action de grâces; il est là « tantôt agenouillé sur le pavé, tantôt légèrement appuyé au banc qui est devant lui. »[1] Il prie pour la France, il prie pour ses expéditions futures; puis réconforté par la Messe qu'il vient d'entendre, par l'Eucharistie qu'il vient de recevoir, par la prière qu'il vient de prolonger, il se lève plus résolu que jamais à soustraire le tombeau du CHRIST au joug honteux des Sarrasins et à faire régner Notre-Seigneur dans son Royaume de France.

Les historiens sceptiques de notre siècle admirent d'assez bonne grâce le héros de Saintes et



ARMOIRE EUCHARISTIQUE.
Coutances (XIIIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

de Taillebourg; ils plaignent le chef malheureux de la Croisade; mais ils prennent en pitié le monarque dévot, perdant son temps à chanter les Matines et à entendre des Messes : « Un moine n'eût pu faire davantage, dit M. Henri Martin,[2] et si ces narrateurs n'exagèrent pas, on comprend difficilement comment Louis IX trouvait encore assez de temps pour veiller aux affaires de son Royaume. »

Nous retrouvons ce reproche sur certaines lèvres, dès le temps de saint Louis : « Plusieurs grands seigneurs murmuraient, dit Geoffroy de Beaulieu, de ce que le Roi assistait à tant d'of-

1. Vit. I, n. 36.
2. Mst. p. 288.

fices, à tant de messes, à tant de sermons; c'étaient, pensaient-ils, de longues heures de perdues. Le saint Roi l'apprit et ne répondit que par ces courtes paroles aux murmures des seigneurs : « Ils ne trouveraient rien à dire, si je perdais véritablement un temps double à jouer aux dés et à courir dans les forêts avec chiens et faucons. »

Non, elles n'étaient pas perdues pour le Royaume les heures que le saint Roi consacrait à la prière et à la Messe; moins perdues, pensons-nous, que les heures livrées par d'autres gouvernants à la mollesse d'un sommeil prolongé,[1] au tapis vert d'un billard, à la fascination d'une roulette, aux représentations de gala, à la chasse à courre ou à la chaleur communicative des banquets.

Jetez un coup d'œil sur la liste des Saints, canonisés par l'Eglise au siècle de saint Louis, et sachant le pouvoir de la prière qu'un roi fait pour son peuple; sachant la puissance de l'exemple, quand il descend les marches du trône; vous ne douterez pas que saint Louis n'ait eu sa grande part à cette efflorescence de sainteté parmi ses contemporains.

Lisez l'histoire de ces temps heureux, voyez dans quel état de prospérité matérielle et de grandeur morale le pieux monarque a laissé la France, et si vous êtes de bonne foi, vous conclurez qu'elles n'étaient pas perdues pour son royaume, les heures que le saint Roi consacrait à la prière et à la Sainte Messe!

1. « Comme saint Louis dormait peu, dit M. Natalis de Wailly, ses journées étaient au moins de dix-huit heures : il lui restait donc beaucoup de temps pour les affaires de son Royaume. » Acad. des Inscrip. T. XV, p. 417.

Chapitre Neuvième.

LE SACRIFICE DE LA MESSE

LA RÉFORME ET LE CONCILE DE TRENTE

I

LA MESSE ET LA RÉFORME

La Wartbourg est une vieille citadelle, comme on en trouve sur les bords du Rhin; à demi détruite aujourd'hui, elle couronne une montagne d'où l'œil s'étend sur toutes les vallées de la Thuringe.

« C'est dans cette Pathmos aérienne (ainsi parlent les Réformés), que Luther se réfugia en 1521 et vécut caché jusqu'à la mort de Léon X. Si vous escaladez ces pentes ardues et pénétrez dans ce nid d'aigle, le gardien du château, vieux Luthérien, vous montrera avec vénération la chambre où, certaine nuit, le démon empêcha de dormir le Docteur Martin, en remuant un sac de noix qui avait été offert au grand homme; il vous dira que le moine, impatienté, jeta son encrier sur le mauvais esprit, métamorphosé soudain en mouche; il vous fera contempler sur le sol la tache d'encre que le temps n'a pu effacer. Enfin, avec un ton mystérieux, il vous glissera ces mots à l'oreille : « Un jour que Maître Martin méditait sur l'abolition de la Messe, c'est ici que le diable vint se poser à ses côtés et disputer avec lui. »

On a beaucoup écrit, pour ou contre la réalité de cette conférence de Luther avec le diable. — Fut-elle l'illusion inconsciente d'une imagination surexcitée par la retraite et par l'éloignement des hommes? Fut-elle une fiction inventée de toutes pièces, machine de guerre destinée à détruire dans l'âme crédule et impressionnable des pauvres Saxons l'antique créance au Sacrifice de nos autels? Fut-elle au contraire un fait réel et authentique? Nous ne savons, mais quand le démon aurait apparu réellement à Wartbourg, pour confirmer Martin Luther dans sa révolte et le seconder dans ses tentations sacrilèges contre la Messe, nous n'aurions pas lieu de nous en étonner. — Le résultat prévu par l'esprit de ténèbres valait bien cet effort.

Voici le début de cette fameuse conférence; le récit en est fait par Luther lui-même : « Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit et Satan commença ainsi à disputer avec moi. — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé, tu sais que, durant quinze ans, tu as célébré presque tous les jours des Messes privées. Que serait-ce, si de telles Messes privées étaient une horrible idolâtrie? — Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la

consécration des mains de l'Evêque... Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement les paroles de JÉSUS-CHRIST et que j'ai célébré ces Messes avec un grand sérieux? — La pensée et le dessein de JÉSUS-CHRIST, reprit le démon, n'est-il pas que nous annoncions et confessions sa mort? « Faites, a-t-il dit, faites ceci en mémoire de moi... » Mais toi, diseur de Messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché ou confessé JÉSUS-CHRIST dans toutes tes Messes; tu as pris seulement le Sacrement, et tu as marmotté entre tes dents et comme en sifflant, les paroles de la Cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de JÉSUS-CHRIST? Est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de JÉSUS-CHRIST? Est-ce là faire le prêtre chrétien? As-tu été ordonné pour cela?... »

Luther eût facilement répondu à ces misérables sophismes, quand le matin du 2 mai 1507, il écrivait à Jean Braun d'Eisenach: « C'est aujourd'hui que je dirai ma première Messe, venez l'entendre... DIEU, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et, autant qu'il est possible à de la poussière comme moi, je m'efforcerai d'accomplir ses desseins. Priez pour moi, mon cher Braun; que mon holocauste soit agréable au Seigneur! »

Quand il écrivait ces lignes, Luther était humble encore, humble... et chaste. Avec la clairvoyance que donne la chasteté, il aurait, sans aucune peine, au matin de sa première Messe, réfuté les sophismes tombés, quinze ans plus tard, des lèvres de l'esprit impur. A qui lui aurait dit, le 2 mai, avant qu'il montât pour la première fois à l'autel: « Malheureux, que fais-tu là? Tu vas contre les intentions de JÉSUS-CHRIST; cette Messe que tu vas célébrer ne servira qu'à toi seul... » Luther, plein d'une sainte indignation, aurait répondu: « Que dites-vous? En offrant le Saint Sacrifice, j'en appliquerai les mérites à tous ceux qui seront là présents; oh! non, je n'oublierai pas au *Memento* d'appliquer le sang du Calvaire à mon vieux père Hans et à mon cher Braun que je verrai agenouillés devant l'autel. » Voilà ce qu'aurait répondu, au jour de ses prémices sacerdotales, Martin Luther, humble et chaste.

Mais, depuis quinze ans, l'orgueil a envahi son âme et DIEU, en punition, l'a abandonné au sens réprouvé. Il rêve déjà d'une Catherine Bora et commence à prendre en dégoût, presque en haine, la Messe catholique qui impose la continence à qui la célèbre. A partir de cette conférence de la Wartbourg, Luther ne célèbre plus le Saint Sacrifice. Pour justifier sa conduite, il va prendre la plume, et, jusqu'à la fin de sa vie, ne cessera d'attaquer le Sacrifice auguste de nos autels.

L'esprit mauvais, qui l'inspirait à la Wartbourg, lui avait soufflé à l'oreille que la Messe pouvait bien être « *une horrible idolâtrie.* » Luther va se faire l'écho de ces affreux blasphèmes : « La Messe, écrit-il à Spalatin, son puissant protecteur, la Messe n'est qu'une « abomination sacrilège. »

Il écrit son traité « *De Missa privata.* » — Conclusion du traité : « Il faut renoncer à cette idolâtrie. » Et ses disciples, appuyant sa motion, répètent après lui: « Il faut abroger la Messe, c'est une nouveauté; telle qu'on l'envisage aujourd'hui, la Messe ne date que de quatre cents ans. Avant saint Bernard, il y avait bien une Messe, instituée dès l'origine par les Apôtres, mais elle n'était point considérée comme un sacrifice. »

L'avez-vous entendu? « *La Messe proprement dite date de quatre cents ans! La Messe, avant saint Bernard n'était pas considérée comme un sacrifice!* »

— Vieilles liturgies, dont les prières redisent sans cesse: « O DIEU, nous vous offrons ce Sacrifice auguste et non sanglant; » vieilles liturgies des premiers siècles, contre le mensonge des Novateurs, élevez la voix!

— Pères de l'Eglise, fidèles gardiens de la tradition sacrificale; Justin qui, dès le IIe siècle, énumérez déjà, avec tant de détails, les cérémonies du divin Sacrifice; Irénée qui, dans ces temps reculés, parlez déjà de l'invocation (ἐπίκλησις) du sacrifice; Cyrille qui, dès le IIIe siècle,

pour préparer au Sacrifice, faites déjà mention de la Préface avec le *Sursum Corda;* Clément d'Alexandrie, Tertullien, Cyprien, Docteurs vénérables, contre le mensonge des Novateurs, élevez la voix!

— Parlez surtout, murailles des Catacombes,[1] qui, dès le IIIe siècle, malgré la réserve que vous imposait la discipline du secret, nous avez montré, sous le voile du symbole et du type figuratif, JÉSUS véritablement offert sur l'autel. Dites bien aux prétendus réformateurs que jamais, sur le tuf de vos murailles, les chrétiens des premiers siècles n'eussent, avec tant de soin et d'insistance, représenté le *Sacrifice* d'Abel, le *Sacrifice* d'Abraham, le *Sacrifice* de Melchisédech, s'ils n'eussent voulu par là figurer le *Sacrifice* de JÉSUS-CHRIST, renouvelé sur la

EN HAINE DU SACRIFICE DE LA MESSE LES NOVATEURS PROFANENT ET INCENDIENT LES ÉGLISES.
Gravure extraite du *Théâtre des Cruautés des hérétiques au XVIe siècle.*

tombe de vos martyrs. Epitaphes d'Abercius et de Pectorius, cimetière de Saint-Calixte, contre les mensonges des Novateurs, élevez la voix!

Parlez aussi, vieux ciborium du Latran, coupole de Sainte-Sophie, murs vénérables d'Aix-la-Chapelle,[2] parlez! Redites à la Réforme qu'au IVe siècle, au VIe, au IXe, vous avez vu l'auguste Sacrifice célébré en présence de Constantin, de Justinien et de Charles le Grand, et, pour mieux la convaincre d'imposture, rappelez-lui, s'il le faut, et la forme de l'autel alors en usage, et les instruments du Sacrifice. Contre les mensonges des Novateurs, élevez la voix!

Hélas! les Novateurs restèrent sourds à toutes ces voix, « *aures eorum surdæ erunt.* »[3]

1. Voir le chapitre : La Messe au IIIe siècle, au cimetière de Saint-Calixte.
2. Voir les chapitres : La Messe au Latran, à Sainte-Sophie, à Aix-la-Chapelle.
3. Mich. VII, 16.

Luther se boucha les oreilles et se refusa d'entendre le cri de vérité poussé par quinze siècles de tradition. Il résolut d'en finir avec la Messe, perpétuel remords pour son âme de prêtre déchu.

« Il faut, s'écrie-t-il, détruire la Messe papiste, par la parole, et, au besoin, par la force. »

L'appel de l'apostat fut entendu : Gabriel Zwilling, l'un des disciples, comme lui moine défroqué de Wittemberg, tout plein de la lecture de la *Captivité de l'Eglise à Babylone*, se met à prêcher contre la Messe privée. Ses paroles enflamment les étudiants qui l'écoutent ; le 3 décembre 1521, on célébrait le Saint Sacrifice dans l'église paroissiale ; à un signal donné, l'église est envahie, les jeunes énergumènes tirent des couteaux qu'ils tenaient cachés sous leurs vêtements ; ils se jettent les uns sur les Missels qu'ils mutilent, les autres sur le célébrant qu'ils arrachent violemment de l'autel. — Ce jour-là, Luther dut s'estimer heureux ; son rêve se réalisait, la force s'unissait à la parole pour détruire le Sacrifice Eucharistique.

LE PRÊTRE MASSACRÉ A L'AUTEL.
Miniature de la Bibliothèque de Rennes.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl.
(Imp. Libr. réunies.)

Carlstadt, archidiacre de Wittemberg, bien qu'ennemi de Luther, le seconde dans son œuvre de destruction haineuse. Le jour de Noël 1521, il monte en chaire ; de la chaire il va à l'autel, et, par risée, célèbre une Messe tronquée et sacrilège ; puis, digne en tout du Docteur Martin, son élève d'autrefois, il emmène avec lui une fille d'une vertu plus que douteuse et il en fait sa femme ; enfin, pour combler la mesure de sacrilège abomination, il se met à composer une Messe de mariage à l'usage des moines qui, comme lui, voudraient prendre femme. L'Introït, la Collecte et la Prose de cette Messe abominable ne sont qu'une affreuse parodie où les textes de l'Ecriture, violemment détournés de leur sens, appellent les bénédictions de DIEU sur les prêtres infidèles, violateurs de leur vœu de chasteté.

Zwingle et Calvin font chorus. On peut retrouver dans certaines de leurs pages, — rééditées par la presse impie de nos jours, — les plus affreux blasphèmes contre la Ste Messe. L'ennemi du genre humain qui, au château de la Wartbourg, inspirait le moine orgueilleux, dut s'applaudir de voir si bien menée contre le Sacrement de nos autels sa diabolique campagne.

Sur les pamphlets de Luther contre la Messe, sur les écrits de Zwingle et de Calvin, monuments de mensonge et de haine, Satan pourra se flatter un instant d'apposer sa griffe, avec ces mots pour apostille :

MISSA CATHOLICA DELETA
C'en est fait de la Messe catholique.

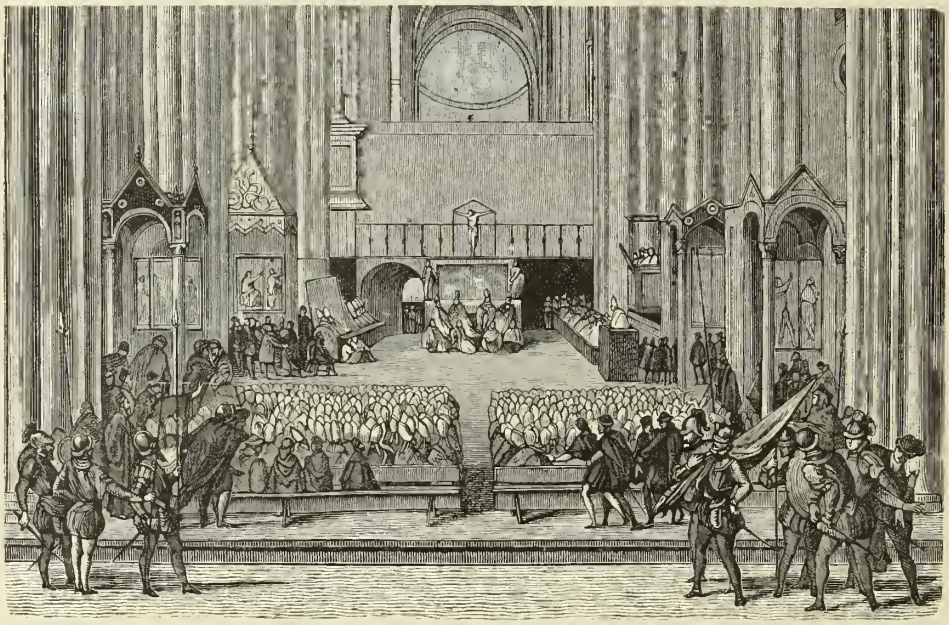
Mais son illusion sera de courte durée. Celui qui habite aux cieux va se rire de Lucifer et de ses suppôts. « *Qui habitat in cœlis, irridebit eos.* — Le Seigneur va les tourner en dérision, « *Dominus subsannabit eos.* »[1] En face du monument de mensonge et de haine va surgir, immortel, impérissable, pour l'éternelle glorification de la Messe catholique, le monument d'amour et de vérité !

1. Ps. II.

II

LA MESSE ET LE CONCILE DE TRENTE

N lit dans l'histoire du Moyen Age que les ouvriers employés à la construction de nos vieilles Cathédrales, devaient se préparer à ce grand œuvre par la prière et la pénitence. Les Pères du Concile de Trente vont élever un monument plus durable que l'airain; eux aussi se préparent par la prière et la pénitence. Le 12 décembre 1545, un jeûne général est prescrit, des prières publiques sont adressées au Ciel pour attirer les bénédictions de DIEU sur les travaux de l'auguste assemblée. On est loin, vous le voyez, des procédés de Luther et de



LE CONCILE DE TRENTE (D'après Le Titien).

ses amis, préludant à leur Réforme par d'ignobles libations, par des propos indécents et grossiers.

Le 13 décembre les membres du saint Concile se rendent en procession à la Cathédrale Saint-Vigile; en tête marchent les représentants des Ordres religieux, les Chapitres collégiaux et le reste du clergé; viennent ensuite les Evêques et enfin les légats du Pape, suivis des ambassadeurs du roi des Romains.

A l'église, dans une allocution émouvante, l'Evêque de Bitonto, Cornelio Musso, développe ces paroles de l'Introït: « *Gaudete in Domino*. Réjouissez-vous dans le Seigneur, mes Pères, réjouissez-vous dans le Seigneur, mes Frères, je le dis encore une fois, réjouissez-vous tous. » — Oui, l'Eglise avait lieu de se réjouir, car les membres de l'illustre assemblée allaient défendre la foi des ancêtres, le culte traditionnel, le sacrifice de nos autels.

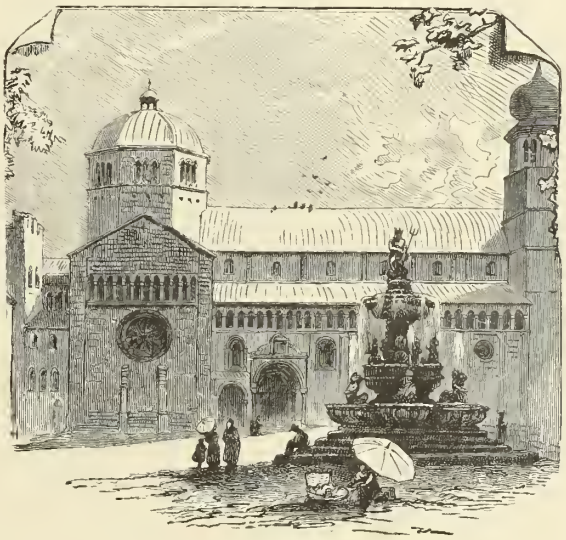
A cette nouvelle, Luther, à demi couché dans la tombe, se relève et pousse un cri de rage: « Un Concile, s'écrie-t-il, que vous en semble? Polissons que vous êtes, qui ne savez pas ce que c'est qu'un évêque, ni DIEU même, ni son Verbe! Pape, tu n'es qu'un âne! »

Calvin, lui, ne voit à Trente « *qu'un ramassis de brigands.* » Les suppôts de l'enfer frémissent; ils comprennent que la vérité va être affirmée et leurs erreurs confondues.

Cependant, le cardinal Del Monte, premier légat, s'est levé de son siège et s'adressant aux Pères, il leur dit : « Révérendissimes et Révérends Pères, vous plaît-il, pour la gloire de Dieu, de la Très Sainte-Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour l'accroissement et l'exaltation de la foi et de la religion chrétienne, pour la réformation du clergé et du peuple chrétien, pour la répression et l'extinction des ennemis du nom chrétien, — décréter et déclarer que le saint Concile de Trente commence et est commencé ? » Tous répondirent : « *Placet.* Il nous plaît. »

Tout l'univers catholique fit écho à cette voix et tous les vrais fidèles, navrés des ruines amoncelées, depuis plus de vingt ans, par les suppôts de l'hérésie, répétèrent, la joie dans l'âme : *Placet !* oh ! qu'il nous plaît de voir s'élever enfin un contrefort à l'édifice de nos croyances !

C'est dans la vingt-deuxième session du Concile, tenue sous le Pape Pie IV, le 17 septembre 1552, que fut exposée la doctrine touchant le Sacrifice de la Messe. Par la netteté des grandes lignes, par la précision des détails, par sa force, sa grandeur et sa majesté, cet exposé est un des plus beaux monuments de notre foi. On ne s'en étonnera pas en songeant que des hommes tels que Lainez et Salmeron furent les ouvriers de ce grand œuvre.



LA CATHÉDRALE DE TRENTE.

En quelques lignes, le Concile exprime le but qu'il poursuit en abordant ce grave sujet. Lisons ; c'est comme la pensée fondamentale, la base sur laquelle va s'élever l'édifice :

« Le Saint Concile de Trente, œcuménique et général, légitimement assemblé dans le Saint-Esprit... afin que dans la Sainte Eglise catholique la doctrine et la foi ancienne, touchant le grand mystère de l'Eucharistie, se maintiennent entières et parfaites dans toutes leurs parties et se conservent dans leur pureté, en bannissant toutes les erreurs et toutes les hérésies ; ce Concile, instruit par la lumière du Saint-Esprit sur l'Eucharistie, considérée comme véritable et unique sacrifice, enseigne, déclare et ordonne qu'il faut prêcher aux peuples fidèles ce qui suit... »

Quelle majesté dans ces paroles du Saint Concile ! et quelle autorité ! Les Pères sentent, à n'en pas douter, que le Saint-Esprit les inspire. Aussi, quelle différence entre ce langage si grave et les violentes diatribes de Luther, parlant à la Wartbourg, sous l'impulsion du démon !

La vingt-deuxième session renferme sur le Sacrifice de nos autels neuf chapitres, neuf assises granitiques, contre lesquelles viendront dorénavant se heurter et se briser toutes les attaques de l'erreur.

Que de catholiques, toujours prêts à lire de fades manuels de dévotions sentimentales n'ont jamais lu peut-être une seule des fortes et substantielles pages du Concile de Trente ! Quel détriment pour leur âme ! Quelle lacune pour leur instruction religieuse ! Vous en jugerez à la lecture du chapitre Ier de la XXIIe session, que je veux mettre tout entier sous vos yeux.

C'est, condensé en trente lignes, tout l'enseignement de l'Ecriture sur l'auguste Sacrifice; c'est la lumière la plus vive, projetée sur le sujet qui va nous occuper.

CHAPITRE Ier. — *De l'institution du Saint Sacrifice de la Messe:*

Parce que, sous l'Ancien Testament, selon le témoignage de l'Apôtre saint Paul, il n'y

PIE IV.
C'est sous son Pontificat que fut tenue la 22e session du Concile, où fut exposée la doctrine touchant le Saint Sacrifice la Messe.

avait rien de parfait ni d'accompli, à cause de la faiblesse et de l'impuissance du Sacerdoce lévitique, il a fallu, — DIEU, le Père des miséricordes l'ordonnant ainsi, — qu'il se soit levé un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui pût couronner et mener à perfection tous ceux qui devaient être sanctifiés. Or, quoique Notre-Seigneur DIEU dût une fois s'offrir lui-même à DIEU son Père, en mourant sur l'autel de la croix, pour y opérer une rédemption éternelle, néanmoins parce que son sacerdoce ne devait pas être éteint par sa mort; pour laisser à l'Eglise, sa chère épouse, un sacrifice visible, tel que la nature des hommes le demande, sacrifice qui représentât le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois sur la croix, qui en conservât la mémoire jusqu'à la fin du monde, et qui en appliquât

la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours : dans la dernière Cène, la nuit même qu'il fut livré, montrant qu'Il était prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech, il offrait à DIEU le Père son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et sous les mêmes symboles les donna à prendre à ses apôtres qu'il établissait alors prêtres du Nouveau Testament. Et par ces paroles : « *Faites ceci en mémoire de moi,* » il ordonna à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de les offrir comme l'Eglise catholique l'a toujours entendu et enseigné. Car après avoir célébré l'ancienne Pâque, que les enfants d'Israël immolaient en mémoire de la sortie d'Egypte, il établit la Pâque nouvelle se donnant lui-même pour être immolé par les Prêtres, au nom de l'Eglise, sous des signes visibles, en mémoire de son passage de ce monde à son Père ; lorsque nous ayant rachetés par l'effusion de son sang, il nous arracha à la puissance des ténèbres et nous transféra dans son Royaume. C'est cette offrande pure qui ne peut être souillée par l'indignité ni par la malice de ceux qui l'offrent, que le Seigneur a prédite par Malachie « devoir être en tout lieu offerte à son nom qui serait grand parmi les nations. » C'est la même que l'Apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, a marquée assez clairement, quand il a dit : « Que ceux qui sont souillés par la participation de la table des démons, ne peuvent être participants de la table du Seigneur ; » entendant en l'un et l'autre lieu par la table, l'autel. C'est elle enfin qui, au temps de la nature et de la loi, était figurée par diverses similitudes de sacrifices, comme renfermant tous les biens qui n'étaient que signifiés par les autres, dont elle était la consommation et la perfection. »

— Quelle vigueur dans les pensées et quelle clarté dans l'expression ! On sent que le Saint-Esprit, par la plume des écrivains qu'il assistait, a voulu tracer là une page si resplendissante de lumière, si éblouissante de vérité qu'elle dissipât à jamais les ténèbres amassées par l'hérésie.

Détachons trois rayons de cette gerbe lumineuse ; en trois paragraphes, ils vont nous communiquer sur la Messe leurs vives clartés.

La Messe, dit le Saint Concile, est un sacrifice véritable où le sacrifice de la Croix est *rappelé* — c'est donc le *Mémorial* de la Passion ; *renouvelé* — c'est donc *réellement* le sacrifice du Calvaire ; *appliqué* — c'est donc le sacrifice du Calvaire avec ses fruits de grâce pour nos âmes.

§ I. — LA MESSE EST LE *MÉMORIAL* DE LA PASSION.

Le Concile de Trente nous dit tout d'abord que la Messe est le *mémorial* du Sacrifice du Calvaire, « ejusque *memoria* in finem usque sæculi permanet ; » par le Sacrifice de la Messe, le souvenir de celui de la croix demeure jusqu'à la fin des siècles.

Une des choses les plus tristes de notre pèlerinage terrestre, c'est la fragilité de nos souvenirs. Il est cruellement vrai le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur ! » Qu'elles sont rares les amitiés qui survivent à une longue séparation ! plus rares encore celles qui survivent à la mort !

Après le tribut obligé des larmes versées sur la tombe, combien peu songent à payer aux disparus la dette du souvenir, de la prière et des pleurs !

Ils ont dormi longtemps dans leur couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur leur dernier asile
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords.

Nous oublions les hauts faits, tout comme les bienfaits. Comme le souvenir des amis, s'évanouit le souvenir des grands hommes. Ils le savent si bien les souverains et les conqué-

rants, qu'ils demandent au monument (*monumentum* — ce qui rappelle) de perpétuer leurs exploits pour conserver leur mémoire.

— Pourquoi, sur les bords du Nil, les Pyramides s'élèvent-elles sur leur base puissante? — Pour abriter la cendre des Pharaons, mais plus encore pour garder leur souvenir. Les Pyramides sont un mémorial.

— Pourquoi, dans la ville de Padoue, sur les murs d'une église, resplendissante d'ex-voto, l'artiste chrétien a-t-il buriné dans le bronze, taillé dans le marbre, les miracles de l'aimable thaumaturge, saint Antoine? — Pour transmettre aux générations son bienfaisant souvenir. Ces bas-reliefs sont un mémorial.

— Pourquoi, à Paris, dans l'arc de l'Etoile, le ciseau de Rude a-t-il sculpté la Victoire, étendant ses ailes immenses et entraînant, sabre à la main, ces guerriers qu'elle anime de son regard? — Pour rappeler les sanglants triomphes du conquérant moderne. L'arc de triomphe est un mémorial.

Jésus, lui aussi, nous dit saint Paul, en sa deuxième épître aux Colossiens (II, 14-15), a remporté des victoires. Il a effacé de son sang le décret de condamnation qui était porté contre nous; il l'a attaché à sa croix comme un trophée; il a dépouillé les principautés et les puissances et il les a traînées à la face du monde, attachées à son char de triomphe... Il nous a conquis par son sang.

Voilà les hauts faits de notre divin Capitaine, les exploits du Conquérant des âmes; voilà les victoires remportées, au Golgotha, sur l'ennemi de la nature humaine.

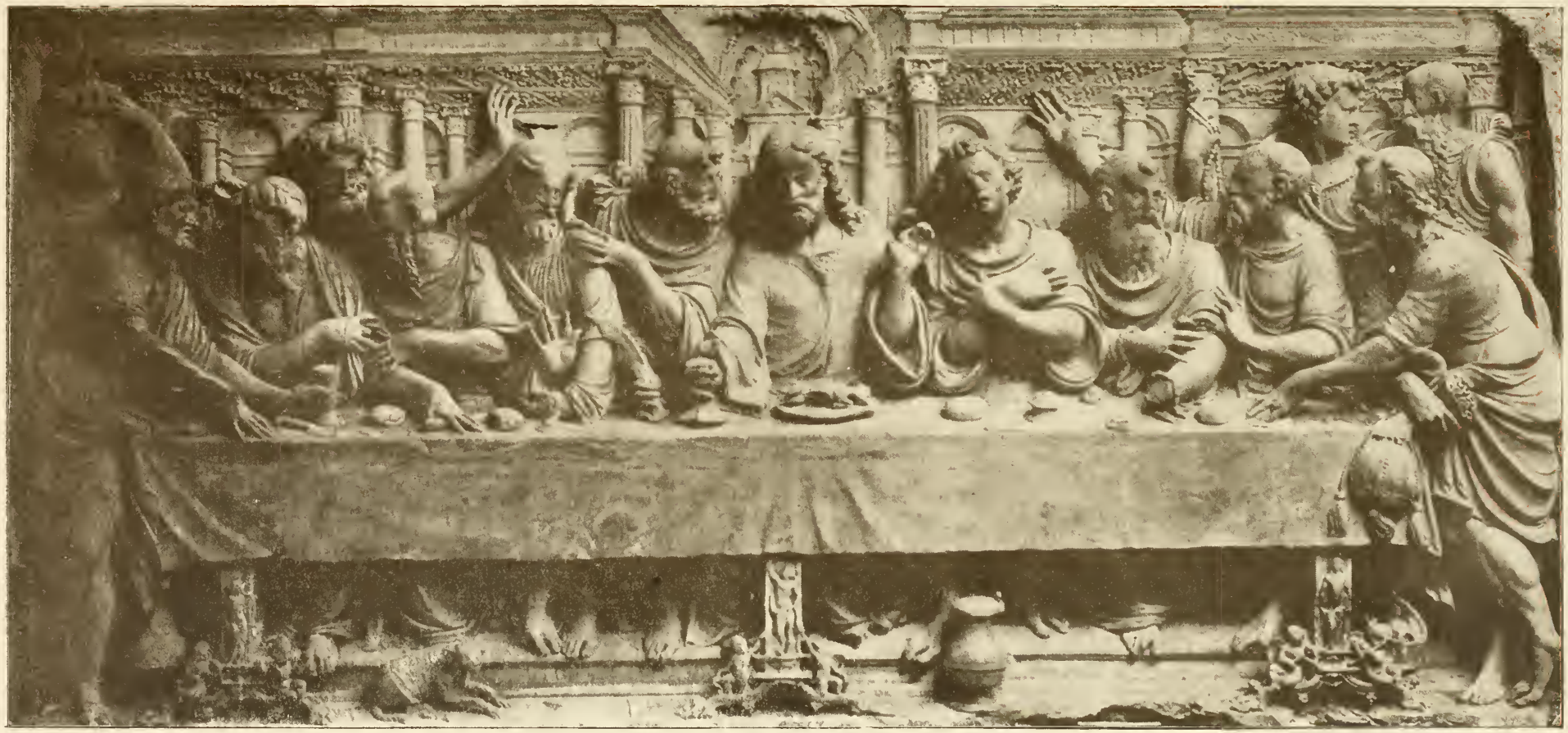
Mais Jésus savait, par expérience, la pente de l'homme à oublier; n'avait-il pas un jour constaté avec peine que, sur dix lépreux guéris par lui, un seul s'était souvenu de son bienfaiteur? Pour prévenir cet oubli et cette ingratitude, défaillance de la mémoire et défaillance du cœur; pour ne point laisser périr à jamais le souvenir de cette Passion qui lui avait coûté tant de sang, le Sauveur, à la manière des conquérants et des rois, va élever un monument qui rappellera aux hommes le drame du Calvaire, les combats livrés, le sang versé, les victoires remportées; c'est dans ce dessein qu'Il institue le Sacrifice eucharistique.

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » La Messe, voilà le Mémorial de la Passion. Et quel mémorial que celui-là! Auprès de lui, que sont donc tous les monuments que les peuples et les fidèles élèvent à leurs grands hommes et à leurs saints? Froides pierres, vaines images, simulacres trompeurs. Mais imaginez-vous un bas-relief où l'aimable Antoine de Padoue serait dans l'église qui lui est dédiée, vraiment, réellement, substantiellement, répandant autour de lui sourires et bienfaits comme aux jours de sa vie; imaginez un arc de triomphe où le vainqueur d'Austerlitz, par l'effet d'un prodige surhumain, serait là, non pas immobilisé, fixé par le ciment, mais sous un voile de pierre, vivant dans sa propre substance, marchant, lui et non pas un autre, sur les pas de la victoire, et vous aurez une idée de ce qu'est la Messe, mémorial de la Passion.

Oui, par le plus grand des miracles, Jésus est là sur nos autels, vraiment, réellement et substantiellement; ce sont les expressions mêmes du Concile de Trente, *vere, realiter, substantialiter*. Il y est en *vérité* et non en *figure;* il y est en *réalité* et non en simple *souvenir;* il y est en *substance* et non pas uniquement par une lointaine effusion de grâce.

Si nous ne considérons plus seulement l'*exactitude* de la représentation, mais son *universalité* et sa *durée*, quelle différence encore entre les monuments humains et notre divin Mémorial!

Les *Pyramides* parlent des Pharaons au voyageur qui parcourt les sables de l'Egypte: mais que disent-elles des gloires de Rhamsès au Lapon qui n'a jamais quitté son pays de glace? C'est un mémorial bien imparfait et bien local que ces vieilles Pyramides!



LA CÈNE — Œuvre du XVIe Siècle.

Sculpture de l'autel du Saint-Ciboire — Église Saint-Jean, à Troyes.

La *Victoire* de l'Etoile a beau étendre ses grandes ailes; depuis un siècle elle n'a pas quitté le pilastre de pierre où Rude l'a sculptée. C'est un mémorial bien imparfait et bien local que cet arc de triomphe!

O mon JÉSUS, le mémorial de votre Passion n'est sujet ni à ces imperfections, ni à ces limites; il n'est pas attaché à tel pays, réservé à tel peuple, enchaîné à tel monument; il est en tout lieu où habite un prêtre, à toute rive où un missionnaire aborde; il est dans le vaisseau même qui le transporte; il est dans la hutte du sauvage où il pénètre; il est dans les forêts du Paraguay, dans les glaces de l'Alaska, dans les sables brûlants de l'Afrique; il est partout où des mains consacrées prennent un peu de pain, un peu de vin, où des lèvres sacerdotales prononcent ces mots : «*Ceci est mon corps, ceci est mon sang.*»

Oh! qu'il est parfait notre mémorial! L'amour, sur ses ailes, le porte aux extrémités du monde! La Messe est catholique comme l'Eglise dont elle est le trésor; c'est un mémorial universel; et son universalité même (le saint Concile de Trente le remarque) est pour moi, contre les négations de l'hérétique, un argument frappant de sa divine institution. Le prophète Malachie n'avait-il pas dit: «*In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda*[1]. — Une oblation pure est sacrifiée et offerte à mon nom en tout lieu.»

Cherchez, en dehors de la Messe, cherchez ce sacrifice pur, qui soit offert *en tout lieu.* Vous ne le trouverez pas. Donc, à moins de dire que le prophète inspiré est en défaut, il faut bien confesser que notre Messe catholique, seul sacrifice offert en tout lieu, est bien le sacrifice promis. Merci, mon Dieu, de nous avoir donné sur tous les points du globe, ce divin mémorial!

La Messe ne revendique pas seulement l'universalité des lieux, mais encore l'universalité des temps, ou la *perpétuité.* Vous avez pu vous en convaincre, cher lecteur, en feuilletant les pages de ce livre; depuis la nuit fameuse du premier Jeudi Saint, au Cénacle, jusqu'à la messe de minuit de Noël dernier; aux époques de tourmente comme aux temps de calme; alors que la paix religieuse régnait dans le monde, alors que la persécution faisait rage, nous avons découvert, ravis d'émotion, à la double lueur de l'histoire et de l'archéologie, nous avons découvert au fond des Catacombes, comme sous les voûtes illuminées de Latran, sous les coupoles imposantes de Sainte-Sophie et sous les arcades gracieuses de la Sainte Chapelle, des autels, autels de marbre ou autels de bois, autels fixes ou autels portatifs et, sur ces autels, des prêtres inclinés, tenant en mains du pain et du vin et redisant: «*Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.*»

A cette perpétuité des siècles, notre divin Mémorial joint la perpétuité des *jours.* Chaque matin, sur toutes les plages du monde, la Messe est célébrée par quelque prêtre, et, comme notre planète, par son mouvement de rotation sur elle-même, offre sans cesse une plage nouvelle aux feux du soleil, il n'est pas un instant où, sur quelque point du globe, un prêtre catholique ne monte à l'autel, pour immoler la victime sainte: «*ab ortu solis usque ad occasum.*»

La Messe a pour elle la perpétuité des siècles, la perpétuité des jours et jusqu'à celle des heures. Pas une heure où le sacrifice de nos autels ne nous rappelle qu'autrefois, au Golgotha, JÉSUS, Fils de DIEU, seconde personne de la Sainte Trinité, s'est immolé sur une croix, par amour pour nous. Oh! quel mémorial admirable que celui-là!

Répondons aux intentions de notre Sauveur. Puisqu'il a tant fait pour que nous ne perdions pas un seul jour le souvenir du Sang qu'Il a versé, ne manquons pas un seul jour, si faire se peut, d'assister à la Messe.

Comme le malheureux arraché au brasier dévorant d'un incendie, ne se lasse point de bénir celui à qui il doit la vie, et comme il se plaît, quand il en est séparé, à regarder sans cesse

1. Malach., I, 11.

l'image de son sauveur, — ainsi arrachés par Notre-Seigneur, aux flammes qui devaient nous dévorer, regardons, adorons, chaque matin, exposée sur nos autels, l'Hostie sainte qui nous rappelle notre divin Sauveur.

§ II. — LA MESSE *REPRODUIT* LE SACRIFICE DE LA CROIX. ELLE EST UN SACRIFICE RÉEL.

La Messe, nous l'avons vu, rappelle aux hommes le sacrifice du Calvaire. Elle est un mémorial divin qui, dans tous les siècles, dans toutes les parties du globe, vient en aide aux courtes mémoires des rachetés. Elle est plus qu'un mémorial; au dire du Concile de Trente, elle est une reproduction du Sacrifice de la Croix, «*repræsentatur.*» — C'est le sens de ce mot latin.

En toute vérité, le sacrifice de la Messe est le même que celui de la Croix. *Idem est hoc nostrum sacrificium cum eo quod obtulit Christus.* (Trid. ex Ambr. in Hebr. X).

Sur le Calvaire et sur l'autel, c'est la même victime. Sur le Calvaire et sur l'autel, c'est le même prêtre : sur le Calvaire, Jésus est le prêtre visible; il s'offre directement à Dieu, son Père, pour le salut des hommes; sur l'autel il s'offre par le ministère d'un homme qu'il fait participer à son sacerdoce et pour le salut des mêmes hommes.

Les deux sacrifices ne diffèrent que par le mode d'immolation, *solâ offerendi ratione diversa.* Sur le Calvaire le sang a coulé, sur l'autel il ne coule point; sur le Calvaire l'immolation a été matérielle et sanglante, sur l'autel elle est spirituelle et mystique.

Sur le Calvaire, Jésus méritait et satisfaisait par ses souffrances; sur l'autel il ne mérite plus, mais il nous applique ses mérites et ses souffrances; sur le Calvaire et sur l'autel, c'est un *vrai* sacrifice qui est offert; le Concile de Trente lance l'anathème à qui oserait bien le nier : « *Si quis dixerit in Missâ non offerri verum et proprium sacrificium, anathema sit.* » (Canon I).

Tâchons de bien nous pénétrer de cette vérité, moins encore par la crainte des anathèmes, lancés au contempteur, que par l'espérance du profit assuré au croyant.

Ah! si nous croyions vraiment qu'il y a là autre chose qu'une figure de la Passion, qu'un symbole des souffrances du Christ, qu'une image de sa mort; si nous étions intimement convaincus que Jésus est là sur l'autel, réellement sacrifié sous nos yeux, avec quel empressement nous volerions chaque matin à la Messe! avec quelle foi amoureuse nous assisterions aux Saints Mystères!

Dans un pays de Bavière, une pieuse population, hommes, femmes, enfants, représente tous les dix ans la Passion de Notre-Seigneur. Des extrémités de l'Europe on accourt dans ce village; chacun veut contempler ces paysans que la foi anime et inspire; chacun est avide de voir se dérouler sur la scène le drame sublime de la Rédemption; et parfois, tandis que l'acteur, chargé du rôle de Jésus, assis à la table du Cénacle, dit ces mots: «*Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang,*» des larmes de reconnaissance coulent des yeux des spectateurs au souvenir du bienfait Eucharistique et, quand, un peu plus tard, le même acteur, suspendu au gibet infâme, représente l'agonie et le dernier soupir de l'Homme-Dieu, l'émotion est si poignante, qu'un silence de mort règne dans l'assemblée. Voilà l'effet produit par une simple représentation; et la réalité, trop souvent, nous laisse insensible... et quand, à la Messe, Jésus, par les lèvres du prêtre, redit avec une efficacité toute divine: «*Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang;*» nous écoutons tout distraits, l'esprit rempli de mille pensées terrestres; quand il s'immole, non en apparence comme sur la scène d'Ober-Ammergau, mais en réalité comme sur le Calvaire, nos yeux restent secs et nos cœurs glacés. Oh! que nous avons peu de logique

LE SACRIFICE DE LA MESSE EST LE RENOUVELLEMENT DU SACRIFICE DE LA CROIX.
Tableau de A. Van Dyck — Galerie Borghèse, à Rome.

dans notre Christianisme! C'est que jamais peut-être nous n'avons bien compris, d'une façon rationnelle, ce qu'est un sacrifice et comment la Messe est un sacrifice.

Qu'est-ce qu'un sacrifice?

On entend, en théologie, par sacrifice, l'offrande d'un objet sensible, accomplie par le changement, la transformation ou la destruction de cet objet, dans le but d'exprimer le souverain domaine de DIEU et la dépendance absolue de l'homme.

Par le sacrifice, l'homme dit équivalemment à DIEU: «Mon DIEU, vous êtes mon Créateur, ma vie est à vous; en vous immolant cette vie, je reconnaîtrais votre domaine sur mon être; mais si, dans votre bonté, vous me défendez cette immolation violente de ma vie, du moins, je veux vous offrir les créatures qui servent à entretenir mon existence; elles seront là, tenant ma place, à l'heure du sacrifice. »

Ce disant, l'homme prend une coupe de vin, un agneau, un taureau, des colombes; il les offre à DIEU et, pour qu'il n'y ait pas seulement oblation, mais sacrifice proprement dit, c'est-à-dire la transformation ou la destruction de l'objet offert, il répand ce vin à terre, pour qu'il devienne impropre à tout usage, il saisit un couteau et frappe cet agneau, ce taureau, ces colombes; et pour que ce sacrifice soit plus parfait encore, il prend ces chairs saignantes et les consume sur un brasier; c'est l'holocauste, le sacrifice le plus parfait, parce que l'homme ne se réservant rien de la victime, la reconnaissance du domaine de DIEU apparaît plus parfaite; et plus entière la constatation de notre dépendance.

DIEU, qui n'agrée point l'immolation de l'homme par l'homme, a cependant agréé le sacrifice de son Fils : sur la croix, JÉSUS-CHRIST a offert le sacrifice le plus parfait, parce que, en livrant sa vie précieuse, il a mieux reconnu le domaine de son Père sur toute créature.

Cette perfection d'immolation, qui résidait dans le Sacrifice de la Croix, réside encore dans la Messe, continuation du Sacrifice de la Croix.

Oui, dans la Messe, vous trouverez réunies les notions du sacrifice proprement dit: il y a oblation d'un objet sensible; cet objet adorable, c'est Notre-Seigneur Lui-même.

Cet objet est offert dans le but d'exprimer le souverain domaine de DIEU et la dépendance absolue de l'homme. Toutes les prières de la Messe en font foi; nous l'avons déjà constaté et le constaterons encore dans la suite de ce livre.

Mais *comment* sur l'autel s'opère, dans l'objet offert, ce changement, cette transformation, cette destruction qui, avons-nous dit, est essentielle au sacrifice?

Ecoutons Bossuet; il a, dans ses *Méditations*, des pages admirables sur la Cène et sur le Sacrifice de la Messe: «Où est donc l'appareil du sacrifice? où est le feu? où est le couteau? où sont les victimes? Cent taureaux, cent génisses ne suffiraient pas pour exprimer la grandeur de notre DIEU. On offrait aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs par centaines : je ne vois rien de tout cela

» Quelle simplicité du sacrifice chrétien! Je ne vois qu'un pain sur l'autel... un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre.

» Mais, n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice?... Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés; il y aura du sang, mais le sang de JÉSUS-CHRIST! et cette chair et ce sang seront mystérieusement séparés. — Il dit: «*Ceci est mon Corps;*» ce n'est plus du pain, c'est ce qu'il a dit. — Il dit: «*Ceci est mon Sang;*» ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré; c'est là son corps; c'est là son sang; ils sont séparés; oui, séparés; le corps d'un côté, le sang de l'autre; la parole (Bossuet parle des paroles de la Consécration) a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps et rien là que le sang :

si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables, depuis que JÉSUS est ressuscité; car, depuis ce temps-là, il ne meurt plus. Mais, pour imprimer sur ce JÉSUS qui ne meurt plus le caractère de la mort qu'Il a véritablement soufferte, la parole vient qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre et chacun sous des signes différents; le voilà donc revêtu du caractère de la mort, ce JÉSUS, autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle, *par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps.* »[1]

Dans ces paroles, Bossuet résume nettement l'enseignement de la tradition catholique.

LE R. P. LAINEZ.
Théologien du Concile de Trente.

Oui, c'est d'après nous, par la séparation mystique du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST sur l'autel, séparation produite par les paroles de la Consécration, que se fait en JÉSUS, immolé à la Messe, ce changement d'être, cette transformation d'état, essentielle à tout sacrifice. C'est l'opinion du savant Lessius; c'est l'opinion aussi du pieux Lancicius : « Comme Notre-Seigneur, nous dit-il, voulait accomplir son sacrifice sanglant et mourir sur la Croix d'une mort naturelle, sa mort au Saint Sacrifice est représentée par la séparation de son sang d'avec son corps. Car le corps seul est présent, en vertu des paroles sacramentelles, sous les espèces du pain, et le sang tout seul, sous les apparences du vin. Comment ne pas reconnaître là le caractère d'une véritable immolation ? »[2]

1. *Méditations sur l'Evangile.* La Cène, LVIIe Jour.
2. *De Missâ*, Cap. V.

Ce que dit Lancicius, ce qu'a dit Bossuet, les grands théologiens de l'antiquité l'ont enseigné.

Lugo préfère trouver la raison intrinsèque de ce changement d'être, qui fait de la Messe un véritable Sacrifice, dans l'état d'anéantissement où JÉSUS est réduit sur nos autels.

« Bien que par la Consécration, dit le savant auteur, le CHRIST ne soit pas détruit substantiellement, il l'est cependant d'une certaine manière, *humano modo*, en ce sens qu'il est réduit à un état inférieur, *quatenus accipit statum decliviorem*, à un état qui le rend à la fois incapable d'user de son corps comme en usent les hommes, et apte à servir de nourriture. Humainement parlant, il est donc là comme si, en réalité, il fût devenu un vrai pain, comme s'il se fût changé en aliment. Et ce changement suffit à constituer un sacrifice véritable, car être homme et devenir comestible, le devenir à tel point qu'on ne puisse servir à aucun autre usage qu'à celui d'aliment, c'est un *changement* plus considérable que les modifications réclamées par le sentiment commun pour l'essence d'un sacrifice. »[1]

ALPHONSE SALMERON.
Théologien du Concile de Trente.

En notre siècle, un autre théologien de première marque, le Cardinal Franzelin, a embrassé cette opinion :

« Que l'on considère, dit-il, l'état dans lequel le CHRIST, souverain Prêtre, se constitue comme Victime, en plaçant par la Consécration, son Corps et son Sang sous les espèces du pain

1. De Lugo : *De Euch.* Disp. XIXe, sect. 5. Traduction de l'Abbé Buathier.

et du vin. Le premier-né de toute créature, le chef de l'Eglise, celui qui en toutes choses tient le premier rang, se donne lui-même à son Eglise, pour recevoir, par le ministère de ses prêtres, un état où son corps et son sang deviennent une véritable nourriture et un véritable breuvage. Par le fait de cet état, il perd toute facilité de produire les actes de la vie sensible; il ne peut plus agir selon la nature corporelle; son humanité, enchaînée sous les espèces, est livrée en quelque sorte au bon plaisir des créatures, comme si elle était chose morte. Et il se constitue en cet état, lui, le souverain Prêtre, afin d'exprimer, au nom de toute l'Eglise, dont il est le chef et pour que l'Eglise exprime par lui le souverain domaine de Dieu et l'absolue dépendance de toute créature.

» Par là encore, il veut exprimer et représenter la satisfaction qu'il consommait autrefois sur la Croix pour les péchés du monde, en livrant son corps et en versant son sang. Or un tel «*anéantissement*» non seulement suffit à constituer un sacrifice propre et véritable, mais nulle part, si on excepte le sacrifice sanglant de la Croix, on ne trouve réalisée d'une manière plus sublime et plus profonde l'idée d'un tel sacrifice. »[1]

Cette doctrine a «*captivé*» de bons esprits de notre temps. Voici comment un écrivain contemporain la fait sienne dans son beau livre *Le Sacrifice*:[2] A la Messe, Jésus est là — et par le fait même du Sacrifice Eucharistique — dans un état d'immolation et d'*anéantissement* plus grand encore, si c'est possible, qu'au Calvaire: Au Calvaire, il obéissait à Dieu son Père; à l'autel, il obéit au prêtre sa créature. Au Calvaire, il obéissait jusqu'à la mort de la croix; à l'autel, il obéit jusqu'à cette mort mystique, plus humiliante, que nous appelons la mort et l'ensevelissement des espèces sacramentelles. Au Calvaire il sacrifiait sa vie; à l'autel il en sacrifie la jouissance. Sur la croix, il était victime; sur l'autel il est Hostie. Or, l'Hostie semble toucher de plus près aux frontières du néant que la Victime. Si dans celle-ci la gloire divine disparaît, du moins la forme humaine demeure; celle-là voile jusqu'à l'humanité :

In cruce latebat sola Deitas;
At hic latet simul et humanitas.

« La victime a encore quelque existence personnelle : avant d'expirer, elle se meurt, elle gémit; en mourant, elle pousse un grand cri; morte, il lui reste au moins la forme d'un être humain et le soldat trouve en elle où frapper. Mais l'Hostie! ah! qui dira bien le degré d'abaissement où elle précipite Jésus? Plus d'apparence, ni de vie, ni d'action, ni de volonté; plus de forme, ni humaine, ni divine; j'allais dire plus rien, car en vérité qu'est-ce que cette parcelle qui gît sur l'autel? Qui donc reconnaîtra le Dieu du Ciel sous ces fragments infimes? C'est le dernier mot de l'anéantissement. »

— Nous venons de voir comment les théologiens essaient d'expliquer le sacrifice de nos autels. Pour Bossuet, Lessius et l'antiquité, la raison intime de ce sacrifice est dans la séparation mystique, opérée par le glaive de la parole, mettant d'un côté le corps, de l'autre le sang de Jésus-Christ. Pour Lugo, Franzelin et autres théologiens de marque, elle est dans l'anéantissement où Jésus est réduit par son état sacramentel.

L'Eglise vous laisse la liberté d'adopter, de ces opinions, celle qui satisfera davantage votre intelligence ou qui vous semblera plus propre à nourrir votre piété. Ces explications sont en dehors du domaine de la foi. Mais ce qui est de foi, c'est l'existence même du sacrifice offert sur nos autels ; elle est affirmée par le Saint Concile de Trente. C'est un sacrifice vrai et proprement dit qui est offert à la Messe. « *Sacrificium verum et proprium.* »

1. Franzelin *De Euch. ut sacrificio,* Thes. XVI. Traduction de Buathier.
2. *Le Sacrifice* — par l'Abbé Buathier — chez Delhomme et Briguet.

La Sainte Cène. — D'après GÉRARD DAVID.

Il renouvelle vraiment le Sacrifice de la Croix. « *Quo cruentum illud, semel in cruce peragendum, repræsentaretur.* » Il fait plus encore; il nous en applique les mérites: « *illius salutaris virtus applicaretur.* »

§ III. — LA MESSE NOUS APPLIQUE LES MÉRITES DU SACRIFICE DE LA CROIX.

Luther, nous l'avons vu, écrivit contre la Messe un traité ayant pour titre « *De Missâ privatâ;* » au traité est joint un pamphlet « *de abrogandâ Missâ.* » Conclusion du pamphlet : il faut abroger la Messe, ce rite abominable!

Grand Dieu! un rite abominable, cette Messe auguste que toutes les liturgies depuis les temps les plus reculés, liturgie de saint Jacques, liturgie de saint Marc, liturgie de saint Jean Chrysostome, liturgie de saint Basile, liturgie des Goths, liturgie des Francs, regardaient comme un sacrifice d'agréable odeur, offert au Tout-Puissant!

Mais quels sont les arguments du moine réformateur? Pourquoi la Messe est-elle si abominable à ses yeux? Pourquoi? — Ecoutez sa grande raison, celle qu'il développait déjà dans sa *Captivité de l'Eglise à Babylone.*

« La Messe semble avoir la prétention d'ajouter quelque chose au sacrifice du Calvaire; — elle semble affirmer que la Rédemption de Jésus sur la Croix était insuffisante, qu'elle a besoin d'un complément, complément qui se fait sur l'autel... La Messe est donc injurieuse au sacrifice du Calvaire. Elle lui fait tort!... »

O aveuglement d'un esprit enténébré par l'orgueil!

Voyez ce beau lac perdu dans ces rochers escarpés : jusque-là, ses ondes pures et rafraîchissantes étaient inconnues des hommes : — Un jour, une cité se bâtit au pied de la montagne; un explorateur découvre le lac; un aqueduc est construit qui amène les eaux à la ville en fontaines jaillissantes. Direz-vous que cet aqueduc fait tort aux ondes pures du lac? Mais c'est lui au contraire qui les fait connaître, qui les utilise et les emploie. Que serait pour les habitants de la ville le trésor de ces eaux, sans l'aqueduc qui les leur amène?

Ce lac immense et sans fond, vous l'avez reconnu, il est situé sur le mont Golgotha, alimenté par les mérites infinis de Jésus mort sur la croix.

Mais ces mérites doivent nous être *appliqués;* ils doivent arriver jusqu'à nos âmes; la Messe est l'aqueduc divin qui nous fait participants de ces mérites; la Messe, c'est le sacrifice de la Croix fructifiant en chacun de nous, « c'est l'immolation d'un Dieu qu'on nous met en quelque sorte dans la main, pour que nous puissions prendre la part qui nous revient, dans le temps, les circonstances, la mesure, et pour le but, déterminés par la Providence. »[1]

Voilà qui est clair et lumineux, voilà ce que vous compreniez, pauvre Luther, le 2 mai 1507, au jour de votre première Messe, quand votre cœur était pur. — Vous n'auriez pas dit alors que l'aqueduc fait tort au lac dont il utilise les eaux, que la Messe fait tort au Golgotha dont elle applique le Sang divin!

A la splendide clarté du Concile de Trente, vous avez vu, chrétien Lecteur, ce qu'est la Messe. Elle est le mémorial de la Passion, la reproduction du sacrifice de la Croix, l'application à nos âmes des mérites du Calvaire. Connaissant mieux quel trésor Dieu met, chaque matin, à votre disposition, à deux pas de votre porte, ne ferez-vous pas effort pour assister à la Messe quotidienne et pour attirer chaque jour sur votre âme les flots de sang divin, dont le Calvaire est la source, dont l'autel est le canal?

1. Monsabré. — *Conférences de N.-D. de Paris.* 70e Conférence.

Quand on sait les joies de l'artiste à la vue de l'œuvre qu'il vient d'enfanter, les transports de Raphaël à la vue de sa Transfiguration, les émotions de Michel-Ange quand, dans le marbre, il eut fait revivre le législateur du Sinaï, on comprendra l'enthousiasme des Pères du Concile quand, en l'an 1565, ils purent dire en toute vérité : *Monumentum exegi ære perennius.*

Une immense joie règne dans leur assemblée. — Les Pères se lèvent spontanément de leur place et, par leurs larmes et leurs embrassements mutuels, témoignent leur commune allégresse.

CHARLES, cardinal de Lorraine.
D'après une gravure des *Mémoires de Condé*, pour servir à l'Histoire de France.

Dans le temple, étincelant de lumière, les deux cent cinquante prélats sont là, groupés, revêtus de leurs habits pontificaux ; les uns élèvent vers le Ciel leurs mains tremblantes de bonheur ; plusieurs se couvrent le visage pour réprimer leurs larmes ; quelques-uns, à genoux sur le sol, répandent devant DIEU leur cœur débordant de reconnaissance.

Du haut de la chaire, l'œil en feu, le front rayonnant, le geste inspiré, le Cardinal de Lorraine les domine et les entraîne :

« Au Très Saint Pape Pie IV, s'écrie-t-il, longues années et mémoire éternelle ! »

Et tous les Pères de répondre : « Seigneur DIEU, conservez, pendant de longues années, le Très Saint Père à votre Eglise. »

Le dialogue continue, pressé, émouvant :

Le Cardinal de Lorraine : Aux Révérendissimes Cardinaux... Aux très saints Evêques, vie et heureux retour dans leurs Eglises !

Les Pères : Aux hérauts de la vérité, mémoire perpétuelle, à l'assemblée orthodoxe, longues années !

Le Cardinal de Lorraine : Du Saint et Sacré Concile œcuménique de Trente, conservons la foi, observons toujours les décrets.

Les Pères : Confessons-la à jamais ! gardons-la toujours !

Le Cardinal de Lorraine : Nous croyons tous ainsi, nous pensons tous de même, nous y souscrivons tous d'un commun accord, d'une même affection.

Les Pères : Ainsi nous croyons, ainsi nous pensons, ainsi nous souscrivons.

Le Cardinal de Lorraine : Attachons-nous à ces décrets !

Les Pères : Qu'il en soit ainsi ! qu'il en soit ainsi ! Amen ! Amen !

Le Cardinal de Lorraine : Anathème à tous les hérétiques !

Les Pères : Anathème ! Anathème !

A notre époque de faux libéralisme, où trop de chrétiens ne savent plus anathématiser le mal, joignons nos anathèmes aux anathèmes du saint Concile. Joignons aussi nos acclamations à ses acclamations sublimes, et, tout heureux de voir le Sacrifice de nos autels vengé, pour les siècles, des attaques de l'hérésie, disons à notre tour :

— Aux hérauts de la vérité mémoire perpétuelle !

— Du saint et sacré Concile œcuménique de Trente, conservons la foi, observons les décrets !

— Oui, JÉSUS-CHRIST est vraiment et réellement offert en sacrifice sur nos autels ; ainsi nous croyons, ainsi nous pensons, ainsi nous souscrivons !

— Anathème à l'hérésie ! Honneur au Saint Sacrifice de l'autel !

Chapitre Dixième.

UNE MESSE SOUS LA TERREUR.

QUAND la tempête fait rage dans la forêt, quand le vent agite la ramure d'un vieux chêne, on voit de-ci, de-là tomber sur le sol les branches vermoulues, les tiges atrophiées; mais les puissants rameaux se rient de l'ouragan qui mugit. Impassibles, ils restent attachés au tronc qui les porte. Seule la hache du bûcheron pourrait avoir raison de leur ténacité.

L'ouragan, c'est la persécution qui, par rafale quasi périodique, sévit contre ce chêne séculaire qui s'appelle l'Eglise.

Les chrétiens de nom, ces chrétiens qui ne communient plus, et dont l'âme s'atrophie, faute de nourriture; les fidèles de surface qui n'ont plus que les dehors de la foi; les catholiques bons vivants, qui élaguent du Décalogue les VIe et IXe commandements; tiges atrophiées, rameaux vermoulus, branches pourries, sont détachés du chêne, emportés par l'orage, apostats par haine ou renégats par faiblesse, victimes douloureuses, mais responsables de la persécution.

En face des haineux ou des faibles, je vois, au cours des guerres religieuses, ces chrétiens forts, francs, fonciers, en qui circule, abondante, la grâce sanctifiante; chrétiens sans cesse renouvelés, purifiés par la sève Eucharistique.

L'orage ne semble avoir d'autre résultat que de les attacher plus fortement au tronc. Le vent tournoie autour d'eux sans les atteindre. Pour avoir raison de leur héroïque résistance, il faut recourir au bûcheron et à sa hache, au bourreau et à son couperet.

C'est le consolant spectacle qui, en 1793 et 1794, sous le régime de la Terreur, fut donné aux Anges et aux hommes par des prêtres et des citoyens français.

Déjà, dès le 24 août 1792, un décret avait condamné à la déportation les ecclésiastiques non assermentés; la Révolution voulut faire plus encore. Pour supprimer tout culte religieux, elle résolut de supprimer tous les ministres du culte, ceux du moins qui, refusant de prêter un serment schismatique, étaient restés fidèles à l'Eglise et à leur conscience.

Par décret du 23 avril 1793, la peine de mort était prononcée — avec exécution dans les vingt-quatre heures — contre tout prêtre non assermenté, surpris sur le territoire de la République.

Par ces mesures d'intimidation, la Convention espérait détruire le culte et supprimer le Sacrifice de nos autels. Elle avait compté sans la vaillance des prêtres fidèles et sans l'héroïsme des chrétiens qui vont leur donner asile.

Nous allons voir, à la suite de leurs prêtres, des hommes, des femmes, des servantes, des jeunes filles, marcher à l'échafaud, pour avoir tenu à observer, malgré les prohibitions insensées des tyrans, le commandement du Seigneur : « Les Dimanches, Messe ouïras. »

Si les populations héroïques de la Vendée furent les premières à donner l'exemple de cette fidélité indomptable à la loi de DIEU, les villes ne restèrent pas en arrière ; et parmi toutes les villes, Paris fut au premier rang. « La ville qui fournit les bourreaux fournit aussi les martyrs. »

Ainsi parle M. Edmond Biré, dans un superbe chapitre auquel nous allons faire plus d'un emprunt.

« Le culte de la Raison a été intronisé à Notre-Dame le 10 novembre 1793, et, quelques jours après, il n'y avait plus à Paris une seule église ni une seule chapelle qui ne fût fermée. Dans les environs de la capitale, au contraire, quelques églises étaient encore ouvertes. On a vu alors, le Dimanche, un grand nombre de Parisiens, se rendre, pour avoir la Messe, à Bercy, à Charenton, à Saint-Maur, à Chelles et jusqu'à Lagny, qui est au moins à six lieues. Et cela, non dans la belle saison, mais dans le cœur de l'hiver. »[1]

Dites-moi, combien de chrétiens de nos jours, pour avoir la Messe, feraient, non pas six lieues, mais six hilomètres, même sous un soleil de printemps ?

Un brave Parisien, nommé Eloy, marchand-mercier dans la section de l'Observatoire, voulut éviter aux fidèles de son quartier ces courses lointaines à la recherche d'une Messe. Nous voulons citer son exemple, priant DIEU que, si en des jours qui peut-être ne sont pas loin, la Révolution ferme à nouveau couvents, églises et chapelles, il daigne, pour les rouvrir, susciter des Eloy !

Le 16 Février, un décret avait paru, ainsi conçu : « La Convention défend toute violence ou mesures contraires à la liberté. » Eloy voulut tirer parti de cette tolérance momentanée : « Il loua — reprend l'auteur — dans la rue d'Enfer, l'ancienne chapelle de l'Institution de l'Oratoire,[2] et remplit les formalités nécessaires pour pouvoir y faire célébrer, sous sa responsabilité, les cérémonies du culte. Il ne bougeait pas de la chapelle tant que duraient les offices, afin de répondre à ceux qui tenteraient de les troubler.

« Il ne manqua pas d'en venir en effet, gens à bonnet rouge et à moustaches, parlant haut et jurant qu'ils feraient fermer *cette boutique à prêtres*. Eloy leur fermait la bouche en leur montrant les papiers qui l'autorisaient. Un Dimanche, six soldats, menant grand bruit, entrèrent, le sabre au côté et le chapeau sur la tête. Eloy leur représenta que c'était un lieu consacré au culte catholique et où l'on n'entrait point la tête couverte. »[3] Il les pria de lire, pour s'en convaincre, la lettre du département collée à la porte et notifiant à toutes les autorités constituées le décret du 16 Frimaire. Les soldats se retirèrent.

Qui dira les fruits de salut dus à la courageuse intervention du brave Eloy ? « Pendant deux mois, les offices ont été célébrés... les dimanches et fêtes d'obligation. Pendant qu'une Messe se disait, la foule était aussi nombreuse au dehors qu'à l'intérieur, attendant que cette Messe fût finie pour avoir la suivante. Des gens de la campagne profitaient avec bonheur de l'assistance au Saint Sacrifice dont ils étaient privés dans le lieu de leur domicile... »[4]

---

1. *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*, par Edmond Biré. Librairie Académique, Perrin et Cie, T. V, chap. XX. C'est un livre qu'on ne saurait trop lire en ces jours où nos Girondins des Chambres nous préparent Convention et Terreur. Les exemples de vaillance, fidèlement rapportés aux pages de ces cinq volumes si documentés, infuseraient peut-être, dans les veines de nos contemporains anémiés, un peu de cette vigueur qui circulait, avec le sang, dans les veines de nos ancêtres.

2. Aujourd'hui la chapelle des Enfants assistés, 74, rue Denfert-Rochereau.

3. *Journal d'un bourgeois de Paris*, loco. cit., p. 238.

4. Ibid., p. 238-239.

Les sans-culottes veulent arrêter cette recrudescence de « superstition. » — Ils répandent le bruit que la garde nationale viendra un dimanche, foudroyer, à coups de canon, la chapelle remplie de fidèles. Ce moyen d'intimidation, n'ayant pas eu de succès, les Révolutionnaires recourent au moyen renouvelé de nos jours, pour arriver à la suppression des processions du Saint Sacrement. Des gens apostés insultèrent, attaquèrent les Catholiques se rendant à la Messe : les Catholiques se défendirent. C'est tout ce que l'on attendait ; le Comité révolutionnaire déclara que l'ordre était troublé. La chapelle fut fermée et son valeureux gardien jeté en prison.[1] Ce fut pour Eloy la meilleure récompense de son amour pour le Saint Sacrifice.[2]

Fermée, la chapelle ne fut plus rouverte. Si la messe ne se dit plus en public, elle continue à se dire en secret, dans l'ombre, comme au temps des Catacombes. On s'y rend deux ou trois fois la semaine, aux Missions étrangères, rue du Bac : on n'y entre que sur la présentation de billets.[3]

Le Comité révolutionnaire siège à l'ancien *Collège Mazarin*. Au-dessus même de la salle des séances, une chambre a été convertie en chapelle, et pendant plusieurs mois, un prêtre ne craint pas d'y célébrer, chaque jour, le Saint Sacrifice devant un groupe de fidèles.

O intrépidité de nos Pères ! avec quel sang-froid, prêtres et fidèles s'exposaient à la mort pour ne pas se priver du bienfait de la Messe quotidienne !

« C'est dans les plus humbles logis, dans des mansardes et des galetas que le Maître du Ciel et de la terre va, en ces jours mauvais, fixer ses tabernacles. Une table, une commode servent d'autel ; une ardoise tient lieu de pierre sacrée. Quand les volets sont bien clos, on allume les deux chandelles de suif qui remplacent les cierges. On tire d'une cachette un crucifix, un petit missel, une chasuble. Deux verres contenant de l'eau et le vin, destinés au Saint Sacrement, sont placés à côté d'une assiette commune pour le *Lavabo*. C'est encore un verre qui, le plus souvent, sert de calice. »[4]

Tel était sans doute, dans sa mansarde de la rue Cassette, le modeste mobilier liturgique du Père de Clorivière. « Il avait pour cachette un passage étroit, dissimulé entre deux murailles et qui devait échapper aux perquisitions les plus rigoureuses. En pénétrant dans ce réduit, son premier soin fut d'y dresser un autel, afin d'offrir la Victime qui consolait les Catacombes. »[5]

La Victime Sainte que le P. de Clorivière offrait à Dieu dans son réduit de la rue Cassette, l'abbé Vancleemputte le distribuait aux fidèles — divin viatique — dans un galetas de la rue des Postes. Prêtre habitué de l'église Saint-Nicolas-des-Champs, il cessa d'y paraître quand il eut refusé le serment de la Constitution civile du Clergé ; mais, pour entretenir la ferveur de quelques fidèles, il célébrait la Messe chez la femme Leroy. Dénoncé et arrêté, il comparut devant le tribunal révolutionnaire, le 1er janvier 1794, en même temps que son hôtesse et une jeune fille de vingt-deux ans, Françoise Mort, coupable d'avoir assisté à sa Messe.

« Le prêtre ne disait-il pas la Messe dans la maison ? » dit le juge à la femme Leroy.

— « Oui, » répondit la vaillante chrétienne.

— « Y administrait-il la confession et la communion ? »

— « Oui. »

— « As-tu pris part au bénéfice de ces mêmes fonctions ?

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, p. 134.
2. Eloy eut plusieurs imitateurs à Paris. M. Biré les cite, p. 240 et 241.
3. Rapport de police du 24 au 25 Mai 1793.
4. *Journal d'un bourgeois de Paris*, T. IV, p. 242.
5. *Histoire du R. P. de Clorivière*, S. J., par le P. J., Terrien, p. 292.

— « Oui. »

— « Te confessais-tu directement auprès de Vancleemputte ? »

— « Oui. »

— « Tu partageais donc les erreurs de son fanatisme ? »

— « Oui. »

— « Avais-tu sa confiance et lui la tienne ? »

— « Oui. »

Ces dépositions furent jugées écrasantes par le tribunal révolutionnaire. Le jour même, convaincu d'avoir dit la Messe, l'abbé Vancleemputte était guillotiné.

CH. MULIER SCULP.

UNE MESSE SOUS LA TERREUR.
Reproduction autorisée par MM. Goupil et Cie, éditeurs à Paris.

Dom Meffre, religieux bénédictin, maître des novices au Prieuré de Saint-Martin-des-Champs, demeure en son couvent après la destruction des Ordres religieux, et continue à y dire la Messe.

Il comparaît devant le tribunal, — il est interrogé et convaincu d'avoir célébré la Messe ; le 29 mars 1794, il est guillotiné.

Les prêtres ne sont pas les seuls à être les martyrs de la Sainte Messe. Ceux qui prêtent leur concours à la célébration du Saint Sacrifice ont souvent le même bonheur.

Nicolas Adam était sacristain de Dom Meffre ; le même jour que lui, il monte à l'échafaud.

« Une vieille fille de soixante-dix-sept ans, Geneviève Goyon, donnait asile à deux anciennes religieuses. Elle demeurait rue Neuve-Saint-Etienne, et un prêtre venait dire la Messe dans sa maison. Le procès-verbal d'apposition des scellés énumère entre autres objets religieux trouvés chez elle :

Deux boîtes en hyvoire, une toute blanche et l'autre, bordée de filets d'écailles, dans laquelle elles renfermaient de petites hosties, *dont* elles ont *portées* beaucoup de vénération pour elles, et ont *laissées* échapper des larmes de leurs yeux, lorsque nous touchions les dites hosties. »

Au tribunal révolutionnaire, on lui demande « d'où provenaient les ustensiles catholiques qui ont été trouvés chez elle. » — « A celui qui disait la Messe, » répond-elle. — « Comment s'appelait celui qui disait la Messe ? » — « Il s'appelait comme il s'appelait, »[1] répond-elle simplement.

L'héroïque vieille fille fut guillotinée.

Yves Nottaire, cuisinier de Monseigneur de Juigné, archevêque de Paris, s'était, après l'émigration de son maître, retiré avec sa femme dans un obscur logis de la rue du Fossé-Saint-Marcel... On y disait la Messe et un petit nombre de fidèles y assistaient. Ces *rassemblements fanatiques* furent dénoncés... Le 29 juin 1794, Nottaire et sa femme étaient guillotinés.

Le 9 juillet suivant (21 messidor, an II), c'était le tour d'un honnête mercier de la rue Saint-Denis, Simon-Jude Masse. Dans sa rue était un oratoire secret, où un prêtre fidèle, de la paroisse Saint-Sauveur, disait la Messe les dimanches et fêtes. Masse ne manquait jamais de s'y rendre et d'y mener ses enfants... Il est traduit devant le tribunal révolutionnaire. A cette question du président : « Est-il vrai que tu aies conduit, le jour de la Toussaint dernière, tes enfants à la Messe et que tu y aies assisté ? »

Il répondit : « Oui, et je ne crois pas qu'on puisse me faire un crime d'avoir rempli mon devoir de chrétien et de père de famille. »[2] Quelques heures après, il était guillotiné.

O Dieu, pendant cette tourmente révolutionnaire, vous avez été furieusement haï, mais comme vous avez été héroïquement aimé ! Est-il téméraire de penser qu'aux plateaux de vos balances, l'amour et le sang de ces prêtres, de ces pauvres filles, de ces pauvres gens, cuisinier et mercier, ont eu plus de poids à vos yeux que les crimes des bourreaux, qui leur tranchaient la tête ?

En province comme à Paris, aux jours ensanglantés de la Terreur, l'auguste Sacrifice de la Messe eut ses martyrs sublimes.

C'est une page vécue que cette Messe en forêt vendéenne, interrompue par la fusillade des bleus. En l'écrivant, M. le Vicomte Walsh a été historien véridique sans cesser d'être aimable conteur :[3]

« Le prêtre venait de communier ; nous entendons quelques coups de fusil sur la lisière du bois. C'étaient les sentinelles avancées qui avaient été surprises par l'arrivée des bleus. La fusillade augmente... Les bleus continuaient d'arriver comme un torrent qui grossissait toujours... Quelques gobelets d'argent qui brillaient sur l'autel ou peut-être le désir du sacrilège, avaient tenté des soldats patriotes ; j'en vis plusieurs qui s'élançaient de ce côté.

» Le prêtre, qui n'avait point encore quitté son aube, reparut alors : d'une main, il tenait le calice qu'il voulait soustraire aux profanations ; de l'autre, le Crucifix : « A moi, s'écriait-il, à moi ! les impies outragent votre Dieu, souffrirez-vous qu'ils renversent son autel et qu'ils foulent aux pieds son image ? »

» Quelques hommes, qui s'étaient éloignés, revinrent à la voix du curé. Parmi eux, je reconnus Guillon : il accourait le premier. Il n'avait plus de chapeau ; son front était entouré d'un mouchoir tout ensanglanté, mais la blessure ne l'empêchait pas de se battre. Il arrive à l'au-

1. Archives W. 353, dossier 789, pièces 50, 51 et 53. Cité par Edm. Biré, dans l'ouvrage indiqué, p. 250 à 252.
2. Guillon : *Les Martyrs de la foi*, T. IV, p. 35. Cité par Edm. Biré, p. 252-253.
3. *Lettres vendéennes*, T. I, p. 111 et suivantes.

UNE MESSE DANS UNE CHAUMIÈRE, SOUS LA TERREUR.

Tableau de A. O. Kelly. — Gravure de M. Pérèze.

181-183

tel, ses amis le suivent... Le prêtre est encore une fois entouré de royalistes; il élève le Crucifix; il exhorte à combattre... il promet le Ciel à celui qui mourra pour une si sainte cause... et lui-même meurt à l'instant : une balle vient de le frapper... il tombe... « Guillon est debout encore, et se bat avec une nouvelle fureur; il a vu un patriote marcher sur la poitrine du prêtre expirant, arracher le Crucifix de sa main raidie par la mort et fouler aux pieds l'image de Dieu.

» Entouré d'ennemis, couvert de blessures, perdant son sang, Guillon résiste toujours. Les patriotes, étonnés d'une valeur si opiniâtre, lui crient : « Rends-toi! rends-toi! — Rendez-moi mon Dieu! » répond-il... et il expire. »

A la liste d'or des martyrs de la Messe sous la Terreur, il nous faut ajouter deux noms, le nom de l'abbé Michel et celui de Noël Pinot. L'histoire du premier, histoire véritablement épique, nous est rapportée par M. l'abbé Aimé Guillon,[1] vicaire de Largentière, département de l'Ardèche : « L'abbé Michel refusa le serment schismatique de 1791. — A la suite de la loi de déportation, il se fixa à Montpellier. — Pendant plus d'un an, d'octobre 1792 à janvier 1794, il ne cessa de remplir son ministère, baptisant les enfants, bénissant les mariages, entendant les confessions, administrant les mourants, disant la Messe tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Il allait et venait de la ville à la campagne sans demeure fixe, sans asile assuré.

» A la fin de février 1794, de pieuses demoiselles lui en offrirent un dans leur demeure commune; il l'accepta d'autant plus volontiers qu'elles y avaient un oratoire auquel se rendaient plusieurs catholiques qui entendaient sa Messe, communiaient de ses mains... Il fut dénoncé le 5 Mars, mercredi des Cendres; il célébrait la Messe dans son oratoire et n'en était encore qu'au premier Evangile, lorsque la maison fut forcée par des agents de la persécution.

» L'abbé Michel n'eut que le temps d'ôter sa chasuble, de prendre le calice avec ses accessoires et alla se cacher dans un endroit difficile à découvrir. — Les satellites réussissent à trouver le ministre du Seigneur et le frappent rudement; ils lui disent : « Que ton Dieu vienne, s'il peut, te délivrer, ou qu'il te donne des ailes pour te tirer de nos mains. » Un de ces impies se mouche dans le purificatoire, un autre expectore dans la coupe du calice.

» Avant d'être emmené, Michel voulut quitter les vêtements sacerdotaux dont il était encore revêtu. « Non, non, reprirent ses gardes, il faut que tu périsses couvert de ce qui te servait à *fanatiser*. »

» Les deux charitables hôtesses et sept autres femmes qui, avec elles, entendaient sa Messe, furent, en même temps que lui, conduites en prison et traduites devant le tribunal criminel de l'Hérault.[2]

» Interrogé par le président sur ce qu'il avait fait depuis qu'il avait quitté Largentière, l'abbé Michel ne dissimula point qu'il avait dit la Messe et administré les sacrements à Montpellier et dans les campagnes des environs. Il refusa d'ailleurs de livrer les noms des catholiques chez lesquels il avait logé avant la fin de février 1794. Il se refusa de même à faire connaître ceux qui, sans lui donner asile, avaient eu recours à son ministère.

» Voyant qu'ils n'en pourraient rien tirer à cet egard, le président se remit à faire à cet ecclésiastique des questions dont le but était d'accélérer sa condamnation. « C'est donc, lui dit-il, à cause de ta Religion que tu as refusé de prêter le serment civique? » — « Oui, parce qu'il contient des choses qui lui sont contraires. » — « Tu ne le prêteras donc pas? »

1. T. IV, p. 71 et suiv. *Les Martyrs de la foi pendant la Révolution française* ou martyrologe des Pontifes, prêtres, religieux, laïcs de l'un et l'autre sexe qui périrent alors pour la foi.

2. Ce tribunal tenait ses séances dans la salle de spectacle de Montpellier. « L'accusateur public signait *Raisin* Pagès, le Président *Salsifis* Gas, etc. — Aimé Guillon, *Les martyrs de la foi*, T. II, p. 132. »

— « Non, je préfère la mort. » — « Eh bien, tu verras que ni ta religion, ni ton DIEU ne t'empêcheront de mourir... DIEU veut que nous détruisions les scélérats, et c'est pour cela qu'il t'a livré entre nos mains. »

L'abbé Michel répliqua avec humilité: « DIEU aimait son Fils unique, et cependant il l'a livré aux méchants qui l'ont fait mourir. »

» Les pieuses femmes, — quatre parmi elles étaient de toutes jeunes filles, — furent ensuite interrogées; toutes déclarèrent que c'était volontairement et de leur plein gré qu'elles s'étaient rendues à la Messe du prêtre catholique.

» L'accusateur public requit contre Michel la peine de mort. Il demanda en outre que les neuf personnes du sexe, prises avec lui, fussent témoins de son supplice. Tous les juges adoptèrent cet avis et le Président prononça la sentence dont ils étaient convenus...

« INTROÏBO AD ALTARE DEI. »

Dernières paroles de Noël Pinot, curé du Louroux-Béconnais montant à l'échafaud le 21 février 1794, à Angers.

» Le vicaire Michel fut condamné: 1° au dernier supplice comme *prêtre réfractaire;* 2° à le subir revêtu de la partie d'ornements sacerdotaux qu'il avait encore au moment où il fut pris; 3° à voir auparavant brûler devant lui ses autres ornements, comme ayant servi au *fanatisme*. Les neuf femmes furent en même temps condamnées à être témoins de l'exécution.

» Le même jour, vers trois heures de l'après-midi, on le fit marcher à l'échafaud. Les neuf pieuses femmes qu'on avait surprises à sa Messe lui faisaient un bien religieux cortège.

» Quand on fut arrivé au lieu du supplice, où un bûcher avait été disposé, on y mit le feu; et le bourreau jeta dans les flammes la chasuble de l'abbé et les autres ornements sacerdotaux trouvés dans l'oratoire. Tout fut bientôt consumé.

» L'abbé Michel alors se dirigea vers l'échafaud vêtu, moins sa chasuble, comme aux jours où il montait à l'autel pour y offrir le Sacrifice du Calvaire. Lorsqu'il mit le pied sur

le premier degré de l'échelle, d'une voix haute et ferme, il dit : « *Introibo ad altare Dei !* »[1]

Après l'abbé Michel, citons Noël Pinot, curé du Louroux-Béconnais, près d'Angers. C'est, de part et d'autre, héroïsme dans la vie, héroïsme dans la mort.

En février 1794, Noël Pinot était à la Milanderie ; « il allait comme d'ordinaire, à minuit, célébrer la Sainte Messe quand, prévenus par un traître qu'il avait soutenu de ses aumônes, cinquante patriotes cernent la maison ; on n'a que le temps de l'enfermer dans une huche ou coffre pour le pain, avec ses habits sacerdotaux. Il est découvert, amené au bourg, puis à Angers, jugé et condamné à mort. Les juges lui demandent s'il serait bien aise d'aller à l'échafaud en habits sacerdotaux : « Oui, répond-il, ce sera une grande satisfaction pour moi. » Il en est, en effet, revêtu... Arrivé devant l'échafaud, une idée sublime lui vient : il fait un grand signe de croix et monte les degrés en disant : *Introibo ad altare Dei !* »[2]

C'est cette mort sublime que reproduit notre gravure (page précédente).

1. Les deux derniers paragraphes de ce récit sont d'Edmond Biré ; ils diffèrent en quelque point de la notice de l'Abbé Guillon.

2. Ces lignes sont tirées de l'intéressante notice de Noël Pinot, due à la plume du Mis de Ségur et de Mr Ch. Sauvé, S. S. — Répandre cette notice c'est contribuer efficacement à faire connaître ce prêtre héroïque dont la cause va être introduite en Cour de Rome. On peut se procurer cette notice chez Mr le Curé du Louroux-Béconnais (Maine-et-Loire), ou chez Mr L. Delaître, 26, rue Saint-Aubin, Angers, seul éditeur d'images et photographies rappelant cet épisode de la Terreur.

Chapitre Onzième.

MESSES MIRACULEUSES.

SAINT Thomas d'Aquin, dans son opuscule 57e, relate neuf miracles qui s'accomplissent chaque jour, au cours de la Messe, dans la Consécration et dans la Communion.[1] Le Père de la Rue nous les indique dans un de ses Sermons :[2] « C'est sur les autels, dit-il, que nous voyons tous les jours la nature renversée, les éléments changés, la substance anéantie, les accidents suspendus, nous voyons tous les jours le Ciel descendre sur la terre, le Créateur devenir l'aliment de la créature, le Tout-Puissant obéir à la voix d'un homme, se sacrifier, se consumer sans être détruit, se multiplier en une infinité d'endroits sans se diviser, et mourir continuellement sans jamais cesser d'être. N'est-ce pas là l'abrégé des merveilles ? »

Oui, le grand miracle de la Messe, celui qui suppose et qui requiert toute la Puissance de DIEU, c'est la Transsubstantiation qui s'y opère. Et cependant, on peut dire de ce prodige ce que saint Augustin dit du prodige du grain de blé, qui pourrit dans la terre et fait jaillir de cette pourriture cent grains de blé vivants. A force de se répéter sous nos yeux, ces faits extraordinaires nous semblent ordinaires et ne nous frappent plus.

DIEU, alors, recourt à des phénomènes qui, moins merveilleux peut-être en eux-mêmes, nous émeuvent davantage par leur nouveauté.

Tels sont les faits que nous allons rapporter. Bien différents du miracle journalier qui s'opère à la Consécration du pain et du vin, ces prodiges, que nous raconte l'histoire, ne sont en aucune manière du domaine de la foi ; nous ne voudrions nullement les imposer à la croyance de nos lecteurs ; nous pensons cependant qu'il serait téméraire de les révoquer en doute sans des raisons sérieuses ; nous pensons qu'à la plupart d'entre eux peuvent s'appliquer ces paroles des *Analecta :*[3] « Ces apparitions ne pouvant être l'effet de l'imagination des nombreux témoins qui les ont vues, ni être rangées au nombre des artifices qu'emploie le démon pour tromper les fidèles, doivent être attribuées à la divine Providence qui confirme la foi de l'Eglise par des signes surnaturels, bien propres à nourrir la piété des fidèles et à dessiller les yeux des hérétiques qui rejettent l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. »

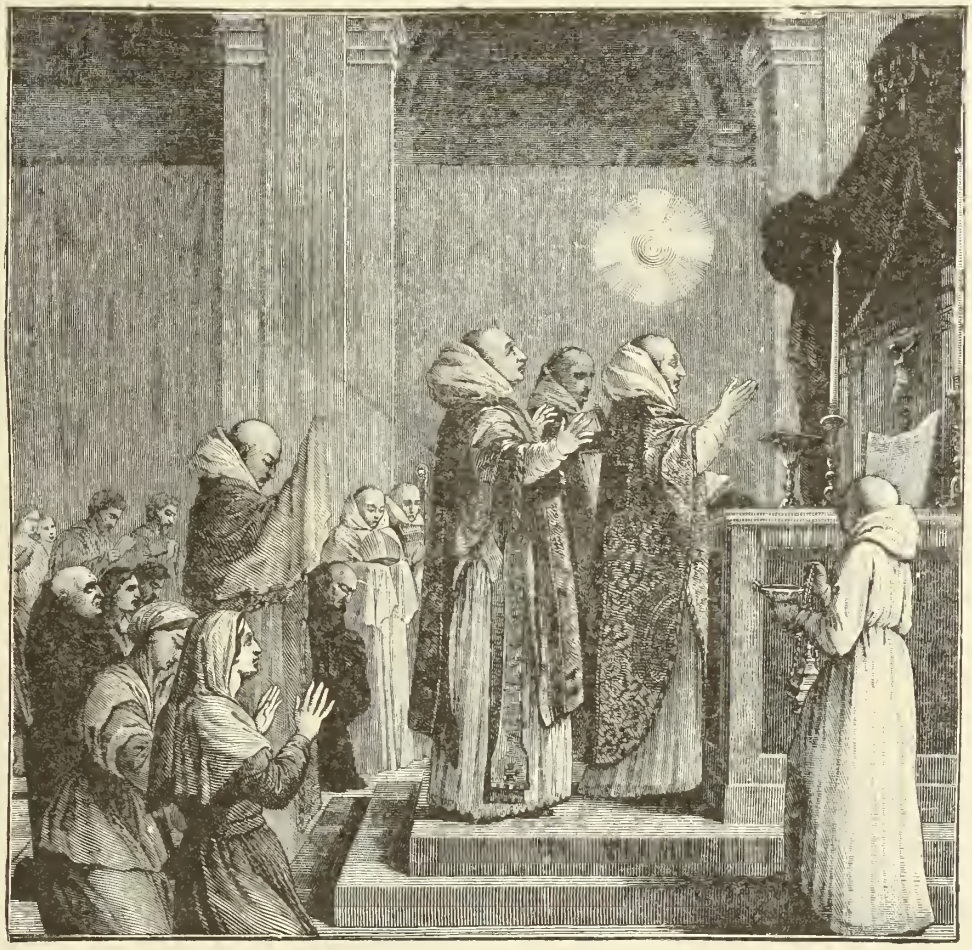
Entrons dans ces sentiments et, repoussant loin de nous une vaine curiosité, uniquement

1. Chapitres XI, XII, XIII, XIV.
2. Sermon sur la Fête-Dieu.
3. Série IV, p. 1. Les *Analecta* parlent ici tout spécialement des Apparitions dans le Saint Sacrement.

désireux d'aviver notre foi et de nourrir notre piété, abordons l'étude des apparitions miraculeuses qui ont eu lieu, depuis des siècles, au cours de la Messe.

§ I. — GLOBE DE FEU. — COURONNE DE LUMIÈRE.

Pour récompenser la vertu de ses serviteurs, DIEU permit plus d'une fois qu'un globe de feu ou qu'une couronne de lumière apparût sur leur tête alors qu'ils célébraient le Saint Sacrifice.



UN GLOBE DE FEU PARAIT SUR LA TÊTE DE SAINT MARTIN PENDANT QU'IL CÉLÈBRE LA MESSE.
Fragment d'un tableau de Le Sueur. (Avec l'autorisation de Mame, éditeur, Tours).

Un jour que saint Martin se rendait à sa Cathédrale de Tours pour y dire la Messe, il donna sa tunique à un mendiant, et revêtit, à la place, un vêtement d'étoffe grossière ; Notre-Seigneur voulut montrer combien il agréait cet acte de charité; tandis que le généreux pasteur célébrait le Saint Sacrifice, un globe de feu, gracieuse auréole, apparut sur sa tête.

Ce miracle, connu sous le nom de *Messe de Saint-Martin*, a été fréquemment représenté par la peinture et la sculpture. Le ciseau l'a reproduit, au XIIIe siècle, dans un joli bas-relief de la cathédrale de Lucques.[1]

1 Reproduit par Corblet. *Histoire de l'Eucharistie.* T. II, p. 546.

Nous le retrouvons, au siècle suivant, sur une fresque d'Assise. Au XVIIe siècle, le pinceau de Lesueur l'a immortalisé sur la toile que conserve le Musée du Louvre.

En huit cent soixante-dix-huit, c'est l'Hostie elle-même qui apparaît brillante comme un éclair entre les mains de saint Ignace, patriarche de Constantinople; DIEU, par ce prodige, voulut fortifier la foi des fidèles pendant l'exil où allait être jeté leur Archevêque et durant

LA MESSE DE SAINT MARTIN.
La tête du Saint est entourée d'un nimbe de feu. — Fresque d'Assise.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

le schisme qui allait déchirer l'Eglise de Constantinople.[1] Même miracle est raconté dans la vie de saint Yves (XIe siècle).

Au XVIIe siècle, par un fait presque analogue, DIEU recommanda la sainteté de son serviteur Michel des Saints, religieux Trinitaire, mis sur les autels en mil huit cent soixante-deux par le Pape Pie IX. « Un jour qu'il disait la Messe à Saint-Dominique-de-Baëza, on vit, à l'Elévation, se détacher de l'Hostie une couronne aux splendides rayons, éclatants comme le soleil. La lumière était blanche comme la neige. Elle s'éleva dans les airs, puis redescendit sur la tête du Célébrant sans doute en signe de la sagesse qui l'animait; de là, elle se répandit autour de son cœur comme une récompense de la charité surnaturelle qui le consumait; enfin, cette clarté miraculeuse s'étendit sur le corps du saint Prêtre et illumina tout l'autel jusqu'à la fin du Sacrifice. »[2]

§ II. — APPARITION D'UNE MAIN.

Parfois, au lieu d'une lumière, c'est une main qui apparaît au-dessus du Prêtre à l'autel, ou encore qui saisit l'Hostie pour la déposer sur les lèvres du célébrant.

1. Baronius. *Hist. Eccles.* Tome X, ann. 878.
2. *Vie de saint Michel de Sanctis*, par Joseph de Jésus Marie, pag. 126; cité par J. Corblet.

Dans sa biographie de saint Euverte, évêque d'Orléans, au IVe siècle, le diacre Lucifer raconte le fait suivant: « A l'heure de la fraction du Pain céleste, lorsque saint Euverte élevait pour la troisième fois l'Hostie pour l'offrir à DIEU, une main, resplendissante et blanche comme la neige, apparut au-dessus de sa tête; ses doigts étaient étendus et elle bénit par trois fois l'Hostie.

» Quand le Saint Sacrifice fut terminé, l'Evêque dit aux assistants, en commençant par les prêtres et allant jusqu'aux plus humbles fidèles de la foule : « Dites-moi, je vous prie, mes frères bien-aimés, n'avez-vous pas remarqué quelque miracle pendant la célébration de la Messe? — Aucun, répondirent-ils. Mais le sous-diacre Baudelius, qui était de service ce jour-là même, dit: « J'ai vu, moi, mais la crainte me fait hésiter à parler. Pendant que vous éleviez l'Hostie, une main semblait sortir d'un nuage qui couvrait votre tête et, s'éten-

PENDANT QUE SAINT UDALRIC CÉLÈBRE LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, UNE MAIN CÉLESTE BÉNIT LE CALICE.

dant, elle bénissait par trois fois cette Hostie que vous offriez à DIEU. » — « Vous êtes bien heureux, mon frère bien-aimé, de contempler de si grands et si augustes mystères. » On chercha dans le peuple et on trouva encore deux personnes favorisées de la même vision, le pénitent Eleusinus et la Vierge Procopia. L'Evêque leur dit également : « Et vous aussi, vous êtes bien heureux, car ni la chair, ni le sang ne vous ont révélé ces choses, mais le DIEU qui est dans les Cieux. »

Ce prodige ayant été parfaitement reconnu, toute l'assemblée s'écria: « Nous vous rendons grâces, ô Seigneur, qui avez caché ces choses aux sages et aux prudents, vous que les Anges contemplent en tout temps assis dans les Cieux. Vous avez exalté la force de David dans la maison du Seigneur, vous nous avez visités et vous avez opéré des miracles au milieu

de nous comme vous l'aviez annoncé dans les temps anciens, par la bouche de vos saints prophètes. »[1]

Au siècle suivant, un autre évêque, le glorieux saint Honoré, fut jugé digne d'une faveur presque semblable : Le jour de Pâques, disent les anciens Bréviaires Amiénois, alors qu'Honoré célébrait les divins mystères au grand autel de Notre-Dame et qu'il venait de consacrer les Saintes Espèces, il vit sortir d'une nuée lumineuse une main marquée des stigmates de la Passion : c'était celle de Notre-Seigneur qui, en lui administrant la Sainte Communion, voulait faire jouir le saint Evêque de la faveur qu'il avait jadis accordée à ses Apôtres. Saint Salve, qui devait succéder à saint Honoré sur le siège, fut témoin de ce miracle, ainsi qu'un grand nombre d'assistants.[2]

L'iconographie a plusieurs fois reproduit ce prodige : à l'église de Saint-Acheul, on voyait, dans les armoiries sculptées, une main sortant d'une nuée. — A la Cathédrale d'Amiens, on voyait encore, dans un bas-relief du portail méridional, saint Honoré à l'autel; au-dessus de sa tête, on apercevait la main divine qui allait le communier.

§ III. — APPARITION SOUS FORME DE CHAIR SANGLANTE

C'est bien souvent que, pour affermir la foi des fidèles en un si auguste mystère, Dieu permit que le vin fût, d'une manière sensible, changé en sang et que le pain prît l'apparence de la chair.

« A une lieue environ de l'Abbaye de Fécamp, dans une petite église de village, un bon prêtre, nommé Isaac, célébrait la Messe devant l'autel de saint Maclou. Au moment où il allait communier, écrit M. Leroux de Lincy, il ne trouva plus ni le pain ni le vin avec lesquels il devait consommer le sacrifice, mais ces deux espèces s'étaient changées en sang et en chair véritables...[3]

Ceci se passait au Xe siècle; au siècle suivant se passa un fait analogue : il nous est raconté par saint Pierre Damien. L'évêque de Melphé, nous dit-il, était assailli de tentations sur la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie; un jour, comme il célébrait, il vit, en rompant l'Hostie, une chair sanglante entre ses mains; il remercia Dieu de cette faveur et fut pour toujours guéri de ses doutes.[4]

§ IV. — APPARITIONS SOUS FORME HUMAINE.

La plupart du temps, c'est sous une forme humaine que Notre-Seigneur apparaît dans la sainte Eucharistie. On était au Xe siècle; c'était l'époque où le fameux Erigène Scott dogmatisait et répandait ses funestes erreurs sur la présence de Jésus-Christ au Saint Sacrement. Odon, archevêque de Cantorbéry, voulut arrêter les ravages de l'hérésie; comme il célébrait la Messe, il supplia le Seigneur de révéler sa présence dans l'Hostie en apparaissant sous la forme qu'il avait jadis sur la terre. Sa prière fut entendue et des disciples de Scot, à la vue du prodige, renoncèrent à leurs erreurs.

Quand Notre-Seigneur apparaît sous une forme humaine, presque toujours il se plaît à emprunter les traits d'un enfant.

Ces apparitions sont fréquentes dans l'histoire de l'Eglise. Nous avons signalé au cours

1. Ch. Barthélemy. *Annales hagiog. de la France*, T. IV, p. 401
2. Cité par Corblet, T. I, p. 455.
3. *Essai sur l'Abbaye de Fécamp*, p. 87.
4. Opusc. XXXIV.

de cet ouvrage celle qui détermina la conversion de Witikind; c'est, on s'en souvient, la vue d'un gracieux enfant, souriant dans l'Hostie, qui émut et toucha le cœur farouche du chef des Saxons.

Un fait presque identique arriva au Bienheureux Gracia de Cattaro, frère convers des Ermites de Saint-Augustin. Il était chargé de cultiver le jardin, non loin d'un oratoire où se célébrait la Sainte Messe.

JÉSUS ENFANT APPARAIT ENTRE LES MAINS DU PRÊTRE AU BIENHEUREUX GRACIA DE CATTARO, Frère convers des Ermites de Saint-Augustin.

Tout à coup parvient à son oreille le tintement de la petite clochette annonçant l'Elévation. A la pensée du mystère auguste qui s'accomplit sur l'autel, le pieux jardinier ne peut contenir les élans de sa dévotion : comme de coutume, il se prosterne à genoux dans l'adoration et la prière.

Mais, ô merveille, voici que le mur extérieur de l'église s'entr'ouvre comme une porte à deux battants pour permettre au Bienheureux de plonger son regard jusqu'à l'autel où s'immole la divine Victime. Entre les mains du prêtre, au lieu de l'Hostie, Gracia aperçoit l'Enfant-JÉSUS qui lui sourit et étend les bras vers lui au milieu d'une éblouissante lumière.

§ V. — MIRACLE DE BRAINE.

L'apparition la plus fameuse de Notre-Seigneur, sous les traits d'un enfant, est celle qui eut lieu à Braine près de Soissons, en 1153. Nous allons en donner le récit aimablement conté par l'historien de Braine.[1] — « Il y avait alors dans cette ville, nous dit M. Stanislas Prioux, plusieurs familles juives, dont les unes vivaient de leur trafic, et les autres étaient assujetties à la servitude. Dans l'une de ces familles se trouvait une jeune fille d'une rare beauté. Sa figure pleine de charme et de douceur fit une grande impression sur l'esprit de la Comtesse de Braine.

» Cependant, ajoute le naïf conteur, une grande difficulté empêchait Agnès de donner à sa vive amitié tout l'abandon qu'elle aurait voulu; car cette figure angélique cachait une âme infidèle, souillée du péché originel, et rebelle à la loi divine. Afin d'effacer ces taches, la Comtesse employa tous les moyens possibles pour convertir cette jeune fille. Elle la fit catéchiser avec succès et l'invita ensuite aux principaux mystères de la religion catholique, à l'exception de celui de l'Eucharistie.

» La juive déclara que jamais elle ne pourrait se déterminer à voir dans l'Hostie la présence réelle de Jésus-Christ, s'il n'y paraissait... sous la forme humaine. Comme cela ne pouvait avoir lieu sans un miracle, on eut recours pour l'obtenir aux jeûnes, aux processions et aux prières solennelles.

» Ce miracle ne pouvant avoir lieu qu'à la Messe, on choisit, pour la célébrer, un des religieux de Saint-Yves, recommandable par sa piété autant que par ses mérites. Le jour indiqué pour cette imposante cérémonie étant arrivé, Henri de France, archevêque de Reims, frère du roi et du comte de Braine, se rendit à la Messe, accompagné d'Ancoul de Pierrefond, évêque de Soissons, de Pierre, abbé de Braine, et d'une suite de personnes de haut rang. Un grand concours de monde se rendit aussi à l'église dont on avait permis, ce jour-là, l'entrée aux familles juives. La Messe commença et, au moment de l'Elévation, Jésus-Christ apparut à la place de l'Hostie, sous la forme d'un enfant. Il disparut presque aussitôt, ne laissant entre les mains du prêtre que les espèces de l'Hostie consacrée.

» La juive ne put résister à cette apparition; elle demanda pardon à Dieu, se convertit et reçut le Baptême. Un grand nombre de juifs suivirent son exemple.

» On montra pendant longtemps, dans le trésor de Saint-Yves, le calice qui servit à la célébration de cette Messe. La coupe de ce calice contenait un reliquaire avec un filigrane en or. L'hostie, de onze lignes de diamètre, se trouvait placée dans ce reliquaire.

» En mémoire de ce miracle, une confrérie fut établie à Braine et autorisée par plusieurs Bulles de Papes. Les membres devaient, chaque année, faire une procession solennelle, le Dimanche de l'Octave de la Fête-Dieu. » De grandes fêtes eurent lieu en l'honneur de l'Hostie miraculeuse de Braine.

§ VI. — MESSE DE SAINT GRÉGOIRE.

Nous n'avons pas encore parlé d'un des Messes miraculeuses les plus célèbres, *la Messe de Saint Grégoire le Grand.*

On raconte que « saint Grégoire célébrait un jour le Saint Sacrifice de la Rédemption; la femme qui avait offert le pain à consacrer, s'approcha pour communier; mais lorsque notre

1. *Histoire de Braine*, par M. Stanislas Prioux, p. 105.

saint proféra ces paroles : « Que le Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST conserve votre

A

MESSE DE SAINT GRÉGOIRE.
Miniature de la bibliothèque communale d'Amiens.

âme pour la vie éternelle, » il s'aperçut que cette femme souriait ; il la priva de la Communion, reporta le Saint Sacrement à l'autel et acheva la Messe ; après quoi il commanda à la

B

MESSE DE SAINT GRÉGOIRE.
Gravure de Jean Gossaert, d'Anvers.

femme de déclarer, en présence de tout le peuple, pourquoi elle avait commis l'irrévérence de rire, étant sur le point de recevoir le Corps de JÉSUS-CHRIST ; elle répondit, après plusieurs instances : « C'est parce que vous aviez dit que ce pain était le Corps de JÉSUS-CHRIST ; or, c'est moi qui l'ai pétri de mes mains. » Le Saint, entendant cela, se mit à genoux au pied de

l'autel et commença des prières avec le peuple, conjurant le Père des lumières d'éclairer l'âme de cette pauvre femme incrédule. Et aussitôt les Saintes Espèces se changèrent en chair. Grégoire le fit voir à toute l'assistance et à cette femme infidèle qui se convertit par ce miracle; et le Saint ayant fait une seconde oraison, l'Hostie reprit sa première figure. »[1]

Est-ce à ce fait miraculeux qu'il faut attribuer l'origine iconographique de la Messe de saint Grégoire? Le Père Cahier ne serait pas éloigné de le penser.[2] — Monseigneur Barbier de Montault croit plutôt que le fait, visé par les artistes dans leurs peintures et sculptures, est une apparition du *Christ de pitié* à saint Grégoire, célébrant la Messe sur le mont Cœlius.

LA MESSE MIRACULEUSE DE SAINT GRÉGOIRE.
Miniature d'un Missel du XVIe siècle.

Un regard jeté sur les monuments suffit, nous semble-t-il, à donner raison à Monseigneur Barbier de Montault.

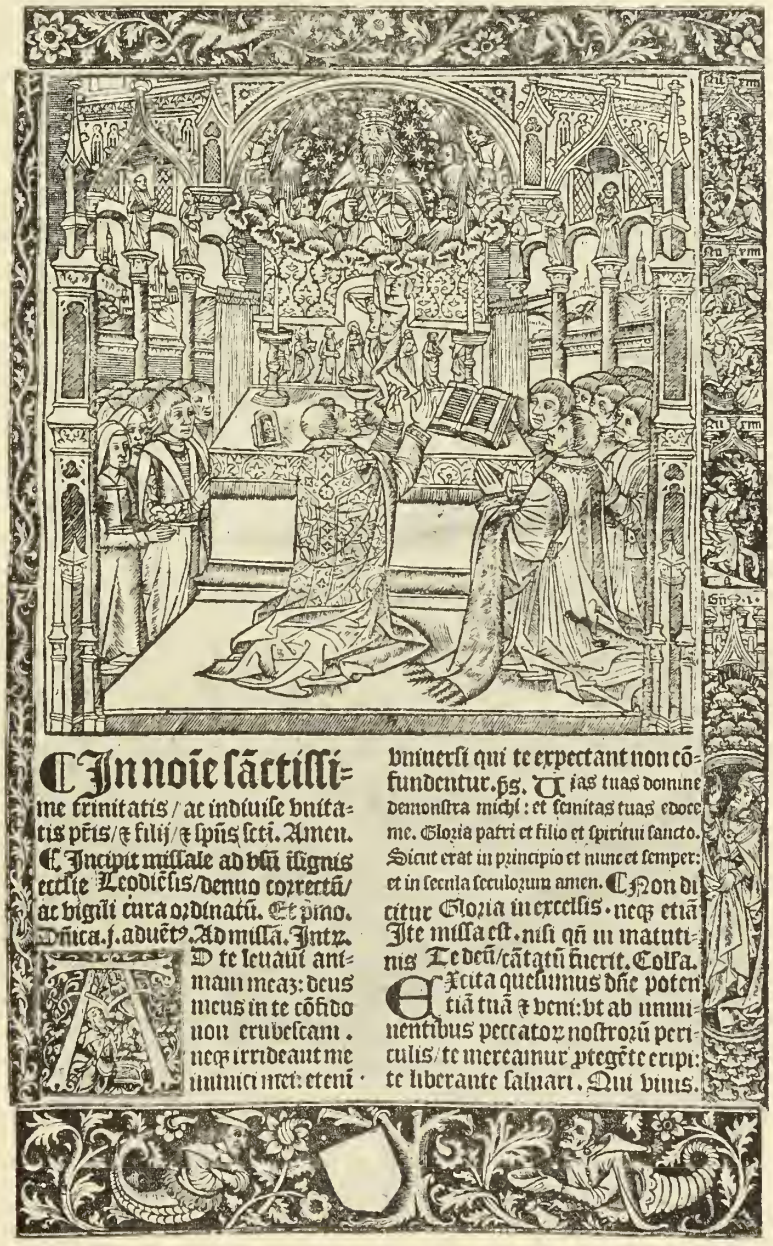
Considérons différentes reproductions très intéressantes de la Messe de saint Grégoire, que nous avons l'heureuse fortune de pouvoir reproduire ici. La première a été extraite[3] d'un

1. Petits Boll. 12 Mars.

2. Ce fait est une des trois origines de la Messe de saint Grégoire entre lesquelles il laisse le choix; voyez *Caractéristique des Saints*, au mot *Messe*.

3. Voir dans l'*Art chrétien*, janvier 1896, l'intéressant article, illustré de quatre jolies gravures où M. Robert Guerlin, Président de la Société des antiquaires de Picardie, recherchant les origines d'une miniature, propriété de M. Pierre Ansart d'Amiens, la compare à différentes « Messes de saint Grégoire. »

volume de la Bibliothèque communale d'Amiens; c'est une curieuse miniature de 0m115 millimètres de haut sur 0,137 de largeur; elle a été rapportée sur un frontispice des œuvres de saint Grégoire le Grand (gravure A).



APPARITION MIRACULEUSE AU COURS DE LA MESSE.
Page d'un Missel de 1540.

La seconde Messe de saint Grégoire, que nous vous prions d'examiner attentivement, est la reproduction d'une très belle et rarissime gravure de Jean Gossaert,[1] d'Anvers (grav. B). Une miniature d'un Missel du XVIe siècle (gravure C), vous en donne une nouvelle repré-

1. Elle est la propriété de M. Jean Masson d'Amiens. M. Guerlin la signale dans l'*Art chrétien*, loco cit.

sentation. Etudions-la encore avec soin. De la confrontation de ces trois spécimens ressort la vérité de l'affirmation de Monseigneur Barbier de Montault.

Partout en effet sur la miniature d'Amiens et sur la gravure d'Anvers et sur le Missel du XVIe siècle, Celui qui est représenté, c'est le DIEU que nos ancêtres appelaient le *Dieu de pitié*, le Sauveur tel qu'il apparut au balcon de Pilate, quand le gouverneur, le montrant à la foule, dit, pour émouvoir les cœurs : Voici l'homme! »[1]

Dans les Missels du XVIe siècle, nous voyons à maintes reprises des scènes qui se rapprochent de la Messe de saint Grégoire, mais où se tient debout sur l'autel, au lieu du DIEU de

LGRESSERS FINXIT

LA MESSE MIRACULEUSE DE BOXTEL.
Le prêtre, par mégarde, renverse le calice.

pitié, un enfant qui lève les mains vers le Ciel ; tel la gravure d'un Missel imprimé en mil cinq cent quarante, à Paris, pour le compte d'un éditeur d'Anvers. M. Guerlin, dans une savante monographie, arrive à conclure que ces dernières gravures ne représentent pas un miracle Eucharistique déterminé, pas plus le miracle de Douai, que le miracle du Mont Cœlius, mais qu'elles sont dans les Missels « une pieuse représentation, destinée à placer sous les yeux des chrétiens, la divine réalité du sacrifice de l'autel. »[2] (Gravure D, page 198).

1. Pour émouvoir plus encore la pitié, les artistes, dans ces reproductions, ont coutume de représenter Notre-Seigneur avec la couronne d'épines au front et avec les stigmates aux mains et aux pieds, toutes choses qu'il n'avait point encore au balcon de Pilate.
2. Voir *Art chrétien*, janvier 1896, article déjà cité.

Déjà M. Grimouard de Saint-Laurent, dans son *Guide*,[1] avait soutenu la même thèse.

§ VII. — TACHES DE SANG MIRACULEUSES SUR NAPPES D'AUTEL, NAPPES DE COMMUNION ET CORPORAUX.

Ces taches miraculeuses, ces effusions de sang sur les linges d'autel, ne sont pas rares dans

LUBRESSERS PIXNT

LE MIRACLE DE BOXTEL.
Les taches demeurent indélébiles.

l'histoire de l'Eglise; prodiges opérés pendant la célébration de la Messe ou à l'issue du Saint Sacrifice, ils ont leur place marquée dans ce chapitre.

« En 1239, des soldats chrétiens du royaume de Valence allaient communier, lorsqu'ils furent attaqués par les Maures. Le prêtre, pour soustraire les Hosties aux sacrilèges, les déposa sous une grosse pierre, enveloppées dans un corporal. Après la victoire des Espagnols, on vit que les Saintes Espèces avaient suinté du sang dont le corporal était tout humide. Les Maures revinrent bientôt à la charge, mais ils furent taillés en pièces, pendant que le

1. *Guide de l'Art chrétien*, T. II, p. 414.

prêtre, placé sur une éminence voisine, tenait le Corporal élevé vers le ciel... Charles-Quint, trois siècles plus tard, alla vénérer les précieuses Reliques et constata que les Hosties, teintes de sang, n'avaient subi aucune altération »[1].

Vers le milieu du XIVe siècle, un prêtre nommé Van Acken de Esch, célèbre la Sainte Messe dans l'église de Boxtel, en Hollande. — Après la Consécration du vin, il renverse par mégarde le calice renfermant le Précieux Sang. — La nappe d'autel et le corporal en sont tout rougis. En vain, comme dans le précédent miracle, le prêtre essaie-t-il de laver les linges sacrés à l'eau du ruisseau. Les taches demeurent indélébiles. — Alors, le malheureux, affolé, en-

LE MIRACLE DE BOXTEL.
Le Prêtre, à son lit de mort, avoue le miracle à son confesseur.

ferme dans un coffret nappe et corporal. C'est sur son lit de mort seulement qu'il révéla à son confesseur le coffret et les linges miraculeux.

En 1380, le Pape Urbain VI envoya le Cardinal Pileus à Boxtel, pour la constatation juridique du miracle. Dans la suite, en 1652, les précieuses reliques furent processionnellement transportées à Hoogstraeten, non loin d'Anvers.

Il y a quelques mois, un jubilé solennel rappelait à la Belgique le prodige eucharistique du XIVe siècle. Pour la circonstance, un artiste de talent[2] représenta sur d'immenses draperies les trois phases principales de la scène que nous venons de raconter. Il nous en a gra-

1. Louis de Grenade. *Symbole de la Foi*. Chap. XXVII, cité par Corblet, T. I, p. 474.
2. M. Léon Bressers, de Gand.

cieusement envoyé les photographies : nous les reproduisons ici, et, en votre nom, lecteur, nous en remercions le jeune peintre gantois.

Vers la même époque, à Blanot, c'est une nappe de Communion qui est miraculeusement tachée de sang. — L'official, délégué par l'évêque d'Autun,[1] dressa le procès-verbal ; nous en donnons la vieille et naïve traduction :[2] « A tous ceux qui les présentes lettres verront et ouïront, nous, Jean Javroisien, official d'Autun, salut éternel en JÉSUS-CHRIST. Faisons savoir, comme nous l'avons appris de gens, dignes de foi, que le miracle déclaré ci-après est arrivé dans l'église paroissiale de Blanot, diocèse d'Autun, archiprêtré de Saulieu.

» Le jour de la fête de Pâques dernier, de l'an de Notre-Seigneur, mil trois cent trente et un, environ à l'heure de prime, lorsque Messire Hugues de Baulme, prêtre-vicaire de la dite église de Blanot, après la première Messe par lui célébrée, eut donné le Corps de JÉSUS-CHRIST à Jacquette, veuve de Renaud, d'Effours, quelques-uns des paroissiens étaient présents en ce même lieu, et voyant ce qui s'en suit, à savoir que de la bouche de cette dite femme, lorsqu'elle communiait, il tomba une partie de l'Eucharistie sur la nappe qui était soutenue par deux prud'hommes, lesquels avec plusieurs autres personnes de l'un et de l'autre sexe, là présents, virent la dite partie de l'Eucharistie qui était tombée en forme de petit pain blanc sur la nappe. Un de ceux qui la tenaient s'écria : « Sire, sire, tournez-vous d'ici, parce qu'il y a du Corps de Notre-Seigneur qui est tombé de la bouche de cette femme sur la nappe. »

» Lorsque soudainement, le dit vicaire se tourna et voulant relever avec révérence la dite partie de l'Eucharistie, les susdits hommes qui tenaient la nappe, avec plusieurs autres assistants, virent expressément et clairement au lieu où était cette partie de l'Eucharistie en forme de pain blanc, cette dite partie se changer en forme d'une goutte de sang, étant sur la nappe en aussi grande longueur et largeur que la partie de l'Eucharistie qui était tombée en forme de pain blanc de la grandeur d'une obole : ce que le vicaire voyant, il prit la nappe et commença à laver avec de l'eau claire et pure, dans la sacristie, la partie de la nappe où le sang apparaissait, laquelle après qu'il l'eut ainsi lavée et bien frottée avec les deux doigts une fois, deux fois, trois, quatre et cinq fois et encore davantage, tant plus il lavait la partie de la nappe où l'on voyait ce sang, tant plus cette partie devenait rouge et quelque peu plus large, tellement qu'il ne put ôter la rougeur. L'eau que lui versait un de ses clercs, Regnaudin de Baulmes, distillait toujours toute claire. De quoi, le vicaire étonné, priant et pleurant à chaudes larmes, comme dit Guyot Besson, demande un couteau. Il le lave bien dans l'eau pure et s'en sert pour couper sur l'autel toute cette partie de la nappe qui paraissait rouge et la mit avec toute révérence dans le reliquaire de la dite église après l'avoir montrée à tous les assistants, en leur disant : « Bonnes gens, vous pouvez bien le croire, c'est ici le précieux Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, car j'ai eu beau le laver et le presser, il n'y a pas eu moyen de le séparer de cette nappe. »

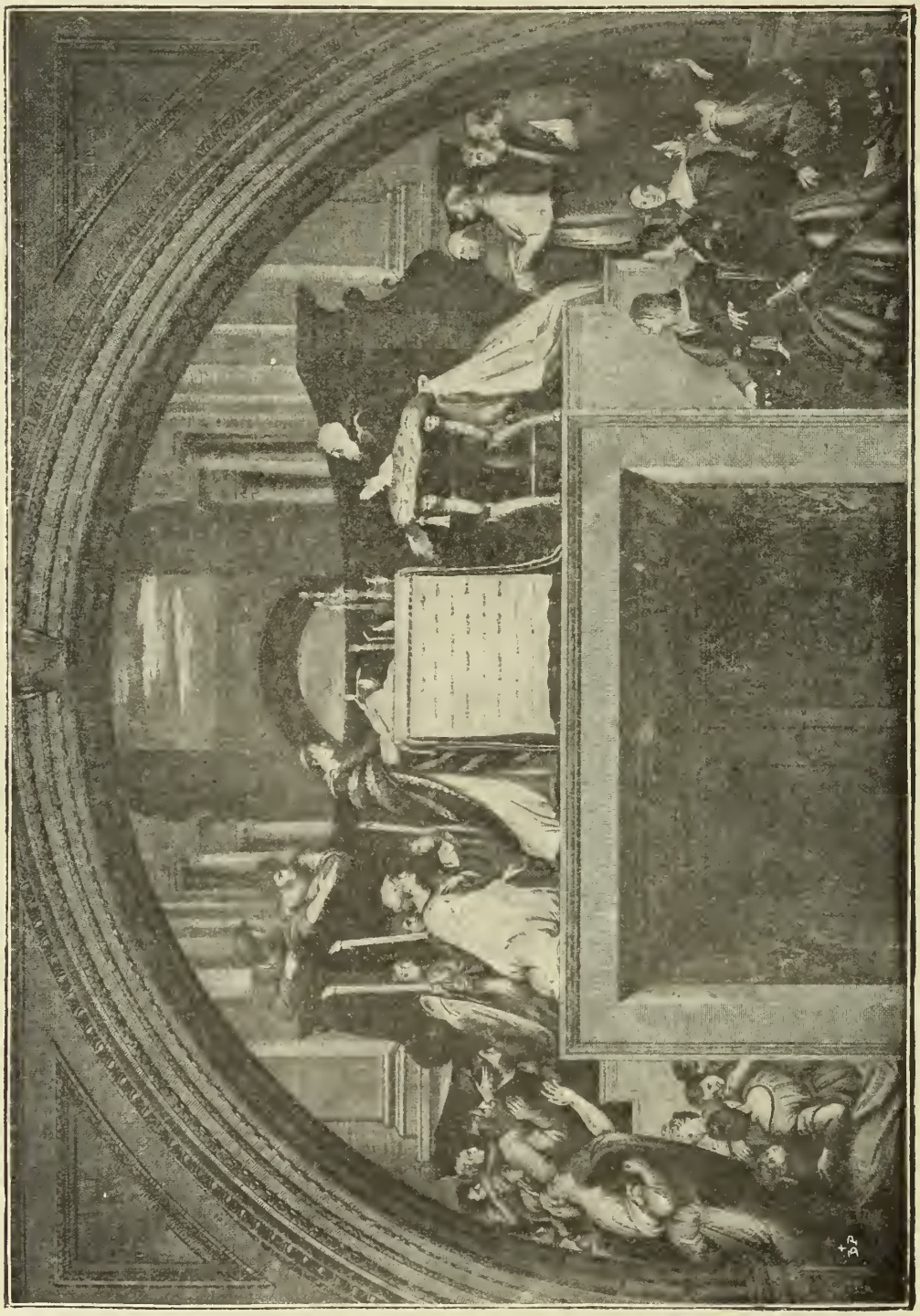
Un pèlerinage, favorisé par les indulgences du Pape Jean XXII, s'établit à Blanot, aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, et dura jusqu'en mil sept cent quarante. — En mil sept cent quatre-vingt-treize, le morceau de nappe empreint du Sang de JÉSUS-CHRIST fut soustrait aux sacrilèges des Révolutionnaires et replacé dans l'église, quand le culte divin fut rétabli.

Le cinquième centenaire de ce miracle a été célébré le jeudi de Pâques de l'an mil huit cent trente et un.[3]

Il semble que, désireux de raviver partout la croyance en la transsubstantiation opérée au

1. Blanot, aujourd'hui du diocèse de Dijon, appartenait alors au diocèse d'Autun.
2. Voir *Saint Symphorien et son culte*, par l'abbé Dinet, T. I, ch. VII.
3. Corblet, T. I, p. 183.

cours de la Messe et l'amour des peuples envers l'Eucharistie, Dieu se plaise à disséminer ses prodiges sur les différents points de l'Europe.



Le miracle de Bolsène (Fresque de Raphaël).
Dans la chambre d'Héliodore, au Vatican.

L'Espagne, la France, la Hollande, la Belgique viennent tour à tour de contempler, avec une admiration reconnaissante, nappe et corporaux tachés d'un sang miraculeux; cette fois,

c'est le tour de l'Italie. Le prodige qu'il nous reste à raconter a eu un grand retentissement dans le monde, immortalisé qu'il a été par le pinceau de Raphaël.[1]

C'était en 1264 : le Pape Urbain IV demeurait alors à Orviéto. Un prêtre allemand célébrant la messe à Bolsène eut un doute sur la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Dieu, par un prodige, dissipa son doute : soudain le sang jaillit de l'Hostie consacrée et laissa sur le corporal des taches miraculeuses.[2] Le Pape fit transporter ce linge précieux à Orviéto, et voulut qu'un double monument, monument liturgique, monument architectural, fût élevé en son honneur. Les ordres du Pape furent exécutés. La fête du *Corpus Domini* fut instituée,[3] rappelant chaque année au monde chrétien les merveilles de puissance et de bonté du Dieu caché dans l'Hostie. C'est le premier monument de la reconnaissance du saint Pontife.

LE CÉLÈBRE ENCENSOIR D'ORVIÉTO.

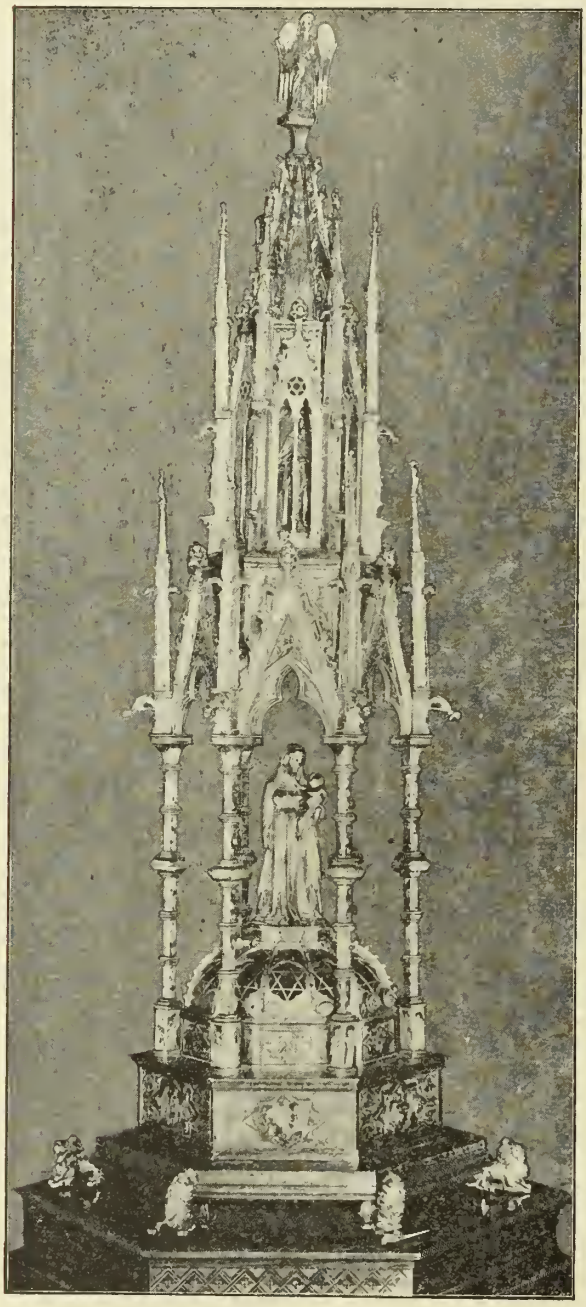
En même temps qu'une fête rappelait au monde le miracle de Bolsène, il fallait qu'un temple se dressât vers le ciel, abritant sous ses voûtes le Corporal, empourpré du Sang du Sauveur. Le temple se dresse aujourd'hui vers le ciel et ce temple est une merveille; merveille par les mosaïques de son portail qui font de cet édifice *le plus grand et le plus riche monument polychrome du monde;* merveille par ses bas-reliefs de bronze et de marbre; merveille par les peintures de Signorelli et d'Angelico; merveille surtout par *la chapelle du Corporal.* C'est là que nous courons avec un pieux empressement; sur ses murs nous étudions les fresques d'Ugolino (1357-1364), qui nous rappellent les circonstances du miracle, et le doute du prêtre et l'effusion du Sang, et l'hommage rendu au corporal par le Pape et le peuple. Derrière le grand autel, nous admirons le tabernacle de marbre ouvragé qui renferme le précieux Corporal. Mais c'est le Corporal lui-même que nous brûlons de voir. Fresques et mosaïques sont l'œuvre des hommes et c'est l'œuvre de Dieu que nous voulons contempler. C'est pour vénérer le Corporal du miracle que nous avons fait halte à Orviéto. Nous manifestons notre espoir au gardien du sanctuaire. Grande est notre déconvenue en apprenant que la

1. La messe de Bolsène a été reproduite par Raphaël au Vatican, dans la chambre dite d'Héliodore. Sous le rapport de la peinture, c'est peut-être la plus parfaite de toutes les fresques du grand peintre (Voir Pastor : *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen-Age.* T. VI p. 556, et suiv.)

2. Voir sur ce miracle. — *Le règne de Jésus-Christ.* — Revue de Paray-le-Monial, janvier 1883.
— Morani, *Dizion.* V. 312.
— Penozi : *Historia dell'Ostia Sacratissima che sillo Sangue in Bolsena* (1631).

3. Chacun sait que le Souverain Pontife institua la fête du Saint Sacrement à la demande de la Bienheureuse Ève de Liège, mais on peut justement croire que la pensée du miracle de Bolsène encouragea Urbain IV dans sa résolution.

précieuse relique n'est exposée qu'aux fêtes de Pâques et de la Fête-Dieu. Le reste de l'année elle n'est visible qu'avec une autorisation spéciale du syndic.



TABERNACLE D'UGOLINO.
A Orviéto.

L'ardeur de nos désirs nous rend audacieux; nous courons en ville chez le syndic, et plaidons si bien notre cause que nous obtenons la faveur sollicitée. Muni de l'autorisation écrite, nous revenons au sanctuaire. Les trois clefs du reliquaire sont livrées par chacun des trois dépositaires qui en ont la garde. Un prélat en habit de chœur, avec assistant et acolyte, se rend à l'autel; le reliquaire est ouvert, le célébrant fait fumer l'encens devant le Corporal miraculeux, comme on le fait fumer devant l'ostensoir; oraisons et litanies prières liturgiques sont chantées comme aux saluts du Saint-Sacrement; puis chacun vénère ce tissu de lin que quelques gouttes de sang répandu ont rendu plus précieux qu'un tissu de l'or le plus fin. Après l'hommage de la vénération, ce fut le témoignage d'affection envers la Sainte Relique. — Il me fut donné de monter, à la suite de l'officiant, les marches de marbre qui conduisent au sommet de l'autel et de coller mes lèvres avec amour sur le cristal qui recouvre et le tissu, et les taches de sang, et dans mon cœur je redisais, sinon à la lettre, du moins quant au sens, la prière liturgique que le prêtre venait de réciter au pied de l'autel : « Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, en ce saint Corporal, arrosé de votre sang précieux, avez daigné donner au monde incrédule une preuve manifeste de votre présence réelle au Sacrement de l'Eucharistie, soutenez et affermissez ma foi... afin que, comme je vous adore caché sous les Espèces sacramentelles, je puisse un jour vous contempler à découvert dans toute la majesté de votre gloire. Ainsi soit-il. »

Terminons tout ce chapitre par une parole du bon roi saint Louis : Sans rien ôter aux apparitions Eucharistiques de leur importance providentielle, elle nous rappellera cependant que, si ces prodiges sont une aide pour la foi du chrétien, ils ne sont pas la base de sa croyance; la base de sa croyance, c'est la révélation divine.

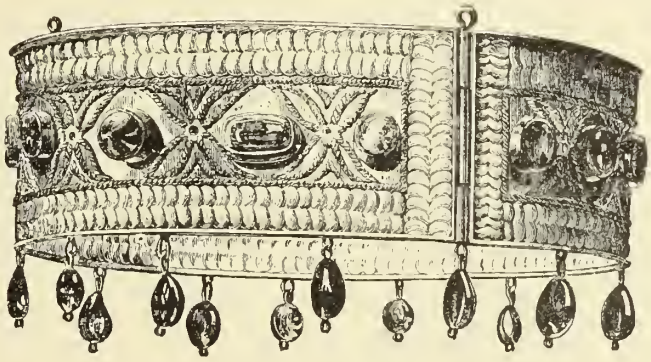
« En 1238, un prêtre disait la messe à la Sainte Chapelle, à Paris : à l'Elévation, voici que l'Hostie apparaît sous les traits d'un enfant d'une ravissante beauté. On court avertir saint

LE SAINT CORPORAL, TACHETÉ DE SANG, A LA MESSE MIRACULEUSE DE BOLSÈNE, FUT TRANSPORTÉ A ORVIÉTO. — CES FRESQUES EN RACONTENT L'HISTOIRE.

Louis. — Le roi refuse d'aller voir le prodige : « Que ceux, dit-il, qui ne croient pas que DIEU soit là, l'aillent voir ; quant à moi, je le vois tous les jours des yeux de la foi. »[1]

Comme saint Louis, croyons, avant tout, à l'Eucharistie, parce que DIEU, qui ne trompe pas, a dit, en tenant du pain dans ses mains adorables : « Ceci est mon Corps, » et parce que DIEU qui peut tout — en disant à ses apôtres et à ses successeurs : « Faites ceci en mémoire de moi, » leur a communiqué le pouvoir de renouveler à toutes les Messes qu'ils célèbrent, le prodige qu'il a opéré une première fois lui-même.

1. Matthieu Paris.



COURONNE VOTIVE.

Chapitre Douzième.

LA MESSE MILITAIRE

DE CONSTANTIN A NOS JOURS

Nous avons vu Constantin, Charlemagne et saint Louis assistant à la Messe au Latran, à la chapelle d'Aix, à la Sainte Chapelle de Paris.

La Messe — nous l'avons constaté — faisait leurs délices en temps de paix : en temps de guerre, elle faisait, — nous allons le voir, — leur force et la force de leurs soldats.

Bien différents de Constantin, de Charlemagne et de saint Louis, des hommes ont surgi de nos jours, hommes insensés et criminels, qui veulent chasser des armées, avec le prêtre et le culte divin, le Dieu qui aime à s'appeler *le Dieu des armées !*

Puisse ce chapitre leur faire toucher du doigt leur crime et leur folie !

Puisse ce chapitre, rappelant à la France ses gloires passées, la décider, dès qu'elle aura secoué le joug sectaire, à remettre en tête de ses troupes des officiers chrétiens ; à placer près du soldat, même en temps de paix, cet ami moralisateur qui s'appelle l'aumônier, et à rendre chaque dimanche à nos régiments, ce grand acte, tout à la fois sacrifice et prière, qui s'appelle la *Messe militaire !*

Constantin, qui fit tant pour le culte, à Rome et dans tout l'empire, voulut assurer des secours religieux à ses armées, dans les marches lointaines qu'elles auraient à faire, dans les déserts qu'elles auraient à traverser. « Toutes les fois qu'il partait pour la guerre, nous dit Sozomène,[1] il avait coutume de se pourvoir d'un pavillon en forme d'église, afin de ne pas manquer, même dans les solitudes, lui et ses soldats, d'un sanctuaire où il pût louer Dieu, prier et participer aux mystères sacrés. Des prêtres, des diacres, attachés au service de ce sanctuaire, le suivaient afin de célébrer les rites religieux. »

Eusèbe, dans son histoire, constate également le zèle de l'empereur pour le culte divin : « Il prépara, nous dit-il, pour le temps de cette guerre, et par un zèle pieux, un tabernacle en forme d'église, dans lequel il pût, avec les évêques, répandre ses prières au pied du Dispensateur de la victoire. »[2]

L'aumônerie militaire existait donc déjà du temps de Constantin ; elle existait avec toute une hiérarchie, évêques, prêtres et diacres. Elle était pourvue de tout le matériel nécessaire pour

1. *Hist. eccles.*, lib. I, cap. VIII, p. 412, édit. Mogunt. ann. 1677.
2. *In vita Constant.*, lib. IV, c. 5.

la célébration des rites religieux : un tabernacle ou pavillon, tenant lieu d'église, et l'autel, sans lequel eût manqué forcément le rite essentiel de la religion catholique.

Nous avons vu, à Sainte-Marie-Majeure, des mosaïques du temps de Sixte III qui, bien que d'un siècle postérieur à Constantin, peuvent nous donner une idée des us et coutumes du siècle qui vient de s'écouler. Sur la paroi latérale, à droite, est représentée l'histoire de Moïse et de Josué ; là apparaît le tabernacle des Hébreux dans leur traversée du désert : un pavillon oblong, surmonté d'un fronton crucifère, garni à l'entrée de deux rideaux relevés, avec une lampe pendante au milieu.[1]

Tel devait être, accompagnant les armées de Constantin, le pavillon dont nous parlent Eusèbe et Sozomène.

Au fond de la tente, un autel devait être placé, autel de bois, léger et facilement démontable ; sur cet autel, faisant office d'estrade, l'autel portatif, proprement dit, était posé, assez élevé pour qu'il pût être aperçu de toute l'armée. Peut-être cet autel ressemblait-il à un autel presque contemporain, à l'autel portatif qu'on dit avoir servi à saint Hilaire, dalle elliptique en porphyre rouge, que conserve la petite église de Faye l'Abbesse.[2] (Gr. p. 208).

CONSTANTIN LE GRAND.
D'après une gravure de la *Vie des hommes illustres* de Thevet.

La trompette guerrière retentit : les soldats se massent devant la tente. — Les porte-étendards viennent se ranger à l'entrée du pavillon, et leurs drapeaux flottent au gré du vent, encadrant de leurs plis victorieux ce sanctuaire où va, dans quelques instants, descendre le DIEU des armées. — Le vieux soldat qui a la garde du *Labarum* pénètre dans la tente, s'approche jusqu'aux degrés de l'autel, et là, de ses deux mains, il tient fièrement la hampe de son étendard. — Fièrement, il en a le droit, car la pièce de soie empourprée qui étincelle au bout de cette pique, c'est la reproduction de l'étendard qui, dans les airs, apparut à Constantin quand il marchait contre Maxence ; c'est la croix qui le fit triompher du tyran, et, autour d'elle, comme au jour de la vision, ces mots sont inscrits en lettres de feu : « Tu vaincras par ce signe ! »

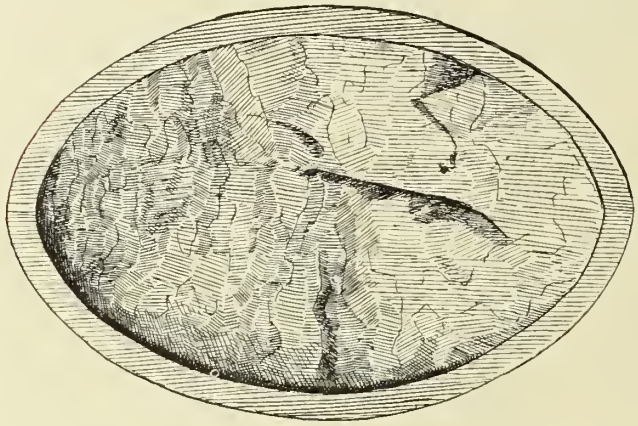
Oui, vieux légionnaire, devant l'autel du CHRIST, tiens fièrement ton labarum ! Et vous, plis empourprés du drapeau, emblème religieux autant qu'enseigne militaire, pendant cette Messe, flottez aux yeux des soldats et rappelez-leur, qu'à l'exemple de leur chef, ils doivent chercher la force, et dans la Croix, et dans la Messe qui communique aux âmes les mérites de la Croix.

Le clergé fait son entrée dans la tente ; l'empereur enlève son casque et le place avec respect sur un coussin ; car ce casque lui est devenu sacré, du jour où Hélène, sa pieuse

1. Voir Garucci. *Storia dell' arte.* Planche CCXX.

2. Cette pierre attire une foule de pèlerins et a été l'occasion de nombreux miracles. (Voir mandement de Mgr l'Évêque de Poitiers, 31 janvier 1869).

mère, y a fait souder comme cimier un des clous du Sauveur. — En face, j'aime à me représenter dans un riche reliquaire le fragment de la vraie Croix que l'impératrice a donné à son fils, et que l'armée aime à porter avec elle comme un gage de triomphe.



AUTEL PORTATIF DE SAINT HILAIRE.
Conservé à l'église de Faye l'Abbesse.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Après les premières prières, le *Gloria* retentit, entonné par l'évêque, repris par la voix puissante des soldats... A ces mots: *Pax hominibus bonæ voluntatis!* le front de Constantin s'illumine, une expression de joie anime tout son visage. — *La paix!* N'est-ce pas lui, avec l'aide de Dieu, qui, après trois siècles de luttes sanglantes, l'a rendue à l'Eglise? — A cette pensée, son âme tressaille de reconnaissance, et je le vois, le grand empereur, qui, faisant écho aux chants de son armée, redit au fond de son âme: « *Laudamus te! Benedicimus te! Adoramus te! Glorificamus te! Gratias agimus tibi!* Seigneur, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions, nous vous remercions de ce que, soutenus par vous, nous avons été l'instrument de votre grande gloire. *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam!* »

Au moment de la Consécration, deux légionnaires, du dos de leur glaive, frappent sur leur bouclier d'airain. C'est le signal convenu qui indique à l'assemblée le moment solennel du Sacrifice...

Le pain est changé au corps de Jésus-Christ, le vin en son sang. Le Labarum s'abaisse devant le Christ, roi du monde, réellement présent sur l'autel; tous les autres étendards inclinent leurs hampes et leurs plis glorieux, et toute l'armée, selon la belle expression d'Eusèbe, courbe le genou « *aux pieds du Dieu, dispensateur de la victoire.* »[1]

LE LABARUM.

Chacun comprend tout ce qu'une pareille cérémonie a de réconfortant pour le cœur d'une armée. Les successeurs de Constantin le comprirent, eux aussi; et pour en faire bénéficier leurs troupes, ils perpétuèrent dans leur camp la coutume de la Messe militaire. Depuis ce temps, dit Sozomène, les légions romaines qu'on appelle maintenant *numeri*, commencèrent à emporter avec elles leur propre tabernacle, et elles étaient accompagnées de prêtres et diacres attachés à son service. »[2]

Un passage d'une lettre de Pélage Ier adressée à Laurent, évêque de Centumcella, nous révèle encore au VIe siècle l'existence de l'aumônerie militaire,[3] et conséquemment de la Messe militaire.

Connaissant la piété de Charlemagne et sa dévotion pour le saint Sacrifice, nous pouvons

1. Eusèbe. Loc. cit.
2. Sozomène. Loc. cit.
3. Labbe. Collect. p. 487

supposer, sans craindre de nous tromper, que la Messe militaire était célébrée à son camp. Jamais il n'aurait voulu se priver, ni priver ses soldats du divin sacrifice de nos autels.

STATUE DE CHARLEMAGNE.
Elevée sur le parvis de Notre-Dame à Paris.

Ce que le tempérament religieux de Charlemagne nous permet de conjecturer, les documents du temps nous permettent de l'affirmer.

L'année même de la naissance de Charles (742), le Concile de Mayence, dans son 2e canon, avait réglé que les clercs ne pouvaient se mêler aux soldats qu'*à titre de chapelains militaires*[1].

1. Gattico, p. 379.

Ces paroles constituaient officiellement l'aumônerie dans les armées du VIIIe siècle. Charles, devenu roi, profita de la latitude que lui donnait cette réglementation; et, dans ses campagnes contre les Saxons, il chargea les moines de Saint-Denys d'officier dans son camp; à cet effet, ils emportaient avec eux un autel de bois.

Ce que le Concile de Mayence avait décidé, les Capitulaires de Mayence le confirment. — Ils défendent de célébrer la Messe en dehors des lieux consacrés par les évêques : ils font toutefois une exception pour le temps des hostilités: « *excepto tempore hostilitatis :* » mais alors, ajoutent-ils, la Messe ne peut être célébrée que sur les autels et dans les tentes consacrées par les évêques : « *et hoc nonnisi in altaribus et tabernaculis ab Episcopis Deo dicatis, ullatenus fieri possit aut debeat.* »[1]

Voilà donc bien définie l'institution de la Messe militaire au temps de Charlemagne. Le Sacrifice ne peut être célébré dans les camps qu'en cas d'hostilités, dans des tentes bénites, sur des autels consacrés par l'Evêque.

On voyait encore au XVIe siècle, dans le monastère de Saint-Eméran, un autel portatif en bois, qui passait pour avoir servi dans les camps de Charles.[2]

Nous ne serions pas étonné que cet autel portatif ait eu une forme ovale ou circulaire. Sous Constantin, nous avons déjà vu l'autel de Faye l'Abbesse affecter une forme ronde. — Cette forme est encore en usage sous Charlemagne; et nous voyons l'abbé Waudon (756) emporter dans ses voyages un autel portatif, contenant des reliques de saints et ayant la forme d'un bouclier[3]. — Or, d'après Viollet le Duc, les hommes de guerre sous Charlemagne portaient le bouclier circulaire, ou l'écu en forme d'amande[4].

Charlemagne ne fut pas longtemps sans profiter de l'institution de l'aumônerie militaire approuvée par les canons des Conciles et par les capitulaires du Royaume.

L'église catholique de Deventer avait été brûlée par les Saxons. Charlemagne va venger la religion outragée. Il va commencer contre l'idolâtrie saxonne une croisade qui durera trente-trois ans.

« Il rassemble une grande armée, dit le biographe de saint Sturm;[5] et, le nom du CHRIST invoqué, il part pour la Saxe, accompagné de tous les prêtres, abbés, docteurs et ministres de la foi, les plus capables de faire accepter par ce peuple le joug suave et léger du CHRIST. » Dès cette première expédition, Charles s'avance jusqu'à Paderborn. Là, dans un temple fameux, on adorait l'idole d'Irmensul, érigée par les antiques Germains en l'honneur de Teutatès. L'idole redoutée tombe sous la hache des Francs victorieux. Nul doute[6] que, sur les débris de l'idole, l'autel portatif de l'armée ne se soit élevé, et qu'à la vue des soldats, les chapelains, qui accompagnaient l'expédition, n'aient chanté là une Messe d'action de grâces. (An 772.)

Quand, pour célébrer le Saint Sacrifice, Charles n'avait point, comme à Paderborn, les débris d'un temple arraché aux faux dieux, sur le champ de bataille, en une journée, — vous en serez bientôt témoins, — son armée improvisait un temple.

Didier, roi des Lombards, avait attaqué le pape Adrien; le Souverain Pontife appelle Charles à son secours. Le roi des Francs accourt, franchit le Mont Cenis; le voilà en face de Pavie,

---

1. Lib. VI, cap. 205; lib. VII, cap. 313.

2. Vitus Amerpach, mort en 1557, assure l'y avoir vu. (Anon. Lib. I, Mirac. S. Dionysii, cap. 20, part. 2, sæculo II Benedict.)

3. Altare consecratum... in medio reliquias continens sanctorum, in modum clypei (Gattico, p. 389).

4. *Armes de guerre*, p. 69 et 343.

5. S. Eigil. abbat. Fuld. Vita, S. Sturmii. *Patrol. lat.* T. CV, Col. 441.

6. C'était l'usage, nous le verrons dans notre étude sur les autels, de consacrer au vrai DIEU les temples et les autels qui avaient servi au culte des idoles.

capitale des Lombards. — Didier est au sommet de la tour, « il aperçoit le roi de fer, le roi Charles; son casque était de fer, les brassards, les gantelets, la cuirasse protégeant ses larges épaules et couvrant sa large poitrine, étaient de fer; de la main gauche, il tenait une lance de fer; de la main droite, son invincible épée, épée de fer. Les autres cavaliers ont coutume d'attacher leurs jambières avec des courroies de cuir..., celles de Charles étaient articulées en une seule pièce de fer; ses bottines, comme celles de toute l'armée, entièrement en fer, son bouclier, sans aucun insigne, était tout de fer. »

Voyant toutes les portes de Pavie soigneusement fermées: « Montrons, dit le roi de fer à son armée, montrons au peuple italien ce que nous savons faire. On nous refuse l'entrée des villes et des églises; construisons ici un oratoire, où nous pourrons invoquer le secours du DIEU des armées! »

Il avait à peine donné cet ordre, que de toutes parts la pierre, la chaux et le bois arrivaient aux architectes dont il se faisait suivre dans toutes ses campagnes. De mains en mains, les soldats passaient les matériaux aux travailleurs. Avant la fin du jour, une basilique était achevée, avec ses murs, ses toits, ses lambris sculptés et décorés de peintures : quiconque n'aurait pas été témoin de cette construction improvisée, eût juré qu'un pareil travail avait exigé une année entière. »[1]

Avec quelle joie l'armée dut entendre la Messe dans cette basilique, construite de ses mains avec tant d'entrain! Avec quelle sainte piété, au moment de la Consécration, le roi de fer dut courber le genou devant le DIEU caché, à qui, d'un mot de ses lèvres, d'un geste de sa main, il venait, en un jour, d'édifier un temple!

Didier vaincu, la Lombardie soumise, Charles dut dompter les Saxons. Huit expéditions n'avaient pu abattre ce peuple opiniâtre. Vitikind, « *ce nouvel Arminius,* » Vitikind, « *cette torche qui alluma tant de guerres,* » était là, ranimant sans cesse le courage de ses troupes; il était là, s'opposant à la soumission de ses compatriotes; il était là, entravant la conversion de la Saxe, ce rêve de Charlemagne si longtemps caressé.

SAINT HENRI.

Cette soumission et cette conversion, que dix années d'efforts n'avaient pu obtenir, fut la conséquence d'un prodige, arrivé au cours d'une Messe militaire.

1. *Monach. san. Gall. Cest. Carol. magn.* lib. II, cap. XXV. *Patrol. lat.* T. XCVIII, col. 1015.

Le jour de Pâques de l'an 785, Charles avertit son armée de se préparer avec dévotion à la réception des sacrements. La fête fut célébrée très solennellement dans le camp impérial; au lieu de l'autel de bois qu'il portait à la guerre, je m'imagine que le Saint Sacrifice était offert sur un de ces riches autels portatifs que nous révèle l'archéologie du IXe siècle, et dont nous mettons un beau spécimen sous les yeux du Lecteur.

Vitikind, désireux de voir les cérémonies du culte chrétien, se glissa parmi les tentes, caché sous les haillons d'un mendiant. La sainte Messe commence : à la Consécration, le chef saxon aperçoit, entre les mains du prêtre, un enfant d'une incomparable beauté. A ce spectacle, une douceur inconnue se répandit dans le cœur du barbare. Pendant le reste de l'office, il ne quitta plus des yeux le célébrant, et quand les soldats allèrent à la sainte Table, il lui sembla que le prêtre plaçait sur leurs lèvres le même enfant environné de gloire.

Après la Messe, Vitikind raconta à l'empereur le prodige dont il avait été le témoin. L'explication lui en fut donnée. Touché de Dieu, il sollicita et reçut le baptême. D'idolâtre farouche, il devint, dans la Saxe, l'apôtre du vrai Dieu.[1]

Les descendants de Charlemagne, héritiers de sa piété, gardèrent autels portatifs dans leurs trésors, et chapelains à leur cour. Louis le Débonnaire recourait à leurs services, non seulement en temps de guerre, mais encore en temps de chasse.[2]

Lothaire, son fils, garda la coutume des Messes militaires, et, au dire de Baronius, assistait trois fois par jour à la Messe, même quand il était au camp. (996-1031).

Plus d'un siècle se passe, et le roi Robert, digne du surnom que lui a donné l'histoire, continue les pieuses traditions de ses ancêtres. Il avait dans sa chapelle portative dix-huit chapes, des évangéliaires..., etc. — Il se faisait accompagner partout de cette précieuse chapelle *(gestatorium tentorium)* admirablement ornée d'or et d'argent, qu'il légua à sa mort à l'église St-Aignan d'Orléans.[3] Peut-être avait-elle quelques traits de ressemblance avec l'autel portatif de la même époque, que nous offre la collection Spietzer, et où la beauté du travail le dispute à la richesse de la matière.

Un jour, raconte le *Codex regius*,[4] le pieux roi faisait le siège d'une forteresse dans le voisinage d'Orléans. Il ne pouvait amener la place à reddition. Il a recours au Ciel; il assiste à la Messe, et au moment même où il entonne[5] l'Agnus Dei, une brèche est faite aux murailles de la ville, et laisse libre passage à son armée.

Saint Henri d'Allemagne, contemporain de Robert et son émule pour la piété, aurait eu, lui aussi, son autel portatif; c'est lui, pense-t-on, qui se trouvait jadis à Bamberg : une description de 1799 nous le montre enrichi de pierreries, et contenant un superbe fragment de la Vraie Croix.

Comment le pieux souverain n'aurait-il pas tenu à assurer, par la célébration de la Messe, le règne de Dieu dans son armée, lui qui, à la diète de Mersebourg (Sept. 1002), résumait en ces mots son programme politique : « Je ne veux d'autre règne que celui de Dieu. »

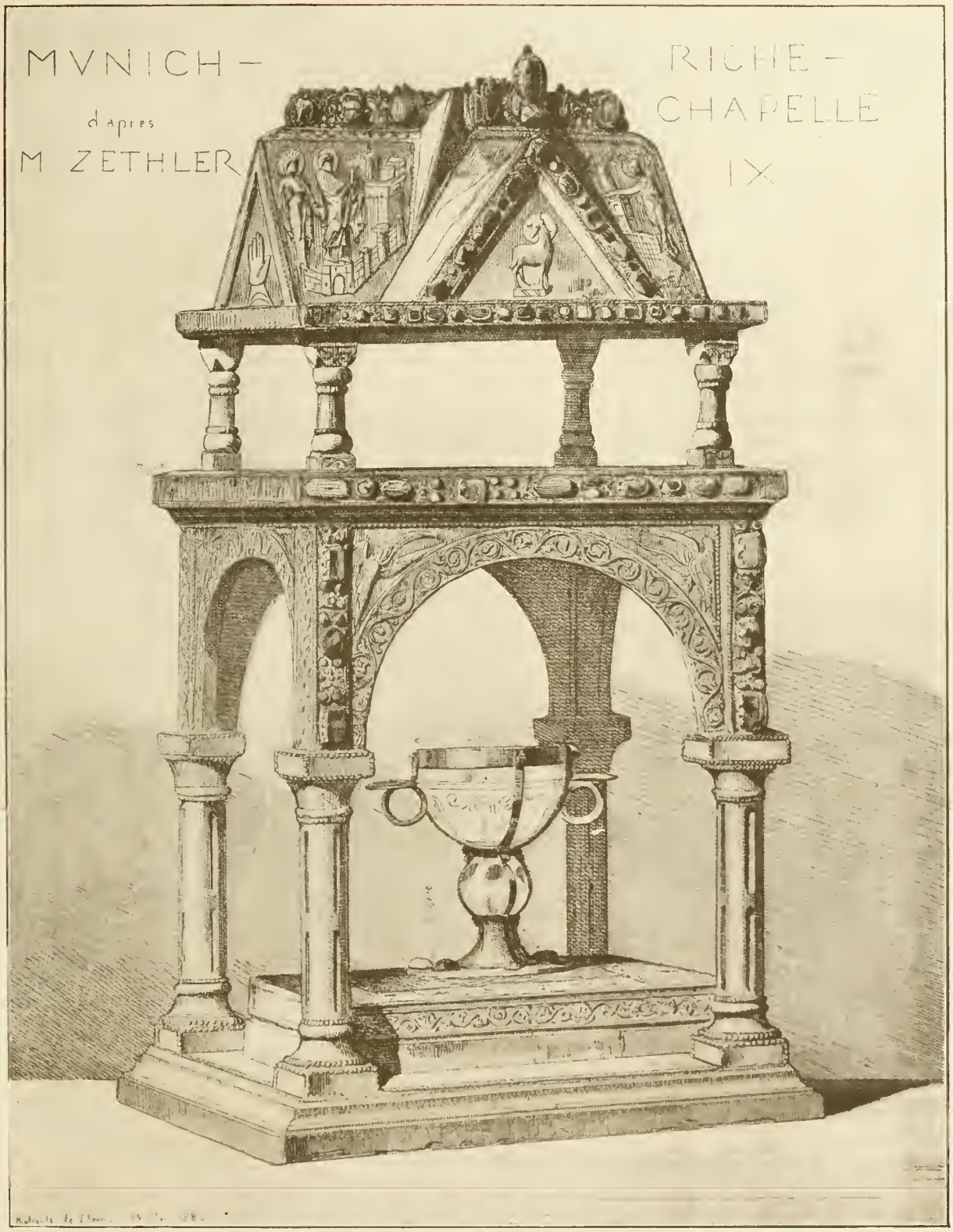
1. D'après Albert Krantius. Rapporté par Cochem, pp. 108-110.

2. *Acta. Sanctor. Ord. S. Benedict. IV*, 2e part. p. 260.

3. Helgaldus. *Vita. Robert. Franc. Regis.* Gattico, p. 339.

4. Folio 124, verso.

5. On sait que Robert le Pieux chantait lui-même au lutrin, ce qui ne l'empêcha pas de soutenir près de quatorze ans avec une vigueur que rien ne démentit, la lutte engagée contre lui par les vassaux révoltés. La piété ne l'empêcha pas d'être grand chef d'état.

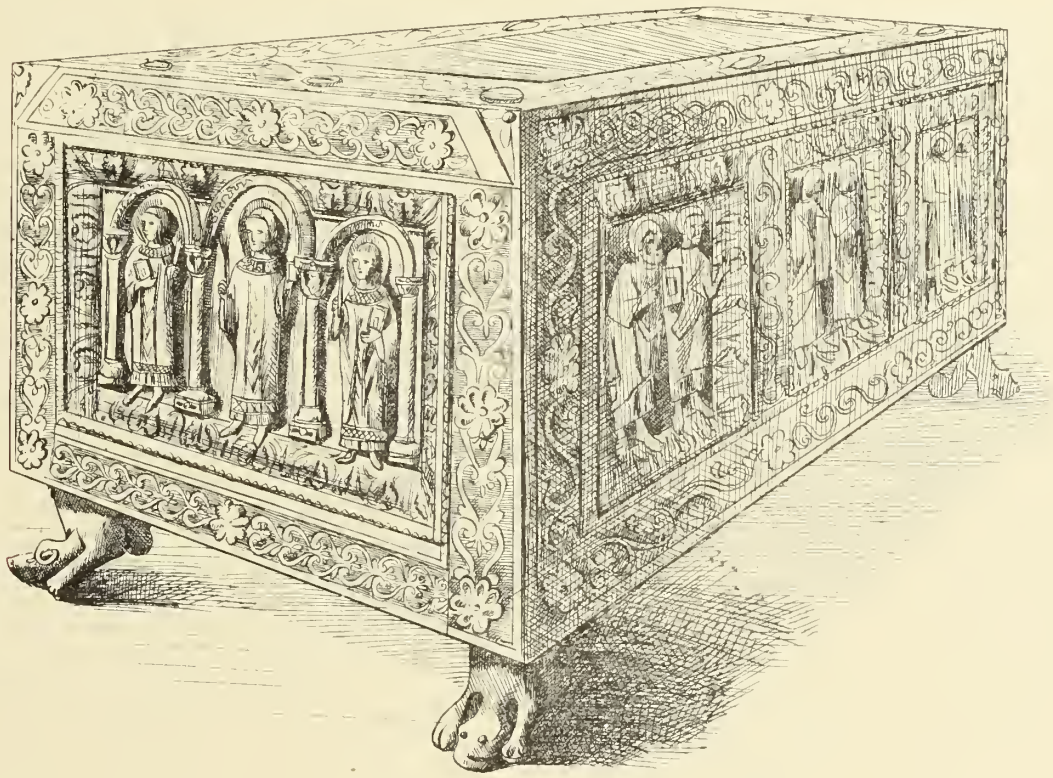


RICHE AUTEL PORTATIF (IXe SIÈCLE).

Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies.)

Conrad, son successeur, garda les mêmes traditions, et se fit un devoir de procurer la Messe à ses soldats dans ses campagnes.[1] Saint Bruno, dit-on, lui servit même d'aumônier militaire dans son expédition en Italie (1034); il assista au siège de Milan, et sous les murs de la ville il célébrait la Messe dans une tente. — Un jour, une violente tempête se déchaîna au cours du saint Sacrifice, mais Bruno, impassible au milieu des éclairs et du tonnerre, resta à l'autel jusqu'à la fin du rite divin.

Trente-deux ans plus tard, à la mort d'Edouard le Confesseur, Guillaume le Conquérant s'emparait du trône laissé vacant : Guillaume de Malmesbury attribue la catastrophe qui affli-



AUTEL PORTATIF DU XIme SIÈCLE.
Collection Spietzer.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

gea l'Angleterre à la négligence des seigneurs Saxons qui n'avaient pas renoncé, il est vrai, à entendre la Messe et l'office, mais qui ne remplissaient plus ce devoir *journalier* qu'avec tiédeur et lâcheté.[2]

Guillaume le Conquérant était mieux inspiré; suivant le même historien, pour accomplir les devoirs de la religion chrétienne autant qu'un séculier le peut, il assistait à la Messe chaque jour.[3] — En temps de guerre, il devait la faire dire à son camp, sur l'un de ces autels por-

1. Gattico, p. 320.

2. Optimates gulæ et veneri dediti, ecclesiam, more christiano, mane non adibant, sed in cubiculo et inter uxorios amplexus, matutinarum solemnia et missarum a festinante presbytero, auribus tantum libabant. (Guillel. Malmesb : *de gestis Regum Angl.* Lib. III.)

3. Religionem christianam, quantum sæcularis poterat, ita frequentabat ut quotidie Missæ assisteret. (*Ibid.*)

tatifs enrichis de reliques, qu'il trouva dans le trésor d'Harold vaincu, et sur lesquels, dit l'historien, la Messe avait coutume d'être célébrée dans les expéditions militaires. « *Super quod in expeditione Missa celebrari consueverat.* »[1]

La nuit qui précéda la bataille d'Hastings, les Normands se succèdent aux pieds des prêtres pour faire l'aveu de leurs fautes. — Le matin, ils assistent à la Messe et reçoivent le Corps et le Sang du Sauveur, puis, fortifiés d'en haut, ils s'élancent dans la mêlée en criant:

STATUE DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT A FALAISE.

Dieu aide![1] Chacun sait comment Dieu leur vint en aide : par la victoire d'Hastings, il leur livra l'Angleterre.

Si le Conquérant se montrait si fidèle à faire célébrer chaque jour la Sainte Messe, même pendant ses expéditions militaires, comment, à l'autre extrémité de l'Europe, la pieuse Com-

1. *Hist. fundationis monasterii de Bello.*
2. Mathieu Paris : *Historia major Anglorum.*

tesse Mathilde ne l'aurait-elle pas fait au cours de ses longues guerres contre les empereurs? Domnizon, dans la vie de l'héroïne, nous parle de la richesse de sa chapelle portative. — Ces chapelles étaient parfois si précieuses, que, pendant les hasards de l'expédition, on en confiait la garde, nous dit Léon d'Ostie, aux hommes les plus braves et les plus fidèles.

Pierre l'Ermite vient de prêcher la Croisade; Godefroy de Bouillon vient de lancer ses chevaliers à la conquête du tombeau du CHRIST. — Guillaume de Tyr, historien de l'expédition, nous raconte qu'il emmena avec lui une troupe de religieux exemplaires qui devaient soutenir l'armée par la psalmodie et la célébration de la sainte Messe.[1] Plusieurs des strophes que chantaient les soldats en traversant les campagnes de l'Asie ont été retrouvées dans des manuscrits du British-Museum. Les pieux pèlerins oubliaient leurs fatigues en chantant :

Lignum crucis,
Signum ducis,
Sequitur exercitus;
Quod non cessit,
Sed præcessit,
In vi Sancti Spiritus.

« Le bois de la Croix, l'étendard du chef précède, l'armée le suit.
Jamais il ne cède, toujours il précède, dans la force du Saint-Esprit. »[2]

Le vendredi 8 juillet, on fit une procession solennelle. En tête, les évêques et le clergé marchaient pieds nus; tous suivaient, barons et soldats. L'on se dirigea vers le mont des Oliviers. « Tous faisaient oraisons envers Notre-Seigneur, » dit en son touchant langage le traducteur anonyme *de la Conqueste d'Outre-Mer*, « tous faisaient oraisons afin qu'il eût pitié de son peuple et qu'il reçût en gré leurs services, si bien que par eux il voulût recouvrer son héritage des mains de l'ennemi qui le tenait.

» Pierre l'Ermite d'une part, Arnould, le chapelain du duc de Normandie, de l'autre, qui tous deux étaient bien lettrés, firent le sermon au peuple. Ils les admonestèrent fort par douces paroles d'entreprendre vigoureusement la besogne de Notre-Seigneur où il faisait meilleur mourir que vivre.

» Le mont Olivet est contre la cité de Jérusalem, en la partie d'Orient, et loin de la ville, environ un mille, car la vallée de Josaphat est entre deux. Là Notre-Seigneur assembla ses apôtres et monta devant eux au Ciel le jour de l'Ascension, quand un nuage le prit et s'en alla en haut avec lui.

» Quand tout le peuple eut été là, à grands pleurs et à grandes prières, ils descendirent du mont et se rendirent à l'église du mont Sion qui est près de la cité, du côté du midi, au sommet du tertre. Là, sans doute, fut célébrée la Sainte Messe, en présence des Croisés.[3] Car la Messe était dite au camp des croisés; les annalistes des Croisades nous racontent que les

1. Monachos insignes adduxerat qui, toto itinere, horis diurnis et nocturnis, Ecclesiastico more, divina illi ministrabant officia. (Guillelm. Tyr. lib. IX, cap. 9.)

2. *Patrol. lat.* T. CLV, col. 1290.

3. Gaultier, chevalier français, croisé sous Godefroy chapelle, tombèrent aux mains des Sarrasins : *Capellæ* faite de Roger, les tentes, renfermant les trésors de la de Bouillon, raconte dans ses mémoires qu'après la *détentoria auri et argenti ornamentorumque principalium cupidine captos irrupisse.*

saints mystères étaient célébrés au camp, lorsque Kilidji-Arslan cerna les chrétiens de sa puissante cavalerie. Le prêtre célébrant fut massacré sur les marches de l'autel[1] (Oct. 1096).

Le jour de Noël 1097, Messe militaire au camp des Croisés et Communion générale des soldats. Quelques semaines plus tard, les chevaliers chrétiens sont à Hareg en face de l'ennemi : « Nous sommes les soldats du Dieu vivant, les chevaliers du Seigneur Jésus-Christ, leur dit Godefroy de Bouillon; les Turcs sont rassemblés dans leur force; c'est la force de Dieu qui nous a rassemblés. N'hésitons pas à attaquer les infidèles. Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » — La nuit même, dit Baldéric de Dol, tous les guerriers se confessèrent et reçurent la communion sainte.[2] Excités par les paroles de leur chef, fortifiés par le pain que le prêtre consacre à la Messe, les Croisés culbutèrent l'ennemi et lui infligèrent une sanglante défaite (9 février 1098).

Chacun sait que la mémorable bataille d'Antioche (29 juin 1098) et la grande victoire qui en fut le prix, ouvrirent les voies à la prise de Jérusalem. Comment les Croisés s'y préparèrent-ils? — Ecoutez Guillaume de Tyr.[3]

« Nul ne dormit cette nuit-là; les prêtres commencèrent, ainsi que le jour de Noël, la célébration des Messes au premier chant du coq. Tous les pèlerins, tous les soldats se confessèrent et communièrent, parce que tous, pèlerins et soldats, voulaient prendre part à la bataille, et chacun d'eux se promettait d'y faire des exploits. Avant de participer au Corps et au Sang du Seigneur, les ennemis de la veille... se donnaient le baiser de paix dans une réconciliation sincère... Quand les divins mystères furent accomplis, quand toutes les légions se furent rassasiées de l'aliment céleste, une telle force leur fut communiquée surnaturellement que les faméliques de la veille, ces hommes qu'on avait vus pâles, décharnés, exsangues;... ces hommes qui cherchaient naguère un coin obscur pour se cacher, s'étendre et dormir, sans souci de l'honneur et du devoir militaire; ces mêmes hommes, avec une vigueur jusque-là inconnue, brandissaient leur lance et leur épée, s'élançaient au combat, ou plutôt à la victoire. »

Ainsi parle Guillaume de Tyr. Ce fut en effet à la victoire que s'élancèrent ces hommes qui avaient puisé dans la sainte communion, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, les ardeurs de la flamme et le courage du lion. Par la Messe, ils s'étaient préparés à la bataille. Par la Messe, ils remercièrent Dieu de la victoire. Tous les guerriers se rendirent à la basilique de Saint-Pierre d'Antioche, où Ademar de Monteil célébra les saints Mystères et rendit à Dieu, en présence de l'armée, de solennelles actions de grâces.

On montre dans le trésor de Saint-Servais deux reliquaires qui ont dû servir d'autel portatif pendant les Croisades; ce sont des tables de trois centimètres à peine d'épaisseur, dont les plaques de pierre sont encadrées de bordures métalliques.[4]

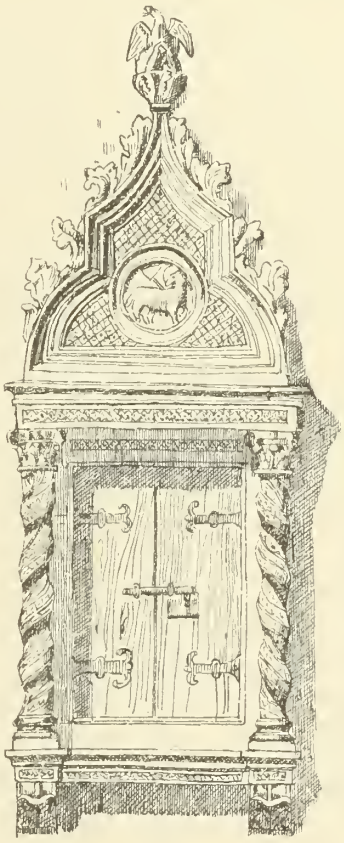
Dans ce chapitre, consacré à la Messe militaire, comment ne pas parler de l'amour qu'avait pour les saints Offices, ce guerrier, contemporain de Godefroy de Bouillon, ce Richard, à qui cent exploits, en Orient et en Occident, ont valu le surnom de *Cœur de Lion*. Les Chroniques d'Angleterre[5] nous disent qu'il se levait chaque jour de grand matin pour chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice; qu'il se rendait à l'église et n'en sortait pas qu'il n'eût chanté l'office et entendu la Messe. — Comment ce héros, si dévot à la sainte Messe, n'en

1. *Albéric Aquens.*, l. I, cap. XVII-XXII. Guillelm. Tyr. L. I, cap. XXIII-XXVI.
2. Communione sancta præmuniti, processerunt e castris. (Baldéric Dol. *Histor. Hierosol*, l. II.)
3. Liv. VI, chap. XVI, chap. XVI, col. 368 et 369.
4. Willemsen. *Trésor de saint Servais.*
5. Roger, p. 753.

eût-il pas procuré le bienfait à ses soldats! — A n'en point douter, il y avait une Messe militaire au camp du valeureux Richard.

Saint Louis ne le cède pas en piété à Cœur de Lion. Au mois de Juin 1248, il reçoit le bourdon de pèlerin et part pour la Terre Sainte. La Messe, qui a été son soutien dans les travaux féconds de la paix,[1] sera son recours et le recours de son armée dans les difficultés de la Croisade; elle sera son action de grâces dans les rares succès; elle sera sa consolation dans les durs revers de cette douloureuse expédition.

« Durant la traversée, désireux de pourvoir au bien spirituel de ses troupes, saint Louis voulut que le Corps de Notre-Seigneur fût toujours gardé sur le vaisseau, afin que l'on pût donner le Viatique aux infirmes, et que lui-même eût la facilité de communier. Cet usage n'était pas encore reçu; mais le roi demanda et obtint du légat, à cet effet, une permission spéciale. Il choisit ensuite, pour y placer ce précieux trésor, le lieu le plus convenable du vaisseau et y fit construire un riche tabernacle recouvert d'or et de soie. Au pied du tabernacle, un autel fut aussi dressé et décemment orné; puis, tous les jours, le saint roi faisait réciter à l'autel les prières de la Messe du jour, par un prêtre et des ministres revêtus d'ornements appropriés à la fête. »[2]



TABERNACLE (XIIIme siècle).
Restauration par R. de Fl.
Tiré de *La Messe* (Imp. Lib. réun.)

Le chroniqueur vient de nous dire que saint Louis, sur son vaisseau, fit construire un riche tabernacle pour recevoir la Sainte Réserve; c'est qu'en effet, quelques années auparavant (1215), le saint Concile de Latran ordonnait que la Ste Eucharistie fût renfermée dans un *armorium*, fermé à clef. « *Eucharistia sub fideli custodiâ, clavibus adhibitis, conservetur, ne possit ad illam temeraria manus extendi, ad aliqua horribilia vel nefaria exercenda.* »[3]

Tandis que les Pères du Concile édictaient cette constitution, les sculpteurs dociles taillèrent dans la pierre un joli tabernacle, aujourd'hui brisé, dont nous offrons la restauration. Il peut nous donner, sinon pour la matière, du moins pour la forme, une idée du riche tabernacle que saint Louis fit placer sur son vaisseau.

Au pied de ce tabernacle, il fit dresser un autel portatif. — Il se composait généralement alors d'une plaque de marbre encastrée dans un cadre métallique, orné de figures et de rinceaux. Tel l'autel portatif de Tongres, contemporain du saint roi.

L'autel du navire royal était *décemment orné*, dit la Chronique; ne l'était-il pas peut-être par l'un de ces retables portatifs, que les rois aimaient à porter dans les campagnes, diptyques, munis de charnières, qui, se refermant sur eux-mêmes, étaient si peu encombrants, et si faciles à transporter? Tel le retable portatif, faussement attribué à Charles le Téméraire, et qui, en réalité, date du XIIIe siècle et appartient à Agnès de Hongrie.

1. Voir *Messe à la Sainte-Chapelle.*

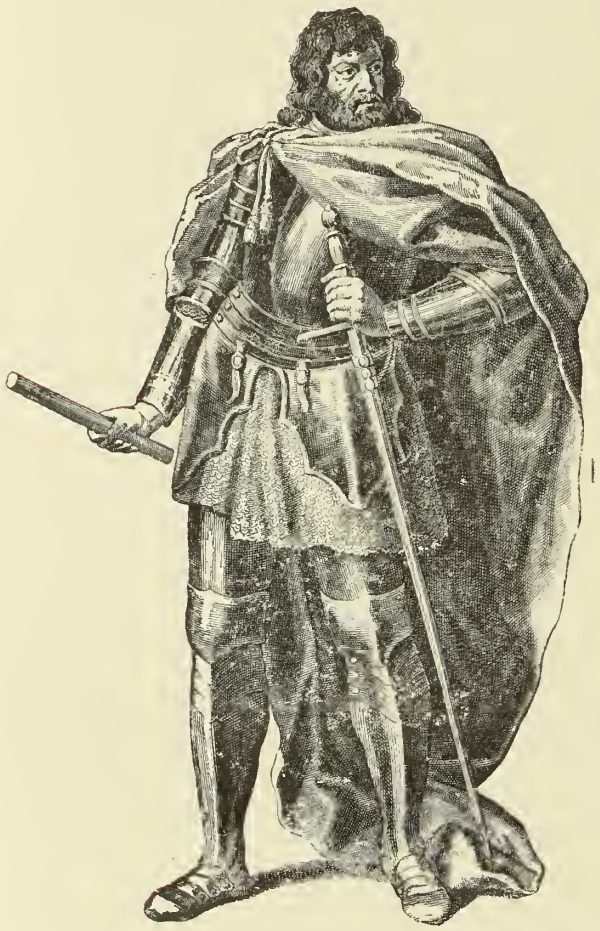
2. Ces messes qui se disaient sans oblation, sans consécration et sans communion, s'appelaient *Messes sèches.* On en voit des exemples dès le IXe siècle. (Voir Corblet, *l'Eucharistie*, T. I, p. p. 255 et suivantes.)

3. Vit. I, n. 48.

Tabernacle, autel portatif, retable portatif, si utiles à saint Louis pendant la traversée, lui servaient encore pour les messes qu'il faisait dire à terre; car, à peine débarqué, ce pieux monarque faisait célébrer le saint Sacrifice: « Le jour de l'Ascension (1249) le roi descendit à terre... et nous ouïmes la Messe. »[1]

Le 6 juin, Damiette est prise — le 12 juin, messe militaire d'action de grâces. Le roi a fait purifier la grande mosquée; on y chanta le *Te Deum:* on y célébra le saint Sacrifice.

Le jour de l'Annonciation, Louis est à Nazareth : nouvelle messe, qui dut faire l'édification de l'armée. « Combien dévotement il se comporta en ce lieu, dit Guillaume de Beaulieu, combien solennellement et glorieusement il y fit célébrer vêpres, matines, la messe et les autres offices d'une si auguste solennité! Ceux-là peuvent en témoigner qui y furent présents; et certes, plusieurs ont pu dire, en toute vérité, que depuis le jour auquel le Fils de Dieu, dans ce même lieu, prit chair de la glorieuse Vierge, jamais si solennel et si dévot office n'y fut accompli.[2]



SIMON DE MONTFORT.
D'après un portrait des galer. du Palais Royal de Bruxelles

Saint Louis est parvenu au terme de sa pieuse et vaillante carrière. Il est en face de Tunis, atteint de la peste. A ce moment, il offre sans doute à Dieu pour la conversion du roi de Tunis une vie qui va lui échapper. Ne disait-il pas naguère: « J'aurais volontiers passé le demeurant de mes jours dans les prisons des Sarrasins, si le dit sire de Tunis et son peuple pouvaient à ce prix se faire chrétiens! »

Avant de mourir, il laisse à son fils ce testament si touchant qui commence par ces mots : « Cher fils, la première chose que je t'enseigne, c'est que tu mettes tout ton cœur à aimer Dieu. »

Puis il ne songe plus qu'à son éternité. La Messe est dite dans sa tente au milieu de son armée.

Un artiste chrétien a reproduit cette scène; nous l'offrons à votre méditation. Fut-il jamais messe militaire plus sublime que cette messe au camp, où, au milieu de son armée, saint Louis adora une dernière fois le Dieu qu'il avait si bien adoré durant sa vie; où, des mains de Geoffroi de Beaulieu, il reçut une dernière fois ce Dieu qu'il avait si ardemment aimé, et si vaillamment servi![3]

Saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon, ce glorieux contemporain de saint Louis, ne fut

1. Joinville, p. 96.

2. Guill., IV, cap. IV.

3. *Guillaume de Chartres*, T. XX, p. 37. Au dernier moment, saint Louis se fit coucher sur la cendre, les bras en croix et rendit l'âme. — C'était l'heure où Notre-Seigneur Jésus-Christ était mort sur la croix. (25 août 1270).

DERNIÈRE COMMUNION DE SAINT LOUIS

, PAR DOUILLARD. (Gravure de BERVELLIER.)

pas moins zélé pour l'office divin et l'assistance au Saint Sacrifice. Rodrigue[1] raconte qu'il ne manquait jamais à la messe, même dans ses campagnes. Stimulés par l'exemple de leur chef, comment ses soldats y auraient-ils manqué ?

JEANNE D'ARC.
Sculpture en marbre conservée au Musée de Versailles. — Œuvre de la princesse Marie d'Orléans.

Ah! quelle époque que celle-là! quel rôle y vaillant dans la guerre (c'est son historien qui l'époque encore où un Simon de *Montfort* « si rmes, sans entendre la messe et l'office. »[2] On parle), ne passait pas un jour, même sous les a

1. Roder. Toletan : *de rebus hispanis.*

2. Cum esset in bellis strenuissimus, omni tamen die Missam et horas canonicas omnes audiebat semper sub armis (Rigord. *in Philipp. August.* anno 1213).

est à l'avant-veille de la bataille de Muret : Simon entre dans l'église du monastère de Belbone ; il prie longtemps, et ayant déposé son épée sur l'autel, il la reprend en disant à Dieu : « O Seigneur, qui m'avez choisi, tout indigne que j'étais, pour faire la guerre en votre nom, je prends aujourd'hui mon épée sur votre autel, afin de recevoir mes armes de vous, puisque c'est pour vous que je vais combattre. » Le lendemain mercredi, il se confesse et écrit son testament. Le jeudi, 13 septembre 1213, le héros revêt sa cuirasse et assiste à la messe, célébrée par l'évêque d'Uzès : « Seigneur, s'écrie-t-il, je vous donne et vous consacre mon corps et mon âme ! » On lui amène son cheval de bataille devant la porte du temple ; il saute en selle, et court à la victoire.[1]

HENRI IV.
D'après un portrait du musée de Versailles.

Qu'on rende donc à nos armées cette messe militaire où les Godefroy de Bouillon et les Montfort, les Ferdinand, les Richard Cœur de Lion et les saint Louis allaient puiser tant de vaillance et d'héroïsme !

Les siècles qui suivirent gardèrent longtemps encore l'héritage de piété que leur avait légué le XIIIe siècle.

Au camp de Jeanne d'Arc, comme au camp de Simon de Montfort, en face d'Orléans comme en face de Muret, on célèbre la Messe pour l'armée et devant l'armée.

Le 8 mai 1429, la Pucelle vient de s'emparer d'Orléans. Le surlendemain est un dimanche ; les capitaines français, pour compléter la victoire, veulent poursuivre les Anglais. Jeanne s'y oppose : « En nom Dieu, dit-elle, laissez-les aller ; il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui ; — vous les aurez une autre fois. » Elle veut qu'avant tout les soldats accomplissent la loi de la Sainte Eglise : elle fait dresser un autel et fait célébrer deux messes en présence de l'armée.

SAINT VINCENT DE PAUL.
Organisateur de l'aumônerie militaire sous Louis XIII
Fac-simile réduit d'une gravure d'Edelinck (XVIIe siècle.)

Vingt-sept ans plus tard, saint Jean de Capistran, l'apôtre infatigable de la Croisade contre les Turcs, célébrait la Messe à Péterwaradin, pour le succès des armes catholiques. Pendant le Saint Sacrifice, une flèche tombe du Ciel sur l'autel ; elle portait ces mots écrits en lettres d'or : « Par la vertu de mon nom, tu

1. Petri Vallisarn. *Hist. Alb.* 72.

remporteras la victoire. »[1] — Le 2 juillet 1456, les troupes croisées apportaient à Belgrade un puissant renfort.

Une trentaine d'années s'écoulent; l'Amérique est découverte. Fut-il jamais dans l'histoire Messe militaire plus touchante que cette première messe, célébrée, sur l'ordre du grand navigateur, par le Père Juan Perez de la Marchena,[2] en présence de tout l'équipage, marins et soldats, sur ce continent dont Christophe Colomb vient de prendre possession *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ!*

Franchissez un siècle encore, et d'Amérique revenez dans notre France. Henri IV n'avait

JEAN III SOBIESKI.
A la veille du fameux fait d'armes de Kotzim, il fait célébrer, à son camp, trois Messes consécutives.

pas encore abjuré l'hérésie, et déjà, âme naturellement religieuse, il priait et faisait prier DIEU dans son camp. — C'était avant la bataille d'Ivry: «Il adressa, dit son historien, en présence de toute l'armée une prière à DIEU... Il suppliait la Providence de ne le conserver que si elle jugeait ses jours utiles au bien de la chrétienté et au salut de la France.

» Cette prière réveilla et excita la piété dans l'âme de tous; l'on vit aussitôt les églises de Nonancourt pleines de princes, seigneurs, gentilshommes, soldats, assistant à la Messe, se confessant et communiant... »[3] Une heure plus tard, soutenus par la prière, fortifiés par la sainte Messe, officiers et soldats, l'œil sur le panache blanc, couraient à la victoire (1590).

Si le bon roi Henri, même avant sa conversion, donnait à son armée de tels exemples

1. Relation de... témoin oculaire, à Jacques de la Marche.

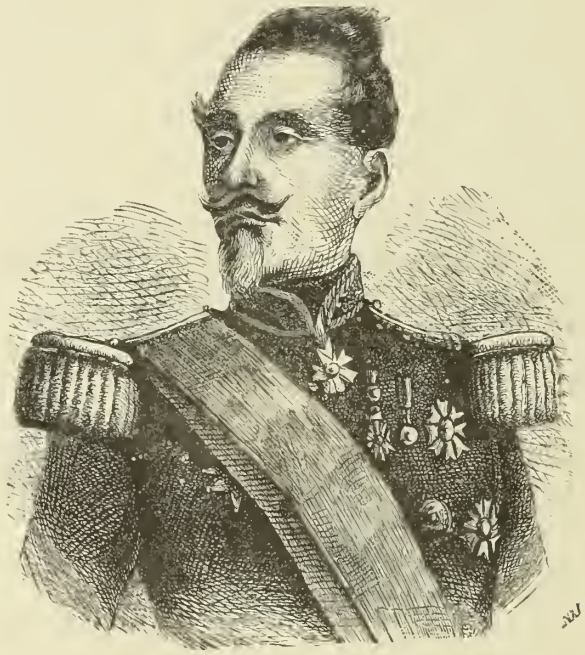
2. Ce fut, d'après Georges Cardozo (*Agiologio Lusitano*, T. III, p. 40), le premier prêtre qui pénétra dans le nouveau monde.

3. *Poirson*, T. I, p. 186.

de confiance en Dieu, que ne dut-il pas faire après son retour si loyal et si sincère à la seule et véritable Eglise?

Le 25 juillet 1593, il abjure l'hérésie à Saint-Denis. Le 22 mars 1594, au matin, il entre dans Paris. Son premier mouvement, en cette heureuse journée, fut d'aller remercier le Dieu des armées que lui donnait la France en lui livrant sa capitale.

Dans une marche triomphale, il se rend à Notre-Dame, « porté sur les épaules d'une multitude avide de réparer le passé... Il entre dans la cathédrale, au son grave des orgues alternant avec le bruit des cymbales et des trompettes, parfois couverts tous deux par le tonnerre des acclamations populaires. »[1] Une Messe solennelle avec le Te Deum fut chantée devant le



LE MARÉCHAL SAINT-ARNAUD.
Il organise l'aumônerie militaire en Crimée.

peuple et les soldats; ce fut là une Messe d'action de grâces tout à la fois civique et militaire.

Sous le règne suivant, c'est à saint Vincent de Paul que revient la gloire d'avoir organisé dans l'armée, d'une manière régulière, l'aumônerie militaire.

C'était en 1636; alors commençait la période française de la guerre de Trente ans. Le roi Louis XIII songe à la sanctification de ses troupes autant qu'au succès de ses armes; il s'adresse à Monsieur Vincent; quinze Missionnaires de Saint-Lazare sont par lui envoyés à l'armée; ils se mettent en marche avec les soldats, les accompagnent à la reprise de Roye, à l'attaque de Péronne, au siège de Corbie.

La peste sévit dans le camp, le siège traîne en longueur; mais les aumôniers sont là; ils confessent la troupe; ils célèbrent la Messe; ils distribuent la sainte Communion. Qui dira le réconfort que nos malheureux soldats puisèrent dans la réception des sacrements et dans la

1. De Lescure, *Henri IV*, p. 415.

vue de cette Messe au camp! Malgré la fatigue et l'épuisement, ils firent merveille. Le 14 novembre, Corbie capitulait.[1]

La Messe militaire fut-elle en usage dans les armées de Louis XIV? Nous le pensons. — Le grand roi, si plein qu'il fût de sa grandeur, avait trop de foi pour ne pas songer à exciter l'ardeur de ses soldats par un acte religieux, tel que l'assistance à la Messe; lui qui chargeait le tapissier de Notre-Dame[2] de pavoiser l'église métropole de Paris de drapeaux pris à l'ennemi, comment aurait-il oublié de faire chanter devant ses troupes, après chaque bataille, une Messe d'action de grâces? — Toutefois, nos Annales, à cette époque, ne nous rapportent dans cet ordre d'idées, aucun fait qui rappelle, même de loin, ces trois Messes militaires consécutives, célébrées au camp du héros de la Pologne, au camp de Jean Sobieski, en la fête de saint Martin en l'an 1673, à la veille du glorieux fait d'armes de Kotzim. (Voir grav. p. 221).

« L'aurore trouva Jean Sobieski dans un pavillon, à genoux devant un autel où se disait la Sainte Messe. C'est là qu'il puisa la force et la paix. La Messe se termine, un second aumônier monte à l'autel; quand il a fini, un troisième le suit, pour célébrer à son tour le Saint Sacrifice, et Sobieski est toujours là. Jablonoswski et les autres chefs font de même et reçoivent le Pain des forts, à la tête de leurs compagnons. »

L'armée polonaise, hier encore hésitante, abattue, a retrempé son courage dans cette matinée, passée au pied des autels. Voyez maintenant de quoi sont capables des hommes préparés à la lutte par la Messe et par la Communion.

« Sobieski choisit un point d'attaque, puis, accourant au milieu des siens : « Compagnons, leur dit-il, dans une heure nous logerons sous ces tentes dorées!... soldats de Pologne, vous combattez pour la patrie et JÉSUS-CHRIST combat pour vous! »

En même temps, il fait simuler un assaut par deux brigades d'infanterie, tandis qu'il dirige toute son artillerie en face du véritable point d'attaque.

Debout sur un tertre, le confesseur du roi donne l'absolution.

Sur les hauteurs, les Turcs accourent en foule. L'infanterie polonaise hésite; Sobieski descend de cheval, il ordonne à son régiment de dragons d'en faire autant; et à leur tête, sous le feu de l'ennemi, il franchit la brèche... la position est emportée... Un hourra formidable retentit devant lui et se répéta tout le long des lignes polonaises. Des milliers de valets d'armes, refoulant les Turcs, sont arrivés sur les hauteurs de Kotzim, et au-dessus d'eux, dans la fumée, apparaît l'étendard de la Croix et l'Aigle de Pologne! La foi de Sobieski dans l'efficacité de la Messe était bien récompensée.

FANION DES ZOUAVES PONTIFICAUX A LOIGNY.

Notre histoire contemporaine, tout en constatant dans les peuples et les armées le déclin de

1. Maynard : *Hist. de saint Vincent de Paul*, T. II, p. 438 et suiv.

2. Luxembourg, qui mérita ce surnom par le grand nombre de drapeaux qu'il prit à l'ennemi et porta à Notre-Dame de Paris.

la foi et la diminution de la pratique religieuse, peut citer de beaux exemples de Messes militaires.

C'était en Kabylie, le 14 juin 1853, jour de Dimanche. Le général Randon venait de recevoir les otages et le serment de fidélité de quarante-cinq cheiks, définitivement soumis à la domination française. L'armée était à la joie. Le Gouverneur se tourne vers Dom François Régis, l'illustre fondateur de la Trappe de Staouéli. « A vous, dit-il, l'honneur de terminer cette belle cérémonie! »

« Aussitôt, ordre est donné de dresser un autel : Horace Vernet — le peintre fameux, ami

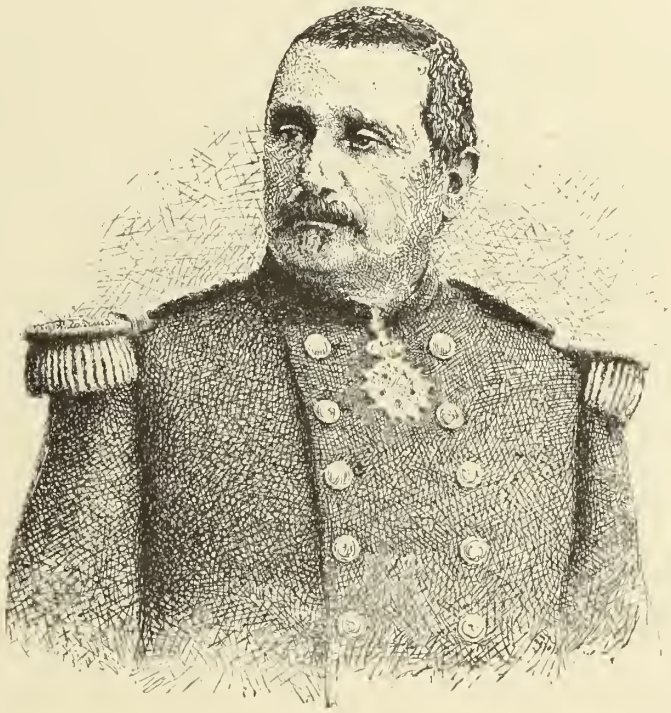
VOILA COMMENT SONT MORTS LES HÉROS FORTIFIÉS PAR LA SAINTE MESSE!
Champ de bataille de Loigny dans la nuit du 2 décembre 1870.
(D'après un tableau de M. Richer.)

de Dom François, — veut présider lui-même au choix et à la disposition du lieu. Par ses soins, les sapeurs du génie abattent un chêne dans la forêt et en construisent une grande croix rustique. Devant cette croix, plantée sur un point culminant, des tambours, rangés les uns sur les autres, forment le point d'appui sur lequel repose la table sacrée. Quelques fleurs, cueillies sur les bords du torrent servent de parure à l'autel improvisé; et, pour suppléer aux flambeaux liturgiques dont la brise de mer agite et menace la flamme, le bateau à vapeur qui stationne dans la rade fournit deux superbes falots.

» Bientôt l'Abbé de Staouéli commence l'office divin, revêtu des insignes de la dignité abbatiale. L'armée était rangée en demi-cercle derrière lui; les généraux et l'état-major se tenaient au centre; sur les côtés, les Arabes contemplaient avec admiration ce spectacle nouveau. Tout près murmurait la Méditerranée; et les hautes montagnes, étagées les unes sur les autres, formaient autour de ce tableau un cadre majestueux.

» Au moment de l'Elévation, les braves soldats d'Afrique fléchirent le genou devant le Dieu des armées, et, quand, au son du clairon, au roulement des tambours qui battaient aux champs, se mêla la voix solennelle du canon; quand le prêtre éleva la sainte Hostie à demi-voilée par un nuage de fumée guerrière, seul encens digne d'un tel sacrifice, le peintre des batailles se sentit profondément ému; soudain, une pieuse inspiration sollicita son âme d'artiste; il promit de mettre sur la toile et d'immortaliser par son pinceau la scène qui étonnait ses regards... »[1]

Cette toile d'Horace Vernet représente une des Messes militaires les plus belles de notre histoire.



LE GÉNÉRAL DE SONIS.
Le matin du 2 décembre, il assistait à la Messe dans l'église de Saint-Péravy, proche de Loigny.

En Crimée, comme en Kabylie, Dieu règne dans les armées françaises.

La première pensée de Saint-Arnaud est de « former l'aumônerie de l'armée, afin d'entourer ces braves soldats de tous les secours et de toutes les consolations de la religion. »

Ainsi soutenues par les secours de la religion, nos troupes marchèrent à la victoire. « Le lendemain de la bataille de l'Alma, dit un témoin oculaire, on célébra la Messe sous une tente, dans le bivouac du Maréchal. Cette tente, occupée par l'autel, laissait peu de place aux assistants. Je me tenais en dehors, et j'apercevais seulement par derrière le victorieux de la veille... Le Maréchal priait..., il priait avec sincérité, avec ferveur, de cette prière qui est elle-même un présent de Dieu, le secret qu'il nous enseigne pour le vaincre. On voyait que l'âme du vainqueur de l'Alma était occupée tout entière à cette suprême victoire. »[2]

Bien belles encore dans leur simplicité, furent les Messes militaires, célébrées en face de

1. *Dom Fr. Régis*, par l'Abbé J. Bersange, 280-282.
2. *Commentaires d'un soldat*, par Paul de Molènes.

Sébastopol ; « une petite chapelle en planches avait été construite à l'extrémité du quartier général, nous raconte l'aide de camp du général Canrobert. Devant un autel, aussi simple qu'un autel puisse l'être, paré uniquement des objets indispensables à l'exercice de notre culte, un prêtre célèbre les mystères de la Messe. Au murmure régulier de ses prières, se mêle un bruit uniforme et continu : c'est la voix du canon qui gronde là-bas dans la tran-

LE DRAPEAU ET LES ZOUAVES A LOIGNY.
Qu'il est bien gardé, le drapeau, par ces héros qui ont puisé l'esprit de sacrifice au Sacrifice de l'autel !

chée, où vont aller tout à l'heure ceux qui se recueillent en ce moment. Je me rappelle une de ces explosions du canon accompagnant tout à coup les magnifiques paroles du *Credo :* « Je crois en DIEU, créateur des choses visibles etinvisibles. » Ces choses invisibles, la voix qui parvenait à nos oreilles nous avertissait qu'elles étaient près de nous, que notre vie déjà leur appartenait.[1] C'est en assistant à cette Messe, où le canon tenait lieu d'orgue, que

1. Paul de Molènes. — *Les Commentaires d'un soldat*, p. 120-121.

nos braves se préparaient à planter le drapeau de la France sur les ruines de Malakoff (8 Sep. 1855). »

Ce drapeau de la France, une poignée de braves tenta de le maintenir haut et ferme en face de l'ennemi, lors de la guerre Franco-Allemande.

En deux mots, rappelons ce haut fait : cherchons-en le principe.

C'était le 2 Décembre 1870. Il fallait à toute force arrêter le duc de Mecklembourg qui

CHARETTE A LOIGNY
D'après un tableau de Lionel Royer.

pressait de plus en plus l'armée de la Loire. Sonis, l'ancien vainqueur d'Afrique, déploie devant ses soldats, presque tous anciens zouaves du Pape, l'étendard du Sacré-Cœur : « Montrons, leur dit-il, ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur. »

Ils s'élancent sur Loigny au cri de : « Vive la France! Vive Pie IX. » — Sonis a la jambe brisée par un obus... Deux cents braves tombent à ses côtés... Mais cette fois l'ennemi recule et le drapeau français s'avance.

Voilà le haut fait connu de tous. Mais quel en fut le principe? Où ces jeunes hommes, con-

duits par un héros, avaient-ils puisé ce courage, poussé jusqu'au mépris de la vie? — Dans l'assistance à la Messe, dans la sainte Communion.

Le jour du combat, à trois heures du matin, il y avait Messe militaire dans la petite église de Saint-Péravy; un groupe d'officiers et de soldats s'y préparaient à la lutte suprême par la participation au mystère de l'autel.

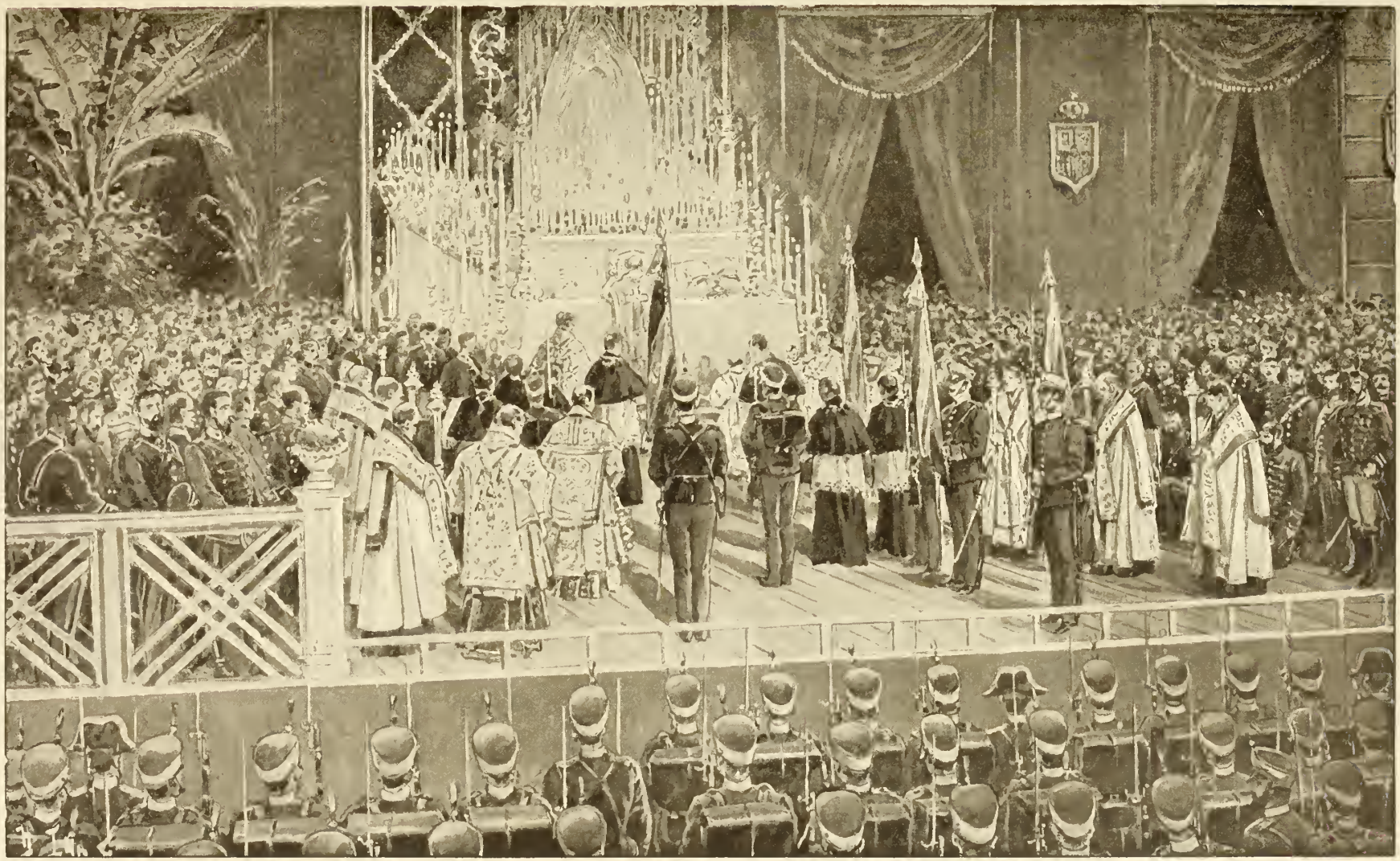
A ces jeunes hommes, agenouillés près de lui, à la sainte Table, le général de Sonis eût été en droit de répéter cette belle parole, qu'il écrivait de la terre d'Afrique: «Quand on porte

EXPÉDITION DE MADAGASCAR.
Messe militaire célébrée à Ankaboka, le jour de la Pentecôte 1895.

DIEU dans son cœur, on ne capitule jamais!» — Douze heures plus tard, portant avec eux le DIEU de la Messe, les braves tombaient morts, plutôt que de capituler!

Rappelons une dernière Messe militaire, célébrée lors de l'expédition de Madagascar, à Ankaboka, le jour de la Pentecôte 1895.

DIEU était encore glorifié dans nos armées: DIEU bénit nos armes. — Hélas! ces bénédictions d'en haut, certains chefs d'état n'en veulent plus. Oh! qu'ils échouent les projets de ceux qui voudraient enlever, et de la frappe de nos monnaies, et du cœur de nos soldats, ces mots sauveurs : DIEU protège la France!



MESSE MILITAIRE CÉLÉBRÉE SUR LA PLACE SAINT-JEAN DE DIEU, A MADRID, EN 1898.

(D'après une photographie).

Chapitre Treizième.

MESSE PAPALE A ST-PIERRE DE ROME

LE JOUR DE PAQUES DE L'AN 1854

QUELQUES années avant le Concile de Trente, Michel-Ange et plusieurs de ses amis se promenaient à travers les perspectives de Rome; soudain s'offrit à leur regard l'admirable Rotonde, le Panthéon d'Agrippa : « Quelle grande et belle chose! » s'écria l'un d'eux. — « Oui, c'est grand, oui, c'est beau, reprit Michel-Ange, mais ne voyez-vous pas que ce temple a son point d'appui sur la terre? Eh bien, moi, je bâtirai ce même temple dans les airs. »

L'artiste tint parole et il jeta dans les nues la coupole de Saint-Pierre de Rome.

Saint-Pierre de Rome! Le Panthéon bâti sur le Temple de la Paix, quel monument sublime, élevé à la gloire de l'Eucharistie!

Le dôme de Saint-Pierre de Rome! quel *ciborium* élevé sur nos autels!

C'est sous ce ciborium géant que nous allons assister à une Messe Papale célébrée par Pie IX, le jour de Pâques de l'an 1854, en cette année mémorable où l'illustre Pontife, dans la plénitude de sa gloire, définira le dogme de l'Immaculée Conception.

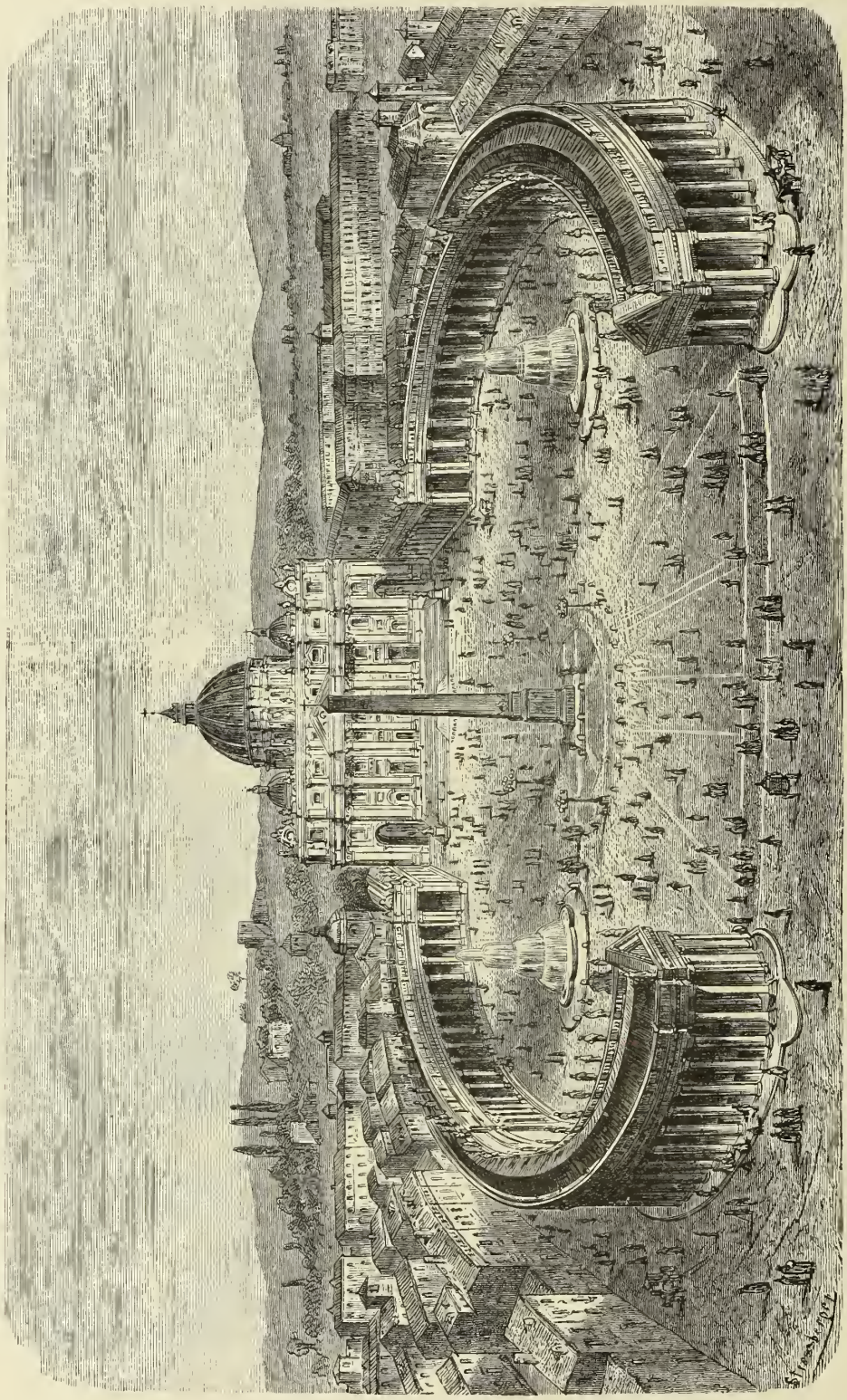
Dès l'aurore, l'artillerie du Château Saint-Ange chante à sa façon l'Alleluia de la Résurrection.

La population romaine se porte, radieuse, vers le pont Elien et la Basilique de Saint-Pierre. — Les étrangers, attirés par la solennité, sont plus empressés encore. La foule traverse à la hâte la place immense, de cinq hectares de superficie, qu'on a justement appelée le forum du monde. — Elle ne donne qu'un coup d'œil distrait à la vaste colonnade, à l'obélisque d'Héliopolis et au portique de Bernin. Elle gravit les marches de pierre qui conduisent au vestibule où les statues de Constantin et de Charlemagne, sur leurs chevaux de bronze, semblent garder l'entrée du Temple.

Elle passe sous la *Navicella*, la fameuse mosaïque où saint Pierre est représenté, conduisant sa barque, agitée par les vents. — Enfin, la voici dans la Basilique; elle est là, bien avant l'heure de la Messe Papale, mais elle ne regrette pas ces moments d'attente qui vont lui permettre de disposer l'âme à l'auguste cérémonie. Elle prie, elle regarde.

A Saint-Pierre de Rome, à pareil instant, regarder, ce n'est point distraire sa pensée, c'est élever son âme; le spectacle qu'on a sous les yeux est si grandiose et si divin! Ces hommes de toutes langues, réunies sous ces voûtes, ce sont les descendants de ceux à qui JÉSUS-CHRIST, DIEU et homme, a dit autrefois: *Omnes autem vos fratres estis:* Vous êtes tous frè-

res, tous fils de mon Eglise. Oui, cette foule, venue des extrémités de la terre, c'est l'Eglise



LA PLACE SAINT-PIERRE. — COLONNADE. — OBÉLISQUE D'HÉLIOPOLIS.

catholique que célébrait Isaïe, quand il disait : « Chante, réjouis-toi... Dilate les tentes, étends

les tabernacles qui doivent t'abriter; car tu viendras de tous côtés, à droite et à gauche; tu auras les nations en héritage. »[1]

Qu'elle est gigantesque, cette tente aux plis de granit dont Bramante a donné les plans!

Qu'il est sublime, ce Tabernacle aux franges d'or que Michel-Ange a tendu dans les airs pour abriter ces pèlerins, accourus des quatre coins du monde!

L'Eglise militante est là attentive... l'Eglise triomphante y est aussi; voyez plutôt tous ces Saints sculptés dans le marbre, glorieux factionnaires, immobiles dans leurs guérites d'or.

Il semble que le Ciel et la terre veuillent assister au mystère auguste qui va se célébrer, dans un instant, sur l'autel de Saint-Pierre.

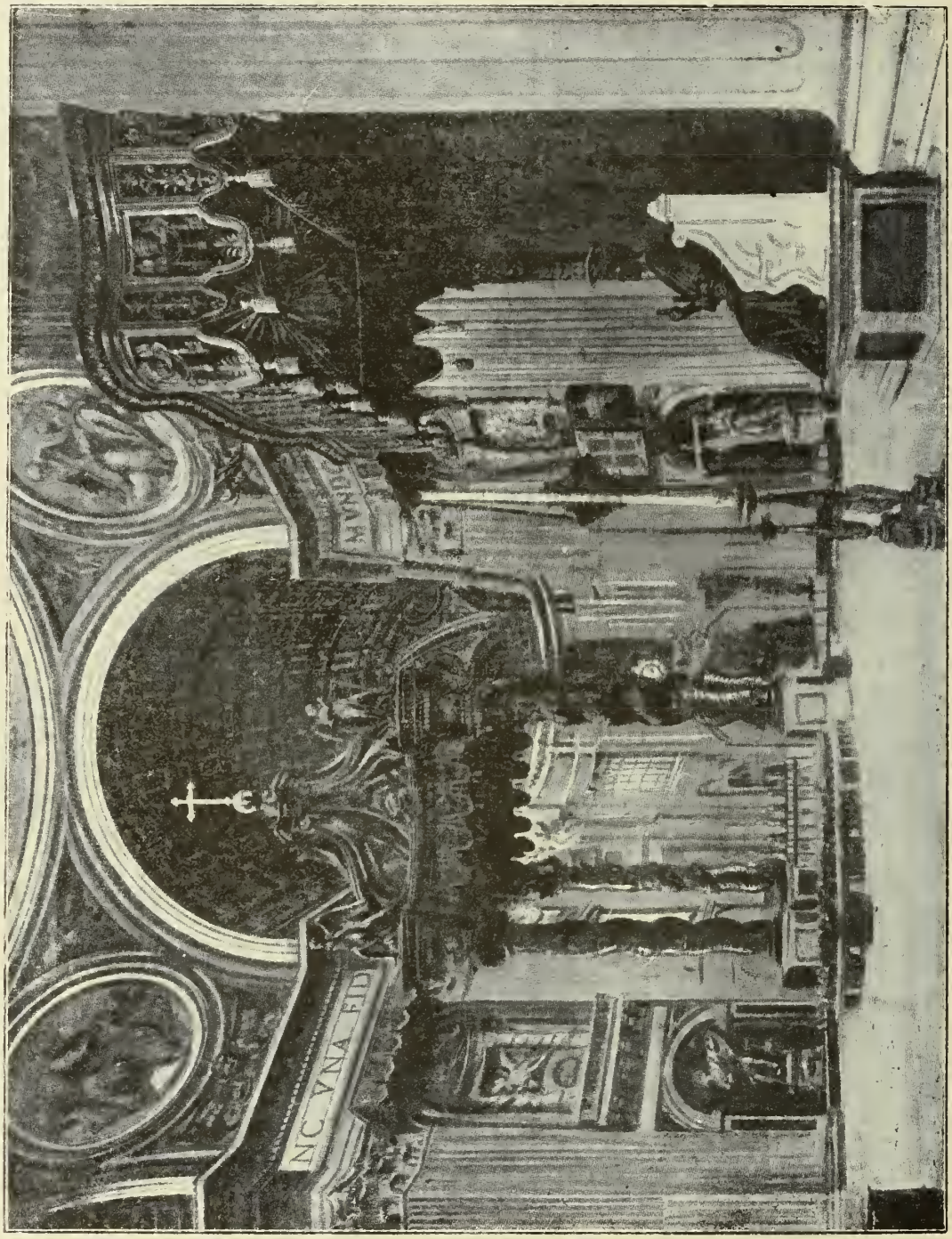
ROME. — LA BASILIQUE SAINT-PIERRE.

L'autel de Saint-Pierre..., il est digne du Sacrifice qui va y être offert. Vous le voyez, là-bas, sous la coupole, à l'intersection des deux nefs. (Grav. p. 232). Seul le Pape a le droit d'y célébrer la Messe. L'autel, tourné vers l'Orient, s'élève sur sept gradins en marbre blanc; quatre colonnes torses en bronze doré soutiennent un dais superbe. Elles sont faites avec le bronze des portes du Panthéon et sont remplies, immense reliquaire, des ossements des martyrs. Une croix surmonte ce baldaquin, plus élevé que le plus haut palais de Rome.

Non loin de là, sur la droite, vous apercevez la statue de saint Pierre, assis sur son trône. C'est la statue brisée de Jupiter Capitolin qui fournit jadis le bronze nécessaire à couler la statue du prince des apôtres. C'est le paganisme vaincu qui cède la place au christianisme

1. Is. LIV, 1-3.

triomphant ; ce sont les sacrifices sanglants, les sacrifices impurs, offerts devant l'idole, qui font place au sacrifice non sanglant, au sacrifice immaculé de nos autels.



ROME. — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

Ce Pierre, qui est là, assis sur son trône de bronze, c'est l'image de celui qui, à la Cène, entendit tomber des lèvres du CHRIST ces paroles : « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang..... Faites ceci en mémoire de moi »... Pierre a obéi, et a changé le pain et le vin au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST. — Après lui, plus de deux cents Pontifes, ses successeurs, ont ac-

compli l'auguste mystère et aujourd'hui encore, Pie IX, successeur de Pierre, va sur cet autel faire descendre le Corps et le Sang du CHRIST dont il est le Vicaire.

Ecoutez : « Le canon tonne au Château Saint-Ange ; les tambours battent aux champs, les cloches de la Basilique sonnent à la volée et les trompettes de la garde noble éclatent en joyeuses fanfares. Le Pape est reçu sous le portique par le Chapitre du Vatican, ayant à sa tête le cardinal-archiprêtre ; il franchit le seuil de la porte majeure et les chantres de la chapelle entonnent l'antienne : *Tu es Petrus*, Tu es Pierre !

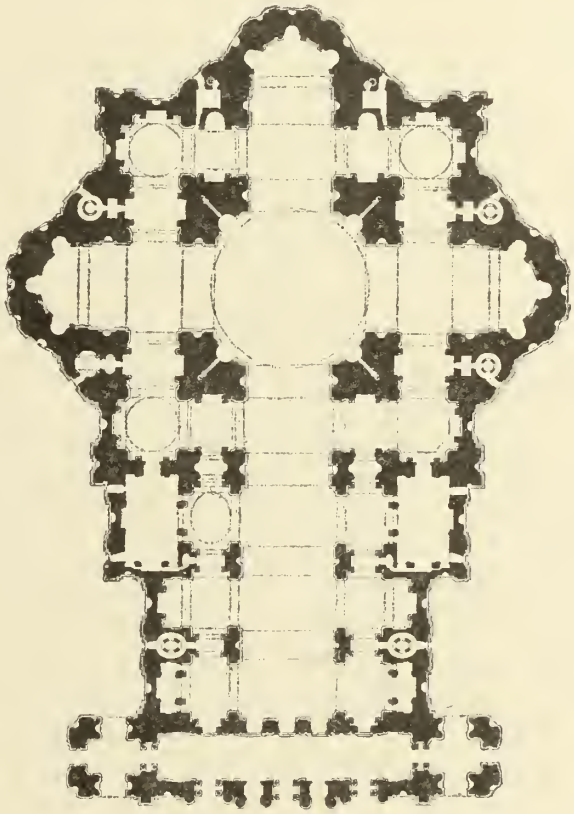
Pierre monte à l'autel... c'est l'heure solennelle,
Monte à l'autel, ô roi des prêtres et des rois ;
L'Ange du sacrifice étend sur toi son aile ;
Monte à l'autel du DIEU qui règne par la croix.

Monte à l'autel du CHRIST, CHRIST visible toi-même ;
De ta lèvre, dressée au fiat tout-puissant,
Dis encore, muni de la force suprême,
Sur le pain : « C'est mon Corps » ; sur le vin : « C'est [mon Sang » !

C'est à toi qu'il convient de créer ces miracles,
De commander à DIEU dont l'amour le voulut ;
Car sa bouche en ta bouche a posé ses oracles,
Les syllabes du dogme et les mots du salut !

Monte à l'autel de DIEU ; prends la coupe fragile,
Où par ton souffle vit la divine liqueur :
Interprète du Ciel, ange de l'Evangile,
Retrempe à ce torrent tes lèvres et ton cœur.

Monte à l'autel de DIEU, Pontife, c'est justice ;
Tu portes le fardeau que JÉSUS-CHRIST porta.
Il faut qu'à son autel le prêtre aussi pâtisse ;
Pierre, monte à l'autel, Thabor et Golgotha ! [1]



PLAN ACTUEL DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

Pendant l'entrée triomphale, les gardes Suisses, les gardes nobles, les généraux des troupes romaines, en grand costume, font leur service auprès du Souverain Pontife.

Assis sur la *Sedia* que portent les officiers de sa maison, accompagné des flabellifères qui tiennent en main de larges éventails, le Saint-Père s'avance majestueusement ; la tiare brille à son front, triple couronne, emblème glorieux de sa triple dignité de Père, de Roi et de Pontife. [2] Arrivé à la Confession, il met pied à terre et, après une courte adoration, il se rend au fond du chœur, en dessous de la Chaire de saint Pierre ; c'est là qu'il prend place sur son trône. A droite et à gauche, sur des estrades richement ornées, siègent les membres du Sacré-Collège, en chasuble et mitres blanches ; ils se lèvent et viennent baiser la main du Saint-Père.

Celui-ci dépose la tiare et prend la mitre. — C'est que, s'il était roi couronné sur la *Sedia gestatoria*, à l'autel où il va monter, il ne sera plus que pontife.

La Messe commence. Dès l'*Introït*, l'*Alleluia* retentit.

1. Vers de P. V. Delaporte.

2. Ces lignes et quelques-unes des suivantes sont empruntées au récit de Mgr Gaume : *Les trois Rome*, T. III, pages 300 et 301 et T. I, p. 514 et les suivantes.

Je suis ressuscité et je suis encore avec toi, *Alleluia !*
Tu as mis ta main sur moi, *Alleluia !*
Ta science s'est montrée admirable, *Alleluia ! Alleluia !*

Cet *Alleluia* joyeux retentira encore quatre fois à la fin de la Messe : *Ite, Missa est, Alleluia ! Alleluia !*
Deo gratias ! Alleluia ! Alleluia !

STATUE DE SAINT PIERRE, EN BRONZE.

Dans l'intervalle, il donne sa note triomphante au Graduel, à la Séquence, à l'Offertoire et à la Communion. *Alleluia ! Alleluia !*

Pourquoi ces cris d'allégresse résonnent-ils soudain, alors que, depuis quarante jours, ils avaient cessé de se faire entendre ?

C'est que, depuis quarante jours, l'Eglise était en deuil ; depuis quarante jours, l'Eglise méditait les souffrances et pleurait la mort de JÉSUS-CHRIST son époux. Dès lors, elle avait banni de ses autels l'or et les fleurs, symbole d'allégresse ; elle avait revêtu ses prêtres de vêtements violets, aux teintes sombres ; elle avait fait taire les accords réjouissants de l'orgue, et, comme une exilée pleurant sur les rives des fleuves de Babylone et soupirant vers la Jérusalem

nouvelle, elle mettait sur les lèvres de ses choristes le chant du *Trait*,[1] dont le rythme grave et prolongé provoque naturellement dans l'âme des pensées sérieuses et d'austères résolutions.

Mais voilà que le Cycle liturgique convie de nouveau les fidèles à l'allégresse. — Le Christ est ressuscité, comme il l'avait dit, *Surrexit, sicut dixit.*

Le temps des larmes est passé et tandis que l'Eglise replace sur ses autels les vases d'or et les gerbes de fleurs, tandis qu'elle revêt ses ministres de chasubles d'une éclatante blan-

SA SAINTETÉ PIE IX.

cheur, tandis qu'elle rend à ses orgues la liberté de ses élans allègres et spontanés, elle rend à ses choristes, elle rend à ses fidèles la liberté de ses acclamations joyeuses et de ses cris triomphants : *Alleluia !*

Alleluia ! Alleluia ! louange, louange au Seigneur ! *Alleluia*, mot plein de force et de mystère, né sur les lèvres juives, mais que la liturgie catholique n'a voulu traduire en aucune langue, afin que tous les peuples d'un même son de voix, disent : « *Alleluia !* louange au Seigneur, au Ciel et sur la terre !

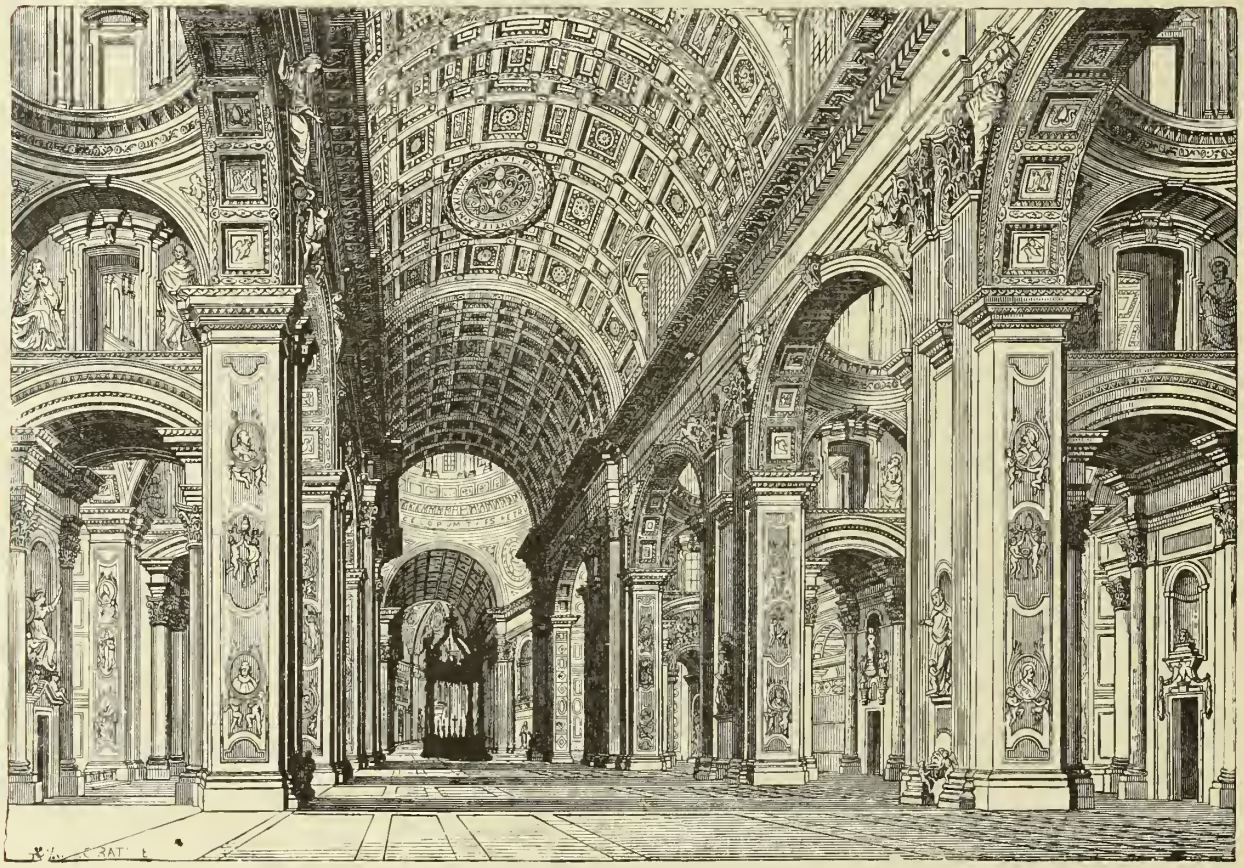
« Les portes de Jérusalem sont faites de saphirs et d'émeraudes, et ses murs sont ornés de

1. Ce mot Trait vient du latin *trahere*, tirer, traîner... et fait allusion à la lenteur du chant.

pierres précieuses. Toutes ses places sont couvertes de pierres blanches et pures, et dans ses rues on chante l'*Alleluia*. — *Per vicos ejus, Alleluia cantabitur.* »[1]

Ce que Tobie prédisait de la Jérusalem céleste, saint Jean nous le décrit, après sa vision de Pathmos: « J'entendis comme la voix de multitudes nombreuses dans le Ciel qui disaient: *Alleluia !...* Et j'entendis la voix comme d'une foule considérable, comme le bruit des grandes eaux, comme le roulement de grands tonnerres, disant: *Alleluia !*[2]

Chant du Ciel, l'Alleluia en cette fête de Pâques est aussi le chant de la terre. Oui, dans cette Basilique de Saint-Pierre, dont les murailles, étincelantes de mosaïques, semblent faites de saphirs et d'émeraudes, l'Alleluia s'échappe joyeux de ces milliers de poitrines « voix des



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE

multitudes nombreuses;» il s'élance vers les hauteurs, s'engouffre dans le dôme, d'où il est renvoyé sonore comme le bruit des grandes eaux, puissant, comme le roulement des grands tonnerres : *Alleluia ! Alleluia !*

Qu'elle est belle notre religion catholique! belle, le Vendredi Saint, dans l'effusion de ses douleurs, belle, le Dimanche de Pâques, dans l'explosion de ses joies!

Après l'*Introït*, Pie IX chante l'Oraison du jour; sa voix claire et pénétrante traverse la nef immense, arrive à l'oreille de tous les fidèles, de ceux même qui se tiennent là-bas, de-

1. Tob. XIII, 21, 22.
2. Apoc. XIX, 6.

bout près des portes de bronze, et leur rappelle qu'à pareil jour, DIEU, par son Fils unique, a vaincu la mort et leur a ouvert les portes de l'éternité.

OREMUS

Deus, qui hodierna Die, per Unigenitum tuum æternitatis nobis aditum devicta morte reserasti, vota nostra quæ præveniendo aspiras, etiam adjuvando prosequere. Per eumdem Dominum nostrum...

L'Epître et l'Evangile sont chantés, d'abord en latin par deux ecclésiastiques de Rome, puis en grec par un sous-diacre et un diacre Arméniens; rite symbolique, rappelant tout ensemble, et l'antique union des églises orientale et occidentale, et la Catholicité de la foi qui a parlé et doit, jusqu'à la fin des siècles, parler toutes les langues.

Entre l'Epître et l'Evangile, le chœur avait chanté le *Victimæ Paschali*, l'une des cinq séquences du Missel Romain, « sublimes créations de l'hymnologie chrétienne, fleurs variées, mais également parfumées de poésie religieuse, de cette poésie qui chante sur la terre les secrets du Ciel et nous prépare aux chants de l'éternité. »[1]

Quelle douceur dans cette modulation alternée, dans ce dialogue naïf qu'est le *Victimæ Paschali !*[2] D'abord, les chrétiens sont appelés à consacrer à JÉSUS-CHRIST, notre véritable Agneau pascal, un sacrifice d'actions de grâces et de louanges.

Pourquoi ? — JÉSUS-CHRIST fut immolé pour racheter ses brebis; le bon Pasteur, innocent, est mort pour son troupeau, pour réconcilier les coupables avec son Père. La mort et la vie ont engagé une lutte merveilleuse. Le prince de la vie, après être mort, règne vivant dans la gloire.

Marie-Madeleine est invoquée comme témoin oculaire : « *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via?* » Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu sur ton chemin ? » Dans sa réponse, elle affirme et prouve la Résurrection du Sauveur : « J'ai vu le tombeau du Vivant et la gloire du Ressuscité; comme témoins, j'ai vu les anges, le suaire et les linges. » Et elle ajoute avec un accent de triomphe : « *Surrexit Christus, spes mea.* — Le CHRIST, mon espérance, est ressuscité ! » et elle annonce aux apôtres qu'il les précède en Galilée.

Après cette déposition d'un témoin si bien renseigné, les fidèles s'unissent dans une joyeuse profession de foi : « *Scimus Christum surrexisse vere.* — Nous savons que le CHRIST est vraiment ressuscité d'entre les morts. » Ce cantique se termine par une ardente supplication au Roi de gloire qui a brisé l'aiguillon de la mort et ouvert les Cieux. »[3]

On a dit de cette séquence qu'elle était « *dulce canticum dramatis;* » l'expression est exacte; le *Victimæ Paschali* est tout à la fois un chant et un drame. — Heureux le chrétien dont l'âme est assez croyante pour se laisser empoigner par les péripéties de ce drame si simple et si grandiose, dont la scène mouvementée se passe sur les bords d'un tombeau qui vient de perdre sa proie !

Les pèlerins de Rome sont encore sous le charme de ce dialogue quand le *Credo* retentit sous les voûtes de Saint-Pierre.

Ce chant liturgique n'entra que bien tard dans le cérémonial de l'Eglise romaine.

1. Dom Guéranger : *Année Liturgique.*
2. Le *Victimæ Paschali* est attribué à saint Pierre Damien, mort en 1072.
3. Gihr. *La Sainte Messe,* T. II, p. 109 et 110.

Dès le commencement du VIe siècle, pour prémunir les fidèles contre les errements d'Arius et de Macédonius, l'Orient avait introduit dans sa liturgie le symbole de Constantinople. Le Concile de Tolède, en 589, avait ordonné sa récitation à la Messe, dans toutes les églises d'Espagne.

Vers la fin du VIIIe siècle, il était admis comme prière au Saint Sacrifice, en France et en Allemagne; mais nul prêtre n'était assez hardi pour le chanter devant les autels de l'Eglise romaine.

Arrive le XIe siècle. Le Dimanche, 14 février de l'an 1014, l'empereur Henri II d'Allemagne est agenouillé sous les voûtes de l'ancienne Basilique de Saint-Pierre de Rome. Le Pape Benoît VIII vient de verser l'huile sainte sur son front; sur sa tête il vient de poser la couronne impériale. Après la cérémonie, le prince et toute sa cour assistent à la Grand'Messe du couronnement.

Au cours des chants liturgiques, Henri II remarque l'absence du *Credo*. — « Pourquoi, dit-il, ne récitez-vous pas le symbole, ainsi qu'il se fait en Allemagne, en France et en Espagne? » « L'Eglise romaine, lui fut-il répondu, n'a jamais dévié de la foi catholique; sa croyance n'a jamais été altérée par aucune hérésie; pour elle, une profession de foi est donc bien superflue. »

« — Seigneur Pape, dit le prince, comme don gracieux de mon couronnement, daignez m'accorder que le symbole sera chanté à la Messe solennelle; ce sera grande édification pour les fidèles qui, du monde entier, accourent à Rome. »

Le Souverain Pontife se rendit à la prière du pieux monarque.

Voilà pourquoi, à cette heure, en cette Pâque de l'an de grâce 1854, sous les voûtes nouvelles de Saint-Pierre de Rome, le Credo catholique retentit encore.

Entonné par le Pontife suprême, chanté par la puissante voix des Pietrini, il retentit dans ce centre de la catholicité, affirmation authentique, superbe consécration des enseignements de l'Ancien et du Nouveau Testament que vient de rappeler la lecture de l'Epître et de l'Evangile.

Pour les peuples idolâtres, tout était DIEU excepté DIEU lui-même; mais, en face d'eux, le peuple Juif avait été placé comme le gardien du monothéisme; en tête de son livre, il portait ces mots écrits : « Tu adoreras le Seigneur ton DIEU et tu n'en adoreras *pas d'autre.* » Nous voyons cette unité de DIEU sans cesse affirmée dans l'ancienne Loi. Historiens et prophètes se plaisent à saluer *le* Seigneur, *le* Seigneur DIEU, *le* DIEU de paix, *le* DIEU des armées, toujours *le* DIEU, *le seul* DIEU, le DIEU *unique.*

Et voilà qu'à deux mille ans de distance, dans la Basilique Romaine, le symbole retentit, et, consacrant l'enseignement des siècles, redit à nouveau : Je crois en un seul DIEU : *Credo in unum Deum !*

Et les voûtes de Saint-Pierre redisent — écho sublime — aux panthéistes de notre époque :

In unum Deum !

— JÉSUS, dans son Evangile, affirmait la puissance de son Père, de ce Père qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, qui donne au lis sa parure, au passereau sa pâture.

Et voilà le symbole qui retentit, condensant ces divins enseignements sur le Père Eternel : Je crois au Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre ! *Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ !*

Et les voûtes de Saint-Pierre redisent — écho sublime — aux évolutionistes de notre époque : *factorem cœli et terræ !*

Jésus, conversant sur la terre, s'était plu à affirmer maintes fois sa filiation divine. — Et voilà que le symbole retentit et, merveilleux de clarté, rédit aux négateurs de la génération du Verbe, aux négateurs de la divinité de Jésus-Christ : « Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et né du Père avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père... *Filium Dei unigenitum... consubstantialem Patri.* » Et les voûtes de Saint-Pierre redisent — écho mystérieux — : *Consubstantialem Patri !*

— Isaïe s'écriait dans son enthousiasme prophétique : « Le Seigneur vous donnera un signe; une vierge concevra et enfantera un Fils ! »

Et voilà que le symbole retentit et confirme l'enseignement du prophète : Oui, je le crois, Jésus a été incarné, par l'opération du Saint-Esprit, dans la Vierge Marie, et il s'est fait Homme. *Et incarnatus est de Spiritu Sancto, ex Maria Virgine et Homo factus est !*

Et les voûtes de Saint-Pierre redisent — écho sublime — aux rationalistes contemporains : *et Homo factus est !*

De son vivant, Jésus a prédit sa Passion et sa Résurrection : « Ils le livreront aux Gentils pour être crucifié, et le troisième jour il ressuscitera. »

Et voilà que le symbole retentit et rappelle que la prophétie du Maître s'est réalisée : Il a été crucifié pour nous... Il est ressuscité le troisième jour : *Crucifixus etiam pro nobis... et resurrexit tertia die...*

Et les voûtes de Saint-Pierre redisent — écho joyeux — à tous ces fidèles réunis pour les fêtes Pascales : *Resurrexit tertia die !*

Avant de quitter la terre, Jésus avait dit à ses disciples qu'il leur enverrait le Paraclet, l'Esprit de vérité qui procède du Père.

Et voilà que le symbole retentit et redit aux négateurs du Saint-Esprit, aux négateurs de la vie surnaturelle : « Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et qui donne la vie; qui procède du Père et du Fils; qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils; *In Spiritum Sanctum, Dominum et vivificantem.* »

Et les voûtes de Saint-Pierre redisent — écho prolongé : *In Spiritum Sanctum Dominum et vivificantem !*

Le Christ, avant de remonter au Ciel, avait constitué une société, grande comme le monde, chargée de continuer près des âmes son œuvre rédemptrice.

Et voilà que le symbole retentit, affirmant que l'Eglise, œuvre du Maître, est toujours vivante : Je crois l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. *In unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.*

Et l'écho de Saint-Pierre, au-dessus de cette Confession où reposent les restes du prince des Apôtres, semble répéter plus longuement : *Apostolicam Ecclesiam !*

Qu'il est beau, notre *Credo* catholique, résumant ainsi l'enseignement des siècles ! qu'il est beau partout, plus beau encore, s'il se peut, quand il retentit à pareil jour dans un si auguste temple, au centre de l'Eglise catholique !

A la vue de la sainteté de ces cérémonies, de cette union des cœurs, de cette unité des croyances, de cette universalité des nations représentées; à la vue de l'apôtre Pierre revivant dans son successeur, il semble que chaque pèlerin contemple de ses yeux, touche du doigt cette Eglise qu'il chante et qu'il affirme : *Credo unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam !*

Après l'Offertoire et le chant de la Préface, le *Sanctus* retentit à son tour dans la Basilique Romaine.

Le *Credo*, si beau fût-il, était le chant de l'exil, le chant de l'âme qui croit, qui croit en toute certitude, qui croit en toute sagesse, appuyée qu'elle est sur la parole d'un Dieu, mais qui n'a point encore la pleine compréhension de ce qu'elle croit. Le *Sanctus*, c'est le chant de la patrie, où l'âme adore, dans les délices de la vision béatifique, la sainteté incréée qu'elle voit et qu'elle aime.

Le *Credo*, c'était le chant de la terre; le *Sanctus*, c'est le chant du Ciel.

« J'ai vu, dit saint Jean, déchirant un coin du voile qui dérobe à nos yeux les occupations des Saints, j'ai vu, tout autour de la demeure, vingt-quatre vieillards assis, enveloppés de vêtements blancs... Et jour et nuit, ce chant retentissait : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu tout-Puissant!... Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent et adorèrent... »

Cette scène du Ciel que nous décrit l'Apocalypse, n'est-ce pas la scène qui se déroule, en ce moment, dans le chœur de Saint-Pierre de Rome?

ANGES CHANTANT LE SANCTUS. — NAPPE D'AUTEL DU MUSÉE DE KENSINGTON.
Reconstitution de Rohault de Fleury.
Tiré de *La Messe* (Imp. Libr. réunies).

Les Cardinaux, vieillards vêtus de la chasuble blanche, sont là, assis sur leurs trônes. Le Trisagion retentit:

Saint, Saint, Saint
Est le Seigneur, Dieu des armées!
Les Cieux et la terre sont remplis de sa gloire;
Hosanna au plus haut des Cieux!
Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur!
Hosanna au plus haut des Cieux!

A ces accents enflammés, les vieillards se lèvent de leurs trônes, et ils se prosternent, et ils adorent...

Qu'elle est belle, notre religion sainte!! Seule, au cours de notre exil, elle peut nous faire pressentir les joies de la patrie; seule, elle peut, pour nous réconforter pendant les moments trop courts du Sacrifice, faire descendre le Ciel sur la terre.

La « verge d'ivoire » a cessé de frapper les cordes de l'instrument sacré: l'Hosanna s'est tu sous le dôme de Saint-Pierre. Un silence religieux s'est fait. Le *Canon* commence, le Canon, prière liturgique admirable, « le Canon, tellement pur de toute erreur, au dire du Concile de Trente, qu'il ne contient rien qui ne respire la sainteté et la piété, et qu'il élève à Dieu les

âmes qui offrent le sacrifice; car il se compose des paroles mêmes de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, des traditions des Apôtres et des institutions pieuses des saints Pontifes. »

Saint Grégoire le Grand, au VIe siècle, fut le dernier à y mettre la main. Voilà donc treize siècles qu'il est terminé, treize siècles qu'il reste au cœur de l'Eglise, immuable pour le fond et pour la forme, semblable à ces vieilles statues de marbre qu'on voit dans les cryptes de St-Pierre. Leur inscription, toujours la même, rappelle aux générations qui passent devant elles le souvenir du personnage dont elles immortalisent le nom et les hauts faits. Tel le Canon, sans changer jamais, alors que tout change, traverse les siècles, accompagnant de ses rites grandioses et de ses prières sublimes le renouvellement du divin Sacrifice de nos autels.

Je m'imagine sans peine l'émotion qu'éprouve à cette heure l'auguste Pontife Pie IX quand, prononçant ces antiques formules, il peut se dire : « Ces prières que je récite en ce moment, sont celles que récitaient, dès les premiers siècles, les Pontifes romains, dont les restes vénérés reposent sous les dalles de cette basilique. — Les docteurs de l'Eglise les récitaient, au cours du Sacrifice, avant de prendre la plume vengeresse qui allait frapper l'hérésie. Ces prières sont identiquement celles qui passaient à l'autel sur les lèvres de mes illustres prédécesseurs Grégoire VII et Pie V. Ce sont ces prières que récitaient saint Bernard, saint Dominique, saint Ignace et saint Philippe de Néri, quand, célébrant la Messe, ils étaient ravis en extase. »

Plein de ces pensées, le vénérable célébrant dit lentement ces mots: « Nous vous prions donc humblement, Père très clément, et nous vous demandons, par JÉSUS-CHRIST votre Fils, Notre-Seigneur, d'agréer et de bénir ces dons, ces présents, ces saints Sacrifices sans tache, que nous vous offrons surtout pour votre Sainte Eglise catholique, afin que vous daigniez lui donner la paix, la garder, la maintenir dans l'union et la gouverner sur toute la terre. »

Avec quelle ferveur ce vaillant défenseur de l'Eglise que fut Pie IX, devait, dans cette prière, souligner et commenter tout bas, en son cœur, les paroles ayant trait à la paix, à la garde, à l'unité et à la direction de l'Eglise!

Avec quelle instance il demanda pour elle la paix!

« *Pacificare digneris!* — Je sais bien, Seigneur, que l'Eglise, dont je suis le Chef visible, est l'Eglise militante; je sais que, depuis vingt siècles, la lutte semble son habituel partage; je sais que si parfois des trêves, des armistices lui ont permis de reprendre haleine, une paix durable et constante est chose inouïe dans son histoire. Seigneur, je ne vous en demande pas moins pour votre Eglise, cette paix, soleil bienfaisant qui, sous Constantin, Charlemagne, saint Henri et saint Louis, fit éclore et s'épanouir, au sein de la Catholicité, tant de vertus et tant de sainteté.

» *Custodire digneris.* — L'Eglise que vous m'avez confiée, Seigneur, n'a pas seulement à lutter contre les hommes, elle doit se défendre contre les esprits infernaux, contre le démon qui, comme un lion, rôde autour d'elle et de ses enfants pour les dévorer.

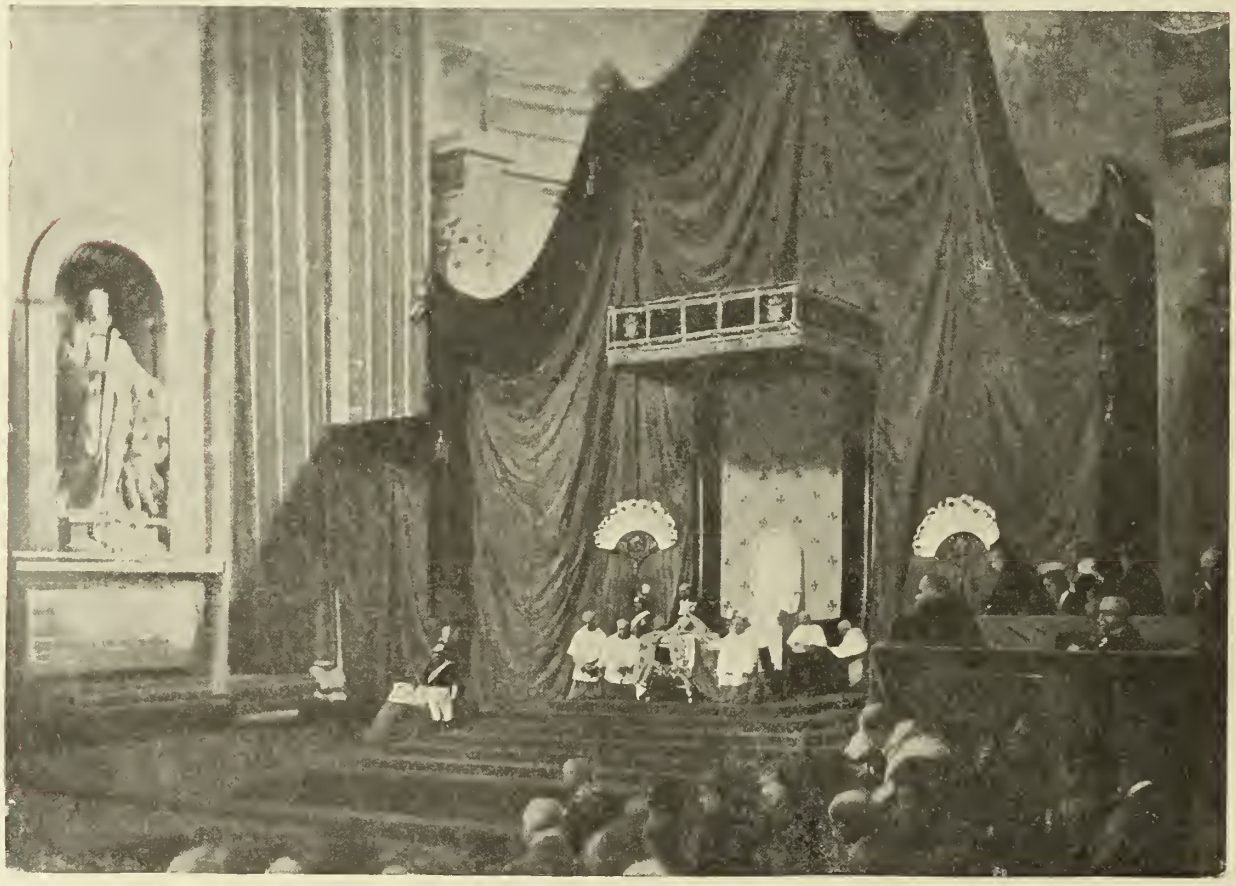
» Contre les assauts du démon, contre la dent du lion, Seigneur, gardez votre Eglise!

» *Adunare digneris.* — Attaquée par les hommes, attaquée par les démons, plus d'une fois l'Eglise a été attaquée par ses propres enfants. — Par le schisme et l'hérésie, ils se sont violemment séparés d'elle; par ces divisions, ils ont plus nui à son règne que n'avaient fait les glaives et les bûchers. — Seigneur, gardez bien l'union de vos enfants et l'unité de votre Eglise.

» *Regere digneris.* — Pour atteindre ici-bas sa fin glorieuse, pour conduire ses membres à l'éternelle félicité, l'Eglise a besoin d'une direction sûre; cette haute direction lui est donnée dans l'ordre providentiel par le Pontife suprême. — Dans les jours mauvais que nous traversons, combien devient difficile, Seigneur, cette mission que vous m'avez confiée! — L'en-

nemi, qu'il s'appelle haine sectaire, ruse sournoise, diplomatie poliment hostile; l'ennemi, par l'émeute aveugle qu'on lance dans la rue, par les chaînes légales que forment les parlements, par les arrêts restrictifs que rendent les justiciers complaisants; l'ennemi, sous tous ces noms, par ces moyens multiples, ne cesse d'entraver le gouvernement de l'Eglise, et de proclamer, par le plus impudent mensonge, la prédominance de l'enfer sur le Ciel, du temps sur l'éternité, de l'homme sur DIEU, du pouvoir civil sur le pouvoir religieux.

» Devant ces abominations, en face de cette levée de boucliers, Seigneur, daignez gouverner votre Eglise; gouvernez-la sur toute la surface du monde qui lui appartient, *toto orbe terrarum;*



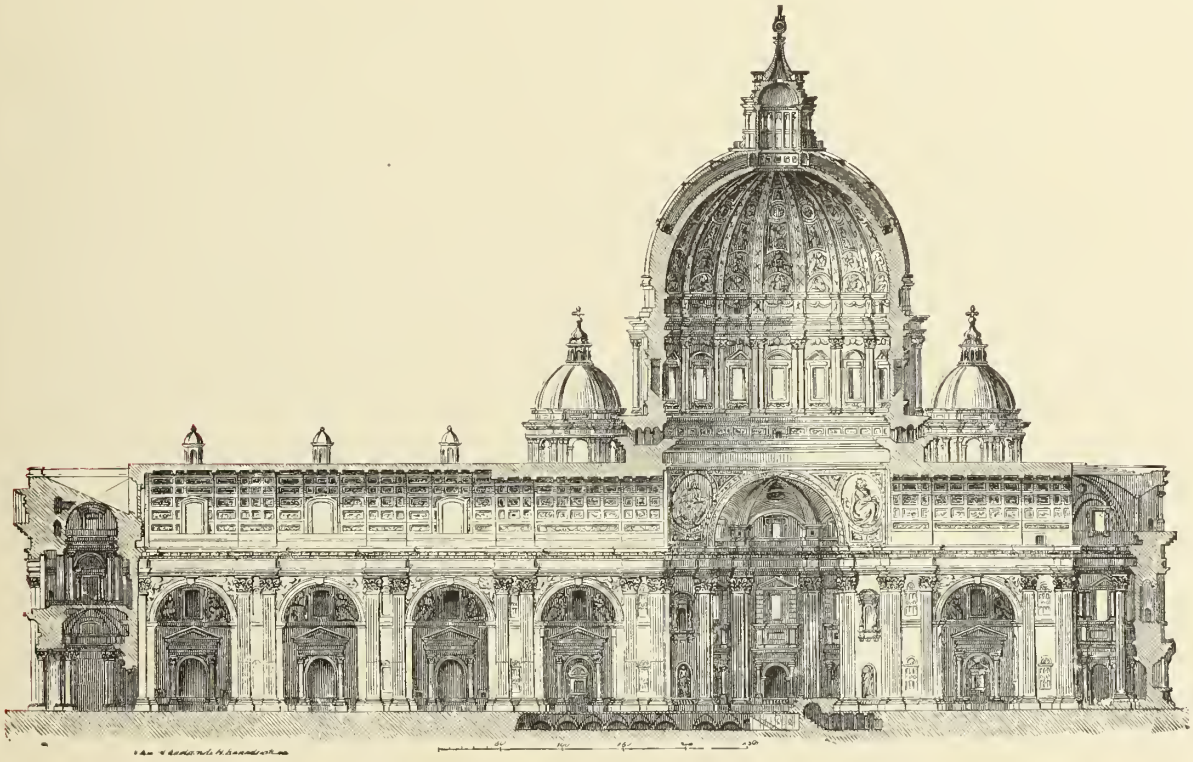
LE SAINT PÈRE AGENOUILLÉ AU FALDISTORIUM, PENDANT L'ÉLÉVATION.

gouvernez-la, en donnant à votre indigne Vicaire la lumière et la force. Gouvernez-la, en donnant à vos évêques le désintéressement et la grandeur d'âme; gouvernez-la avec le concours de tous les orthodoxes, fidèles observateurs de la foi catholique et apostolique, qui, par leurs prières, par leurs exemples et par leurs souffrances, peuvent, eux aussi, contribuer grandement à l'extension du règne de JÉSUS-CHRIST dans les âmes. »

Pour rendre sa supplique plus éloquente, le Pape va l'unir à celle de l'Avocat divin, dont le sang va parler mieux que le sang d'Abel. — Le moment de la *Consécration* est arrivé; le Saint Père descend de son trône, gravit les degrés de l'autel et prononce les paroles sacrificales. Le redoutable mystère est accompli; le Corps du CHRIST est là sur le corporal; son Sang est dans le calice : le Pape prend alors la sainte Victime dans ses mains vénérables; il

l'élève au-dessus de sa tête et la présente aux quatre points du Ciel; puis, avant de la replacer sur l'autel, il donne silencieusement la bénédiction aux Cardinaux, aux fidèles et au monde. A la vue de la sainte Victime ainsi élevée dans les airs, les Gardes-Nobles se découvrent, fléchissent le genou et abaissent leurs épées; en même temps, les troupes, qui sont dans la nef présentent les armes et mettent le genou à terre. Ces respectueux hommages, ce silence profond, la majesté du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, ces têtes des princes de l'Eglise inclinées dans la poussière, la vue de l'auguste Victime élevée entre le ciel et la terre, tout cela produit dans l'âme une impression qu'on est heureux d'avoir éprouvée, mais qu'on ne peut rendre.[1]

Le Sacrifice suit son cours; le moment approche où les Saintes Espèces vont être con-



DERNIER COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA BASILIQUE OU SE CÉLÈBRE L'AUGUSTE SACRIFICE.

sommées. La Communion du Saint Père offre des particularités pleines d'un mystérieux symbolisme. — Au lieu de recevoir à l'autel le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, le Souverain Pontife revient à son trône; le Cardinal-diacre, précédé de flambeaux, apporte au Vicaire de JÉSUS-CHRIST le pain dont le Sauveur a dit : « Celui qui me mange vivra éternellement; le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »[2]

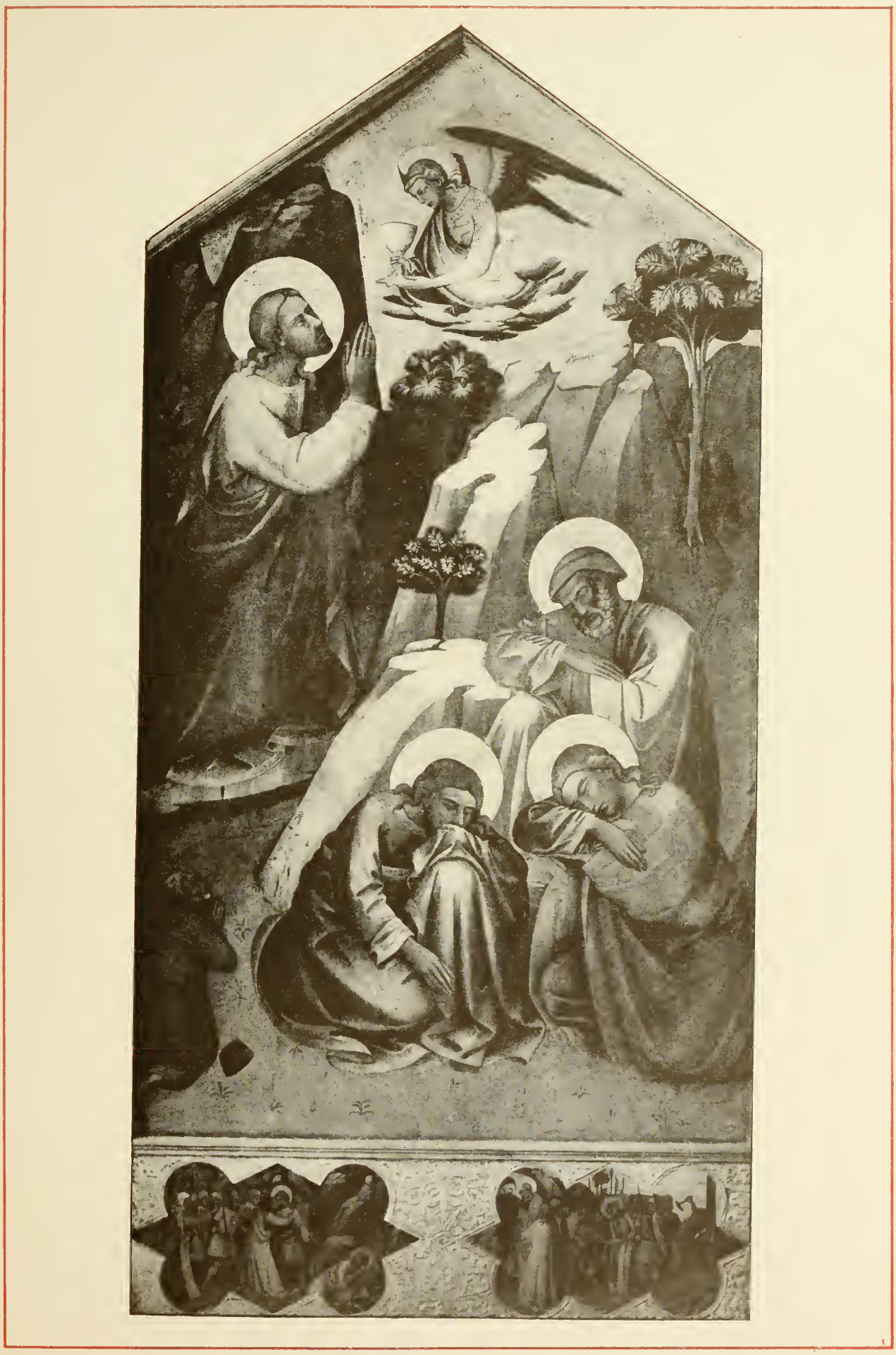
A ce moment, le spectacle est si touchant que, saisie d'émotion, toute cette foule tombe à genoux, prosternée à terre. « Le Saint Père assis, les mains jointes, la tête respectueusement inclinée, prend la Sainte Hostie et se communie lui-même; puis, en prenant une autre, il l'offre au Cardinal-diacre, qui communie debout de la main du Pape. »

1. Gaume. *Les trois Rome*, T. I, p. 520.
2. Joan. VI, 52.

Le diacre revient à l'autel; avec le même cérémonial, il apporte le calice consacré; suivant l'usage de la primitive Eglise, le Saint Père y plonge un chalumeau d'or à l'aide duquel il boit le précieux Sang. — Le diacre communie de la même manière.

« Cette double communion ressuscite les premiers âges de l'Eglise et du monde. Dans le Pontife *assis* sur son trône, voyez le Fils de DIEU assis au milieu de ses Apôtres et leur distribuant le Pain de vie; dans ce diacre recevant *debout* l'Agneau divin, voyez l'Israélite, au moment de franchir la mer Rouge, mangeant debout et dans l'attitude des voyageurs, l'Agneau Pascal, viatique de son pèlerinage et gage de sa délivrance. — A ce spectacle, Chrétien, que ton intelligence, ton cœur, ton être tout entier surabondent d'une joie douce, intime, profonde; quatre mille ans d'amour viennent de passer sous tes yeux! »[1]

1. Gaume. *Les trois Rome*, T. I, p. 520-521.



L'ANGE CONSOLATEUR AU JARDIN DES OLIVES.
Lorenzo Monaco — Galerie des Offices à Florence.

Chapitre Quatorzième.

LA MESSE ET LES ANGES

Un ange assista le Sauveur dans son agonie au Jardin des Olives ; c'est saint Luc qui nous l'affirme : « *Apparuit autem illi angelus... confortans eum.* »[1]

Selon toute probabilité, un Ange assista à la mort sanglante de JÉSUS sur le Calvaire. L'iconographie chrétienne nous l'a rappelé dans des peintures naïves, que nous avons reproduites dans notre livre *Le Crucifix :* on y voit des Anges qui adorent, des Anges qui pleurent, des Anges qui recueillent le Sang précieux.

Des Anges, nous l'avons dit ailleurs, se trouvaient au Cénacle quand Notre-Seigneur institua le Sacrifice de son Corps et de son Sang.

Des Anges, à l'heure de la Sainte Messe, nous allons l'établir, — se tiennent aussi, près de l'autel, nouveau Calvaire.

Saint Thomas, dans sa *Somme*, nous parle de l'Ange qui assiste aux divins mystères : « *Angelus assistens divinis mysteriis.* »[2]

Cette assertion du grand Théologien n'est que l'écho de la tradition catholique.

Saint Jean Chrysostome témoigne de la croyance de l'Eglise d'Orient à la présence des Anges durant la Messe.

« Pendant le temps de la sainte oblation, dit l'éloquent Docteur, les Anges se tiennent aux côtés du Prêtre. Toutes les Puissances célestes sont en fervente prière et le sanctuaire est rempli des chœurs des Anges, comme d'une Cour en l'honneur de Celui qui est offert en sacrifice. Il n'est rien de plus facile à croire, quand on sait en quoi consiste le divin Sacrifice.

» Mais j'ai appris d'une certaine personne, qui le tenait d'un vénérable vieillard, à qui DIEU se plaisait à révéler ses secrets, qu'un jour, par une faveur divine, il eut la claire vision de ce qui se passe à la Messe. Il vit donc, pendant le saint Sacrifice, une multitude d'Anges qui descendaient tout à coup dans le sanctuaire, sous une forme humaine, et revêtus de robes éclatantes. Ils entouraient l'autel, se tenant dans un grand respect et la tête profondément inclinée, comme on fait à la cour, en présence d'un grand roi. Et je ne fais aucune difficulté de le croire. »[3]

Prêchant au peuple d'Antioche, le saint évêque disait encore : « Sans doute, vous pouvez

---

1. Luc. XXII, 46.

2. *Sum. Theolog.* P. III. 9. 83, a 4. ad. 9.

3. Du sacerdoce. VI. — Nous empruntons cette citation et les suivantes au chapitre IXe de l'excellent opuscule : *Le Saint-Sacrifice de la Messe*, par Mgr Vaughan. Traduit par le R. P. Doyotte, S. J.

prier chez vous, mais pas comme à l'église. Ici, ce ne sont pas les hommes seulement, mais encore les Anges qui sont en adoration et en prière, dans le lieu saint, à l'heure solennelle du Sacrifice; et les Anges, montrant à DIEU le Corps du Seigneur, prient pour les hommes, comme s'ils disaient: « Nous vous implorons, Seigneur, en faveur de ceux-ci, pour qui vous venez d'immoler ce Corps sacré de votre Fils. »[1]

La même croyance se trouve en Occident; saint Ambroise l'affirme; parlant de l'Ange qui se tenait debout à la droite de Zacharie, quand il offrait ses parfums, il nous dit: « Daigne un Ange nous assister quand nous encensons l'autel, et que nous offrons le Saint Sacrifice! ou plutôt, puisse-t-il devenir visible à nos yeux! car nous ne pouvons douter qu'un Ange ne soit présent, quand JÉSUS-CHRIST est là qui s'immole. »[2]

Au VIe siècle, saint Grégoire, Pape, donne le même enseignement: « A l'heure même du Sacrifice, à la parole du prêtre, les Cieux s'ouvrent et les Chœurs des Anges viennent assister aux mystères de JÉSUS-CHRIST. Alors les choses les plus sublimes s'unissent aux plus infimes; le Ciel se joint à la terre; le visible et l'invisible ne font plus qu'un. »[3]

Au siècle suivant, c'est le vénérable Bède qui nous dit: « De même que les Anges, comme on le rapporte, ont veillé sur le Corps du Sauveur, enseveli au tombeau, nous devons croire qu'ils viennent au moment de la Consécration pour lui faire une cour durant les Saints Mystères.

« Les apôtres n'exigeaient-ils pas que les femmes se couvrissent la tête d'un voile, à *cause des Anges?* »[4]

Le Bienheureux Alain, disciple de Bède, parle aussi de la présence des Anges à la Messe: « Ces adorations du Saint Sacrifice sont rendues à DIEU seul, par le prêtre, avec toute la famille de la maison de DIEU. Les Saints Anges et les esprits bienheureux forment avec nous la Cité de DIEU, Cité unique, dont une portion habite la terre et l'autre le Ciel. Je ne doute nullement que la portion de la céleste Jérusalem ne se rende présente, ici-bas, à la célébration des saints Mystères afin que, par leur ministère et leurs prières angéliques, ces adorations s'élèvent vers la divine Majesté, comme d'un autel plus élevé et plus digne. Ainsi nous devons croire, qu'au moment de la Consécration, quand JÉSUS-CHRIST est présent et s'immole sur l'autel, les Anges l'accompagnent et viennent pour le servir. »[5]

Benoît XIV a résumé toute cette doctrine dans son livre *Le Saint Sacrifice de la Messe:* « Les Eglises grecque et latine, dit-il, ont toujours cru, qu'après la Consécration, les Anges descendent du Ciel pour entourer l'autel et adorer Notre-Seigneur qui s'y trouve réellement présent. »[6]

En quoi ces bienheureux esprits participent-ils au Sacrifice de nos autels?

Tout d'abord par leurs *adorations:* c'est l'enseignement de tous les Pères que nous venons de citer: « Les Anges sont *en adoration* à l'heure solennelle du Sacrifice, »[7] dit saint Jean Chrysostome. « Les Anges viennent lui faire la cour au moment de la Consécration, »[8] dit le vénérable Bède.

« Ne doutez pas, dit encore saint Anselme, qu'à l'heure du Sacrifice, les Anges ne soient

1. Hom. 3a contra Anom.
2. In Luc. I.
3. Dialog. IV. 58.
4. In Luc. XXI. V. 5.
5. Profession de foi.
6. Liv. XI. ch. XV. no 26.
7. S. Chrys. loc. cit.
8. Beda, loc. cit.

prosternés devant leur Créateur, pour lui offrir, dans le plus profond respect, l'hommage de leurs ineffables adorations. »[1]

Notre-Seigneur a, plus d'une fois, daigné confirmer cette doctrine par de consolantes visions.

Une nuit, vers l'an 1639, Jérôme de Silva, Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, était prosterné devant le Tabernacle; soudain, le chœur de l'église s'illumine et, autour de la blan-

« SANCTUS, SANCTUS, SANCTUS, DOMINUS DEUS SABAOTH! »
Anges chantant. — Tableau de Van Eyck.

che hostie, le saint Religieux aperçoit les Anges en adoration devant le Sauveur et réparant par leurs hommages les profanations dont il est l'objet au saint autel.

C'est pour exprimer ces adorations des esprits célestes que l'art chrétien les représente chantant les louanges du Dieu immolé sur l'autel, tenant en main un encensoir d'or. — Tel l'Ange de l'Apocalypse: « Il vint un autre Ange et il se tint devant l'autel; il avait un encensoir d'or, et beaucoup d'encens lui fut donné, afin qu'il plaçât les prières des Saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. »[2]

1. S. Anselme. *Recueil de prières.*
2. Apoc., VIII. 3.

Parfois les Anges concourent aux apprêts du Sacrifice; ainsi en advint-il dans le fait merveilleux que nous allons raconter. « En 1231, un prêtre espagnol, nommé Perez, fut amené prisonnier devant Zeilh-Abuley, roi de Murcie. Aux questions du prince musulman, il répondit qu'il était prêtre du vrai DIEU et que, grâce à son ordination, il pouvait changer le pain et le vin terrestres au Corps et au Sang du Souverain Maître du Ciel et de la terre; Zeilh-Abuley dit qu'il voulait être témoin d'un tel prodige. On fit venir de la plus proche ville catholique les vêtements et les vases nécessaires pour le Saint Sacrifice. Perez allait en commencer la célébration, quand il s'aperçut qu'il n'y avait pas de croix sur l'autel; il hésitait à enfreindre les prescriptions liturgiques, quand deux anges, aux yeux de toute la cour, apportèrent une parcelle de la vraie Croix... Cette intervention amena la conversion du roi de Murcie. »[1]

ANGES PORTANT AU CIEL L'AME DÉLIVRÉE PAR LE SAINT SACRIFICE.
Missel Italien (XIIIe Siècle.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Impr. Libr. réunies).

Les Anges participent au Sacrifice par un concours plus direct et plus efficace encore. *Ils offrent à Dieu nos prières.* Dès le commencement du IIIe s., Tertullien nous le dit, au moins implicitement, en appelant l'Ange de l'autel, *l'Ange de la prière.* « *Angelo... orationis adstante.* »[2]

Ils offrent à Dieu l'oblation du prêtre et des fidèles. — L'Eglise le laisse entendre quand, au Canon, par la bouche de son prêtre, elle dit au Seigneur : « Nous vous supplions, DIEU tout-puissant, *ordonnez que ces dons soient portés, par les mains de votre Ange saint,* sur votre autel sublime... »

Ils ont encore reçu — l'iconographie chrétienne se plaît souvent à nous le rappeler — la douce mission d'accompagner au ciel le Bienheureux dont l'âme vient d'être délivrée par le Sang de JÉSUS-CHRIST.

Ainsi qu'à l'oblation du Sacrifice, les Anges ont une part active à la *Communion* des fidèles.

Parfois, à ce moment solennel du Sacrifice, ils inspirent aux chrétiens des pensées conformes au grand acte qu'ils vont accomplir. — Au rapport de saint Nil, saint Jean Chrysostome déclara, plus d'une fois, qu'en célébrant la Messe, il avait vu, au moment de la Consécration, le Ciel s'ouvrir et une multitude d'Anges descendre sur la terre sous une forme humaine, entourer l'autel, se prosterner et se mêler parmi les fidèles qui communiaient, leur suggérant les sentiments qui devaient alors les animer.[3]

Parfois encore, les Saints Anges sont chargés d'inscrire, sur le livre de vie, le nom des frères qui communient: « J'ai rencontré en Egypte, raconte Pallade, un homme d'une éminente sainteté, appelé Ammonas; DIEU récompensait son humilité par de fréquentes visions. Un jour qu'il offrait le Saint Sacrifice, il vit un Ange debout, à la droite de l'autel. L'en-

1. Craconius, de Signis. S. Crucif. 2a part. L. v. cap. XXIII. Cité par Corblet. *Sacrement de l'Eucharistie.* C. I, p. 473.

2. *De oratione,* cap. XVI.

3. Corblet, loc. cit., p. 451.

voyé divin observait les frères qui s'approchaient de la Table sainte et inscrivait leurs noms dans un livre d'or. »[1]

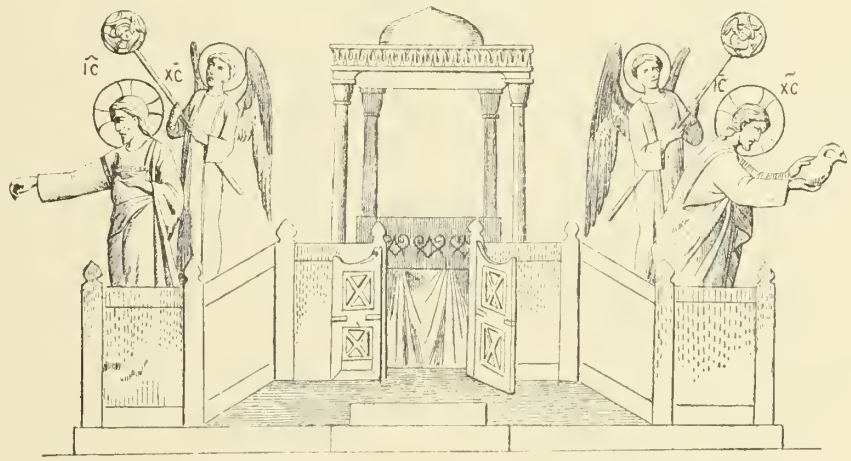
Fréquemment, nous voyons dans l'histoire la Sainte Communion distribuée par les Anges.

Au témoignage de Pallade,[2] c'était un Ange qui portait l'Eucharistie au solitaire saint Marc, dans son désert de Scété.

Sainte Odile, abbesse de Hohenbourg, était sur le point d'expirer; par la permission de Dieu, un Ange vint lui donner le saint Viatique.[3]

Saint Bonaventure n'était pas encore prêtre; un jour, par délicatesse de conscience, il hésitait à participer aux saints Mystères; un Ange descendit du Ciel pour le communier.

En 1489, sainte Véronique de Binasco était en méditation; un Ange lui apparaît, tenant en main une hostie brillante comme le soleil; il la dépose respectueusement sur les lèvres de



ANGES FLABELLIFÈRES.
Sujet central d'une fresque byzantine, à Nékrési (Caucase).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Impr. Libr. réunies).

la Religieuse ravie en extase; une autre fois, c'est le Sauveur lui-même qui, entouré d'anges, lui donne la sainte Hostie en lui disant: « Ma fille, reçois mon Corps. »[4]

La bienheureuse Colombe de Riéti reçut plusieurs fois la Communion des mains de Notre-Seigneur et de ses Anges. — Un jour que son confesseur disait la Messe dans une autre église que celle où elle l'entendait, la bienheureuse sentit un vif désir de s'unir à Notre-Seigneur. — Voici qu'un prêtre vient à elle, tenant entre ses doigts le Corps sacré de Jésus-Christ et le lui donne. — Pendant ce temps, son confesseur, qui célébrait les saints Mystères, éprouvait une peine très vive de ne pas retrouver dans le calice, au moment de la Communion, le fragment d'hostie qu'il y avait déposé. — Après la Messe, il fit part de son chagrin à la Bienheu-

1. Cité par Corblet, ib. p. 453.

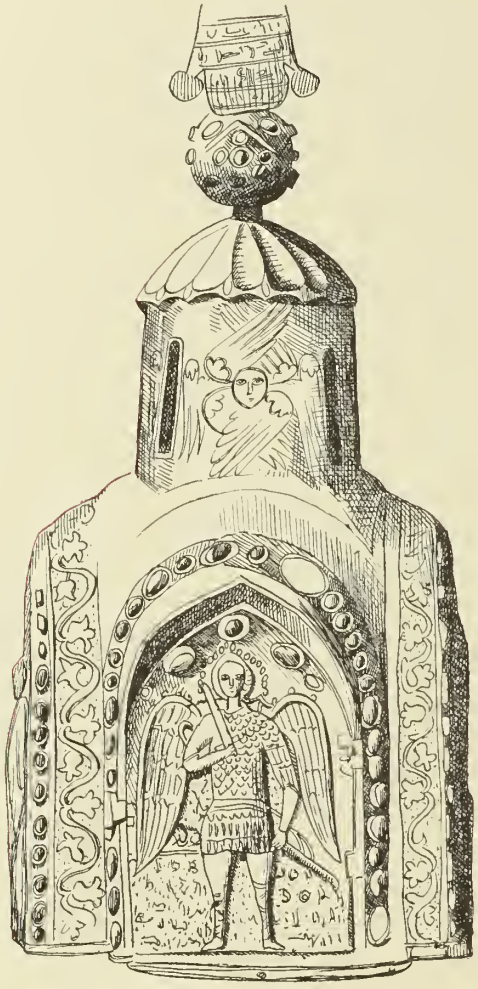
2. Opera L. VIII. cap. XIX.

3. On conserva, jusqu'en 1546, au couvent de Hohenbourg, le vase miraculeux dont l'Ange s'était servi en cette circonstance; en mémoire de ce prodige, le monastère avait un calice dans ses armoiries (Th. de Bussière. *Hist. de sainte Odile*).

4. Isolanus. *Vie de sainte Véronique.* L. VII, ch. II et III.

reuse Colombe : « Ne vous affligez point, mon Père, lui répondit-elle, ce fragment de la sainte Hostie m'a été apporté dans la cathédrale par un Ange, et il repose en ce moment dans mon cœur. »[1]

Chacun sait que l'angélique Stanislas Kostka fut miraculeusement communié de la main des Anges. — C'est un Ange encore qui, au fameux pèlerinage de Notre-Dame du Laus, ouvrit le Tabernacle et donna à la Vénérable Benoîte Mercurel le Corps de JÉSUS-CHRIST, que les Jansénistes, maîtres du Sanctuaire, refusaient de lui donner.



SAINT MICHEL, L'ANGE DU SACRIFICE.
Buriné sur le Tabernacle de Djoumath.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Ce sont des Anges enfin qui remplirent cette douce fonction auprès de sainte Agnès de Montepulciano, auprès de saint Amphiloque, de saint Gerlac, ermite, de saint Ludan, prince écossais; auprès de sainte Mechtilde, de saint Onuphre, de saint Paphnuce; auprès du Bienheureux Alphonse d'Orosio, des Bienheureuses Angèle de Foligno, Dorothée de Pologne, Ida de Louvain,[2] etc. N'est-il pas bien naturel que DIEU ait si souvent choisi des Anges pour distribuer le Pain des Anges à ces Anges de la terre?

Dans une vieille fresque byzantine de l'église de Nékrési, dans le Caucase, nous voyons représentés les membres du Collège apostolique, communiant, sous les deux espèces, de la main du Sauveur. Des Anges sont là, tenant en signe de respect, au-dessus de la tête de Notre-Seigneur, le *flabellum* liturgique. (Grav. page 249).

Ailleurs, l'iconographie se plaît à représenter des Anges agenouillés, tenant des flambeaux en main devant le Saint Sacrement exposé.

Tout au sommet de l'abside de Saint-Jean de Latran, restaurée par Léon XIII, des Anges sont représentés, ailes déployées. Ils sont bien là à leur place, planant au-dessus de l'autel, ces esprits célestes, à la voix desquels le prêtre, sur l'ordre de l'Eglise, doit unir sa voix au cours du Saint Sacrifice : *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur!*

Quel est l'ange chargé par DIEU d'assister aux Saints Mystères? — Quelques-uns pensent que c'est l'Ange gardien de l'église où se célèbre la Messe; selon d'autres, l'Ange gardien de l'autel; selon d'autres encore, l'Ange gardien du célébrant lui-même. D'après une opinion probable, cet Ange privilégié serait l'Archange saint Michel, honoré dans l'Eglise comme le dé-

1. Petits Bolland. 7e édit. c, II, p. 69.

2. Voir Corblet, T. I, p. 295.

fenseur de la sainte Eucharistie. Dans une révélation faite à saint Eutrope, ermite, saint Michel n'a-t-il pas déclaré qu'il avait été choisi pour être l'Ange gardien du Saint Sacrement? Son nom n'est-il pas mentionné plusieurs fois au cours du Saint Sacrifice, au *Confiteor*, au second encensement, à l'offertoire des Messes de *Requiem?*[1]

Du reste, saint Michel, selon la tradition, serait assisté, nous l'avons vu, d'une multitude d'esprits bienheureux, trop heureux de remplir, à tous les instants, sur tous les points du globe, une si auguste fonction.

SÉRAPHINS DOMINANT LE DIVIN SACRIFICE.
Abside de Saint-Jean de Latran, restaurée par Léon XIII.

Les Anges, dans leur manière d'assister à la Messe, sont nos modèles. Ils sont respectueusement prosternés et ils adorent.

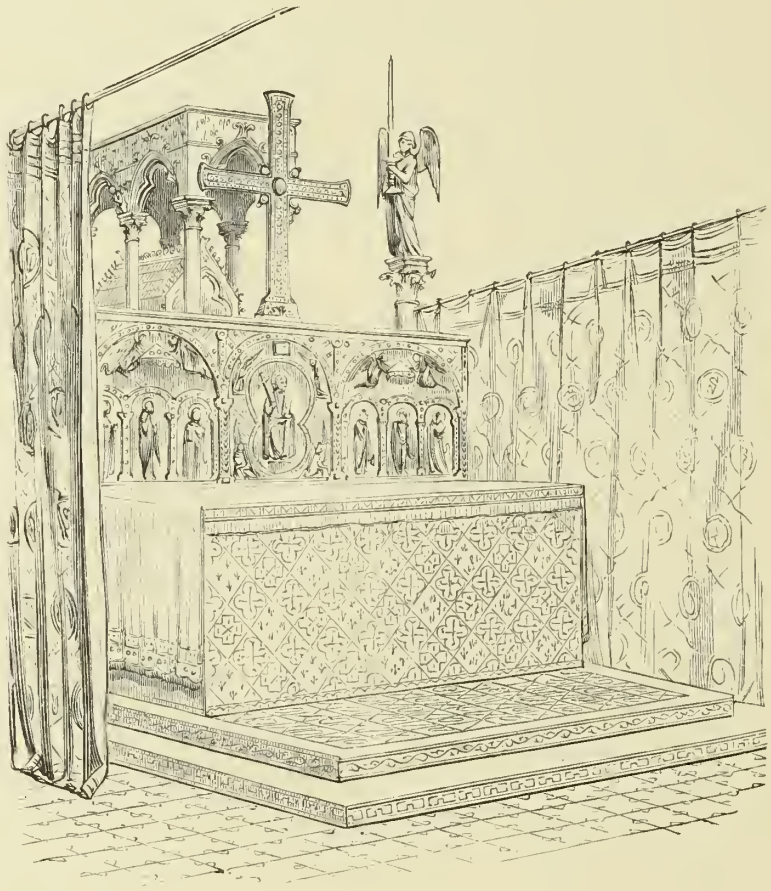
Respect extérieur, adoration du cœur; deux conditions essentielles de toute bonne assistance à la sainte Messe.

Le respect doit se traduire dans la *mise*, dans les *regards*, dans le *silence*, et jusque dans la *pose*.

Une minute avant l'Evangile de la Messe de onze heures, voyez cette grande dame qui,

1. Faber. *Le Saint Sacrement.*

escortée de son mari, de son fils, de sa fille et de sa fillette, fait, par l'allée de la nef principale, son entrée sensationnelle dans l'église. Le froufrou de sa traîne annonce à tous les fidèles l'apparition de Madame. — Quelle mise, grand Dieu! quelle profusion de dentelles sur cette robe aux couleurs tapageuses! que de bijoux sur ce corps! bracelets, broche, sautoir immense, étalant sur la poitrine ses volumineux replis; sur le chapeau gigantesque, des plumes, des oiseaux, des paillettes d'or et d'argent... Madame s'est-elle trompée de logis? en entrant dans le Lieu saint, a-t-elle cru entrer dans une salle de théâtre ou dans un casino? — Le mari



ANGES ADORATEURS.
Autel de l'Eglise Abbatiale de Saint-Denis.

est correct, mais il tient à la main un jonc à pomme argentée en guise de paroissien. — La grande fille est digne de la mère, meilleur goût peut-être, mais non moins d'inconvenance; sa robe très claire, très transparente, très ajustée, semble plus faite vraiment pour un bal que pour un Sacrifice. — La fillette s'avance ingénue, col nu, bras nus, jambes nues, jupe très courte, trop courte; costume de bain de mer transporté jusque dans l'église — Le grand fils s'avance à son tour, une fleur à la boutonnière. Au lieu de gilet, une large ceinture noire lui serre la taille et se détache sur le blanc immaculé de son plastron de chemise. — Il porte une culotte courte serrant au genou des bas écossais. — Monsieur est venu à l'église en bicycle et en a gardé le costume : c'est d'un parfait sans-gêne.

Je laisse à penser si les yeux des fidèles sont attirés par cet appareil théâtral. — « Voilà l'étalage du *Bon Marché* qui vient à la Messe, » dit un plaisant à sa voisine.

Cependant, Madame et Mademoiselle jouissent de leur triomphe. Hélas! plus qu'elles encore, les démons se réjouissent et les Anges s'attristent de cette exhibition, source de tant de distractions et de tant d'irrévérences.

Que vous mettiez, chrétiens et chrétiennes, que vous mettiez, quand arrive le jour du Seigneur, ce que nos aïeux appelaient « *les habits du Dimanche*; » que vous revêtiez pour la Sainte Messe, des vêtements d'une fraîcheur plus grande, d'un tissu plus précieux, d'une confection plus soignée, nul ne vous en blâmera; chacun au contraire vous en louera, car chacun verra dans ce soin un hommage indirect au Dieu que vous venez visiter.

Mais pour ne pas dépasser la mesure, pour réserver au théâtre ce qui appartient au théâtre, et à l'église ce qui convient à l'église, méditez bien ces paroles de saint Paul: « Que les femmes prient, étant vêtues comme le demande la décence; qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés ni des ornements d'or, ni des perles, ni des habits somptueux, mais avec de bonnes œuvres, comme le doivent faire des femmes qui font profession de piété. »[1]

Méditez ces paroles de Notre-Seigneur à sainte Marguerite de Cortone: « Je gémis des modes vaines, nouvellement introduites dans les vêtements et les ornements. Oui, je suis souvent mortellement atteint par ces dentelles, ces parures exagérées, ces frisures de cheveux; car ceux qui les font portent sur leur face l'orgueil et les insignes de Satan. »[2]

Méditez le sévère avertissement de Clément d'Alexandrie: « Que votre beauté, dit-il aux femmes, ne soit pas un piège pour le cœur des hommes. »[3] Et il ajoute avec une ironie charmante: « La femme couverte d'or et de pierreries ressemble vraiment aux temples d'Egypte qui, sous leurs marbres et leur or, cachent un crocodile ou un chat. »

Ecoutez ce que saint Jean Chrysostome disait à une mondaine, très parée, qui entrait à l'église: « Etes-vous une fiancée se rendant à ses noces? Si vous allez dans le Lieu saint pour implorer miséricorde, pourquoi ce luxe? Est-ce là une livrée de pécheresse repentante? Non seulement vous ne sortirez pas justifiée, mais vous augmenterez le nombre de vos dettes, vous provoquerez de nouveau sur vous la colère du Ciel. »[4]

Ecoutez ces paroles arrachées à une âme véritablement apostolique: « Il y a des centaines, des milliers de pauvres gens qui ont désappris le chemin de la Messe parce qu'ils n'osent plus, le Dimanche, aller à l'église pour assister au Saint Sacrifice avec leurs vêtements ordinaires et leur costume de travail. Ainsi la vanité et la mondanité de vos modes ont chassé les pauvres de la maison de Dieu, de cette maison de leur Dieu, où tous les pauvres devraient se trouver à l'aise et chez eux. Les auteurs criminels de cette insolente et coupable vanité répondront certainement des péchés qu'ils auront fait commettre. »[5]

Ces paroles du Cardinal Vaughan sont profondément vraies; nous les avons trouvées au cours des Missions que nous avons prêchées, sur les lèvres des pauvres gens que nous invitions à se rendre à la Messe: « On n'est pas assez riche pour se mêler au beau monde, nous répondait-on; on n'a pas de quoi s'acheter de beaux habits. »

Chrétiennes, méditez ces paroles, et craignez que, par votre luxe, vous n'éloigniez du Lieu

1. I Tim. II, 9 et 10.

2. *Vie de sainte Marg.*, ch. IX, p. 40, p. 348.

3. Pædag. L. II, cap. X.

4. Cité par Cochem, p. 409.

5. Vaughan. *Le Saint Sacrifice de la Messe*, ch. XVIIIe.

saint quantité de pauvres gens qui n'auront pas le courage de supporter le contraste humiliant de leur pauvreté et de votre magnificence.

Jadis les Génoises allaient à la Messe avec leur mezzaro, les Espagnoles avec leur mantille, les Picardes avec leur affulette, les Basques avec leur capulet, les Bretonnes avec leur coiffe gracieuse et modeste.

Heureux temps où le costume national et traditionnel aidait à garder dans la maison de Dieu la réserve et la décence! S'il ne doit plus revenir, s'il est dorénavant acquis qu'un faiseur Juif de Paris dictera, chaque année, aux femmes de France les modes les plus grotesques et parfois les plus hardies, qu'au moins les chrétiennes aient assez de tact pour ne point franchir le seuil du temple revêtues de ces accoutrements bizarres, ornées de ces perles, de ces paillettes et de ce clinquant dont elles laissaient jadis le honteux monopole aux comédiennes et aux chanteuses des boulevards.

AVEC QUEL PIEUX RESPECT NOS ANCÊTRES DU XIVe SIÈCLE ASSISTAIENT A LA SAINTE MESSE.
Bibliot. nat., latin 757.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun

Si leur rang, si leur condition, si la volonté d'un mari les oblige à un certain luxe, qu'elles prennent alors les sentiments de la jeune et aimable Elisabeth, fille du roi de Hongrie, épouse de Louis, landgrave de Thuringe. Obligée par son mari d'assister à la Messe dans le somptueux appareil qu'exigeait son rang, elle était profondément confuse de se présenter ainsi devant Dieu en son vêtement royal; elle en faisait disparaître, en entrant à l'église, tous les ornements qu'elle en pouvait ôter, ses joyaux et même ses gants, et alors, les mains modestement cachées sous son manteau, elle s'absorbait dans la prière. Notre-Seigneur voulut lui prouver combien il aimait cette modestie et cette humilité: un jour, pendant qu'elle priait, il l'environna d'une céleste lumière qui frappa d'admiration tous les assistants.

Il faut veiller sur ses *regards* pendant la Sainte Messe; Dieu le fit bien comprendre à la Bienheureuse Véronique de Binasco : « Un jour, raconte-t-elle, j'étais à la Messe, je fixai les yeux sur une Religieuse agenouillée au pied de l'autel. Aussitôt, un Ange, qui avait coutume de se tenir à côté de moi, me réprimanda avec sévérité... »[1]

Que les Anges gardiens auraient à faire, de nos jours, s'ils devaient réprimander toutes ces mondaines qui, à l'heure du Saint Sacrifice, passent leur temps à contempler les chapeaux éclatants qui émergent de cette nef, transformée en un parterre de fleurs! — Est-ce le temps d'étudier sur ses voisines l'effet des nouvelles modes?

Chrétiennes, pour prévenir cette curiosité funeste, tenez vos yeux fixés sur l'autel où le prêtre offre la sainte Victime, ou bien sur votre livre, dont les prières vous aideront à vous associer au divin Sacrifice.

Est-il nécessaire de vous recommander *le silence* pendant la célébration des saints Mystè-

1. Bolland, 13 janv.

ANGE DE FRA ANGELICO - 1433 - (MUSEE DE FLORENCE)

res? — Hélas! oui; à certaines Messes, aux Messes de mariage spécialement, nos églises catholiques semblent converties en un champ de foire : on y cause comme sur la place publique. Les toilettes brillantes, les fleurs qui décorent le sanctuaire, la musique tapageuse, la dot ou les qualités des jeunes mariés deviennent le thème habituel de ces conversations. — Et pendant qu'on s'égaie avec ce sans-façon, le Fils de Dieu renouvelle sur l'autel l'immolation du Golgotha!

Le sans-gêne contemporain a fait irruption jusque dans le Lieu saint. Qu'on est loin aujourd'hui de *la pose* respectueuse qu'avaient nos ancêtres à l'heure de la Messe! — Regardez les vieilles miniatures que nous mettons sous vos yeux; vous y voyez les fidèles debout, généralement à genoux, souvent prosternés, jamais assis. — Bancs et chaises sont d'importation relativement moderne. — Dans les premiers siècles, la *cathedra* — siège d'honneur — était réservée au Pontife et le banc semi-circulaire de l'abside était assigné aux prêtres qui formaient l'escorte de l'évêque. — Tertullien dit « qu'il est très inconvenant de s'asseoir à l'église, en la présence du Dieu vivant et en face de l'Ange de la prière. »[1]

Si de nos jours l'Eglise, eu égard à notre faiblesse, tolère que les fidèles puissent s'asseoir pendant certaines parties de la Messe, usez de sa condescendance, mais gardez-vous, Monsieur, de vous étendre ainsi, le dos renversé sur le dos de votre chaise, la jambe droite nonchalamment ramenée sur votre genou gauche... Souvenez-vous de grâce que vous n'êtes pas au café....

La clochette retentit et vous avertit que le moment est proche où le pain va être transsubstantié. Les fidèles se lèvent, les femmes s'agenouillent; c'est bien; mais vous, Monsieur, pourquoi rester ainsi debout, raide et droit comme le jonc qui vous sert d'appui, tandis que les Anges se prosternent et vénèrent la Majesté infinie de Dieu, présent sur l'autel? Pourquoi tenir la tête audacieusement levée quand tous les fronts s'inclinent? Est-ce fanfaronnade, respect humain, désir de paraître *un grand homme?* Eh bien! retenez cette parole d'un éminent publiciste :[2] « *L'homme n'est grand qu'à genoux.* » Parole vraie toujours, mais jamais aussi vraie qu'à l'heure où les saints Mystères mettent en présence le Créateur et sa créature. Un homme affectant de rester debout devant Dieu, est aussi ridicule que le nain qui, se dressant sur la pointe des pieds, essaierait d'atteindre la taille d'un géant qu'il jalouse.

Le respect extérieur dont les Anges nous donnent l'exemple au Saint Sacrifice, doit procéder d'un sentiment intime d'adoration profonde et de muette offrande.

« L'audition de la Messe, dit un pieux auteur,[3] n'est pas à proprement parler une prière; c'est un acte d'adoration, c'est l'offrande d'un Sacrifice divin, offrande que les assistants, s'ils sont convenablement disposés, font avec le prêtre. »

Ici encore, les Anges sont des modèles. Sainte Brigitte nous le dit, dans le récit d'une de ses visions: « Après la Consécration.... les chœurs des Anges descendaient, contemplaient le prêtre, incliné vers lui avec une respectueuse tendresse... »

Elle dit ailleurs: « Tous les Anges présents l'adoraient (l'Agneau) et le servaient. Ils étaient aussi nombreux que les grains de poussière qui remplissent l'air. »[4]

Comme les Anges, adorons la Sainte Hostie avec tremblement, « *tremunt potestates;* » avec ce tremblement de l'âme que nous conseille saint François de Sales, quand il nous dit : « L'homme doit trembler, le monde doit frémir, le Ciel tout entier doit être ému, lorsque sur l'autel, entre les mains du prêtre, apparaît le Fils du Dieu vivant! »

1. *De Orat.*, cap. XVI.
2. Louis Veuillot. *Parfum de Rome*, T. I.
3. Gobat. *In alph. sacræ audit.*
4. Lib. VIII, cap. 4 et 36.

Adorons la sainte Hostie en silence, silence que rien ne doit troubler, en ce moment auguste de la Consécration.[1]

A l'adoration, joignons l'offrande de la Victime qui vient de descendre sur l'autel... Ce n'est pas le moment de chanter des cantiques ou d'égrener son chapelet. Il faut, après la Consécration, faire ce que fait le prêtre; il faut dire avec lui : « Nous offrons à votre sublime Majesté, un sacrifice † pur, un sacrifice † saint, un sacrifice sans tache, le pain † sacré de la vie éternelle et le calice † de l'éternel salut. »

Faisons cette offrande comme la fait l'Ange du Sacrifice, avec un cœur tout brûlant d'amour. — L'iconographie chrétienne nous le représente agitant devant l'Hostie un *thuribulum* aux charbons ardents. Que notre cœur, au cours de la Sainte Messe, soit plus brûlant encore que l'encensoir d'or agité par l'Ange!

1. Du *Sanctus* au *Pater*, l'Eglise prescrit au prêtre un silence respectueux.

PENDANT LA MESSE.

Chapitre Quinzième.

LA MESSE ET LA SAINTE VIERGE

En visitant l'archevêché de Ravenne, dans l'oratoire privé du palais, j'admirai — Mosaïque du VIe siècle — une Vierge majestueuse comme un sacrificateur; l'artiste chrétien l'a revêtue des ornements sacerdotaux que le prêtre porte à l'autel.

La Vierge Marie dans l'attitude du prêtre à l'autel! La Vierge Marie revêtue des ornements que peut seul porter le prêtre à l'autel! Quelle grande idée est indiquée là! Notre-Dame n'a-t-elle pas été la médiatrice et comme la prêtresse de la loi nouvelle? Sa vie tout entière n'a-t-elle pas été, de l'Annonciation au Calvaire, comme une Messe crucifiante et féconde?

C'est la pensée de l'Eglise, fréquemment exprimée par les Saints Pères et les auteurs ascétiques.

Pensée que nous allons essayer de mettre en lumière pour la plus grande gloire de la Corédemptrice du genre humain et pour le plus grand profit de nos âmes.

« Le douloureux sacerdoce de Marie, on l'a fort bien dit,[1] commence dès l'instant solennel où le Verbe Dieu s'incarna dans son chaste sein; son cœur immaculé devint comme le premier autel où l'Agneau de Dieu inaugura son sacrifice. Car *c'est en entrant dans le monde que Jésus-Christ dit à Dieu son Père: Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes pour le péché ne vous ont pas plu. Mais j'ai dit: je viens... pour faire, ô Dieu, votre volonté.* »[2]

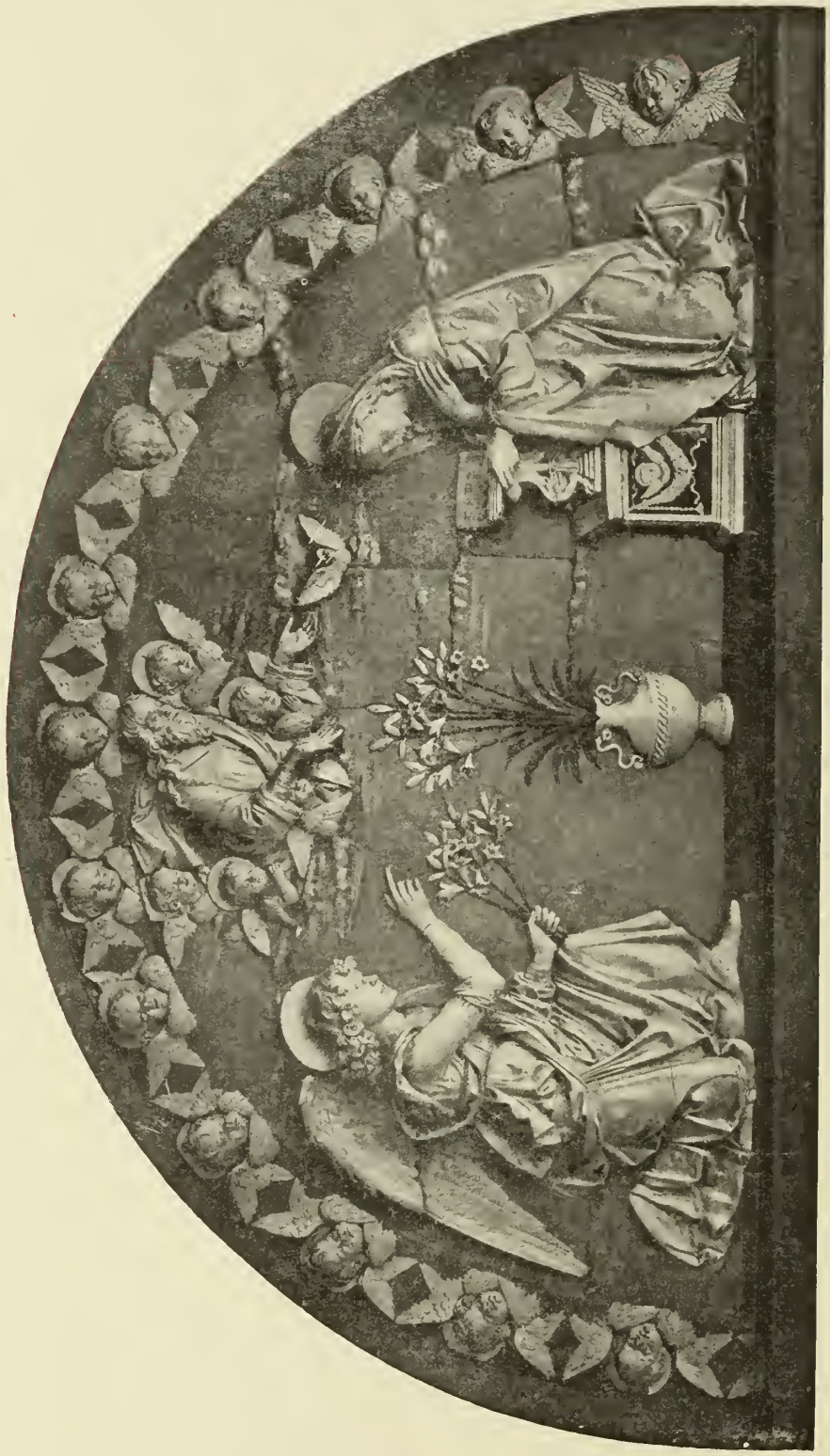
Ce sacrifice de lui-même à son Père, Jésus voulut le faire volontairement: « *Voluntarie sacrificabo tibi.* »[3] — Marie, coopératrice de Jésus, dans son holocauste, dut, elle aussi, sacrifier librement.

C'est là la raison du dialogue sublime de l'Ange et de la Vierge, au jour de l'Annonciation.

La Maternité divine, — Marie le sait, — n'ira pas, dans les desseins d'en haut, sans l'immolation divine. Etre Mère, pour Marie, ce sera du même coup être sacrificatrice. L'Ange offre donc à la Vierge cette maternité sanglante, il ne l'impose pas. De là, cette série de questions qui se terminent par l'acquiescement généreusement donné.

1. *Le Très-Saint Cœur de Marie*, par le R. P. Modeste, chez Josse à Paris.
2. Heb. X. 5.
3. Ps. LIII, 8.

De Nazareth, Marie voit à cette heure le Golgotha, et, l'œil sur la Croix, prêtresse magna-



PAR LE FIAT DE L'ANNONCIATION, MARIE ACCEPTE LE SACRIFICE ENTREVU.
Bas-relief de Luca della Robbia.

nime, elle dit à Dieu : « *Fiat mihi secundum Verbum tuum !* Qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Tel le *Fiat* du prêtre à l'autel : « Seigneur Dieu, dit le célébrant, après l'offrande du pain et du vin, Seigneur Dieu, que notre Sacrifice s'accomplisse de manière à vous plaire ! *Fiat sacrificium nostrum !* »

Mais comment s'accomplira le sacrifice de Marie ? Tout comme le Sacrifice de la Messe, car il y a des analogies admirables entre l'Incarnation et la Consécration.

Après avoir dit son *Fiat*, le prêtre étend la main, lève les yeux au ciel, et dit en bénissant l'offrande : « Venez, Sanctificateur tout-puissant, Dieu éternel, et bénissez ce Sacrifice préparé en votre nom. » C'est là l'invocation du Saint-Esprit, l'Epiclèse qui joue, — on s'en souvient, — un si grand rôle dans le rite grec.

Les liturgistes se sont demandé pourquoi l'Eglise ordonnait ainsi à son prêtre d'invoquer le Saint-Esprit au cours du Sacrifice. La raison qu'ils nous donnent est faite pour nous affectionner, tout à la fois, et à la Messe, et à la Vierge Marie, en nous montrant les rapports intimes qui existent entre l'une et l'autre. « Pourquoi, dit le savant Docteur Gihr, pourquoi s'adresser à la troisième Personne de la Sainte Trinité pour obtenir ce changement du pain et du vin ? — Le motif principal est tiré de l'analogie entre la Messe et l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein immaculé de Marie... L'Incarnation se renouvelle, en quelque sorte, par l'Eucharistie, en plusieurs endroits à la fois, et dans tous les temps. Pour cette raison, on attribue donc au Saint-Esprit les merveilles de la Consécration, comme on lui attribue les merveilles de l'Incarnation. Ces deux mystères sont des œuvres de la miséricorde divine ; par leur pureté et leur sainteté infinie, ils ont une ressemblance particulière avec le caractère propre de l'Esprit Saint qui est la charité, la sainteté et la bonté mêmes. Bien que les trois personnes divines concourent à l'œuvre de la Consécration, on l'attribue donc souvent à la troisième Personne.

BOITE A HOSTIE EN IVOIRE,
Conservée au Musée de Dijon (XIVe S.)

« Dans le Symbole, nous professons que le Fils de Dieu a pris un corps dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit ; de même nous reconnaissons que ce même Saint-Esprit change par sa toute-puissance, comme maître et dispensateur de la vie, les éléments inertes du pain et du vin, au Corps et au Sang de Jésus-Christ. »[1]

Marie a dit son *Fiat*, et, de même qu'à la parole du prêtre, Jésus descend sur l'autel, ainsi, à la parole de la Vierge Marie, Jésus descenditdans le chaste sein de la Vierge.

Jésus dans le sein de la Vierge ! Séjour mystérieux que nos ancêtres du Moyen Age, dans leur piété naïve, aimaient à voir symbolisé dans le séjour des saintes Espèces au fond de la cassette où le prêtre les renfermait : « La cassette *(Capsa)*, dans laquelle on conserve les hosties consacrées, dit Guillaume Durand dans son *Rational*, signifie le corps de la Vierge glorieuse. »[2]

Et pour que le symbolisme fût plus frappant encore, les pieux artistes se plaisaient à creuser leur ciboire dans un ivoire immaculé ; ils se plaisaient à lui donner la forme d'une tour, parce que la tour était considérée comme l'emblème de la Sainte Vierge ; parce que Marie était saluée par l'Eglise du titre gracieux de tour d'ivoire : *Turris eburnea.*[3]

1. Gihr, *Le St Sacrifice de la Messe*, T. I, p. 186.
2. Ration. Lib. I, cap. 2.
3. Corblet, *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie* T. II, p. 295.

Au bout de neuf mois, Marie met son Fils au monde. Les saints Pères poursuivant leur parallèle entre l'œuvre de la Vierge et l'œuvre du prêtre, se plaisent à comparer la naissance qui eut lieu sur la paille de Bethléem, et celle qui a lieu chaque jour sur le corporal, au cours des saints Mystères. Saint Jean Chrysostome assimile l'autel à la Crèche, et remarque que JÉSUS repose sur l'autel, non plus entouré de langes, mais complètement enveloppé de l'Esprit-Saint.

« Est-ce selon l'ordre naturel, dit saint Ambroise, que JÉSUS est né de Marie? N'est-il pas évident que c'est par un privilège au-dessus de la nature qu'une Vierge est devenue mère? Or, le corps que nous consacrons est le même que celui qui est né de la Vierge. Pourquoi donc y chercher l'ordre naturel? »[1]

Il est dans la liturgie grecque, nous l'avons constaté, un usage qui semble vouloir rapprocher ces deux naissances, si fort au-dessus de l'ordre naturel, naissance de JÉSUS à Bethléem et naissance à l'autel.

Sur le disque qui contient l'hostie consacrée, le prêtre grec met un instrument nommé astérisque; il a la forme d'une étoile. Son but premier est de protéger la sainte Hostie et d'empêcher qu'elle ne soit touchée par le voile; mais sa forme nous rappelle l'étoile qui brilla sur le Fils de Marie; la parole de la liturgie la rappelle plus vivement encore; ayant encensé l'astérisque, le prêtre dit: « L'étoile s'arrêta là où était l'Enfant. »

L'Eglise latine n'a-t-elle pas voulu, elle aussi, par une de ses rubriques, assimiler la naissance mystérieuse qui se fait à l'autel à la naissance non moins mystérieuse qui se fit à Bethléem?

Noël, dans le cycle liturgique, c'est la fête du DIEU né du sein de Marie.

La Fête-DIEU, c'est la fête du DIEU né des paroles sacramentelles sur l'autel.

Eh bien! pour ces deux fêtes, l'Eglise veut que la même Préface soit chantée: « Il est digne et juste... de vous rendre grâces, Seigneur saint, Père Tout-Puissant, DIEU éternel, parce que, par le mystère du Verbe incarné, la lumière nouvelle de votre clarté a brillé aux yeux de notre âme, afin que, connaissant DIEU visiblement, nous soyons entraînés par lui à l'amour des choses invisibles! »[2] O Vierge, ô prêtre, soyez tous deux remerciés de nous avoir donné, par l'action d'un commun amour, le Verbe enfant, le Verbe Hostie.

A l'autel, à peine le célébrant a-t-il appelé le DIEU-Homme sous les voiles Eucharistiques, qu'il l'élève et l'offre à l'adoration des fidèles.

Ainsi avait fait Marie: à peine a-t-elle reçu son DIEU dans ses bras, qu'elle l'offre au monde; elle l'offre à l'adoration des bergers, elle l'offre à l'adoration des Mages; puis, au jour de sa Purification, elle le porte au Temple et le consacre solennellement à DIEU.

Et c'est alors que Siméon, tenant le Messie dans ses bras, rappelle à l'auguste Vierge l'engagement douloureux qu'elle a pris d'offrir son Fils au Seigneur; non pas seulement comme une oblation, mais comme une victime sanglante. « Un glaive de douleur, lui dit-il, traversera ton âme ». Marie se tait; elle comprend toute la portée de cette parole, comme elle l'avait déjà comprise au jour où elle avait dit son *Fiat*. — Elle ne retire rien de ce qu'elle a promis alors; elle va élever cet enfant si cher, pour le conduire au Sacrifice. Pendant trente années et plus, elle va entourer JÉSUS de ses soins les plus tendres, pour en faire une victime plus digne d'être immolée... O force d'âme, grandeur surhumaine de Notre-Dame dans l'exercice de son sacerdoce!...

Corédemptrice du genre humain, « Marie exerça sur JÉSUS la plénitude de la juridiction d'une

1. Πνεύματι πανταχόθεν ἀγίῳ περιστελλόμενον. De beato Philog. Hom. VI.

2. De Myster. n° 18.

mère. Elle consentit à sa Passion, et si elle ne pouvait en réalité retenir son consentement, parce qu'il était déjà compris dans son consentement originel à l'Incarnation, néanmoins, en fait, elle ne le retint pas; et ainsi JÉSUS alla au Calvaire comme l'offrande libre et volontaire que Marie faisait au Père. »[1]

JÉSUS alla au Calvaire; Marie l'y accompagna comme Abraham, jadis, accompagna son fils Isaac au lieu du sacrifice.

« Au point de vue purement humain, dit Faber, nous pourrions être surpris de la présence de Marie sur le Calvaire. L'échafaud de son Fils n'était pas la place convenable pour une

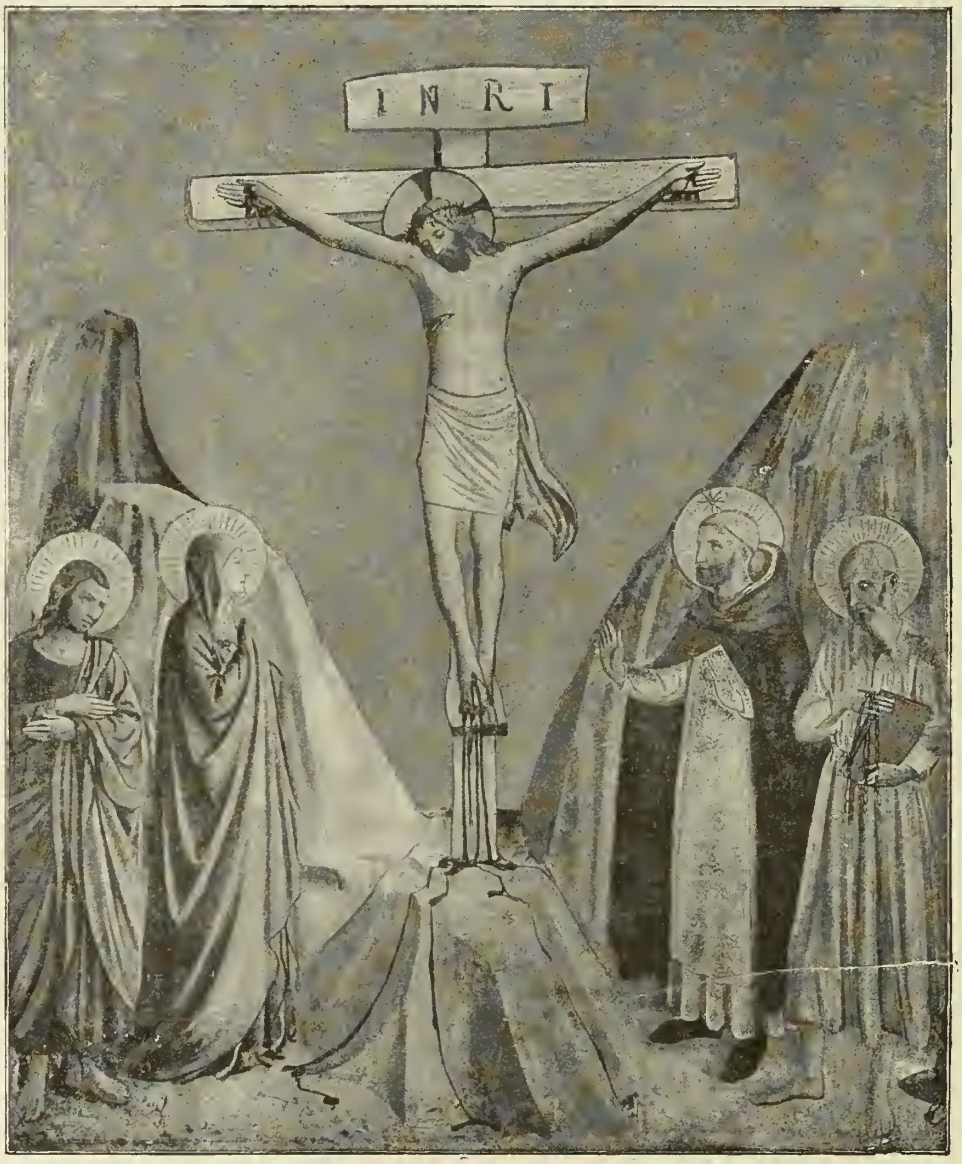
MARIE PRIE, LES BRAS TENDUS, COMME LE PRÊTRE A L'AUTEL.
Ancienne bannière de la ville de Strasbourg, brûlée dans le bombardement de 1870.

mère; nous aurions pu nous attendre à ce que le Fils pût épargner cette agonie à sa Mère. Mais elle était le ministre de l'Incarnation... Elle représentait dans sa personne l'obéissance humaine dans laquelle le Verbe incarné avait vécu, et qui devait, comme l'apôtre l'a remarqué, caractériser la mort de JÉSUS aussi parfaitement qu'elle avait marqué sa vie.

« JÉSUS avait demandé le consentement de Marie pour prendre sa vie en elle... Ce fut à sa prière qu'il commença ses miracles. Il avait obtenu sa permission pour exercer son ministère public... Dès le commencement, JÉSUS et Marie n'avaient jamais été séparés. Il semble qu'il y ait eu dans l'Incarnation comme une sorte de loi qui s'y opposait:... Ministre de l'Incarnation, Marie n'avait pas plus le droit de descendre du Calvaire qu'un prêtre n'aurait celui de quitter l'autel au milieu du Sacrifice de la Messe. Il y aurait eu en cela une inconvenance... JÉSUS avait reçu son Précieux Sang de Marie;... il faut qu'une seconde fois elle préside à l'effu-

1. *Le pied de la Croix*, par Faber, p. 151.

sion de ce sang. Il faut qu'elle enveloppe l'homme comme elle a enveloppé l'enfant; il faut qu'elle le couche dans le tombeau, elle qui l'avait déjà couché dans la Crèche; il faut que Marie préside à la fin comme elle a présidé au commencement. Le *sacerdoce* de Marie consistait dans cette continuité de ministères envers JÉSUS. »[1]



MARIE AU PIED DE LA CROIX, PRÊTRESSE DE LA LOI NOUVELLE.
Fra Angelico. — Couvent de Saint-Marc, à Florence.

Marie n'a pas failli à son sacerdoce.

Voyez-la sur le Calvaire; elle a le calme et la gravité du Pontife, car « le Pontife, dit Bossuet,[2] doit sacrifier d'un esprit tranquille; et cette huile dont on le sacre dans le Lévitique,[3]

1. Faber, Loc.cit. p. 468, 469.
2. 2e Sermon sur la Compassion de la Ste Vierge.
3. Lévit. VIII. 12.

ce symbole sacré de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit et dans le cœur. »

Tel JÉSUS ; — si, au Jardin des Olives, à l'heure de son agonie, il a paru troublé, au moment où il va, prêtre suprême, faire le sacrifice de sa vie, il se calme soudain et « il meurt, dit saint Augustin, avec plus de tranquillité que nous n'avons accoutumé de nous endormir. »[1]

Telle Marie, coopératrice de Jésus. « La douleur l'a-t-elle abattue ? l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? — Au contraire, répond Bossuet,[2] ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée, *Stabat juxta crucem ?* Elle est debout au pied de la Croix ; non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces ; la constance et l'affliction vont d'un pas égal... parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice, elle doit immoler ce Fils. C'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la Croix, pour marquer une action plus délibérée, et, malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel, pour être la victime de sa vengeance. »

Dans quels sentiments l'offre-t-elle ? Bossuet va nous le dire encore, dépeignant cette scène déchirante où la Vierge achève le Sacrifice qui la torture elle-même, en immolant son enfant. « Marie regarde déjà son Fils comme une victime ; elle le voit déjà tout couvert de plaies... Spectacle horrible pour une mère ! « O DIEU, il est à vous, je consens à tout, faites-en votre volonté ! » — Elle lui voit donner le coup, à la Croix. « Achevez, ô Père éternel ; ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort, je le lui donne, puisqu'il vous plaît ; je suis ici pour souscrire à tout ; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère ; ne vous contentez pas de frapper sur lui ; prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles ; arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé ! »[3]

Dans cette oblation héroïque, Marie a consommé son sacrifice. Offerte par une âme si magnanime, par des mains si pures, JÉSUS, l'innocente victime, n'a plus qu'à mourir.

Cher Lecteur, n'avions-nous pas raison de vous dire que la vie de Marie a été comme une Messe douloureuse ?

— Au jour de l'Annonciation, elle accepte le sacrifice qu'elle entrevoit : « *Voluntarie sacrificabo.* »

— JÉSUS s'incarne ; il est là enfermé dans son sein, comme les Hosties consacrées sont enfermées par le prêtre dans la pyxide, dans la tour d'ivoire, sainte réserve pour la Communion des fidèles.

— JÉSUS vient au monde. — Aux mages, aux bergers, Marie offre la douce Hostie, comme le prêtre l'offre au peuple à l'Elévation.

Au jour de la Purification, elle voit de nouveau briller les reflets du glaive qui doit la déchirer, en tuant son Fils.

Au Calvaire enfin, elle accomplit, elle consomme son sacrifice.

Je pourrais vous montrer que cette Messe, qui fut la vie de Marie, a été féconde autant que douloureuse. — Vous ferez sans peine cette déduction, cher Lecteur, en vous rappelant que la victime offerte par le prêtre et par Marie, c'est le DIEU-Homme, dont les mérites sont infinis.

Je préfère terminer ce chapitre par un trait d'histoire qui nous amènera à quelques conclusions pratiques.

---

1. Tract. LX, in Joan. nº 6.
2. Loc. cit.
3. Bossuet, loc. cit.

Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, propagea avec zèle la fête de l'*Expectation de la*

MARIE DANS LA POSITION DU PRÊTRE A L'AUTEL.
Mosaïque de l'église Saint-Marc, à Florence.

Sainte Vierge. Or, en ce jour, ayant pénétré dans l'église avant l'heure des Matines, il fut témoin d'un spectacle merveilleux.

Sur le trône épiscopal éblouissant de lumière, Notre-Dame était assise, entourée des Anges

et d'une troupe de vierges. Marie fit signe à son serviteur d'approcher, et, le regardant avec

SAINT ILDEFONSE RECEVANT LA CHASUBLE DES MAINS DE LA VIERGE.
Musée du Prado, à Madrid (D'après le tableau de Murillo).

bienveillance, lui dit: « Ildefonse, recevez cette chasuble que mon Fils vous envoie de ses trésors. » Ce disant, elle le revêtit de ses mains virginales.[1]

1. Ce fait semble avoir toute l'authenticité possible. Un concile de Tolède, pour en perpétuer la mémoire, inscrivit, sous le rite double de 2e classe, une fête qui se célèbre encore aujourd'hui, le 21 janvier. C'est la fête de la descente de la Sainte Vierge et de son apparition à saint Ildefonse.

La Sainte Vierge offrant une chasuble à son serviteur; la Sainte Vierge revêtant son serviteur d'une chasuble... n'est-ce pas votre histoire, prêtres du Seigneur?

On peut, vous le savez, poser en principe que toute vocation sacerdotale est un don qui vient de DIEU par les mains de la Sainte Vierge. Pas un de vous ne me contredira. Rappelez-vous plutôt les années où, jeunes lévites, l'âme parée de votre chasteté, aube virginale que Marie vous avait gardée, vous demandiez, dernière faveur, à la Vierge-Mère, de vous faire participer à son sacerdoce et au sacerdoce de son divin Fils.

Marie vous a écoutés; elle vous a tendu la chasuble; elle vous en a revêtus... Vous voilà prêtres... Participant au ministère de Marie, faites-vous un devoir de participer à sa ferveur dans l'accomplissement de vos sublimes fonctions. Comme elle, sacrifiez avec une volonté déterminée, « *voluntarie sacrificabo;* » comme elle, sacrifiez avec un courage sans défaillance si, pour rester vrais prêtres, vous devez, vous aussi, être victimes un jour: *Gladius pertransibit.*

Et vous, chers Lecteurs, à qui DIEU n'a pas mis aux mains l'onction sacrée, l'auréole sacerdotale au front, prenez la Mère des douleurs comme modèle dans votre assistance au Saint Sacrifice. Si la Providence vous éprouve, comme Marie, à votre Messe de chaque matin, dites un généreux *Fiat!* comme Marie, soyez fermes dans votre attitude: *Stabat!* comme Marie, par la méditation du cœur, soyez bien unis aux mystères douloureux de la Passion; soyez tout près de la Croix, *juxta Crucem!*

MARIE ORANTE.
(Fresque des Catacombes de Sainte-Agnès).

Chapitre Seizième.

LA MESSE ET LES MORTS

§ I. — COMBIEN IL EST AVANTAGEUX DE DIRE ET DE FAIRE DIRE DES MESSES POUR LES DÉFUNTS.

Les âmes du Purgatoire souffrent dans le lieu de leur purification des tourments indicibles; c'est l'enseignement des Saints Pères : « C'est le même feu, dit saint Augustin, qui dans l'enfer torture le damné et qui dans le Purgatoire purifie l'élu. « *Eodem igne torquetur damnatus et purgatur electus.* » L'action de ce feu, dit-il encore, est plus pénétrante que tout ce qu'on peut voir, sentir et s'imaginer sur la terre. »[1] « La moindre atteinte de ce feu, dit saint Thomas, est plus cruelle que tous les maux de la vie. »[2]

« Dans leurs grandes souffrances, les âmes du Purgatoire peuvent être secourues par les suffrages des fidèles, et surtout par le précieux Sacrifice de l'autel. » Ce sont les paroles mêmes du Concile de Trente.[3] Par ces paroles le saint Concile ne fait que sanctionner la tradition des Docteurs. « D'après la doctrine des Pères et la pratique de l'Eglise entière, dit saint Augustin,[4] le saint Sacrifice est aussi offert pour ceux qui sont morts dans la communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ, lorsque, à l'endroit prescrit, on fait mémoire d'eux et l'on prie pour eux. »

Saint Cyrille de Jérusalem n'a pas un autre enseignement : « Nous offrons à Dieu des prières[5] pour les défunts.... et non seulement des prières, mais Jésus-Christ immolé pour nos péchés. »[6]

Résumant la Tradition des Pères, saint Thomas nous dit enfin : « Ce Sacrifice est le meilleur moyen de libérer promptement les âmes souffrantes. »[7]

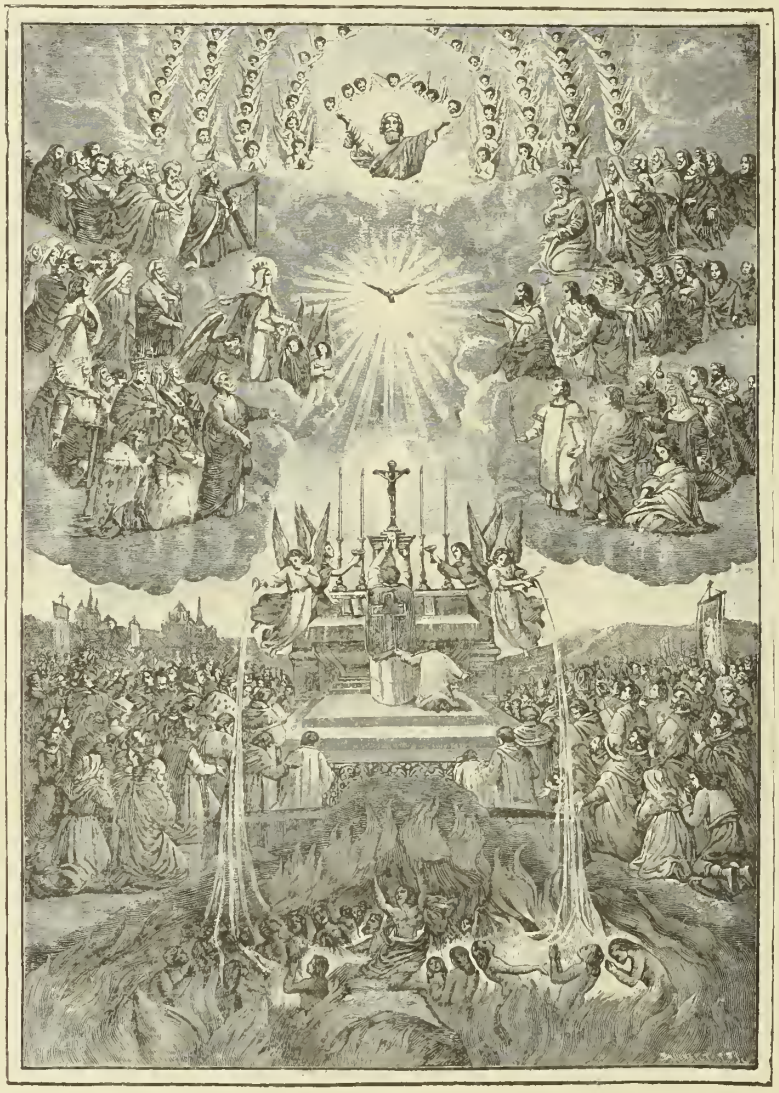
Les âmes du Purgatoire souffrent des tourments indicibles. Vous pouvez les soulager par le Saint Sacrifice. Vous voulez les soulager parce que vous les aimez. Allons! pas de délais!

---

1. Serm. 41.
2. In 4 sent. Dist. 20, c. 2.
3. Sess. XXV. Decret. de Purgat.
4. Sermo. 172 n. 2.
5. Voyez dans le « *Livre de la Prière antique* » de Dom Cabrol, une belle prière du IVe siècle, pour les morts, page 565.
6. Catech. Mystag. V. n. 8-10.
7. 4 Sent. quæst. 45.

Célébrez ou faites célébrer la Messe pour elles, faites-la célébrer *souvent*, faites-la célébrer *longtemps*.

Imitez saint Augustin, montant à l'autel, quand sa mère eut rendu le dernier soupir, et procurant la vie du Ciel par ses pieux suffrages à celle qui lui avait donné la vie de la grâce, après lui avoir donné la vie du corps.



L'EFFUSION DU PRÉCIEUX SANG, A L'AUTEL, PURIFIE ET SOUTIENT L'ÉGLISE MILITANTE, DÉLIVRE L'ÉGLISE SOUFFRANTE ET PEUPLE L'ÉGLISE TRIOMPHANTE.

Imitez le bienheureux Henri Suso.... Il avait fait un pacte avec un de ses amis : « Quand l'un de nous mourra, le survivant, en toute hâte, s'efforcera, par tout moyen, de délivrer le défunt. » Le Bienheureux apprend la mort de son ami. Il se met en prières. Mais le défunt lui apparaît : « Ce sont des Messes qu'il me faut, dit-il, le Sang de JÉSUS-CHRIST peut seul éteindre le feu qui me brûle. » Le Bienheureux Suso monte à l'autel... Son ami radieux vient bientôt le remercier de cette Messe, qui enfin l'avait délivré de sa prison de feu.

Imitez sainte Monique. Elle a appris des lèvres d'Augustin la rigueur du Purgatoire ; aussi,

mourante, elle dit à son fils : « Mon enfant, je ne te demande qu'une chose, c'est que tu te souviennes de moi à l'autel du Seigneur. »

Imitez le bon roi saint Louis demandant à son fils, par testament, de vouloir bien aider son âme par Messes et autres oraisons : « Chier fiuz, je te pri que, se il plest à Nostre-Seigneur que je parte de cest monde, ainçois que tu (avant toi), tu me faces aidier par Messes et par autres oraisons. »

Imitez Marguerite d'Autriche demandant, elle aussi, par testament, que mille Messes fussent dites pour le repos de son âme : Philippe III, son époux, alla au delà de ses désirs et, de son chef, fit célébrer vingt mille Messes pour la pieuse princesse. — Largesse royale, générosité princière, bien aisée, pensez-vous, à ces monarques d'Espagne qui, pour remplir leurs coffres, alimenter leur trésor, avaient à leur disposition les mines d'or du Pérou ! Mais nous, pauvres gens qui n'avons ni coffrets, ni trésors, ni mines d'or, ni Pérou, que ferons-nous pour nos morts ? — Faites ce que fit au XIe siècle un jeune enfant dont l'histoire a conservé le nom. Délaissé par son père, il fut réduit à garder des pourceaux... Son père étant venu à mourir, l'enfant le pleure comme doit faire un bon fils. Un jour, il trouve par hasard un écu sur son chemin... C'est un trésor pour le petit porcher ; avec son écu il va sans doute adoucir sa misère... Non, l'enfant court à l'église, et, oubliant la conduite de celui qui l'avait si durement traité, il remet sa trouvaille à un prêtre et le prie de célébrer la Messe pour l'âme de son père. — Cet enfant magnanime devint saint Pierre Damien, cardinal et docteur ; et l'Eglise veut que chaque année tous les prêtres catholiques relisent, aux pages du Bréviaire, l'histoire de cet écu, si libéralement sacrifié au soulagement d'une âme.

Faites dire des Messes et *souvent* et *longtemps;* car si le mérite d'une Messe est, par lui-même, infini, d'une part DIEU ne nous a pas révélé dans quelle mesure se fait l'application de ce mérite ; d'autre part, l'Eglise, qui encourage, en faveur des Morts, les Messes anniversaires à perpétuité, semble nous dire qu'on peut rester de longues années dans les flammes du Purgatoire. Faites donc dire des Messes pour vos chers défunts, et souvent, et longtemps. Ne dites pas trop facilement que vos parents morts sont déjà au Ciel ; qu'ils n'ont que faire de vos prières et de vos Messes. Oh ! qu'elles sont cruelles, ces canonisations anticipées ! On met bien vite ses proches au Ciel pour rassurer sa tendresse et être en droit de ne plus s'occuper du sort éternel de ceux qu'on pleure. Evitez ces calculs intéressés ; prêtres, imitez la piété filiale de saint Augustin qui, vingt ans après la mort de sa bien-aimée mère, célébrait encore la Messe pour le repos de son âme.[1] Imitez la piété filiale de saint Louis : « Son cœur de fils, nous dit Guillaume de Nangis, demeura très fidèle à la mémoire de sa mère. Il sollicite des maisons religieuses un *nombre infini* de Messes et de prières ; et lui-même, à dater de ce jour, jusqu'à la fin de sa vie, fit célébrer devant lui (les Dimanches et les grandes fêtes exceptés), une Messe quotidienne pour l'âme de sa mère.[2]

Fidèles, ayez soin de vous assurer, par volonté testamentaire, des suffrages si précieux à votre âme ; ayez soin de faire, pendant votre vie, des fondations de Messes que vos héritiers, malgré leur tendresse, ne feraient pas peut-être avec le même soin ni la même générosité.[3]

Hésiterez-vous à faire vôtre, cette sainte pratique de Messes dites et entendues en faveur des âmes du Purgatoire, quand vous aurez lu et médité ces paroles de deux grands Docteurs que je réservais pour l'argument final, celui qui triomphe des dernières hésitations : « Les âmes

1. *Le Purgatoire...* par l'abbé Louvet. Paris, chez Palmé.

2. Vie I. n° 45 p. 223.

3. Si vous comprenez vos intérêts, vous ferez mieux encore, vous ferez dire des Messes *pendant votre vie*, plutôt que d'attendre après votre mort : une seule Messe appliquée à votre âme pendant la vie, lui est plus utile que plusieurs après la mort. C'est l'avis de saint Léonard de Port Maurice, rapporté par le cardinal Vaughan. *Le Saint Sacrifice de la Messe ;* ch. XXI.

du Purgatoire ne souffrent pas pendant le Sacrifice offert à leur intention. »[1] C'est saint Jérôme qui prononce cette parole. Dites-moi, est elle assez consolante? saint Grégoire la confirme par cette autre : « Les peines des défunts, à l'intention desquels la Messe est dite, ou que le célébrant recommande particulièrement, sont suspendues ou diminuées pendant ce temps-là. »[2]

Allons, n'hésitez plus, cher lecteur; pour vous et pour vos parents défunts, faites dire des Messes, et souvent, et longtemps; et autant que vous le pourrez, faites-vous un devoir d'y assister.

§ II. — FRUIT SPÉCIAL ET BEAUTÉ DE LA *MESSE DE REQUIEM.*

La théologie nous enseigne que le fruit essentiel du Sacrifice reste le même, quelle que soit la Messe que vous célébriez ou fassiez célébrer pour vos morts; mais il est aussi généralement admis qu'il y a dans les prières de la *Messe de Requiem* un fruit accessoire que vous ne voudrez pas dédaigner, désireux que vous êtes de procurer à vos chers défunts la plus grande somme de soulagement qu'il vous est possible. De plus, cette *Messe de Requiem* a des suppliques brûlantes, des cris déchirants, des accents d'outre-tombe qui remuent le cœur des vivants, tout en soulageant l'âme des morts

Pour le bien commun des vivants et des morts, assistons, recueillis, à cette Messe votive que l'Eglise, il y a tant de siècles,[3] institua pour l'éternel repos des trépassés.

Introit.

Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis! Bien ancienne est cette supplication par laquelle débute l'Introït; on a retrouve déjà dans les épitaphes qui précédèrent le Concile de Nicée.[4] Bien émouvante aussi cette demande faite pour les défunts! Toute leur vie, ils se sont acquittés de leur rude tâche;[5] toute leur vie ils ont travaillé, peiné, sué; c'était la loi portée par Dieu contre l'homme coupable: « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Le moment est venu où ils peuvent se reposer, et c'est ce repos que l'Eglise, tendre Mère, demande pour eux au Seigneur: « Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel. »

Toute leur vie ils ont été dans l'ombre, ou tout au moins dans la pénombre; car la foi, malgré les certitudes qu'elle leur donnait, laissait encore un bandeau sur leurs yeux. Le moment de la claire vision est venu pour eux, « *visu sim beatus tuæ gloriæ!* » c'est cette vision, c'est cette lumière éternelle que l'Eglise demande à Dieu pour ses enfants: « *Et lux perpetua luceat eis!* »

Collecte.

Qu'elle est touchante cette prière! Ecoutez: « Dieu, dont le propre est de prendre en pitié et de pardonner, nous vous prions suppliants, pour l'âme de votre serviteur (ici le prêtre intercale le nom de Baptême du défunt), à qui vous avez ordonné aujourd'hui de quitter le siècle; ne la livrez pas aux mains de l'ennemi et ne l'oubliez pas pour toujours, mais ordonnez à vos saints Anges de la prendre et de la conduire à la patrie du Paradis, afin que, ayant cru et

1. *In miss. defunct.* Venetiis, 1809.

2. Dialog. VI. 36.

3. « Cette Messe porte tous les caractères d'une facture fort ancienne, probablement du IVe siècle, et peut être de l'âge précédent, au moins par quelques-unes des pièces qu'elle contient. » (*Le livre de la prière antique,* par Dom Cabrol p. 465.)

4. Elle est tirée du IVe Livre d'Esdras. Cet emprunt remonte au IVe siècle probablement. (Ibid.)

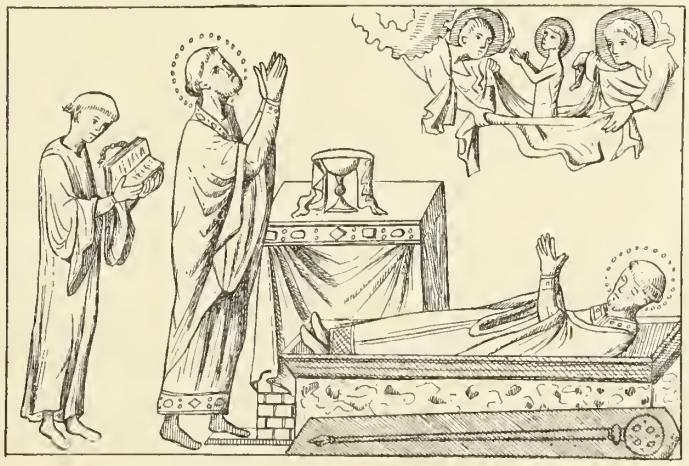
5. C'est le sens du si beau mot « *défunt* ». Le défunt, du latin *defunctus*, c'est celui qui s'est acquitté de sa tâche.

espéré en vous, elle ne souffre point les peines de l'enfer, mais possède les joies éternelles! »

Oui, touchante et sublime, cette collecte où l'on voit DIEU, le maître de la vie, ordonnant à l'âme de quitter le monde, au jour par lui fixé! Bien consolante aussi cette supplique où l'Eglise fait des souhaits pour que les Anges conduisent cette âme jusqu'au trône de DIEU. C'est la réalisation de ce vœu que les miniaturistes du Moyen Age aimaient à reproduire, quand ils nous montraient à l'autel le prêtre offrant le Saint Sacrifice, en face de la dépouille du défunt, et au-dessus de l'autel, les Anges portant au Ciel l'âme de l'élu, libérée par le sang du Sauveur.

EPITRE.

L'épître se termine par ces mots : « Consolez-vous mutuellement, en vous rappelant les paroles que je viens de vous dire. » Saint Paul était en droit de parler ainsi aux Thessaloniciens ; rien en effet n'est plus fait pour porter l'âme à la confiance, que l'enseignement qu'il



EFFICACITÉ DE LA MESSE POUR LES DÉFUNTS.
Biblioth. nationale, fds français, fr 44vo.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

donne en cette lettre : « Ne pleurez pas comme les païens qui n'ont pas d'espérance, leur dit-il en substance ; ceux que vous regrettez, ils dorment en JÉSUS-CHRIST ; DIEU, un jour, les réveillera et les conduira à la vie glorieuse avec JÉSUS-CHRIST. »

Dites-moi, y a-t-il une religion comme la nôtre, pour sécher les larmes, en un jour de deuil, et pour cicatriser les plaies du cœur ? « Ils dorment... je les retrouverai au jour du grand réveil ! »

GRADUEL.

« Seigneur, donnez à ceux qui dorment le repos éternel et que la lumière brille sans fin à leurs yeux ! La mémoire du juste sera éternelle, il ne craindra pas la mauvaise nouvelle, le douloureux message de sa damnation, « *ab auditione mala non timebit.* » Oui, telle sera la sécurité du juste ; mais quelle sera l'attitude de l'impie qui a gaspillé, profané les années de sa vie ? — Pour ce malheureux, dans le chant attristé du *Trait*, demande, Eglise de DIEU, demande grâce et pardon !

TRAIT.

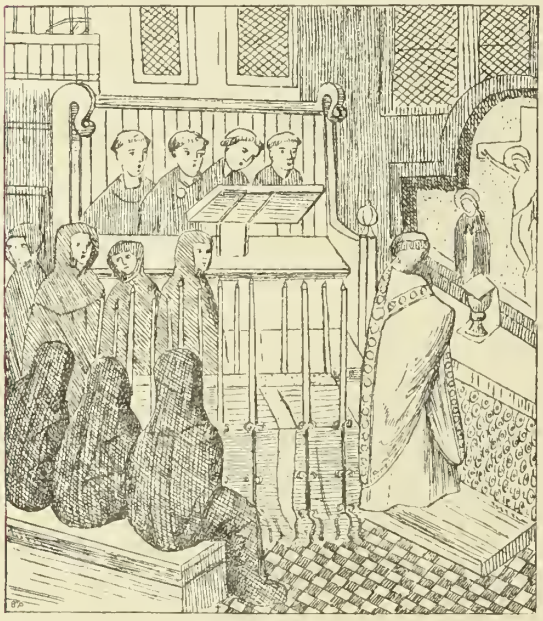
Délivrez, Seigneur, l'âme de votre fidèle défunt de tout lien de péché : que votre grâce lui vienne en aide et qu'il mérite d'échapper au jugement vengeur !

Dies irae.

Voici que retentit le chant du *Dies iræ*. — Oui, un chant, car, « même en deuil, l'Eglise chante, mais sur un mode plus grave; elle anime la plainte par l'espérance. »[1]

Le *Dies iræ*, est-il chant plus grandiose et plus beau dans tout le répertoire de l'Eglise ? « Rien n'est plus majestueux, plus sublime, plus émouvant. Les paroles tombent sur l'âme comme des coups de tonnerre... Rien n'est saisissant comme ce calme dans ces tableaux qui se succèdent...

« La terreur du jugement dernier, où toutes les vanités du monde ne seront plus que cendre et poussière, est décrite en traits si effrayants et si simples en même temps, qu'involontairement, l'âme se croit transportée au seuil de l'éternité et se sent déjà pénétrée à l'avance par l'effroi de ce jour d'angoisse et de misère.



MESSE DES MORTS.
Manuscrit du XVe siècle, de la Bibliot. de Rouen.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

» Quel tremblement quand le Juge apparaîtra pour examiner tout avec sévérité ? Pour lui, il n'est pas de ténèbres obscures et la nuit est plus claire que le jour. Tout ce qui est caché apparaîtra ; rien ne demeurera impuni. La trompette fera entendre ses sons éclatants sur les sépulcres de tous les peuples ; elle rassemblera tous les hommes devant le tribunal ! La mort et la nature seront dans la stupéfaction : la vue de cet effrayant spectacle arrachera à l'homme cette exclamation inquiète : « *Malheureux, que dirai-je alors ?* » Il ne lui reste qu'à se réfugier dans la miséricorde du Juge. »[2] C'est vers lui qu'il se tourne, c'est lui qu'il invoque. « Quelle majesté, quelle onction, quel rythme, digne d'un si redoutable sujet ! »[3]

Ne vous contentez pas, cher Lecteur, d'admirer la beauté poétique de ce chef-d'œuvre qu'est le *Dies iræ* : efforcez-vous d'un tirer un profit spirituel, quand, à l'heure des obsèques, vous l'entendrez retentir sous les voûtes de nos églises. Que ce chant vous détache et vous attache : qu'il vous *détache* de ce qui passe, de la poussière, de la cendre.

Dies iræ, Dies illa
Solvet sæclum in favilla !

Ce jour, ce grand jour des justes réduira l'univers en cendres, *in favilla !*. Ces riches palais, ces demeures opulentes, ces ameublements somptueux, ces tapisseries précieuses, ces tableaux rares, ces marbres, ces ivoires... qu'en restera-t-il en ce dernier jour ? *Favilla*... un peu de cendre. — Je ne veux pas m'attacher à de la cendre, mais je veux m'*attacher* à celui qui seul, à cette heure terrible, sera mon espérance : « Souvenez-vous, ô doux Jésus, que je suis la cause de votre voyage ici-bas ; ne me perdez pas en ce jour. »

1. Wiseman. *Mélanges*.
2. Gihr. *Saint Sacrifice de la Messe*. T. II. p. 113-114.
3. Dom Guéranger, *Institut. Liturg*. T. I. p. 349.

Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ,
Ne me perdas illa die!

A ma poursuite, vous vous êtes assis, fatigué; vous m'avez racheté par le supplice de la Croix; qu'un si grand labeur ne soit pas perdu!

Quærens me, sedisti lassus;
Redemisti crucem passus;
Tantus labor non sit cassus!

Je vous prie, suppliant et prosterné; mon cœur est broyé comme de la cendre; prenez soin de ma fin!

Oro supplex et acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis!

Priez ainsi, cher lecteur, à ces Messes d'enterrement, où tant d'hommes manquent aux lois les plus élémentaires de la civilité, causant à l'église comme à la halle et se moquant tout à la fois de la famille en deuil qui les a invités, du défunt qui attend leurs prières et du Dieu qui les jugera. Vous, tandis que le chantre lance la menace à la terre, ou la prière suppliante au Ciel, méditez le sens de ces paroles; par là vous vous détacherez de la bagatelle qui séduit, de la cendre qui s'envole; par là vous fléchirez votre juge; par là vous obtiendrez au défunt le repos éternel.

Pie Jesu Domine,
Dona eis requiem!

L'ABSOUTE.
Manuscrit de la vie de S. Aubin (Bibliot. nationale, XVe S.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

ÉVANGILE.

L'Eglise y rappelle le dogme de la Résurrection des morts. Jésus dit à Marthe: « Ton frère ressuscitera. » Marthe lui dit: « Je sais qu'il ressuscitera, à la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit: « Je suis la Résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra; quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas pour toujours. »

En face de ce cadavre qui gît là, inanimé, sous son drap noir, au milieu de ces cierges qui essaient de lui rendre une apparence de vie, qu'elle est éloquente, impressionnante, émouvante, réconfortante, cette affirmation de celui qui est la vérité même : « Ton frère ressuscitera! »

Aux Messes de Requiem, avant et après l'Evangile, le prêtre omet la bénédiction et le baiser du livre, et les paroles: « *Per Evangelica dicta...* » En cette scène de deuil, l'Eglise, pleine

d'un tact infini, supprime de sa liturgie la bénédiction, marque habituelle d'allégresse; pleine de charité pour le défunt, elle lui réserve toutes ses faveurs et retranche plusieurs de ses rites qui ont pour but d'obtenir aux assistants grâces et bénédiction.[1]

OFFERTOIRE.

L'offertoire est remarquable par sa haute poésie et par sa beauté dramatique, remarquable aussi par les grandes leçons qu'il donne aux vivants, alors qu'il semble ne prier que pour les morts.[2] « Seigneur JÉSUS-CHRIST, Roi de gloire, délivrez les âmes de tous vos fidèles défunts des peines de l'enfer et du profond abîme, délivrez-les de la gueule du lion, afin que l'enfer ne les engloutisse pas; qu'elles ne tombent pas dans les ténèbres; mais que saint Michel, votre porte-étendard, les conduise dans la sainte lumière que vous avez promise autrefois à Abraham et à sa race. »

Dans cette prière, le liturgiste nous transporte, par la pensée, au chevet du moribond, quelques instants avant qu'il n'ait rendu l'âme;... son arrêt va être prononcé; il est entouré de puissants ennemis; il est au bord d'un abîme qui menace de l'engloutir. C'est à cette heure solennelle et terrible que l'Eglise, mère compatissante, supplie pour son enfant et crie à DIEU: « Arrachez-le à la gueule du lion! que l'enfer ne l'engloutisse pas! »[3]

Tandis que l'Eglise prie pour son enfant, les fidèles, selon l'antique usage, s'approchent de l'autel et vont offrir pour leur parent, pour leur ami défunt, leurs dons avec leurs prières. En déposant dans le plateau leur pière de monnaie, ils baisent le CHRIST ou *la paix* que le prêtre offre à leurs lèvres. C'est encore, en cette Messe des morts, un touchant vestige du baiser de paix, que, dans les assemblées des premiers chrétiens, se donnaient les frères.

MEMENTO DES MORTS.

La Consécration a eu lieu; le prêtre vient de demander pour lui-même et pour les fidèles vivants, la plénitude des grâces et des bénédictions célestes: « *Omni benedictione cœlesti et gratia repleamur;* » il jette alors un regard sur le pays d'outre-tombe, il voit dans les flammes expiatrices cette pauvre âme qui vient de quitter la terre, et tenant en main — divine rançon — le Sang de JÉSUS-CHRIST, il crie vers DIEU, prière suppliante: *Memento, Domine!* Seigneur, souviens-toi!

Cette pratique de la prière pour les morts, au cours du Saint Sacrifice, remonte aux temps apostoliques: « C'est, nous dit saint Jean Chrysostome,[4] par l'ordre des Apôtres qu'il est fait mémoire des morts au vénérable et redoutable mystère de nos autels. » Et saint Augustin nous donne, comme une coutume de l'Eglise universelle, la recommandation des morts, dans les prières que le prêtre verse au pied des autels: « *In precibus Sacerdotis quæ Domino Deo ad ejus altare funduntur, locum suum habet commendatio mortuorum.* »[5]

---

1. C'est ainsi qu'au début de la Messe de Requiem le prêtre omet le psaume *Judica me;* il supprime le chant du *Gloria;* à la fin du *Lavabo* il omet la doxologie; et il omet encore la première oraison avant la Communion : *Domine Jesu Christe, qui dixisti Apostolis tuis.*

2. Il est remarquable encore par sa contexture : c'est le seul Offertoire de la liturgie qui ait conservé sa forme primitive : il se compose d'une antienne, d'un verset et de la répétition des dernières paroles de l'Antienne. (Voir Duchesne, *Origines du culte chrétien.* Edit. de 1903, p. 174.)

3. C'est ainsi que Suarez et quelques théologiens modernes : Wiseman, Franzelin, expliquent cette prière de l'Offertoire; d'autres théologiens, tels que Valentia, Gavanti, Benoît XIV, Sporer, préfèrent appliquer au Purgatoire toutes les expressions qui, dans cette prière, semblent s'appliquer à l'enfer. Voir Gihr, T. II. p. 151 et suiv. qui étudie à fond cette belle supplication.

4. *In Philip. hom.* III, n. 4.

5. *De cura pro mortuis gerenda.* Ch. I, n. 3.

Longtemps les noms des défunts, nous l'avons dit, furent lus à haute voix dans les diptyques. — Et cette prière pour les morts s'appelait alors « oratio *super Diptycha.* »

C'est sans doute vers le XIIe siècle, quand la lecture des diptyques tomba en désuétude, que le *Memento* actuel des morts s'introduisit dans la liturgie de la Messe. C'est lui, qu'après tant de siècles, le prêtre catholique, mû par un profond sentiment de pitié, lance, comme un cri de détresse, vers le Ciel attentif: *Memento, Domine!* Seigneur, souviens-toi!

Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum... Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes; souvenez-vous de mon père, de ma mère, de tous mes ancêtres; souvenez-vous spécialement de l'âme de ce défunt, dont le corps inanimé est là, à l'entrée du sanctuaire. *Souvenez-vous de tous ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi et dorment du sommeil de la paix.*[1] Morts en état de grâce, ils sont sauvés, mais il leur reste

DIPTYQUE CONSULAIRE RENDU LITURGIQUE AU VIIIe SIÈCLE.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

peut-être à payer encore quelque dette à la justice de Dieu. Nous vous en supplions, Seigneur, accordez à eux et à tous ceux qui reposent dans le Christ un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Ces âmes brûlent dans des brasiers cruels; du fond de l'abîme, je les entends qui crient: *Crucior in hac flamma!* je suis torturé dans ces flammes! *Locum refrigerii, Domine indulgeas!* Seigneur, donnez-leur le lieu de rafraîchissement!

Ces âmes ont soif de Dieu, soif de sa présence, soif de sa félicité; cette soif les torture plus encore que les flammes qui les pénètrent. *Locum refrigerii, Domine indulgeas!* Seigneur, donnez-leur votre vue, donnez-leur le lieu du rafraîchissement!

Ces âmes sont faites pour la lumière; elles soupirent après la lumière, elles tendent avec effort vers la lumière, comme la plante, enfermée dans une cave ténébreuse, tourne violemment sa tige vers le soupirail, pour y trouver un peu de lumière. Telle l'âme, captive dans le Purgatoire; car le Purgatoire, c'est bien cette terre ténébreuse dont parle Job;[2] cette terre

1. Le prêtre peut, comme personne privée, prier aussi pour les infidèles, les hérétiques et les schismatiques; mais, comme personne publique, priant au nom de l'Eglise, il ne peut prier que pour ceux qui sont morts dans le giron de l'Eglise.

2. Job. X. 21 et 22.

de misère et de ténèbres, où s'étend l'ombre de la mort, où l'ordre n'habite pas, mais une sempiternelle horreur. A ces âmes plongées dans les ténèbres de leur cachot, donnez, Seigneur, le lieu de la clarté, donnez-leur le Ciel, toujours illuminé par la splendeur de DIEU; donnez-leur le Ciel dont l'Agneau est la lumière:[1] *Locum lucis, Domine indulgeas!*

Ces âmes sont faites pour la paix aussi; cette paix que votre divin Fils apporta, comme don de joyeux avènement, aux hommes de bonne volonté. Or, dans le séjour où elles gémissent, l'ordre et la paix n'habitent pas plus que la lumière, «*ubi nullus ordo.*» Je sais bien, Seigneur, que la paix n'est pas faite pour les impies, «*non est pax impiis;*»[2] mais ces pauvres prisonnières sur la terre ont péché plus par faiblesse que par impiété. Donnez-leur donc la paix dont jouissent vos élus :[3] *Locum pacis, Domine indulgeas!*

FRUITS DU SAINT SACRIFICE
APPLIQUÉS AUX AMES DU PURGATOIRE.

AGNUS DEI... DONA EIS REQUIEM!

Dans les Messes de Requiem, depuis le XIIe siècle, l'*Agnus Dei* a été modifié en faveur des âmes souffrantes. Tout d'abord le prêtre, en le récitant, ne se frappe pas la poitrine, voulant indiquer par là que c'est, non pas pour lui qu'il prie en ce moment, mais pour les pauvres défunts. De plus, au lieu de demander comme aux Messes des vivants pitié et paix, il demande pour ses chères clientes du Purgatoire, le repos et le repos éternel. Disons donc avec lui du fond de notre âme :

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde,
Accordez-leur le repos!

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde,
Accordez-leur le repos!

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde,
Accordez-leur le repos éternel!

Donnez-leur le repos et la paix! *Requiescant in pace!* C'est au XIIIe siècle que cette dernière prière fut introduite dans les Messes des morts. Elle remplace la bénédiction du prêtre qui s'adresse aux vivants. Ici, tout converge vers les défunts. Au début du Sacrifice, l'Eglise a demandé pour eux repos et paix; elle les a demandés au milieu du Sacrifice. Elle les demande encore en finissant le Sacrifice. Oui, Seigneur, donnez à ces chers disparus, après le labeur passager, le repos éternel; donnez-leur, après les luttes de la vie, la paix dans le sein de DIEU. *Requiescant in pace!*

Oh! oui, jetez bien vers le Ciel ce cri de pitié pour vos chers défunts; car si la prière pour les morts est aussi vieille que l'Eglise, elle est aussi efficace que le Sang de JÉSUS-CHRIST, dont elle déverse les flots sur les flammes expiatrices. Le Vénérable Père Anchiéta, l'Apôtre du Brésil, offrait la Messe pour un prêtre de la Compagnie de JÉSUS, qui avait été son condisciple à l'Université de Coïmbre. Immédiatement après le *Memento des morts*, Notre-Seigneur

1. *Apocal.* XXI. 23.
2. Is. XLVIII. 22.
3. Tob. XIII. 18.

LA PRIÈRE POUR LES MORTS. — LES TRENTAINS DE BERTAL DE HAZE, PAR H. LEYS.

Musée moderne de Bruxelles.

296 117

lui fit voir cette chère âme délivrée de toutes ses peines et montant au Ciel où l'attendait sa couronne.[1]

Prêtres, comme le Père Anchiéta, aimez à célébrer le Saint Sacrifice pour vos parents ou amis défunts... Laïcs, pour ceux que vous pleurez, faites célébrer la Messe et souvent et longtemps; vous-mêmes, ayez la sainte habitude d'assister à la Messe pour vos chers morts; DIEU entendra vos prières, il entendra surtout la voix du Sang, du Sang de son Fils JÉSUS; et des flammes brûlantes de l'expiation il fera passer ces âmes bien-aimées au lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Amen.

1. Jacques Hautin : *Patrocinium defuncti.*

Chapitre Dix-Septième.

LA GRAND'MESSE ET LA QUESTION SOCIALE

Je voudrais, dans ce chapitre, montrer les admirables harmonies qui existent, à notre époque tourmentée, entre les mystères augustes de la Sainte Messe et les douloureux mystères du cœur humain. Je voudrais mettre en lumière la sagesse providentielle de ce précepte de l'Eglise: « Les dimanches Messe ouïras, » et faire saisir son efficacité souveraine pour guérir les maladies morales des individus et des sociétés. Je voudrais faire toucher du doigt cette vérité que, en dehors même du Saint Sacrifice, la Messe, et tout spécialement la Grand'Messe,[1] renferme dans ses prières, dans ses rites, dans ses cérémonies, une des solutions les plus simples et les plus pratiques de la question sociale.

J'ai lieu de croire que la classe ouvrière, la classe laborieuse qui aurait le plus d'intérêt à lire ces lignes, sera la dernière à les lire. Mais vous, lecteurs chrétiens, qui appartenez à la classe éclairée, à la classe dirigeante, après avoir lu ces considérations, vous en redirez la substance aux pauvres qui vous environnent, aux artisans sur lesquels vous avez quelque action, à tous ces ouvriers qui ne mettent plus les pieds à l'église. Peut-être les déciderez-vous à en franchir de nouveau le seuil. Ce jour-là, ils seront bien près de revenir à des idées plus saines sur Dieu, sur la société, sur leurs semblables et sur eux-mêmes.[2]

Voilà le premier coup de la Grand'Messe qui sonne. Au clocher de l'église, joyeuse, la cloche retentit... La cloche... connaissez-vous, cher ouvrier, l'histoire de la cloche, de la cloche catholique? Je vais vous la conter pendant que vous passerez votre habit du Dimanche.

Vieille histoire que celle des cloches. — Elles ne remontent pas assurément aux premiers siècles du Christianisme, siècles de tourmente religieuse; leur bruit eût donné l'éveil aux persécuteurs. C'est dans le silence que se célébraient, conformément à la loi du secret, les mystères des Catacombes.

Mais Constantin se convertit, et voilà que les messagères célestes chantent gaiement la paix

---

1. Voyez dans « *Le Sacrifice de la Messe,* » par le Dr Gihr, T. I, p. 148, les raisons pour lesquelles « une Messe solennelle a une plus grande valeur et une plus grande efficacité, de la part de l'Eglise, qu'une messe basse. »

2. Chacun sait qu'il existe en France plusieurs Associations Dominicales, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes, Associations qui ont pour but de ramener le peuple à la Messe du dimanche, en travaillant à obtenir, chaque dimanche, la cessation du travail servile et la fermeture des magasins. Nous recommandons spécialement à nos lecteurs et lectrices l'Œuvre Dominicale de France, Lyon, 1, rue du Peyrat; et l'Association du repos et de la Sanctification du dimanche, 35, rue de Grenelle, Paris.

rendue à l'Eglise; elles semblent dire dans leur allégresse cette épitaphe, consignée plus tard sur l'une d'elles :

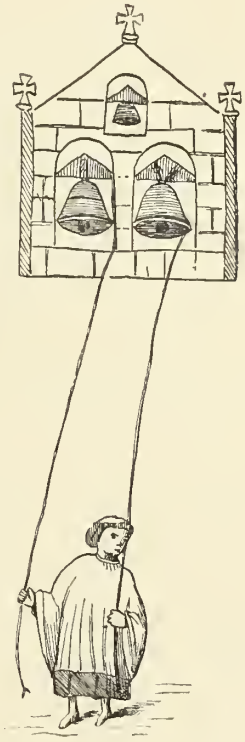
« *Laudo Deum verum, plebem voco, congrego clerum !*

Je loue le vrai DIEU, j'appelle le peuple, je réunis les clercs. » Théodoret, évêque de Cyr, saint Grégoire de Tours, saint Fortunat, le Vénérable Bède, nous parlent des cloches qui au VIe et au VIIe siècles appelaient les fidèles à la prière. Dès lors des campaniles s'élevaient pour soutenir dans les nues ces chanteuses aériennes. Telle la tour, VIe siècle, des saints Jean et Paul. Par ces baies romanes les ondes cadencées s'échappaient et allaient dire aux fidèles de Ravenne : « *Missa est !* » C'est l'heure de la Messe.

GRACIEUX CAMPANILE DE L'ÉGLISE SAINT-JEAN ET PAUL, A ROME. (VIe SIÈCLE.)
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Impr. Libr. réunies).

Dès lors aussi, les cloches résonnaient en Irlande, moins peut-être pour convoquer les fidèles, que pour indiquer — distinction honorifique — le passage d'un évêque.

Telle la cloche de Saint-Patrice, conservée au Musée de l'Académie royale d'Irlande. Telle encore la cloche celtique nommée la Finn Faidech ou « *la douce sonnante.* »



VOILA LE PREMIER COUP DE LA MESSE QUI SONNE.
Min. de la Bib. Nat. Lat. 979.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Lib. réun.)

Quant à la cloche de Saint-Gall — ses vastes proportions nous le disent assez — elle était bel et bien destinée à convoquer les fidèles et les clercs... *plebem voco, congrego clerum.* C'était là aussi, sans aucun doute, la mission de cette cloche anglaise du VIIe siècle que nous décrit Tatwin, archevêque de Cantorbéry, quand, dans de beaux vers, il nous montre le bronze sacré, suspendu dans les airs et répandant au loin le gémissement que lui arrachent les coups du battant.

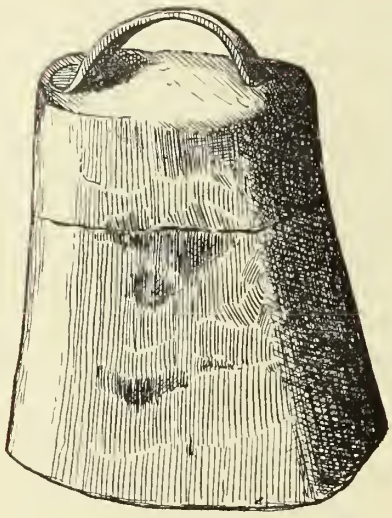
...Versor superis suspensus in auris,
Et cœsus cogor late persolvere planctum.

Au IXe siècle, Charlemagne encourage les fondeurs; « les vieux bronzes des empereurs romains sont coulés dans les moules pour y prendre nouvelle forme, et changer l'image des persécuteurs en un instrument de louange envers le vrai Dieu. »[1] *Laudo Deum verum !*

Dans ces âges de foi, « la cloche pour nos pères est un être vivant, un prédicateur qui proclame dans les nues les vérités divines; elle a une langue, une voix; elle se réjouit, elle

1. *La Messe* par R. de Fleury, T. IV, p. 163.

pleure, elle gémit, elle éclate en sanglots... elle est si bien un être vivant, qu'elle est ointe, sacrée, baptisée, qu'elle porte un nom. »[1]

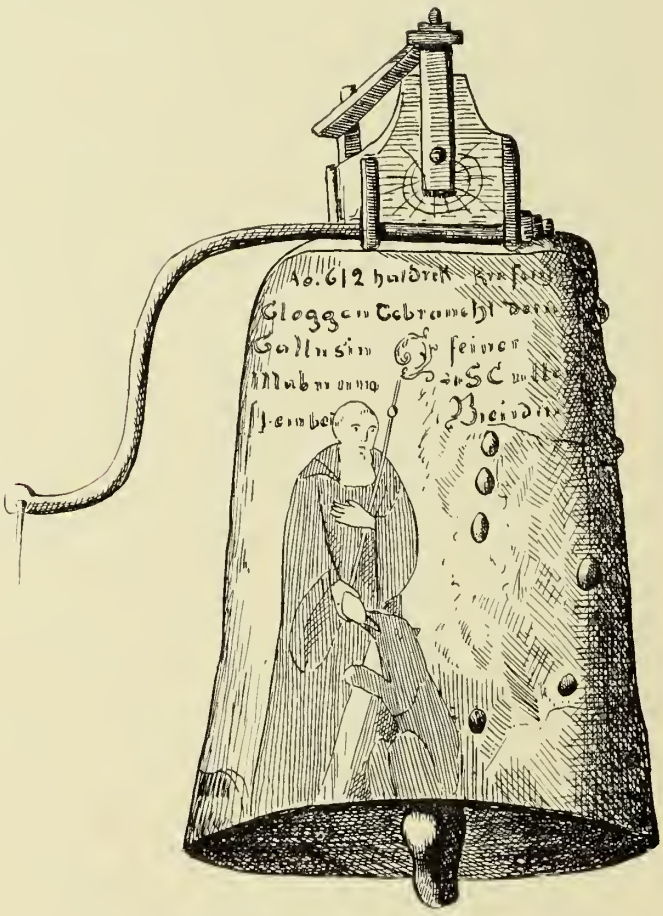


CLOCHE DE SAINT-PATRICE.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Impr. Libr. réunies).

Parfois, dans le cours des siècles, la cloche s'unit à la cloche, pour être « plus douce sonnante. » Elle devient alors le carillon qui réjouit la cité aux jours de fête.

Si nous en croyons les miniatures, les carillons sont déjà en vogue au XIIIe siècle.

Dans les papiers du savant Bénédictin Montfaucon,[2] on peut voir deux personnages, contemporains de saint Louis, qui, munis chacun d'un marteau, font résonner un jeu de quatre cloches. C'est un carillon bien primitif encore. Plus savant est celui que nous représente, monté sur une roue, une charmante miniature de la Bibl. Nat.[3] (p. 281).



CLOCHE CELTIQUE DE SAINT-GALL.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Quel que soit l'airain qui vous appelle, modeste cloche de village, ou gai carillon des villes, répondez à sa voix, c'est la voix même de l'Eglise; chaque matin, durant la semaine, la cloche de l'usine ou de l'atelier, monitrice austère, vous appelle au dur labeur ; aujourd'hui la cloche de l'église vous invite, amie bienveillante, aux agapes de l'âme, au festin réconfortant, festin de l'intelligence et festin du cœur.

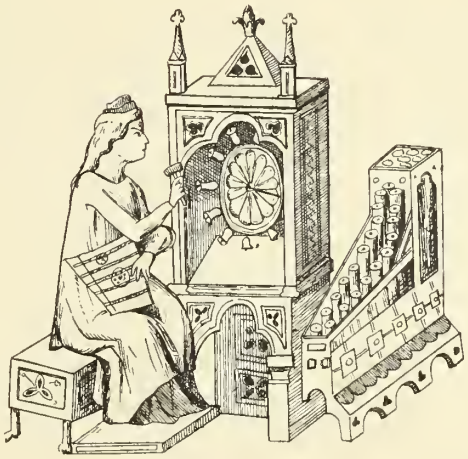
Hâtez-vous, cher ami, c'est le dernier coup de la Messe...

•

Pressez un peu le pas; car par la grand'porte entr'ouverte, le son de l'orgue arrive jusqu'à vous et vous dit que la cérémonie commence. L'orgue, ce musicien séculaire de nos temples; l'orgue, dont

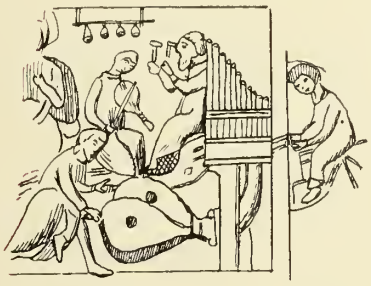
1. Ibid, p. 164.
2. Fonds latin, 11907. f° 144, v°.
3. n° 8,500.

Prudence disait déjà au Ve siècle : « *Christum concelebrat, Christum sonat !*[1] Il célèbre le CHRIST il chante le CHRIST ! » L'orgue qui, rudimentaire encore, au temps de Charlemagne, — jugez-en par cette naïve gravure[2] — relevait cependant la pompe des basiliques carlovingiennes. L'orgue qui perfectionné déjà, servi par un clerc souffleur et par un clerc organiste, remplit de ses modulations les églises du XIVe siècle ![3] L'orgue qui, resplendissant de beauté, paré des riches dentelles de ses boiseries sculptées, saluait de ses notes triomphales, sous les voûtes de la cathédrale de Reims, l'entrée de celui qui, marqué du saint chrême, allait devenir roi de France.[4] (Grav. p. 282).



JOLI CARILLON.
Miniature de la Bibl. Nat. Lat. 8.500.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Voyez, cher ami, comme l'Eglise est bonne mère ! elle sait que, toute la semaine, dans votre forge, dans votre atelier, dans votre usine, vos oreilles ont été déchirées par le bruit strident du marteau tombant sur votre enclume, agacées par le grincement de la lime, fatiguées par le bourdonnement monotone des métiers. Aussi veut-elle, le Dimanche venu, donner un régal réconfortant, régal d'harmonie, à ces pauvres oreilles ; car est-il, dites-moi, musique comparable aux jeux de nos grandes orgues, tour à tour puissantes comme la voix du tonnerre, douces comme la voix du ruisseau, tendres comme la voix d'une sœur ?



ORGUE BIEN PRIMITIF ENCORE.
Attribué au temps de Charlemagne.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Impr. Libr. réunies).

ORGUE DÉJA PERFECTIONNÉ.
(XIVe siècle).
Bibl. de Bruxelles, ms. 9.961, fol. 36.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Impr. Libr. réunies).

Nous voici au seuil de l'église ; ne manquez pas, en le franchissant, de tremper votre main dans le bénitier ; dès les origines du Christianisme ainsi faisaient nos Pères. N'a-t-on pas trouvé, ces dernières années, en Tunisie, un seau de plomb du IVe siècle que des archéologues pensent être un bénitier de ces âges reculés ? — Comme vos ancêtres, faites le signe de la Croix ; par là vous affirmez votre foi ; par là vous montrez à tous que c'est en croyant, et non en curieux que vous venez au Saint Sacrifice.

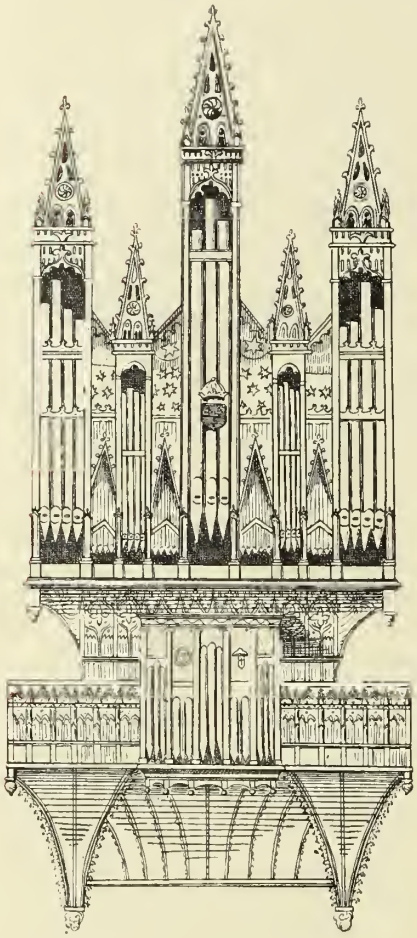
1. Fel. Clem. Carmina, p. 129 et 141.

2. Cette gravure, trouvée dans Gori, est la reproduction d'une miniature attribuée au temps de Charlemagne.

3. Cette charmante gravure, document si curieux dans l'histoire des orgues, est tirée du psautier de Charles V, de la Bibliothèque de Bruxelles, m. d. 9961, fo 66.

4. Le dessin que nous mettons sous vos yeux est tiré du manuscrit de Cellier. Bibliot. nat., 9152, fo 74. Il représente l'orgue installé en 1481 par le facteur Oudin Hestre à la cathédrale de Reims, en remplacement du fameux orgue de Gerbert.

Et puis, ne l'oubliez pas, l'eau bénite est un des Sacramentaux de l'Eglise catholique ; elle a la vertu d'effacer de votre âme les fautes légères qu'elle a pu contracter. — Purifiez-vous donc avant d'entrer dans le Lieu saint. — Ainsi faisaient les païens eux-mêmes : ils se lavaient de leur eau lustrale, avant d'entrer dans leurs temples. Baptisé, vous ne ferez pas moins que ces idolâtres.



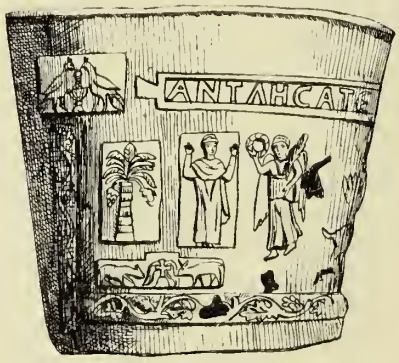
ORGUE DU XVe SIÈCLE.
Cathédrale de Reims.
Bibl. Nat. 9.152, fol. 74.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Impr. Libr. réunies).

Vous voici agenouillé devant l'autel où va s'offrir le Saint Sacrifice. Ouvrez bien les yeux, et contemplez les magnificences dont la liturgie entoure les saints Mystères. Regardez bien, car, de même que l'Eglise, mère du peuple, donne à l'oreille de ses enfants les harmonies les plus suaves, à leurs regards elle offre les spectacles les plus variés.

Sur les gradins de l'autel, voyez ces fleurs ravissantes ; c'est une antique tradition dans l'Eglise d'orner de fleurs les autels du Seigneur.

Dans les Catacombes, dans les hypogées chrétiens des premiers siècles, nous voyons des guirlandes de fleurs.[1]

Après la paix de l'Eglise, nous entendons saint Ambroise[2] célébrant les fleurs : « Sur cette tombe, je laisse à d'autres le soin de déposer des corbeilles de lis. Notre Lis à nous, c'est le CHRIST. » — Si l'usage était général alors d'orner les tombes de fleurs, comment aurait-on laissé sans fleurs l'autel, tombe du CHRIST ?



SEAU EN PLOMB DU IVe SIÈCLE.
Trouvé en Tunisie.
Plusieurs archéologues pensent que c'est là un bénitier de ces temps reculés.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Impr. Libr. réunies).

Saint Paulin engage les fidèles de son temps à joncher de fleurs le seuil et le sol des basiliques chrétiennes : *Spargite flore solum, prætexite limina sertis !*[3]

Comment les fidèles, dociles à ce conseil, tout en fleurissant le pavé de l'église, n'auraient-ils pas réservé pour l'autel leurs fleurs les plus fraîches et les plus parfumées ?

Le VIe siècle n'eut pas moins que ses devanciers la dévotion des fleurs : « Sous les fleurs nouvelles, chante Fortunat, l'autel semble briller de la peinture d'une broderie ; dans vos festons, le safran d'or

1. Voir les fresques du *Cubiculum* de Sainte-Cécile ; — les guirlandes figurées dans le cimetière de Thrason ; — à l'adoration des Mages du Cimetière de Calixte ; — sur un sarcophage du Musée de Latran ; — sur un autre du musée de Trèves.

2. De obitu Valentiniani.

3. Poème XIV, Migne, p. 467.

s'unit au violet; le blanc, le pourpre y étincellent; l'azur s'y mêle au vert... Pour vous, Agnès et Radegonde, qui tressez ces guirlandes, puissiez-vous être parfumées des fleurs éternelles! »

Vierges chrétiennes, Agnès et Radegonde du XXe siècle, aimez à parer l'autel du CHRIST de la fraîche broderie des fleurs nouvelles. Elles symboliseront les grâces qui germent et croissent dans les âmes à l'heure de l'auguste Sacrifice. Et puis, elles réjouiront le regard de

DÈS LES ORIGINES, L'ÉGLISE SE PLAIT A ORNER DE FLEURS LES MURAILLES DE SES TEMPLES.
Chapelle de Saint-Janvier, Cimetière de Prétextat.

l'ouvrier, votre frère, dont les yeux — dans le sombre atelier, dans la forge enfumée — n'ont guère l'occasion de contempler des fleurs.

Ce n'est point la nature seulement, mais l'art chrétien qui, sous la voûte de nos temples, rehausse depuis dix-neuf siècles, la splendeur des saints Mystères.

Depuis dix-neuf siècles, sculpture, peinture, broderie, orfèvrerie, rivalisent d'ardeur dans l'ornementation des autels. C'étaient, cher ouvrier, des ouvriers comme vous, des ouvriers réunis en corporation, qui, travaillant par leur talent à relever la beauté de l'autel chrétien,

relevaient du même coup, par la hauteur de leurs visées, par la pureté de leurs aspirations, la beauté de leur âme, de cet autel intime où chacun dans le secret adore et sacrifie.

La corporation des sculpteurs, munie de son ciseau, retraçait dans le bois de l'autel l'histoire de JÉSUS-CHRIST et des Saints.

La corporation des peintres, au-dessus de l'autel, dans de ravissants triptyques, faisait revivre sous son pinceau l'Ancien et le Nouveau Testament.

La corporation des brodeurs se chargeait des ornements sacerdotaux. Ses doigts, armés d'une patiente aiguille, garnissaient le devant des autels des étoffes les plus riches ou faisaient fleurir sur la chasuble du prêtre des roses et des lis. (Grav. p. 285).

L'ORFÈVRE COULE DANS L'OR ET L'ARGENT LES VASES SACRÉS.
Calice et Patène de saint Gozlin, évêque de Toul (Xe siècle). — Cathédrale de Nancy.

La corporation des orfèvres concourait encore d'une façon plus directe au divin Sacrifice; elle coulait dans l'or et l'argent les vases sacrés; elle chargeait de pierreries le pied du calice, et sur ses flancs, burinait la grappe de raisin ou l'épi symbolique.

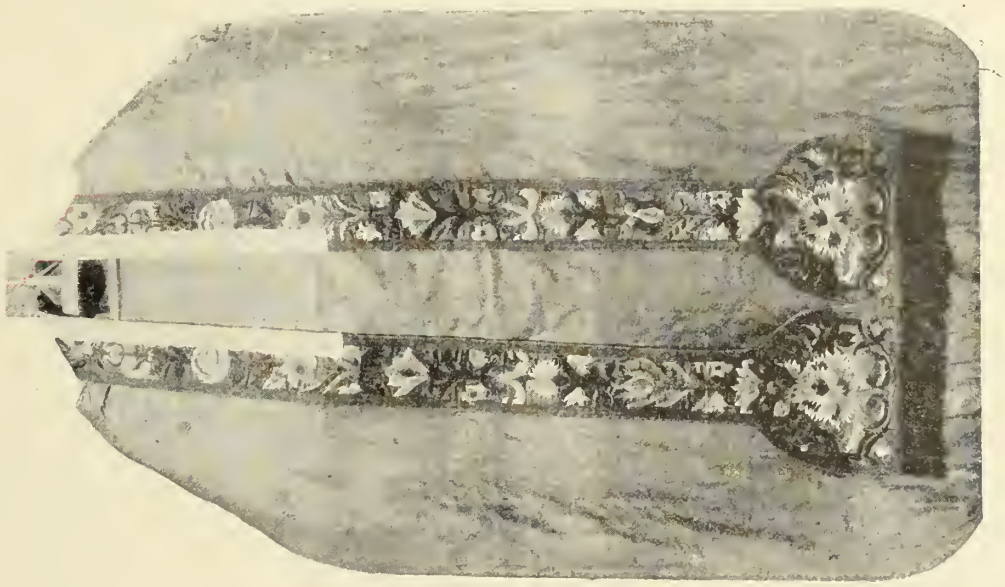
Ouvrier, mon frère, que vos ancêtres des âges croyants, maîtres ouvriers, inspirés par la foi, éprouvaient une sainte fierté, quand, au cours du Saint Sacrifice, ils pouvaient se dire:

« Le marbre de cet autel, c'est ma corporation qui l'a fourni, c'est mon ciseau qui l'a sculpté.

» La toile de ce triptyque, c'est mon pinceau qui lui a donné couleur et vie.

» Cette chasuble, c'est mon aiguille qui l'a brodée, ce sont mes doigts qui l'ont fleurie.

» Ce calice, dont la coupe renferme le Sang du CHRIST, c'est moi qui l'ai garni d'émeraudes et de rubis! »



L'AIGUILLE DU BRODEUR SE CHARGE D'ORNER LES VÊTEMENTS DU PRÊTRE (Chasuble XIIe siècle.)
Tiré de l'*Art Chrétien*, année 1895.

Comme ce travail élevait l'artisan chrétien! Tandis que trop souvent, de nos jours, l'ouvrier s'abaisse, en contraignant les objets créés, malgré leur répugnance, malgré leurs gémissements, à devenir objets de vanité,[1] tandis qu'il s'avilit en confectionnant ces parures profanes qui, rehaussant la beauté séduisante d'une actrice ou d'une courtisane, deviendront pour les âmes un appât criminel, un instrument de mort; l'ouvrier des âges de foi, en façonnant l'autel où DIEU réside, se haussait jusqu'à DIEU, se soulevait jusqu'au ciel!

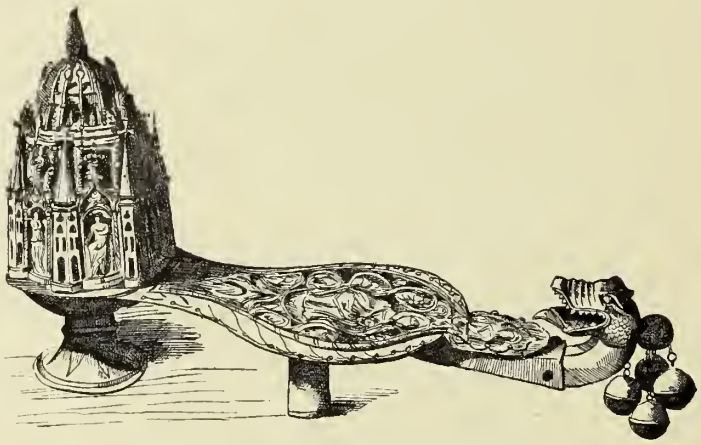
BRONZE TROUVÉ DANS UNE CRYPTE A ROME,
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Imp. Libr. réunies.)

Ouvrier du XXe siècle, comprenez-vous quel lien intime existe entre la grandeur du culte catholique et votre propre grandeur? Croyez-moi: laissez à d'autres l'art impur; comme vos ancêtres, consacrez votre talent à de nobles ouvrages; comme vos ancêtres aussi, revenez chaque Dimanche au divin Sacrifice! revenez fortifier votre âme au contact de l'Eucharistie, retremper votre talent aux sources pures de l'art chrétien!

L'encens fume sur l'autel. — Il semble que, dans les cérémonies préparatoires de la Messe, les sens trouvent successivement leur saine et légitime satisfaction. L'orgue et les cloches ont captivé l'oreille; les décors de l'autel, les fleurs, les vêtements sacrés ont ravi les yeux; et voilà que la vapeur de l'encens vient charmer l'odorat.. Bientôt le cœur et l'âme auront leur tour.

Pendant que, conformément à la rubrique,[2] le célébrant fait monter vers le ciel les nuages odorants, permettez-moi, cher travailleur, de vous faire en quelques mots l'histoire de l'encensement liturgique, et de vous donner quelques courtes notions sur son symbolisme. Vous vous attacherez davantage à nos belles cérémonies, quand vous saurez combien profonde est leur signification.

L'encensement, DIEU en avait déjà fait un précepte dans l'ancienne Loi; il existait dans le Temple de Jérusalem un autel spécial, dit l'*autel des parfums, altare ad adolendum thymiama.*[3]



ENCENSOIR A MANCHE CONSERVÉ AU MONT ATHOS.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Et dans la nouvelle Loi, pour rendre hommage à la Majesté souveraine de JÉSUS-CHRIST, les Mages, à Bethléem, offrent de l'encens à ceB DIEU, caché sous les traits d'un enfant, *obtulerunt... thus.*[4]

1. Vanitati enim creatura subjecta est *non volens*;... omnis creatura *ingemiscit.* (Rom. VIII-20-22).
2. Voir Gihr, *La Ste Messe*, T. II, p. 9.
3. Exode XXX, I.
4. Matth. II, II.

Dès le IVe siècle,[1] nous voyons l'encensoir sur la liste des dons faits par Constantin à l'Eglise pacifiée. A la basilique de Latran il offre deux encensoirs de l'or le plus pur : « *Thymiamateria duo, ex auro purissimo, pens. libras triginta.* » Il offre à Saint-Pierre un encensoir plus riche encore, d'or pur, orné de cinquante et une pierres précieuses : « *Thymiamaterium ex auro purissimo, cum gemmis prasinis 48, pens. lib. XV.* »[2]

Les encensoirs, aux origines, n'étaient pas toujours suspendus par des chaînes ; on a trouvé en 1855, dans une crypte de Rome, un brûloir d'une grande rareté,[3] qui n'est autre qu'un encensoir muni d'un manche ; l'encens s'échappait par les galeries à jour du couvercle, garni d'entrelacs (Grav. page 286).

Ce mode d'encensoirs a été surtout adopté en Orient ; la tradition s'en est conservée dans l'Eglise grecque. — On en voit encore plusieurs au Mont Athos ; l'un, d'époque relativement récente, représente un temple gothique aux ogives flamboyantes, aux gracieux clochetons. (Grav. page 286).

Le Musée de Kensington, dans un bel ivoire du Xe siècle, met sous nos yeux un thuriféraire tenant d'une main un encensoir minuscule et de l'autre une vaste pyxide à encens.

Au XIIe siècle, le goût de l'ornementation architecturale se manifeste dans l'orfèvrerie religieuse. Les artistes se plaisent alors à représenter dans les instruments du culte, le style des monuments qu'ils ont sous les yeux.

Tel l'encensoir que possédait le cabinet de M. Gréau. Sur la valve inférieure se détachent les animaux évangéliques, sur la valve supérieure, le buste de saint Pierre. Au sommet, un joli portique ajouré d'où jaillissent les flots odorants. (Grav. p. 288).

L'encensoir n'allait pas sans la boîte à encens. Nous l'avons déjà vue, pyxide du Xe siècle, sur l'ivoire de Kensington.

Au XIIIe siècle, les boîtes à encens affectent souvent la forme d'une petite nef, *navicula;* elles prennent alors le nom de navette ; et le clerc ou enfant de chœur qui l'offre au prêtre, est désigné sous le titre de *naviculaire.* Telles apparaissent avec leur structure allongée, avec leurs deux extrémités gracieusement relevées en manière de proue et de poupe, les nombreuses et jolies navettes que possède le Musée de Cluny.

L'ENCENSOIR ET L'ENCENS.
Ivoire du Xe siècle.
Musée de Kensington.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl.
(Imp. Libr. réunies.)

Si, depuis l'origine du Christianisme, les encensements ont été en grande estime et en singulier honneur, c'est que l'action qui s'opère sur le brasier de l'encensoir est pleine de gracieux mystères et de profond symbolisme. Elle est pour le chrétien l'emblème du *sacrifice*, de *la prière* et du *bon exemple*, qui doit faire de nos vies la bonne odeur du CHRIST.

Jetez, cher ami, un grain d'encens sur les charbons ardents ; il brûle, il s'enflamme, il s'évapore ; c'est la destruction la plus complète ; mais, par la destruction même de son être, ce

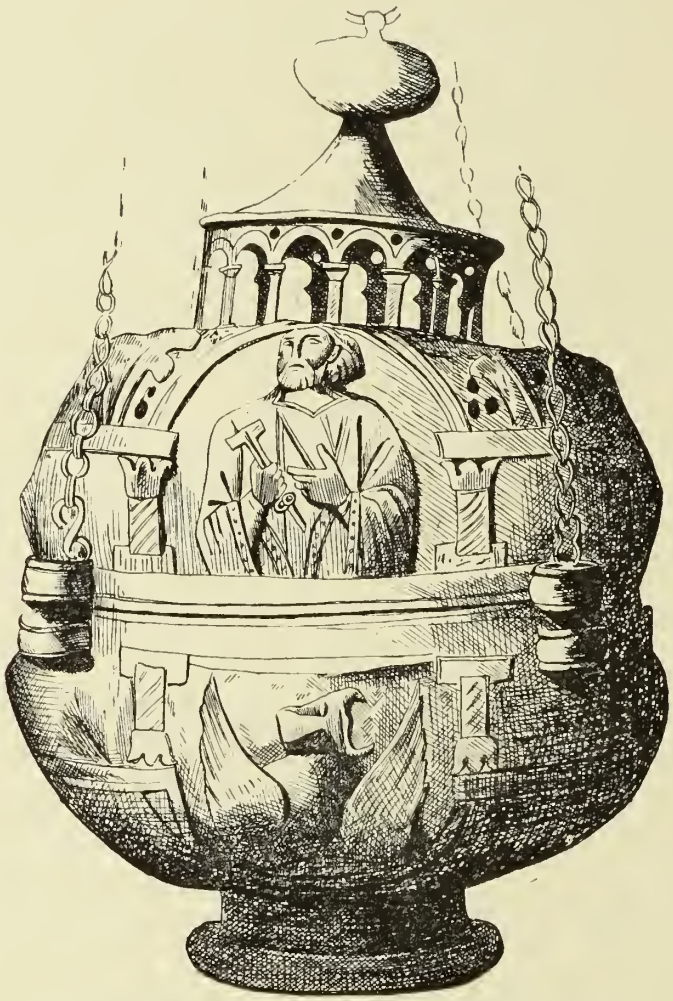
1. D'après Mgr Duchesne, s'appuyant sur les *Ordines* et autres livres liturgiques, l'encensoir portatif n'était usité à Rome, jusqu'au IXe siècle, que pour les processions. On parcourait ainsi la voie que le cortège devait suivre. — *Origine du culte chrétien,* page 163, note 1.

2. Lib. Pontif.

3. Collection Augier.

grain d'encens s'élève vers le ciel en nuage parfumé, et rend hommage à Dieu, dont il embaume le sanctuaire. N'avez-vous pas là, exprimée d'une façon bien frappante, l'idée du sacrifice ? Le sacrifice est-il autre chose que la destruction d'un objet sensible, dans le but d'exprimer le domaine de Dieu sur sa créature ?

Si le grain d'encens qui brûle est l'emblème du sacrifice, la vapeur d'encens qui s'élève, est l'emblème de la prière.



ENCENSOIR DU XIIe SIÈCLE (Collection de M. Gréau).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

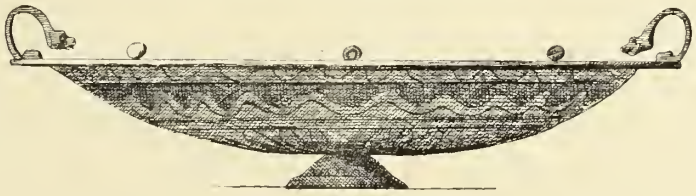
La prière n'est-elle pas l'élévation de l'âme vers Dieu ? Elévation admirablement symbolisée par cette vapeur embaumée qui jaillit des flancs de l'encensoir et monte vers le ciel ! Elévation de l'âme déjà préconisée par David, quand il chantait : « Que ma prière, Seigneur, s'élève en votre présence comme la fumée de l'encens : *Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo !...* »[1]

Enfin cette vapeur d'encens qui s'élève vers l'autel, qui de l'autel monte vers le ciborium et vers les voûtes du sanctuaire, qui du chœur gagne les nefs et remplit bientôt les chapelles, les

1. Ps. CXL, 2.

plus reculées, parfum pénétrant, envahissant, délicieusement contagieux, n'est-ce pas, dites-moi, l'emblème de la bonne édification chrétienne?

Chrétien, une grande leçon vous est donnée par cette vapeur d'encens. Elle vous avertit que vous ne devez pas garder pour vous seul le parfum de la grâce qui est en vous; que vous ne devez pas le retenir captif dans votre cœur, comme en une boîte à encens hermétiquement fermée; mais que vous devez le répandre autour de vous par le bon exemple, par la parole embaumée; elle vous avertit que vous devez tenir votre âme ainsi qu'un encensoir, toujours close du côté de la terre, mais toujours ouverte du côté du Ciel, afin qu'il s'en échappe cette bonne odeur dont parle saint Paul,[1] *cette bonne odeur du Christ*, qui pénétrera dans votre usine, dans votre atelier, et qui imprégnera, sanctifiera vos compagnons de travail, moins chrétiens et moins heureux que vous.



JOLIE NAVETTE, CONSERVÉE AU MUSÉE DE CLUNY.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Après les prières de l'Introït, voilà le *Kyrie* qui retentit : le Kyrie, cri de tous les cœurs, chant de tous les siècles, parce qu'il est le cri de la douleur, le chant de la pitié, et que, depuis la déchéance originelle, il n'est pas de siècle où l'homme n'ait souffert; il n'est pas de cœur qui, un jour, ne se soit senti le besoin de crier : Pitié!

On chantait le Kyrie aux origines de l'Eglise, — les plus vieilles liturgies l'attestent, — parce qu'aux origines de l'Eglise, il y avait des douleurs.

On chantait le Kyrie au VIe siècle, — le IIe Concile de Vaison nous l'apprend, — on le chantait avec de fréquentes répétitions, « *frequentius :* » on le chantait avec beaucoup d'affection et de componction, « *cum grandi affectu et compunctione.* » C'est que, au VIe siècle comme aux origines de l'Eglise, il y avait des douleurs.

On chantait le Kyrie au XIe siècle, et, — par décision de l'Eglise, — à partir de cette date, on le chanta jusqu'à neuf fois, trois fois en l'honneur du Père, trois fois en l'honneur du Fils, trois fois en l'honneur du Saint-Esprit. C'est que, au XIe siècle comme au VIe siècle, il y avait des douleurs; et que les cœurs endoloris, broyés par la souffrance, se sentaient pressés de répéter le refrain consolateur : *Kyrie eleison!*

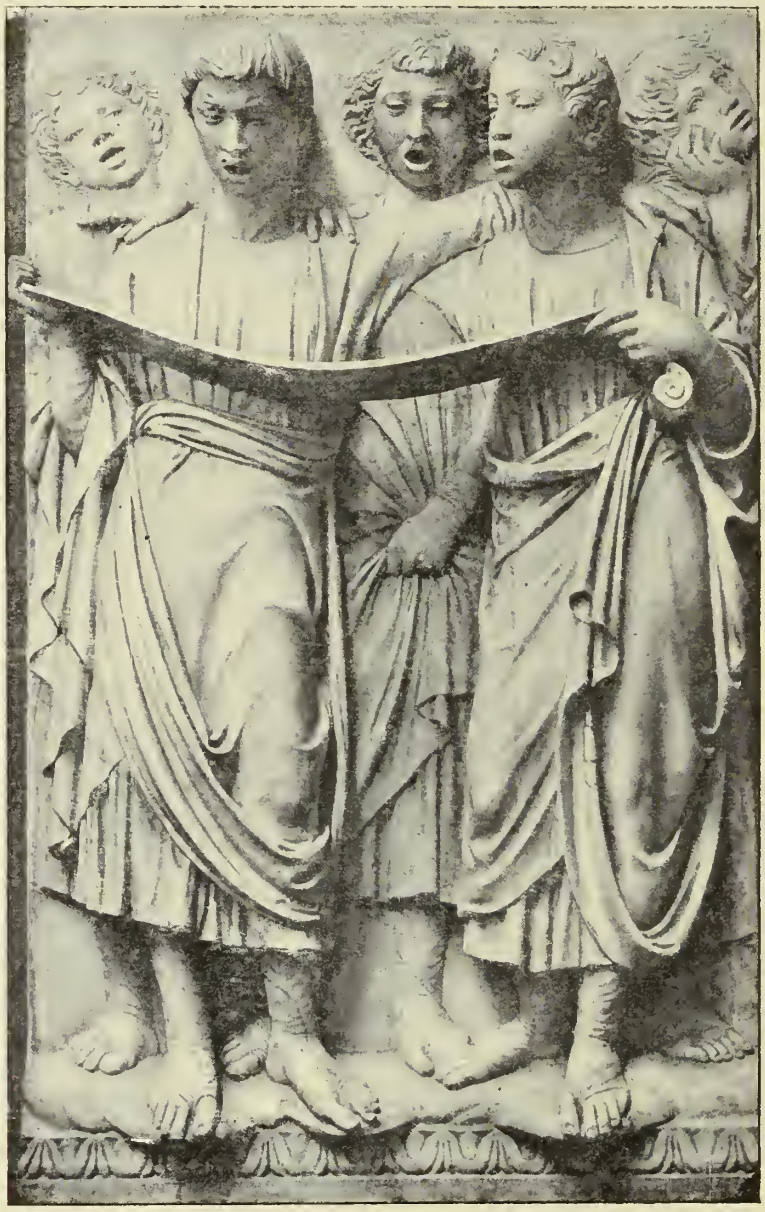
Aujourd'hui, les douleurs sont-elles moindres qu'autrefois? J'ai peine à le croire; mais ce que je sais bien, c'est que, à l'heure actuelle, nombre de déshérités, nombre de prolétaires, trompés par les erreurs courantes, éloignés de DIEU par les doctrines perverses, tenus loin de l'Eglise par impiété ou par respect humain, ne poussent plus vers le Ciel, au sein de leurs douleurs, la plainte sublime qui les consolerait ou les réconforterait.

Pauvres gens! dans leurs réunions privées ou publiques, dans leurs clubs, dans leurs cercles, dans leurs conciliabules, des orateurs qui les exploitent, se plaisent à peindre, en couleurs forcées, leurs angoisses et leurs tortures. Ils chantent à leurs oreilles, mais en re-

1. II Cor, II, 15.

tranchant à dessein la note religieuse qui console, ils chantent la vieille chanson de la misère humaine.

Hélas! ce sombre tableau, ce lugubre *Kyrie* de la misère révoltée n'a qu'un résultat: il



LE CHANT A LA MESSE.
Par Lucca della Robbia (1431).
Musée de Sainte-Marie-des-Fleurs, à Florence.

amasse dans le cœur aigri du pauvre, avec de nouvelles haines et de nouveaux désirs, de nouvelles douleurs et de nouvelles tortures.

Riches compatissants, vous ferez mieux; par votre influence, vous ramènerez à la

grand'Messe les indigents que vous secourez. Ils y trouveront force et consolation. Et vous, ouvrier chrétien, qui commencez à comprendre la beauté de ces mystères auxquels vous assistez depuis que le son des cloches vous a fait franchir le seuil de l'église; vous qui avez senti tout ce que ces cérémonies ont de suave pour les sens charmés et de réconfortant pour le cœur fatigué; attirez par vos conseils, attirez à l'église, chaque Dimanche, vos compagnons de travail qui ne cessent de blasphémer DIEU et de maudire leur sort. — Là, ces malheureux pourront repasser du regard leurs souffrances et leurs misères, mais ce sera au pied du Crucifix, et à la vue de cet Homme-DIEU, partageant avec eux sur la Croix le poids de ces misères et le poids de ces souffrances, avec quelle conviction émue, avec quel soulagement dans leur cœur résigné, ils crieront jusqu'à neuf fois avec le prêtre : *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.*[1] Seigneur, ayez pitié de nous, CHRIST, ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous!

Au peuple, il faut des chants : le peuple aime les chants dont le rythme et la cadence traduisent d'une manière plus expressive ses pensées, ses désirs, ses impressions.

L'Eglise le savait, quand, dès ses origines, elle a mis sur les lèvres des chrétiens assemblés les chants si variés du Saint Sacrifice.

— Le démon, singe de DIEU, le sait aussi, et quand il veut pervertir le peuple, il met sur ses lèvres les chants blasphématoires où chaque couplet est un outrage à DIEU, une insulte à sa Mère.

Que l'amour fasse taire la haine; que le chant des Anges couvre le chant des démons; que l'hymne angélique impose silence au refrain diabolique!

Qu'elles sont belles, ces *Messes d'hommes* qui se multiplient dans nos paroisses de France, où, de la poitrine des ouvriers, réconciliés avec DIEU et avec eux-mêmes, ce chant retentit plein d'allégresse : *Gloria in excelsis Deo — et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!*

Gloire à DIEU dans les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Pour ces hommes, la question sociale est résolue! Ils ne seront jamais du clan des mécontents, du camp des révoltés. La gloire, ils la veulent, non pour eux, mais pour DIEU.

— Ils ne cherchent point à se hisser dans les hauteurs. Les hauteurs sont faites pour le Très-Haut. *Gloria in excelsis Deo!*

— Pour eux, ils ne revendiquent qu'une chose; cette chose infiniment douce et délicieuse que les Anges ont chantée sur le berceau de l'Enfant-DIEU; ils veulent la paix de l'âme, c'est leur droit, et ils la possèdent, — parce qu'ils ont bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis!*

« *Oremus!* Prions! Prions! » dit alors le prêtre à un siècle qui ne veut plus prier; et, au nom des fidèles dont il est le représentant officiel et attitré, il récite la prière que l'Eglise a si bien nommée *Collecte*, parce qu'elle réunit les supplications de l'assemblée comme dans un faisceau,[2] pour les déposer aux pieds du Très-Haut.

Ces collectes remontent à la plus haute antiquité : les Papes Léon le Grand, saint Gélase et saint Grégoire le Grand, aux Ve et VIe siècles, nous ont conservé des oraisons qui sont pour nous un précieux patrimoine des premiers siècles de l'Eglise. « Il y a dans ces prières anti-

1. Chacun sait que cette invocation vient d'Orient : elle était si facile à comprendre, que lorsqu'elle passa en Occident, on ne songea même pas à la traduire en latin. Voilà comment des mots *grecs* sont restés intercalés dans le *latin* de la Messe. On sait aussi qu'il s'y trouve des mots hébreux : *Amen, Alleluia, Hosanna!* C'est ainsi que, par la permission de Dieu, es trois langues. — latin, grec, hébreu — qui, sur l'écriteau de la Croix, proclamèrent la Royauté de Jésus de Nazareth, se trouvent, jusqu'à la fin des siècles, unis au sacrifice non sanglant de la Sainte Messe.

2. « *Colligite preces.* » C'est la belle réflexion d'Innocent III. *De sacr. alt. mysterio.* Lib. II, cap. XXVII.

ques, nous dit le cardinal Wiseman, un parfum d'encens très pur... Elles ont encore toute la solennité et la sublimité des lieux où elles furent employées pour la première fois; elles gardent un écho des Catacombes obscures; elles répètent les chants joyeux des basiliques d'or; elles résonnent harmonieusement sous les voûtes élancées. »

Peuple du XXe siècle, les apôtres modernes d'un progrès trompeur qui exclut DIEU, et d'une fausse science qui supprime la Révélation, essaient de tourner ton cœur et tes aspirations vers des nouveautés fallacieuses: ne te laisse pas prendre à ces sophismes; unis plutôt tes supplications aux supplications du prêtre; garde à tes lèvres les prières que faisaient tes ancêtres dans la foi; vieilles prières, mais toujours bonnes.

Adressées généralement à DIEU le Père, les collectes se terminent par cette magnifique conclusion :

Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum.

Par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, votre Fils, qui vit avec vous et règne dans l'unité du Saint-Esprit, DIEU dans tous les siècles des siècles.

On veut bannir du monde l'intervention du CHRIST Rédempteur: l'Eglise, par ces paroles, rappelle, au XXe siècle, ce que saint Grégoire le Grand rappelait au VIe siècle, que, sans l'intervention de JÉSUS-CHRIST, nos prières seraient sans voix et n'arriveraient pas à l'oreille de DIEU.[1]

Le peuple, à la Messe, a chanté l'hymne angélique, et dans ce chant il a trouvé la paix.

Le peuple, sur l'invitation du prêtre, a prié, et dans cette prière, il a trouvé la force.

Le peuple à la Messe doit encore s'instruire.

Oh! le peuple est très instruit, à notre époque, je le sais; grâce au journal qu'il lit chaque matin, en se rendant à l'ouvrage, le jeune ouvrier de vingt ans est devenu une encyclopédie vivante.

Il connaît tout..., tout, sauf la science du salut.

Où trouvera-t-il cette science? — Dans l'Evangile et dans l'homélie du prêtre qui chaque dimanche en explique et en commente les divins enseignements.

C'est là qu'il apprendra ce que son journal ne lui dit pas : C'est là qu'il trouvera l'antidote à ce que son journal lui dit de faux ou de mauvais.

Son journal lui donne des nouvelles de la terre, du temps.

L'Evangile lui donne les nouvelles du Ciel, de l'éternité.

Son Journal lui raconte complaisamment les crimes.

L'Evangile lui rappelle le châtiment des crimes.

Son feuilleton réhabilite tous les mauvais penchants.

L'Evangile les condamne. L'un exalte l'impureté; et l'autre, la sainte virginité.

Chrétiens, voulez-vous résister au courant de sensualisme et de volupté qui entraîne notre siècle, détournez de vos yeux le journal mauvais — et, chaque dimanche, prêtez l'oreille aux leçons de l'Evangile. Oui, lisez l'Evangile, mais l'Evangile vrai; car au peuple on a tendu de nos jours tout un code de doctrines frelatées et on lui a dit: « Prends, voilà ton Evangile. » Et le peuple a pris cet Evangile nouveau, et il y a lu ces mots :

Bienheureux ceux qui jouissent!

1. Nisi pro nobis interpellatio Mediatoris intercederet, ab aure Dei, procul dubio, nostrarum precum voces silerent. (S. Greg. Moral. liv. XXII. c. 17.)

Malheureux ceux qui souffrent!

Et par une conséquence logique, le peuple s'est dit: puisque le bonheur est dans la jouissance, j'en veux ma part, partageons!

COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE. — TRÉSOR DE CONQUES (XIe siècle.)

Par honneur pour la parole de Dieu, les âges de foi couvrent le livre de l'Evangile des plus précieuses reliures.

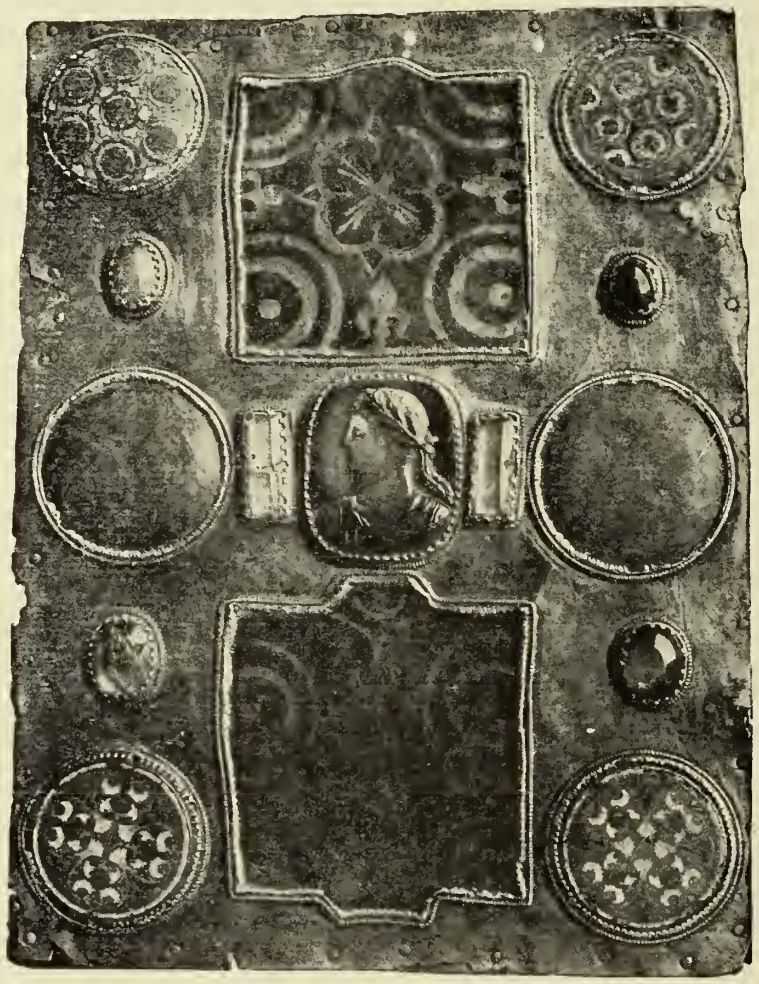
Puisque le malheur est dans la souffrance, pourquoi pèse-t-elle toujours sur les mêmes têtes? Brisons le joug!

De là un malaise général dans la société et parfois de ces revendications violentes, qu'on peut bien, un jour ou l'autre, arrêter par les charges de cavalerie et par la pointe des baïon-

nettes, mais qui, à une époque donnée, finiront par tout emporter comme le torrent, gonflé par une pluie d'orage, emporte la digue de sable qu'on lui oppose.

Chers lecteurs, pour prévenir ces affreux conflits, ramenez le peuple à la Messe du dimanche : là, à l'Evangile, debout, pour attester la vivacité de sa foi ; ayant tracé le signe de la croix sur son front, sur ses lèvres et sur son cœur, de la bouche du prêtre, il entendra tomber ces paroles qui jaillirent, il y a dix-huit siècles, des lèvres de JÉSUS-CHRIST :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des Cieux est à eux.



RICHE ÉVANGÉLIAIRE, ORNÉ DE PRÉCIEUX CABOCHONS, CONSERVÉ A GANNAT.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils trouveront miséricorde. »

Le pauvre, dans ces paroles, trouvera force et consolation. Il se dira : « Si JÉSUS me prêche à moi la résignation, au riche il prêche la miséricorde. Du reste, à chacun son lot : si le riche semble avoir l'avantage sur la terre, j'aurai l'avantage au Ciel. Est-ce que l'Evangile ne dit pas : « *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ?* »

Oui, l'Evangile le dit ; et pour mieux faire sentir aux fidèles que c'est là la vraie doctrine du Sauveur, le prêtre du XXe siècle monte en chaire, et faisant le commentaire de cette parole : « Les derniers seront les premiers, » il s'inspire du superbe discours de Bossuet sur *l'éminente*

dignité des pauvres, et répète après lui : « L'Eglise de JÉSUS-CHRIST est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler exactement, étant de la suite du monde, étant pour ainsi dire marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance, et c'est aux pauvres et aux indigents qui portent la marque du Fils de DIEU, qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « *les pauvres de Dieu : pauperes tuos.* » Pourquoi les pauvres de DIEU ? Il les nomme ainsi en esprit parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

« En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur ? DIEU m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Evangile aux pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* — Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque, faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse où ne dédaignant pas parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser ? « O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de DIEU ! »

« Il est aisé de conclure que l'Eglise de JÉSUS-CHRIST était une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Eglise qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté ; tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir, dans l'origine du Christianisme, la prérogative éminente des pauvres, membres de JÉSUS-CHRIST. »

Que penses-tu de ces paroles, ouvrier du XXe siècle ? On te dit dans tes loges, dans tes conciliabules, que l'Eglise n'a que flatteries pour le riche, que mépris pour le pauvre. Juge, à ces paroles, mon cher ami, combien tu es trompé ; apprends enfin ce que pense l'Eglise de l'éminente dignité du pauvre.

Ecoute la suite :

« Par conséquent, ô riches du siècle, prenez, tant qu'il vous plaira, des titres superbes ; vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Eglise de JÉSUS-CHRIST, vous êtes seulement serviteurs des pauvres... Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges deviennent égales, » *ut fiat æqualitas*, dit saint Paul. Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent et s'ils murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice ; car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'influence, et de l'autre la tristesse et le désespoir et l'extrême nécessité et encore le mépris et la servitude ?

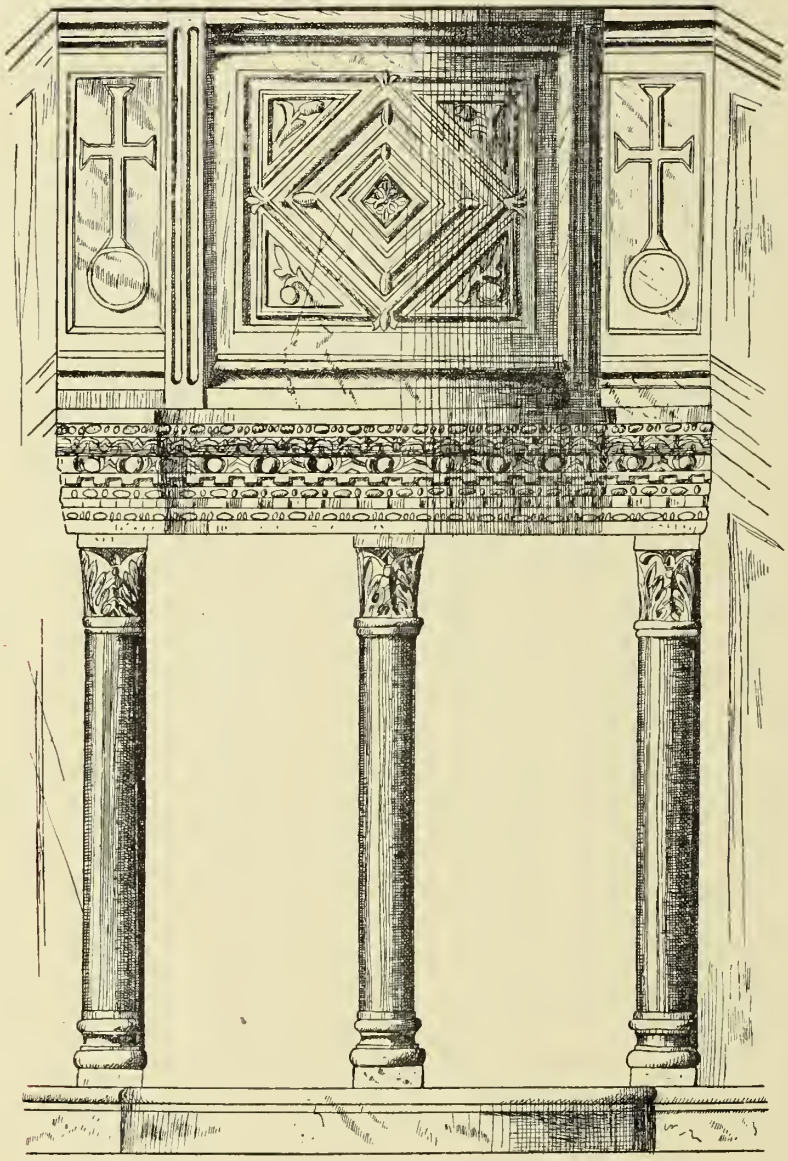
» Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse ?

» Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que DIEU met entre des égaux, si, par un autre moyen, elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes ?

» C'est pour cela, Chrétiens, qu'il a établi son Eglise, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres ; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. »

Admirez cette admirable économie, qui, réalisée dans le monde, résoudrait si suavement la question sociale ; — admirez aussi ce fier langage, qui rappelle au riche « qu'il a été pétri de la même masse que le pauvre, qu'il est de la boue tout comme lui. » Mais ne soyez pas

seuls à admirer; communiquez votre admiration au peuple qui vous entoure: à une époque où le socialisme athée et menteur jette l'injure et la calomnie à la face de l'Eglise, redites bien à la foule égarée que ce beau langage de Bossuet n'est pas le langage d'un seul homme; qu'il



AMBON DE SAINT-APOLINAIRE-LE-NEUF, A RAVENNE (VIe siècle).
Du haut de ses ambons et de ses chaires l'Eglise, depuis dix-neuf siècles, prêche l'amour des pauvres.

Gravure tirée de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

est le langage de tous les siècles chrétiens; qu'il est le langage de JÉSUS-CHRIST « béatifiant les pauvres; » qu'il est le langage de saint Paul travaillant au nivellement chrétien des classes « *ut fiat æqualitas*; »[1] le langage de saint Jean Chrysostome, tonnant contre le riche orgueilleux « qui ose bien baiser les pieds du CHRIST quand le pauvre nu meurt de misère aux

1. II Cor. VIII, 14.

portes du Temple. » Dites bien aux malheureux que, depuis vingt siècles, ce langage n'a cessé de retentir, à l'heure de la Messe, dans toutes les églises du monde catholique, du haut de la *Cathedra* des Catacombes, du haut de ces ravissants ambons de Salonique et de Ravenne, de Toscanella et de Torcello, de Modène et de Pistoie, de Pise et de Sienne, tout à la fois chaires enseignantes et tribunes vengeresses, dont les ouvriers du Ve au XIIe siècle sculptèrent les degrés avec tant d'amour, parce qu'ils devaient livrer passage au prédicateur de l'Evangile, à l'ami de la sainte égalité, au meilleur ami des pauvres!

Amis des travailleurs, soucieux de leurs véritables intérêts, — au moyen des Ligues Dominicales, des Associations Dominicales, — travaillez énergiquement à faire fermer, dès le dimanche matin, ces magasins, ces ateliers, où l'amour du lucre veut tenir l'artisan enchaîné. — Quand vous aurez brisé ses chaînes, ramenez-le à l'église, à la Messe, non pas seulement à la Messe basse, mais à la grand'Messe; ramenez-le au pied de la chaire, héritière du vieil ambon chrétien. Rendez-lui, avec le prône du Dimanche, les grands enseignements qui lui rappelleront tout à la fois, et son éminente dignité et les devoirs corrélatifs qui en découlent.

LE CHANT AU LUTRIN.
Arsenal. Ms. 621, fol. 153.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Imp. Libr. réunies.)

Avec l'Evangile, avec le prône, commentaire de l'Evangile, rendez-lui le Credo, mais le *Credo vrai*, celui qu'on chante à la grand'Messe. Car l'impiété, avec un Evangile, a fabriqué un Credo à l'usage du peuple, Credo en deux articles :

Je crois à la matière, unique principe de tout être, de toute vie.

Je crois à la jouissance, unique fin à poursuivre.

A ce Credo de l'athée, principe de toutes les révolutions sociales, opposez le Credo du catholique, principe de toute vertu et de tout héroïsme.

Credo in unum Deum! Je crois en DIEU, le Père tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles!

On m'a donc trompé, se dira le peuple en chantant cet article, il y a donc autre chose que la matière; avec les choses visibles, il y a les choses invisibles, l'âme et DIEU, la grâce et le Ciel. Et ces choses invisibles (mon cœur me le dit), l'emportent infiniment sur les choses visibles. Ah! que les financiers gardent leur or et leurs billets de banque : je leur préfère les trésors du Ciel que DIEU me réserve pour prix de mes peines et de mes travaux! Trésors que la rouille ne ronge pas, que la mort n'enlève pas.

Crucifixus etiam pro nobis... JÉSUS-CHRIST, fils de DIEU, je le crois, a été crucifié pour nous, Il a souffert sous Ponce-Pilate.

On m'a donc encore trompé, se dira le peuple en chantant ces paroles; il y a donc autre chose que la jouissance, puisque le Fils de DIEU qui était en possession de toutes les délices du Ciel, s'est dépouillé de sa félicité, pour revêtir un manteau de douleur. Que les heureux du siècle gardent à leurs doigts leurs bagues et leurs anneaux, qu'ils protègent leurs mains délicates contre les intempéries de l'air; pour moi, je suis fier de mes mains calleuses, fier des

déchirures qu'y a faites le frottement de l'outil; car les mains de JÉSUS sont déchirées aussi. O mon Jésus, à vos doigts déchirés comme aux miens, je vois étinceler d'admirables rubis, ce sont vos gouttes de sang. Je les aime par amour pour vous!

Tandis que l'ouvrier, à la vue de son Sauveur crucifié, offre ainsi à DIEU ses labeurs et ses

LUTRINS EN BRONZE (XVIIe siècle).
Eglise Notre-Dame de Poitiers. Eglise de Caudebec-en-Caux.

souffrances, le prêtre, à l'autel, offre au Seigneur le pain et le vin, matière du Sacrifice; puis se tournant vers l'assemblée, il la convie à la prière :

Orate Fratres!

Frères, priez; afin que mon sacrifice et le vôtre soit agréable à DIEU le Père tout-puissant.

Et le peuple répond, par la voix du ministre:

Que le Seigneur daigne recevoir ce Sacrifice de nos mains, pour la louange et la gloire de son nom, et aussi pour notre profit et celui de la Sainte Eglise.

Qu'elle est belle, cette exhortation mutuelle où prêtre et fidèles raniment leur ferveur, en voyant approcher le moment solennel où le Sacrifice va s'accomplir!

Frères, priez!

« *Frères* », expression vraiment chrétienne. — JÉSUS n'a-t-il pas fait de son Eglise une famille de frères, quand il a dit: « *omnes autem vos fratres estis?* »[1]

Les Apôtres, pour entrer dans les vues du Maître, n'ont-ils pas, dès l'origine, habitué les fidèles à se considérer comme frères? N'aiment-ils pas à les appeler leurs frères, leurs frères très chers, leurs frères très désirés — *fratres, viri fratres, fratres mei et carissimi, desideratissimi?*

Certains économistes de nos jours, eux aussi, prêchent la fraternité des hommes, mais ils croient pouvoir la trouver en dehors de la religion; ils croient avoir fait beaucoup pour le règne de cette fraternité en peignant son nom sur les murs des villes et des hameaux. L'Eglise fait mieux; au lieu de peindre la fraternité sur les murs, elle la grave dans les cœurs.

BAISER DE PAIX (XVIe siècle).
Argent doré et émail translucide. — Cathédrale de Nice.

Fouriéristes, phalanstériens, utopistes et illuminés de tous les temps et de tous les lieux, qui prétendez réaliser la fraternité humaine, en vous passant de la paternité divine, quand vous aurez constaté l'insuccès de vos chimères et l'inanité de vos rêves, venez un jour, venez dans une de nos églises catholiques à l'heure de la grand'Messe; regardez tous ces hommes de toutes conditions, qui, au Baptême, ont reçu la même vie, la vie de la grâce; qui depuis ont le même Père, DIEU, et la même Mère, l'Eglise; voyez-les assis à la même table et se nourrissant du même pain, le CHRIST-Eucharistie; entendez le prêtre qui leur dit: « *Frères*, priez! » et l'assemblée qui lui répond — écho joyeux — : « Que DIEU agrée votre sacrifice! » Alors vous comprendrez que l'Eglise, et l'Eglise seule, a réalisé le programme que vous avez inutilement rêvé, et qu'au lieu d'offrir au monde, comme vous le faites, une égalité en effigie et une fraternité en peinture, elle a fait de ses enfants un vrai peuple de frères; alors aussi vous concevrez peut-être quelque estime pour nos cérémonies religieuses, pour notre Messe catholique où, depuis vingt siècles, prêtre et fidèles s'appellent frères, se traitent en frères, s'aiment comme des frères!

Le prêtre a dit tout bas la Secrète : il élève la voix pour chanter la *Préface*, ce cantique d'un si ardent lyrisme.

N'est-il pas tout à la fois chant lyrique et divine leçon ce *Sursum corda*, qui jaillit d'abord des lèvres du prêtre?

1. St. Mat. XXIII. 8.

Sursum corda ! En haut les cœurs !

Sursum corda ! C'était la leçon de saint Paul aux Philippiens, quand, leur montrant le Ciel d'où leur Sauveur doit descendre, il leur dit : *Nostra conversatio in cœlis est !* C'est là au Ciel que doit être notre séjour habituel.[1]

Sursum corda ! C'est la leçon d'Augustin à ses fidèles d'Hippone : « Eh quoi ! leur dit-il, vous entendez chaque jour : « En haut votre cœur, *sursum cor !* » et, comme si vous entendiez tout le contraire, vous plongez votre cœur dans la terre. »[2]

FRAGMENT SUBSISTANT DE LA NAPPE D'AUTEL DU MUSÉE DE KENSINGTON.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies).

Sursum corda ! C'était la leçon de saint Bernard à ses Religieux : « Il faut — au prix de quels efforts — soulever nos cœurs, qu'appesantit le poids de notre corps ! »[3]

Sursum corda ! C'était la leçon que le Bienheureux Suso, entonnant la Préface, se donnait à lui-même et à tous les cœurs qui lui étaient chers : « Avec une vive ardeur je criais à mon cœur et à tous les cœurs de la terre quels qu'ils fussent : En haut, cœurs captifs ! sortez des liens étroits de l'amour périssable ! en haut, cœurs endormis ! réveillez-vous de la mort du péché ! en haut, cœurs pleins de vanité ! arrachez-vous à la tiédeur de votre vie paresseuse et négligente ! élancez-vous de toutes vos forces vers le Dieu plein d'amour, *Sursum corda !* »[4]

LA CLOCHE ANNONCE L'ÉLÉVATION.
Miniature XVe siècle.
Bibl. Nat. latin 760.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl.
(Imp. Libr. réunies.)

L'ouvrier, présent à la Messe, a entendu cette invitation du prêtre : « En haut les cœurs ! » Cette parole lui est allée au fond de l'âme. — Sa vie de chaque jour est tellement terre à terre ; tous les soucis de l'existence le rivent si étroitement au sol, l'enchaînent si cruellement à la création périssable, que ce chant arrive délicieux à son oreille : En haut les cœurs !

Au *Sursum corda* de l'Eglise, il répond aussitôt : *Habemus ad Dominum !* Oui, dégagé des pensées humaines, des désirs terrestres, des soucis matériels, mon cœur s'en va vers vous, Seigneur, comme la corolle du lis s'en va vers le ciel, comme l'oiseau s'élance vers la nue.

Et quand le prêtre chante à nouveau : « *Gratias agamus Domino Deo nostro !* Rendons grâces au Seigneur notre Dieu ! » l'ouvrier, reconnaissant des dons qu'il a reçus du Seigneur, du bienfait de la vie naturelle et du bienfait plus précieux de la grâce ; reconnaissant surtout de la foi qu'il a recouvrée, tandis que tant de camarades d'atelier en sont encore privés, l'ouvrier, dans son cœur, répond au prêtre : *Dignum et justum est !* — Vous me dites de remercier Dieu ; oui, faisons-le, c'est digne et juste.

---

1. Phil. III. 20.
2. Serm. CCCXI no 15 « Audis quotidie, homo fidelis : *sursum cor !* et quasi contrarium audias, tu mergis in terram cor tuum. »
3. In Ascens. Dom. Serm. V, no 2.
4. Denifle. *Ecrits du B. Henri Suso.* T. I, 1re P

Et quand enfin, ayant uni sa voix à la voix des esprits célestes, à la voix des Dominations et des Puissances, des Chérubins et des Séraphins, le prêtre chante le divin Trisagion : *Sanctus, Sanctus, Sanctus !* l'ouvrier tombe à genoux ; et lui qui, dans le passé, n'avait qu'une hymne sur les lèvres, l'hymne à la matière et à la volupté, le voilà plein de l'amour que donne la prière, le voilà qui chante l'hymne au DIEU de toute sainteté : *Sanctus, Sanctus, Sanctus !* Saint, Saint, Saint est le Seigneur DIEU des armées !

Il me semble qu'à ce spectacle, cher Lecteur, vous comprenez mieux le rôle à la fois social et religieux de la Messe catholique. Il me semble que vous comprenez mieux la merveilleuse correspondance de ses prières avec les besoins du cœur humain et leur efficacité suprême pour guérir les maladies morales des individus et des sociétés ; et, au fond de votre âme, vous promettez à DIEU de vous enrôler au plus tôt dans ces Associations Dominicales qui procurent aux pauvres, aux petits, à l'ouvrier, tant de consolation et de force surnaturelle, en leur rendant leur Dimanche et leur Messe du Dimanche.

Oui, faites cette promesse ; oui, travaillez de toutes vos forces à rendre au peuple son Dimanche ; car vous n'avez vu jusqu'ici qu'une partie, et la moindre, de l'efficacité contenue dans cette divine ordonnance : « Les dimanches, Messe ouïras. »

L'ÉLÉVATION.

Savez-vous le grand mal de notre époque ? C'est l'orgueil, qui, d'après les saints Pères, est l'élévation de l'homme jusqu'au mépris de Dieu.

Pénétrez dans les clubs, dans les conciliabules de la libre-pensée : Ecoutez les orateurs qui se succèdent à la tribune ; le thème imposé, nécessaire, ce sont ces fameux droits de l'homme, écrits au frontispice des temps modernes : « N'oubliez pas vos droits, dit-on, faites respecter vos droits, droits inaliénables, droits imprescriptibles, droits intangibles... » Et, à ces droits, on omet de donner comme contrepoids, les devoirs corrélatifs, et pour faire triompher ces droits, vrais ou prétendus, on va jusqu'à fouler aux pieds les droits mêmes de DIEU.

Qu'est-ce que tout cela ? — Encore une fois, c'est l'élévation de l'homme jusqu'au mépris de DIEU.

Chers Lecteurs, ramenez le peuple à l'Eglise, à la Messe du dimanche, il y trouvera remède à ce grand mal.

Voyez plutôt : dans le sanctuaire, de l'encensoir d'or, le parfum en nuage odorant est monté vers la mystérieuse ogive. La cloche retentit ; sur les degrés de l'autel, les acolythes s'agenouillent derrière le célébrant. De leurs doigts, ils soulèvent avec respect le vêtement sacré. Le moment est solennel. Le prêtre prononce les paroles qui changent le pain au Corps de JÉSUS-CHRIST. Puis, de ses deux mains, il élève vers le ciel le DIEU caché dans l'Hostie ; et toute l'assemblée silencieuse s'incline profondément. — Qu'est-ce que cela ? C'est l'Elévation ; mais la bonne élévation, l'élévation légitime, l'élévation qui guérit le grand mal moderne ; c'est, opposée à l'élévation orgueilleuse de l'homme, l'élévation de DIEU.

Le grand mystère de l'autel est accompli. — Le prêtre adore et remercie à voix basse, profondément recueilli.

Puis, sa voix s'élève et récite la prière tombée il y a dix-neuf siècles des lèvres de JÉSUS-CHRIST.

Il rappelle aux frères assemblés que DIEU est leur Père : *Pater noster;* il demande avec instance que son nom soit sanctifié, ce nom que l'impie blasphème; — que son règne arrive, malgré la rage des impies; — que sa volonté sainte soit faite sur la terre comme au Ciel.

LA COMMUNION.
Bibl. Nat. fd français 1098.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Imp. Libr. réunies.)

Puis, parlant au nom des chrétiens réunis, il demande pour eux le pain quotidien : *panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

Panem et circenses! criaient jadis les plébéiens de Rome; donnez-nous du pain et des spectacles.

Ce cri est le cri de tous les temps et de tous les lieux; car en tout temps, en tout lieu, l'homme veut vivre et vivre heureux; il veut du pain pour vivre et des spectacles pour charmer sa vie. L'Eglise accorde à ses enfants du pain et des spectacles.

Des spectacles : car quel spectacle comparable à la pompe de nos cérémonies, où, parmi les cris d'allégresse, les chants de deuil, les Alleluia du triomphe, elle évoque tour à tour sur nos autels les mystères d'un DIEU naissant dans une étable, mourant sur un gibet, sortant vivant d'une tombe?

Du pain; l'Eglise, par sa prière, obtient de DIEU pour ses enfants le pain de froment qui sustente le corps, mais elle leur donne surtout le pain vivifiant qui fortifie l'âme.

Malheur à l'ouvrier qui, privé de la Messe, ne mange plus ce Pain que le prêtre consacre à l'autel : son âme anémiée dépérit et succombe. Malheur à l'ouvrier qui, privé de la Messe, n'approche plus ses lèvres de la coupe de vie; à sa place, il va boire une coupe empoisonnée. Voyez-le, chaque lundi, dans cette tabagie, serrant convulsivement de sa main fiévreuse un verre rempli de je ne sais quelle liqueur. Savez-vous ce qu'il boit dans ce verre? Avec des germes de folie, avec une mort prématurée, fruit de l'alcool, il boit des larmes, des larmes de sang, les larmes de sa femme et de ses enfants, qui meurent de faim, tandis que lui, le contempteur du Dimanche, se livre à son orgie.

LA SAINTE COMMUNION.
Bibl. Nat. fds français 1098.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Imp. Libr. réunies.)

Arrachez, amis du peuple, arrachez aux lèvres de ce malheureux la coupe de mort, et présentez-lui la coupe de vie.

La Messe continue son cours, la cloche annonce la Communion : il ne suffit pas, en effet, d'adorer DIEU, il faut le recevoir. Tous les fidèles sont là qui s'unissent au prêtre, et le prêtre, s'unissant aux fidèles, élève la coupe d'or, il l'approche de ses lèvres et boit le sang d'un DIEU.

Fortifiés par cette divine participation au Sacrifice du Calvaire, prêtre et fidèles quitteront les saints mystères, nous dit saint Jean Chrysostome, emportant avec eux, pour affronter les luttes de la vie, les ardeurs de la flamme et le courage du lion.

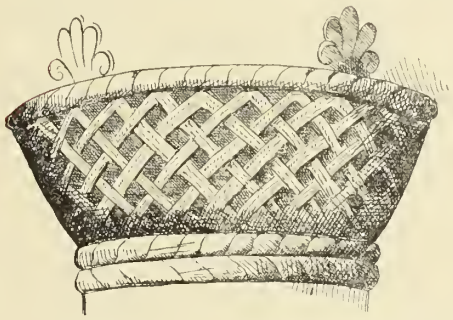
Vu l'heure avancée de la Grand'Messe, l'assemblée a dû se contenter de la Communion spirituelle. — Pour suppléer à la Communion sacramentelle, l'Eglise a établi l'usage de distribuer aux fidèles les Eulogies ou pain bénit.[1] Cette coutume remonte aux temps les plus reculés.[2]

C'est à l'Offertoire que les couronnes de pain ont été apportées, à l'entrée du sanctuaire, par deux enfants de chœur, accompagnés de la donatrice.

Avant de les bénir, le prêtre a récité cette antique prière, qui remonte jusqu'au VIIe siècle, jusqu'aux Actes du Concile de Nantes : « Seigneur Saint, Père tout-puissant, DIEU éternel, daignez bénir ce pain par votre sainte et spirituelle bénédiction, afin qu'il serve pour le salut du corps et de l'âme, à tous ceux qui en prendront avec foi, avec respect, avec actions de grâces ; et qu'il leur soit une protection et un secours efficace contre toutes les maladies et contre toutes les embûches de leurs ennemis, par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, votre Fils, vrai Pain de vie, qui est descendu du Ciel, qui donne le salut au monde, et qui, étant DIEU, vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

CORBEILLE ANTIQUE.
Musée de Latran (IVe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury
(Imp. Libr. réunies.)

Sanctifié par ces paroles et par la bénédiction du prêtre, le pain a été reporté à la sacristie, où il a été coupé en morceaux, et placé dans les corbeilles d'osier traditionnelles.[3]



JOLIE CORBEILLE SCULPTÉE DANS UN CHAPITEAU DE SAINT-MARC, VENISE (VIIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Le moment est venu de les distribuer.

Clercs, désignés pour cet office, avancez, tenant en main votre corbeille. Avancez vite, — car tous les enfants présents dans l'assistance attendent impatiemment ce rite qui leur semble si doux, et ce morceau de pain qui leur semble si savoureux ! Avancez vite, mais prudemment, et sans violer les règles de préséance dès longtemps établies ; car si l'Eglise prêche l'égalité, elle respecte les distinctions nécessaires de classe et de rang. — Offrez, tout d'abord, et « en portions bien graduées, au clergé, aux laïques en surplis, au seigneur haut justicier, à ses officiers de justice, aux gentilshommes

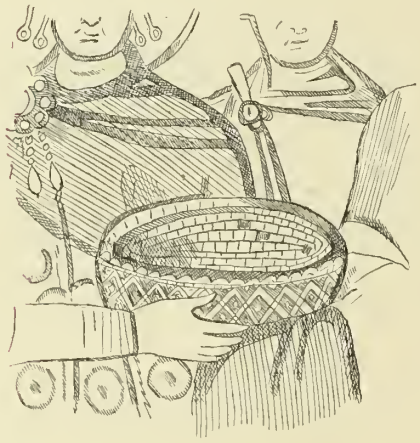
1. Parfois, de nos jours, on offre du gâteau au lieu de pain. Chacun voit combien la substitution d'une friandise au pain traditionnel, nous éloigne de la tradition primitive.

2. Elles apparaissent déjà au IVe siècle.

3. Admirable constance de l'Eglise dans les plus petites choses. C'était déjà dans des corbeilles d'osier qu'au IVe siècle étaient bénits les pains d'oblation. S. Grégoire de Nazianze ne nous parle-t-il pas d'une corbeille remplie de pains du plus pur froment, sur laquelle il faisait des prières et des signes de croix ?
Un marbre du IVe siècle conservé au Latran nous montre, dans les mains d'un personnage, une corbeille longue et profonde qu'un autre personnage semble bénir. (Voir la grav. au haut de cette page.)
Dans le vestibule de Saint-Marc de Venise, nous apparaît, à la partie inférieure d'un chapiteau du VIe siècle, une corbeille, que nos corbeilles modernes des plus riches églises ne renieraient pas comme ancêtre. « Elle est formée d'un élégant réseau de joncs, groupés par trois brins, assise sur deux grosses torsades, et couronnée par une troisième que surmontent des fleurons qu'on peut supposer en osier. » (R. de Fl. T. V. 189. Pl. CDXXIXI). (Voir grav. ci-dessus.)

domiciliés dans la paroisse, aux marguilliers, enfin, en menus morceaux, au reste des fidèles. »[1]

Et vous, fidèles, quand la corbeille traditionnelle vous sera offerte, si vous ne vous mettez pas à genoux, comme faisaient vos ancêtres, pour prendre votre part d'eulogies, du moins faites respectueusement le signe de la croix avant de manger le fragment de pain bénit, vous souvenant que sa manducation est un des Sacramentaux de l'Eglise, et, qu'à ce titre, elle peut effacer vos péchés véniels, ainsi que le disait le bon évêque de Paris, Maurice, à ses ouailles, il y a de cela six ou sept cents ans: « Est establi en sainte Iglisie que l'on doit donner pain benoit à tel gent, par couverture de lor péché. »[2]



OFFERTORIA A PAIN BÉNIT.
Ravenne (VIe siècle).
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Riches et pauvres, ouvriers et patrons, prenez tous votre pain « benoît »; afin que, d'une certaine façon, vous puissiez dire avec saint Paul: « Tous, tant que nous sommes, nous ne formons qu'un corps, nous qui participons au même pain. »[3] — En mangeant ce fragment bénit, coupé dans la même couronne, offert dans la même corbeille, vous sentirez mieux encore que l'Eglise est une seule et grande famille, une famille de frères.

La Messe est achevée. — Le prêtre, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, va vous bénir.

Ouvriers chrétiens, mettez-vous à genoux, et recevez pieusement cette bénédiction de votre Messe du dimanche, gage des bénédictions que Dieu versera sur vous et sur votre famille, dans la semaine qui va venir.

Dans vos clubs antichrétiens, pour aigrir vos cœurs, pour y allumer le feu de la révolte, on vous dit que vous êtes des galériens, des forçats, des maudits... Galériens, forçats, maudits,... oui, peut-être, ces pauvres travailleurs, ces terrassiers, ces mineurs, que l'on prive de leur dimanche, que l'on tient à la chaîne tous les jours de l'année dans une verrerie, dans le puits d'une mine, le long des voies de chemin de fer. — Et ils sont grandement coupables, ces industriels, ces patrons, ces entrepreneurs, ces administrateurs cupides de compagnies anonymes, qui rivent au pied de ces malheureux le boulet d'un travail sans trêve ni merci!

BENEDICAT VOS OMNIPOTENS DEUS.
Arsenal de Durand de 1380.
Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.)

Mais vous, ouvrier, employé chrétien, qui chaque dimanche, pouvez vous ressaisir; non, vous n'êtes pas des maudits, mais des bénis. — Vous trouvez à la grand'Messe une divine correspondance aux besoins de votre cœur. Car la Messe, — vous le comprenez mieux main-

1. L'Investigateur. — Note sur le pain bénit, par le Cte de Bussy.
2. Manuscrit de la Bibliothèque de Sainte-Catherine de Pise, cité dans *Le Correspondant*. T. XXXII p. 157.
3 II Cor. X. 17.

tenant — la Messe catholique, c'est le *Kyrie*, qui console la misère; c'est l'*Oremus* qui fait prier; c'est l'*Épître*, lettre divine qui parle du Ciel; c'est l'*Evangile* qui béatifie les haillons et les larmes; c'est le *Prône* vengeur qui dilate le cœur du riche et réconforte le cœur de l'indigent; c'est le *Credo*, qui élève au-dessus de la matière et de la jouissance; c'est l'*Orate fratres* qui proclame la fraternité chrétienne; c'est le *Sanctus* qui rend hommage au Saint des saints; c'est l'*Élévation*, qui met DIEU à sa place, et l'homme à la sienne; c'est la *Communion* qui vivifie, purifie, déifie. — La Messe, c'est la cloche qui réjouit; c'est l'orgue qui chante, soupire ou sourit; c'est l'encens qui embaume, c'est le prêtre qui bénit. La Messe, c'est le riche, c'est le pauvre qui se rencontrent dans une même demeure, qui s'agenouillent devant le même autel, qui prient le même DIEU, qui mangent le même pain. La Messe, la grand'Messe, c'est l'amour mutuel, c'est la paix des cœurs succédant à la guerre des classes. — C'est la solution divine de la question sociale!

AUTEL DE HENRI II.
Conservé au Musée de Cluny.

Chapitre Dix-huitième.

De ma PREMIÈRE a ma DERNIÈRE MESSE

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN VIEUX PRÊTRE

MES PRÉMICES SACERDOTALES

Jésus m'a donc parlé: Jésus m'a donc fait signe;
Il m'a dit, sans songer combien j'en suis indigne :
« Mon fils, je vais enfin réaliser ton vœu;
« Que la joie et l'amour envahissent ton être,
« Au même âge que moi, demain tu seras prêtre
« Du vrai Dieu ! »

Oui, prêtre ! et ce matin, plus au Ciel que sur terre,
Je montais à l'autel pour l'auguste Mystère,
Recélant sur ma lèvre un pouvoir surhumain !
Par quelques mots, sentence efficace et suprême,
J'ai fait venir des Cieux le Créateur lui-même
Dans ma main.

Et dans ce jour béni, pour décupler ma joie,
A la nappe d'autel qui, blanche, se déploie,
J'ai vu s'agenouiller mes parents recueillis;
Et mon père et ma mère et leur escorte aimante
Ont pu recevoir Dieu de la droite tremblante
De leur fils.

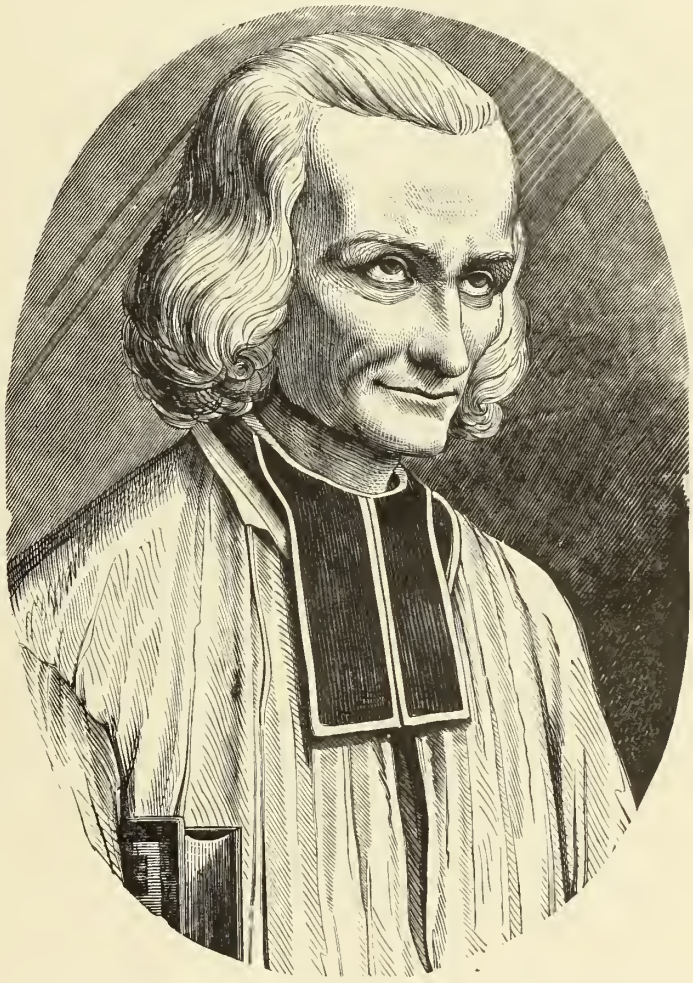
Ah ! soyez-en certains : quand, sur l'autel en fête
Je courbais, ce matin, ma poitrine et ma tête,
Quand, faisant une pause au milieu du Canon,
Je voyais sous mes yeux Jésus, prêt à m'entendre,
Sachez qu'en son oreille alors j'ai fait descendre
Votre nom !

Chers parents, je fis plus : à cet instant propice,
Où les Anges, présents au divin Sacrifice,
Courbent devant l'autel leur invisible chœur,
Sachant que, hors de Dieu, tout est vain dans la vie,
J'ai donné sans retour à Jésus-Christ Hostie
Votre cœur !

QUINZE BONS JOURS.

Depuis quinze jours, je monte à l'autel. DIEU soit béni! La ferveur de mes prémices dure encore. Je viens de lire une page de Faber qui m'a enthousiasmé; je veux la transcrire ici dans mon journal; ainsi ferai-je dans la suite. Ces beaux passages, relus dans les jours de tiédeur et d'ennui rendront à mon âme de prêtre ardeur et sérénité.

Ces lignes d'aujourd'hui sont extraites de l'opuscule : *Le Saint-Sacrement de l'autel.* —



LE BIENHEUREUX JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY (Curé d'Ars).

« Le sacerdoce a été établi à cause de l'Eucharistie. Notre vie sacerdotale se compose de devoirs et de cérémonies qui s'y rapportent. C'est dans ce but que nous avons été choisis et séparés du monde. Le sceau de JÉSUS-CHRIST est imprimé sur nous : l'esprit du monde, les voies du monde et même les choses du monde permises ne sont pas pour nous ce qu'elles sont pour les autres. Le ciseau de l'Esprit-Saint a gravé sur notre âme un caractère invisible qui fait de nous *la propriété du Saint-Sacrement.* » Cette dernière expression me plaît beaucoup; oui, de ma première à ma dernière Messe, je veux être *la propriété du Saint-Sacrement.*

J'ai encore goûté le parallèle qui suit entre le prêtre et la Vierge Marie : « Que sommes-

nous? Que devrions-nous être? La Vierge Marie fit descendre une seule fois du Ciel le Verbe éternel; nous le faisons tous les jours. Elle porta JÉSUS dans ses bras jusqu'à ce qu'il eût grandi; pour nous il prolonge son enfance toute notre vie. Pouvons-nous porter les yeux sur le visage de notre Mère et lui dire qu'à ce point de vue nous sommes plus grands qu'elle, sans penser à la sainteté réclamée par nos redoutables fonctions? Quel bonheur nous goûterions dans le lent martyre de notre vie ecclésiastique, si nous ne tendions qu'à la sainteté sacerdotale! » — *La sainteté Sacerdotale!* je veux y tendre toute ma vie, et j'y arriverai, j'en ai la ferme assurance, avec l'aide de Marie, modèle du prêtre.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.
Il fut, plus d'une fois, élevé dans les airs, pendant sa Messe.

MON PREMIER POSTE.

Me voici arrivé dans ma première Paroisse. Quelques pensées du curé d'Ars, que je lisais tout à l'heure, m'ont fait toucher du doigt la grandeur de ma vocation. Prêtre d'hier, je suis *tout* pour l'âme des Ouailles qui me sont confiées.

« Qui est-ce qui a mis Notre-Seigneur dans le Tabernacle? C'est le Prêtre. Qui est-ce qui a reçu votre âme à son entrée dans la Vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant DIEU, en lavant cette âme pour la dernière fois dans le Sang de JÉSUS-CHRIST? Le prêtre, toujours le prêtre.

» Après DIEU, le prêtre, c'est tout! Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre: on y adorera les bêtes... Quand on veut détruire la religion, on commence par attaquer le prêtre, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice; et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion. »

Que ces paroles me font comprendre tout à la fois, et l'importance de mon ministère, et l'im-

portance de ma Messe! Ma Messe, je la dirai de mon mieux pour mes chères Ouailles. Non, *ici on n'adorera pas les bêtes...*

VIGILE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Je viens de réciter mon office. Quel prêtre, quel apôtre que ce Philippe de Néri! « *Innumeros pene filios Christo peperit,* » dit la leçon du Bréviaire: il enfanta au CHRIST des fils presque innombrables. Faut-il s'étonner de cet Apostolat si fécond? Il puisait la grâce à l'autel, source jaillissante: « *Sacrum vero faciens in aera quandoque sublatus, mira undique luce fulgere visus est.* Alors qu'il célébrait les saints Mystères, on le vit plus d'une fois élevé dans les airs et tout enveloppé d'une lumière merveilleuse. » Ainsi parle encore le Bréviaire. Mon DIEU, quand je dis la Messe, je ne vous demande pas d'être élevé à plusieurs palmes au-dessus du sol, je ne vous demande pas d'être entouré d'une auréole lumineuse. Ces manifestations extraordinaires pourraient m'être dangereuses; mais, donnez-moi, Seigneur, l'amour et la ferveur qui, en saint Philippe de Néri, étaient le principe de ces faveurs surnaturelles.

MA RETRAITE ANNUELLE.

Six mois écoulés depuis mon ordination sacerdotale!

Cent quatre-vingts fois déjà j'ai gravi le Saint Autel!

L'ai-je fait, ces derniers temps, avec autant d'empressement?

Ai-je baisé l'autel avec autant d'amour? Mon cœur à cœur avec JÉSUS a-t-il autant de douceur qu'aux premiers jours?

N'ai-je pas, une fois ou l'autre, laissé glisser quelque routine dans l'accomplissement de cet auguste Mystère?

Rencontre intime du bon Maître
Cœur à cœur, baiser matinal,
Tout cela pour moi, pour un prêtre,
Lentement deviendrait banal?
L'astre dont la clarté m'inonde,
Dont je sens la chaleur féconde
N'aurait plus, ô honte profonde!
Qu'un rayon pâle et refroidi?
Parce que les jours vont se suivre,
Le calice où ma foi s'enivre
N'aurait plus pour moi, qui dois en vivre,
Qu'un reste d'arome affadi?

Non, non, je veux, dans cette retraite, raviver ma foi, raviver mon amour, réchauffer mon ardeur. Les jours auront beau se suivre; chaque jour nouveau me verra, mangeant le Pain de vie avec la même avidité, trempant mes lèvres avec la même émotion dans le Sang d'un DIEU!

CONGRÈS SOCIALISTE DE GAND.

Tandis que nous étions en retraite, confrères d'un même diocèse, groupés par l'amour, là-bas, en Belgique, des hommes étaient réunis en congrès, groupés par la haine. Les journaux nous apportent aujourd'hui un écho de leurs cris de rage contre les prêtres. « Nous aurons le plaisir d'assister à l'agonie des prêtres... Couchés dans les rigoles des rues, ils mourront de

faim, lentement, terriblement, sous nos yeux. Ce sera notre vengeance. » JÉSUS, sur l'autel de la Croix, a pardonné; je veux pardonner comme Lui. Demain, je dirai ma Messe pour ces malheureux: ce sera ma vengeance... plus douce que la leur.

INSULTÉ PAR UN ENFANT.

Hélas! Des conciliabules de la Libre-Pensée, la haine de DIEU et la haine du prêtre descendent dans l'âme du peuple indignement trompé. Les enfants eux-mêmes lisent dans les feuilles publiques les calomnies forgées contre l'Eglise et ses Ministres... Ils les recueillent et n'attendent qu'une occasion pour les lancer à bonne adresse. Ce matin, en me rendant à l'église, j'ai été grossièrement insulté par un enfant de onze à douze ans. Que faire? La pensée de ma Messe m'a donné la force de me taire. JÉSUS était insulté quand il se préparait à monter au Calvaire, et il se taisait: *Jesus autem tacebat*. Ne devais-je pas me taire aussi sur le point de monter à l'autel? Depuis, j'ai lu avec grande consolation ces paroles de l'Imitation: «Le prêtre revêtu des vêtements sacrés, tient la place du CHRIST... Il a devant lui et derrière lui le signe de la Croix du Seigneur, pour se souvenir toujours de la Passion du CHRIST... Devant lui, il porte la Croix sur sa chasuble, pour regarder avec soin les pas du CHRIST et s'efforcer de les suivre avec ardeur. Derrière, il est marqué de la Croix afin de supporter avec clémence pour DIEU toutes le ontrariétés qui lui viennent des créatures.» (*Imit.* L. IV, ch. 5).

Oui, j'ai été grandement consolé par ces paroles. Je les relirai souvent. Je sens la force que je puiserai, toute ma vie, dans ma Messe de chaque matin.

CHANGÉ DE POSTE.

L'insulte de ce gamin n'était qu'une antienne. Un coup était monté contre moi. Je n'ai pas su plaire à quelques gros bonnets de la Paroisse: j'ai été dénoncé à mon Evêque. Monseigneur n'a rien voulu faire sans me consulter; il m'a demandé si je ne voulais pas me sacrifier, par amour de la paix. J'ai accepté. C'est mon premier déménagement. Ce n'est peut-être pas le dernier : la vie du prêtre, comme celle du soldat, est souvent un long pèlerinage; mais...

Du pèlerin et de l'apôtre
J'ai le viatique immortel;
Je vivrai d'une Messe à l'autre,
J'irai de l'autel à l'autel!

Que cette pensée est réconfortante! C'est elle qui soutenait déjà le Vénérable Père de la Colombière dans sa lutte contre lui-même, dans sa tendance héroïque vers le plus parfait : «*Je dirai la Messe tous les jours*, écrivait-il; *voilà mon espérance, voilà mon unique ressource; Jésus-Christ pourra bien peu, s'il ne peut me soutenir d'une Messe à l'autre.*»

Il y a eu hier un an, que j'ai dit ma première Messe: depuis lors, l'Hostie n'a pas cessé d'être ma ressource; oui, j'en ai la confiance, j'irai de l'autel à l'autel, et JÉSUS-CHRIST me soutiendra *d'une Messe à l'autre!*

TUÉ, POUR AVOIR DIT LA MESSE!

Je viens de lire l'histoire héroïque de Noël Pinot, curé du Louroux-Béconnais, près d'Angers. Dénoncé et condamné à mort pour avoir dit la Messe, il monta à l'échafaud, revêtu des ornements sacerdotaux, comme pour une dernière Messe, en disant: « *Introibo ad altare*

Dei ! » Il fit aussi le sacrifice de sa vie, à Angers, place du Ralliement, le 21 février 1794.[1] Auprès de ce sacrifice de la vie, qu'est-ce que le sacrifice d'un poste aimé, qu'il m'a fallu faire l'autre jour ?

Mon DIEU, si les jours de la Terreur reviennent, donnez-moi la force d'être, comme l'abbé Pinot, le martyr de ma Messe !

CALICE DU SEIGNEUR, VOUS ÊTES MA FORCE DANS LA TRIBULATION.
Calice dit de Saint Rémi (XIIe siècle). Cathédrale de Reims.

L'ENNUI !

Aujourd'hui, j'en suis à désirer le sort de Noël Pinot... Sur la Croix, JÉSUS a gardé un calme tout divin ; au Jardin des Olives, il avait senti l'ennui, tunique de plomb, s'abattre sur lui et l'accabler. *Cœpit tædere !* Je suis au Jardin des Olives... je m'ennuie ; j'envie presque le Calvaire de JÉSUS, ou l'échafaud de l'abbé martyr de sa Messe. Pour lui, le coup de couperet a été prompt comme l'éclair... Mais qu'elles sont longues pour moi ces journées d'iso-

1. Nous avons donné, à notre chapitre : *Messe sous la Terreur*, la reproduction de cette scène sublime, peinte par Mlle de Luigné. M. le Curé du Louroux-Béconnais (Maine-et-Loire) vend la photographie de ce drame émouvant : Le prix en sera consacré à la cause de Noël Pinot.

lement et d'inaction! Ma nouvelle paroisse n'est pas hostile, mais si indifférente, si apathique! Je suis jeune encore; j'ai besoin d'attacher mon cœur, sinon à quelqu'un, — j'y ai renoncé au jour de mon ordination, — du moins à quelque chose.

Chaque jour il faut à la vie
Le pain qui vient de vous, Seigneur.
Il faut à l'âme inassouvie
Quelques parcelles de bonheur.
L'âme les cherche, haletante,
Et du souvenir à l'attente,
Elle oscille toujours flottante,
Mendiant sa goutte de miel!...

Cette goutte de miel que je mendie, mes Paroissiens ne me la donnent pas; eh bien! je la demanderai au Dieu de ma Messe, il ne me la refusera pas, et, par surcroît, il convertira ma Paroisse.

Prêtre, ma part est assurée;
Aliment de ma faim sacrée,
Chaque jour la manne adorée,
A mon ordre, pleuvra du Ciel!

AH! COMME ILS ME BRISENT!

Je viens de lire, dans la vie de sainte Angèle de Foligno, un trait bien douloureux... Assistant un jour à la Messe d'un prêtre indigne, la Sainte entendit, au moment de la fraction de l'Hostie, une voix faible qui pénétrait doucement en son cœur et disait : « Ah! comme ils me brisent et font couler mon sang de mes membres! » « O mon Dieu, Dieu de ma Messe, ne permettez pas que je vous brise jamais, que je fasse jamais couler le sang de vos membres! » Inaction apparente, désolations du cœur, ennuis, insuccès, ingratitudes, prison, tribunaux, mort violente, Jardin des Olives ou Calvaire; j'accepte tout, Seigneur, mais que je reste bon prêtre! Que je ne sois jamais séparé de vous! C'est à cette intention que je dirai, chaque jour, à ma Messe, cette prière si touchante que l'Eglise met sur mes lèvres, avant la Communion : « *A te numquam separari permittas!* »

MORT DE MON PÈRE.

Grand deuil aujourd'hui pour mon cœur... Mon pauvre père vient de rendre sa belle âme à Dieu. J'ai eu la grande joie de l'assister à ses derniers moments. Ce matin, j'ai dit la sainte Messe pour lui, et dorénavant, chaque jour de ma vie, au Memento des Morts, il aura mon premier souvenir et ma première prière. Le proverbe dit que l'amour descend plus qu'il ne monte. C'est généralement vrai; un père donne plus à son fils que le fils ne rend à son père. Toutefois, un fils prêtre peut donner un démenti au proverbe; en offrant le Saint-Sacrifice pour l'âme de son père, il lui rend plus qu'il n'a jamais reçu de lui. Cette pensée du soulagement que je peux donner à celui que je pleure, sera une consolation pour moi en ces jours de douleurs.

MOT DE BOUCHER.

L'autre jour, je contemplais un grand monument de Paris. Un boucher m'aborde et me dit: « Monsieur le Curé, si vous et moi avions tout l'argent qu'on a mis là dedans, vous ne diriez plus la Messe et moi je ne tuerais plus! »

LES DISCIPLES D'EMMAUS.

Tableau de C. Muller.

312-313

Cet homme exprimait là, d'une manière originale, la pensée des trois quarts de nos contemporains. Pour eux, le Sacerdoce est un métier, comme le métier de boucher... — Le prêtre dit la Messe, comme le boucher tue ses bêtes : pour gagner de l'argent.

Qui donc éclairera le peuple ? Qui donc lui enseignera que le Sacerdoce n'est pas un métier, mais la plus noble des missions, la plus sublime des dignités ? Il est bien difficile au prêtre de dire ces choses : le peuple l'accuserait de faire son apologie personnelle, en faisant celle du Sacerdoce. Par mes actes, mieux que par mes paroles, je prouverai à ces pauvres gens que le prêtre n'est pas un homme comme un autre ; je lui ferai comprendre que la Messe n'est pas une simple cérémonie qui dure trente minutes et se paie quarante sous. La dignité de ma vie prouvera la dignité de ma mission. Donc, rien en moi qui sente l'homme et en rappelle les faiblesses ! Quand le boucher a tué, il boit son apéritif, il joue une manille pour se distraire... Moi j'éviterai ces distractions, si permises soient-elles... Rien, rien en moi qui puisse m'abaisser aux yeux de ma paroisse, je veux planer comme l'ange de l'autel.

A votre aspect, ô DIEU victime,
Le Chérubin, au vol sublime,
Pris du vertige de l'abîme,
Se perd dans cette immensité.
Non ! point de borne à la carrière,
Montons, montons ! jamais arrière !
Toujours plus haut dans la lumière,
Dans la foi, dans la charité !

JEUDI-SAINT.

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où Notre-Seigneur prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, pour le changer en sa chair sacrée. En attendant la Grand'Messe, où je vais renouveler ses actes et répéter ses paroles, j'ai fait ma méditation sur ces mots si simples : « *Accepit panem in sanctas ac venerabiles manus suas.* »

Les réflexions du Docteur Gihr m'ont touché ; je les transcris, en me les appliquant : « Les mains de JÉSUS-CHRIST sont infiniment saintes et sanctifiantes, dignes de respect et d'adoration. Que de fois il les a élevées vers son Père, dans la prière, et étendues sur les hommes pour les bénir ! De quelles douleurs ne furent-elles pas le siège sur la Croix !

« Comment sont mes mains, à moi prêtre ? Sans doute, elles sont saintes et vénérables par le Sacrement de l'Ordre qui les a consacrées : mais sont-elles saintes et vénérables aussi par la pratique des bonnes œuvres, par la bonne odeur d'une vie pieuse et parfaite ? Elles ont été ointes de l'huile sainte, vouées au service de DIEU et au salut des âmes ; jour et nuit, elles doivent être levées au Ciel dans la prière... Mes mains sont-elles pures et innocentes ? Sont-elles dignes de toucher l'Agneau sans tache, de l'immoler, de le distribuer ? »[1]

NOUVEAU COUP.

C'est le tour de ma bonne mère. Elle n'a pu survivre à notre cher père. Sa mort a été celle d'une sainte : elle a expiré, les lèvres sur le Crucifix... Je vais monter à l'autel pour elle, ainsi que fit jadis Augustin pour Monique.

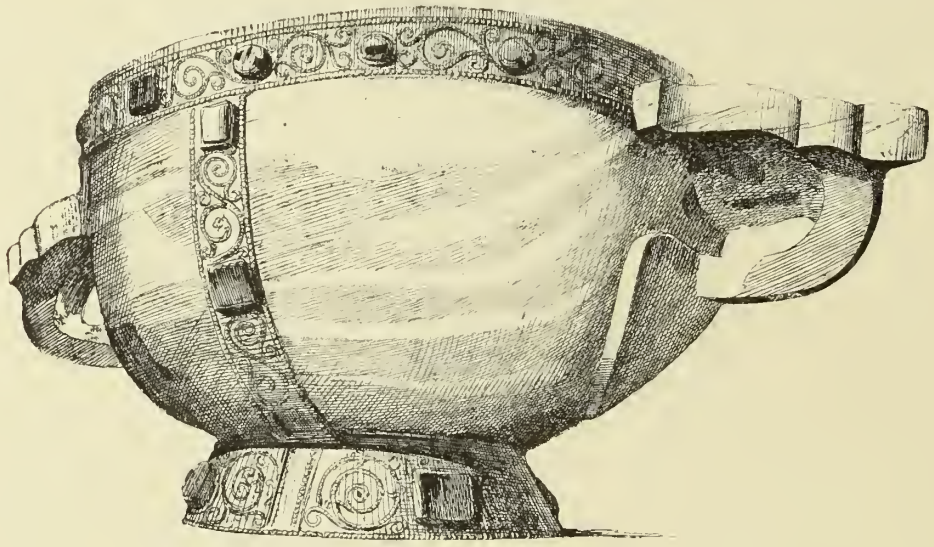
Que l'Eglise est admirable dans sa liturgie ! Elle a une prière pour tous les besoins, pour toutes les douleurs. Désormais, à toutes les Messes des morts, je dirai en second lieu l'orai-

1. Gihr, *Le Saint Sacrifice*, T. II, p. 361.

son si touchante, *Pro patre et matre Sacerdotis* : « O Dieu, qui avez ordonné d'honorer notre père et notre mère, ayez pitié, dans votre clémence, des âmes de mon père et de ma mère, et remettez leurs péchés. Et faites que je les voie dans le bonheur de l'éternelle clarté. »

RAYON DE SOLEIL.

Du haut du ciel père et mère n'oublient pas leur famille de la terre. Ils attirent sur elle grâces sur grâces; mariages chrétiens, vocations religieuses viennent de réjouir nos cœurs... Ici encore, le Saint-Sacrifice a été pour moi le moyen d'acquitter ma dette envers Dieu. J'ai dit avec grande reconnaissance la *Messe d'actions de grâces*. C'est avec une bien douce conviction que je prononçais ces premières paroles de la Collecte : *Deus cujus misericordiæ non est numerus, et bonitatis infinitus est thesaurus...* Oui, ô mon Dieu, vos miséricordes sont sans nombre, et votre bonté est un trésor infini.



CALICE EN AGATE DU TRÉSOR DE SAINTE-MARIE, A VENISE.
D'après Rohault de Fleury.
Tiré de *La Messe* (Imp. Libr. réunies.)

NOCES D'ARGENT SACERDOTALES.

... Le Dieu très-haut dont la vie est l'essence
Dont le trône est le Ciel, l'univers l'escabeau
Dont le soleil est le flambeau,
L'Infini, chaque jour, te prête sa puissance
A toi qui, vingt-cinq ans, as dit : *Introïbo !*

J'ai médité ce matin cette belle strophe du Père Delaporte, elle a excité dans mon cœur une vive gratitude.

Prêtre, soldat du Christ, c'est le Christ qui lui-même
Dressa d'un mot ta lèvre au *Fiat* tout-puissant;
Parle à ton Maître obéissant;
Dis encore une fois (c'est bien la neuf millième)
Sur le pain: « *C'est mon Corps;* » sur le vin: « *C'est mon Sang.* »

J'ai répondu à cette invitation, et, ce matin, pour la neuf millième fois, j'ai offert le Saint

Sacrifice de la Messe. Neuf mille Messes célébrées! Quelle grâce, mais aussi quelle responsabilité! — O mon âme, redescends au fond de toi-même, examine-toi, vois bien où tu en es dans la manière de célébrer le Saint Sacrifice. As-tu toujours pour ta Messe quotidienne l'estime, l'amour, l'ardeur que tu avais il y a vingt-cinq ans?

L'inexorable accoutumance
Courbe tout de son poids immense,
Glace tout sous son froid niveau;
C'est la loi; rien ne trouve grâce;
Tout languit, tout s'use, tout passe;
Et ma faiblesse est vite lasse
D'un bonheur qui n'est plus nouveau.

Ma Messe a-t-elle subi cette affreuse loi? Pour n'être plus chose nouvelle, m'est-elle moins chère? Soyons franc. Je n'ai plus la même ferveur sensible qu'au début de mon Sacerdoce. En offrant le Saint Sacrifice, je n'ai plus que rarement les émotions que, jeune prêtre, j'éprouvais si douces! Dans mon action de grâces, mes yeux ne sont plus mouillés des larmes que je versais alors, si savoureuses! Et mon journal Sacerdotal, ce confident discret, auquel je confiais toutes les pensées de mon âme, voilà dix ans que je l'ai planté là; c'était après la mort de ma mère. Il a fallu mes noces d'argent pour te reprendre, cher cahier, mais jusqu'à ma mort je ne t'abandonnerai plus. La dévotion sensible et sentie a donc baissé, j'en fais l'aveu, et s'il le faut, mon *Mea Culpa*. Mais, grâce à Dieu, la dévotion substantielle m'est restée; grâce à Dieu j'ai toujours aimé ma Messe; j'en ai, pendant vingt-cinq ans, fait le centre de ma vie; pendant ces vingt-cinq ans, ma Messe a été ma force et ma joie. Mon Dieu, je vous en remercie, et après mon *Mea Culpa*, laissez-moi vous dire mon *Te Deum!* A partir de mes noces d'argent, je veux faire mieux encore : rester stationnaire ne me suffit plus; avec ma Messe et par ma Messe, je veux progresser.

Foi, charité sacerdotales,
Jusqu'au bout vous irez croissant.
Il n'est point de forces fatales;
Je suis libre... Et Dieu... tout-puissant.
Jésus sera toujours le même :
Clarté, beauté, bonté suprême;
Et moi, comme aujourd'hui je l'aime,
Je veux, je puis l'aimer sans fin.
Tout meurt en moi, mais je suis prêtre;
Je puise à la source de l'être;
Boire un sang divin, c'est renaître,
Et je le bois, le Sang divin!...

LE FILS D'ONIAS.

Je viens de lire dans l'Ecclésiastique une page pleine de poésie: « Comme l'étoile du matin au milieu de la nuée, et comme la lune pleine dans ses jours, et comme le soleil resplendissant, ainsi paraissait Simon, fils d'Onias, le grand-prêtre dans le temple de Dieu. Comme l'arc-en-ciel étincelant au milieu des nuages splendides, comme la rose au printemps, comme le lis sur le bord des ruisseaux, comme le parfum de l'encens durant l'été, comme le feu ardent et l'encens sur des charbons enflammés, comme un vase d'or massif, orné de pierres précieuses, comme un olivier fertile et un cyprès qui s'élève dans les airs: tel il était, lorsqu'il prenait son vêtement de gloire et se revêtait de ses ornements magnifiques. Lorsqu'il montait à l'autel, il faisait resplendir plus encore les vêtements sacrés. » (*Eccles.* L, 6-12).

Si telle était la splendeur du Pontife dans les ombres de l'antique Loi, quelle ne devrait pas

être la magnificence du prêtre dans les réalités augustes de la loi nouvelle! Si le Sacrificateur juif s'entourait d'un tel appareil pour immoler des taureaux, des agneaux, êtres sans raison, que ne devrais-je pas faire, moi prêtre catholique, pour offrir, pour immoler l'agneau de Dieu!

La vieillesse arrive, et, avec la vieillesse un certain sans-gêne... Je n'ai plus, à l'autel, le decorum, la tenue si correcte que j'avais jeune prêtre, au lendemain de mon ordination. Je

LE B. GABRIEL FERRETTI NE DÉDAIGNE PAS, QUOIQUE PROVINCIAL, DE SERVIR LA MESSE.

veux m'observer dorénavant. Les ornements de ma pauvre sacristie, linge et vases sacrés ne peuvent rivaliser en splendeur avec ceux de Simon fils d'Onias. Je veux du moins qu'ils soient tout luisants de propreté, tout étincelants de blancheur!

« L'ENFANT DE CHŒUR, AU PIED DES AUTELS. »

Tel est le titre d'une petite brochure qui vient de paraître à Nancy.[1]

1. Librairie Notre-Dame, Ricklin-Pélot.

C'est tout à fait cela : elle répond aux secrets désirs que j'avais depuis longtemps. J'avais lu l'autre jour une belle page du Cardinal Vaughan sur la dignité du servant de Messe (*Du Saint Sacrifice de la Messe.* Ch. XXIIe). L'auteur nous montre le grand théologien saint Thomas d'Aquin, le grand chancelier d'Angleterre Thomas Morus, le roi de Bohême, Wenceslas, faisant leurs délices du service des autels. Le Bienheureux Gabriel Ferretti, quoique Provincial des Frères Mineurs de l'Observance, ne dédaignait pas de servir la Messe, qu'il considérait comme une sublime fonction. Et, de fait, d'après l'illustre Cardinal, « celui qui sert la Messe prend lui-même place à genoux parmi les Anges et fait ses mouvements au milieu d'eux. Les Anges le regardent avec une sorte de pieuse jalousie, car il remplit un office qu'ils ne peuvent remplir eux-mêmes, si ce n'est de désir. Ils le regardent vraiment comme leur étant associé, puisqu'il est avec eux comme un Ange revêtu de chair, au service du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, JÉSUS-CHRIST, l'Homme-DIEU. »

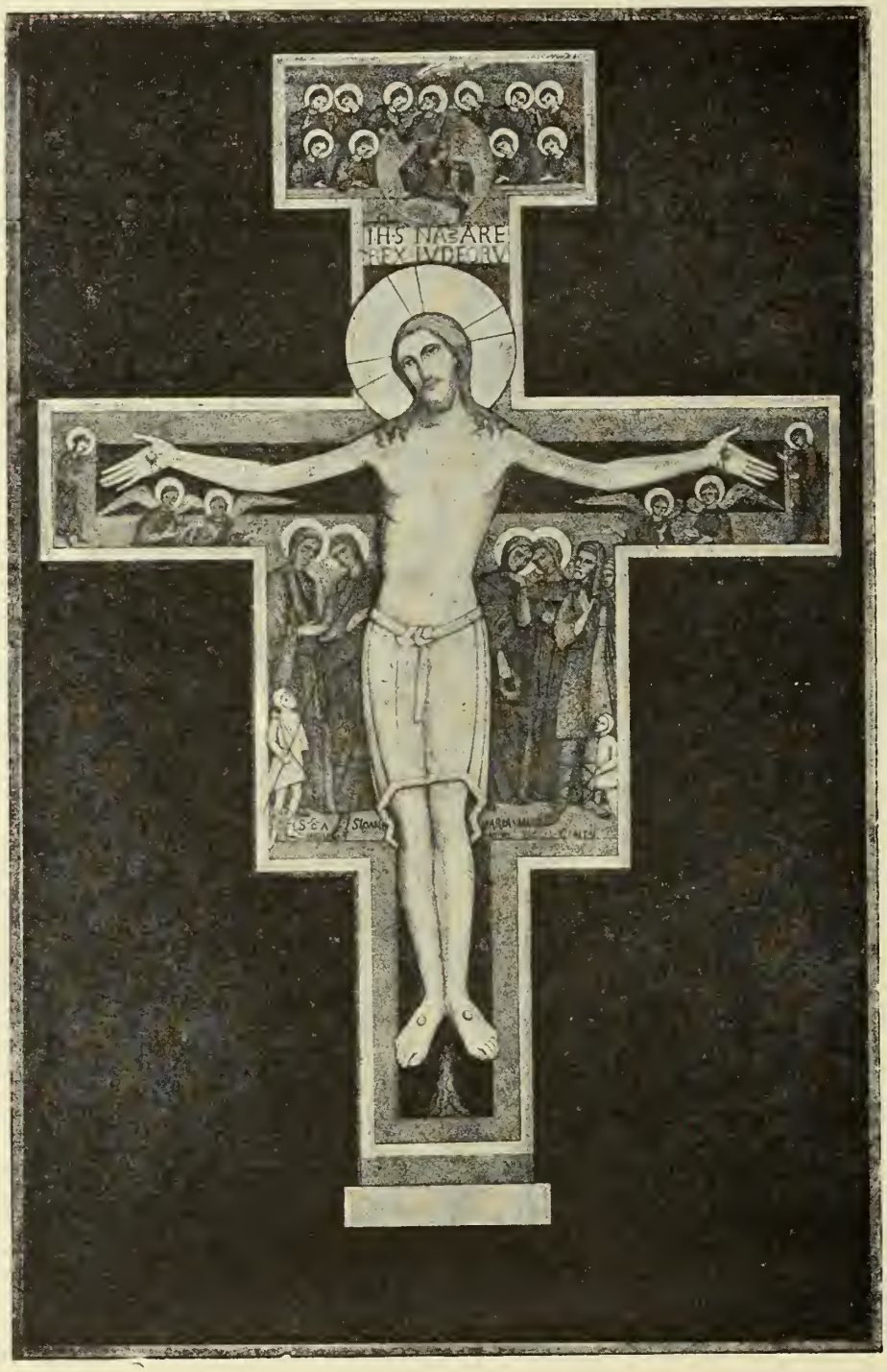
LE PRÊTRE ET SES SERVANTS.
Tiré d'un vieil ouvrage, conservé au Trésor de Sens.

Fort bien, mais en lisant ces lignes, je songeais à ce que sont, trop souvent, nos enfants de chœur dans nos campagnes ; je repassais dans mon souvenir leurs espièglerie, leurs bavardages, leurs irrévérences dans l'accomplissement de leur office, et sans trop les gronder, au fond, esprits légers plus que méchants, je me disais en souriant tristement : « Si ce sont là des Anges, ce sont des Anges bien déchus ! diables vraiment plus qu'Anges ! »

Le livre de J. Pélot, missionnaire, va, je l'espère, exorciser ces petits possédés. En suivant ce guide, ils retrouveront la ferveur à la Messe, édifieront les fidèles, et qui sait ? près de cet autel qu'ils auront approché avec amour, servi avec fidélité, peut-être l'un ou l'autre puisera-t-il le germe d'une vocation sacerdotale. »

LE PRÊTRE ET LES ANGES.

Les paroles du Cardinal Vaughan que je lisais hier sur mon ange servant, m'ont rappelé quelques belles lignes de saint Jean Chrysostome dans son traité *De Sacerdotio :* « Lorsque le prêtre invoque le Saint-Esprit et accomplit le redoutable Sacrifice, dites-moi, à quel rang le placerons-nous ? En ce moment les Anges entourent le prêtre ; le chœur entier des Vertus célestes s'unit à lui, ils environnent tous les lieux qui avoisinent l'autel, pour adorer



« MEMORES TAM BEATÆ PASSIONIS. »

Crucifix conservé au Couvent de Sainte-Claire, à Assise.

la Victime qui y repose. Le prêtre doit donc être aussi pur et aussi saint, que s'il était dans le Ciel, au milieu des êtres sublimes. » (L. III, Ch. 3. L. VI, Ch. 4.)

Allons! pour me rendre plus digne de la Messe, je veux m'assimiler aux Anges, m'élever au-dessus des sens, me détacher de la matière, me spiritualiser!

TAM BEATAE PASSIONIS !

Je n'avais jamais goûté comme aujourd'hui le sens de ces trois mots que je récite chaque jour à la Messe. Je dois cette grâce à la lecture du Docteur Gihr. (Tom II, p. 319, 320.)

Comment l'Eglise peut-elle appeler *si heureuse* une Passion qui a coûté à JÉSUS tant de douleurs et tant de sang? Oui, elle est heureuse, heureuse à l'homme qu'elle a racheté, bien que dure au Sauveur, auteur du rachat. Ainsi en va-t-il de ma Messe, mémorial de la Passion. « Elle est le souvenir glorieux qui remplit les âmes des fidèles d'une joie salutaire et mêlée des larmes aux délices. Nous nous réjouissons à la pensée de notre délivrance, mais la représentation de la Passion de JÉSUS-CHRIST, cause de notre libération, nous arrache des larmes. »

O JÉSUS, faites qu'en célébrant le Saint Sacrifice, j'aie toujours bien présente à ma pensée votre *si douloureuse et si heureuse Passion!*

LE PRÊTRE « MODERNE ».

« On a écrit des choses intéressantes sur e rôle du prêtre dans les sociétés modernes, sur l'extension que son action doit y prendre. Mais que l'on prête à ce que nous allons dire la plus sérieuse attention: ces rôles multiples, cette mission nouvelle ne seront jamais remplis, si le prêtre n'est pas pour lui-même tout d'abord, et par une habitude constante d'esprit, cette créature exceptionnelle que font les Saints Ordres; *s'il n'est pas, sur toutes choses, l'homme de l'autel, le Ministre du Sacrifice.* S'il n'en est pas ainsi, la conception qu'il a de lui-même est inférieure à ce type, il pourra être homme de bien, il pourra se rendre utile comme journaliste, conférencier, conseiller et confident : mais *son action restera humaine et elle doit être divine.* »

Je veux faire mon profit de ces paroles de Mgr Isoard (*Demain*, page 276). Oh! assurément, je continuerai à répandre dans ma Paroisse e bon journal, ce prédicateur du foyer domestique; je continuerai à m'occuper de notre caisse rurale, qui m'a concilié les sympathies de mes paysans; mais, pour que mon action aille jusqu'aux âmes, pour qu'elle soit convertissante, divine, je serai, sur toutes choses, « *l'homme de l'autel, le ministre du Sacrifice.* »

UN MOT DE SAINTE THÉRÈSE.

« *Je donnerais ma vie*, disait-elle, *pour la moindre cérémonie.* »

Cette grande Carmélite parlait des cérémonies de l'Office divin. Qu'eût-elle pensé des cérémonies de l'autel? Je veux entrer dans ces sentiments de ma Sainte de prédilection.

« Glorifiez et portez DIEU dans votre corps, » me dit saint Paul; je veux suivre ce conseil, et malgré l'âge qui arrive, malgré les infirmités qui surviennent, malgré les rhumatismes qui commencent à raidir mes membres, je veux garder *le décorum* dans ma tenue, à l'heure du Sacrifice, je veux observer scrupuleusement les plus petites rubriques : pose, inclinations,

génuflexions; tous ces rites multiples du Sacrifice que Faber appelle « la plus belle de toutes les choses qui soient hors du Ciel. » (*Le T. S. Sacrement de l'Autel*).

OSCULETUR ME OSCULO ORIS SUI.

J'ai toujours aimé le baiser de l'autel. Ceux qui le trouvent trop fréquent, au cours de la sainte Messe, n'entendent rien aux choses du cœur humain. Est-ce qu'une mère se lasse de baiser le front de son fils?

Quand Origène dormait dans son berceau, son père s'approchait, lui découvrait la poitrine, et la baisait respectueusement comme le temple du Saint-Esprit. La pierre de l'autel est l'image de Jésus-Christ, pierre fondamentale de l'Eglise : voilà pourquoi je la baise avec amour et respect.

SAINTE THÉRÈSE.
D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies.

Notre-Seigneur sut gré à Madeleine de lui avoir baisé les pieds avec tant d'insistance au banquet de Simon; Il lui en fait un titre de gloire, quand il la défend contre les insinuations du Pharisien : « Tu ne m'as pas donné le baiser de l'hospitalité : elle, elle n'a pas cessé de me baiser les pieds. »

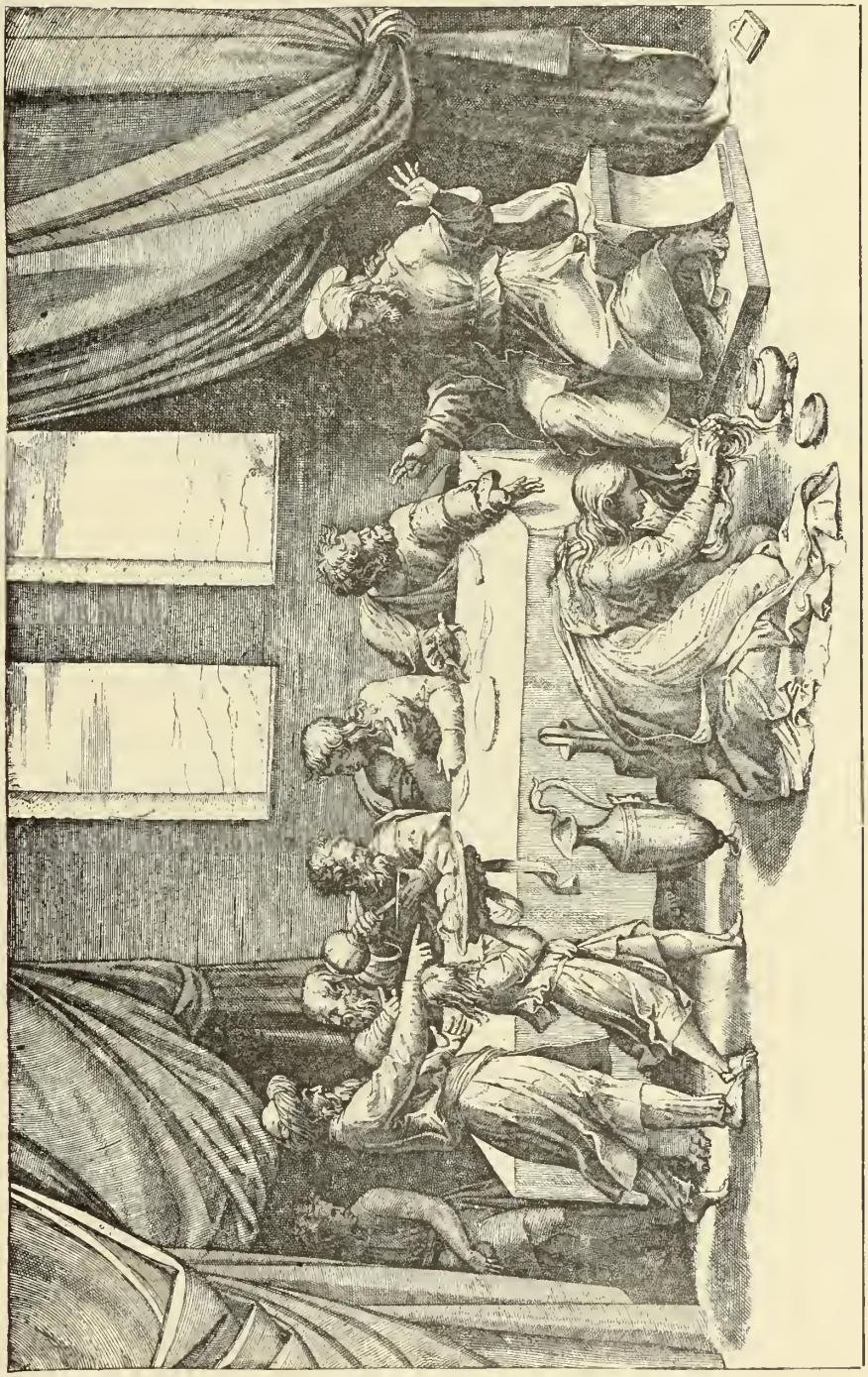
J'espère que Jésus me saura gré, comme à Madeleine, d'avoir, toute ma vie, baisé avec tendresse sa patène et son autel. J'espère, en retour, être en droit de lui dire à ma dernière heure, qui ne tardera guère : « *Osculetur me osculo oris sui!* » Et je mourrai dans le baiser du Seigneur.

MESSE DE MARIAGE.

Dans les noces célébrées ce matin, tout était fait pour réjouir le Cœur de Dieu, le cœur des Anges et des hommes. Une famille vraiment chrétienne se fondait devant les autels.

J'eus la douce mission de célébrer la *Messe de Mariage*. Ce n'est pas sans émotion qu'après le Pater, je me retournai, selon la prescription de l'Eglise, vers les jeunes époux, agenouillés devant moi; ce n'est pas sans émotion que je récitai cette prière où sont exposés dans un si haut lyrisme tous les devoirs réciproques de l'homme et de la femme : « O Dieu, qui par votre souveraine puissance, avez tiré toutes choses du néant, et qui, après avoir donné à l'univers l'ordre qu'il garde depuis le commencement, et avoir créé l'homme à votre image, lui avez uni inséparablement son épouse. O Dieu, qui avez rendu sainte l'union de deux époux par un mystère si excellent qu'il représente l'union sacrée de Jésus-Christ avec l'Eglise, son Epouse; regardez avec bonté votre servante, ici présente, qui, pour son union avec son mari, vous demande avec instance le secours de votre protection. Que le joug, qu'elle se laisse im-

poser, devienne pour elle un joug d'amour et de paix; qu'étant chaste et fidèle, elle se marie en JÉSUS-CHRIST, et s'applique à imiter les saintes femmes : qu'elle soit aimable à son époux



SAINTE MARIE-MADELEINE BAISE LES PIEDS DU CHRIST.
Gravure de Marc Antoine, d'après Raphaël.

comme Rachel, sage comme Rébecca; qu'elle jouisse d'une longue vie et soit fidèle comme Sara; que l'auteur du péché ne puisse rien trouver de lui en elle; qu'elle soit toujours fortement attachée à la foi et à vos commandements; qu'unie à son seul mari, elle s'interdise tout contact défendu. Qu'elle soit grave par sa modestie, vénérable par sa pudeur;... qu'elle ob-

tienne de vous une heureuse fécondité, qu'elle mène une vie pure et irréprochable; enfin qu'elle puisse arriver au repos des Saints et au royaume des Cieux. Faites, Seigneur, qu'ils voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération et qu'ils arrivent à une heureuse vieillesse. »

Quel code admirable des lois de la famille! Fidélité, union des cœurs, pureté, fécondité... tous les devoirs de l'époux et de l'épouse sont admirablement indiqués dans cette prière sublime. Si à ce moment solennel, les jeunes mariés unissaient leur requête à la requête du prêtre; si de toute l'assistance la même demande s'élevait vers le Ciel, instante, suppliante, il est à croire

SA SAINTETÉ PIE X.
« Je susciterai le prêtre fidèle qui agira selon mon cœur. »
(Introït de la Messe *Pro eligendo Summo Pontifice*).

que, dans notre société moderne, on verrait moins de berceaux vides, moins de foyers déserts, moins d'alliances brisées par le divorce!

MESSE DE MINUIT.

Je viens de dire ma Messe dans le silence de la nuit: « *Dum medium silentium tenerent omnia.* » Ces prières, ces chants, cette liturgie dans le calme de minuit, m'ont rendu quelque chose des douceurs sensibles que j'éprouvais lors des premières Messes de ma vie Sacerdotale.

L'Introït m'a ému : *Le Seigneur m'a dit:* « *Tu es mon fils.* » — *Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils médité de vains projets!* Chose remarquable, à peine la nais-

sance du CHRIST est-elle annoncée, que le cri de guerre des nations retentit contre lui. — Je ne dois donc ni m'étonner, ni m'effrayer de la lutte actuelle contre l'Eglise du CHRIST. Dès longtemps elle a été prédite... mais le CHRIST aura le dernier mot.

Au *Credo*, j'ai dit avec beaucoup de dévotion cette parole qui ravissait d'aise la grande sainte Thérèse: « *Cujus regni non erit finis.* Son règne n'aura point de fin! » Cette affirmation me semblait la réponse victorieuse des siècles aux cris de guerre des impies.

LE PAPE EST MORT. VIVE LE PAPE !

Léon XIII est mort, emportant avec lui la reconnaissance des catholiques et l'admiration du monde. De tout cœur j'ai prié pour le repos de cette grande âme. Ce matin, j'ai célébré la Messe pour l'élection du nouveau Pontife, *pro eligendo Pontifice.* Dès les premiers mots de l'Introït, j'ai demandé à DIEU, de toute la ferveur de mon âme, de susciter le prêtre fidèle qui agira selon son Cœur: « *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum... faciet.* »

UNE ALERTE.

Je me suis senti mal ce matin. Ces indispositions plus fréquentes sont des *avertisseurs* providentiels; elles nous disent que les rouages de la machine sont usés; qu'ils ne résisteront plus longtemps à l'effort. Combien ne veulent pas entendre l'avertisseur! Puissé-je ne pas être de ceux-là!

Fatigué par mon malaise, je fus tenté de ne pas dire ma Messe aujourd'hui. Dans mon hésitation, j'ouvris l'Imitation, et je lus ces mots: « Quand le prêtre célèbre, il honore DIEU, il réjouit les Anges, il édifie l'Eglise, il aide les vivants, il donne le repos aux défunts, il se rend participant de tous les biens. » (L. IV, ch. 5, vers. 3). Ces paroles mirent fin à mon hésitation. Je ne voulus pas frustrer DIEU de sa gloire, les Anges de leur joie, l'Eglise de son édification, les vivants de leur réconfort et les morts de leur repos. Je célébrai, heureux d'unir mes souffrances aux souffrances de JÉSUS-CHRIST, mon sacrifice au sien!

POURQUOI DIEU PATIENTE.

Je viens de lire une parole de saint Léonard de Port-Maurice, qui a été une lumière pour moi: « Je crois, dit-il, que si la Sainte Messe n'existait pas, le monde aurait déjà péri, parce qu'il n'aurait pu porter plus longtemps le poids de tant de péchés. » En voyant les forfaits commis de nos jours contre DIEU et son Eglise, je sens parfois mon sang qui bouillonne. A certains jours, je suis tenté de demander à DIEU raison de sa grande patience. Pourquoi DIEU patiente? — Saint Léonard de Port-Maurice vient de m'en donner le motif; c'est que la Sainte Messe est célébrée sur des milliers d'autels en France et dans le monde.

O puissance de la Messe! Elle désarme le bras de DIEU!

MESSE POUR OBTENIR LA GRACE DE BIEN MOURIR.

L'alerte que j'ai eue l'autre jour était sérieuse. L'*avertisseur* sonnait juste. J'ai vu le médecin, et, sur ma demande, il ne m'a pas caché la vérité : la mort peut venir prompte et soudaine.

Dès ce matin, j'ai dit la Messe du Missel: *Pour obtenir la grâce de bien mourir.* J'y ai trouvé

force et consolation. J'ai surtout goûté ces paroles du Graduel : « Quand je marcherais au milieu des ténèbres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur. » L'Offertoire m'a mis dans une grande paix d'âme : « *In te speravi, Domine; dixi : tu es Deus meus; in manibus tuis tempora mea.* Vous êtes mon DIEU, mes jours sont dans vos mains. » Ils sont donc en bonnes mains : j'ai confiance.

TRIOMPHE DE LA CROIX.

Un cultivateur, gros bonnet de l'endroit, résistait depuis quinze ans aux sollicitations de la grâce. Chaque mois, je disais la Messe votive *de Sancta Cruce* pour obtenir de DIEU une conversion qui aurait dans le pays un retentissement si salutaire. *Regnavit a ligno Deus!* DIEU vient de triompher de cette âme! Ce retour ramènera aux Sacrements bien des hésitants. Je puis maintenant chanter mon *Nunc dimittis* et baiser avec reconnaissance l'autel de ma Messe, principe de tout bien.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.
Il mourut dans les transports de joie que lui causa sa dernière Messe.

DERNIER SOUHAIT.

Je viens de lire l'histoire de saint Théodore Studite, se préparant à la mort par une dernière Messe, et, le Sacrifice offert, rendant son âme à son Créateur.

Saint Tharasius, Patriarche de Constantinople, lui aussi, voulut célébrer jusqu'au bout; quand ses jambes fléchissaient au cours du Sacrifice, il appuyait sa poitrine sur l'autel. Vaillant soldat du CHRIST, malgré ses infirmités, blessures de l'âge, il ne voulut pas déserter son champ de bataille, son cher autel!

Saint Philippe de Néri me donne encore un bel exemple. Le jour même de sa mort, 26 Mai 1595, de très grand matin, il dit une Messe basse. Au *Gloria in excelsis*, il est ravi en extase et se met à chanter l'hymne angélique, avec de tels transports de joie, qu'on pouvait le croire déjà au milieu de la cour céleste.

Heureux Saints, dont la mort a été comme la douce prolongation du Sacrifice qu'ils venaient d'offrir! Comme eux, à l'autel, je veux mourir!

CRI DU CŒUR!

Depuis quarante ans, la Messe est tout pour moi;
Tout ce que j'ai, je le lui dois.
Faible, elle me fortifie,
Triste, elle me console,
Hésitant, elle m'éclaire,
Tremblant, elle me rassure,

Tombé, elle me relève,
Dormant, elle me réveille,
Tiède, elle me réchauffe,
Fervent, elle me ravit
Ma Messe !

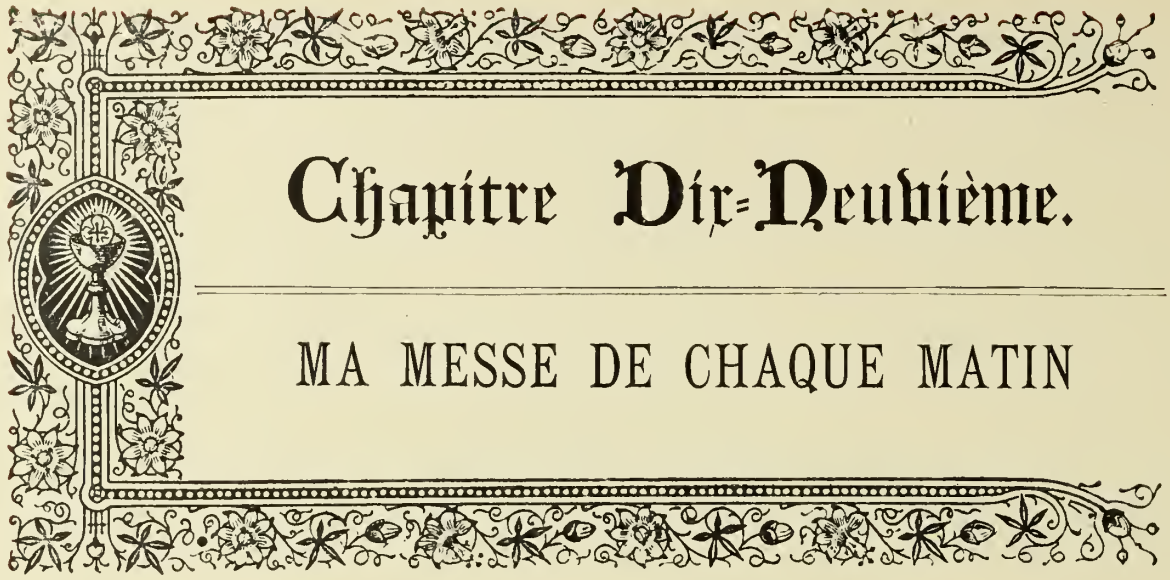
Depuis quarante ans, la Messe est tout dans ma Paroisse.
C'est ma Messe quotidienne qui a changé ma Paroisse.
Pécheurs endurcis, elle a touché votre cœur;
Indifférents, elle a secoué votre torpeur ;
Ennemis, elle vous a réconciliés ;
Pratiquants, elle a fait de vous des Apôtres;
Vierges, elle a gardé votre pureté ;
Foyers chrétiens, elle vous a fondés ;
Vivants, elle vous a sanctifiés ;
Défunts, elle vous a ouvert le Ciel
La Sainte Messe !

Et maintenant que ma fin approche,
Plus que jamais tu seras ma force,
O ma Messe

Toi qui fus la joie de ma vie,
Tu me rassureras dans mon agonie,
Tu me fortifieras quand viendra la mort...

. . . . . .

C'est l'heure... encore un pas de l'autel au tombeau,
Et j'appartiens au DIEU qui bénit ma jeunesse,
Et j'appartiens au DIEU qui soutient ma vieillesse !
Le Ciel s'ouvre... le CHRIST m'appelle... *Introïbo !*



Chapitre Dix-Neuvième.

MA MESSE DE CHAQUE MATIN

§ I. — MOTIFS D'ASSISTER CHAQUE MATIN A LA MESSE.

La *Messe de chaque matin ! !* — Auriez-vous la prétention de me faire un devoir d'aller à la Messe chaque matin ?... Telle est la réflexion que me fera peut-être quelque lecteur en lisant e titre de ce chapitre.

— « Rassurez-vous, cher Monsieur, chère Madame ; non, je n'ai pas la prétention de vous faire un devoir d'aller à la Messe chaque matin ; l'Eglise borne cette obligation au Dimanche : « *Les Dimanches, Messe ouïras.* » Je serais bien osé de vous faire des commandements que ne vous fait pas l'Eglise ; mais il y a loin du précepte au conseil ; c'est un simple conseil, mais un conseil très pressant que j'ose vous donner ici, quand je vous dis : « Si vous le pouvez, même au prix d'un effort généreux, assistez chaque matin à la sainte Messe ; cette pratique, je vous la demande pour trois raisons :

Les Saints vous la conseillent.

Votre intérêt vous y engage.

L'exemple des Saints vous y pousse »

I. — LES SAINTS VOUS LA CONSEILLENT.

I. — Dans sa XXIIe Session, le 17 septembre 1522, le Saint Concile de Trente livrait ces graves paroles à la méditation des fidèles : « Nous sommes obligés de reconnaître que les chrétiens ne peuvent rien accomplir d'aussi saint et d'aussi divin que ces redoutables mystères dans lesquels la victime vivifiante qui nous réconcilie avec DIEU le Père est immolée *journellement* par le prêtre sur l'autel.[1]

N'eussiez-vous, cher lecteur, d'autre autorité que celle-là, elle devrait vous décider à embrasser cette sainte pratique.

Les grands Directeurs d'âmes s'inspirent de la pensée du Concile de Trente. Dans la règle de vie qu'il propose aux fidèles, saint Charles Borromée leur dit : « Allez à la Messe *chaque jour* si vous le pouvez. »

Saint François de Sales écrivait à la baronne de Chantal : « Ma chère fille, je vous prie

1. Sess. XXII. In decreto de observ. in Missa.

d'ériger, avant tout, une chapelle afin que vous puissiez entendre la Messe *chaque jour*... car c'est un puissant secours pour l'âme, durant le reste du jour, que s'être tenue, le matin, près de son Sauveur, réellement présent dans les Saints Mystères.» Peu après, Jeanne de Chantal demande un éclaircissement à son saint Directeur: «Dois-je, les jours de semaine, sacrifier l'oraison pour entendre la Messe, ou laisser de côté la Messe pour m'adonner à l'oraison?» François de Sales répond: «Il vous est bien plus utile d'assister *chaque jour* au Saint Sacrifice que de l'omettre, en restant chez vous, sous prétexte de vaquer à l'oraison. Car la présence

SAINT FRANÇOIS DE SALES.
Il conseille à sainte Chantal l'assistance quotidienne à la Sainte Messe.

corporelle de l'humanité du Sauveur ne peut être remplacée par sa présence spirituelle; aussi l'Eglise engage-t-elle les fidèles à entendre chaque jour la Messe.»[1]

Saint Alphonse de Liguori et saint Philippe de Néri font la même recommandation aux âmes qu'ils dirigent.

II. — VOTRE INTÉRÊT VOUS Y ENGAGE.

Aussi bien que la vie des Saints, *votre propre intérêt* doit vous engager à assister chaque jour à la Messe.

1. Lettre II.

Créature, vous devez reconnaître le domaine de DIEU sur vous. Où le ferez-vous mieux qu'à la Messe?

« La Messe, on l'a fort bien dit,[1] est une ambassade quotidienne, envoyée à DIEU pour mettre à ses pieds un inestimable présent et reconnaître sa souveraineté... C'est le tribut quotidien que lui paie l'Eglise militante avec la coopération de l'Eglise triomphante; c'est l'hommage par lequel sont honorées de toute créature sa souveraine puissance, sa sagesse et sa bonté. » — Par la Messe quotidienne, rendez donc à DIEU cet hommage.

Vous avez reçu mille bienfaits de votre Créateur: « Il n'y a qu'un seul moyen d'acquitter pleinement votre dette de reconnaissance envers DIEU, et il est en votre pouvoir: c'est la Sainte Messe. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, agissant comme chef du genre humain, ne cesse, pendant le Saint Sacrifice, de répandre devant le trône de DIEU son Père, *des actions de grâces infinies*, et vous pouvez unir votre voix à la sienne. La Messe déborde d'actions de grâces. Ecoutez *le Gloria*, *la Préface*, tout *le Canon*, et jusqu'aux derniers mots qui se prononcent à l'autel : *Deo Gratias!...* Le nom même d'*Eucharistie* ne signifie-t-il pas *action de grâces?* »[2] — Par la Messe quotidienne, pour tant de bienfaits de la nature et de la grâce, payez à DIEU votre dette, votre dette de reconnaissance!

Mais peut-être vous êtes-vous servi des bienfaits reçus comme d'une arme contre votre bienfaiteur. Vous avez péché gravement; vous n'osez dans cet état assister à la Messe... Laissez là ces craintes, écoutez plutôt la voix de DIEU qui vous dit, par la bouche des Pères, assemblés à Trente : « La Messe est offerte pour les péchés et autres besoins des fidèles. »

Ce saint Concile vous dit encore : « Le Seigneur est apaisé par l'offrande de la Messe; il y accorde le bienfait et la grâce du repentir, et il pardonne les plus graves péchés et les plus grands crimes. »[3] Voilà pourquoi l'Eglise, pendant le Saint Sacrifice, met ce souhait sur les lèvres du prêtre : « Que le DIEU tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et *la rémission de nos péchés!* » Et encore ce cri de la pitié : « *Kyrie eleison!* »

Et cette supplique, trois fois répétée : « Agneau de DIEU, *qui effacez les péchés du monde*, ayez pitié de nous! » — Par la Messe quotidienne, obtenez donc le pardon de vos péchés.

III. — L'EXEMPLE DES SAINTS VOUS Y POUSSE.

Mais, me dites-vous, aller à la Messe, c'est bon pour les Nonnes, renfermées derrière leurs triples grilles; c'est bon pour les moines, captifs dans leurs vieux cloîtres. Dites-moi, Madame, était-elle nonne, était-elle enfermée derrière une triple grille, la jeune et aimable Elisabeth de Hongrie? — Epouse de Louis, Landgrave de Hesse et de Thuringe, elle portait au front le triple diadème d'une haute naissance, d'une immense fortune et d'une illustre alliance; mais elle ne croyait pas que sa haute naissance, que son immense fortune, que son illustre alliance pût la dispenser de l'honneur qu'elle devait à DIEU comme créature; de l'action de grâces qu'elle lui devait pour les bienfaits reçus; du pardon qu'elle souhaitait pour les péchés commis; et bien qu'elle portât au front, non un bandeau de religieuse, mais une couronne de duchesse, elle faisait ses délices de la Messe quotidienne.

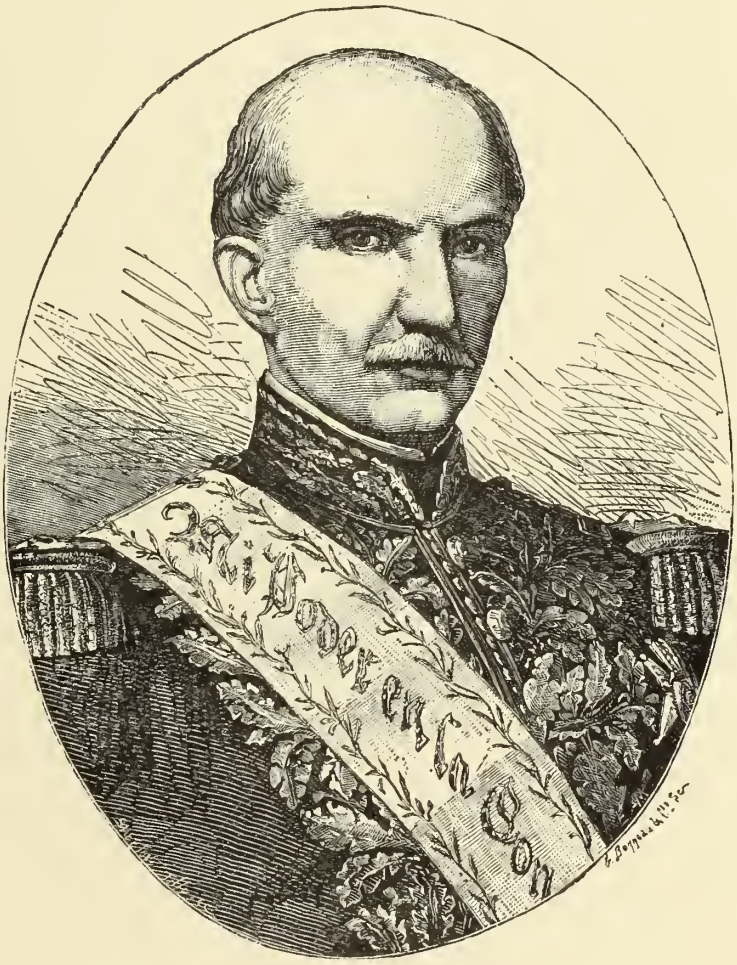
« Bon pour les moines, la Messe quotidienne! » — Dites-moi, vous qui raisonnez ainsi, étaient-ils des moines, ces héros bardés de fer qui s'appelaient Godefroy de Bouillon, Richard Cœur de Lion et Simon de Montfort? La tente leur servait de cellule et les camps étaient leurs cloî-

1. Marchant. *Candel. myst.*, T. IV, 10.
2. *Le Saint-Sacrifice de la Messe*, par le Card. Vaughan, traduit par le R. P. Doyotte, Ch. XIIe.
3. Sess. XXII, cap. 2.

tres... Eh bien! ces braves faisaient leurs délices de la Messe quotidienne; et, même avant la bataille, nous l'avons vu,[1] ils assistaient au Saint Sacrifice des autels.

« Mais, pour assister chaque jour à la Messe, il faut des loisirs. » Dites plutôt qu'il faut de la volonté et de la générosité.

Avaient-ils tant de loisirs, chargés qu'ils étaient de la sollicitude d'un Royaume, ces Souverains qui s'appelaient saint Henri d'Allemagne et saint Casimir de Pologne, saint Louis de



GARCIA MORENO, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ÉQUATORIENNE.
« Chaque jour j'assisterai à la Messe. » (Paroles tirées de son Règlement de vie).

France et saint Ferdinand d'Espagne?... La Messe quotidienne n'en était pas moins leur joie et leur réconfort. Saint Louis même assistait, nous l'avons dit,[2] à deux ou trois Messes. Mais, pour vaquer à ses exercices de dévotion sans nuire aux intérêts de l'Etat, il prenait sur son sommeil ou encore sacrifiait parties de dés et chasses au faucon. — Non, pour assister à la Messe quotidienne, ce sont moins des loisirs qu'il faut, que de la volonté et de la générosité.

Descendons le cours des âges; au XVIe siècle, fut-il monarque ayant plus d'affaires à expé-

1. Voir : Messe militaire.
2. Voir : Messe sous saint Louis, à la Sainte-Chapelle.

dier que Charles-Quint, lui qui ne voyait jamais le soleil se coucher sur ses royaumes? Or, Surius nous rapporte que, parmi ses travaux multiples, le grand empereur ne manqua la Messe qu'une fois.

Arrivons à notre époque : parmi nos contemporains, fut-il homme occupé, à l'égal de Garcia Moreno, l'héroïque Président de la République équatorienne? On est effrayé de ce que ce chef d'état abattait de besogne en une journée. Or, voici les premiers mots que je lis sur son règlement: «Tous les matins, je ferai oraison... *Chaque jour j'assisterai à la Messe,* je réciterai le Rosaire et lirai, outre un chapitre de l'Imitation, ce règlement.»

Il n'avait pas de loisirs, mais il s'en faisait, en les prenant sur ses nuits; il ne dormait que quelques heures. DIEU le récompensa de sa générosité en l'appelant à Lui, le Vendredi 6 Août 1875, au sortir de sa Messe quotidienne, frappé de la dague du franc-maçon Raïo. Il tomba, en criant: «*Dieu ne meurt pas!*» cri d'un héros, façonné au sacrifice de sa vie par l'assistance habituelle au sacrifice de JÉSUS-CHRIST sur nos autels.

Peut-être trouvez-vous bien haut placés, les modèles que je vous propose; eh bien! descendez des degrés du trône, laissez les fauteuils présidentiels. Gravissez, si vous le voulez, la rampe escarpée de cette pauvre mansarde; là, sur son misérable grabat, dort profondément une jeune couturière. Pauvre enfant! c'est la saison; c'est la presse; elle a dû veiller jusqu'à onze heures sur les robes des grandes dames; elle aurait grand besoin de repos. Hélas! Il n'est que cinq heures et voilà déjà son réveille-matin qui sonne. — Sans sourciller (c'est de l'histoire que je vous raconte) elle fait le signe de la croix, baise le crucifix pendu à son cou et s'habille à la hâte: une demi-heure plus tard, elle est dans sa chère chapelle, assistant à sa Messe quotidienne... Elle n'a pas de loisirs, elle non plus; mais elle s'en fait, en prenant sur ses nuits. Que cette générosité touche le Cœur de JÉSUS! Comme elle le console de l'indolence de tant de personnes riches, qui, elles, ont des loisirs, mais qui sur leur matinée, passée dans la mollesse du lit, ne savent pas prélever une demi-heure pour assister à la Messe!

Bien différente était la conduite d'un excellent médecin de la ville de Reims. Très achalandé pour son talent, il était, de plus, le Président d'une demi-douzaine de sociétés philanthropiques ou religieuses. Des loisirs, il n'y en avait pas plus dans sa vie que de neige au Sahara. Un jour, un prêtre lui parle de la Messe quotidienne, lui en montre les avantages. Le médecin écoute, réfléchit, promet : dès lors, à la grande édification de la Paroisse, on put voir chaque matin, en l'église Saint-Maurice, le bon Docteur Decès, assistant à la Messe de six heures. — Il n'avait pas de loisirs, mais il s'en était fait. — Douze mois plus tard, au prêtre qui l'avait initié aux joies fortifiantes de la Messe, il avouait avec simplicité que, dans toute son année, il n'avait manqué le Saint Sacrifice qu'une seule fois. Et il remerciait DIEU avec effusion des fruits spirituels qu'il en avait recueillis.

Si j'en crois saint Jean l'Aumônier, DIEU se plaît parfois à recommander, même par des faveurs temporelles, cette pratique de la Messe journalière. «Il y avait, nous dit-il, dans une rue d'Alexandrie, deux cordonniers. L'un marié et chargé de famille, assistait chaque jour à la Messe. Il se fit une heureuse aisance. Le second, marié et sans enfants, travaillait comme un nègre; l'église, il n'y mettait pas le pied durant la semaine. Ce travail opiniâtre ne le rendait pas plus riche.

Une fois, il va demander à son voisin la raison d'un tel mystère... — Voici, dit l'autre, j'ai trouvé un trésor... Venez demain matin, je vous montrerai la cachette.

Le lendemain, les deux amis se rendent à laMesse... y assistent. — Eh bien! dit le pauvre cordonnier, la précieuse cachette que vous deviez me montrer?... — Mais c'est l'église, dit l'heureux cordonnier. — Et le trésor? — Mais c'est la Messe...[1] — Que n'allez-vous, cher lecteur, puiser plus souvent dans ce trésor!

1. Cité par Martin Cochem. *La Sainte Messe*, pp. 330 et 331.

Je visitais l'an dernier la Cathédrale de Cologne... C'était en semaine. Je ne fus pas peu étonné, en voyant la foule envahir la grande nef et assister pieusement à la Messe. Je demandai quelle fête on célébrait ce jour-là. On me répondit qu'il n'y avait pas de fête spéciale; c'est l'habitude de ces braves gens d'assister chaque jour à la Messe. Chrétiens convaincus, conséquents, logiques, ils viennent puiser dans le trésor. Ainsi font encore les populations si ferventes du Tyrol, les hameaux catholiques de la Hollande... Chaque jour, ils vont puiser au trésor.

Les lettres des Missionnaires nous racontent souvent que des néophytes font, à pied, dix et quinze lieues, traversant rivières et torrents pour atteindre la Robe-Noire, assister à une Messe, enrichir leur âme des grâces qui débordent du calice. Et vous, chrétiens d'Europe, vous avez le trésor à cent pas de votre maison et vous n'iriez y puiser que rarement, par contrainte et comme par obligation! Ne sentez-vous pas l'inconséquence de votre conduite?

Vous enviez parfois le sort de Jean et de Madeleine qui se trouvaient au Calvaire, tandis que JÉSUS offrait à son Père le Sacrifice de son Corps et de son Sang. Mais réveillez donc votre foi, chrétiens, souvenez-vous donc de ce que vous dit le Concile de Trente: «La Messe, c'est le Sacrifice du Calvaire renouvelé sur l'autel.» Souvenez-vous de cette doctrine, et vous courrez à l'église, chaque fois que ce mystère se renouvellera, c'est-à-dire, chaque matin!

Quand, tous les dix ans, la catholique population d'Ober-Ammergau représente sur la scène la Passion du Sauveur, pèlerins et touristes se rendent à ce drame émouvant; ils y vont de cent lieues, de deux cents lieues; DIEU me garde de les blâmer! Leur cœur pourra être saintement ému, leurs larmes pourront couler doucement à la vue des souffrances de JÉSUS, si vivement rendues par de pieux acteurs.

Mais, en fin de compte, ce spectacle, si touchant qu'il soit, n'est qu'une simple représentation du grand Acte du Golgotha. Ce bon Bavarois, qui fait le rôle de JÉSUS, est un brave homme, je le veux; mais il n'est qu'un homme; sur cette Croix, il va dire le « *Consummatum est,* » sans que de tout cela découle le moindre mérite sur les assistants pressés autour de cette scène. A la Messe, au contraire, bien qu'avec un moindre décor, a lieu l'exact renouvellement du Sacrifice du Calvaire;[1] c'est la même victime, DIEU et homme, qui y est offerte, avec le même mérite, mérite infini; offerte au Père éternel pour les hommes en général, mais tout spécialement pour ceux qui assistent aux divins mystères : je le sais, c'est de foi.

Ce drame auguste se renouvelle chaque matin dans chaque église ou chapelle catholique où se dit la Messe. Je le sais, c'est de foi.

Il y a là, sur l'autel, le trésor infini de la Rédemption où je peux puiser. Je le sais, c'est de foi.

Et sachant tout cela, je me priverais par mollesse, par inertie, pour prolonger mon sommeil de trente minutes, je me priverais d'un pareil trésor? — Non, mon parti est pris. Comme saint Louis et Charles-Quint, comme Garcia Moreno, comme le bon docteur de Reims, comme la jeune couturière de Dijon, j'aurai ma Messe chaque matin. Si je n'ai pas de loisirs, je m'en ferai. — J'imiterai ce bon vieillard[2] qui, parvenu à sa 103e année, faisait chaque matin 500 mètres à pied pour aller entendre la sainte Messe: «*Une journée sans Messe,* aimait-il à répéter, *est pour moi une journée sans soleil.*»

1. Relisez notre chapitre : « *La Messe et le Concile de Trente.* »

2. Ce bon vieillard était le grand-père maternel de Sa Grandeur Mgr de Pélacot qui nous a elle-même raconté ce fait si touchant.

§ II. — RÉFLEXIONS QUI POURRONT AIDER A BIEN ASSISTER A LA MESSE DE CHAQUE MATIN.

Après vous avoir rapidement exhortés à assister chaque matin à la Messe, je voudrais vous aider à y bien assister.

Nous n'avons pas la prétention de vous offrir une méthode pour assister à la Messe; à cette fin, il existe non pas une, mais plusieurs méthodes très bien faites : Bossuet, saint Léo-

LE PRÊTRE S'APPROCHE DE L'AUTEL.
Pour indiquer la dignité du prêtre, le naïf dessinateur lui met au front la tiare papale.
Gravure tirée de l'ouvrage *Le tableau de la Croix*, conservé au trésor de Sens.
Paris, Mazot. — Gravure de Collin, 1651.

nard de Port-Maurice, saint Alphonse de Liguori en ont écrit, empreintes d'une grande piété; vous pouvez en user avec fruit. Ce n'est donc pas une méthode que nous livrons ici, mais quelques considérations historiques, mystiques, ascétiques, toutes simples, toutes personnelles, qui pourront vous aider à tirer un plus grand fruit d'un si précieux sacrifice.[1]

Parmi ces réflexions, notre pensée dominante sera de faire ressortir la concordance admirable qui existe entre la Messe et la Passion. L'iconographie chrétienne nous secondera dans ce pieux travail; de naïves gravures du XVIIe siècle, sur lesquelles, par une bonne fortune, nous

1. Nous nous sommes inspiré dans ce chapitre de l'ouvrage magistral du Dr Gihr : *Le Saint-Sacrifice de la Messe*, parfaitement traduit par M. le Chanoine Moccand.

avons pu mettre la main, nous aideront, au cours du Saint Sacrifice, à rapprocher, par la méditation, l'autel du Golgotha.

LE PRÊTRE SE REND A L'AUTEL

Ainsi, jadis, notre Sauveur se rendait au Jardin des Olives pour y souffrir sa Passion intérieure, prélude de sa Passion extérieure. — Mon Dieu, aidez-moi à supporter, comme vous, les peines intérieures que me réserve cette journée qui commence.

PRIÈRES AU BAS DE L'AUTEL

Mon Dieu, votre prêtre est arrivé à l'autel pour y offrir le Sacrifice auguste de votre Corps et de votre Sang. Il prie, comme Jésus priait à l'ombre des oliviers, muets témoins de sa Passion. Je veux m'unir à lui, pour le plus grand bénéfice de l'Eglise militante qui trouve tant de réconfort dans la sainte Messe, et de l'Eglise souffrante qui trouve tant de soulagement dans les ondes rafraîchissantes qui découlent de l'autel.

Pour vous offrir dignement ce Sacrifice, je veux m'armer tout d'abord du signe de la Croix: *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.*

Comme les Godefroy de Bouillon et les saint Louis, me voilà marqué de la Croix: Démon, n'approche pas de moi pendant le Saint Sacrifice : « *Ecce crucem Domini, fugite, partes adversæ!* »

Introibo ad altare Dei... Je vais, en union avec le célébrant, monter à l'autel de Dieu. En suis-je digne? L'autel n'est-il pas cette montagne sainte, où peut seul monter celui qui a les mains innocentes et le cœur pur? Grand Dieu! que je suis loin de cette pureté parfaite! que de recherches égoïstes dans mes pensées! que de vanité dans mes paroles! que de poussière humaine sur mes meilleures actions! Toutes ces fautes se dressent devant moi, me repoussant de l'autel... Je veux les anéantir, Seigneur, dans un acte suprême d'accusation volontaire, de désaveu public et de profonde douleur. En union avec votre prêtre, en union avec votre personne adorable, douloureusement prosternée au Jardin des Olives, je m'incline dans l'attitude d'un condamné; avec votre prêtre, je confesse mes péchés : *Confiteor Deo omnipotenti;* avec votre prêtre, je me frappe la poitrine: « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute! » Purifié par mon aveu et par ma douleur, avec votre prêtre je monte en pensée à l'autel.

BAISER DE L'AUTEL

Dans la pierre d'autel sont renfermées des reliques des Saints. Le Célébrant les baise avec respect. Qu'il est touchant, ce baiser que le prêtre, soldat du Christ, donne, au début du Sacrifice, aux restes de ses frères d'armes, qui dorment sous la nappe de l'autel!

INTROIT

Mon âme, récite bien cette prière, vénérable par son antiquité.[1] Quels que soient tes besoins, tu trouveras dans l'Introït apaisement et satisfaction. Tantôt il répondra à ta joie intime: « *Gaudeamus omnes in Domino;* » tantôt à tes tristesses: « *Miserere mei, Domine, cum tribulor.* » Mon âme, pénètre bien le sens de cette prière qui « semble être la clef de la Messe tout entière. »[2]

1. Elle remonte au Ve siècle, au Pape Célestin I (422-432).
2. Gihr. *Le Saint-Sacrifice de la Messe,* T. II, p. 10.

KYRIE ELEISON!

Ah! comme la souffrance apprend à prier! C'est la souffrance qui apprend à l'enfant à recourir à sa mère... c'est la souffrance, ô DIEU, qui me rapproche de vous; Seigneur, ayez pitié de moi! CHRIST, ayez pitié de moi!... Humilie-toi bien, mon âme, dans cette supplique neuf fois répétée. Ce cri de la pitié va te préparer à l'explosion de joie, au cantique de louange du *Gloria!*

GLORIA IN EXCELSIS DEO![1]

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Gloire à DIEU! paix aux hommes! c'est là comme le thème de l'hymne tout entière.

Gloire à DIEU! paix aux hommes! c'est là aussi, me semble-t-il, le programme de ma vie spirituelle.

Gloire à DIEU! Mais votre gloire, Seigneur, ne va pas sans la reconnaissance de vos perfections infinies, de vos attributs divins. En conséquence, je vous loue, parce que vous êtes louable à l'infini : *laudamus te!*

Je vous bénis, parce que vous êtes la source de tout bien et de toute grâce : *benedicimus te!*

Plus que cela, je vous adore, parce que, seul, par essence, vous avez le souverain domaine sur toute créature : *adoramus te!*

Mais il ne suffit pas, Seigneur, que cette louange s'échappe de mes seules lèvres, il faut qu'elle s'échappe des lèvres d'hommes qui ne vous connaissent pas encore; il ne suffit pas que ces bénédictions jaillissent de mon seul cœur, il faut qu'elles jaillissent de mille autres cœurs qui ne vous aiment pas encore. Et, comme en cette manifestation extérieure de la bonté d'un être, comme en cette publication de son excellence infinie consiste précisément la glorification de cet être, eh bien! Seigneur, c'est ma volonté aussi de vous glorifier : *Glorificamus te!*

Mais comment, DIEU infini, pourrais-je ici oublier de vous rendre grâces? Oh! oui, je vous remercie : *gratias agimus tibi.* Les yeux fixés sur mon être chétif, je vous remercie du bien qu'il peut y avoir en moi; car je le tiens de vous. Les yeux fixés sur votre être infini, je vous remercie de ce que vous êtes, je vous remercie de votre bonté, je vous remercie de vos perfections, je vous rends grâces à cause de votre grande gloire, Seigneur DIEU, roi du ciel, DIEU Tout-Puissant: *gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam, Domine Deus, Rex cœlestis, Deus, Pater omnipotens!*

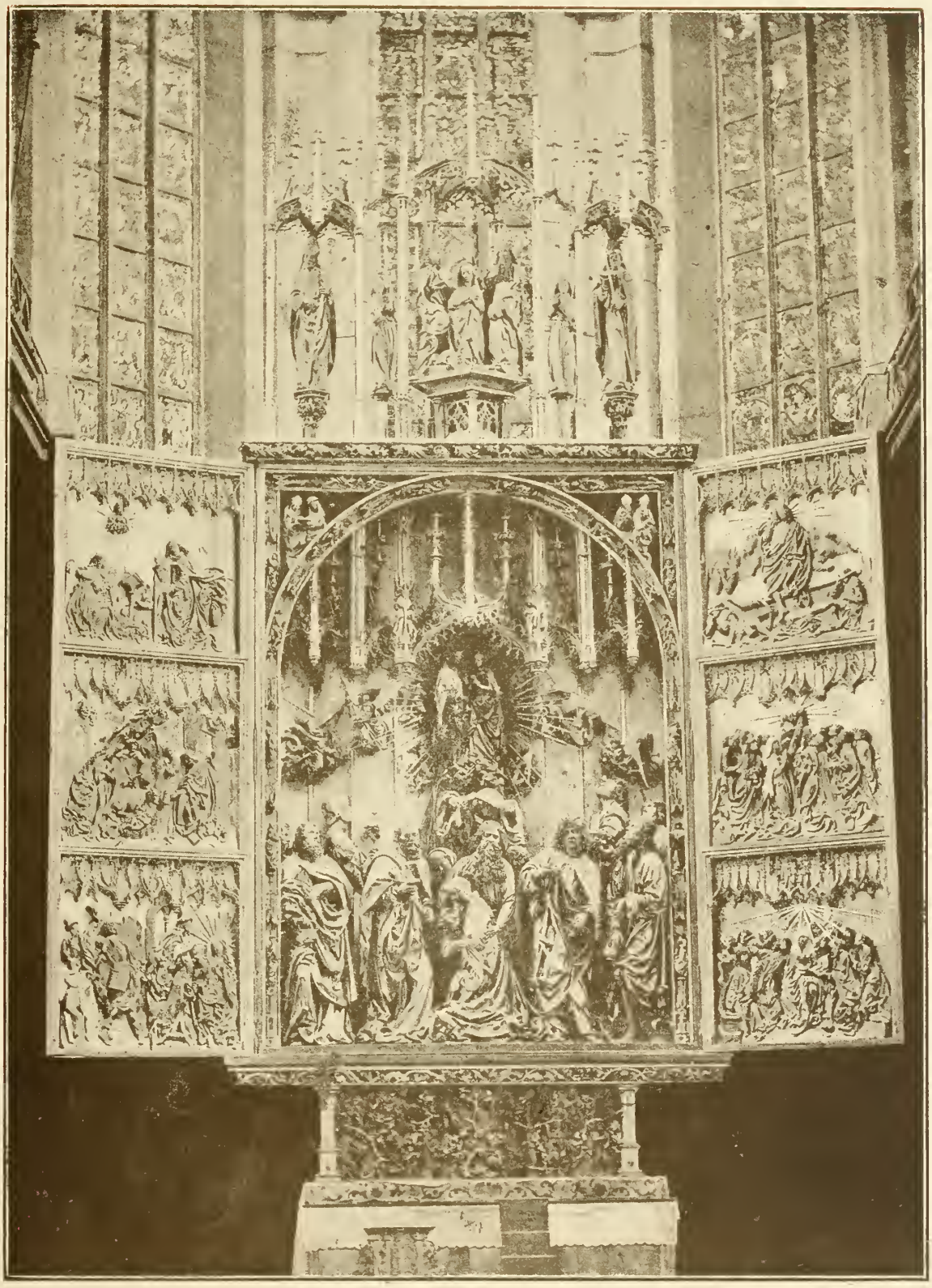
Mais, Seigneur, en contemplant et en exaltant vos perfections souveraines, je ne puis oublier mes profondes misères; daignez les guérir. N'êtes-vous pas le Seigneur de toutes choses, « *Domine?* » N'êtes-vous pas le Fils unique du Père, « *Fili unigenite?* » N'êtes-vous pas JÉSUS, c'est-à-dire Sauveur, et, par là, plénitude de la Divinité ? N'avez-vous pas reçu l'onction sainte, l'onction qui fait le prophète, le prêtre et le Roi, « *Jesu Christe?* »

Oui, vous êtes le Seigneur DIEU, l'Agneau de DIEU, le Fils du Père, *Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris,* et, à tous ces titres, vous pouvez porter remède aux maux de mon âme.

O vous, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi : *qui tollis peccata mundi, miserere nobis!*

Pardonnez-moi, Seigneur, si j'insiste : je ne me tairai pas que vous n'ayez accueilli ma

1. Le Gloria est appelé l'*Hymne des Anges,* parce que ses premières paroles furent prononcées par les esprits Bienheureux sur le berceau de l'Enfant-DIEU. Il est d'origine orientale. Saint Hilaire, pense-t-on, l'aurait traduit du grec en latin. Dans les premiers siècles, on ne le chantait qu'à Noël et à Pâques. Aujourd'hui, on le dit à la Messe toutes les fois que le *Te Deum* est chanté à l'office du jour.



L'AUTEL CATHOLIQUE ET SON DÉCOR.

Gravure tirée de l'*Art chrétien.*

prière : *qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram !* Oh ! oui, vous qui siégez à la droite du Père, faites-moi miséricorde : *qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis !*

Seigneur, si j'ai chanté cette hymne à vos divines perfections, si je vous ai ainsi supplié, loué, béni, adoré, glorifié, remercié, laissez-moi, en terminant, vous en dire la raison dernière, c'est que vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père : *Quoniam tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe, cum Sancto Spiritu, in gloria Dei Patris. Amen.*

LE PRÊTRE BAISE ENCORE L'AUTEL.

De tout temps, le baiser a été un signe de vénération et d'amour : c'est là aussi le sens du baiser liturgique. Là, au milieu de l'autel, est la pierre sacrée, munie de ses ✠, bénite par l'Evêque ; cette pierre est le symbole de JÉSUS-CHRIST, pierre fondamentale de l'Eglise ; en la baisant, le prêtre témoigne donc sa vénération à JÉSUS-CHRIST lui-même.

Mais Notre-Seigneur a fondé l'Eglise dans son sang ; ce sacrifice du Calvaire va se renouveler ici sur cet autel ; cette pensée de JÉSUS victime, de JÉSUS Sauveur, excite la gratitude dans le cœur du prêtre et donne à son baiser quelque chose de plus intime et de plus affectueux ; dans le contact de ses lèvres sacerdotales avec cette pierre auguste, l'amour s'unit maintenant à la vénération. Puisse ce baiser, plein d'amour et de respect, vous consoler, Seigneur, du baiser par lequel vous fûtes jadis trahi !

Heureux prêtre, à qui son ordination donne le droit de baiser l'autel ! A défaut de mes baisers, reçois du moins en ce moment, autel du CHRIST, les sentiments de vénération et d'amour dont mon cœur déborde !

DOMINUS VOBISCUM

Dominus vobiscum, le Seigneur soit avec vous ! dit le prêtre en se tournant vers les fidèles. — *Dominus vobiscum !* voilà bien des siècles déjà que cette parole est employée, comme une parole de bienvenue par ceux qui ont le bonheur de croire au vrai DIEU. Le bisaïeul de David, Booz, l'avait déjà aux lèvres, quand, visitant son champ à la saison d'été, il dit aux moissonneurs : « *Dominus vobiscum !* le Seigneur soit avec vous ! » C'est la parole que l'Ange Gabriel adressa à Marie, quand il lui annonça qu'elle allait devenir Mère de DIEU : « *Dominus tecum !* le Seigneur soit avec toi ! » [1] *Dominus vobiscum*, le Seigneur soit avec vous ! c'est le souhait que le prêtre adressera huit fois à l'assemblée, au cours du Saint Sacrifice, et dans ce souhait sont réunis tous les souhaits ; là où est le Seigneur, n'y est-il pas en effet avec la plénitude de ses grâces ?

« *Et cum spiritu tuo !* Et qu'il soit avec votre esprit », répond le peuple. — « *Et cum spiritu tuo,* » c'est la formule qu'aimait déjà à employer saint Paul, quand il écrivait à son disciple Timothée : « *Dominus Jesus Christus cum spiritu tuo :* » [2] que le Seigneur JÉSUS-CHRIST soit avec ton esprit ! et aux Galates : « Que la grâce de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST soit avec votre esprit, *cum spiritu vestro.* » [3]

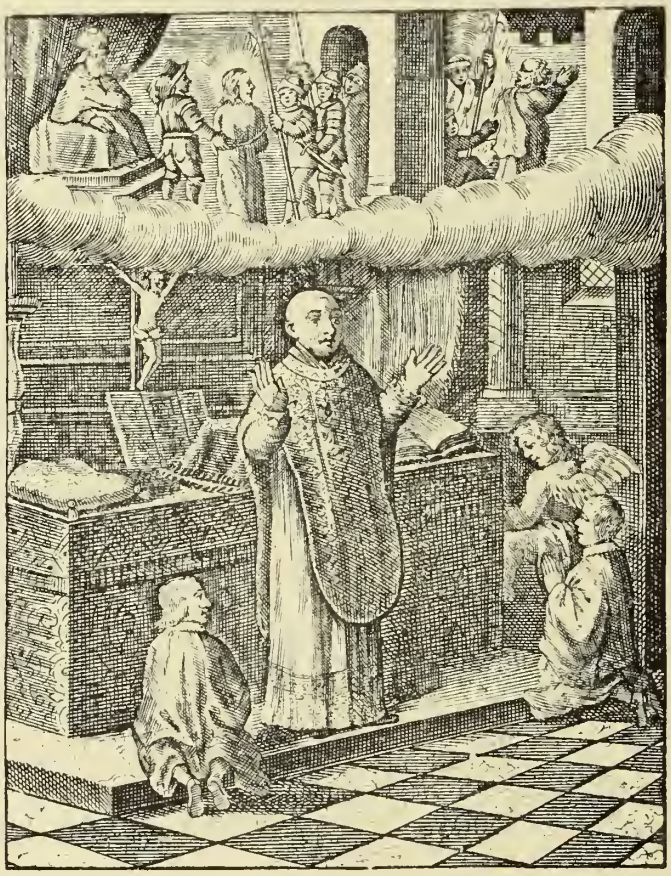
Et cum spiritu tuo ! le Seigneur soit avec votre esprit, réponse spontanée des fidèles, disant à leur prêtre : Vous nous souhaitez le Seigneur, pour que nous puissions pleinement profiter de cette Messe. Comment pourrions-nous ne pas vous le souhaiter à vous qui, pour offrir dignement le Saint Sacrifice, avez besoin de tant de grâces dans le cœur et de tant de pureté sur les lèvres ?

« *Dominus vobiscum — Et cum spiritu tuo !* » Salutation mutuelle et féconde, bénédiction

1. Luc I, 28.
2. II Timoth. IV, 21.
3. Galat. VI, 18.

efficace produisant ce qu'elle exprime, dans tout cœur préparé à le recevoir. *Dominus vobiscum — Et cum spiritu tuo !* — Mot de passe mystérieux, cri du guet, par lequel, des hauteurs du sanctuaire, comme la vigie du sommet de sa tour, le célébrant, de temps à autre, réveille l'attention des fidèles : « *Dominus vobiscum !* Ranimez-vous, l'heure est grave, le Seigneur soit avec vous ! » et par lequel les fidèles, à leur tour, réchauffent l'ardeur du Sacrificateur : « Oui, Père, nous sommes de cœur avec vous ; mais que le Seigneur soit aussi avec votre esprit ! *cum spiritu tuo !* »

O mon âme, entends bien ce cri du guet. Que durant tout ce Sacrifice, le Seigneur soit avec toi !



« DOMINUS VOBISCUM. »
Gravure de Collin, 1651. (Trésor de Sens).

COLLECTE.

« *Oremus !* Prions ! dit le Prêtre, revenu du côté de l'épître. » Par le salut qu'il a adressé aux fidèles, par le salut qu'il en a reçu, les liens spirituels se sont resserrés entre le Sacrificateur et les fidèles, témoins du Sacrifice. Il leur faut maintenant fondre leurs âmes dans une supplication commune : « *Oremus !* Prions ! » Et à haute voix, pour que pas une parole n'échappe aux assistants, le célébrant récite la Collecte. — « *Collecte* », mot admirablement choisi ; l'on s'en convaincra si l'on considère le sens de la prière : « Les paroles qui la composent ne sont-elles pas empruntées à tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus beau dans le livre des Ecritures, dans les trésors de la Tradition ou même dans l'histoire des Saints dont on célèbre la fête ? C'est un précis merveilleux, c'est un abrégé substantiel qui résume tout. »[1]

1. Pichenot. *Les Collectes.*

— O mon âme, ne perds pas un mot de ces merveilleuses prières, et pour en pénétrer le sens, aide-toi, s'il en est besoin, de ton livre de Messe.

OREMUS [1]

Deus qui fidelium mentes unius efficis voluntatis: da populis tuis id amare quod præcipis, id desiderare quod promittis, ut inter mundanas varietates, ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia. Per Dominum...

PRIONS

O DIEU qui donnez aux âmes de vos fidèles une seule volonté, donnez à vos peuples d'aimer ce que vous ordonnez, de désirer ce que vous promettez, afin qu'au milieu des vicissitudes de ce monde, là soient fixés nos cœurs, où sont les vraies joies. Par N.-S...

Quelle profondeur dans la pensée et quelle concision dans l'expression! que d'idées en si peu de mots! Union des fidèles dans une même volonté, amour des préceptes divins, désir des biens promis, vicissitudes des choses de la terre, distinction des vraies joies et des joies de mauvais aloi, fixation du cœur au centre des vraies joies. Tout cela est exprimé, groupé, lié avec une simplicité, une netteté, une logique qui ravit. On y voit admirablement fondus, le style et la manière de deux grands maîtres, l'un DIEU lui-même, l'autre spécialement assisté de DIEU; on y voit le style et la manière de l'auteur de l'Evangile et de l'auteur de l'Imitation.

POSE DU PRÊTRE.

Selon la rubrique, le prêtre récitant les Collectes doit avoir les mains étendues, et élevées devant la poitrine. Les mains levées vers le Ciel, c'est bien là le maintien qui convenait au prêtre, priant au nom de l'Eglise. Tandis qu'Israël combattait dans la plaine, Moïse, sur la montagne, tenait les mains levées vers le Ciel, et tant que ses mains restaient levées, Israël l'emportait sur Amalec. — Israël, c'est l'assemblée des fidèles; la montagne, c'est l'autel; et Moïse, c'est le prêtre, priant, les mains levées, pour le triomphe des fidèles sur Satan.

Dans sa pose à l'autel, le prêtre a un modèle plus touchant encore, c'est le Fils de DIEU lui-même, dont l'image est là, sous ses yeux, les bras tendus sur l'arbre du salut.

C'est pour imiter cette pose du CHRIST en Croix, que les Orantes, dans les Catacombes, levaient les mains au Ciel dans leurs supplications.

C'est encore pour imiter cette pose du CHRIST en Croix que les martyrs, dans l'amphithéâtre, autel ensanglanté de leur sacrifice, offraient leur vie à DIEU, les bras levés au Ciel. [2]

C'est l'âme pleine de ces souvenirs fortifiants que le prêtre catholique, récitant la Collecte, lève aussi les mains vers le Ciel. Il prie comme priaient, dans l'ancienne Loi, Moïse, Salomon [3] et David. [4] Il prie comme priaient, dans la nouvelle Loi, les chrétiens des Catacombes et les martyrs des arènes, et par son attitude, il montre aux hérésies mobiles et changeantes, comment l'Eglise, à travers les âges, non seulement dans les dogmes de la foi, mais dans les minimes pratiques de sa liturgie, est stable, fixe et semblable à elle-même!

En présence de ces leçons de l'Histoire, que j'aimerais, moi aussi, à prier à la Messe, comme le prêtre, les bras en croix!... Si l'usage reçu ne semble pas légitimer mon désir, je veux

1. La collecte que nous donnons ici comme exemple, est celle du 4e Dimanche après Pâques.

2. Voir : *Le Crucifix dans l'Histoire et dans l'Art*. Livre IVe, ch. IXe.

3. III. Reg. VIII, 22.

4. Ps. 27, 2.

du moins, en assistant au Saint Sacrifice, éviter toute mollesse dans ma tenue, toute nonchalance dans ma pose.

ÉPITRE.

Combien me sont chères les épîtres que je reçois de mes proches et de mes amis! Avec quelle impatience je les attends! Je connais approximativement le jour de leur arrivée; et ce jour-là, en me levant, je songe avec joie aux nouvelles espérées. Quel merci cordial je lance au facteur, en échange de la lettre qu'il m'octroie! — O mon âme, sur la terre d'exil où tu languis, es-tu aussi désireuse de lire ou d'entendre « *les lettres du Ciel?* »[1] Soupires-tu après ces épîtres, où les prophètes, où les apôtres, où saint Paul surtout, te parlent si bien du Sauveur, de la Sainte Vierge, des joies de la souffrance, des prérogatives de la Virginité, des qualités de la femme forte, du Ciel, de ce qui s'y passe et de la manière d'y arriver? Rougis, ô mon âme, de tant désirer les nouvelles de la terre et de si peu t'enquérir des nouvelles du Ciel!

DEO GRATIAS!

L'Epître achevée, le servant répond : *Deo Gratias!* grâces à DIEU!

A l'origine du Christianisme, quand la persécution faisait rage, la porte des oratoires chrétiens étaient fidèlement gardée; l'Eglise en confiait la garde aux *ostiarii* ou portiers. Ceux-ci devaient éloigner avec soin tout païen dont es dénonciations auraient pu coûter la vie aux fidèles assemblés. Dès lors les chrétiens avaient reçu un mot de passe qui pouvait seul leur donner accès dans le temple. « *Deo gratias!* » murmurait le néophyte à l'oreille du portier. — « Grâces à DIEU! » A ce mot plein d'un religieux mystère, la porte s'ouvrait.

« *Deo Gratias!* grâces à DIEU! » O mon âme, que ce soit ton cri spontané, ta réponse favorite toutes les fois qu'il t'est donné d'entendre « *les lettres qui nous viennent du Ciel;* » toutes les fois que DIEU te fait la faveur de participer aux Saints Mystères. Tu dis si bien merci à qui t'apporte les nouvelles d'ici-bas, ne sois pas moins reconnaissante au prêtre qui te transmet les nouvelles de là-haut!

MUNDA COR MEUM!

« Purifiez mon cœur et mes lèvres, ô DIEU tout-puissant, qui avez purifié les lèvres du prophète Isaïe avec un charbon ardent: qu'il vous plaise de me purifier de telle sorte que je puisse annoncer dignement votre saint Evangile. Ainsi soit-il. »

« Bénissez, Seigneur!

» Que le Seigneur soit dans mon cœur et sur mes lèvres, afin que j'annonce dignement et convenablement son Evangile. Ainsi soit-il. »

Ces paroles de votre prêtre, je les fais miennes, ô JÉSUS; car, si vous me faites la grâce d'assister chaque matin à la Messe, ce n'est pas pour que je garde en mon cœur, inutiles et stagnantes, les eaux de la grâce qui jaillissent de l'autel, divin rocher; c'est pour que je fasse arriver ces eaux jusqu'à l'âme de mes frères, qui ne vous connaissent pas: « *Annuntiem Evangelium tuum!* » Marie-Madeleine avait eu larare faveur d'assister à votre mort sur le Calvaire; à peine ressuscité, vous faites d'elle une apôtre: « Va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père. »[2]

Vous me faites, ô doux Sauveur, la grâce inestimable d'assister, chaque jour de ma vie, au renouvellement effectif de votre Passion; en retour, je veux exercer l'apostolat dans le monde,

1. C'est la charmante expression de saint Augustin : « De illa civitate unde peregrinamur, *litteræ* nobis venerunt; ipsæ sunt scripturæ, quæ nos hortantur ut bene vivamus. » Aug. in Ps. XC, sermo 2. n. 2.

2. Joan. XX. 17.

être, sous mes vêtements laïques, votre champion très dévoué et votre missionnaire très aimant, au sein d'une société qui se paganise. Mais pour que je puisse annoncer dignement votre Evangile, daignez, Rédempteur de mon âme, purifier mes lèvres du charbon brûlant de votre amour!

ÉVANGILE.

Debout! Que l'attitude même de mon corps atteste que je suis prêt, comme mes ancêtres des Catacombes,[1] à verser mon sang pour défendre les Saintes Ecritures.

LE PRÊTRE RÉCITE L'ÉVANGILE.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

Avant la lecture de l'Evangile que saint Paul appelle la parole de la Croix: « *Verbum enim crucis;* »[2] que la croix soit tracée sur mon front, sur mes lèvres, sur mon cœur!

LA CROIX AU FRONT! Je ne rougirai jamais de l'Evangile, « *non erubesco Evangelium.* »[3]

LA CROIX AUX LÈVRES! Apôtre de l'Evangile, je veux annoncer au monde JÉSUS crucifié : « *Nos autem prædicamus Jesum crucifixum!* »[4]

1. Le Pape saint Anastase Ier (IVe siècle), au dire du *Liber Pontificalis*, recommande de nouveau aux Evêques l'usage antique de se tenir debout pendant la lecture de l'Evangile. (*Const. apost.* L. II, chap. 57).
2. I Cor. I, 18.
3. Rom. I, 16.
4. Cor. I, 23.

La croix au cœur! Toute ma gloire, tout mon amour est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ: «*mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*»[1]

Ainsi marqué de la croix, comme d'un triple sceau de force, d'ardeur et d'amour, unis-toi, ô mon être, au célébrant et récite l'Evangile avec un profond respect; car la parole qu'il contient, c'est la parole même de Dieu. *Parole de Dieu* dans son sens le plus strict; non pas seulement parole inspirée du Saint-Esprit, comme l'était déjà la parole divine, contenue dans l'Epître; mais parole tombée des lèvres mêmes du Sauveur des hommes. Car, si « Dieu autrefois a parlé à nos Pères par différents prophètes, qui étaient des hommes et des serviteurs de Dieu; s'il leur a parlé en des temps différents et en plusieurs manières, par figures et par similitudes; de nos jours, il nous a parlé par son Fils unique, Jésus-Christ, que Dieu a établi l'héritier et le maître de tous ses biens, et pour qui il a fait le monde.»[2]

C'est cette parole, tombée des lèvres mêmes du Fils de Dieu, c'est cette parole recueillie par les Evangélistes, transmises au monde par les Apôtres, c'est cette parole sainte et sanctifiante que le prêtre répète chaque matin à la Messe. Ah! je ne m'étonne pas qu'après l'avoir prononcée, il colle ses lèvres sur les feuillets sacrés et dise à la vue de sa misère: «Par les paroles évangéliques, que nos péchés soient effacés!» Cette parole du prêtre, ô ma bouche, prononce-la, toi aussi; ô mes lèvres, collez-vous sur les divins feuillets; car il convient que ce grand acte liturgique s'achève par le cri de l'humilité et par le baiser de l'amour!

CREDO!

Le symbole, chez les anciens, c'était un signe, un mot d'ordre. De tous temps, les membres des sociétés occultes ont eu des mots de passe pour se reconnaître. Ce qu'ont fait à travers les âges les disciples de Satan; ce que font encore aujourd'hui les affidés de la Franc-Maçonnerie, pour exécuter leurs ténébreux projets, les disciples de Jésus-Christ le faisaient, aux siècles des persécutions, pour établir dans le monde le règne de la vraie lumière.

Voulaient-ils se reconnaître entre eux, au milieu des païens qui les entouraient, ils avaient quelques mots, connus d'eux seuls, qui résumaient la doctrine de l'ἰχθύς, l'enseignement de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur; c'était là leur symbole. « *Je crois en Dieu,* » disait le chrétien, aux abords de la Catacombe ou de l'*Arenaria*, en accostant un homme dont les traits lui étaient encore inconnus. Si l'étranger se taisait ou manifestait son étonnement, le fidèle le quittait brusquement et allait recommander la vigilance à l'assemblée des Saints; mais si l'étranger reprenait: «*Je crois en Jésus-Christ son Fils unique, je crois au Saint-Esprit...* » les deux interlocuteurs se reconnaissaient pour frères, et se donnaient le baiser de paix.

O mon âme, que le *Credo* catholique soit aussi ton *symbole* pour discerner parmi les hommes qui t'entourent ceux que tu dois fuir ou fréquenter. Dans un siècle de faux libéralisme, où l'on trouve de bon ton d'admettre dans son intimité, de recevoir dans ses salons des incrédules, des hérétiques, des schismatiques, à la seule condition qu'ils soient bien rentés et bien élevés; garde-toi bien de ranger parmi tes familiers ces gens sans *Credo*, ou d'un *Credo* qui n'est pas celui de Jésus-Christ; garde-toi de fusionner avec l'infidèle, fût-il de la meilleure société; saint Paul te le défend: «Il n'y a pas d'accord possible entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial!»[3]

Cher *Credo*, que je récite le matin à ma Messe, ne sois pas seulement un *criterium* dans mes relations extérieures, sois encore *la règle* de ma vie intime. Je crois que Dieu est mon

1. Gal. VI, 14.
2. Hebr. I, 1 et 2.
3. Cor. VI, 14 et 15. Nolite jugum ducere cum infidelibus.

LA CÈNE — Œuvre de Cosimo Roselli.

Chapelle Sixtine, au Vatican.

340-341

Père; je veux l'aimer comme un père. Je crois que JÉSUS-CHRIST a été crucifié; je veux être crucifié moi-même. Je crois au Saint-Esprit; je veux donc le consulter, écouter ses inspirations. Je crois à la vie du siècle futur; je ne veux donc pas vivre ici-bas, comme si je ne devais jamais mourir.

O ma Messe, ô *Credo* de ma Messe, que je te bénis de me rappeler tout cela! En ce siècle, où l'homme veut se faire ici-bas une demeure stable, et non pas seulement un pied-à-terre, que je te sais gré, ô mon Symbole, de me redire sans cesse que nous n'avons pas ici de cité permanente,[1] que nous sommes de la cité des Saints, de la famille de DIEU:[2] *Credo vitam venturi sæculi. Amen!*

LA CHAISIÈRE PASSE.

Mon DIEU, dans les premiers âges de l'Eglise, c'est à ce moment de la Messe que les fidèles s'approchaient de l'autel et, pour coopérer au divin Sacrifice, pour contribuer à l'entretien du temple et de ses ministres, apportaient au prêtre le pain de blanche farine et le flacon de vin. « Ceux-là devraient rougir, dit saint Césaire d'Arles, qui, assistant au Sacrifice, participent aux dons offerts par d'autres. »[3]

La chaisière qui passe me rappelle cette ancienne coutume de l'Eglise.[4] Je veux lui donner mon sou gracieusement; autrement, n'aurais-je pas, moi aussi, à rougir de participer aux dons offerts par d'autres?

OFFERTOIRE.

L'Offertoire a été récité, écho lointain, écho affaibli du psaume, assez long parfois, qui se chantait, tandis que les premiers chrétiens portaient leurs dons à l'autel.

Le prêtre prend la patène, sur laquelle est placée l'hostie, et il l'élève vers le Ciel. DIEU n'est-il pas dans les hauteurs, *in excelsis?* Par cet acte, le célébrant dit déjà: « Seigneur, agréez cette hostie, elle est vôtre. » Il le dit encore par le regard suppliant qu'il jette alors sur la Croix; il le dit d'une façon plus explicite par cette prière, si concise et si profonde, où sont rappelés tour à tour la personne auguste à laquelle le Sacrifice est offert, l'humble personne du Sacrificateur, l'adorable Victime, le fidèle pour qui elle est offerte, et le but final du Sacrifice.

Goûte, ô mon âme, goûte bien cette belle prière du prêtre:

SUSCIPE, SANCTE PATER.

« *Suscipe, Sancte Pater*, Recevez, *Père Saint;* oui, vous êtes père, et personne n'est aussi père que vous: *memo tam pater! — Omnipotens, æterne Deus:* Dieu tout-puissant, éternel; si vous avez la bonté d'un Père, vous avez la toute-puissance d'un DIEU créateur et vos jours sont éternels.

Hanc immaculatam hostiam. Oui, Hostie immaculée, cette fleur de farine, pétrie avec tant de soin, par des mains sans tache, mise au moule et approchée du brasier avec un pieux respect; Hostie immaculée surtout, cette victime très pure, *oblatio munda*,[5] que, des yeux de la foi, j'aperçois par avance sur cet autel.

Quam ego indignus famulus tuus offero. Cette victime, c'est moi qui vous l'offre, moi votre

1. Hebr. XIII, 14.
2. Ephes. II, 19.
3. Serm. 265.
4. Quand les chrétiens cessèrent d'apporter pain et vin à l'autel, ils voulurent encore participer au sacrifice en offrant une somme d'argent au prêtre qui voudrait bien dire la sainte Messe à leur intention. Telle fut l'origine des *Honoraires de Messe.*
5. Malach.

indigne serviteur, moi, pauvre créature que vous avez élevée de la fange, pour me placer avec vos princes, avec les princes de votre peuple.[1] *Tibi, Deo meo, vivo et vero.* Je vous l'offre à vous, qui n'êtes pas seulement vivant, mais qui êtes la vie et la source de toute la vie; je vous l'offre à vous, le Dieu vrai, bien différent de ces faux dieux, de ces idoles contre lesquelles votre disciple bien-aimé nous met en garde.[2] *Pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis:* Je vous l'offre pour mes innombrables péchés, offenses et négligences; car je suis loin, mon Dieu, d'être, comme votre Fils, un Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et placé plus haut que le ciel; je dois, à l'exemple des prêtres de la terre, offrir le sacrifice pour mes péchés, avant de l'offrir pour ceux du peuple.[3]

OBLATION.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

Sed et pro omnibus fidelibus Christianis vivis atque defunctis: Je vous l'offre pour tous les chrétiens vivants et défunts; car votre Cœur est trop large pour frustrer aucun de vos enfants des flots de grâces qui vont jaillir de cette Hostie.

Ut mihi et illis proficiat ad salutem, in vitam æternam. Amen! Afin que cette Hostie serve à mon salut et au leur, pour la vie éternelle. La grâce ici-bas, la gloire dans l'éternité: c'est là en effet, Seigneur, le but de ce divin sacrifice.»

Ayant dit cette admirable prière, le prêtre, avec la patène, fait le signe de la croix sur l'au-

1. Ps. CXII, 7.
2. Filioli, custodite vos a simulacris. I Joan. V, 21.
3. Ad. Heb. VII, 26, 27.

tel et fait respectueusement glisser sur le corporal ce pain qui bientôt va devenir le Corps de JÉSUS-CHRIST.

MÉLANGE DE L'EAU ET DU VIN.

Le Célébrant se rend au coin de l'Epître, il verse le vin dans le calice et y mêle un peu d'eau, sur laquelle il fait au préalable le signe de la croix.

Pour éviter de verser involontairement dans le calice plus d'eau qu'il n'en faut, on a recours, en plusieurs pays, spécialement en Espagne et en Belgique, à la cuiller liturgique « cochlear » pour puiser l'eau dans la burette.[1]

L'Eglise attache une telle importance à ce rite, que, si un prêtre prévoyait qu'il n'aura pas d'eau pour l'accomplir, il devrait renoncer à la célébration de la Messe, plutôt que de renoncer à l'accomplissement du rite. — Mon âme, tu n'en seras pas étonnée si tu te souviens de son origine auguste, si tu te rappelles que JÉSUS-CHRIST lui-même a voulu opérer ce mélange à la Cène.[2] Mélange plein d'un symbolisme mystérieux ; le prêtre le rappelle dans cette prière qu'il récite en mêlant l'eau au vin : « DIEU, qui avez créé d'une manière admirable la dignité de la nature humaine et qui l'avez réformée d'une manière plus merveilleuse encore, faites, par le mystère de cette eau et de ce vin, que nous ayons, un jour, part à la *divinité* de Celui qui a daigné se revêtir de notre *humanité*, JÉSUS-CHRIST, votre Fils, Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous étant DIEU, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

Ce rite signifie donc tout d'abord l'union de la nature divine et de la nature humaine en la personne adorable de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. — Il a encore une autre signification bien douce à mon cœur, c'est saint Thomas qui me l'indique : « Quand l'eau se mêle au vin, cela signifie que le peuple s'incorpore au CHRIST : *Populus Christo incorporatur.* »[3] Et saint Bonaventure en tire cette conclusion mystique : « L'eau, dit-il, par elle-même, est sans saveur, et elle devient savoureuse par son union avec le vin ; ainsi le peuple chrétien, par son union avec le CHRIST, Sagesse incréée. »[4] O mon âme, tire profit d'un rite si plein de doux mystères ! Et quand le prêtre verse dans le calice la goutte d'eau symbolique, dis tout bas : « Mon DIEU, daignez m'unir à vous aussi intimement que cette goutte d'eau va être unie au vin. » Dis encore : « O mon DIEU, par moi-même, je suis insipide, je mérite d'être rejetée de vous ; mais je veux, Seigneur, être unie à votre CHRIST, pour que vous me goûtiez et savouriez. »

Ayant opéré le mélange mystérieux du vin et de l'eau, le prêtre retourne au milieu de l'autel ; là, il élève vers le ciel le calice, et, les yeux fixés sur la Croix, il dit : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, suppliant votre clémence de le faire monter en odeur de suavité en présence de votre divine majesté, pour notre salut et celui du monde entier. Ainsi soit-il. »

Qu'il y a de grandeur dans cette prière ! L'Eglise ne veut pas que son prêtre prie seulement pour son propre salut, non pas même pour le seul salut de sa famille ou de sa paroisse. L'Eglise a l'âme plus grande. « *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam :* » Toutes les nations lui ont été données pour héritage. C'est pour elles qu'elle fait célébrer le divin Sacrifice : « Nous vous offrons, Seigneur, pour le *monde entier*, le calice de salut ! »

1. Des documents fort anciens parlent de la cuiller liturgique : saint Remy dans son testament range plusieurs cuillers parmi ses legs pieux : « *Delego... coclearia quatuor de majoribus...* et un peu plus loin *Remigiæ coclearia tria.* » Saint Didier, évêque d'Auxerre, lègue à son église 12 cuillers pesant trois livres, ornées d'inscriptions : « *cocleares XII pens. libras III, qui habent caudas scriptas.* » Une illustre matrone, Hermentrude, lègue 10 cuillers d'argent à la Basilique de Sainte-Croix. « Basilicæ Sanctæ Crucis... coclearia argentea decem dari jubeo. » Les Musées du Vatican, du Louvre, de Bordeaux et plusieurs collections possèdent des cuillers liturgiques.

2. Voir Chapitre I, La première Messe.

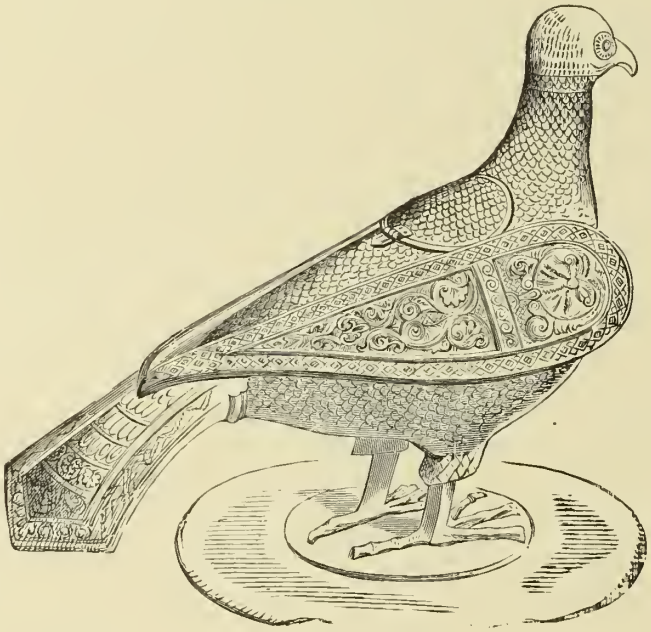
3. P. III, q. LXXIV, a. 8, ad. 2.

4. IV. Dist. II p. 2. a 1, q. 3, ad. 6.

O mon Dieu, donnez-moi cette largeur d'âme! cette largeur d'âme et ce zèle brûlant d'une sainte Thérèse qui, non contente de se sauver elle-même, de sauver ses sœurs, de sauver Avila, voulait sauver la Chrétienté tout entière. « O mes sœurs, disait-elle, la Chrétienté est en feu : quand je regarde ces grands maux, il me semble qu'il faut à l'Eglise de Dieu une armée d'élite, prête à mourir, oui; à se laisser vaincre, jamais! »[1]

DAIGNEZ NOUS RECEVOIR!

Le pain et le vin sont offerts au Seigneur : par cette offrande, les voilà devenus chose consacrée, en attendant que, dans un instant, ils soient transsubstantiés au Corps et au Sang de Jésus-Christ. — Pour que le Célébrant soit moins indigne de contribuer à un pareil mystère, pour que les assistants puissent mieux s'y associer par leur intention et leurs saints désirs, Célébrant et assistants doivent s'offrir à leur tour à Dieu, comme ils viennent d'offrir le pain



COLOMBE EUCHARISTIQUE.

et le vin, et voilà que, les mains jointes sur l'autel, le prêtre s'incline et dit : « C'est avec un esprit d'humilité et un cœur contrit que nous vous demandons, ô Dieu, de nous recevoir; que notre sacrifice soit agréé par vous, aujourd'hui, Seigneur Dieu! »

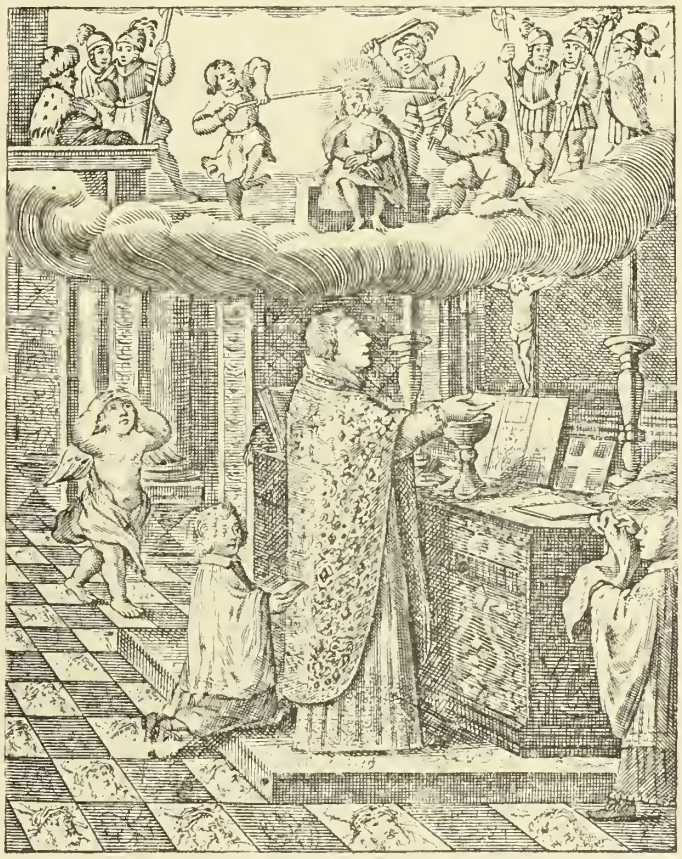
Que l'Eglise est admirable dans sa liturgie! Qu'elle sait merveilleusement relier le passé au présent et mettre sur les lèvres de ses ministres les prières tombées, au cours des âges, des lèvres des vieux héros qu'elle considère comme les fils de son âme.

C'étaient bien trois héros que Sidrach, Misach, Abdénago, ces jeunes hommes qui, par une sainte fierté, refusèrent de se courber devant la statue dorée de Nabuchodonosor. Le roi irrité fit allumer une fournaise ardente et les jeunes Hébreux y furent précipités, pieds et poings liés. Ils acceptèrent ce supplice comme une expiation de leurs péchés, et ne pouvant offrir à Dieu les sacrifices imposés par la loi, ils s'offrirent eux-mêmes comme victimes expiatoires : « *Nous venons à vous, Seigneur, avec un cœur contrit et en esprit d'humilité, accueillez-nous*

1. Sainte Thérèse. *Chemin de la perfection.*

favorablement ; — in animo contrito et in spiritu humilitatis suscipiamur. Nous n'avons à vous offrir ni béliers, ni taureaux, ni agneaux, mais qu'au moins le sacrifice de nos vies vous soit agréable : *sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi.* » DIEU agréa cette prière. Il envoya un ange qui environna les jeunes Hébreux d'une douce rosée et les préserva si bien, que pas un de leurs cheveux ne fut atteint par la flamme.

O mon DIEU, je sens parfois un feu allumé dans ma poitrine ; c'est la concupiscence qui est là, foyer allumé par le péché originel ! — Au lieu de me laisser consumer par ses flammes, au lieu de livrer mes sens en proie à sa volupté, je dirai souvent, — chaque matin, si je le puis — prosterné devant l'autel, avec le prêtre : « *suscipiamur a te Domine !* Agréez-moi



LE PRÊTRE INVOQUE LE SAINT-ESPRIT.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

comme victime, Seigneur. — *Sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo, ut placeat tibi !* Que mon sacrifice vous soit agréable ! » Je prierai ainsi à l'aurore de chacune de mes journées et, bien mieux que l'ange de Babylone, ô JÉSUS, de votre autel, vous éteindrez en moi les flammes de la concupiscence. *Et excussit flammam ignis de fornace.* »[1]

INVOCATION DU SAINT-ESPRIT[2].

Pas de liturgie où le concours du Saint-Esprit ne soit imploré au cours du Sacrifice Eucharistique.[3]

1. Daniel III, 49.

2. On l'appelle épiclèse, du grec, ἐπικαλέω, j'invoque.

3. Sur l'action du Saint-Esprit à la Messe et dans l'Incarnation. Voir le chapitre *La Messe et la Sainte Vierge.*

Ce rapport intime entre le Saint-Esprit et Notre-Seigneur caché sous les voiles Eucharistiques, apparaît clairement dans un usage qui remonte à une haute antiquité. Dès les origines, les chrétiens se plurent à renfermer le Saint Sacrement dans des colombes d'or, figurant le Saint-Esprit. (Grav. page 344.)

Dans la liturgie romaine, c'est à cet endroit de la Messe que le prêtre tourne les yeux vers le ciel, et élève les mains, les étend et les rejoint aussitôt devant sa poitrine, appelant pour ainsi dire le Saint-Esprit par ce regard et par ce geste, comme il l'appelle par ses lèvres : « Venez, Esprit sanctificateur, Dieu tout-puissant et éternel, et bénissez ce sacrifice, préparé pour la gloire de votre Saint Nom : *Benedic hoc sacrificium.* » — « De quelle bénédiction s'agit-

LAVABO.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

il ici ? C'est de la consécration opérée par la puissance du Saint-Esprit... Ce que le prêtre demande ici, en bénissant et en sanctifiant, par le signe de la croix, les dons déposés sur l'autel, c'est la présence de l'Agneau de Dieu et la plénitude des bénédictions qui coulent de ses plaies; et comme le Saint-Esprit est le Dieu tout-puissant et éternel, elle implore de sa puissance sans limite cette merveille de la Transsubstantiation ! »[1]

O mon âme, tu te reproches parfois de n'avoir pour le Saint-Esprit qu'une dévotion froide et languissante. A la vue de la merveille qu'il opère sur l'autel, pourquoi chaque matin, à cet endroit de la Messe ne donnerais-tu pas au Saint-Esprit un témoignage d'amour et de con-

1. Gihr. T. II, p. 185.

fiance en le priant de te transformer, selon le vœu de saint Paul,[1] en JÉSUS-CHRIST lui-même ?

LAVABO.

Avant que, avec le concours de l'Esprit sanctificateur s'opère la Transsubstantiation des éléments Eucharistiques, le prêtre se sent le besoin de se purifier à nouveau ; il s'approche du coin de l'Epître, où l'acolyte lui verse de l'eau sur l'extrémité des doigts. Les Constitutions apostoliques[2] signalent déjà ce rite antique, en lui donnant, comme aujourd'hui, la signification symbolique d'une purification plus parfaite. — Je veux entrer dans ces sentiments de

ORATE, FRATRES!
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens)

l'Eglise, dans les sentiments du prêtre. Si mes mains sont déjà pures, l'extrémité de mes doigts a peut-être contracté quelque souillure ; il faut l'effacer. Par la miséricorde de DIEU, par l'aveu de mes fautes, que j'ai fait au pied de l'autel, mon âme, je l'espère, est déjà purifiée ; mais peut-être quelque faute légère, poussière humaine, lui a-t-elle enlevé sa parfaite blancheur. Mon DIEU, enlevez cette poussière.

Lavabo inter innocentes manus meas. Je veux laver mes mains avec les justes, et me tenir, Seigneur, autour de votre autel.

Jadis Pilate se lavait les mains en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste. » Ma

1. I Cor. XV, 49.
2. Lib. VIII, cap. XI.

prière, à moi, est tout autre, et songeant à mes péchés, je dis d'un cœur contrit: « Je suis responsable du sang du juste. » O doux Sauveur, par les mérites de votre sang, lavez-moi de plus en plus de mon iniquité. *Amplius lava me ab iniquitate mea!*

ORATE FRATRES!

Après une prière à la Sainte Trinité, le prêtre se tourne vers les fidèles et leur dit: Frères, priez! — « *Frères, priez!* » Oh! que cette invite du Célébrant vient à point pour mon âme. Depuis ces dix minutes que je suis là, devant l'autel, que de fois mon imagination m'a reporté à mon logis, parmi mes occupations de la terre... Mais voici la Consécration qui approche; je veux me ressaisir, faire un nouvel effort, élever de nouveau mon cœur vers DIEU. *Orate!*

SECRÈTE.

L'*Orate, fratres* est immédiatement suivi de la *Secrète*, ainsi nommée parce que le prêtre la dit à voix basse. — Cette prière a une relation intime avec l'objet de la fête. Récite-la attentivement, ô mon âme; les mystères du Cycle liturgique et les prières de l'oblation s'y pénètrent et s'y fondent dans une si admirable harmonie!

PRÉFACE.

Quand le pèlerin, ouvrier de la ville, homme des champs, visite pour la première fois la fameuse église de Vézelay, toute pleine des souvenirs de saint Bernard et de sainte Madeleine, ce n'est pas sans émotion, qu'ayant franchi le portail sévère de l'édifice, il contemple, ornée de ses vieilles colonnes et de ses chapiteaux romans, la vaste salle qui s'offre à lui. Il s'étonne cependant de voir, à la place accoutumée de l'autel, un second portail. Comprenant sa surprise, le gardien du monument pousse alors les lourds vantaux de cette nouvelle porte. Voici que sous les yeux ravis du visiteur, s'étendent au loin, inondés de lumière, et la nef aux colonnes imposantes, et la lointaine abside, et le ravissant sanctuaire, semblable à un diadème, posé par l'architecte sur le front de sainte Madeleine. « Cette église, où vous vous tenez en ce moment, dit le guide, n'est que le *narthex* ou église des catéchumènes; si belle soit-elle, elle n'est cependant que le vestibule du monument. L'église véritable, elle est là devant vous, avec sa majesté et sa splendeur. »

Si j'osais comparer la Sainte Messe à une basilique, la Préface en serait le somptueux vestibule; dans les prières immuables du Canon qui précèdent et enveloppent la Consécration, je reconnaîtrais volontiers, et la nef, et l'abside aux immuables colonnes; la Consécration elle-même serait à mes yeux le mystérieux sanctuaire où réside l'autel.

Oui, par son élan, par sa grandeur, la Préface peut bien servir d'entrée à l'action sacrificale.[1] « Par ses paroles et sa mélodie, elle est, on l'a bien dit, un des chants les plus majestueux et les plus saisissants de l'Eglise; c'est la poésie la plus pure, inspirée par le souffle de l'Esprit-Saint lui-même. Toujours illuminée d'en haut pour publier les choses éternelles, l'Epouse de JÉSUS-CHRIST est en communication ininterrompue avec son Epoux... Sur ses lèvres, la parole se transforme en un cantique enflammé du lyrisme le plus ardent. JÉSUS-CHRIST sur la terre est descendu au milieu du chant des Anges; il ne partit pour sa Passion et sa mort qu'après avoir chanté l'hymne [2] C'est un avertissement pour l'Eglise que la sainte poésie doit être un chant sacré. »[3]

1. C'est une des parties de la Messe les plus vénérables par son antiquité. Elle remonte aux âges apostoliques. Saint Grégoire-le-Grand, à la fin du VIe siècle, fixa à dix le nombre des Préfaces. Au XIe siècle, Urbain II y ajouta la Préface des fêtes.

2. Matth. XXVI 30.

3. Gihr. *Messe*, T. II, p. 209.

Chante donc, ô mon âme, chante à DIEU l'hymne de la reconnaissance; cela est digne et juste, équitable et salutaire. Aime à témoigner ta gratitude à DIEU, au cours du Sacrifice Eucharistique, qui est un Sacrifice d'actions de grâces.

Remercie; JÉSUS-CHRIST y tient. Quand il ut guéri dix lépreux, ne fut-il pas peiné que neuf sur dix aient oublié de le remercier?[1] Remercie; saint Paul te fait un devoir de la reconnaissance: « Rendez grâces, dit-il, en toutes choses; »[2] et ailleurs il te dit encore: « Rendez toujours grâces. »[3] C'est bien ce que l'Eglise chante en sa Préface : « *Semper et ubique.* » Remercie toujours et partout.

Remercie DIEU dans l'adversité comme dans la prospérité, sous les haillons comme sous les dentelles, dans l'infortune comme dans la félicité. C'est le conseil que te donne saint Augustin: *Ubique sit gratus, nunquam ingratus:* Toujours reconnaissante, jamais ingrate.[4]

Et pour être moins indigne de le remercier et de proclamer sa gloire, unis ta voix à la voix des hiérarchies angéliques, qui au Ciel, avec des délices infinies, le contemplent et l'adorent; avec ces esprits bienheureux, redis, dans une humble confession : *Sanctus, Sanctus, Sanctus!*

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le DIEU des armées! Les cieux et la terre sont pleins de

votre gloire, Hosanna dans les hauteurs! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; Hosanna dans les hauteurs!

Oui, ô mon âme, chante-le avec toute l'ardeur dont tu es capable, ce triple *Sanctus*, ce *Trisagion* qui est le chant des Séraphins: « J'ai vu, dit Isaïe, j'ai vu le Seigneur assis sur son trône; deux séraphins se tenaient là... chacun d'eux avait six ailes; deux de leurs ailes voilaient leur face, deux autres leurs pieds, les deux dernières servaient à voler, et le Séraphin criait au Séraphin: Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le DIEU des armées; toute la terre est pleine de sa gloire. »

« Les Séraphins, dit Bossuet commentant cette scène dans son magnifique langage, les Séraphins adorant DIEU dans son trône, n'en peuvent dire autre chose, sinon qu'il est *Saint*, encore une fois qu'il est *Saint*, pour la troisième fois qu'il est *Saint;* c'est-à-dire qu'il est infiniment Saint : *Saint* dans sa parfaite unité, *Saint* dans la trinité de ses personnes, la pre-

1. Luc XVII, 30.
2. 1. Thess. V, 18.
3. Eph. V, 20.
4. Enarrat. in psalm. XCI n. I.

mière comme le principe de sa Sainteté et les deux autres, comme sorties par de saintes opérations du sein même et du fond de la Sainteté. Crions donc aussi: *Saint, Saint, Saint*, et adorons la Sainteté de DIEU. »[1]

Oui, ô mon âme, crie de toutes tes forces: *Saint, Saint, Saint.* « Ce concert, c'est l'Esprit-Saint qui l'a composé.[2] Cette mélodie nous vient du Ciel, c'est la Très Sainte Trinité qui la fait vibrer comme l'instrument touché par la verge d'ivoire. »[3] Vibre, ô mon âme, sous la touche du Saint-Esprit et redis encore : *Saint, Saint, Saint* est le Seigneur!

LE CANON.

Le prêtre doit réciter à voix basse les prières du Canon: « *Submissa vel secreta voce.* » La prescription de l'Eglise est formelle; elle remonte aux temps les plus anciens.

Eglise de DIEU, que je te bénis de cette prescription!

Le Dimanche, à la Messe solennelle, j'aime le grondement des orgues et le tonnerre des voix populaires, roulant sous les voûtes du temple et lançant sous les ogives un *Credo* qui semble chanté par vingt siècles de Christianisme, un *Sanctus* qui semble jaillir, non de lèvres humaines, mais de lèvres séraphiques. Oui, le Dimanche, à la Messe solennelle, j'aime ces chants, ces cris, ce sublime fracas... C'est le peuple qui prie, et la prière du peuple a besoin d'explosion;... pour le peuple, prier c'est chanter. Mais chaque matin, dans le recueillement de ma Messe quotidienne, mon âme a besoin de silence; elle entend, au fond d'elle-même, une voix qui lui répète ce qu'Habacuc disait jadis à Israël: « Le Seigneur est dans son saint Temple; que toute la terre se taise devant sa face! *Sileat omnis terra!* »[4] Oui, que toute créature se taise. *Sileat!* Que mes lèvres, que mon imagination se taisent. *Sileat!* Qu'aucune parole humaine ne m'empêche d'entendre la parole délicieuse dont parle le prophète Osée, cette parole que DIEU glisse à l'oreille de l'âme, quand cette âme a fui les bruits de la terre.[5] C'est dans le silence de la nuit que le Verbe de DIEU descendit de son trône céleste dans la crèche de Bethléem;[6] dans le silence de ma Messe matinale, qu'il daigne encore descendre dans mon cœur!

C'est donc dans ce silence du cœur à cœur avec DIEU que tu vas prier, ô mon âme, en ce moment si précieux... Avec ces gémissements ineffables[7] que le Saint-Esprit met en moi, tu vas prier pour la paix et l'union de l'Eglise, pour son Chef, pour tous ses Pasteurs; tu n'oublieras pas tes besoins personnels, si nombreux et si grands; tu n'oublieras pas non plus tes proches et tes amis; mais, dans un muet et très doux colloque, tu diras à DIEU :

MEMENTO, DOMINE!

Mon DIEU, j'ai beaucoup reçu de vous, dons de l'âme, dons du corps: la vie, l'éducation chrétienne, le goût des choses de DIEU, ma Messe de chaque matin... Par moi-même, je ne puis vous remercier dignement de tous ces dons; mais, passant par les lèvres de votre Fils, mes remerciements deviennent surabondants; oh! venez, tous les *mercis* de mon cœur, venez sur la patène d'or, sur la patène où JÉSUS va descendre. *Memento!*

Si j'ai beaucoup reçu, il me manque plus encore... humilité dans les succès, patience dans

1. Bossuet. *Médit. sur l'Évangile*, P. II, 66e jour.

2. Le Sanctus est entièrement formé des paroles de la Sainte-Ecriture; l'hosanna des foules acclamant J.-C. est dans Saint Matth. XXI, 9.

3. Saint Jean Chrysost. Homilia in illud : *vidi dominum.*

4. Habac. II, 20.

5. Osée II, 14.

6. Dum medium *silentium* tenerent omnia... omnipotens sermo tuus, Domine, a regalibus sedibus venit (*Antiph. Eccles.*).

7. Rom. VIII, 26.

les échecs, ténacité dans les entreprises... Mes demandes, à moi, sont bien froides et bien languissantes; mais, qu'elles deviennent brûlantes, pressantes, éloquentes, passant par les lèvres de l'Avocat, qui interpelle sans cesse pour moi. — Venez, toutes les requêtes de mon âme; souhaits de bonheur, désirs de perfection, aspirations vers une vie meilleure; venez en phalanges pressées; venez sur la patène d'or, sur la patène où JÉSUS va descendre. *Memento!*

Vous me faites un précepte de la charité, ô doux Sauveur; tout en vous souvenant de moi, veuillez donc aussi vous souvenir de tous ceux pour lesquels la charité, la reconnaissance et la justice me font un devoir de prier. Pourrais je oublier un père, une mère, un frère aimé, des sœurs chéries et leurs enfants en qui revivent leurs vertus? Pourrais-je oublier mes condisciples, mes amis, et les besoins de l'Eglise, et les besoins de ma patrie? Demandes de mon cœur pour tous ceux que j'aime ici-bas, venez en ce moment, instantes, pressantes; venez sur la patène d'or, sur la patène où JÉSUS va descendre. *Memento famulorum! Memento famularum!*

COMMUNICANTES!

Après avoir dit son *Memento* pour tous ceux qui le touchent de plus près dans l'Eglise *militante*, se réservant d'intercéder dans quelques instants pour les membres de l'Eglise *souffrante*, le Célébrant élève sa pensée vers les membres heureux de l'Eglise *triomphante*.

Le dogme si consolant de la Communion des Saints s'offre vivement à son esprit; il se rappelle l'enseignement de saint Paul:[1] « Ces élus qui, dans la gloire, jouissent de l'éternelle félicité, moi, par la grâce, je suis leur concitoyen; comme eux, je suis de la famille de DIEU : comment, dès lors, ne m'assisteraient-ils pas à cette heure redoutable où je vais offrir l'auguste Sacrifice des autels? »

O mon âme, unis bien ta prière à la prière du prêtre, avec lui invoque, par leur nom, et la glorieuse Vierge Marie, et les douze Apôtres, et les douze Martyrs.

« En union avec nos frères, nous honorons la mémoire, d'abord, de la glorieuse Marie, toujours Vierge, Mère de JÉSUS-CHRIST notre DIEU et notre Seigneur; comme aussi de vos bienheureux Apôtres et martyrs Pierre et Paul, André, Jacques, Jean, Thomas, Jacques, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Simon et Thaddée; Lin, Clet, Clément, Xiste, Corneille, Cyprien, Laurent, Chrysogone, Jean et Paul, Côme et Damien, et de tous vos Saints; accordez à leurs mérites et à leurs prières, que le secours de votre protection nous accompagne toujours et partout, par le même JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

HANC IGITUR OBLATIONEM...

Se sentant plus fort par cette participation aux mérites et aux prières des Saints, le prêtre étend les mains[2] sur le calice et l'Hostie et dit : « Daignez donc, nous vous en prions, Seigneur, accueillir avec bienveillance cette offrande de notre servitude,[3] qui est aussi l'offrande de toute votre famille; daignez ordonner nos jours dans votre paix;[4] et faites que nous soyons préservés de la damnation éternelle et comptés dans le nombre de vos élus. Par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

O JÉSUS, j'ose unir ma voix à celle du prêtre et vous demander les deux grâces qui résu-

1. Eph. II, 19.

2. Cette imposition des mains n'est pas très ancienne. Elle apparaît pour la première fois vers la fin du XVe siècle. Saint Pie V la rendit obligatoire.

3. « *Servitutis nostræ.* » Le sacrifice de l'autel est en effet l'acte par lequel l'homme reconnaît le mieux, et le domaine de DIEU, et sa propre dépendance vis-à-vis de Lui.

4. D'après le Bréviaire Romain, c'est saint Grégoire-le Grand qui fit ajouter au Canon ces mots : *Diesque nostros in tua pace disponas.* (12 Mart. VI Lect.)

ment toute la félicité humaine : la paix dans les jours de cette vie temporelle et, pour l'éternelle vie, la préservation de l'enfer et une place parmi les élus.

QUAM OBLATIONEM...

Une dernière fois, le Sacrificateur implore du Ciel la Transsubstantiation du pain et du vin : « DIEU, nous vous prions de rendre le Sacrifice que nous offrons, bénit, légitime, ratifié, « raisonnable, acceptable : que cette oblation devienne pour nous le Corps et le Sang de votre « Fils bien-aimé JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur... » Ce disant, il fait trois fois le signe de la Croix sur le pain et le vin, en prononçant ces mots : bénit, légitime, ratifié. Il fait un quatrième signe de croix sur le pain en disant le mot *Corps, Corpus ;* et un cinquième sur le vin en disant et le *Sang, Sanguis.*

O mon Sauveur, tous ces rites sont pleins de mystères et de symboles : les trois premiers

FLAMBEAU EN BRONZE (XIIe siècle). CLOCHETTE EN BRONZE (XIIe siècle).
Musée des antiquités de la Seine-Inférieure. Séminaire de Reims.

signes de Croix ne me rappellent-ils pas les trois personnes de la Sainte Trinité, de qui vient au prêtre le pouvoir étonnant qui, dans un instant, va faire disparaître de l'autel le pain et le vin et va les remplacer par le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST ? Les cinq signes de Croix réunis n'ont-ils pas aussi pour but de me rappeler vos adorables cinq plaies ?... Encore un instant et, par le glaive des paroles sacramentelles, l'autel va devenir un nouveau Calvaire : n'est-il pas convenable, qu'à ce moment solennel, tout rappelle au prêtre, tout rappelle à mon âme l'adorable Victime, et son Corps déchiré et ses cinq plaies saignantes, sources toujours ouvertes de grâces, de pardon et de sainteté ?

CONSÉCRATION.

Dans la basilique grandiose, qu'est la Messe catholique, nous avons déjà, la prière aux lèvres, traversé le portique et la nef, Préface et Canon ; nous voici arrivés au sanctuaire ou, si vous le voulez, au Saint des Saints, à la Consécration. C'est maintenant, ô mon âme, que va s'opérer ce changement merveilleux de substance, que le prêtre a si souvent appelé de ses vœux à l'Offertoire et au Canon. Aussi, tout se recueille dans le temple pour se préparer à

l'acte redoutable que vont opérer, par un mutuel concours, la main du Tout-Puissant et les lèvres du prêtre. L'orgue, du haut de sa tribune, peut bien chanter encore, mais il lui est enjoint de mettre une sourdine à ses transports : la liturgie ne tolère, en cet instant, que des sons graves et doux : « *Ad elevationem S. S. Sacramenti pulsatur organum* graviori *et* dulciori *sono.* »[1]

En même temps, à l'autel, l'enfant de chœur agite la sonnette,[2] pour réveiller l'attention des assistants, et le sonneur tinte la cloche au campanile de l'église, pour dire aux fidèles absents qu'en ce moment, sous le regard étonné et réjoui des Anges gardiens de l'autel, le pain et le vin, à la parole du prêtre, vont se changer au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST.

Le Ciel attend le prodige. Pour l'opérer, ce n'est pas en son nom que le prêtre va parler, mais au nom même de JÉSUS-CHRIST, dont il va reproduire les actes et les paroles : « *Quasi ex persona ipsius Christi loquentis.* »[3]

O mes oreilles, dressez-vous attentives, car elles sont merveilleuses, les paroles que vous allez percevoir. — O mes yeux, soyez grand ouverts, car il est inouï le prodige que vous allez contempler. JÉSUS, à la dernière Cène, avait pris le pain et le calice dans ses mains saintes et vénérables ; le prêtre prend en main le pain et le calice. — JÉSUS, selon la Tradition, avait levé les yeux au ciel ; ainsi fait le prêtre. — JÉSUS avait béni le pain et le vin ; le prêtre bénit le pain et le vin. — JÉSUS, enfin, avait prononcé les paroles mystérieuses et toutes-puissantes ; gravement, lentement, recueilli, le prêtre répète ces paroles. Ecoutez :

« Lequel (votre très cher Fils JÉSUS), la veille de sa Passion, prit le pain dans ses mains saintes et vénérables, et, ayant levé les yeux au Ciel vers vous, DIEU, son Père tout-puissant, vous rendant grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez-en tous, car CECI EST MON CORPS. »

LE PRÊTRE VA CONSACRER.
Bruxelles, ms. 7467, XIVe siècle.
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Lib. r

Le pain est changé au Corps de JÉSUS-CHRIST.

Le vin doit, à son tour, être changé en son Sang adorable. En prenant le calice, le prêtre ajoute : « Semblablement, après qu'il eut soupé, prenant aussi ce calice précieux dans ses mains saintes et vénérables, et pareillement vous rendant grâces, il le bénit, le donna à ses disciples en disant : Prenez et buvez-en tous, car ceci est le Calice de mon Sang, du nouveau et éternel Testament, mystère de foi, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup, pour la rémission des péchés. Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi. »

Tout comme le Corps de JÉSUS est sous les espèces du pain, le Sang de JÉSUS est maintenant sous les espèces du vin.

O mon âme, en présence d'une pareille merveille, écrie-toi, ravie d'admiration, avec Bossuet : « Le voilà donc ! il est présent ; la parole a eu son effet : voilà JÉSUS, aussi présent qu'il a été

1. *Cerem. episc.* L. I, ch. XXVIII, nº 9.
2. Cet usage remonte au XVIe siècle. « In elevatione... squilla pulsatur. » Durand, L. IV, ch. XLI, nº 53.
3. S. Th. Sum. th. IIIa. P. Q. LXXVIII, art. I.

sur la Croix, où il a paru pour nous par l'oblation de lui-même;[1] aussi présent qu'il est dans le Ciel, où il paraît encore pour nous, devant la face de DIEU.[2] Cette consécration, cette sainte cérémonie, ce culte plein de sang et néanmoins non sanglant, où la mort est partout et où l'Hostie est vivante, est le vrai culte des chrétiens: sensible et spirituel, simple et auguste, humble et magnifique en même temps.»[3]

ÉLÉVATION.

Après la consécration du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, le prêtre élève tour à tour

LE PRÊTRE ÉLÈVE L'HOSTIE SAINTE.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

vers le ciel la sainte Hostie et le Précieux Sang. Ainsi jadis sur le Calvaire le Corps du Sauveur avait été élevé dans les airs. — Cependant, l'enfant de chœur agite la clochette et invite les fidèles à unir leurs adorations à l'adoration du prêtre.

O mon cœur endurci, ô cœur de bronze, vibre, toi aussi, comme vibre le bronze de cette clochette.

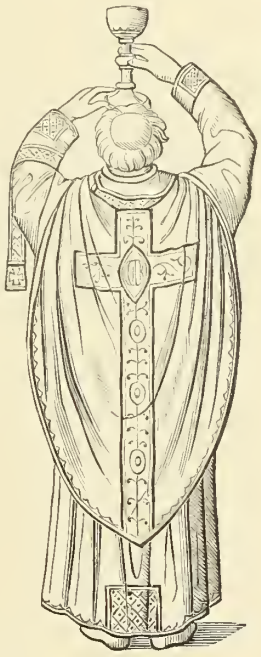
O mes genoux, ployez-vous; car je ne serai jamais assez bas en présence du Très-Haut. O ma tête, courbe-toi devant le DIEU caché; ô mes mains, voilez mon visage, tandis que les Anges se couvrent respectueusement la face de leurs ailes!

1. Heb. IX, 26.
2. Heb. IX, 24.
3. Bossuet. *Médit. sur l'Évangile*, Ie P. 63e jour.

UNDE ET MEMORES.

Le grand acte est accompli. JÉSUS est là sur l'autel, Victime sans tache, frappée par le glaive à double tranchant des paroles sacramentelles. L'Eglise, par sa liturgie, va entourer d'honneur cet Agneau immolé, *agnum... occisum;* [1] elle va de nouveau l'offrir au Seigneur, elle va s'appliquer les mérites de son Sang; c'est là le sens et le but des prières du Canon, qui environnent la Consécration d'une auréole de gloire. « C'est pourquoi, dit le prêtre, tout ému encore du Sacrifice incomparable dont il vient d'être le témoin et l'agent, c'est pourquoi, Seigneur, nous, vos serviteurs, et avec nous votre peuple saint, nous souvenant de la bienheureuse Passion du même JÉSUS-CHRIST, votre Fils, notre Seigneur, de sa Résurrection d'entre les morts, comme aussi de sa glorieuse Ascension dans les Cieux, nous offrons à votre incomparable Majesté, de vos dons et de vos présents, l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie Immaculée, le Pain sacré de la vie éternelle et le Calice du salut perpétuel. »

Réjouis-toi, ô mon âme; car si le CHRIST est ici l'*Hostie pure*, d'après le grand Docteur saint Bonaventure, c'est pour te purifier; s'il est l'*Hostie sainte*, c'est pour te sanctifier; s'il est l'*Hostie Immaculée*, c'est pour laver tes souillures; s'il est le *pain de la vie éternelle*, c'est pour te réconforter; s'il est le *calice du salut perpétuel*, c'est pour t'enivrer de saintes délices. [2]



LE PRÊTRE ÉLÈVE LE CALICE

SUPRA QUAE... RESPICERE DIGNERIS..:

Le prêtre continue: « Sur tout cela (hostie pure, pain sacré, calice de salut) daignez jeter un regard doux et favorable et les avoir pour agréables, comme vous avez daigné avoir pour agréables les dons de votre serviteur, le juste Abel, et le sacrifice de notre Patriarche Abraham et les offrandes de votre prêtre suprême Melchisédech, son sacrifice sacré, son hostie sans tache. »

O mon DIEU, comment votre prêtre peut-il vous demander ici de regarder avec bienveillance la sainte Victime qui est sur nos autels? Toutes vos complaisances ne sont-elles pas d'avance acquises à votre divin Fils? — C'est que le prêtre sans aucun doute, ne vous demande pas de regarder avec bienveillance une Victime qui par elle-même est sainte et agréable, mais bien d'agréer le Sacrificateur qui offre cette Victime, afin que sa dévotion, au cours du sacrifice, vous plaise comme vous a plu jadis la dévotion des Patriarches. [3]

Faites, Seigneur, que j'entre moi-même dans ces sentiments; faites que ma pureté et ma ferveur soient telles que vous daigniez accueillir mon offrande. Regardez-moi d'un œil favorable, comme vous avez regardé Melchisédech, vous offrant le pain et le vin, figure si expressive de votre Sacrifice Eucharistique. [4]

---

1. Apoc. V. 6.

2. « Christus est hostia pura, electos suos purificans; hostia sancta, dilectos suos sanctificans; hostia immaculata, maculas nostras purgans; panis vitæ æternæ, angelos et homines reficiens et calice suo præclari sanguinis inebrians et perfundens. » (S. Bonav., Exposit. Miss. C. IV.)

3. C'est l'explication de Denys le Chartreux. « Orat ergo sacerdos oblationem suam seu sacramentum altaris Deo placere non quantum ad seipsum, seu rem oblatam, quæ per se sancta ac Deo sic placita existit, sed quantum ad offerentem, quatenus sacerdotis actio atque devotio Deo sic placeat, sicut placuit antiquorum patrum devotio... » (Exposit. Miss. art. 33).

4. « *Figura expressissima.* » (Saint Bonaventure.)

Regardez-moi comme vous avez regardé Abel, vous offrant sa gerbe de blé, sa grappe et son agneau.

Regardez-moi comme vous avez regardé Abraham, vous offrant, innocente victime, son propre fils.

SUPPLICES TE ROGAMUS...

Une prière suit, pleine d'une mystérieuse profondeur: « Nous vous supplions, DIEU Tout-Puissant : ordonnez que ces dons soient portés par les mains de votre saint Ange, sur votre autel sublime, en présence de votre divine Majesté, afin que nous tous qui, participant à cet autel, aurons reçu le Corps et le Sang très Saint de votre Fils, nous soyons remplis de toutes les bénédictions célestes et de toutes les grâces. Par le même JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Amen. »

Quels sont ces dons dont il s'agit ici? Quel est l'autel sublime où ils doivent être portés? De quelle manière doivent-ils être portés? Comment, ô mon DIEU, pourrais-je élucider ces questions, quand vos savants interprètes, saint Bonaventure,[1] Denys-le-Chartreux,[2] Bossuet,[3] n'ont pas réussi à dissiper entièrement la sainte obscurité qui les environne? J'aime mieux entrer dans la pensée d'un auteur du Moyen Age, qui, plein d'humilité, nous dit: « Ces paroles sont si profondes, si admirables, si incompréhensibles qu'il convient bien plus de les vénérer avec humilité et une sainte frayeur que de chercher à les expliquer. »[4] Toutefois une vérité ressort de cette supplique, c'est qu'un Ange[5] préside au Saint Sacrifice de la Messe; et sentant son impuissance, le prêtre demande à DIEU de vouloir bien recevoir par les mains de ce saint Ange l'offrande qu'il se sent incapable de lui faire par lui-même.

O mon âme, si tu te sens parfois quelque frayeur en assistant ainsi, chaque matin, à la Messe; si tu ne trouves pas tes mains et tes lèvres assez pures pour offrir à DIEU cette oblation et ces prières, fais-les passer par les mains et par les lèvres de l'Ange saint. Il les fera parvenir jusqu'à l'autel sublime, *in sublime altare!*

LE BAISER DE L'AUTEL.

En invoquant l'Ange du Sacrifice, le Célébrant baise l'autel; c'est un des baisers les plus doux au cœur du prêtre. Ce rite du baiser liturgique est déjà revenu plusieurs fois, au cours du Sacrifice; mais alors JÉSUS n'était pas sur l'autel; en ce moment, JÉSUS est là, réellement présent sous les voiles Eucharistiques, et c'est à deux ou trois centimètres de ce bien-aimé Sauveur que le prêtre colle ses lèvres... Quelles délices dans ce baiser et dans le regard d'amour qui l'accompagne!

O mon DIEU, que j'envie le bonheur de votre prêtre! Que je voudrais coller mes lèvres, sinon sur vos pieds, ainsi que fit Madeleine, du moins sur ce corporal où vous êtes étendu!

MEMENTO DES MORTS.

Le prêtre vient de demander pour lui et pour les fidèles vivants la plénitude des grâces et des bénédictions célestes: « *Omni benedictione cœlesti et gratia repleamur;* » il jette alors un regard sur les pays d'outre-tombe; il y voit de pauvres âmes qui souffrent dans les flammes

1. Saint Bonav. II Dist.

2. Exposit. Miss. art. 34.

3. Bossuet. *Explications de quelques difficultés sur les prières de la Messe.*

4. De act. Miss., nº 66. Le Dr Gihr commente cette prière avec beaucoup de talent et de piété. *Messe*, T. II p. 330-337.

5. Sur cet ange, voir notre chapitre : *La Messe et les Anges.*

expiatrices. Puis, se transportant par la pensée sur le Calvaire, il voit le sang qui découle des plaies du Crucifié, et, dans une prière suppliante, il applique ce sang, divine rançon, aux chères prisonnières du Purgatoire. *Memento Domine!* Seigneur, souvenez-vous de vos serviteurs et de vos servantes, qui nous ont précédés, avec le signe de la foi et dorment du sommeil de la paix. Souvenez-vous, ô DIEU, de mon père si dévoué, de ma mère si tendre, de cet ami si affectionné aux jours de sa vie mortelle. Ils ont fait beaucoup pour moi sur la terre; mais en ma Messe de chaque matin — je puis le dire sans crainte — je fais plus pour eux qu'ils n'ont jamais fait pour moi; je puis leur payer, avec gros intérêt, la dette de ma reconnaissance. O Seigneur, accordez-leur, ainsi qu'à tous ceux qui reposent dans le CHRIST, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix![1]

NOBIS QUOQUE PECCATORIBUS.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

NOBIS QUOQUE PECCATORIBUS!

Voilà que dans le silence profond trois mots retentissent; c'est la seule fois dans toute la durée du Canon, que le prêtre ose élever la voix et c'est pour rappeler qu'il est pécheur. « *Nobis quoque peccatoribus*, dit-il en se frappant la poitrine: à nous aussi, pécheurs, daignez, Seigneur, accorder part et société avec vos saints apôtres et martyrs... *partem aliquam et societatem donare digneris.* » Cette prière ravissait, au Saint Autel, l'évêque de Para, Mgr don Antonio de Macedo Costa. Plus tard, persécuté pour la foi, le vaillant pasteur était encore réconforté par le souvenir de cette prière. Il écrivait de sa prison: « Je goûte une paix profonde,

1. Voir le développement de cette belle prière dans le chapitre XVI : *la Messe des morts.*

une douce joie. J'ai toujours prononcé de grand cœur cette admirable prière de notre Sainte liturgie : *Ut partem aliquam et societatem donare digneris cum tuis sanctis Apostolis et Martyribus.* Le bon DIEU m'a exaucé. Je suis couvert de la glorieuse ignominie de notre Maître, comme ses plus fidèles amis. Encore une fois, louons DIEU!... Je veux tout souffrir, mais je veux rester uni avec Pie IX, avec le siège apostolique et défendre, jusqu'à mon dernier soupir, la liberté de l'Eglise. »[1]

Faites, Seigneur, qu'en ces temps de persécution, vos Evêques, comme les Chrysostome, comme les Becket, comme les Costa, désireux d'avoir part et société avec vos saints Apôtres et Martyrs, se laissent, forts de l'énergie puisée à l'autel, jeter dans les cachots, plutôt que d'abandonner la défense de l'Eglise!

Et toi, ô mon âme, n'oublie pas que, pour avoir part à la gloire des Saints, tu dois ici-bas avoir part à leurs souffrances : « *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* »[2]

PER QUEM HAEC OMNIA... BONA CREAS.

C'est DIEU qui aujourd'hui, comme au berceau du monde, *crée*, par son Fils JÉSUS, tous les biens naturels, et le froment et la vigne, et le pain et le vin dont la Consécration vient d'opérer la transsubstantiation.

C'est DIEU, qui, par son Fils JÉSUS, *sanctifie* ces dons, pain et vin; en faisant disparaître leur substance et en mettant à leur place le Corps très saint du Sauveur chair et sang, et son âme très sainte.

C'est DIEU, qui, par son Fils JÉSUS, *vivifie* ces dons, en faisant du pain inanimé, ce pain vivant et vivifiant « *panis vivus et vitalis,* » que chante saint Thomas; et d'un vin matériel, ce vin tout spirituel qui fait germer les vierges.

C'est DIEU, qui, par son Fils JÉSUS, *donne* à 'homme tous ces biens, rançon du péché et nourriture des âmes. Ce sont ces merveilles que le prêtre rappelle en disant : « *Per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sancti † ficas, vivi † ficas, bene † dicis et præstas nobis.* » Et il fait trois signes de croix sur l'hostie et le calice, montrant que la Croix a été l'instrument de toute sanctification, vie et bénédiction.

Enfin il conclut tout le Canon par ce cri d'amour aux trois personnes divines : « Par JÉSUS, et avec lui, et en lui, soit à vous, Père tout-puissant, en unité avec le Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire. En prononçant ces paroles, le prêtre, non plus avec sa main, mais avec l'Hostie elle-même, fait sur le calice trois signes de croix, en l'honneur du Fils : *per † ipsum et cum † ipso et in † ipso*, et il ajoute deux signes de croix entre le calice et sa poitrine : l'un en l'honneur du Père, *est tibi Deo Patri † omnipotenti*, et l'autre en l'honneur du Saint-Esprit, in unitate *Spiritus † Sancti* et il élève[3] le calice en disant : *omnis honor et gloria.* Cet honneur et cette gloire, le prêtre la souhaite à la Trinité Sainte, non pour un temps, mais pour les siècles des siècles; c'est ce qu'il affirme à haute voix, rompant enfin le silence mystérieux qu'il garde depuis le commencement du Canon : « *Per omnia sæcula sæculorum.* » Et le peuple sanctionnant tous les rites sublimes, accomplis par le sacrificateur, avant et après la Consécration, le peuple unissant sa voix à la voix du chœur répond : « *Amen!* Oui, tout cela est bien. Qu'il en soit ainsi! »

Oh! oui; qu'il en soit ainsi! Qu'elles soient répétées jusqu'à la fin des siècles ces paroles vénérables du Canon qui s'achève! *Amen!*

1. Lettre rapportée par Gihr. *Le Saint Sacrifice de la Messe*, T. II, p. 361.

2. Rom. VIII, 17.

3. Cette élévation, dite *Elevatio minor*, est très ancienne dans l'Eglise, bien plus ancienne que celle qui suit la consécration. (Voir : *Messe sous saint Louis*).

LA CÈNE, D'APRÈS LE TABLEAU DE HENRY PINTA. (Salon de 1900.)

Qu'elle soit offerte sur tous les autels du monde cette Victime adorable qui, sous mes yeux, vient d'être immolée par le glaive mystique des paroles sacramentelles! *Amen!*

Que pas un jour de ma vie, si DIEU me garde mes forces, je ne manque d'assister à ce Sacrifice du Calvaire, renouvelé d'une manière si pleine, si profonde, si touchante, à ma Messe de chaque matin! *Amen!*

PATER NOSTER.

Le prêtre récite l'Oraison Dominicale que Tertullien appelle si justement l'abrégé de l'Evangile, « *Breviarium totius Evangelii;* » cette prière sublime qui renferme en ses deux parties tout ce que je puis demander de glorieux pour DIEU : sanctification de son Nom, extension de son Règne, accomplissement de sa Volonté; tout ce que je puis souhaiter de plus utile pour moi-même : l'aliment de ma vie, le pardon de mes fautes, la fuite de la tentation, l'affranchissement du mal.

Parmi toutes ces demandes, une surtout me frappe et m'émeut, faite ainsi, quelques instants seulement avant la Communion : « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* » Donnez-moi aujourd'hui mon pain quotidien; non pas seulement le pain matériel, mais le pain spirituel qui est là sur l'autel, et qui est, ô JÉSUS, la substance même de votre Corps sacré; pain vraiment quotidien, puisque à ma Messe de chaque matin, vous voulez bien, si je m'en rends digne (c'est saint Augustin qui me l'affirme)[1] me nourrir de votre Corps et me rassasier, convive privilégié, à ce banquet des Cieux! »

Le prêtre a dit le *Pater* à haute voix, avec la dévotion que requiert une prière qui nous a été enseignée par JÉSUS-CHRIST lui-même. Il ajoute à voix basse ces paroles qui sont comme une annexe, un développement de l'Oraison Dominicale : « Délivrez-nous, — nous vous en supplions, Seigneur, — de tous les maux passés, présents et à venir; et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours Vierge et Mère de DIEU, de vos Bienheureux Apôtres Pierre et Paul et André, et de tous les Saints, daignez nous accorder la paix en nos jours, afin que, aidés du secours de votre miséricorde, nous soyons toujours libres du péché et en sûreté contre tous les troubles. Par le même Seigneur...

En prononçant ces paroles : « *Da propitius pacem in diebus nostris,* » le prêtre fait sur lui-même le signe de la croix avec la patène qu'il baise avec amour, comme on baise un reliquaire; reliquaire en effet et reliquaire le plus auguste que cette patène, sanctifiée par son contact avec le Corps d'un DIEU.

LE PRÊTRE BRISE L'HOSTIE.

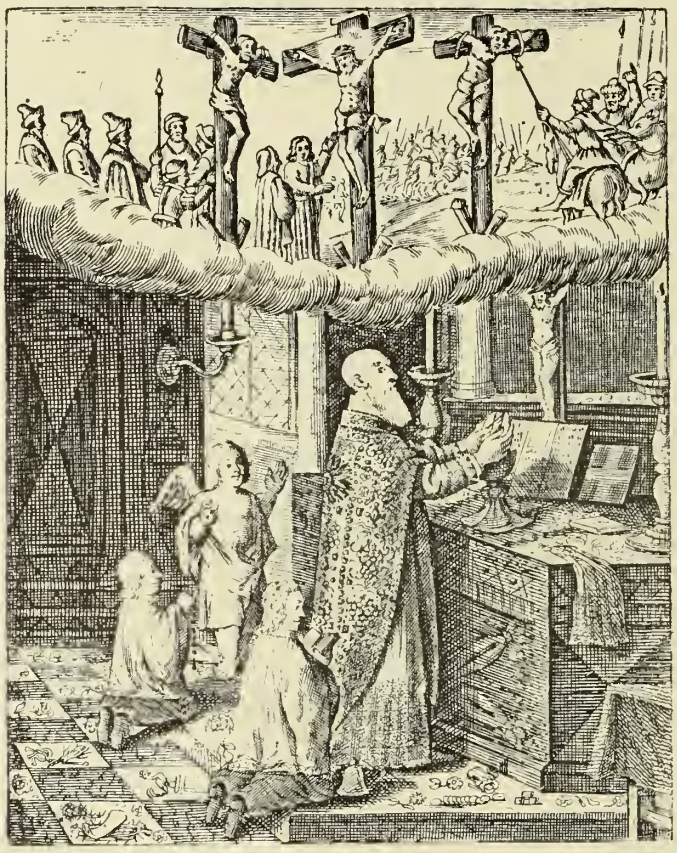
Le Sacrificateur brise l'hostie; avec une particule qu'il en a détachée, il fait trois fois le signe de la croix sur le calice : *Pax † Domini sit † semper vobis † cum,* et laisse tomber le précieux fragment dans le calice, en disant à voix basse : « Que ce mélange et cette consécration du Corps et du Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST que nous allons recevoir, nous procure la vie éternelle. » Cette fraction de l'Hostie et ce mélange sont pleins de mystères et de symboles. Oh! que cette Hostie brisée me représente vivement la mort violente du Sauveur et le déchirement de son être, quand il rendit son âme à son Père! Image d'autant plus saisissante que le Sang de Notre-Seigneur est là dans le calice, au-dessous de cette Hostie brisée, tout comme au Calvaire, le Sang de JÉSUS était là sur le sol au pied de la Croix; flaque rougeâtre, formée des gouttes qui découlaient de ses blessures.

Cette Hostie brisée qui te rappelle si vivement le Sacrifice du Calvaire, n'est-elle pas aussi, ô mon âme, comme une préparation symbolique de la Communion que tu vas faire? Dans un festin, on rompt le pain avant de le manger. Ainsi Notre-Seigneur avait fait à la Cène; il avait

1. Sic vive, ut *quotidie* possis sumere.

rompu le pain avant de le donner en nourriture à ses apôtres. Ainsi fait le prêtre, imitateur fidèle de JÉSUS-CHRIST en cette action liturgique qui est tout à la fois sacrifice et banquet.

Le célébrant mélange une particule de l'Hostie au Sang du Sauveur : nouveau rite plein de sens. La séparation du Corps et du Sang sous les deux espèces sacramentelles signifiait le Sacrifice et l'immolation du Sauveur. La réunion mystique du Corps et du Sang, que le prêtre opère en ce moment, rappelle la glorieuse résurrection du CHRIST. Ainsi, ô mon âme, ô mon corps, si à l'exemple de votre Rédempteur, vous êtes ici-bas brisés par la douleur, vous serez un jour reconstitués glorieux, à son image.[1]



LE PRÊTRE BRISE L'HOSTIE.
Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens).

AGNUS DEI.

L'Agneau était fréquemment choisi, comme victime, dans les sacrifices de l'ancienne Loi, il était devenu comme le type de la victime ; donner à JÉSUS le nom d'Agneau, c'est donc le considérer comme victime ; mais cet Agneau n'est pas un agneau quelconque, c'est l'Agneau de DIEU, *Agnus Dei*. Cette victime n'est pas une victime quelconque, c'est le Fils de DIEU, choisi par son Père pour nous racheter. Isaïe, d'un pinceau prophétique, aimait déjà à nous représenter le Messie comme un Agneau muet en face de celui qui le tond :[2] *quasi agnus, coram ton-*

1. Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ (Philipp. III, 21).
2. Is. LIII, 7.

dente se, obmutescet. Dans le Nouveau Testament, saint Jean-Baptiste se plaît à appeler JÉSUS-CHRIST, l'Agneau de DIEU. « *Ecce Agnus Dei.* Voici l'Agneau de DIEU, voici Celui qui efface les péchés du monde. »[1] Et dans l'Apocalypse saint Jean ne se lasse pas d'appeler Notre-Seigneur l'Agneau, l'Agneau dont les vierges orment l'escorte, l'Agneau lavant, purifiant dans son sang, les âmes des élus, l'Agneau immolé. C'est cet Agneau immolé que l'Eglise se plaît à représenter, dès les temps les plus reculés, dans son iconographie. Dès le VIIe siècle, c'est l'Agneau que la liturgie célèbre par ses chants, au cours du Sacrifice. C'est encore en l'honneur de l'Agneau que le prêtre du VIIIe siècle, comme celui du XXe siècle, se frappe la poitrine et répète cette prière si simple et si douce :

Agneau de DIEU, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Agneau de DIEU, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Agneau de DIEU, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

Oui, ô Jésus, donnez-moi la paix, la paix que vous souhaitiez à vos disciples après votre

AGNUS DEI, QUI TOLLIS PECCATA MUNDI, MISERERE NOBIS!

Résurrection : « *Pax vobis !* » la paix, qui, d'après saint Paul, surpasse tout sentiment,[2] la paix délicieuse que vos apôtres aiment à se souhaiter dans leurs Epîtres.[3]

O JÉSUS, donnez-moi la *paix intérieure ;* paix d'une âme fortement établie en DIEU ; cette paix que sainte Thérèse souhaitait à ses sœurs « Que rien ne vous trouble ni ne vous effraie. Tout passe ; Dieu reste le même. La patience obtient tout. Celui qui possède DIEU, ne manque de rien ; Lui seul suffit. »[4]

O JÉSUS, donnez-moi la paix *extérieure ;* donnez-moi cette bonne harmonie avec le prochain, paix que saint Pierre souhaitait aux chrétiens, quand il leur écrivait : « N'ayez qu'une âme,

1. Job, I, 29.

2. Philipp. IV, 7.

3. I Pet. I, 2 ; Col. III, 15.

4. Voici le texte original de cette stance : « Nada te turbe, Nada te espante, toto se pasa ; — Dios no se muda : la paciencia todo lo alcanza — quien a Dios tiene nada la falta ; solo Dios basta. » Le Dr Gihr, qui reproduit cette stance, a ici de bien belles pages sur la paix que nous donne l'Agneau de DIEU (*Sacrifice de la Messe*, T. II, p. 395, 400).

unanimes; souffrez les uns avec les autres, *compatientes;* aimez la fraternité, *fraternitatis amatores...* »[1]

COMMUNION[2]

Je vais recevoir mon DIEU. Cette Communion me rappelle la sépulture de JÉSUS-CHRIST. Son Corps fut déposé dans un sépulcre neuf. Que mon cœur purifié, renouvelé par la Pénitence, soit semblable à ce sépulcre.

O mon âme, pour recueillir tous les fruits de l'union divine qui va s'opérer en toi, dis bien avec le prêtre cette prière toute brûlante d'amour: « Seigneur JÉSUS-CHRIST, Fils du DIEU vi-

LE PRÊTRE BOIT LE PRÉCIEUX SANG.

vant qui, par la volonté du Père, et la coopération de l'Esprit-Saint, avez vivifié le monde par votre mort; délivrez-moi, par votre Corps et votre Sang très saint, ici présent, de toutes mes iniquités et de tous les maux; et faites que je demeure toujours attaché à vos commandements, et ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous, qui vivez et régnez, DIEU, avec le même DIEU, le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

« *Ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous!* » Oh! comme ce cri jaillit spontanément de mon cœur, en ce moment où le Sacrifice va se consommer par l'union la plus étroite.

1. I Petr. III, 8.

2. Si vous n'avez pas le bonheur de faire la Communion sacramentelle, ne manquez pas de vous unir au prêtre par la Communion spirituelle. Sur les fruits admirables qu'elle produit dans l'âme, lisez, dans *La Sainte Messe*, par Cochem, le Chapitre XX, pp. 491, 494.

Pousse encore un dernier cri, ô mon âme, le cri de l'humilité; car plus le cœur est humble, plus il se dilate pour recevoir l'objet aimé.[1] « *Domine non sum dignus!* » Eh quoi! Seigneur, vous viendriez sous mon toit?...

ACTION DE GRACES.

Oui, JÉSUS est venu sous mon toit... Je puis dire, en toute vérité, de la chair adorable de JÉSUS : « Elle est la chair de ma chair, *caro de carne mea.*[2] Je vis, non; ce n'est plus moi, c'est Lui qui vit en moi;[3] nous ne formons, JÉSUS et moi, qu'un Corps et qu'un Sang! « *concorporei et consanguinei!* »[4] L'heure n'est plus, ô mon âme, aux belles considérations; tu possèdes ton Bien-Aimé; absorbe-toi en Lui; ne fais plus qu'une chose jusqu'à la fin des Saints Mystères : remercier et rendre grâces!

ITE MISSA EST.

La Messe est achevée... Pour tous les fruits que j'ai recueillis au cours de cette Messe, pour cette Communion, consommation du Sacrifice, réponds bien, ô mon âme : *Deo Gratias!* Merci, mon DIEU!

BÉNÉDICTION

Le Célébrant lève la main pour me bénir : « *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, Filius et Spiritus Sanctus!* »

O JÉSUS, qui êtes dans mon cœur, daignez ratifier les paroles de votre prêtre; daignez, ô Bien-Aimé, me bénir vous-même par sa bouche! daignez m'envoyer votre divin esprit!

BENEDICAT VOS OMNIPOTENS DEUS.

DERNIER ÉVANGILE.

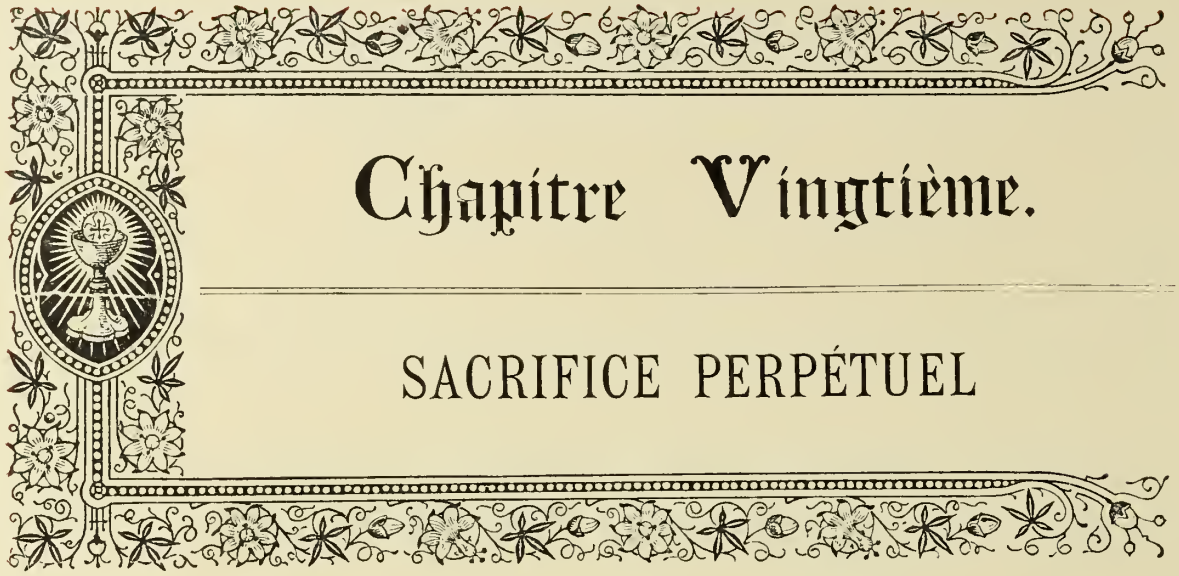
Et Verbum caro factum est... Le Verbe s'est fait chair, et cette chair vient de se faire ma chair : *caro de carne... concorporei!* Une dernière fois, à la fin de cet Evangile, redis bien, ô mon âme : « JÉSUS, pour les grâces de cette Messe, pour les grâces de cette Communion, je vous rends grâces; grâces pour grâces! *Deo Gratias!*

« VIENS, SI TU AIMES! »

Sur un sceau chrétien des temps passés, on voit une colombe eucharistique; sur le pourtour, ces mots sont gravés : « *Veni, si amas;* viens, si tu aimes! »

En voyant le Saint-Esprit, figuré par cette colombe, renouveler à la Messe, sur tous les autels du monde, le mystère d'amour qu'il opérait à Nazareth dans le sein de Marie, ne suis-je pas en droit, cher Lecteur, en achevant ces lignes, de vous convier à assister fréquemment, très fréquemment à la Messe, à cette Messe dont vous connaissez mieux maintenant l'histoire admirable et la merveilleuse efficacité : « Venez, si vous aimez : *Veni, si amas!*

1. « Quanto humilior, tanto capacior. » Saint August., sermo LXXVII, n. 12.
2. Gen. II, 23. — 3. Gal. II, 20. — 4. S. Cyr. Hier. *Catech. myst.* IV, 1.



Chapitre Vingtième.

SACRIFICE PERPÉTUEL

§. — LE SACRIFICE DE LA MESSE S'OFFRE SANS INTERRUPTION.[1]

Dieu avait dit, par la bouche du prophète Malachie : *Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, on me sacrifie en tout lieu, et on offre à mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom est grand parmi les nations.*[2] Voici que la prophétie est réalisée dans l'Eglise catholique, dans l'Eglise catholique seule, et c'est à la Sainte Messe qu'elle se réalise. Que l'on considère la manière d'offrir la Victime ou qu'on examine la Victime elle-même : la Messe est essentiellement l'*oblation immaculée* et *le sacrifice offert par toute la terre.*

« Ni le jour, ni la nuit, jamais le Saint Sacrifice ne cesse de s'offrir. Le soleil est comme le précurseur et l'infatigable et perpétuel héraut qui annonce partout la venue de Jésus-Christ sur nos autels. A peine ses premiers rayons ont-ils de loin touché l'horizon d'une contrée, que les prêtres se lèvent, secouent le sommeil, et se préparent à célébrer la Sainte Messe. Dans sa course vers l'occident, il éveille la terre, les peuples les uns après les autres ; et l'Eglise, au fur et à mesure, nation par nation, commence sa prière, et se met en devoir d'offrir, par le monde entier, la Victime sans tache du Salut, selon les quatre grandes fins du Sacrifice.

» Ni les distances, ni les espaces ne pourront nous empêcher d'assister par la pensée à ce divin Sacrifice. Ils ne pourront jamais empêcher l'union spirituelle de l'âme avec son Pontife divin, qui est à la fois sa Victime. Nous pouvons le suivre dans sa course à travers toutes les régions du monde. Oh ! avec quelle allégresse et avec quelle consolation le cœur qui aime ne le suit-il pas ainsi, d'un lieu à un autre, sans jamais se fatiguer de le suivre ! Avec quelle facilité la pensée ne vole-t-elle pas après lui à travers l'espace et à travers le temps ! Et comme l'imagination, docile à l'amour, se le représente facilement, s'attache à lui, le suivant par toute la terre, s'empressant partout auprès de lui, s'agenouillant tour à tour au pied de tous les autels de l'univers, s'humiliant devant lui, et lui offrant, à chaque instant, et l'ardeur de son amour, et sa gratitude, et ses adorations !

» Vous êtes âgé, vos nuits sont de perpétuelles insomnies ; vous êtes infirme, malade, la douleur vous empêche de dormir, vous vous tournez et vous vous retournez sur votre couche.

---

1. Nous empruntons presque textuellement le premier § de ce chapitre au petit livre si précieux : *Le Saint-Sacrifice de la Messe* par Mgr Vaughan. Ch. XX. Traduction du P. Doyotte, S .J.

2. Malach. I, 11.

MESSE EN PLEIN AIR, A LOURDES (19 Avril 1899).

60,000 hommes, les bras en croix, y prient le Dieu de l'Eucharistie.

Les heures de la nuit vous semblent bien longues, prenez les ailes de l'amour, et envolez-vous vers les autels, où l'on célèbre actuellement la Sainte Messe. A toute heure de la nuit et du jour, la Sainte Victime s'immole pour vous.

» Il y a des pays où il s'offre en ce moment, dans des églises magnifiques, somptueusement et habilement décorées. Les fidèles y affluent; dès l'aurore jusqu'à midi, c'est un va-et-vient non interrompu. Les prêtres se succèdent; ils sortent, les uns à la suite des autres, d'une vaste sacristie, et se rendent aux différents autels distribués avec art dans les bas-côtés, dans les transepts et sous le dôme majestueux.

LA MESSE EN EUROPE.
Magistrats se rendant à la Messe rouge, à Paris.

» Partout, dans des basiliques et dans des cathédrales, dans de simples églises et des oratoires privés, en Italie, en Espagne et en France, jusque dans les paisibles hameaux perchés au haut des collines ou perdus au milieu des forêts d'oliviers, dans les plaines fécondes et sur les coteaux à vignobles, comme au milieu des populations les plus denses des villes, partout il y a des autels où des flambeaux sont allumés; les cloches appellent au grand Sacrifice de la Messe, jusqu'à ce que midi vienne arrêter, pour un temps, les cérémonies sacrées.

» Dans d'autres contrées, la Victime sans tache est immolée dans des chapelles solitaires et dans d'humbles églises, qui nous disent assez la pauvreté des fidèles ou les persécutions qu'ils endurent. Ici, l'assistance est peu nombreuse et les fidèles clairsemés, comme les grappes de raisin après la vendange.

» Mais voici que le soleil avance, et qu'il éclaire déjà nos missionnaires, perdus au milieu

des neiges du Nord. Ici, pas d'ornements, rien que le nécessaire. L'autel sur lequel reposent le calice et l'hostie, est taillé dans un bloc de glace, et de pauvres Esquimaux sont tout autour du calice de salut!

» Voici, ailleurs, l'héroïque *Robe noire*, comme l'appellent les sauvages. Il s'est fait, ce prêtre vaillant, nomade avec les tribus d'Indiens à demi civilisés, et c'est au milieu de la prairie, sous la voûte bleue du firmament, qu'il offre la Sainte Messe, pendant que ses rudes et sauvages Indiens s'inclinent avec respect et adorent leur Dieu Sauveur.

» Ailleurs, ce sont les pays que brûle le soleil des tropiques. Des milliers d'autels y sont élevés par les apôtres qu'ont fournis la vieille Espagne catholique, le Portugal, l'Italie, la Belgique et la France, et on y célèbre depuis de longues années déjà le divin Sacrifice. Le

LA MESSE EN ASIE.
Indigènes assistant à la Messe de Noël, à Torpa (Bengale).

Nègre, l'Indien, le Malais, en cent idiomes divers, louent, adorent le Seigneur Dieu, qui sait leur nom à tous et qui les appelle tous au salut.

» Nous voici parvenus chez les peuples de la Chine, au Japon, dans la Tartarie, où les fidèles ne peuvent s'agenouiller encore qu'autour d'un modeste autel.

» Enfin, aux antipodes eux-mêmes, dans les colonies océaniennes, à Sydney, à Melbourne, à la Nouvelle Zélande, partout, nous voyons des prêtres qui se rendent à l'église pour offrir dès l'aurore le Saint Sacrifice; et des fidèles viennent de toutes parts, respirant la brise pure et fortifiante du matin, et s'en vont à la Messe à l'heure même où nous comptons, du fond de nos chambres, les douze coups de minuit.

» Quelle merveille que cette perpétuité du Sacrifice qui s'offre ainsi, à toute heure, dans le monde entier! »

Il y a bon nombre d'âmes pieuses qui ont la dévotion particulière de s'unir à ce perpétuel Sacrifice, et qui parcourent ainsi toutes les régions de la terre en suivant le soleil dans sa course. Elles vont avec amour visiter Notre-Seigneur, tour à tour, dans les plus somptueuses

églises, et dans les sanctuaires les plus humbles et les plus pauvres. Elles l'adorent surtout, là où elles le trouvent plus abandonné.

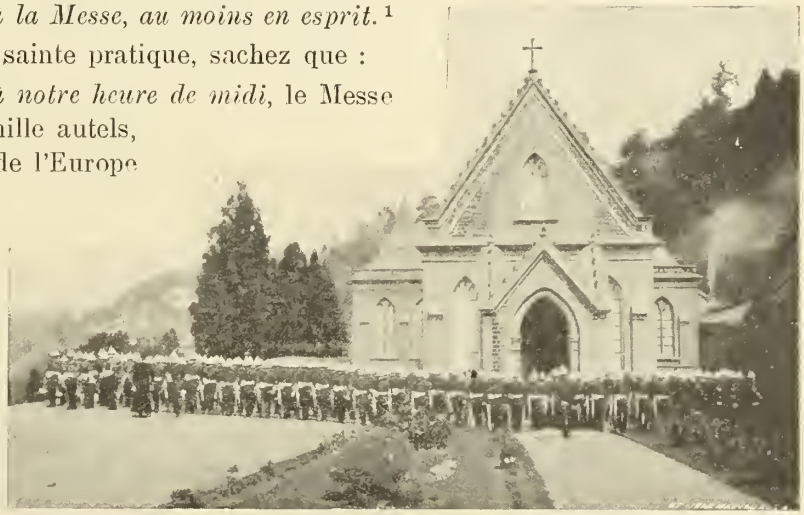
Que vous soyez retenu immobile sur votre couche de malade, ou que vous soyez sans cesse en activité pour l'accomplissement des devoirs de votre état; rien, si vous le voulez, ne vous empêchera de vous transporter par la pensée et par le cœur à travers l'espace, et d'aller vous agenouiller au pied des autels, en mille pieux sanctuaires, dans les régions les plus éloignées du globe. Heureux serez-vous alors de vous unir ainsi à toutes les Messes qui se célèbrent à tous les instants! Quand vous allez à votre travail, dirigez votre cœur vers l'église où s'offre le Saint Sacrifice, et dites: *Mon Jésus, je désire assister à la Messe, au moins en esprit.*[1]

Pour vous aider dans cette sainte pratique, sachez que :

1° *Dans la matinée, jusqu'à notre heure de midi*, le Messe se célèbre, sur plus de cent mille autels, dans les principales contrées de l'Europe et de l'Afrique australe.

2° *De huit ou neuf heures du matin au soir*, c'est dans les vastes Etats des deux Amériques.

3° *De quatre heures du soir à minuit*, c'est en Australie, en Nouvelle Zélande, dans les archipels de la Polynésie, au Japon, dans la Corée, en Chine, au Tonkin et en Birmanie.



SOLDATS IRLANDAIS ASSISTANT A LA MESSE DEVANT LE PORTAIL DE L'ÉGLISE DE DARJEELING (Himalaya.)

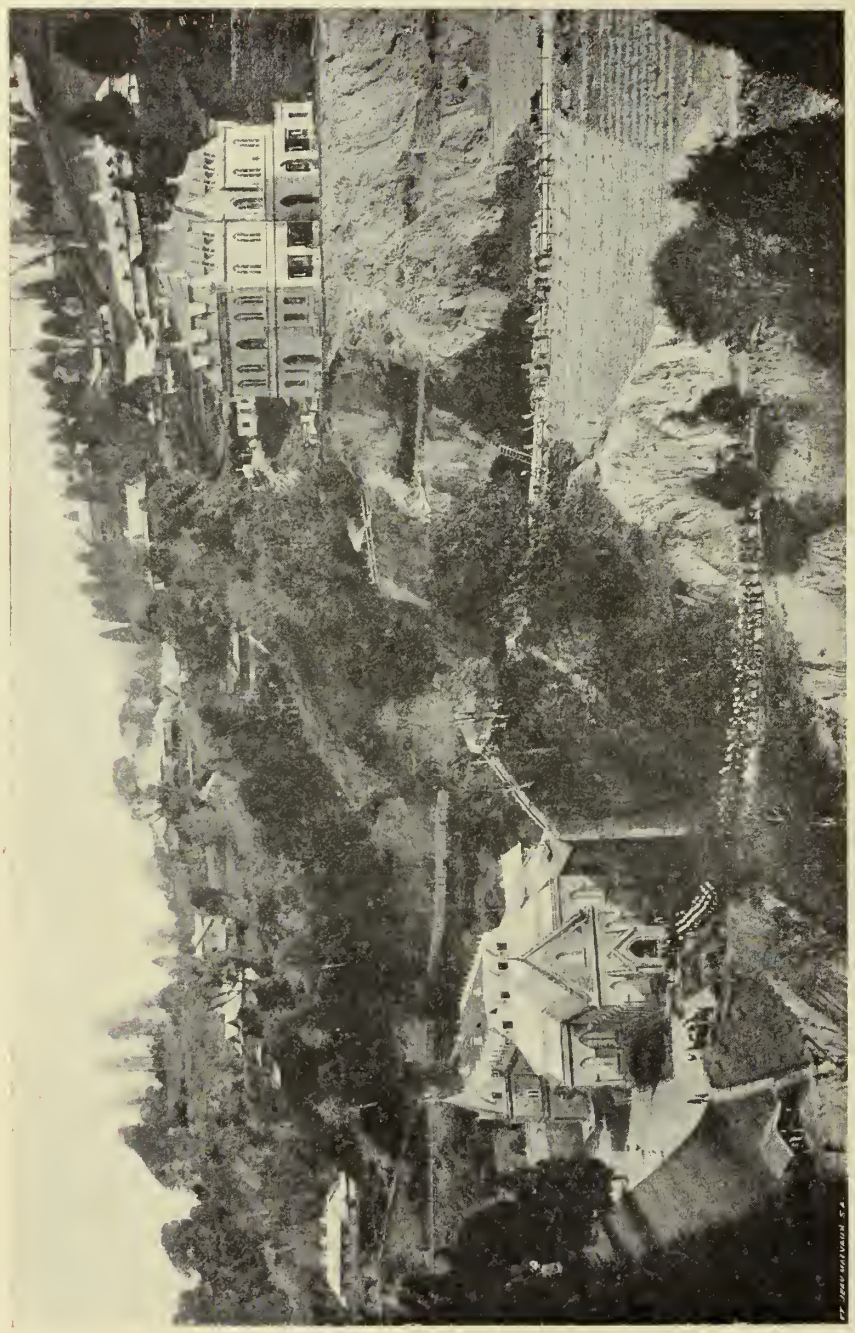
4° Enfin, *vers six heures du soir jusqu'au moment où le soleil va se lever pour nous*, c'est dans les Indes Anglaises, en Palestine, dans l'Abyssinie, dans l'Egypte, dans l'Asie-Mineure et dans tous les pays du Levant.

§ II. — LE SACRIFICE DE LA MESSE S'OFFRIRA IMMUABLE JUSQU'A LA FIN DES SIÈCLES.

Quand le gland du chêne a jeté sa tige hors de terre, cette tige croît, grossit, épanouit son écorce, étend ses rameaux... Ce travail dure de longues années; un jour arrive où l'arbre puissant est arrivé à son état normal. Vous aurez beau regarder d'une année à l'autre, vous ne verrez plus de changement dans le colosse, parvenu à sa forme parfaite.

Telle la Messe catholique : après des modifications accidentelles que nous avons remarquées en assistant à la Messe dans la maison de Pudens, aux Catacombes, au Latran et à la Sainte-Chapelle; après les dernières retouches, les derniers perfectionnements apportés, sur l'ordre de Pie V, par la Commission Romaine, la liturgie sacrificale était arrivée en 1570 à sa forme parfaite; alors la parole immuable de Pierre lui communique pour les siècles sa fixité et son immutabilité.

1. Sur « L'assistance spirituelle au Saint Sacrifice de la Messe », voyez en première page l'article signé, l'Abbé E. Bouquerel, dans *La Clochette*, septembre 1905. *La Clochette*, publiée avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique, a pour but — but tout apostolique — de promouvoir l'assistance, aussi fréquente que possible, à la Sainte Messe.



LA MESSE EN ASIE.

Soldats irlandais se rendant à la Messe à Darjeeling (Himalaya), le jour de la Saint-Patrice.

LA PREMIÈRE MESSE SUR LE SOL DE L'AMÉRIQUE
En présence de Christophe Colomb et de ses équipages.
Dessin de M. Parédès.

338-369

Car c'est là la différence entre le chêne et la Messe; après quelques années d'une stabilité apparente, le roi des forêts subira les vicissitudes de tout ce qui est terrestre, l'inévitable caducité; ses rameaux seront un jour brisés par l'orage, son front brûlé par la foudre; alors la pourriture pénétrera dans les flancs du géant découronné, et le bûcheron se hâtera de l'abattre sous la cognée.

Rien de semblable à craindre pour le Sacrifice de nos autels; pour lui, c'est la vie dans la stabilité. La parole de Notre-Seigneur à ses Apôtres est sans restriction aucune de temps et

LA MESSE A MADAGASCAR.
Première Messe célébrée à Tananarive le 8 juillet 1855,
(Croquis du R. P. Taix, S. J.)

de lieu : « *Faites ceci en mémoire de moi.* » — Elle n'est pas moins claire ni moins expressive, ni moins consolante, cette autre parole du Sauveur : « *Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* ».[1] Cornelius a Lapide, expliquant cette parole, se demande comment Notre-Seigneur, remonté au Ciel, sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles. — « Il sera avec son Eglise, nous dit-il, en tant que Dieu et en tant qu'homme; il y sera par ses secours, par sa grâce, par la force, par la consolation, la direction qu'il don-

1. Matth. XVIII. 20.

nera aux Apôtres et à leurs successeurs. — Il sera encore avec son Eglise par l'action du Saint-Esprit : « Je prierai mon Père et il vous enverra un autre Paraclet, l'Esprit de vérité, et il demeurera éternellement avec vous. »

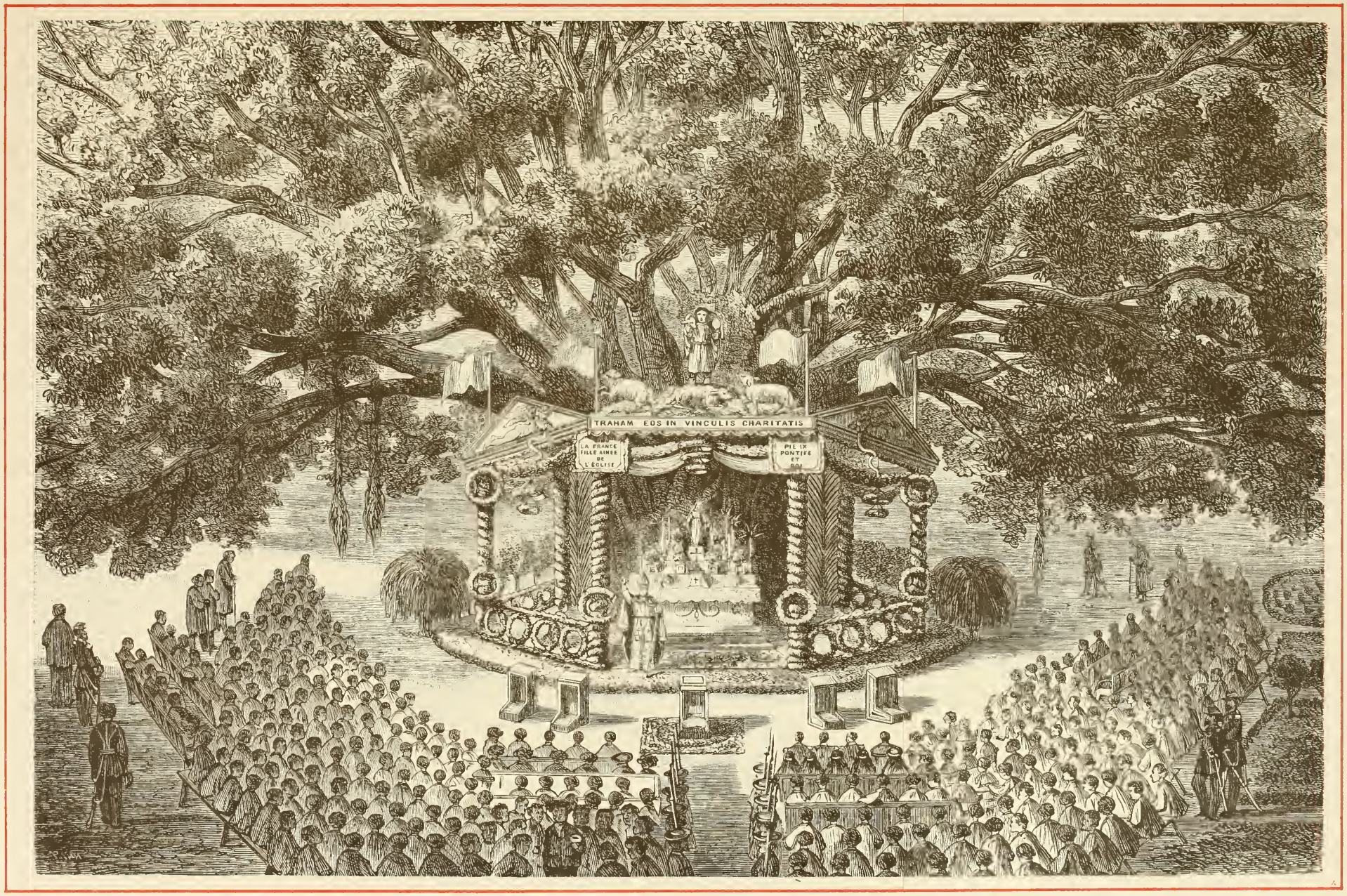
Présence bien précieuse assurément que cette présence de JÉSUS dans son Eglise par les secours donnés, par les grâces accordées, par la direction imprimée. Mais sa présence devient plus sensible encore par son Sacrement. Oui, JÉSUS est dans son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, d'une façon plus intime : il y est, nous dit Cornelius a Lapide, sous les voiles Eucharistiques, par cette transsubstantiation merveilleuse qui se fait au Saint Sacrifice de la Messe.

O monde, combien d'années dois-tu durer encore? Je n'en sais rien; mais, tant que tu dureras, je le sais, la Messe, sur tes plages lointaines, sous tes cieux réjouis, sera offerte pour assurer à tes habitants la présence réelle de JÉSUS et l'application de ses mérites : « *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* »

O Messe adorable, tu dureras autant que durera le monde, mais quand aura sonné l'heure prédite par le prophète, quand le soleil voilera sa face, quand la lune refusera sa lumière, quand les étoiles tomberont du ciel, et quand le signe du Fils de l'homme, paraissant dans le ciel,[1] semblable à ces termes plantés aux confins de deux états, marquera la fin des temps et le commencement de l'éternité, ô Messe, sera-ce fait de toi? Nous, qui tous les jours de notre vie, aurons fidèlement assisté à la Messe, pourrons-nous encore y assister au Ciel?

1. Math., XIV, 19.

LÉGENDE DORÉE (Bruxelles).
Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Lib. réunies).



UNE MESSE A L'ILE NOU (Nouvelle-Calédonie).

D'après un dessin à la plume d'un déporté.

Chapitre Vingt et unième.

LA MESSE ET LE CIEL

Tous avez chanté bien souvent, aux Vêpres, cette parole que Dieu adresse à son Fils : « Tu es sacerdos *in æternum* secundum ordinem Melchisédech. » Comme il y a un prêtre éternel, y aura-t-il au Ciel une Messe éternelle ? Voilà ce qu'il faut préciser. La réponse sera faite pour réjouir nos âmes.

La Messe se compose *essentiellement* de l'action sacrificale qui s'opère à la Consécration. Si la Communion n'est pas nécessaire à l'essence du Saint Sacrifice, elle concourt du moins à son *intégrité*.

Dire ce qu'il restera au Ciel de l'action sacrificale et de la Communion, c'est dire quels seront au Ciel les vestiges de notre Messe de la terre.

L'action sacrificale proprement dite, n'aura pas lieu au Ciel ; car tout sacrifice, on s'en souvient, suppose la destruction, la mort, l'anéantissement ; or, Jésus ressuscité ne doit plus mourir. Mais, rassurez-vous, âmes pieuses, votre amour n'y perdra rien ; si, au Ciel, Jésus ne s'immole plus d'une manière sanglante, comme au Calvaire ; s'il ne s'immole même plus, comme sur l'autel, par la séparation mystique du corps et du sang que produisent les paroles de la Consécration, il n'en est pas moins prêtre pour l'éternité ; car, au Ciel, nous dit le cardinal Franzelin, non seulement le Sauveur gardera sa dignité sacerdotale, cette dignité dont il a été investi au jour même de son Incarnation ; non seulement il verra les fruits de son sacrifice se perpétuant sans cesse dans les Bienheureux qu'il a rachetés, mais il y exercera plusieurs des fonctions sacerdotales. Lesquelles ? Le savant Cardinal nous le dit à la suite de saint Paul :[1] « Dans l'ancien Testament, type du nouveau, le Pontife, après avoir versé le sang de la victime, entrait une fois l'an dans le Saint des Saints, pour fléchir Dieu, en lui montrant le sang offert ; ainsi, le Christ, ayant versé son sang dans le sacrifice de la croix, est entré dans le Ciel, dont le tabernacle de Moïse n'était que la figure, et là, il apparaît devant le visage du Seigneur et lui montre le sang qu'il a versé sur le Calvaire. »

Et dans quel but Jésus, prêtre du Ciel, se tient-il ainsi devant le visage de son Père ? dans quel but lui montre-t-il son sang ? — Saint Paul nous le dit dans un autre endroit : « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » Il interpelle pour nous ; et notez, avec notre grand théologien,[2] que cette interpellation n'est pas une prière quelconque ; c'est un acte essentiellement

1. Ep. ad. Hebr.
2. Franzelin. *De sanctissimo Eucharistiæ Sacramento.*

sacerdotal que JÉSUS fait, en tant que prêtre, non pas par une nouvelle offrande méritoire, mais en vertu du sacrifice sanglant, une fois offert sur la croix.

Cette interpellation de JÉSUS au Ciel n'est pas, remarquez-le bien, l'humble prière du suppliant. Elle dérogerait à la dignité sans pareille du prêtre éternel; c'est, nous dit saint Thomas, la manifestation qu'il fait à son Père, mérites en main, du désir qu'il a de nous voir sauvés.

Les fins de cette interpellation de JÉSUS au Ciel sont les mêmes que les fins du Sacrifice de la Croix et du Sacrifice de l'autel : adoration, remerciement et demande. Tant que le monde

JÉSUS-CHRIST, DANS SA RÉSURRECTION, A VOULU GARDER LES STIGMATES DE SA PASSION.
Fresque de Giovanni Santi.

durera; tant que, par conséquent, il y aura sur terre des hommes nécessiteux, des hommes pécheurs, JÉSUS priera pour ces indigents, intercédera pour ces coupables; il sera leur avocat près du Père, et propitiation pour leurs péchés.[1]

Quand le monde actuel ne sera plus, JÉSUS ne cessera pas pour cela d'être prêtre dans le Ciel; il ne cessera pas de rappeler à DIEU son Père, le Sacrifice passé, le Sacrifice du Calvaire et le Sacrifice de l'autel; mais les hommes, arrivés au terme de leur pèlerinage, n'ayant plus besoin d'intercession, et les pécheurs pardonnés n'ayant plus besoin de propitiation, le cri qui s'élèvera de l'autel céleste ne sera plus le cri de la pitié, mais uniquement le cri de la louange et de l'adoration :

« *Soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum!* »[2]

C'est, nous disent les Saints Pères, pour donner plus de valeur à cette louange et à cette adoration, comme aussi plus de poids et d'autorité à cette interpellation en faveur des hommes que Notre-Seigneur, lors de sa Résurrection, a voulu garder dans son Corps glorifié les

1. I. Joa. II, 1 et 2.
2. I. Tim. I, 17.

LA RÉSURRECTION.

Nicolo Gerini. Église de Sainte-Croix, à Florence. (Photogr. Alinari.)

marques de ses blessures : « Il a voulu, dit saint Ambroise, porter avec lui ses plaies au Ciel ; il n'a pas voulu effacer les cicatrices de ses membres pour montrer à DIEU le Père le prix de notre liberté. »

N'est-ce pas ce qu'indiquait déjà saint Jean dans sa fameuse vision de l'Agneau au Ciel ? « J'ai vu, dit-il, au milieu du trône, un agneau debout qui se tenait comme immolé. »

Cet agneau, d'après le savant commentateur de l'Apocalypse,[1] c'est JÉSUS-CHRIST ; mais comment cet agneau nous est-il représenté ? D'une part, il se tient ferme et vivant : *agnum stantem*, puisqu'il est arrivé au séjour de la vie ; et, d'autre part, il apparaît comme immolé : *tanquam occisum*, portant avec lui ses blessures, signes extérieurs de son immolation passée.

Comme tout ceci concorde bien avec la doctrine de saint Paul, que nous exposions tout à l'heure ! Cet agneau c'est bien JÉSUS-CHRIST, à la fois prêtre et victime, vivant toujours, interpellant toujours pour nous DIEU le Père, non pas par un Sacrifice actuel, mais en vertu du Sacrifice jadis offert sur la Croix.

Ames saintes, réjouissez-vous ; de la Messe, qui fit sur la terre votre joie et votre force, vous aurez mieux qu'un souvenir au Ciel.

— Sur les autels de la terre, JÉSUS était prêtre pour un temps et prêtre invisible.

Au Ciel, vous le verrez de vos yeux, prêtre éternel !

— Sur les autels de la terre, la victime était l'Agneau de DIEU, caché sous les voiles Eucharistiques.

Au Ciel, ce sera le même agneau, mais tout paré de ses cicatrices glorieuses.

— Si, sur les autels de la terre, un véritable Sacrifice était consommé, au Ciel, à défaut d'une destruction impossible, JÉSUS ressuscité offrira à DIEU, à vos intentions et à la gloire de son Père, les mérites acquis sur le Golgotha !

Voilà ce qui, au Ciel, correspondra à la Consécration, partie *essentielle* du Saint Sacrifice.

Nous avons dit que la Communion, sans être essentielle à la Messe, concourait à son intégrité.

Aurons-nous, douce réminiscence de nos Messes de la terre, aurons-nous la Communion au Ciel ?

Nous pouvons l'espérer, en lisant les paroles, si consolantes, du Concile de Trente. Dans le chapitre VIIIe de la XIIIe Session, faisant des vœux pour que les fidèles reçoivent fréquemment l'Eucharistie, il termine par ces mots :

« Afin qu'étant fortifiés par cette divine nourriture, ils passent du pèlerinage de cette misérable vie à la patrie céleste, pour y manger, sans aucun voile, le même pain des Anges qu'ils mangent maintenant sous les voiles sacrés : « *Eumdem panem angelorum quem modo sub sacris velaminibus edunt, absque ullo velamine manducaturi.* »

« Vérité très douce ! dit un écrivain contemporain,[2] dans deux belles pages, que nous voulons citer tout entières. Il y aura au Ciel une Communion incessante, dont celle d'ici-bas est le gage, et qui sera l'éternelle vie des élus. Au moment même de l'Institution de l'Eucharistie, JÉSUS-CHRIST fit, à deux reprises, une allusion prophétique à cette Communion des Cieux. A peine à table, il s'adresse aux Douze : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir ; car je vous dis que désormais je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le Royaume des Cieux. » — Jusqu'à ce qu'elle soit accomplie ! C'est donc

1. Drach. *Commentaires sur l'Apocalypse.*

2. Buathier. *Le sacrifice dans le dogme catholique.* Chapitre IX, pp. 157 et 158.

au Ciel qu'aura lieu son achèvement. Sur la terre, tout n'est qu'à l'état imparfait, même JÉSUS; le mode Eucharistique est une forme amoindrie qui ne saurait être définitive. La Pâque ne sera plénière que dans la gloire, où il n'y aura plus d'ombre ni de figures: « *Cum nos præparati fuerimus ad capiendum Pascha plenum.* »[1]

« Un instant après, ayant fait passer à tous les Apôtres le calice consacré, JÉSUS ajouta : « Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père ». Or le voit, le divin Maître insiste, il semble se complaire dans cette pensée de la Communion céleste. Très souvent d'ailleurs, soit dans les paroles de l'Evangile, soit dans la liturgie de l'Eglise, les délices du Ciel sont comparées à celles d'un festin.

L'ADORATION DE L'AGNEAU.
Église Saint-Bavon (Gand).
Photographie par les bons soins du F. Directeur de l'École de Saint-Luc, à Gand

» Est-ce à dire que la Communion éternelle ressemblera à nos Communions d'ici-bas? Substantiellement, oui, car nous y posséderons le même DIEU; mais la manière dont nous le posséderons ne sera certainement plus la même. Tout ce que la Communion de la terre a d'imparfait ne saurait se retrouver au Ciel. Sur la terre, elle est un acte transitoire; au Ciel, elle sera un acte perpétuel. Sur la terre, nous recevons JÉSUS sans le voir, et quelquefois, hélas! sans beaucoup l'aimer; au Ciel, nous le posséderons dans la plaine vision et dans le plein amour. Sur la terre, il vient à notre âme par l'intermédiaire de notre corps; au Ciel, l'âme le recevra directement à la manière des Anges: « *Panis angelicus, angelorum esca!* Sur la terre, nous participons au sacrifice du CHRIST; au Ciel nous participerons à la gloire et au bonheur mérités par ce sacrifice. Il ne faut donc pas vous figurer la Communion du Ciel comme une manducation matérielle de la victime. Non, s'il y a manducation, — pour retenir le mot du Concile de Trente, — c'est une manducation toute spirituelle, sans voile, sans intermédiaire et sans fin. La Communion du Ciel, en un mot, c'est l'acte éternel par lequel les élus ne font qu'un avec JÉSUS, et en JÉSUS avec DIEU; l'acte par lequel ils réalisent la prière du Sauveur à son Père après la Cène: « Que tous soient un, Père, comme vous l'êtes en moi, et moi en vous, qu'eux aussi soient en vous! »[1]

1. Orig. in Math. Comment. ser. n. 86.

EGLISE MILITANTE ET TRIOMPHANTE.

Ecole de Giotto, Eglise Sainte-Marie-Nouvelle, Florence.

Ames saintes, n'avais-je pas raison de vous dire : « Réjouissez-vous ! Au Ciel vous n'aurez pas seulement la vue et l'interpellation constante de JÉSUS votre prêtre ; la victime sera là près de vous, avec ses blessures ! Que dis-je ? par la plus ineffable des Communions, vous serez en la victime, et la victime sera en vous ! [1]

A l'Eglise de Saint-Bavon, cathédrale de Gand, on voit un tableau remarquable dû au pinceau du célèbre Van Eyck.

Il représente le Ciel entr'ouvert... Un autel est debout... Sur l'autel un Agneau, non pas couché, comme une victime immolée, mais bien vivant ; de son flanc entr'ouvert, le sang coule dans un calice...

Tout autour, les Anges en adoration... Puis, les élus partagés en quatre groupes... Tous chantent et adorent... *agnum tanquam occisum...*

C'est bien la scène de l'Apocalypse reproduite par le génie du peintre.

Oh ! oui, l'adoration de l'Agneau, la Communion à l'Agneau, réminiscence des Messes de la terre, mais réminiscence qui dépassera la réalité ; ce sera la plus pure joie du Ciel !

1. Jean. XVII, 21.

Domini: deu: tuu: adora
bis: et: illi: soli
servi-
tes: mater
non serviam

Table des Gravures.

CHAPITRE PREMIER. — LA PREMIÈRE MESSE.

Jérusalem. — Le Saint Cénacle. (Gravure extraite des *Missions Catholiques*) ... 2
Le Sagro Catino, conservé à Gênes à la cathédrale Saint-Laurent... ... 4
Calice en onyx, conservé au trésor de la cathédrale de Valence ... 6
Place présumée de Notre-Seigneur et des Apôtres à la dernière Cène, d'après Mgr le Camus ... 7
Les trois sacrifices figuratifs d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. — Mosaïque de Saint-Apollinaire, à Ravenne ... 8
La Sainte Cène de Dax ... 10
La Sainte Cène. — Cœnacolo de Foligno. (Attribué à Raphaël). — Ancien couvent de San-Onofrio 11
La Sainte Cène. — Léonard de Vinci. (Couvent des Dominicains de Santa Maria Delle Grazie, à Milan) ... 12
La Sainte Cène. — Gérard David. (Cathédrale Saint-Sauveur, à Bruges.) ... 13
La Sainte Cène aux Loges du Vatican. — Raphaël ... 14
La Sainte Cène. — Rubens. (Musée Bréra, à Milan) ... 15
La Sainte Cène. — Tapisserie conservée à la Congrégation du Saint Sacrement à Camaiore, Toscane 16
La Dernière Cène. — Communion de Judas (Miniature de la Bibliothèque de Cassel) ... 17
La Sainte Cène. — (Bas-relief de Della Robbia.) Conservé à l'église Santa Fiora de Pieve (Province de Sienne) ... 18
La Sainte Cène. — H. Flandrin (Saint-Germain-des-Prés) ... 20
La Sainte Cène. — Saint Jean sur le sein du Sauveur. — Fra Angelico. (Galerie antique et moderne, à Florence) ... 21

CHAPITRE II. — LE PAIN ET LE VIN.

Instrument de fer pour prendre les hosties. (Musée de Brive) ... 26
Fer à hosties de l'église de Pazayac (Dordogne) ... 27
Moule à hosties en bois d'if. (Musée de Dublin) ... 28
Fer à hosties. — Braisne. (D'après D. Martène) ... 28
Hostie faite avec le moule de Greccio ... 29
Pyxide Eucharistique. (D'après Passeri) ... 29

CHAPITRE III. — UNE MESSE DANS LA MAISON DE PUDENS.

Sacrarium de Juturna découvert au forum. — Il peut donner une idée du Sacrarium païen — devenu chrétien — du palais de Pudens ... 33
Autel païen découvert au fortum. — Il peut donner une idée de l'autel du palais de Pudens ... 34
Le Bon Pasteur. — Cimetière de Domitille. — (Fin du 1er siècle.) ... 36
Fractio Panis. — Cimetière de Priscille ... 39
Église Sainte-Pudentienne, qui, dans la suite des âges, fut élevée, si on en croit la tradition, sur l'emplacement de la maison de Pudens ... 41
Lampe chrétienne ornée du poisson... ... 42

CHAPITRE IV. — LA MESSE AUX CATACOMBES.

Vue générale des peintures de la chambre des Sacrements. — Cimetière de Saint-Calixte. — (Commencement du IIIe siècle)... 45
Fragment de l'épitaphe d'Abercius ... 46
La Consécration Eucharistique (Cimetière de Saint-Calixte). — Détail de la chambre des Sacrements 47
Sacrifice d'Abraham. (Cimetière de la voie Lavicane) ... 48
Sacrifice d'Abraham. (Cimetière de Saint-Calixte). — Détail de la chambre des Sacrements ... 49
Galerie des Catacombes. (Cimetière de Saint-Calixte) ... 50
Autel-Tombeau. (Cimetière de Saint-Calixte) ... 51
Le Bon Pasteur tenant en main un seau de lait (Cimetière de Saint-Calixte. — IIIe siècle). ... 52
Le Bon Pasteur. (Cimetière de Saint-Calixte. — Commencement du IIIe siècle) ... 53
Chandeliers liturgiques. (Catacombes de Saint-Janvier, à Naples).. ... 54
Le Festin des Agapes. (Cimetière de la voie Nomentane. — IIIe siècle) ... 54
Fond de coupe en verre, trouvée aux Catacombes ... 55
Calice trouvé au cimetière Ostrien ... 55
Pains Eucharistiques. (Cimetière de Lucine. — Probablement du IIe siècle) ... 56
Pains Eucharistiques. (Marbre du Musée Kircher)... ... 56
Pains Eucharistiques. (Marbre de Modène) ... 56
Pains Eucharistiques. (Musée du Vatican. — Verre doré) ... 57
Pain Eucharistique dans les mains d'un fidèle. (Bas-relief du Musée de Latran)... ... 58

CHAPITRE V. — UNE MESSE AU LATRAN.

Le Basilique ancienne du Latran. (Vue de côté) ... 65
Abside nouvelle de la Basilique Saint-Jean de Latran. — L'ancienne mosaïque a été placée au fond de la nouvelle abside ... 66
Chaire Pontificale. — De l'ancien trône papal il ne reste plus que des fragments conservés dans le cloître 67
Ciborium de Saint-Jean de Latran. — Face antérieure (IVe siècle). — Restauré par Rohault de Fleury. Tiré de *La Messe*. (Impr. Libr. réunies) ... 68
Saint-Jean de Latran au IVe siècle. — Vue générale de l'intérieur. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 69
Personnage revêtu du colobium et de la dalmatique. (Dessiné sur une coupe du IVe siècle)... ... 70
Allusion au banquet Eucharistique. — Bas-relief du Musée Kircher. — (IVe siècle) ... 75
Flabellum en plumes de paon ... 76
La Communion dans la Basilique Constantinienne. — Croquis de Rohault de Fleury. — Tiré de *La Messe*. (Impr. Libr. réunies) ... 78
Pyxide Eucharistique de Brioude. Du IVe ou Ve siècle ... 79
Constantin le Grand ... 80

CHAPITRE VI. — UNE MESSE A SAINTE-SOPHIE.

Église Sainte-Sophie de Constantinople ... 82
Plan de l'église Sainte-Sophie ... 83
Justinien prosterné aux pieds de Notre-Seigneur. (Mosaïque du narthex de l'église Sainte-Sophie) ... 84
Église Sainte-Sophie. — Au 1er plan l'*ambon ;* au 2e plan s'étend l'*iconostase ;* au 3e plan le *ciborium*. — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies)... ... 86
Couronne de lumière du Ve siècle, (Collection Basilenski). — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 87
Livre liturgique. — Ravenne. (VIe siècle). Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Lib. réunies) 88
Autel et calice, au VIe siècle. — Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne 89

Vase Eucharistique au temps de Justinien. — Marbre de Saint-Apollinaire-le-Neuf, Ravenne (VIe siècle) 90
Calice d'or de Gourdon ... 91
Le Trésor de Monza au VIe siècle (Peinture du XVe siècle) ... 91
Calice de Monza. (VIe siècle) ... 92
L'Empereur Justinien et l'évêque Maximien. (Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne) ... 92
Costume de prêtre grec (Gravure tirée de la *Missa picta Græcorum*) ... 93
Chaire de saint Maximien, à Ravenne. (VIe siècle) ... 94
Astérisque en usage dans la messe grecque. (Conservé à Ghélath) ... 96
Encensoir du VIe siècle (Conservé à Manhein. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies). 96
La petite entrée. (Gravure tirée de la *Missa Picta*) ... 98
La grande entrée. (Gravure tirée de la *Missa Picta*). ... 99
Corporal de Monza (VIe siècle). — Tirée de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies). ... 100
Flabellum de Monza déployé. (VIe siècle) ... 102
Type de flabellum déployé ... 103
Flabellum de Monza. (VIe siècle). — Riche étui ... 103
Flabellum de Monza. — Détail de l'étui... ... 103
La Transsubstantiation. (Tiré de la *Missa Picta*) ... 104
La Communion sous les deux espèces. — Fresque de Nékrési. (VIe siècle). — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imp. Libr. réunies)... ... 105
La Communion sous l'espèce du pain. — Fresque de la basilique de Pitsounda. (VIe siècle). — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 106
Pyxide Eucharistique. — Ivoire du VIe siècle. (Collection Basilenski) ... 106
Chalumeau d'argent. (Conservé à Notre-Dame d'Herford) ... 107
Distribution du pain bénit. (Tiré de la *Missa Picta*) ... 107
Regna du VIe siècle. — Monza. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 108

CHAPITRE VII. — MESSE AU TEMPS DE CHARLEMAGNE.

Buste de Charlemagne. (Fin du Moyen-Age) ... 111
Châsse de Charlemagne (XIIe siècle). — Conservé dans le trésor d'Aix-la-Chapelle ... 112
Coupe de la basilique de Saint-Vital. Reproduite par Charlemagne ... 113
Coupe du dôme d'Aix-la-Chapelle ... 113
Charlemagne surveille la construction de l'église d'Aix-la-Chapelle ... 114
Intérieur de l'église de Saint-Vital, à Ravenne. — Il peut donner une idée de l'intérieur du dôme d'Aix-la-Chapelle ... 115
Mosaïque du dôme d'Aix-la-Chapelle ... 116
Ivoire de Francfort (IXe siècle) autel, calice et ciborium. — Gravure tirée de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 117
Ivoire de Francfort (Détail). — Gravure tirée de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies). 117
Initiale du Sacramentaire de Drogon. (Bibl. Nat., folio 87 V.) — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imp. Lib. réunies) ... 118
Face principale de l'autel d'or de Milan. (IXe siècle) ... 119
Face postérieure de l'autel d'or de Milan. (IXe siècle) ... 119
Diverses phases de la messe au IXe siècle. — Couverture d'ivoire du Sacramentaire de Drogon (IXe siècle). Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 120
Ciborium du IXe siècle, (Conservé au Musée de Pérouse). — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Impr. Libr. réunies)... ... 121
Regnum sculpté sur le tombeau de Galla Placidia, à Ravenne. Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 121
Evangéliaire d'Aix-la-Chapelle. Dôme, autel et regna du Xe siècle. — Tiré de *La Messe* de Rohault de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 122
Couronne votive. Trouvée à Guarrazar. (VIIe siècle) ... 123
Couronne votive de Guarrazar (VIIe siècle). — Musée de Cluny... ... 123

Vêtements ecclésiastiques au temps de Charlemagne. — Biblioth. de Metz. (IXe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 124
Calice de Tassilon. Conservé à Kremsmunster. (VIIIe siècle) ... 124
L'épée de Charlemagne ... 125
Joli encensoir, suspendu aux jambages d'un A majuscule de la Bibl. de Charles-le-Chauve. (IXe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies)... 126
Fac-simile de l'écriture de l'évangéliaire de Charlemagne. — Conservé à Abbeville ... 127
Saint Matthieu écrivant son évangile. — Evangéliaire de Charlemagne, à Abbeville... 128
Saint Marc écrivant son évangile. — Évangéliaire de Charlemagne, à Abbeville... 129
Couverture de l'Évangéliaire de Charlemagne. — Conservé dans le trésor d'Aix-la-Chapelle ... 130
Ambon du VIIIe siècle. De Stagons Kalabak en Thessalie — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 131
Ambon du IXe siècle. Conservé à Santa Maria, à Toscanella. — Tiré de *La Messe* de R de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 131
Evangéliaire du IXe siècle. (Eglise de Gannat) ... 132
Diptyque d'Aix-la-Chapelle (IXe siècle). — Tiré de *La Messe* de R de Fleury. (Imp. Libr. réunies)... 133
Flabellum de Tournus. Epoque carlovingienne. (D'après Du Sommerard et Smith) ... 134
Ciboire de Vienne (VIIIe ou IXe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 135
Couronne votive... 138

CHAPITRE VIII. — MESSE SOUS SAINT LOUIS.

La Sainte Chapelle de Paris ... 140
Intérieur de la Sainte Chapelle ... 141
Couronne de lumière du XIIIe siècle. — Eglise de Saint-Pierre à Bastonges ... 143
Nappe d'autel aux larges plis (XIIe siècle) — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 144
Pavillon et suspension au XIIIe siècle. (Bibl. nat., n° 962). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 144
Clefs de Ciboires (XIIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 144
Suspension Eucharistique (XIIIe siècle). Restaurée par Rohault de Fleury. — Tiré de *La Messe* (Impr. Libr. réunies) ... 145
Curieux détails sur la Sainte Messe. Fresque de Saint-Laurent hors les murs (XIIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies)... 146
Mosaïque de Saint-Marc de Venise. Donnant de précieux renseignements sur la Messe au XIIIe siècle. Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 146
Fresque du cloître de Saint-Vincent et de Saint-Anastase, à Trois-Fontaines, près Rome. (XIIIe siècle) — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 147
Coffret émaillé du trésor de Sens (XIIIe siècle). Mobilier d'autel. — Vêtements du prêtre. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 147
Pierre tombale (XIIIe siècle). Conservée au Musée de Marseille. — Détails sur la Messe à cette époque — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 147
Calice de Véroli. (XIIIe siècle) — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 148
Croix pédiculée du trésor d'Hildeshein (XIIe siècle) ... 148
Manipule de Saint Edme (XIIIe siècle). Conservé à l'abbaye de Pontigny. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 149
Ornements sacerdotaux au XIIIe siècle. — Statue du portail de la Cathédrale de Chartres (1280) — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 149
Bas-relief du XIIIe siècle. Conservé à l'église Sainte-Marie de Beltrade, à Milan. — Tiré de *La Messe* de R de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 150
Bourse de Corporal (XIIIe siècle). Musée de Cluny. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 151
Calice et Purificatoire. Troyes, ms. du XIIIe siècle. — Tiré de *La Messe* de R. de F. (Imp. Lib. réunies) 151
Miniature de la Bibliothèque Corsini (XIIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de F. (Imp. Lib. réunies) 152
Pupitre d'argent (XIIIe siècle). Cologne. — Collection du Baron Oppenheim. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 152

Flabellum (XIIIe siècle). — Émaux champlevés, Limoges (Collection de M. Martin Le Roy) ... 153
Calice ministériel (XIIIe siècle). Conservé à l'abbaye de Willers, près Inspruck 154
Le flabellum à la Messe — Miniature tirée du Missel de saint Louis. Bibl. Nat (Latin 8884, f. 130)... 154
Navette (X^e au XIIIe siècle). Trésor de Saint-Marc, Venise — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 155
Encensoir (XIIIe siècle). Travail italien. (Collection Frésart). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 155
Paix. Ivoire (X^e au XIIIe siècle) — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 156
Paix du XIIe siècle. Musée de Cluny. 156
Communion d'un chevalier. Portail de Reims (XIIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Impr. Libr. réunies)... 157
Communion reçue à genoux. Fresque de Saint-Laurent hors les murs (XIIIe siècle) — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 158
Ciboire en perles (XIIIe siècle). Cologne. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 159
Armoire Echaristique, Coutances (XIIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Lib. réunies) 160
Saint Louis, Roi de France 161

CHAPITRE IX. — LE SACRIFICE DE LA MESSE.

En haine du sacrifice de la Messe, les novateurs profanent et incendient les églises. (Gravure extraite du *Théâtre des cruautés des hérétiques au XVIe siècle.*) 164
Le prêtre massacré à l'autel. Miniature de la bibliothèque de Rennes. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies) 165
Le Concile de Trente. (D'après Le Titien) 166
La Cathédrale de Trente... 167
Pie IV. Sous son Pontificat fut tenue la 22e session du Concile, touchant le Saint Sacrifice de la Messe 168
Le R. P. Lainez, théologien du Concile de Trente 174
Alphonse Salmeron, théologien du Concile de Trente 175
Charles, Cardinal de Lorraine. (Gravure des *Mémoires de Condé*, pour servir à l'histoire de France)... 178

CHAPITRE X. — LA MESSE SOUS LA TERREUR.

Une Messe sous la Terreur. (Reproduction autorisée par MM. Goupil et Cie, éditeurs à Paris)... ... 183
Noël Pinot, Curé du Louroux-Béconnais (Maine-et-Loire), monte à l'échafaud, le 21 février 1794, en disant : *Introibo ad altare Dei* 186

CHAPITRE XI. — MESSES MIRACULEUSES.

Un globe de feu paraît sur la tête de saint Martin pendant qu'il célèbre la Messe. — Fragment d'un tableau de Le Sueur (Avec l'autorisation de Mame, éditeur à Tours) 189
La Messe de saint Martin. La tête du Saint est entourée d'un nimbe de feu (Fresque d'Assise). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 190
Pendant que saint Udalric célèbre le Saint Sacrifice de la Messe, une main céleste bénit le calice ... 191
Jésus enfant apparaît entre les mains du Prêtre au Bienheureux Gracia de Cattaro 193
Messe de saint Grégoire. Miniature de la bibliothèque communale d'Amiens 195
Messe de saint Grégoire. Gravure de Jean Gossaert, d'Anvers 195
La Messe miraculeuse de saint Grégoire. Miniature d'un Missel du XVIe siècle... 196
Apparition miraculeuse au cours de la Messe. Page d'un Missel de 1540 197
La Messe miraculeuse de Boxtel. Le prêtre, par mégarde, renverse le calice 198
Le miracle de Boxtel. Les taches demeurent indélébiles... 199
Le miracle de Boxtel. Le prêtre, à son lit de mort, avoue le miracle à son confesseur 200
Le miracle de Bolsène (Fresque de Raphaël). Dans la chambre d'Héliodore, au Vatican 202
Le célèbre encensoir d'Orviéto... 203

Tabernable d'Ugolino, à Orviéto ... 204
Couronne votive... ... 205

CHAPITRE XII. — LA MESSE MILITAIRE.

Constantin le Grand. (D'après une gravure de la *Vie des hommes illustres* de Thevet) ... 207
Autel portatif de Saint Hilaire. Conservé à l'église de Faye l'Abbesse. (Tiré de *La Messe* de R. de Fleury) (Impr. Libr. réunies) ... 208
Le Labarum... ... 208
Statue de Charlemagne. Élevé sur le parvis de Notre-Dame à Paris ... 209
Saint Henri ... 211
Autel portatif du XIe siècle. Collection Spietzer. — Tiré de *La Messe*, de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies)... ... 213
Statue de Guillaume le Conquérant, à Falaise. ... 214
Tabernacle (XIIIe siècle). — Restauration par R. de Fleury. — Tiré de *La Messe* (Imp. Libr. réunies) 217
Simon de Montfort. (D'après un portrait des galeries du Palais Royal de Bruxelles) ... 218
Jeanne d'Arc. Sculpture en marbre conservée au Musée de Versailles. — Œuvre de la princesse Marie d'Orléans ... 219
Henri IV. (D'après un portrait du musée de Versailles) ... 220
Saint Vincent de Paul. Organisateur de l'aumônerie militaire sous Louis XIII. — Fac-simile réduit d'une gravure d'Edelinck (XVIIe siècle)... ... 220
Jean III Sobieski ... 221
Le Maréchal Saint-Arnaud, organisateur de l'aumônerie militaire en Crimée ... 222
Fanion des zouaves pontificaux à Loigny ... 223
Voilà comment sont morts les héros fortifiés par la Sainte Messe ! — Champ de Bataille de Loigny dans la nuit du 2 décembre 1870. (D'après un tableau de M. Richer) ... 224
Le Général de Sonis ... 225
Le drapeau et les zouaves à Loigny ... 226
Le général de Charette ... 227
Expédition de Madagascar. Messe militaire célébrée à Ankaboka, le jour de la Pentecôte 1895 ... 228

CHAPITRE XIII. — MESSE PAPALE A SAINT-PIERRE DE ROME.

La place Saint-Pierre. — Colonnade. Obélisque d'Héliopolis ... 230
Rome. — La Basilique Saint-Pierre... ... 231
Rome. — Intérieur de l'église Saint-Pierre ... 232
Plan actuel de l'église Saint-Pierre ... 233
Statue de saint Pierre, en bronze ... 234
Sa Sainteté Pie IX ... 235
Intérieur de l'église Saint-Pierre ... 236
Anges chantant le Sanctus. — Nappe d'autel du Musée de Kensington. — Reconstitution de Rohault de Fleury. — Tiré de *La Messe* (Impr. Libr. réunies) ... 240
Le Saint Père agenouillé au Faldistorium, pendant l'élévation ... 242
Dernier coup d'œil d'ensemble sur la basilique où se célèbre l'auguste Sacrifice... ... 243

CHAPITRE XIV. — LA MESSE ET LES ANGES.

« Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth! » — Anges chantant. — (Tableau de Van Eyck) 247
Anges portant au Ciel l'âme délivrée par le Saint Sacrifice. Missel italien (XIIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 248
Anges flabellifères. — Sujet central d'une fresque byzantine, à Nékrési (Caucase). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Impr. Libr. réunies) ... 249

Saint Michel, l'ange du Sacrifice. Buriné sur le Tabernacle de Djoumath. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies). ... 250
Séraphins dominant le divin Sacrifice. — Abside de Saint-Jean de Latran, restaurée par Léon XIII. 251
Anges adorateurs. Autel de l'église abbatiale de Saint-Denis ... 252
Avec quel respect nos ancêtres du XIVe siècle assistaient à la sainte Messe. — Bibliot. nat., latin 757. — Tiré de *La Messe* de R. Fleury (Imp. Libr. réunies) ... 254
Pendant la Messe ... 256

CHAPITRE XV. — LA MESSE ET LA SAINTE VIERGE.

Par le *Fiat* de l'Annonciation, Marie accepte le sacrifice entrevu. (Bas-relief de Luca della Robbia) 258
Boîte à Hostie en ivoire. Conservée au Musée de Dijon (XIVe siècle) ... 259
Marie prie les bras tendus, comme le prêtre à l'autel. Ancienne bannière de Strasbourg, brûlée dans le bombardement de 1870 ... 261
Marie au pied de la Croix, prêtresse de la loi nouvelle. (Fra Angelico.) — Couvent de Saint-Marc, à Florence ... 262
Marie dans la position du prêtre à l'autel (Mosaïque de l'église Saint-Marc, à Florence) ... 264
Saint Ildefonse recevant la chasuble des mains de la Vierge. (Musée du Prado, à Madrid. D'après le tableau de Murillo) ... 265
Marie Orante. (Fresque des Catacombes de Sainte-Agnès) ... 266

CHAPITRE XVI. — LA MESSE ET LES MORTS.

L'effusion du précieux Sang, à l'autel, purifie et soutient l'Église militante, délivre l'Église souffrante et peuple l'Eglise triomphante ... 268
Efficacité de la Messe pour les défunts. (Biblioth. nationale, f^d français, f° 44vo). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 271
Messe des morts. (Manuscrit du XVe siècle, de la Bibliothèque de Rouen). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 272
L'absoute. Manuscrit de la vie de saint Aubin. (Bibliothèque nationale, XVe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 273
Diptyque consulaire rendu liturgique au VIIIe siècle. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies). ... 275
Fruits du Saint Sacrifice appliqués aux âmes du Purgatoire ... 276

CHAPITRE XVII. — LA GRAND'MESSE ET LA QUESTION SOCIALE.

Voilà le premier coup de la Messe qui sonne. Miniature de la Biblioth. nationale. Lat. 979. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies)... ... 279
Gracieux campanile de l'église Saint-Jean et Paul, à Rome (VIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 279
Cloche de Saint-Patrice. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 280
Cloche celtique de Saint-Gall. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 280
Joli carillon. — Miniature de la Bibl. nat. Lat. 8,500. Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Lib. réun.) 281
Orgue bien primitif encore, attribué au temps de Charlemagne. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 281
Orgue déjà perfectionné (XIVe siècle). Bibl. de Bruxelles, ms. 9961, fol. 66. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 281
Orgue du XVe siècle. Cathédrale de Reims. (Bibl. Nat. 9152, fol. 74. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. Impr. Libr. réunies) ... 282
Seau en plomb du IVe siècle. Trouvé en Tunisie. Plusieurs archéologues pensent que c'est là un bénitier de ces temps reculés. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Lib. réunies) ... 282

Dès les origines, l'Église se plaît à orner de fleurs les murailles de ses temples, Chapelle de Saint-Janvier. (Cimetière de Prétextat) ... 283
L'orfèvre coule dans l'or et l'argent des vases sacrés. Calice et Patène de saint Gozlin, évêque de Toul (Xe siècle). — Cathédrale de Nancy ... 284
L'aiguille du brodeur se charge d'orner les vêtements du prêtre (Chasuble du XIIe siècle). — Tiré de l'*Art Chrétien*, année 1895 ... 285
Bronze trouvé dans une crypte, à Rome — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) 286
Encensoir à manche conservé au Mont Athos. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réun.) 286
L'encensoir et l'encens. Ivoire du Xe siècle. Musée de Kensington. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 287
Encensoir du XIIe siècle. (Collect. de M. Gréau). — Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Impr. Libr. réun.) 288
Jolie navette conservée au Musée de Cluny. — Tiré de *La Messe* de R. de la Fleury. (Imp. Libr. réun.) 289
Le Chant à la Messe. Par Lucca della Robbia (1431). (Musée de Sainte-Marie-des-Fleurs, à Florence) 290
Couverture d'évangéliaire. — Trésor de Conques (XI siècle) ... 293
Riche Évangéliaire, orné de précieux cabochons. Conservé à Gannat ... 294
Ambon de Saint-Apollinaire-le-Neuf, à Ravenne (VI siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 296
Le chant au lutrin. (Arsenal. ms. 621, fol. 153. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Lib. réun.) 297
Lutrins en bronze (XVIIe siècle). — Église de Notre-Dame de Poitiers. — Église de Caudebec-en-Caux. 298
Baiser de paix (XVIe siècle). Argent doré et émail translucide. (Cathédrale de Nice) ... 299
Fragment subsistant de la nappe d'autel du musée de Kensington. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury, (Impr. Libr. réunies) ... 300
La cloche annonce l'Élévation. Miniature du XVe siècle. (Bibl. Nat. latin 760). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Impr. Libr. réunies) ... 300
L'Élévation ... 301
La Communion. (Bibl. Nat., fd français 1098. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Lib. réunies.) 302
La Sainte Communion. (Bibl. Nat. fd français 1098. — Tiré de *La Messe* de R. de Fl. (Imp. Libr. réun.) 302
Corbeille antique. Musée de Latran (IVe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Lib. réun.) 303
Jolie corbeille sculptée dans un chapiteau de Saint-Marc, Venise (VIIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies). ... 303
Offertoria à pain bénit. Ravenne (VIe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Lib. réunies) 304
Benedicat vos omnipotens Deus ! Arsenal de Durand de 1380. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Impr. Libr. réunies) ... 304
Autel de Henri II. Conservé au Musée de Cluny ... 305

CHAPITRE XVIII. — DE MA PREMIÈRE A MA DERNIÈRE MESSE.

Le Bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney (Curé d'Ars) ... 307
Saint Philippe de Néri. Il fut, plus d'une fois, élevé dans les airs, pendant sa Messe ... 308
Calice dit de Saint-Remi (XIIe siècle). Cathédrale de Reims ... 311
Calice en agate du trésor de Sainte-Marie, à Venise. D'après Rohault de Fleury. — Tiré de *La Messe*. (Impr. Libr. réunies) ... 314.
Le Bx Gabriel Ferretti ne dédaigne pas, quoique Provincial, de servir la Messe ... 316
Le prêtre et ses servants. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 317
Crucifix conservé au Couvent de Sainte-Claire, à Assise ... 318
Sainte Thérèse. D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies ... 320
Sainte Marie-Madeleine baise les pieds du Christ. Gravure de Marc-Antoine, d'après Raphaël ... 321
Sa Sainteté Pie X ... 322
Saint Philippe de Néri ... 324

CHAPITRE XIX. — MA MESSE DE CHAQUE MATIN.

Saint François de Sales. Il conseille à sainte Chantal l'assistance quotidienne à la Sainte Messe ... 327

Garcia Moreno, Président de la République Équatorienne. « Chaque jour j'assisterai à la Messe. » (Paroles ées de son règlement de vie) ... 329
Le prêtre s'approche de l'autel. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 332
« Dominus vobiscum. » — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 336
Le prêtre récite l'Évangile. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 339
Oblation. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 342
Colombe Eucharistique ... 344
Le prêtre invoque le Saint-Esprit. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 345
Lavabo. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 346
Orate fratres ! — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 347
Flambeau en bronze (XIIe siècle). — Musée des antiquités de la Seine-Inférieure. — Clochette en bronze (XIIe siècle), Séminaire de Reims ... 352
Le prêtre va consacrer. (Bruxelles, ms. 7467, XIVe siècle). — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury. (Imp. Libr. réunies) ... 353
L'Élévation de l'Hostie Sainte. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 354
Le Prêtre élève le calice ... 355
Nobis quoque peccatoribus. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 357
Le prêtre brise l'Hostie. — Gravure de Collin, 1651 (Trésor de Sens) ... 360
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis ! ... 361
Le prêtre boit le précieux sang ... 362
Benedicat vos omnipotens Deus ... 363

CHAPITRE XX. — SACRIFICE PERPÉTUEL.

La Messe en Europe. — Magistrats se rendant à la Messe rouge, à Paris ... 365
La Messe en Asie. — Indigènes assistant à la Messe de Noël, à Torpa (Bengale) ... 366
Soldats irlandais assistant à la Messe devant le portail de l'église de Darjeeling (Himalaya) ... 367
La Messe en Asie. — Soldats irlandais se rendant à la Messe à Darjeeling (Himalaya), le jour de St-Patrice 368
La Messe à Madagacar. — Première Messe à Tananarive, le 8 juillet 1855. (Croquis du R. P. Taix, S. J.) 369
Légende dorée. — Bruxelles. — Tiré de *La Messe* de R. de Fleury (Imp. Libr. réunies) ... 370

CHAPITRE XXI. — LA MESSE ET LE CIEL.

Jésus-Christ, dans sa Résurrection, a voulu garder les stigmates de sa Passion. (Fresque de Giovanni Santi) 372
L'adoration de l'Agneau. Eglise Saint Bavon (Gand). — Photographié par les bons soins du F. Directeur de l'Ecole Saint-Luc, à Gand ... 374

Table des Matières.

Lettre de Sa Grandeur, Monseigneur l'Évêque de Troyes v

PRÉFACE vii

CHAPITRE I. — La première Messe 1

» II. — Le pain et le vin. — Matière du Saint-Sacrifice de la Messe 23

» III. — Une Messe dans la maison de Pudens. — En l'an 155 de notre ère. 31

» IV. — La Messe aux Catacombes. — Cimetière de Calixte. — En l'an 257 43

» V. — Une Messe au Latran. — Sous Constantin. — Fin juin 325 64

» VI. — Une Messe a Sainte-Sophie. — Sous Justinien. (527-565) 81

» VII. — Messe au temps de Charlemagne. ... Au dôme d'Aix-la-Chapelle ... 110

» VIII. — Messe sous saint Louis. — A la Sainte Chapelle de Paris 139

» IX. — La Messe, la Réforme et le Concile de Trente 162

» X. — La Messe sous la Terreur 180

» XI. — Messes Miraculeuses 188

» XII. — La Messe Militaire. — De Constantin à nos jours 206

» XIII. — Messe papale a Saint-Pierre de Rome.—Le jour de Pâques de l'an 1854 229

» XIV. — La Messe et les anges 245

» XV. — La Messe et la Sainte Vierge 257

» XVI. — La Messe et les Morts 267

» XVII. — La Grand'Messe et la Question Sociale 278

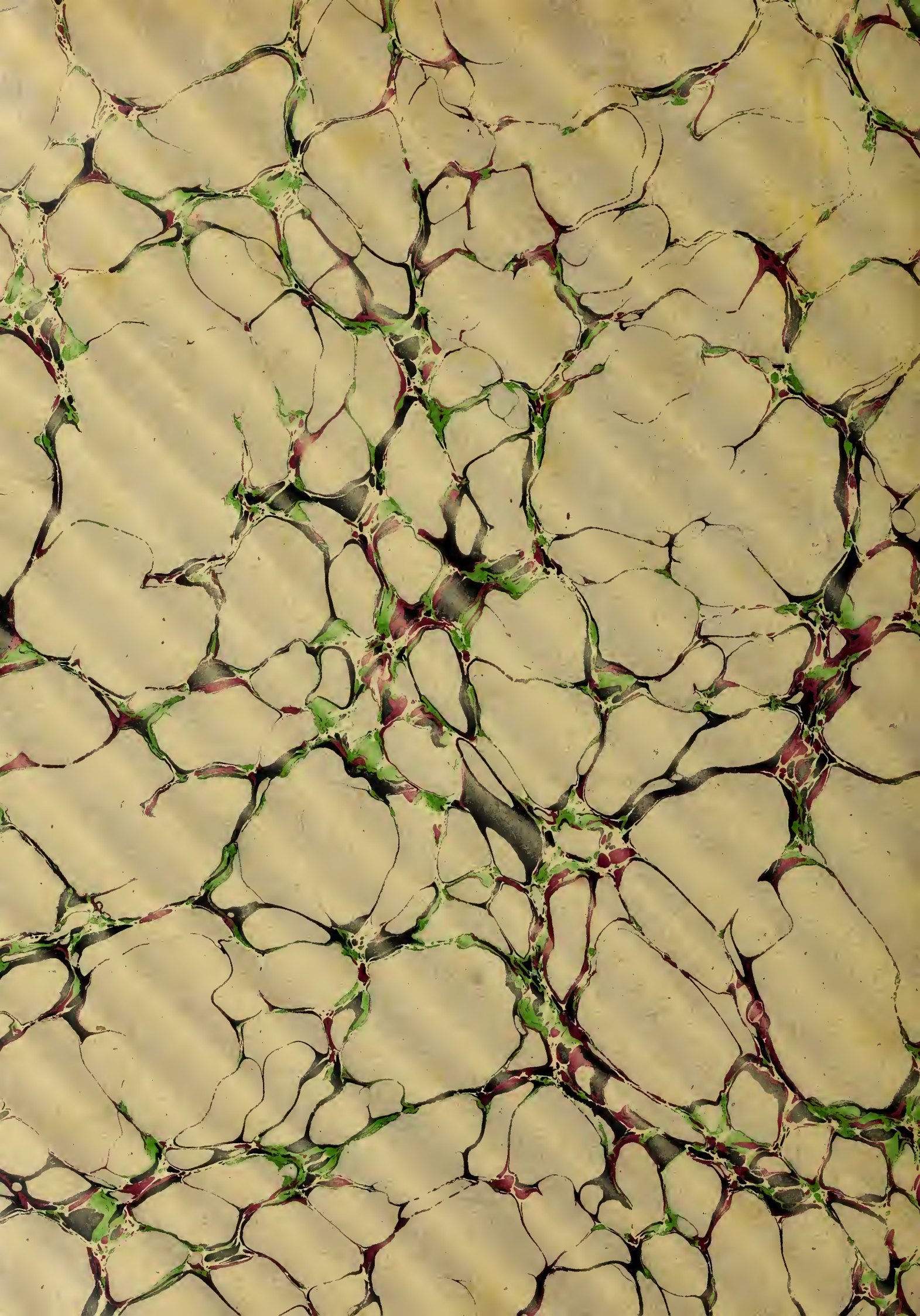
» XVIII. — De ma Première a ma dernière Messe. — Journal d'un vieux prêtre 306

» XIX. — Ma Messe de chaque matin 326

» XX. — La Messe, sacrifice perpétuel 364

» XXI. — La Messe et le Ciel 371

IMP. DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie, LILLE-PARIS-BRUGES.



GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01360 2459